This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600040120D

L'ALLEMAGNE

ET

LES ALLEMANDS.

I.

Je ne combats que pour la vérité, personne ne m'a appris un rôle. Que ma cause marche ou qu'elle tombe, n'importe — Le souffle de Dieu s'est emparé de moi.

(*Ulric de Houtten*, le chevalier allemand de la Réforme religieuse, en 1520).

II.

Il faut beaucoup de nuages et de chocs pour allumer le tonnerre allemand; mais une fois allumé, ce tonnerre ne s'arrête plus. Un jour, longtemps après notre mort, quand il ne restera plus de toute la génération actuelle qu'un squelette couvert de sable, un jour la *Grande Révolution Allemande* éclatera, et je vous jure que les lions et les hyènes du désert d'Afrique se réfugieront, tête et queue baissées, dans leurs repaires les plus cachés : tel sera le bruit de l'orage allemand.

(*Henri Heine*, le poëte allemand de la Révolution sociale, en 1833.)

PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET Cie,
rue Garancière, n. 5.

L'ALLEMAGNE

ET

LES ALLEMANDS

PAR

Hermann EWERBECK,

Docteur,

Auteur de Qu'est-ce que la Religion d'après la Nouvelle Philosophie Allemande?
Et de Qu'est-ce que la Bible d'après la Nouvelle Philosophie Allemande?
Auteur de la traduction allemande du Voyage en Icarie, par M. Cabet;
Et de la traduction française des Langues de l'Europe Moderne, par M. Schleicher.

L'ignorance est toujours un défaut, souvent une faute ou même un vice, quelquefois un crime.

BODLEIANA BIBLIOTHECA

PARIS.

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES,

Palais National, n° 215.

1851.

240. a. 27.

AU

PEUPLE FRANÇAIS.

C'est surtout à toi que je dédie ce livre ; toi surtout devras le comprendre et l'apprécier. Tu ignores les choses allemandes, car tes hideux ennemis, qui tremblent à la seule idée d'une vraie et intime union entre la France et ses voisins d'outre-Rhin, ont, depuis un temps immémorial, tout fait pour t'empêcher de connaître et d'aimer l'Allemagne, ta sœur. Aujourd'hui, cette ignorance, indigne d'un grand peuple, doit enfin disparaître, et personne ne s'étant trouvé prêt à écrire ce livre populaire, je me suis mis à l'œuvre.

Au lieu de s'écrier avec égoïsme : « Ma patrie est destinée « à dominer l'univers ! » un véritable démocrate dira : « Toutes les nations sont également appelées à s'entr'aider, « car chacune possède un génie spécial, qui peut servir au « développement des autres ; il y en a qui excellent sous « certains rapports, et il y en a qui excellent sous d'autres. « Travaillons afin que toutes arrivent à la liberté, à l'égalité,

« à la fraternité, comme disent les démocrates français, ou à « la liberté, à l'instruction, au bien-être, comme disent les « démocrates allemands. »

Parmi les nations européennes, quatre surtout ont coopéré, depuis beaucoup de siècles, au progrès politique et social : les Italiens, au sud ; les Anglais et les Français, à l'ouest ; les Allemands au centre. Aucun de ces peuples ne mérite la préférence ; après s'être souvent fait d'atroces guerres par ambition et par malentendu, ils commencent enfin à comprendre que leur avenir commun est dans une étroite amitié.

Quant à l'est de l'Europe, il est divisé depuis quelque temps en deux groupes bien distincts. D'un côté se trouvent les Hongrois (ou Magyares) et les Polonais, qui marchent dans la voie du progrès occidental ; ce sont les alliés naturels des quatre nations civilisatrices. De l'autre côté, grandissent les Russes qui, moins par instinct populaire, que par la politique de leur affreux gouvernement, sont hostiles au centre, au midi et à l'ouest de l'Europe, et se montrent, à l'heure qu'il est, les ennemis mortels du développement démocratique.

Quant aux Espagnols et aux Portugais, ils suivront sans doute le mouvement progressiste des Français ; de même que les Hollandais et les Scandinaves (c'est-à-dire les Danois, les Suédois et les Norvégiens) marcheront à la suite des Allemands. Les Grecs et les populations des bords du Danube joindront leurs efforts à l'élan des Italiens, des Hongrois (ou Magyares) et des Polonais.

Or, en examinant de plus près la situation actuelle, on remarquera que, parmi les quatre grandes nations, celle des Anglais occupe une place particulière. Isolée sur une île, tournée vers l'industrie la plus grandiose, et livrée au commerce avec toutes les parties du globe ; satisfaite à l'intérieur par son système de libertés municipales, affermies par un

développement séculaire, elle ne se mêle pas aujourd'hui directement aux efforts de l'émancipation universelle, sans s'y opposer toutefois. Ce peuple a produit tant de penseurs et de poëtes, tant d'économistes et d'hommes politiques, que maintenant il en est, pour ainsi dire, rassasié.

La race anglo-saxonne, c'est-à-dire germanique, de l'Angleterre, a produit une série de treize génies de premier ordre : le roi Alfred-le-Grand ; Bacon, le moine ; Jean Wicliff, le prêtre ; Bacon, le chancelier ; Shakespeare, le poëte ; Cromvell, le dictateur ; Milton, le poëte ; Newton, le mathématicien ; Washington, le président ; Watts, l'inventeur ; Byron et Shelley, les poëtes ; Owen, le réformateur socialiste ; treize immenses génies anglais dans l'espace de dix siècles.

Aujourd'hui, où la suprématie des individualités tend à céder à l'empire des masses démocratiques, nous assistons au spectacle inouï de l'essor magnifique que prend toute la race anglo-saxonne de la jeune Amérique septentrionale qui, sans produire des individualités de premier rang, se lance toute entière à la destruction du vieux monde et à la construction d'un nouveau. Les deux Amériques, avec toutes leurs îles, grandes et petites, l'Australie, le Japon et la Chine avec toutes leurs îles, grandes et petites, seront, avant la fin de notre siècle, à cette race universelle des Anglo-Saxons, c'est-à-dire des Germains. Ce sera là son deuxième essor ; son premier a été la destruction du vieux monde romain et la construction de notre monde, qui décline actuellement. Le difficile est de juger notre époque de transition ; on ne le pourra, avec quelque assurance, qu'à un de ses grands points de halte. Nous vivons à peu près comme au troisième siècle, quand l'empereur romain Caracalla, le monstre insensé, commit, en 213, ses scandaleuses horreurs envers les Alamans ; ou comme en 269, quand les Goths furent écrasés

par l'empereur Claude II, après avoir brûlé le temple païen de la Diane d'Éphèse ; ou comme en 355, quand l'empereur Julien-l'Apostat battit les Alamans et les Francs aux bords du Rhin et du Mein ; qui alors aurait prédit que, dans moins de soixante ans, en 409, dans la nuit du 23 au 24 août, le grand Alaric, roi des Goths de l'ouest, brandirait son invincible lance sur le capitole de la superbe capitale des Césars, le centre despotique du monde ancien?

Ce qu'il y a de certain, c'est que la partie de la race germanique qui, sous le nom particulier d'Anglo-Saxons, s'est enracinée dans l'île britannique, a, jusqu'aujourd'hui, rempli une tâche toute différente de celle de la partie restée en Europe centrale, de la nation allemande proprement dite. Cette dernière, après s'être très-mal acquittée de son travail politique et administratif, a été portée vers le travail de l'intelligence, à l'éternel honneur de celle-ci, mais à la perte la plus complète de sa grandeur politique.

L'Angleterre se contente, à l'heure qu'il est, de son église protestante dégénérée, de sa vieille royauté constitutionnelle, de son aristocratie prodigue, et de sa haute bourgeoisie financière et industrielle, qui sont assez prudentes pour lui permettre un mouvement intérieur restreint, mais nettement organisé. Quant le moment sera arrivé, les classes inférieures d'Angleterre à leur tour réclameront et sauront obtenir ce qui leur manque aujourd'hui. Ainsi, l'Angleterre mise en quelque sorte à l'écart, restent la France, l'Allemagne, l'Italie et la Hongrie avec la Pologne.

Parmi les nations du progrès actif, deux états voisins, mêlés par un contact perpétuel constituent à eux seuls, pour ainsi dire, la tête et la poitrine du continent européen. L'Allemagne et la France, d'un nombre presque égal d'habitants, séparés seulement par un fleuve, offrent en même temps des différences énormes sous tous les rapports.

La France, vaste état unitaire, rigoureusement administrée d'après des règles uniformes.

L'Allemagne, vaste masse confuse, composée d'une foule d'états différents et plus ou moins difformes.

La France, portée depuis des siècles vers la grandeur nationale, la gloire de la guerre et les travaux de la paix.

L'Allemagne, portée depuis des siècles vers la grandeur scientifique et artistique.

La France, pays d'hommes politiques, dont l'œil pénétrant embrassait l'Europe entière.

L'Allemagne, pays d'hommes politiques à courte vue, entêtés, mesquins, méchants, se jalousant les uns les autres.

La France, état politique *avant* tout, traitant la religion comme institution politique, ne faisant que bien peu de cas de l'essence de la religion, de la religiosité intérieure de chaque individu.

L'Allemagne, état politique *après* tout, traitant la religion non-seulement comme église, mais surtout comme objet d'études, de méditation et de réflexion pour chacun.

La France, unitaire et dominant du haut de son siége législatif, a pu proclamer la religion catholique, religion de la majorité de ses habitants ; les protestants et les juifs y étant en si petit nombre, qu'ils sont presque imperceptibles.

L'Allemagne, composée d'une foule bigarrée d'états, collés les uns aux autres, chacun s'obstinant à posséder un gouvernement à part, un budget à part, une législation à part, une administration à part ; aucun n'a de religion de la majorité ; l'Église catholique et l'Église protestante y sont égales, sinon tout à fait en nombre, au moins en puissance et en considération.

En France, la religion protestante a jadis été exterminée par le glaive de la religion catholique.

En Allemagne, ces deux religions se sont livré bien des

batailles sanglantes pendant plus d'un siècle ; elles ont fini par se reconnaître réciproquement et subsister côte à côte.

Après avoir noyé dans des flots de sang français la religion protestante, la France fut pourtant obligée de recourir au vrai principe protestant du Libre Examen ; de là naquit le mouvement des philosophes, qui engendra la révolution de 1789.

L'Allemagne, ayant conservé les deux religions antagonistes, fut obligée d'approfondir de plus en plus l'essence de la religion en général. De là naquit le mouvement philosophique, qui produisit, non pas une révolution politique et sociale, mais la suprême émancipation de l'esprit, en créant la nouvelle philosophie allemande. Celle-ci, à son tour, conduira l'humanité à la dernière et à la plus décisive de toutes les révolutions politiques et sociales. Les Allemands ont déjà, il y a quatorze siècles, régénéré le monde par la Conquête Territoriale ; ils l'ont encore régénéré, il y a trois siècles, par la Réforme de Luther.

Le Français est adroit, expansif, rapide.

L'Allemand est rêveur, méditatif, tenace, concentré en lui-même.

Le Français craint par-dessus tout le ridicule.

L'Allemand se moque souvent de lui-même, et craint beaucoup de se faire valoir.

Delà le bon côté de chacune de ces deux nations.

Chez les Français, l'à-propos et l'ardeur ; chez les Allemands la persévérance et la profondeur. C'est aussi la source de leurs défauts principaux. Chez les Français, l'inconstance, le mensonge et le vide ; chez les Allemands, la lourdeur et le sournois.

Il y a, par conséquent, peu de tempéraments plus opposés l'un à l'autre que ceux de l'Allemand et du Français. Eh bien ! c'est exactement de cette opposition même que ressort

l'urgente nécessité pour eux de s'entendre et d'agir ensemble; leurs défauts réciproques s'effaceront par le contraste, et leurs bonnes qualités augmenteront en se complétant.

La France représente la race romanisée ; l'Allemagne représente la race germanique. Jamais l'Europe ne sera sauvée si ces deux races ne sont pas unies ; or, comment les unir, si leurs deux représentants principaux restent séparés ?

A la sublime et puissante alliance morale, intellectuelle et matérielle de la race romanisée et de la race germanique, accéderont les Polonais, qui représentent la troisième race européenne ou celle des Slaves ; et les Hongrois, représentant la quatrième race, celle des Tatares.

Mais comment pourrait-on espérer que le corps européen se portera bien tant que la tête et la poitrine seront en désaccord ?

Il existe, on le sait, encore aujourd'hui, une aversion de longue date, qui fait dire, à quelques Français, que l'Allemagne est la patrie des gens grossiers et tartufes ; comme elle fait dire, à quelques Allemands, que la France est la patrie des menteurs et des gens trop adonnés aux plaisirs. Que cette double calomnie soit maudite! et que ceux qui cherchent à la propager, dans le but de diviser les deux peuples, soient mille fois maudits et punis !

Mais que faut-il répliquer à ceux qui disent : « L'Allemagne, malgré sa grandeur scientifique, n'a pas la moindre valeur en fait de politique ; elle se laisse maltraiter par ses trente-cinq gouvernements, plus encore que la Chine par son empereur céleste ; elle ne mérite donc que le mépris du genre humain ? »

A ceci il faut répondre : « Distinguons : l'Allemagne d'aujourd'hui porte le lourd fardeau des péchés de ses pères ; ses empereurs, après la fin du moyen âge, ont négligé de la centraliser ; ils étaient trop aveugles et trop

« mesquins pour suivre l'exemple des rois français. En « France, on s'efforçait d'établir l'unité; en Allemagne, on « s'efforçait à consolider la diversité ; chacune de ces deux « routes conduit à un mal, seulement celui de la centralisa- « tion est un mal plus simple. L'une conduit au despotisme « d'un seul souverain, l'autre à une oligarchie, c'est-à-dire « à l'anarchie, exercée simultanément par plusieurs despotes « à la fois. Voilà pour le passé. Quant à l'avenir, ce ne se- « ront assurément plus les PRINCES allemands auxquels le « PEUPLE allemand remettra le soin de centraliser sa patrie. « *Le peuple allemand centralisera l'Allemagne.* »

Quand un démocrate contemple ce grand peuple, abreuvé aujourd'hui d'outrages, heure par heure, jour par jour, foulé aux pieds par des tyrans détestables, vidant goutte à goutte le calice d'amertume, — quand il considère tout ceci, pourrait-on lui faire un reproche de s'indigner et de maudire ces malfaiteurs couronnés? Du reste, les tyrans allemands ne font plus partie de la nation ; ils sont voués aux dieux infernaux ; car si un éminent démocrate allemand a appelé les Allemands, à cause de leur coupable et servile patience pendant les derniers cent ans, *une nation infâme ;* quel nom faudrait-il alors infliger à ceux qui ont réussi à la plonger dans l'infamie?

Le livre qu'on va lire cherche à dérouler le sombre tableau des souffrances inouïes de l'Allemagne, et des infamies que ses despotes lui ont fait commettre envers l'Italie et la Pologne. La France démocratique saura désormais apprécier sa sœur d'outre-Rhin. Entre démocrates, point de faux orgueil ni d'hypocrisie.

L'Allemagne *démocratique* doit décharger le nom allemand d'une énorme dette morale : elle a le devoir sacré de reconstituer l'Italie, la Hongrie, la Pologne, nations voisines, sur lesquelles l'Allemagne *monarchique* et *diplomatique* a exercé, depuis des siècles, une pression sinistre. Il est vrai que l'Al-

lemagne a donné les sciences aux Slaves et aux Hongrois, mais elle a empoisonné ses bienfaits par l'exploitation bureaucratique. L'Allemagne ancienne a reçu de l'Italie des trésors scientifiques et artistiques, mais elle l'a payée par le joug le plus mesquin et le plus féroce à la fois. Il faut donc que l'Allemagne moderne, en faisant disparaître de chez elle tous les infâmes sous quelque habit qu'ils se cachent, efface à la fois, chez ses voisins du sud et de l'est, tout vestige d'une injuste et cruelle domination.

Sans doute, pas plus que la République française, l'Allemagne démocratique ne doit être accusée d'avoir trahi, en 1848, les Italiens et les Polonais. Le principe de justice mutuelle, c'est-à-dire de fraternité, proclamé en 1848, était encore trop nouveau, il n'avait pas encore assez profondément pénétré dans les cœurs et dans les âmes des européens, corrompus par la détestable éducation infligée par la Sainte-Alliance de 1815. Voilà pourquoi, entre autres, il est arrivé que le Parlement allemand de 1848 laissa, ou plutôt, fit mitrailler les Polonais de Posen et refusa son alliance aux Italiens ; voilà pourquoi l'Assemblée Nationale de France livra aux Autrichiens la jeune démocratie d'Italie.

Français, Allemands, Italiens, Magyares, Polonais, entendez-vous enfin ; donnez-vous fraternellement les mains, et l'avenir du genre humain ne tardera pas à s'accomplir. *Ainsi soit-il.*

Le docteur AUGUSTE-HERMAN EWERBECK.

(Né à Dantzig en Prusse, citoyen français.)

Paris, novembre 1851.

L'ALLEMAGNE

ET

LES ALLEMANDS.

PREMIER TABLEAU.

Un mot sur l'Allemagne actuelle.

La population germanique, ou gothique, ou teutonique, occupe aujourd'hui le milieu de l'Europe, depuis les Alpes au sud jusqu'au cap nord en Norvége; depuis la Vistule à l'est jusqu'aux Iles Britanniques à l'ouest. Il ne faut cependant pas perdre de vue que ces limites ne sont point complétement exactes; cette population a cela de singulier, qu'elle est loin de former un corps régulier, avec des frontières soit naturelles, soit artificielles nettement définies. Elle s'étend vers le nord-est d'abord bien au-delà de l'embouchure de la Vistule, le long de la mer Baltique, où elle habite les provinces maritimes de la Prusse et de la Russie; puis elle recule de la Vistule vers l'ouest, aux bords de l'Oder et aux monts de Silésie. Mêlée à la population slave en Moravie et en Bohème (ou Tchéquie), elle descend vers le midi jusqu'aux bords du Danube, et de là aux Alpes de la mer

Adriatique. Tout à fait séparés du gros de la nation, se trouvent les cantons allemands de la Transylvanie (*Siebenbürgen*, c'est-à-dire pays des Sept Montagnes) près la frontière turque. Après avoir décrit cette ligne assez irrégulière à l'est, la race germanique reprend son cours vers l'ouest, le long des Alpes de Craïne (en français Carniole), du Tyrol et de l'Helvétie; puis elle descend les deux rives du Rhin jusqu'à son embouchure, en face de l'Angleterre; elle remplit presque toute cette île; elle occupe toutes les deux péninsules scandinaves, c'est-à-dire la Suède, la Norvége et le Danemark; en outre, cette race peuple le véritable centre de l'Europe, qui porte le nom d'Allemagne proprement dite.

Ainsi, la population germanique, ou teutonique, ou gothique, embrasse l'Allemagne (*Deutschland*, c'est-à-dire pays des *Deutschen*, mot qui en vieux gothique se prononçait *thiudiske* et signifiait *national*, *populaire*), puis elle embrasse la Scandinavie, l'Angleterre, la Hollande, la moitié de la Belgique (la Flamande), et plus de la moitié de la Suisse. Tous ces membres du corps germanique sont aujourd'hui indépendants les uns des autres. Les cantons allemands en Transylvanie appartiennent à la Hongrie, ceux de la mer Baltique vers l'est appartiennent à la Russie, l'Alsace est incorporée à la France, la Suisse, la Belgique et la Hollande se sont séparées de l'empire allemand et constituent des États politiques, qui n'ont pas le moindre rapport politique avec l'Allemagne proprement dite.

Quant à cette dénomination d'*Allemagne*, on peut la donner aux États compris dans ce qu'on appelle aujourd'hui la *Confédération des princes allemands*. Elle contient cinq *royaumes* (Prusse, Saxe, Hanovre, Wurtemberg et Bavière), beaucoup de duchés qui se distinguent entre eux par le titre de *grand-duché* et de *duché* tout court (par exemple: Meklem-

bourg, Oldenbourg, Holstein, Bade, Brunsvick, etc.), et une foule extrêmement nombreuse de *principautés* de toutes dimensions. C'est là précisément l'immense malheur de la noble nation allemande. Si quelque déluge politique et social ne survient au plus vite pour faire disparaître cette cause permanente de décadence, elle suffira à elle seule pour conduire infailliblement la nation à un état de dégradation et de dépravation au-dessous de ce que l'histoire de toutes les époques et de tous les pays nous montre de plus déplorable. Le seul pays qui offre un spectacle semblable, bien que sur une moins grande échelle, c'est l'Italie, déchirée en huit ou neuf lambeaux, et exploitée par autant de dynasties et de bureaucraties différentes. Mais, puisque l'Italie souffre, est-ce un motif pour l'Allemagne de s'en consoler et de souffrir patiemment? Qui a le plus contribué depuis des siècles à déchirer cette Italie et à consolider la tyrannie dans chaque morceau, si ce n'est la diplomatie allemande, cette malhonnête et mesquine diplomatie de la maison impériale de Habsbourg, qui résume toute la sagesse en deux mots : *diviser pour gouverner* et *gouverner pour exploiter*.

La Confédération des princes allemands n'a point le droit, bien qu'elle se l'arroge avec cette insolence habituelle des princes d'outre-Rhin, de s'intituler Confédération Allemande. Le *peuple* n'a rien, absolument rien à dire ni à faire dans cette confédération princière, dont le siége se trouve établi à Francfort-sur-le-Mein. C'est dans cette antique cité que les envoyés diplomatiques de tous les souverains allemands s'assemblent en permanence, sous le nom de *Diète*. Cette *Haute-Diète* jouit d'une haute réputation chez la plupart des Allemands, à en juger par les innombrables calembourgs, les propos plus ou moins haïneux, et les caricatures satiriques qui circulent d'un bout à l'autre de l'Allemagne. Pour n'en citer que deux, la Diète est appelée : « Le chien enragé, »—

« le tas d'ordure et de poison (1). » En vérité, lorsqu'une institution politique chez un peuple de quarante millions d'hommes est arrivée à ce degré de mépris et de haine, elle est condamnée à mourir malgré tous ses efforts.

L'empire d'Autriche ne fait partie de la Confédération que pour les provinces autrichiennes dans lesquelles la population allemande prédomine. D'où il résulte que la Confédération compte beaucoup de Slaves parmi ses habitants, car, dans quelques provinces autrichiennes, dites *allemandes*, il y a presque autant de Slaves que d'Allemands ; tandis que d'un autre côté, la province orientale et pour la plupart allemande de la Prusse, avait été laissée en dehors de la Confédération pendant trente-trois ans. Voilà des faits fort peu importants en eux-mêmes, mais qui, joints à d'autres, montrent clairement la mesquine et scandaleuse déraison qui a toujours dirigé et dirige encore l'encadrement politique et géographique de l'Allemagne.

Les cinq royaumes allemands et les provinces allemandes d'Autriche ont une population de trente-trois millions d'habitants ; les huit grands-duchés ont quatre millions ; les neuf duchés un demi-million ; les onze principautés et les quatre villes de Hambourg, Brême, Lübeck et Francfort-sur-le-Mein, qui s'appellent villes *hanséatiques et libres*, parce qu'elles firent jadis partie de la Hanse, grande association de villes commerçantes, et qu'elles n'appartiennent, à l'heure qu'il est, à aucune dynastie régnante, ont une population totale de trois cent mille. L'Allemagne d'aujourd'hui compte donc trente-neuf millions neuf cent mille habitants ; parmi ce nombre, il y a au moins un septième de Slaves.

(1) En allemand : *Der deutsche Bund, Ein toller Hund ;* et *Der deutsche Bund, Ist Gift und Schund.* Cette preuve suffira pour faire voir le respect qu'on porte à la Haute Diète.

La malheureuse Allemagne est, comme tout le monde sait, une vraie pépinière d'aristocrates et de nobles de toute espèce. Cela doit être, car plus une nation porte sur ses épaules de dynasties régnantes, plus elle est en même temps condamnée à porter aussi des familles nobles, qui sont naturellement les aides des souverains. Chaque dynastie chrétienne, anglaise, espagnole, portugaise, grecque, russe, scandinave, belge, brésilienne, a conclu des mariages avec les dynasties allemandes (1). On peut dire que sans les princes et les princesses d'Allemagne, bon nombre de maisons régnantes dans la chrétienté seraient déjà éteintes : — gloire sans doute trop grande pour cette humble Allemagne !...

Immédiatement après les nombreuses dynasties qui règnent dans les cinq royaumes, dans les huits grands duchés, dans les neuf duchés, et dans les onze principautés, viennent les nombreuses familles nobles de première et de seconde classe. Les nobles de première classe sont des princes et des comtes qui, dans le royaume de Bavière, par exemple, possèdent en propriété héréditaire soixante-dix lieues carrées allemandes, avec cent quatre-vingt-dix mille habitants, distribués dans onze familles de princes et treize familles de comtes. Dans le petit royaume de Wurtemberg, le nombre de ces sangsues de première classe est de quarante-quatre familles ; dans le grand-duché de Bade, il n'est que de neuf, mais ce petit nombre ne les empêche point de posséder soixante-sept lieues carrées, avec deux cent cinquante mille habitants.

Les priviléges et les trésors accaparés par tous ces seigneurs sont immenses ; mais il est peu probable que la nation,

(1) Ainsi, la dynastie régnante en Russie, celle des Romanof, n'a déjà plus que du sang allemand dans ses veines ; il en est de même de la dynastie d'Angleterre.

à sa prochaine révolution, leur en laisse la jouissance, quand bien même ils exhiberaient leurs vieux parchemins où se trouve enregistré le droit d'exploiteur par la grâce de Dieu, de la Haute-Diète et de la dynastie régnante. Inutile d'ajouter que les seigneurs allemands sont presque tous des chasseurs effrénés, des joueurs, des hommes de plaisir, des généraux ou au moins des colonels ultra-réactionnaires dans les gardes royales et ducales. Ces messieurs affectionnent beaucoup le service militaire en Autriche, en Russie, à Naples; bref, ils se présentent volontiers partout où ils trouvent moyen de persécuter la liberté et la vertu. C'est la *haute volée* de la société allemande : les *hauts voleurs*, dirait Jacques Bonhomme. Le nombre des personnes dont se composent ces familles régnantes est extrêmement considérable ; un calcul, fait d'après une publication officielle, intitulée : *Almanach princier de Gotha* (1851), nous a donné le chiffre effrayant de dix-neuf cent trente-six individus des deux sexes.

En voilà assez. Le lecteur français sera désormais à même de se faire une image exacte de ce qu'on appelle aujourd'hui la confédération des princes allemands ; institution inventée par des princes bigots et par des ministres trembleurs, après la chute de l'empereur Napoléon, et ressemblant de plus en plus à un bureau général de haute police réactionnaire. Ébranlée par la Révolution de 1848, la Diète a déjà réparé ses blessures, et, pour peu que cela dure, elle sera bientôt en 1851, ce qu'elle était avant 1848 : le sublime chef-d'œuvre de monseigneur le prince Clément de Metternich. Soit dit en passant, ce président réel du pandémonium princier de Francfort et de l'Europe entière, vieillard octogénaire, est le modèle de tous les hypocrites et jésuites qui, depuis la chute de Robespierre, ont dirigé le char de la réaction universelle ; il brillera dans l'histoire comme l'incarnation de la réaction allemande, car c'est dans ce nom de *prince de Metternich*, que

s'est absorbé toute la haine immortelle que l'immense majorité des Allemands porte à leur infâme système gouvernemental. Un jour, ces peuples diront que Judas Iscarioth était moins coupable encore que monseigneur le prince Clément de Metternich.

DEUXIÈME TABLEAU.

L'époque primitive des Allemands.

La population des Germains, dont les Allemands font partie, n'est pas plus indigène en Europe que toutes les autres grandes populations de ce continent. Elle aussi est venue du fond même de l'Orient après avoir fait une longue migration. Il en est absolument de même de la population des Celtes, qui occupait jadis la péninsule pyrénéenne, la France et l'Angleterre. Il en est de même de la population greco-romaine; de même de la population slave qui possède le territoire oriental de l'Europe; de même enfin de la population tatare qui habite la Turquie, la Hongrie, la Finlande.

Quand cet établissement des Germains en Europe a-t-il eu lieu? on l'ignore.

Les Germains appartiennent à la grande race indo-germanique, qui contient en outre, en Europe, les populations celtique, greco-romaine et slave. C'est de cette même race que font partie, en Asie, les Persans et les Indiens du Gange (ou Hindous). On lui a donné le nom d'indo-germanique, pour marquer ainsi les deux extrémités énormément distantes, entre lesquelles ces populations se sont répandues depuis l'Inde orientale, jusqu'à la Germanie occidentale. Les langues des Indiens, des Persans, des Slaves, des Germains, des Greco-Romains, ont entre elles de grands rapports; la lan-

gue des Celtes s'est un peu éloignée du langage primitif, peut-être, parce que ces peuples habitent l'extrémité occidentale de l'Europe, c'est-à-dire qu'ils ont quitté les premiers la patrie commune, la Haute-Asie. Malgré cette différence, les Celtes, les Gaulois n'en sont pas moins les frères des autres membres de cette puissante famille indo-germanique.

Quant à la population pélasque ou gréco-romaine, qui jadis occupait les plaines et les montagnes de la Grèce et de l'Italie jusqu'aux Alpes et au Danube, elle a produit les Grecs et les Romains de l'antiquité. Les Romains à leur tour se sont mêlés aux populations celtiques de l'occident, en Portugal, en Espagne, en Gaule, en Valaquie ou Daco-Rouménie aux bords du Danube. Dans tous ces pays la langue romanisée subsiste encore aujourd'hui, tandis qu'elle s'est éteinte en Angleterre et dans une partie considérable de l'Allemagne occidentale et méridionale, où des colonies romaines l'avaient introduite.

Des envahisseurs allemands se sont implantés au milieu des nations romanisés de l'Espagne, des Gaules et de l'Italie, sans toutefois faire perdre la langue romanisée aux races vaincues. Mais dans d'autres provinces romaines l'idiome des conquérants allemands a prévalu : par exemple celles sur la rive gauche du Rhin, depuis les sources du Rhin jusqu'à Bâle, et de là jusqu'à la mer d'Allemagne, sur la rive droite du Rhin, depuis Régensbourg sur le Danube, jusqu'au Mein et de là au Rhin, enfin les provinces romanisées au sud du Danube jusqu'aux Alpes, c'est-à-dire le Tyrol, le duché d'Autriche, la Carniole, la Styrie, etc.

Quant aux populations slaves, elles ne se sont jamais trouvées en contact avec les populations romanisées. Elles n'avaient à faire qu'aux populations germaniques, qui occupaient le terrain qui les sépare des hommes de l'ouest. Elles arrivaient de l'est sur les pas des Germains qui se dirigeaient

vers les provinces occidentales de l'Empire romain, et elles s'établissaient dans les contrées abandonnées par les Germains. Plus tard les Allemands refluaient en partie vers l'est, et refoulaient ou germanisaient beaucoup de populations slaves. Les Slaves d'aujourd'hui, au nord du Danube, sont les Tchèques (Bohèmes), les Moraves, les Slovaques, les Polonais, les Galiciens ; au sud de ce magnifique fleuve, les Serbes, les Sclavoniens, les Croates, les Illyriens, les Bosniaques; enfin à l'est, sur la route de l'Asie, les Russes ou Moscovites.

Quant aux Magyares ou Hongrois, ils n'appartiennent pas à la race indo-germanique, mais à celle des Tatares ; il en est de même des Finlandais, aujourd'hui sujets russes, et des Turcs. De tous les habitants de l'Europe les Turcs sont arrivés les derniers, il y a trois siècles.

Voilà en peu de lignes une esquisse générale des groupes naturels qui composent la masse active des Européens.

Cent ans seulement avant notre ère, la population germanique commença à se faire remarquer dans le monde historique. Après avoir vécu pendant des siècles de la chasse et de l'élève des troupeaux, rarement de l'agriculture, la population devint trop nombreuse pour la masse restreinte des subsistances que le sol natal peu cultivé pouvait fournir. Il paraît que les forêts qui couvraient alors ces contrées centrales de l'Europe, étaient des forêts vierges, produites par la force végétative de la couche supérieure du terrain, après le dernier soulèvement de l'écorce terrestre. Au moins, les Romains rapportent des faits identiques à ceux qu'on rencontre aujourd'hui même dans les forêts vierges de l'Amérique septentrionale et des zones tropicales : ils parlent d'arbres gigantesques, dont les racines dénudées de terre étaient assez hautes pour permettre à un cavalier de passer sous leurs im-

menses arceaux ; des troncs avaient quarante pieds de circonférence.

Comme tout peuple barbare, entouré d'une nature sauvage et grandiose, l'allemand possédait à un haut degré une espèce de faculté prophétique. L'Allemand, concentré en lui-même, avait comme un voile autour de lui ; à grand peine et dans le cours de longs siècles il a pu déchirer cette enveloppe mystérieuse, mais les efforts auxquels fut condamné son génie, lui ont donné une indomptable énergie morale et intelligente. Quant à l'époque primitive, les mœurs des Allemands, pauvres et barbares, étaient assurément plus rudes que celles des Gaulois, conquis et civilisés par les Romains ; peut-être même plus dures que celles des Gaulois primitifs. Le caractère allemand a toujours été un étrange composé d'impétuosité et de douceur, de violence et de tendresse. Ce n'est peut-être pas sans raison, qu'on l'a comparé à la mer, large, profonde, monotone ; à la mer tantôt souriant tranquillement aux rayons du soleil et de la lune, tantôt s'emportant subitement et détruisant tout, excepté elle-même. Le caractère des Gaulois était ouvert, léger, aimable, turbulent, éloquent ; il avait par conséquent peu de points de ressemblance avec celui des Allemands. Du reste, ces deux grands peuples étaient également braves, également ils honoraient et vénéraient la femme, si dédaigneusement traitée en Orient. Ils ne supportaient pas le joug royal, car leurs chefs n'étaient élus que pour un certain temps ou pour une expédition guerrière, et jamais ils n'évitaient le contrôle de *leurs égaux ;* c'est ainsi qu'on nommait toute la masse des guerriers libres.

Jetons maintenant un regard en arrière et remontons aux temps où l'immense majorité des Gaulois n'était pas encore soumise à Rome.

La Gaule d'alors, riche d'agriculture et d'industrie, s'enorgueillissait déjà de nombreuses villes et d'innombrables vil-

lages, tandis que la pauvre Allemagne ne connaissait encore que la barbarie. Deux peuplades germaniques, les Teutons et les Cimbres, descendirent du nord de l'Allemagne, des bords de la mer allemande ou danoise, et s'acheminaient vers le midi au nombre d'un demi-million d'hommes armés, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Après avoir écrasé en bataille rangée, au pied des Alpes, plusieurs grandes armées de la république romaine, ils parcourent la Gaule et même une partie de l'Espagne. Ils demandent des terres pour s'établir, disant que la mer septentrionale a débordé et dévasté leur patrie. Avec une bravoure presque surhumaine, en chantant et en riant, ces enfants du nord se ruent sur les soldats aguerris de Rome ; ils franchissent gaiement les rochers des Alpes, assis sur leurs énormes boucliers qu'ils lancent sur les pentes couvertes de neiges éternelles le long des précipices sans fond. Ils sont ornés de riches armures ; ils traînent avec eux chariots, chevaux, bœufs, gros chiens. Après quelques années, le grand général romain Marius, jadis simple paysan, les défait par sa tactique dans deux batailles, à Aix en Provence et à Verceil en Italie septentrionale ; leurs femmes même combattent du haut des chariots, tuent par désespoir leurs petits enfants, et sont toutes égorgées. Alors les gros chiens attaquent le vainqueur et ne cèdent pas avant d'être tous massacrés. Les Romains gardèrent dans leur langue le souvenir de la terreur inspirée par ces barbares du nord germanique, en désignant désormais la terreur *panique* par le nom de terreur *cimbrique*.

C'est ainsi que les Romains et les Germains se rencontrèrent pour la première fois. Les Romains, vainqueurs du monde, ces intrépides nourrissons de la Louve, ne pouvaient contempler sans effroi ces colosses aux yeux bleux, si joyeux au milieu du carnage et de la mort. Le même signe caractéristique se répète chez toutes les autres peuplades alleman-

des. Ainsi, les prisonniers de la confédération franque, que l'empereur romain, Constantin Ier, fit jeter aux tigres et aux ours, dans les arènes de Trèves, y moururent en luttant avec intrépidité de leurs mains nues contre ces bêtes féroces de Rome, et en poussant de farouches éclats de rire. Les Goths ouvrent la bataille, souvent, par un chant qu'ils sont habitués à faire entendre pendant leurs jeux et leurs danses. Les Normands de Suède, de Norvége et de Danemark, qui les derniers de toute la race germanique embrassèrent le Christianisme, gardèrent cette bravoure joyeuse, peut-être plus longtemps que les autres; de là le célèbre chant de mort, devenu chant national, que Régnar Lodbroke, roi pirate des Normands païens, entonne au fond de l'affreuse tour, remplie de boue et de serpents, où les chefs d'Angleterre font mourir cet indomptable guerrier. Les anciens Germains, doués d'une force vitale prodigieuse et d'un tempérament de fer, avaient la ferme conviction de renaître après la mort héroïque, pour mener éternellement, dans les châteaux célestes des Dieux, une vie de chasseur et de guerrier, de convive et de joueur. Mort sans blessure, loin du champ de bataille, le Germain ne pouvait pas espérer cette vie de combat et de fête. Les anciens Gaulois avaient une disposition analogue, mais moins furibonde, leur naturel étant plus facile et plus mobile. Ils n'avaient pas cette devise germanique: « Combattre pour combattre, pour le seul plaisir de se battre; » la civilisation romaine et le christianisme les rendirent flexibles. Les Germains aussi abandonnèrent cette joyeuse et furieuse bravoure après avoir reçu le baptême.

Quoi qu'on en dise, les rapports entre les Germains et les Gaulois, avant l'invasion romaine, étaient assez fréquents. Il est incontestable que des tribus gauloises habitaient l'Allemagne méridionale et l'Italie septentrionale, tandis que des tribus germaniques vivaient du côté gauche du Rhin. Plus

tard, les Slaves de la Russie et les Tatares de l'Asie refoulèrent les Germains vers l'ouest, et ceux-ci se rejetèrent sur les Gaulois, leurs voisins d'occident; de sorte que les diverses populations de l'Europe actuelle ressemblent à des couches nombreuses de terrain superposées les unes sur les autres par des forces invincibles venues du dehors.

Les Gaulois, dont la colonisation romaine avait un peu tempéré l'énergie primitive, avaient beaucoup à souffrir des incursions barbares des Germains, qui vécurent indépendants de Rome païenne et de Rome chrétienne, pendant sept à huit siècles, jusqu'à la conquête et la christianisation de la Saxe par Charlemagne.

Les envahisseurs allemands disaient toujours aux Romains et aux Gaulois : « Donnez-nous des terres, acceptez-nous « comme voisins et comme citoyens ; notre pays ne peut plus « nourrir notre population croissante. »

En effet, il y a dans la vie des peuples, comme dans celle des individus, des époques où leurs forces génératrices augmentent ; c'est alors que la peuplade, surtout quand elle ne sait pas encore bien cultiver son sol, est forcée d'inonder tous les pays environnants. Alors se produisent les grandes migrations des peuples ; alors surgissent des prophètes (1), des prêtres enthousiastes, des bardes ou des scaldes, qui expriment, bien innocemment du reste, cette tendance générale de leur nation par des sermons et des chants *mystérieux*, par des paroles *divines*, par des promesses *célestes*.

Quelques années après la défaite des Teutons et des Cimbres, auxquels s'étaient alliés beaucoup d'autres tribus alle-

(1) Un autre exemple bien frappant offrent les habitants de la péninsule d'Arabie qui, après avoir vécu tranquillement pendant des milliers d'années, débordèrent tout à coup sous l'étendard de Mahomet, et renvoyèrent leur surcroît de population jusqu'aux Indes et au détroit de Gibraltar.

mandes, le grand Jules César, consul et général en chef des Romains en Gaule, eut à réprimer les invasions de plusieurs peuplades allemandes et helvétiques. Il les poursuivit jusqu'à la rive droite du Rhin. Depuis cette époque les secousses devinrent peu à peu générales, et on peut comparer l'Allemagne de ces temps-là à une immense ruche d'abeilles, dont les essaims bourdonnent sans cesse. C'était une foule extrêmement nombreuse de tribus plus ou moins grandes, comme celles des Arabes et des Cabyles d'Algérie, mais avec des mœurs qui différaient complétement de celles des Orientaux. Chaque tribu allemande était constituée sur un principe qu'on peut appeler principe *fraternel*, quand on le compare à celui de la race sémitique en Orient, qui est régie par l'autorité *paternelle* ou *patriarchale*. Les chefs des familles dont la tribu allemande était composée, étaient égaux entre eux, et formaient des groupes par dizaine, par centaine, et par mille. Dix chefs de famille liés entre eux, formaient une *ghilde*, et le corps entier était responsable, quand l'un d'eux avait commis un crime. Le grand groupe, de dix fois dix chefs de famille, et surtout celui de dix fois cent, s'appelait un *Gau* (prononcez *Gaou*); mot qu'on employait de préférence dans la vie publique. Ainsi, beaucoup de tribus dans le coin sud-ouest de l'Allemagne avaient conclu une vaste confédération, portant le nom des Suèves. Ils comptaient cent *Gau* (prononcez *Gaou*), contenant chacun mille chefs de famille. Les fils, surtout les aînés, prenaient place à côté de la cabane paternelle, chacun cultivait la terre pour lui et formait bientôt une famille à part; ceux qui n'y trouvaient plus à subsister, quittèrent le pays après avoir conclu entre eux une ligue, une association plus ou moins nombreuse, sous des chefs librement élus, pour butiner, et souvent pour conquérir au dehors. Il paraît que la confédération suève renvoya annuellement plusieurs milliers de jeunes guerriers et chasseurs. La confé-

dération saxonne, celle des Alamans, celle des Marcomans, etc., en faisaient autant. Cette habitude se retrouve aussi chez d'autres nations et dans d'autres climats ; dans le temps primitif de Rome, par exemple, ses voisins les Samnites renvoyaient à des époques fixes, le surcroît de leur jeunesse des deux sexes, avec du bétail, des semences et des outils, pour aller, le glaive à la main, s'établir ailleurs, et fonder des colonies agricoles. Les émigrants de l'ancienne Allemagne n'étaient aux yeux des Romains ou des Gallo-Romains que des aventuriers, car ils n'avaient point des terres à donner à ces étrangers, qui trouvaient plus commode d'expulser les heureux habitants d'un climat fortuné, et de s'installer sur un terrain fertile, plutôt que de défricher péniblement le sol ingrat sous un climat moins favorable.

Il arrivait fort souvent que, lorsqu'une partie d'une peuplade allemande s'en allait courir le monde, et cela au grand détriment de ses voisins paisibles et civilisés en Gaule, le reste demeurait dans ses cantonnements jusqu'à un nouvel accroissement de population. Les peuplades de race slave étaient, ce semble, de tout temps sédentaires et agricoles; les Allemands, au contraire, même ceux d'aujourd'hui, ont toujours eu un désir vague, mais invincible, de parcourir les pays étrangers et la mer. Ils aiment aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, à se hasarder dans des climats éloignés, soit pour y rester, soit pour s'en retourner à la fin. Cette impulsion, naturelle chez la race germanique, se trouve fortement développée chez l'Anglais et chez l'Américain. Quant aux Allemands, soupirant sous un régime compresseur et qui n'a pas la moindre analogie avec l'Angleterre et l'Amérique, il faut dire qu'un tiers au moins de ceux qui parcourent l'univers, est poussé par ce désir romanesque, une de leurs plus belles et plus poétiques qualités.

Outre les propriétés individuelles, chaque dizaine et cha-

que centaine, dans l'ancienne Allemagne, possédait des biens communaux; c'était l'usufruit de la chasse et de la pêche, du bois et de l'eau, de la prairie et de la forêt. Les biens communaux sont encore assez nombreux dans la Suisse allemande et dans la partie de l'ancienne Suèvie ou Souabe, aujourd'hui appelée le royaume de Wurtemberg. Les chefs de familles étaient des *nobles* (c'est-à-dire descendants de chefs célèbres, ou des fils des dieux nationaux) ou simplement hommes *libres*. Tous concouraient à former l'assemblée où ils discutaient leurs affaires. Au-dessous de cette classe des vrais Germains ou d'Érimans, il existait celle des affranchis ou des prisonniers de guerre, auxquels leurs maîtres avaient rendu la liberté. Chez les Saxons ils avaient le nom de *Latzis*, chez les Franks celui de *Lites*.

Le grand Jules-César, vainqueur des Gaulois après une guerre des plus sanglantes, n'a obtenu aucun avantage sur les Allemands d'Outre-Rhin. Il avait fait son entrée dans les Gaules en se mêlant d'une guerre intestine de ce pays. La tribu des Séquanais ayant vaincu celle des Éduens, à l'aide de quinze mille Allemands du Rhin supérieur sous leur chef Arioviste, fut sommée par ces alliés de leur abandonner, pour récompense, un tiers des terres cultivées. Alors les Gaulois appellent Jules-César, campé dans la Province romaine. Le Romain ordonne à l'Allemand de se retirer au delà du Rhin; mais celui-ci lui répond avec fierté : « Mes affaires ne te re-« gardent pas. » Mais les armes romaines restent victorieuses, et Arioviste est refoulé. Jules-César en fit de même avec deux petites tribus allemandes du Rhin inférieur, les Tenctères et les Usipètes, qui avaient passé le fleuve pour se fixer sur la rive gauche. Il prend par trahison tous leurs chefs, venus comme parlementaires, dans le camp romain, et fait un affreux massacre. Le célèbre Caton d'Utique, élève seul sa voix pour flétrir cette action ignoble, et propose même

qu'on livre à la vengeance des Allemands, le grand général romain ; mais Jules-César continue sa carrière de conquérant. Il construit un pont de bois près Andernac, et passe en Allemagne. Mais la tribu des Sicambres, alliée des Usipètes et des Tenctères s'était retirée avec leurs troupeaux, et attendit l'ennemi dans la Vetteravie. En même temps, il apprend que la formidable confédération des Suèves se lève en masse : il repasse le Rhin après une courte campagne de dix-huit jours.

Les Allemands de la rive gauche du Rhin, et surtout ceux de la rive droite du Danube, furent bientôt, après la mort de Jules-César, assujétis et en partie exterminés par les généraux de son successeur, Octavien-Auguste. Depuis lors, beaucoup de tribus allemandes se mirent à la solde de l'empire romain, et, à tout prendre, il paraît que les Allemands mercenaires, combattant sous les aigles d'or de Rome, étaient presque aussi nombreux que ceux qui attaquaient cette capitale du monde. Ceux qui servaient Rome furent couverts d'honneurs et de titres ; beaucoup devinrent officiers et même généraux, commandants de provinces, et, à la fin de l'empire d'Occident, quand il était séparé de l'empire d'Orient, plusieurs Allemands, devenus patriciens et premiers ministres, dirigeaient le sort des états romains.

Un autre exemple qui, en même temps, prouve que le sol mal cultivé n'était plus suffisant à la population croissante, est la petite tribu des Ampsibares. Opprimés par celle des Cattes en Nassau, les Ampsibares supplient les Romains de leur donner des terres, mais ceux-ci refusent, et n'en offrent qu'au chef ampsibare seul, jadis général romain. Alors le brave Boïocal s'écrie : « La terre nous manque pour « vivre, elle ne nous manquera pas pour mourir. » Et, au lieu d'accepter ce don personnel, il ramène sa tribu en Allemagne, et y périt avec elle dans des combats.

Les Frisons aussi, trop nombreux pour leur petite contrée, demandent en vain la permission d'émigrer aux bords du Rhin. Leurs envoyés, Vérite et Malon, sont très-bien reçus à Rome, et, au théâtre des jeux impériaux, quand on ne les conduit pas à la place d'honneur, ils s'y mettent eux-mêmes, en s'écriant : « Notre peuple, le plus brave du monde, mérite « partout la place d'honneur. «

Le résultat de tous ces rapports séculaires, soit amicaux, soit hostiles, fut la chute décisive du monde romain, et par là l'avénement des barbares allemands à une sorte de civilisation. Il est, toutefois, permis de gémir de la perversité de cette civilisation romano-chrétienne ; plus d'un illustre et savant penseur et plus d'un homme doué d'un simple bon-sens, ont demandé si ce mélange des Romains et des Allemands n'a pas été un malheur? Quoi qu'il en soit, ce qui est fait est fait, on ne peut changer ce qui est arrivé.

L'empereur Auguste envoya contre les Allemands d'Outre-Rhin son fils Drusus, puis son autre fils Tibère, enfin le général Domice. Ces trois chefs d'armée vainquirent sur mer et sur terre, après de grands efforts et à l'aide de l'art militaire romain ; ils avancèrent même jusqu'au delà de l'Elbe, fleuve central de l'Allemagne septentrionale. Mais la sauvage bravoure des habitants, favorisée par la rude nature du climat et du sol, inspirèrent aux Romains un tel respect que, depuis, ceux-ci avouaient hautement avoir rencontré *un peuple dont la valeur était égale à la leur.* Au reste, Drusus ne revit plus Rome : au bord de l'Elbe, une prophétesse allemande, d'une taille énorme, les cheveux au vent, vêtue d'une robe noire tachée de sang, lui ayant adressé des paroles sinistres, il rebroussa chemin ; mais il ne put éviter le sort prédit, car il se tua en tombant de cheval, et fut enterré à Mayence.

Son frère Tibère, qui devint plus tard empereur, reçut sur

les bords de l'Elbe la visite d'un vieux guerrier de la tribu des Sennons qui, prenant le prince par la main, le félicita de la vaillance romaine, et lui dit : « Je suis content d'avoir vu, avant « ma mort, vos braves soldats ; nous aimons la bravoure « partout, même chez nos ennemis mortels. »

Après ces trois campagnes romaines, conduites avec une rare habileté, beaucoup de tribus allemandes commencèrent, sinon à craindre, du moins à respecter l'aigle romaine. Sentius, gouverneur impérial dans le pays conquis au delà du Rhin, consolida cette conquête par sa douceur et sa justice. Mais aussitôt que son successeur Varus, homme instruit, probe et bon général, voulut y introduire la langue romaine et le droit romain avec les avocats et les notaires, les coups de bâton et la peine de mort, toutes les tribus de la confédération chérusque s'en émurent. Cette confédération s'appelait ainsi d'après sa peuplade principale, qui habitait entre le Rhin et le Véser. Un de leurs chefs principaux, le jeune Armine le Libérateur (ou Ereminne ou Hermann), était devenu officier supérieur dans les armées impériales, et avait même obtenu le grade de chevalier romain. Son frère Flavius (ainsi appelé en langue latine à cause de sa blonde chevelure), son beau-frère Séghimond et son beau-père Ségheste, étaient entièrement dévoués à Rome, et le gouverneur Varus avait une confiance illimitée en cette famille. Armine ou Ereminne ou Hermann (nom qui signifie *homme qui aime l'honneur et la guerre*) couvait toutefois une haine implacable contre les conquérants étrangers, et réussit enfin, avec la profonde astuce d'un demi-barbare, à organiser la vaste conspiration, qui finit par balayer les Romains de la rive droite du Rhin. Les tribus chérusques s'insurgent sur un signal donné, et exterminent toute la garnison romaine, composée de plusieurs légions d'élite. Varus se donna la mort. Cette mémorable victoire fut remportée dans la neuvième année après Jésus-Christ,

dans la forêt du Teutobourg, au milieu des collines et des marais, sous une pluie battante d'automne. Le théâtre des trois batailles successives contre Varus, était dans le pays appelé aujourd'hui la principauté de Lippé-Detmold, en Vestphalie, assujéti actuellement à une de ces petites et mesquines dynasties princières qui, au nombre de trente au moins, exploitent encore impunément la grande nation allemande.

On ne saurait attacher trop d'importance à cette insurrection, car il faut avouer que détruisant une fois pour toutes la domination romaine dans l'intérieur de l'Allemagne (la *grande* Allemagne, comme disaient les Romains, pour la distinguer de la *petite* Allemagne, située sur la rive gauche du Rhin, qui était parfaitement romanisée), elle eut une puissante influence sur le sort de l'Occident. En effet, si l'Allemagne d'Outre-Rhin eût été romanisée en majeure partie, la terrible migration des nations septentrionales et orientales n'aurait pas eu tant de conséquences funestes. Quant au jeune héros chérusque Armine ou Hermann, il termina dans le malheur sa vie glorieuse. Sa belle et vertueuse épouse, Thusnelde, ennemie mortelle de Rome, était fille du chef Ségheste, de cet allié fidèle des étrangers et ennemi personnel d'Armine. Lors d'une nouvelle invasion romaine, cette princesse fut prise enceinte et, se voyant isolée dans l'exil italien, elle ne versa point de larmes; elle supporta sa prison avec le courage d'une héroïne. Le fils d'Armine, auquel la prisonnière donna le jour en Italie, y reçut une éducation romaine et mourut de bonne heure. Son mari fit une guerre heureuse au chef des Marcomans, confédération dans l'Allemagne méridionale, qui était amie de Rome et jalouse de celle des Chérusques dans le Nord. Mais après avoir ainsi écarté les dangers extérieurs et les périls intérieurs, le noble vainqueur, Armine-le-Libérateur, fut accusé par les siens comme usurpateur, et

mourut assassiné douze ans après sa victoire du Teutobourg. La confédération chérusque rentra dans l'inertie.

Le nouveau général romain en Allemagne, le fils de Drusus et neveu de Tibère, reçut bien le surnom glorieux de Germanicus, c'est-à-dire *vainqueur des Germains*, mais il n'obtint que bien peu d'avantages sur les Allemands du nord-est.

Les garnisons romaines furent bientôt chassées du pays maritime des Frisons, alliés romains et renommés de tout temps par leurs magnifiques troupeaux de bœufs. Mais un gouverneur romain avait exigé que le tribut de peaux bovines, que ces Bas-Allemands payaient aux receveurs impériaux, serait à l'avenir fourni en peaux d'ouroxes (*aurochs*), taureau sauvage qui était assez commun dans les forêts et les montagnes de l'Allemagne ancienne, mais qui n'existait point dans les prairies marécageuses des Frisons. Ils se virent à la fin forcés, pour fournir les peaux d'ouroxes, à vendre tous leurs biens, même leurs femmes et leurs enfants. Dans leur désespoir, ils se levèrent en masse et se délivrèrent à tout jamais des Romains.

Les Bataves furent moins heureux, car, insurgés contre Rome sous leur vaillant chef Claude Civilis qui, comme Armine-le-Libérateur, était devenu officier et chevalier romain, ils furent soumis de nouveau.

La célèbre tribu chérusque se débattit encore quelque temps contre la famille d'Armine-le-Libérateur. Un de ses neveux, surnommé Italicus, à cause de son éducation romaine, épuisa toutes les intrigues pour romaniser ses compatriotes. Après avoir été déposé par la tribu, il fut soutenu par les Longobards. Mais la tribu perdit peu à peu toute sa puissance, et entra plus tard dans la confédération des Franks.

Un tiers des troupes impériales se recrutait régulièrement parmi les Allemands, ennemis de l'empire. Ceux qui s'enrôlaient devenaient tout à coup ses plus braves défenseurs, et

la garde impériale n'était quelquefois composée que de mercenaires allemands. Un des meilleurs empereurs de Rome païenne, Titus, le conquérant de Jérusalem, devait ses exploits militaires surtout aux légions allemandes, et les appelait : « Les plus excellents de tous les guerriers, ayant des « corps de géants et des âmes encore plus grandes. »

Du reste, les peuplades allemandes étaient entre elles en hostilité permanente. C'était là encore une ressemblance avec les peuplades gauloises ; mais ces dernières, plus exposées vers l'est et vers le sud aux attaques de Rome, acculées pour ainsi dire vers l'ouest et vers le nord à la côte maritime, devaient à la longue devenir la proie de la conquête romaine. Les Allemands, au contraire, n'avaient à soutenir de temps à autre le choc romain qu'entre le Rhin, le Danube et la mer du Nord ; toute l'immense étendue de l'est demeurait donc un vaste asile pour les attaqués. En outre, le grand Jules César rencontra chez les Gaulois des villes grandes et peuplées, de l'agriculture et de l'industrie, un caractère héroïque, mais facile, doux, susceptible d'entraînements spontanés et accessible à la discipline. Chez les Allemands, au contraire, régnait encore la barbarie fort pure sur la rive gauche du Danube et sur la rive droite du Rhin, lorsque les Gaulois s'étaient déjà romanisés. En Allemagne, point de routes, point de villages, de larges forêts, de vastes prairies, de profonds marais, des sables arides parsemés de groupes de cabanes ; un territoire à peu près vide et parcouru seulement par les chasseurs et par les bandes d'émigrants guerriers ou aventuriers. La population n'était assurément guère au-dessus de six millions : aujourd'hui elle est peu au-dessous de quarante.

La Gaule, avec ses villes et ses manufactures, était bien plus peuplée déjà avant l'invasion de Jules César.

Les guerres intestines parmi les Allemands devenaient si

acharnées, dans le premier siècle après Jésus-Christ, que par exemple toute la tribu des Brouctères, forte de soixante mille hommes, fut exterminée par deux tribus voisines. Le roi des Chérusques, ces anciens vainqueurs de Rome, fut chassé par la tribu des Cattes. Il en était de même dans le midi de l'Allemagne, dans la confédération marcomanne, dont plusieurs chefs s'inclinaient devant Rome.

La réduction de la Dacie en province romaine était la dernière conquête importante que Rome a faite chez les Allemands : s'il ne faut pas plutôt admettre que les Daques, en Transylvanie, loin d'être des Allemands étaient une population slave ou peut-être même une population albanaise. Les colonies italiennes que Rome envoya dans ce pays conquis, y ont produit une peuplade, romanisée et fort nombreuse, connue sous les noms de Daco-Roumains ou Valaques.

Quoi qu'il en soit, soixante ans après cet exploit du grand empereur romain Trajan (1), les Allemands sont devenus agresseurs à leur tour.

Ils n'ont plus cessé leurs incursions avant d'avoir morcelé l'empire romain et transformé chaque fragment en un organisme nouveau, doué d'une vie complète. Comme Jason qui, suivant la fable, fait sortir un guerrier armé de pied en cap

(1) Voici les césars et généraux romains qui ont combattu les Allemands en Allemagne même : Tibère (au Danube, au Rhin et à l'Elbe); son frère Drusus (jusqu'à l'Elbe); Varus général; Germanicus, fils de Drusus (à l'Ems); Marc-Aurèle (au Danube); Caracalla (en Souabe); Maximin *le Géant*; Probus (au Rhin et au Danube); Dioclétien (en Souabe); Julien *l'Apostat* (au Rhin et au Mein); Valentinien (en Souabe); Quintin, général du césar Maxime (au Rhin), est vaincu comme Varus. Pendant des siècles les armées les plus nombreuses, les mieux disciplinées, les mieux commandées, se ruèrent depuis l'embouchure du Danube jusqu'à celle du Rhin sur la nation allemande, qu'elles cherchèrent à étreindre et briser comme dans un immense demi-cercle de fer; mais enfin ce pauvre peuple barbare, mal vêtu, mal armé, a triomphé par sa puissance et sa jeunesse.

de chacune des dents du mystérieux dragon, de même les barbares allemands revinrent à la charge après chaque campagne, et combattant contre ceux de leurs compatriotes qui s'étaient enrolés sous le drapeau de Rome, ils finirent par changer le monde tout entier, et d'une manière au moins aussi profonde que l'avait fait la religion du Christ.

TROISIÈME TABLEAU.

La grande invasion des Allemands.

Les Allemands étaient, pour ainsi dire, un peuple jeune et récent, quand ils firent enfin leur apparition sur la grande scène de l'Europe, pour participer au développement universel. Ils crurent nécessaire, dans le début de leur carrière nouvelle, de copier tant bien que mal l'exemple des Romains, leur sprédécesseurs. Sept siècles, remplis sans relâche de travaux gigantesques, avaient donné à ceux-ci une grandeur vraiment inexplicable, et le nom romain était devenu presque l'égal de celui des dieux. C'est alors que l'Allemand, rude, barbare, naïf, impétueux, dévoré par la soif des aventures et d'un plus grand bien-être, brandit le glaive et délaissa ses vieilles forêts, pour fondre sur la capitale et la reine du monde policé, mais profondément corrompu et avili par une fausse civilisation.

Plus l'Allemand entrait en relation soit amicale, soit hostile avec Rome, plus il s'y sentait attiré par un invincible désir. *Combattre Rome et imiter Rome*, voilà sa devise au moment où l'invasion des Barbares va commencer.

Dans le IIe siècle après Jésus-Christ, les nombreuses dénominations des petites tribus allemandes disparaissent; elles se confondent et produisent plusieurs grandes confédé-

rations. On voit surgir les confédérations des Saxons, des Franks, des Angles, des Longobards ou Lombards, des Alamans, des Bourgondes ou Bourguignons, des Boïares ou Bavarois, des Goths, des Vandales. Derrière eux et quelquefois parmi eux se lancent aussi des tribus slaves, par exemple les Jazygues et les Roxolans.

Une partie de ces confédérations guerrières fait irruption sur le Rhin ; une autre, celle des Marcomans, sur le Danube, mais elle fut arrêtée par le grand empereur romain Marc-Aurèle, vrai philosophe païen de l'école stoïcienne, et assurément aussi vertueux que les plus grands hommes, rois ou autres, dont le christianisme ait à s'enorgueillir. Il les battit dans des batailles sanglantes sur la glace même du Danube, et se fit rendre plus de cent mille Romains qu'ils avaient emmenés prisonniers. Le nombre énorme des captifs dénote la gravité croissante de ces guerres allemandes. Le grand empereur mourut subitement, et son détestable fils et successeur conclut une paix peu honorable pour les aigles romaines. Remarquez toutefois que des milliers d'Allemands continuaient toujours à servir dans les armées de Rome.

Les Alamans, tribu de la confédération suève, dont le nom s'est conservé en *Souabe*, attaquèrent le Rhin. C'est du nom *Alaman* que leurs malheureux voisins, les Gallo-Romains et plus tard les Français, ont fait le nom *Allemand*, par lequel ils désignaient tous les habitants des pays situés entre le Rhin, le Danube, et la mer du Nord. Ces Alamans étaient pendant près de deux siècles fort dangereux pour la Gaule, leur jeune duc Krok pilla et brûla soixante villes gauloises ; enfin après des combats affreux contre les Gallo-Romains et les Franks ils se fixèrent définitivement, et leurs descendants sont encore aujourd'hui les habitants de l'Alsace, de la Bade, du Wurtemberg et d'une partie de la Suisse. L'empereur romain Caracalla, misérable personnage, attaqué d'aliénation men-

tale, les avait flattés, puis irrités par ses cruautés inutiles ; l'empereur Constantin, homme fourbe et sans vertu, mais appelé *le Grand* par le clergé catholique pour avoir le premier proclamé religion de l'État celle du Christ, ne serait jamais monté sur le trône sans l'appui des Alamans des bords du Rhin ; l'empereur Constance, son fils, se servit des Alamans pour réprimer les Franks, puis il se servit des Franks pour réprimer les Alamans. Le grand empereur Julien (appelé par le clergé catholique l'*Apostat* ou le *Déserteur*, parce qu'il avait abandonné une église déjà mauvaise, et embrassé le paganisme qui, malgré certaines innovations, n'était guère meilleur), avait remporté plusieurs victoires signalées sur les ducs des Alamans ; l'empereur Jovin et l'empereur Valentinien avaient été les derniers qui les avaient combattus.

Une fois encore une énorme armée romaine fit irruption en Allemagne, sous le commandement de l'empereur Maximin, général romain d'une taille de géant et d'une force d'Hercule, lui-même Allemand de naissance. Mais après avoir dévasté le pays dans une étendue de quatre cents lieues, il dut se retirer sans avoir fait des conquêtes durables.

La confédération franque jouait sur le Rhin inférieur, absolument le même rôle que la confédération suève ou alamane aux bords du Rhin supérieur. Elle provenait aussi de la fusion d'une foule de tribus différentes, réunies dans un but de dévastation aventurière. Les pirates franks pillaient les côtes romaines, leurs farouches cavaliers poussaient à travers les Gaules jusqu'en Espagne. Le grand empereur Probus les vainquit en plusieurs rencontres, et introduisit la culture de la vigne sur les belles collines du Rhin, du Mein et du Danube en Hongrie ; c'est là la seule importation romaine qui, respectée par les barbares allemands d'alors, s'est perpétuée à travers les âges, sans que jamais ni envahisseurs ni factieux aient contesté son utilité universelle. L'empereur Probus, cet

homme sévère et vraiment *probe*, espérait aussi dompter les Allemands, en les transportant par milliers dans des provinces romaines éloignées: ainsi, il envoya des Vandales en Grande-Bretagne et des Franks en Asie. Mais, les soldats romains, peu habitués à ces occupations paisibles, se révoltèrent contre le travail vinicole, et finirent par assassiner Probus dans une émeute militaire. Alors les Franks, transportés en Asie, s'insurgèrent, s'emparèrent d'une flotille romaine, et retournèrent par mer dans l'Allemagne septentrionale, après avoir pillé les plus riches des villes maritimes de la Grèce, de l'Italie, de l'Espagne et de la Gaule. Cette longue et heureuse expédition dans le fond même du monde romain, ne resta pas sans une influence profonde sur les barbares du Nord allemand.

La confédération franque donna son nom au pays des Gallo-Romains, parce qu'elle remplit le rôle le plus considérable dans l'invasion. Du reste, elle renfermait les plus féroces, les plus rusées, et les plus sanguinaires des tribus allemandes, comme le prouvent les excès de tous genres, auxquels les Franks se sont portés contre leurs malheureux voisins et leurs sujets plus infortunés encore. Peut-être les évêques, qui déjà enlaçaient dans leur gigantesque trame le monde romain, et qui semblaient affectionner surtout les Franks païens, ont-ils contribué à égarer les esprits naïfs de ces pauvres barbares, en mêlant les terreurs de l'enfer aux joies de ce monde, et les préceptes d'ascétisme à des orgies grossières. Bref, les crimes les plus horribles et les plus infâmes, étaient mille fois plus fréquents chez les chefs franks de la Gaule, que chez les chefs franks restés en Allemagne, et que chez les chefs alamans, goths ou bourgondes qui, bien que baptisés, étaient moins amis des évêques gallo-romains.

L'empereur Constantin, surnommé *le Grand* par le clergé malgré ses crimes princiers, vainquit plusieurs fois les Franks

en bataille rangée. Un pont colossal en pierres fut construit par lui sur le Rhin, à Cologne, mais détruit six siècles plus tard par l'évêque de cette capitale, qui en employa les débris pour construire l'église Saint-Pantaléon. Mémorable symbole de l'intelligence de ces nations chrétiennes, qui détruisirent ce qui était d'utilité générale, pour le remplacer par le contraire.

Après leur défaite, les Franks se mirent sous la bannière de Constantin, et contribuèrent beaucoup à toutes ses victoires, entre autres, à celle qu'il remporta sur son rival Licine; bataille restée célèbre par le vœu pieux de Constantin, qui jura de se faire baptiser. Cet événement procura tout à coup aux chrétiens une armée entière, et fonda leur domination politique.

Plusieurs guerriers de la confédération franque, ayant adopté des noms romains, et la langue, même les belles-lettres des Romains, s'élevèrent bientôt aux premiers honneurs; ainsi Magnence, simple soldat frank, se fit proclamer empereur romain en Gaule. Il ne fut renversé qu'après avoir été abandonné par Sylvain, autre soldat frank également romanisé. Ce Sylvain fit au nom de Rome, une campagne contre ses compatriotes d'outre-Rhin, qui malgré ses efforts brûlèrent quarante villes gauloises. Devenu suspect à l'empereur romain, Sylvain se retire chez les Franks, qui le proclament empereur à Cologne; mais le véritable empereur le fait poignarder. Le général frank Arbogaste joua aussi un grand rôle chez les Romains.

Enfin, le grand empereur romain Julien l'Apostat, ayant dompté les Alamans dans la Bade et le Vurtemberg, permet en 360 à la tribu des Franks-Sicambres ou Franks-Saliens, de s'établir définitivement comme sujets de Rome dans la Belgique. Vaincus par lui, ils deviennent ses alliés contre les Alamans. C'est le commencement de leur domination qui de-

vait comprendre un siècle plus tard tout le pays des Gallo-romains. Sous peu ces Franks acquéraient chez les autres tribus allemandes les noms de *menteurs* et de *parjures*. Deux écrivains de ce temps-là, l'évêque Salvien de Marseille et l'historien Vopisque, disent : « Le Frank aime à rompre son « serment en souriant » ; — « Les Franks considèrent le faux « serment comme une simple façon de parler, non comme un « péché. » C'est malheureusement à ces indignes maîtres que les Gaulois durent bientôt se soumettre.

Il en était autrement de la confédération des Goths. Ils avaient quelque chose de généreux et de vraiment héroïque; la civilisation romaine ne faisait pas dans leurs âmes les mêmes ravages affreux, que dans le cœur des Franks. Descendus de la Suède à travers la mer Baltique ou Gothique, ils se répandirent sur ses côtes méridionales, dans le pays appelé aujourd'hui la Prusse Orientale, à l'embouchure de la Vistule. On dit qu'ils mirent pied à terre à Dantzig, dont le nom actuel serait abrégé de *Gothi-Scantze*, c'est-à-dire « la forteresse des Goths. » Encore aujourd'hui une province dans la Suède se nomme la *Gothlande*, la contrée des Goths. Peu à peu, après avoir traversé toute l'étendue de la Pologne et de la Russie du nord au sud, ils se fixèrent aux bords de la mer Noire, entre la Crimée et le Danube. Quelques tribus allemandes furent absorbées dans le nom général des Goths, et leur vaste confédération régna désormais en souveraine sur les nombreuses tribus slaves répandues entre la frontière de l'empire romain oriental ou byzantin, la mer Baltique, les monts Oural et la mer Noire.

Bientôt après l'effroyable razzia des Alamans du Rhin supérieur, sous le jeune duc aventurier Krok (1), qui exter-

(1) Ce jeune barbare demanda un jour à sa mère : « Que dois-je faire « pour devenir célèbre ? » Elle répondit, qu'il lui fallait ou beaucoup *dé-*

mina soixante villes gauloises de fond en comble, eut lieu la première invasion des Goths dans la Grèce. L'empereur romain Décius, homme probe et brave, mais ennemi des chrétiens, périt avec toute son armée par les Goths à Philippople en 250. Plus tard la tribu pirate des Hérules, descendue des bords de la mer Baltique, s'empara de la ville d'Athènes, foyer des sciences et des beaux-arts de la Grèce : ils avaient déjà les brandons à la main pour mettre le feu à la magnifique bibliothèque nationale, quand un vieux pirate s'écria : « Camarades, ne brûlez pas les livres des Grecs, « tant que ce peuple ne fera que lire et écrire, il ne prendra « point les armes contre nous. » Le vieillard fut écouté, et la bibliothèque cette fois sauvée. Peu de temps après, l'armée romaine remporta une victoire sur les Hérules, et depuis lors ils se sont mis au service du trône impérial.

D'autres pirates goths suivent ces premiers envahisseurs : toutes les contrées ressentent le fléau de leur passage, les cités et les villages disparaissent derrière eux dans les flammes. Puis, l'empereur Aurélien, vainqueur des Franks en Gaule, remporte une victoire éclatante sur les Goths en Hongrie ; dans le cortége de son triomphe figurent un chef goth, traîné sur une voiture attelée de six beaux cerfs, et plusieurs amazones gothes qui avaient vaillamment manié les armes contre les rangs romains. Hunilde, une de ces prisonnières, avait tant d'esprit et de beauté, que toute la ville de Rome l'admira ; elle devint l'épouse d'un seigneur romain. Remarquez toutefois, que l'empereur ne gagna cette bataille

truire ou beaucoup *construire*. « Eh bien, s'écria-t-il en souriant, et tirant le glaive ; ma mere, je m'en vais parcourir le monde pour *détruire*, c'est plus « commode que *construire*. » Il ravagea tout jusqu'à Arles ; là les Romains le prirent et le firent voir comme une bête fauve, enfermé dans une cage qu'on promenait dans toute la province.

qu'à l'aide des auxiliaires franks ; partout les tribus d'Allemagne combattaient entre elles. Cela se passa après 270.

Nous allons enfin assister au terrible déluge de barbares, dont nous n'avons vu jusqu'ici que le prélude. Les peuplades germaniques vont se lancer les unes sur les autres, comme les flots de l'Océan qui, venant sans relâche battre avec un bruit sinistre le pied des rochers, finissent par ébranler la gigantesque masse. Les barbares allemands vont enfin entamer ces fortifications immenses, élevées par tant de généraux et d'empereurs, sur les bords du Rhin et le Danube pour protéger l'empire : le monde romain, sapé depuis longtemps, sera mis en brêche et renversé de tous côtés.

La secousse principale partira du fond de l'extrême Orient.

Les armées de la Chine venaient de repousser victorieusement les tribus mongoles qui, après la chute de la dynastie impériale, menaçaient chaque jour l'indépendance de l'empire. Alors, ces barbares de l'Asie centrale, se rejettent avec violence sur les nations occidentales, en commençant par la confédération des Goths aux bords de la mer Noire, qui était partagée en Visigoths (c'est-à-dire ceux de l'ouest), et en Ostrogoths (c'est-à-dire ceux de l'est). Les Huns, composés d'un grand nombre de tribus et de nomades, quittant leurs immenses déserts, la Sibérie et la Tatarie, livreront assaut à l'Europe. L'heure décisive vient de sonner.

Les Goths de l'est, exposés au premier choc, ne sont point secourus par leurs frères, les Goths de l'ouest. Les uns comme les autres, sont expulsés par les Huns après quelques batailles sanglantes ; une petite partie des Goths s'allie au roi vainqueur, qui épouse la veuve du chef goth. Mais la majorité des Goths, qui était chrétienne, marche vers l'ouest pour se mettre en sûreté dans l'empire chrétien.

Campés aux bords du Danube, qui forment la frontière ro-

maine, ils députent un de leurs évêques, le célèbre Oulphilas, traducteur des évangiles en langue gothique, pour demander aux autorités romaines la permission de s'établir. Les autorités usent de perfidie ; ils prennent les armes. L'empereur Valens accourt avec ses troupes franques, et succombe dans une bataille, où se rencontrent près d'un million de combattants. C'est la grande victoire des Goths près la ville d'Adrianople, non loin de Constantinople, le 9 août 378.

Rejetés bientôt après au delà du Danube par l'empereur Théodose, ils reviennent néanmoins à la charge, et obtiennent la permission d'habiter l'empire. Cette vaillante nation visigothe se montra docile à l'influence civilisatrice des Romains, à qui elle ne prit guère que ce que celle-ci avait de bon et d'utile ; tandis que les Franks paraissent s'être obstinés à n'imiter Rome que dans ses vices. Ce dangereux voisinage rendit la pauvre Gaule la plus infortunée de toutes les provinces romaines.

Les Visigoths, ces nouveaux citoyens romains, acceptèrent tous le baptême. Mais leur jeune roi Alaric, dans son ardeur de néophyte, fit une expédition dans l'ancienne Grèce, pour y détruire les dernières traces du paganisme : ce qui sacrifia ainsi à la superstition chrétienne les plus beaux monuments du genre humain. L'immense empire romain venant d'être divisé en deux empires rivaux, celui de Rome, ou de l'Occident, et celui de Constantinople (Byzance) ou de l'Orient, l'intrépide Alaric se crut permis d'aller à la conquête de Rome. Il fut cependant vaincu dans deux grandes batailles : en Italie septentrinoale, par le célèbre Stilicon, Allemand de naissance, général en chef et ministre politique de l'empereur romain Honoré. Mais cet empereur imbécille, fit tuer Stilicon et massacrer les femmes et les enfants de trente mille mercenaires allemands. Alors le roi Visigoth, révolté par ces horreurs et soutenu par les trente mille, revint à la charge. Après

quelques batailles, il entra enfin, avec Ataulphe (Adolphe), son beau-frère, dans la capitale du monde, le 24 août 409. Le pillage et le massacre s'arrêtèrent subitement par une dévotion générale des vainqueurs et des vaincus, qui, tous ensemble, se rendirent en procession à l'église Saint-Pierre. Rome, la reine du monde, était humiliée; les envoyés de la ville ayant demandé: « Que nous laisseras-tu? » Alaric répondit en haussant les épaules : « La vie sauve! » Et à leurs menaces, le jeune héros du Nord avait répliqué en souriant : « Puisque « vous vous vantez encore de votre force, sortez tous et bat- « tez-vous contre nous; nous aimons à couper l'herbe quand « elle est épaisse et drue! » Jadis Rome avait vu dans ses murs Brennus le vainqueur gaulois : à huit siècles de là elle y vit cet Alaric, le vainqueur allemand. Seuls, les Gaulois et les Allemands, à près de huit cents ans d'intervalle, ont eu l'honneur de prendre d'assaut la superbe et glorieuse ville qui s'intitule la *ville éternelle :* Brennus en 389 avant Jésus-Christ, Alaric en 409 après Jésus-Christ.

Le vaillant Alaric, couvert de gloire, mourut en Italie. Son beau-frère, Adolphe, prit le commandement de ses Goths, et sur les instances du misérable personnage qui portait alors la couronne romaine, il attaqua la Gaule méridionale. Il s'empara de ce beau pays et de l'Espagne septentrionale; il épousa à Narbonne, la sœur de l'empereur, princesse aussi belle que prudente. Bien des gens remercièrent le ciel pour cet événement, comme ayant mis un terme à la misère des nations, par ce mariage du chef civilisé des barbares, avec la sœur des Césars Romains.

Vaine espérance ! Adolphe fut assassiné par un des siens, qui se fit proclamer son successeur; les guerres de brigandage et d'extermination redoublèrent de fureur.

Les Visigoths commencent par établir leur roi à Toulouse. A peu de temps de là, ils eurent à soutenir une lutte acharnée

contre les Tatares et Mongols dits les *Huns*, qui, sous le terrible roi Attila, envahirent l'Allemagne, l'Italie et la Gaule, jusqu'aux murs de la ville d'Orléans. Les hordes asiatiques de cet Attila s'étaient renforcées de quelques populations slaves et allemandes; de l'autre côté, les Visigoths déjà romanisés, les Romains et plusieurs peuplades allemandes s'étaient alliés pour refouler ces nouveau-venus. Attila fut battu à Châlons-sur-Marne : deux cent mille cadavres couvrirent la plaine. C'est la grande *bataille des Huns*. Les historiens de ce temps-là font une description rebutante des Huns, et qui prouve que ce peuple était de la même race à laquelle appartiennent aujourd'hui les Calmuques, les Bachequires, les Vogoules et tant d'autres peuplades demi-sauvages et laides, dépourvues de tout sentiment moral, de toute élévation d'esprit. Elles servent dans l'armée *russe*, et les réactionnaires d'aujourd'hui, qui nous menacent journellement d'une invasion *russe* pour exterminer les démocrates, espèrent nous voir foulés aux pieds par les chevaux de ces fils des anciens Huns.

Attila rebroussa chemin, mais descendu en Italie il prit en 452 la ville fortifiée d'Aquilée et la détruisit. Beaucoup de ses habitants se réfugièrent sur les îlots de la côte, et y fondèrent la république de Venise. De là il marcha jusqu'aux portes de Rome; mais un vénérable vieillard, le pape romain, en sortit, il lui en imposa par ses paroles mystérieuses, et le barbare s'abstint du pillage qu'il avait déjà résolu. Attila mourut en quittant l'Italie : sa mort fut le signal de la décomposition subite de son immense domination, et chacun des peuples européens qu'il avait traînés derrière lui recouvra son indépendance. Il avait inspiré tant d'horreur à ses malheureux contemporains, que le nom de *Fléau de Dieu* lui est resté. C'est presque dans la même année de cette bataille des Huns, que la confédération Saxonne commença à

s'établir par les armes en Grande-Bretagne, délaissée par les troupes romaines.

En Gaule venaient de se fixer les Bourguignons ou Bourgondes, peuplade allemande arrivée des bords du fleuve de l'Oder (prononcez *Audre*), de la contrée qui se nomme aujourd'hui la province polonaise de Posen (Posnan), et la province prussienne de Silésie. L'empereur romain leur avait permis de s'établir en Alsace; plus tard ils remontèrent les Alpes, où ils s'établirent définitivement.

En Espagne dominaient alors les Vandales, celui des peuples allemands qui a fait le plus long chemin dans la grande invasion. Il était parti de la rive de la mer Baltique; il se fixa pour quelque temps dans la province méridionale de l'Espagne, qui s'appelle aujourd'hui encore Andalousie ou Vandalousie. Plus tard il passa en Afrique où il resta jusqu'à sa disparition.

Dans d'autres provinces espagnoles on rencontra des Suèves, partis de la contrée qui constitue aujourd'hui le royaume de Wurtemberg ou la Souabe.

Les Franks, établis en Belgique et en Hollande, avaient le surnom de *Saliens*. Ils formaient depuis bien des années une grande partie des armées romaines. En opposition permanente avec les Franks restés aux bords du Rhin, appelés les Franks *Ripuaires* ou *ceux de la rivière*, ils cherchèrent à fonder un seul corps de nation, surtout quand les troupes de Rome eurent évacué la Gaule. Ils ne voyaient qu'à regret la puissance croissante du roi des Goths, leurs anciens ennemis mortels. Pour imiter ce peuple déjà avancé en civilisation, ils choisirent, en 420, *un seul roi*, Faramond, fils de l'un de leurs trois chefs, et s'emparèrent d'une partie de la Gaule septentrionale. Dans la grande bataille à Châlons-sur-Marne contre les hordes mongoles d'Attila, ils combattirent sous le

roi Mérovée du côté des Visigoths et des Romains ; quelques tribus franques pourtant, sous le commandement du frère de ce même Mérovée, suivirent Attila contre leurs compatriotes : nouvel exemple de la discorde qui régnait sans interruption parmi les envahisseurs de l'empire romain.

Les Vandales, je viens de le raconter, passèrent d'Espagne en Afrique. Leur roi Geiseric, boîteux, vif et ardent, très-habile à la guerre et, quoi qu'on en dise, organisateur jusqu'à un certain point, fut invité par le comte Boniface, gouverneur de l'Afrique romaine, à envahir cette belle et riche province de l'empire. Geiseric ne se fit pas prier deux fois : il tourna volontiers le dos aux Visigoths et aux Suèves, ses voisins en Espagne, et était sur le point de s'embarquer avec ses 80,000 Vandales, auxquels s'étaient alliés quelques Goths, quand les Suèves les attaquèrent par derrière. Il les repoussa et mit sous voile. En un clin-d'œil toutes les villes africaines furent prises par ces valeureux barbares à la taille gigantesque, aux yeux bleus, et à la chevelure blonde. Le célèbre évêque africain Saint-Augustin mourut pendant le siége de sa métropole. Quand Geiseric eut érigé son trône à Carthage, il rasa toutes les autres forteresses du pays pour empêcher l'armée romaine de s'y fixer de nouveau.

On a accumulé sur la tête des Vandales d'innombrables malédictions ; on les peint comme les destructeurs les plus féroces que la terre ait portés. Mais pour être juste on doit aussi rapporter que, s'ils maltraitèrent plus que les Goths leurs nouveaux sujets, ils commencèrent par faire de louables efforts pour épurer les mœurs. Geiseric fit fermer tous les lieux de débauche à Carthage, et ordonna aux femmes perdues de se marier ; l'adultère fut puni de mort. Les écrivains de ce temps-là disent : « Dans les royaumes des Goths « et des Vandales, il n'y a que les Romains qui ne soient « pas chastes. » Plus tard, il est vrai, les Vandales, brus-

quement transportés du climat rude et sobre du nord dans les régions luxuriantes du midi africain, se perdirent à leur tour par le luxe et les plaisirs. Le roi conquérant avait la prudence, en octroyant des terres à ses guerriers, de ne les fixer qu'aux environs de Carthage, afin qu'ils y restassent toujours prêts à défendre leur capitale. Habitués à la piraterie aux mers du Nord, ils la continuèrent dans la Méditerranée; leur grande flotte attaqua souvent les côtes de la Sicile, de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal. Geiseric se donna lui-même le nom de *Roi des Mers*, comme c'était la coutume des chefs normands et allemands. La Méditerranée reçut le nom de *Mer Vandale*. Après une vingtaine d'années il fut de nouveau secrètement invité, par une intrigue de l'impératrice romaine, à passer en Italie et à conquérir Rome. Il n'eut garde de refuser, et pour *la deuxième fois* les Allemands entrèrent en vainqueurs dans l'ancienne capitale du monde. Geiseric n'y permit ni le massacre, ni l'incendie: mais en revanche il s'empara de la plupart des immenses trésors que renfermait encore cette ville. « Nous en « avions besoin, disait-il, pour entretenir notre flotte, et « pour embellir mon château à Carthage. » Ce pillage systématique, qui eut lieu quarante-six ans après la conquête de Rome par le roi goth Alaric, ne dura pas moins de quinze jours. On s'est souvent plu à reprocher aux Vandales d'avoir brisé, par haine de la civilisation, les monuments les plus magnifiques. Ce paraît être une erreur, puisqu'ils chargèrent beaucoup de vaisseaux de belles statues et de précieux tableaux pour en orner les palais de Carthage. Les véritables *Vandales* sont sans doute les ignorants qui, fanatisés par la religion chrétienne, semblèrent prendre en horreur toute la civilisation, les sciences et les beaux-arts, afin d'obtenir plus aisément la *Vie éternelle*. Si les vaillants barbares du roi Geiseric avaient été réellement aussi destruc-

teurs qu'on l'a dit, ils auraient tout brisé sur place, au lieu de se donner la peine d'enlever les objets les plus précieux. Du reste, plusieurs des bateaux portant cet admirable butin furent engloutis par les flots.

Retourné en Afrique, ce chef de pirates vainquit encore la flotte romaine.

Après le passage des Vandales, Rome tomba pour ainsi dire sous la domination allemande. Les Hérules et les Ruguiens, campés aux Alpes, appuyèrent leurs chefs de bande, qui gouvernaient à Rome au nom des césars affaiblis. Le dernier de ces empereurs était Romulus Momylle, avec le sobriquet *Augustule*, c'est-à-dire le petit empereur; un jeune homme doux et agréable. Le chef des Hérules, Odoacre, le déposa en 476, et se fit proclamer *Roi* de Rome, le titre d'*Empereur* ou de *César* étant devenu un objet de malédiction et de dégoût.

Les successeurs de Romulus, fondateur de Rome, de ce nourrisson d'une louve, avaient donc succombé enfin devant les sauvages chasseurs du loup et de l'ours du Nord.

Ici se termine la tragédie sanglante des luttes à mort entre l'empire romain et la race allemande; commencées un siècle avant Jésus-Christ, elles ont rempli plus de cinq siècles, et c'est aux Allemands du Nord, à ceux qui étaient émigrés de l'île de Rugue et des bords Baltiques (aux Ruguiens et aux Hérules), qu'échut l'honneur d'avoir joué le rôle final dans cette catastrophe, si importante dans le développement du genre humain.

Le trône des Césars tant païens que chrétiens a enfin disparu : les Allemands vont organiser leur nouveau monde sur les ruines de l'ancien.

QUATRIÈME TABLEAU.

La domination des conquérants allemands.

Après la destruction définitive de l'empire romain occidental par Odoacre, l'empereur romain de l'Orient invite solennellement les frères des Visigoths, les Ostrogoths, à marcher sur l'Italie pour la lui reconquérir. Les Ostrogoths ou Goths orientaux vont donc à leur tour faire apparition sur la scène du monde historique. Leur jeune roi Théodoric, élevé à la cour impériale, se place à leur tête, et avance lentement vers l'ouest avec un cortége fort nombreux de femmes et d'enfants placés sur des chariots. C'est presque toujours de cette manière que marchaient les barbares allemands à l'invasion des provinces romaines.

Théodoric passe les Alpes, et après plusieurs combats sanglants il défait les Hérules d'Odoacre ; l'Italie est désormais la propriété des Goths orientaux, en 493.

Tout à coup le conquérant barbare devint bon législateur et administrateur, et on doit s'étonner de l'ignorance et de la méchanceté de certains écrivains en vogue, qui se sont obstinés à calomnier ce peuple, au point d'avoir fait du nom d'*Ostrogoth* un mot d'insulte et d'opprobre. Il ne le mérita pas plus que le peuple des Visigoths espagnols, et bien moins encore que celui des Vandales africains. Certes, parmi les Goths aussi se sont passées des cruautés et des perfidies, mais que sont-elles en comparaison de celles des Franks en Gaule? et quelle est donc cette hautaine et frivole méthode de juger le développement des nations, cette méthode qui s'entête à ne voir dans le passé lointain que des atrocités, sauf à ne voir que la perfection au temps moderne? On aurait

vraiment mieux fait en épargnant son indignation pour les Franks en Gaule seuls, et à ne pas y envelopper aussi les peuplades des nobles Goths, des Bourgondes, des Longobards, des Saxons, voire même celle des Vandales.

Odoacre avait donné un tiers de toutes les terres en Italie à ses Allemands ; Théodoric maintenait cette distribution pour les siens. Les Romains restaient donc dans la possession de deux tiers du sol, et dans celle des villes. A ses Goths, le grand Théodoric ordonna d'imiter le bon côté des vaincus, et de continuer à leur donner l'exemple des mœurs réservées. Aux Romains très-corrompus, il recommanda d'imiter la pureté barbare. Il s'occupa à rétablir le commerce et l'agriculture. Il réussit à s'entourer des Romains les plus instruits, et à conserver une paix de trente ans, bienfait inconnu dans ces temps de bouleversement universel.

Les catholiques, c'est-à-dire ceux des chrétiens qui adhéraient à l'évêque de Rome, appelé *pape* ou *père*, n'aimaient pourtant pas Théodoric, chrétien arien comme toute la nation des Goths. La différence religieuse consistait en ce que les chrétiens de l'Église arienne reconnaissaient Jésus-Christ pour la première et la plus haute créature, la plus rapprochée de Dieu et supérieure aux archanges ; ceux de l'Église catholique, au contraire, le proclamaient Dieu même ; différence médiocrement intéressante et qui nous fait sourire de pitié aujourd'hui, en nous laissant parfaitement indifférents, mais qui a eu l'affreuse puissance de pousser les nations pendant des siècles à s'entre-déchirer à belles dents. Il est impossible à l'observateur le plus véridique de faire dans ces luttes atroces la part exacte de la conviction consciencieuse d'un côté et de l'ambition effrénée de l'autre. Il est certain que beaucoup de braves gens d'alors se sentaient blessés dans le plus profond de leurs âmes par le dogme arien qu'ils qualifiaient d'injure lancée à leur Sauveur, et que de même beaucoup de braves gens

s'indignaient de voir leur Dieu, le Créateur de l'Univers, abaissé au point de se transformer en un simple mortel. Mais il n'est pas moins vrai que beaucoup de membres du clergé et de l'aristocratie, se hâtaient d'envenimer cette lutte dogmatique, par tout ce qu'ils avaient dans leurs âmes immondes de bestial et d'infernal. On a tort, ce me semble, d'accuser cette espèce d'empoisonneurs, qui revient à chaque crise de l'histoire humaine, de ne viser qu'à leurs intérêts matériels; ces intérêts y sont pour quelque chose, mais ils ne sont pas tout. Ainsi, les avocats et les juges de l'Inquisition chrétienne, ses espions et ses bourreaux ne doivent point, à mon opinion, être tous considérés comme des individus gonflés d'ambition et de cupidité maladive; au contraire, il y en avait qui en inventant et en appliquant aux hérétiques des tourments inouïs, méprisaient les plaisirs mondains et l'accumulation des trésors, autant que l'a fait le plus vertueux, le plus pur, le plus tolérant de tous les philosophes anti-religieux (ou athées). Pour expliquer cela, il ne nous reste que de dire que les individus sus-mentionnés pensaient et faisaient le mal à cause du mal, par plaisir du mal, par amour du mal. C'était alors comme par exemple aujourd'hui, l'empereur Nicolas de Russie, le prince Metternich, etc., qui évidemment aiment à opposer obstacle aux progrès de l'humanité, ou à faire le mal, non parce qu'ils détestent la démocratie, mais parce qu'ils ne sauraient ne pas faire le mal. Bref, ce sont là tout simplement des êtres venimeux à figure humaine. On en a trouvé partout et toujours, mais jamais plus que dans la chrétienté, puisque l'esprit des chrétiens est plus profondément labouré et travaillé que celui des nations appartenant à d'autres religions.

Les Goths ariens de l'Italie ne gênaient point les catholiques dans l'exercice du culte; seulement, quand le pape Jean était devenu fort suspect d'avoir conspiré avec l'empereur de

Constantinople contre le règne des Goths, Théodoric jeta cet évêque romain en prison; il y mourut. Quant au reste, Théodoric força le clergé, et des catholiques et des ariens, de s'abstenir de leurs interminables querelles. Mais c'est précisément cette tolérance que le clergé ne lui pardonna pas. Un clergé de la bonne trempe, en vrai propriétaire unique de la vérité unique, ne doit, ne peut, ne veut être tolérant; il ne l'a jamais été et il ne le sera jamais.

Le grand roi des Goths d'Italie a le premier commencé à faire comprendre aux Allemands ce qu'il y avait de sublime et d'utile dans la royauté unitaire, soit héréditaire, soit élective. Jusqu'alors les confédérations allemandes, composées de petites tribus dont chacune s'était élu un duc ou petit chef de bande, s'étaient contentées de choisir chacune un chef général de guerre; mais la guerre finie, tous ces chefs n'avaient plus la moindre importance. On les remplaçait après la guerre par un comité d'hommes vaillants, de juges, de prophètes appelés *bardes* ou *scaldes;* Théodoric établit au contraire que le pouvoir unitaire du roi était de majesté divine, et qu'il devait s'allier partout et toujours avec le clergé, autre représentant de la grâce de Dieu.

Théodoric conçut encore le premier l'idée d'unir par des mariages toutes les familles régnantes des diverses peuplades allemandes, pour consolider la paix entre elles. L'exécution complète de ce projet fut empêchée par les Franks et par le clergé catholique si ami des Franks. — Le règne goth en Italie fut renversé après soixante ans par l'armée de l'empereur de Constantinople, en 552, sous le roi Totilas.

Les Bourguignons avaient alors un roi, Gondobald, qui ressemblait en énergie au grand Théodoric. Après avoir vaincu et tué ses trois frères, qui régnaient à Besançon, à Vienne et à Genève, il réunit leurs territoires au sien, qui était celui de Lyon; puis, il devint législateur. Les Bourgondes étaient

une tribu assez pacifique ; ils s'occupaient beaucoup de charpenterie et de menuiserie, ce qui leur fut même reproché par les Franks, si fainéants et pillards. Quant à ce qu'on entend aujourd'hui par morale, il n'en existait pas beaucoup parmi les Bourgondes, ni parmi les Goths, et bien moins encore parmi les Franks. Il paraît que l'assassinat entre les hommes d'une même famille régnante était également à l'ordre du jour chez toutes les peuplades allemandes; mais pour être justes, transportons-nous dans ces temps-là, et nous verrons que cet assassinat guerrier ne fut regardé que comme une sorte de duel. Or, d'un combat à mort entre deux guerriers de cette époque primitive, on ne faisait pas plus de cas que du suicide d'un guerrier vaincu ; *la mort humaine était à bon marché*. Et certes, la fameuse civilisation romaine d'alors, soit païenne soit chrétienne, était sous ce rapport une mauvaise école pour ces pauvres barbares. Nous serions fort embarrassés de dire si, par exemple, la fréquence des assassinats entre les membres des familles impériales et aristocratiques de Rome avait diminué en suite du christianisme, ou si elle restait stationnaire. Les évêques saint Augustin et d'autres déclamaient souvent contre les penchants vicieux d'où les péchés naissent ; mais avec les déclamations rhétoriques du paradis et de l'enfer on ne pourra jamais opérer des changements profonds et durables. Le moyen âge et les temps modernes sont là pour le prouver heure par heure ; et c'est précisément à cause de cela que le socialisme devient aujourd'hui d'une urgence inévitable.

Jetons maintenant un regard sur la jeune confédération saxonne dans l'île britannique. Les garnisons romaines s'étant retirées, la population celto-romaine de cette province de l'empire fut ravagée par les farouches habitants des montagnes écossaises, et une confusion générale s'y fit sentir. Alors parurent à l'embouchure de la Tamise des vaisseaux saxons

remplis d'aventuriers belliqueux, portant d'énormes couteaux, qui étaient leur arme nationale, comme la hache ou francisque était celle de la confédération franque. Deux chefs, Henghist et Horsa (1), conduisirent cet essaim de jeunes guerriers, d'après la coutume saxonne, qui renvoyait de temps en temps les hommes qui étaient de trop dans la patrie.

Le conseil des chefs ayant convoqué une assemblée générale de tous les Saxons libres, on tira solennellement au sort au milieu de cérémonies religieuses; ceux qui ainsi avaient été destinés à s'expatrier ou plutôt à créer une nouvelle patrie allemande et à y propager la puissance de la race septentrionale, prirent congé dans un banquet et montèrent avec le cri de guerre à bord de leurs vaisseaux pirates pour ne jamais revenir. Cette singulière tendance des anciens Germains, de traverser les terres et les mers, à droite à gauche, vers le nord, vers le sud, n'importe — mais toujours en avant et au loin, *au-delà de l'horizon*, comme ils disent, — se retrouve encore aujourd'hui chez les Anglais, fils des Saxons, et chez les Allemands proprement dits. Quelle immense poésie dans ce penchant d'émigration permanente! quelle large et solide base du cosmopolitisme futur!

Malheureusement les incursions allemandes à l'époque de la chute de Rome ont dû couvrir le sol de sang et de cendres, avant de l'embellir par de nouvelles productions.

Henghist et Horsa aidèrent le roi britannique à rejeter

(1) Ces deux mots signifient également *cheval*. Il est évident que le cheval étant aux yeux des barbares allemands un animal sacré à cause de son utilité, de sa beauté et de son esprit, son nom fut donné par excellence aux plus braves. Encore aujourd'hui l'Allemand, comme l'Anglais et comme l'Arabe, aime le cheval par préférence. Le Français, l'Italien, l'Espagnol aiment, ce semble, beaucoup moins que l'Allemand et l'Anglais, les animaux soit domestiques, soit sauvages.

les montagnards descendus d'Ecosse, et il épousa la fille de Henghist. Bientôt d'autres émigrants du Hanovre et du Holstein, surtout la tribu des Angles, arrivèrent; ils terrassèrent les Bretons, les refoulèrent en Gaule, et formèrent sur l'île de petits royaumes saxons au nombre de sept, de sorte qu'elle fut appelée l'île des Saxons ou des Angles, c'est-à-dire d'Angleterre. Les vieux droits d'assemblée municipale et nationale, comme ceux du jugement public et d'une rigoureuse liberté personnelle, qui ont fait pendant tant de siècles la force intérieure et extérieure de l'Angleterre, n'y ont été introduits que par ces conquérants allemands. Les Normands devenus Français, il est vrai, implantaient aux Saxons anglais, quelques siècles plus tard, le régime féodal français, mais il n'y aurait point produit de si bons fruits, s'il n'eût rencontré le sol fertile des anciennes libertés allemandes, telles qu'elles existèrent jadis en Allemagne et en Scandinavie dans chaque *gaou* ou section de tribu.

La dynastie franque des Mérovingiens, descendants du roi Mérovée, était destinée à accaparer peu à peu tout ce que les autres Allemands, à l'exception de ceux d'Angleterre et d'Espagne, avaient conquis. C'est elle qui, par des atrocités inouïes et par le secours du clergé catholique, réussit enfin à peser du poids le plus lourd dans la nouvelle reconstitution de la France, de l'Italie et de l'Allemagne. Il serait superflu de raconter dans ce livre les infernales horreurs de cette dynastie qui sont probablement sans pareilles chez les autres peuples de l'Europe, et qui ont eu pour résultat de rendre le nom allemand en France odieux pendant une longue série de générations.

Disons ici seulement que le roi Clodovic, petit-fils de Mérovée, était le véritable fondateur de cette terrible maison, qui a rempli de ses crimes l'histoire d'un siècle tout entier.

Pour expliquer ce fait il faudra peut-être penser à l'effet qui serait produit sur un arbre jeune et vigoureux, qu'on transplanterait dans un terrain chauffé, qu'on arroserait des liquides les plus forts au lieu de l'eau, qu'on entourerait d'une atmosphère artificielle de gaz excitants; le naturel fougueux et sauvage de cette aristocratie barbare n'a point pu résister aux voluptés de la civilisation la plus raffinée et la plus égoïste, ni aux obsessions du clergé romain. Les rois mérovingiens, s'ils avaient, comme les Goths, fixé leur résidence à Rome, au centre de l'empire, y auraient peut-être été contenus par l'immense et merveilleuse grandeur de la capitale et par l'opinion publique ; mais dans la malheureuse Gaule il n'existait plus rien qui leur aurait pu imposer du respect mêlé de crainte. En Gaule tout excitait leur convoitise, et la peur qu'ils avaient l'un l'autre de se voir arracher un butin, inouï jusqu'alors aux yeux de ces pauvres barbares, un butin entassé par leurs longues guerres, les entretenait dans un état fébrile permanent. Le frère parjure assassine le frère également parjure, le fils parjure égorge le père également parjure, moins peut-être pour lui dérober sa part, que pour ne pas s'exposer à être assassiné par lui. Le trésor que ces conquérants pillards avaient fini par accumuler à Paris, était le point de mire à eux tous, et les jetait pour ainsi dire en démence furieuse. C'est probablement ce trésor de Paris, qu'il faut reconnaître dans les chants populaires et dans les poésies guerrières des Allemands de ce temps-là ; ce trésor enchanté et funeste à celui qui s'en empare, ce trésor gardé par les mauvais génies de la fable, et dont parle déjà le plus ancien des grands poëmes allemands.

Clodovic (ou Clovis) se convertit au catholicisme ; il n'y a là rien de s'étonner ni d'admirer, puisque les autres chefs barbares du Nord, ceux au moins qui étaient à la tête des confédérations les plus puissantes, avaient déjà adopté la

religion nouvelle venue de l'Orient. Clovis, guerrier rusé et avisé, était surtout vivement frappé de la grandeur politique des rois goths, chrétiens depuis bien longtemps. La bataille contre ses ennemis, les Alamans, païens du Rhin, lui en fournit une belle occasion, et son épouse Clotilde, princesse bourgonde et chrétienne, l'avait déjà souvent supplié de recevoir le baptême. Des prêtres catholiques n'oublièrent pas de répandre sur la longue chevelure de ce soldat heureux quelques gouttes d'huile dite sacrée, comme si Clovis était un de ces anciens rois de la nation juive, qui, comme la Bible le raconte, ne montèrent au trône qu'après avoir subi cette cérémonie symbolique. Le raisonnement du clergé catholique d'alors était ceci : « Les rois de l'Ancien Testament, de la « Bible juive, ont été oints, *à plus forte raison* devront être « oints les rois du Nouveau Testament, de l'Évangile, de la « Bible chrétienne. » Voilà l'origine du sacre des rois chrétiens.

Ce qui malheureusement est certain, c'est que :

Premièrement, la christianisation des Franks n'exerça point d'amélioration sur leur brutalité et sur leur perfidie ;

Deuxièmement, les Franks christianisés, malgré leur brutalité et leur perfidie, trouvaient désormais à leurs pieds le clergé *romain* tout entier, qui les saluait à chaque pas, qui rampait devant leurs atrocités, et qui les secourait par tout moyen contre les Goths *ariens*, contre les Grecs byzantins, et contre les païens allemands ; bien entendu dans l'intention de river avec des chaînes éternelles le jeune royaume français au saint-siége du prince des apôtres, et de s'enrichir en l'honneur du Christ.

Clovis, tout en n'étant pas vainqueur dans chacune de ses campagnes, avait le don naturel de gagner la confiance des guerriers, et il se la conserva même malgré la grande défaite qu'il essuya dans la bataille d'Arles par les Goths espagnols.

Il avait le bonheur rare de n'être jamais attaqué par plusieurs tribus ennemies à la fois ; il était sans doute plus fort et plus féroce que chacune d'elles, mais il eût été écrasé par leurs forces réunies.

Clovis montra autant de cruauté que de perfidie envers les autres rois mérovingiens, qui certes ne pouvaient comprendre pourquoi ils devraient céder le pas à l'un d'eux. Les historiens français du parti catholique ont relevé jusqu'au moindre méfait, jusqu'à la faute la plus minime qu'on rencontre chez les Goths d'Espagne et d'Italie, chez les Vandales, chez les Alamans, chez les Saxons ; mais ces mêmes messieurs sont indulgents pour les crimes mille fois plus considérables des Franks. D'autres historiens français, qui n'appartiennent point à ce parti clérical, sont tombés dans une autre erreur : justement courroucés par la sauvagerie franque et par les connivences de son protecteur, le clergé gallo-romain d'alors, ils ont enveloppé d'une même malédiction, et les Franks et toutes les autres confédérations allemandes (1). A entendre les historiens de cette école dite nationale ou française, qui est assurément très-savante, mais nullement exempte de préjugés ultra-nationaux, on dirait vraiment que les Goths, les Vandales, les Guépides, les Hérules, etc., n'étaient que des loups, des loutres, des ours, des renards et autres bêtes fauves d'Allemagne changées subitement d'un coup de baguette en figures humaines, et que les Gallo-Romains, en Gaule ; les Britto-Romains, en Angleterre ; les Ibéro-Romains, en Espagne ; les Italo-Romains, en Italie, étaient alors les porteurs d'une civilisation infiniment précieuse et d'une vertu parfaite. Cette école française a pris le contre-pied d'une école allemande qui, connue sous le sobriquet de *mangeurs de Français* ou *Gallophages*, a été nui-

(1) J'entends parler surtout de MM. Thierry.

sible depuis 1815 en prêchant dans toutes les universités et dans tous les livres, que les barbares allemands de la grande invasion étaient infiniment supérieurs aux Romains vaincus sous les rapports de la vertu et de l'énergie, et que tout le mal, tout le malheur, n'est entré en Allemagne que par l'Italie et par la France. Espérons qu'on ne voudra pas contre-balancer cette vieille et mauvaise école allemande, qui en Allemagne même, grâce aux infatigables efforts des démocrates allemands, est devenue un objet de mépris et de risée, et qui n'est plus chère qu'aux gouvernements et aux réactionnaires allemands ; qu'on ne la voudra pas contre-balancer, disons-nous, en France par une école historique de *Germanophages* ou de *mangeurs d'Allemands*. Soyons justes. Le monde romain vieilli n'a pu tenir plus longtemps contre les attaques du jeune monde allemand ; celui-ci tait composé de barbares, mais non de sauvages proprement dits. Ces barbares n'étaient point tous égaux en barbarie. Les Franks étaient des plus barbares et en même temps des plus corrompus ; c'étaient — qu'on nous permette le mot — les *roués* de la barbarie.

Nous passons ici sous silence les infamies trop connues que les Mérovingiens exercèrent les uns contre les autres.

Les populations franques romanisées s'appelaient alors des Neustriens ou hommes de l'Ouest, c'est la France proprement dite ; tandis que les populations franques restées allemandes, celles depuis Metz jusqu'au Rhin et de là plus en avant vers l'est (1), avaient le nom d'Austrasiens ou hommes de l'Est. Il paraît en effet que ceux de l'Est avaient le plus d'énergie ; c'est là que surgit la famille des célèbres Carlovingiens, qui n'étaient d'abord que des majordomes ou

(1) C'étaient des Bavarois, des Alamans, des Thuringiens ; les Neustriens étaient des Bourgondes, des Goths, des Gallo-Romains.

Maires du palais du roi frank, et qui finirent par devenir eux-mêmes non-seulement rois, mais empereurs. Les plus remarquables de ces majordomes, véritables vice-rois, qui menaient tout pendant que la famille régnante s'énervait dans la fainéantise et dans d'ignobles plaisirs, étaient Pépin de Landis, un gentilhomme allemand des Pays-Bas, Pépin de Héristal, Charles Martel, Pépin le Bref ou le Petit, père de Charlemagne ou Karl le Grand.

Les rois mérovingiens, descendants des premiers successeurs de Clovis, avaient entièrement perdu le feu fougueux des passions violentes et criminelles, mais aussi tout intérêt aux affaires du règne. Ainsi, par exemple, quel personnage ridicule que ce roi Dagobert, qui, ayant reçu dans la guerre contre les païens saxons une blessure à la tête, se retire vite de la vie active, prend trois reines pour épouses et trois cents maîtresses, s'entoure de luxe, flatte le clergé, construit des églises sans nombre, entre autres Saint-Denis près Paris, et s'intitule *le digne successeur du bon roi juif Salomon*? On voit ici encore comment l'institution *de la royauté chrétienne* s'est développée de l'ancienne royauté juive, mêlée avec l'ancien empire romain. Les individus chrétiens, intitulés rois ou empereurs, on le sait, ont exercé depuis mille ans tous les crimes possibles : mais soyons justes, et avouons qu'ils en sont pour une grande part redevables à leurs étranges modèles, rois juifs et empereurs romains ; modèles qui leur ont été recommandés par le clergé. Louis XV lui-même, excusait ses débauches et sa paresse par l'exemple de Salomon et des autres patriarches dont la bible israélite nous parle ; veuillez noter, en passant, que ce Louis XV était toujours un des fils les plus fidèles de l'Église romaine.

En 732, les Arabes espagnols furent battus, entre Tours et Poitiers, par les *bataillons du Nord*, les vrais Allemands septentrionaux, les Austrasiens, sous le commandement de

Karl-Martel ; des Allemands chrétiens étaient accourus de l'intérieur de l'Allemagne pour frapper les fiers ennemis de la chrétienté. Le majordome Karl Martel donna la mort au chef arabe Abdéraman, et reçut le nom glorieux de *marteau* ou *martel* des Mahométans ; les historiens chrétiens d'alors, qui sont très-menteurs en faveur de la croix, assurent que trois cent soixante-quinze mille Mahométans restèrent tués sur le champ de bataille.

Voyons un peu de plus près ces redoutables ennemis de la chrétienté, ces *bêtes féroces*, comme Chateaubriand les appelle en les calomniant. Chateaubriand, tout puissant et noble penseur qu'il soit, est pourtant profondément infecté d'un poison superstitieux. Tâchons ici de mieux juger que lui.

Le prophète Mahomet, négociant arabe riche, d'un caractère de fer et d'une imagination brillante, avait proclamé l'*Unité de Dieu* dans l'Arabie, pays qui alors ne renfermait pas moins de trois religions : la païenne, la juive et la chrétienne. Il se proclama lui-même le plus grand et le dernier des prophètes de ce Dieu ; Jésus-Christ n'avait été que l'avant-dernier. Mahomet n'était certes pas plus imposteur que Moïse, ni que d'autres ; et quand on lui donne ce nom insultant, on n'est qu'un fanatique, soit catholique soit protestant. Dans le siècle actuel, où toute religion prétendue *révélée* ou dictée par Dieu, se prépare à subir des modifications, celle de Mahomet commence aussi à chanceler. Quant à la vertu, elle est très-bien enseignée dans le code religieux des Mahométans ; seulement il ne faut pas juger d'après l'état actuel de ses adhérents, qui n'est ni glorieux ni plein de dignité. Exactement un siècle après la première proclamation de Mahomet, ses adhérents avaient déjà conquis, par leur éloquence et par leurs armes, les deux tiers du monde d'alors : en Orient jusqu'aux Indes, en Occident jusqu'aux Pyrénées. On dit que

les industries, les sciences, les beaux-arts et les bonnes mœurs ne pourraient jamais fleurir sous le mahométisme, puisqu'il défend la représentation de l'homme et de l'animal dans la peinture (par conséquent, dit-on, point de beaux-arts), et qu'il permet la polygamie (par conséquent, dit-on, point de morale domestique). A ceci, il faut répondre en faisant voir l'état social très-honnête, très-moral, très-développé, très-riche des Mahométans pendant plusieurs siècles en Asie, en Afrique, en Espagne. Cet état, plein d'humanité et de civilisation, n'a été changé en brutalité, en ignorance et en pauvreté, que par les Turcs, population tatare jadis féroce et convertie au mahométisme il y a seulement trois siècles. Ce n'est donc pas le mahométisme lui seul, qui déprave les mortels. Ce qui prouve en faveur du mahométisme arabe, c'est qu'il était partout tolérant et clément envers ses sujets chrétiens; en Espagne, par exemple, les Espagnols chrétiens avaient la liberté la plus complète de l'administration municipale et du culte divin, excepté les processions publiques; tandis que ces mêmes chrétiens se sont toujours conduits en traîtres envers lui, et quand ils avaient enfin, après sept siècles de luttes, reconquis le pouvoir politique, ils se sont montrés en bêtes fauves. Les chrétiens d'Espagne devaient de la reconnaissance au mahométisme, qui leur avait apporté les académies, les universités, les industries, une meilleure agriculture, des mœurs douces et la poésie chevaleresque : le clergé chrétien a répondu depuis la fin du xve siècle à ces immenses bienfaits, en criant aux mahométans d'Espagne : « Laissez-vous convertir au catholicisme, ou mourez, » c'est-à-dire, laissez-vous écorcher vivants, empaler et rôtir vivants. Sur quoi, ledit clergé et l'aristocratie d'Espagne confisquèrent les biens meubles et immeubles de ceux qui avaient assez de fierté pour mépriser le baptême, et qui s'expatrièrent en Afrique où ils existent encore sous le nom de Maures. Après

avoir, comme les imbéciles et les tigres disaient, purifié ainsi l'Espagne de la peste mahométane des âmes, l'Espagne chrétienne était sans industrie, et avait perdu deux millions et demi de ses meilleurs habitants. C'est alors que le *christianisme pur sang* et sanglant, celui de la Sainte Inquisition, s'y mit à l'œuvre, en versant des flots de sang hérétique, en brûlant des centaines de milliers de livres hérétiques, et en étouffant le génie espagnol pour deux siècles et demi.

Voilà comment les pieux chrétiens ont répondu à la civilisation mahométane.

Nous pouvons même avancer, sans crainte de nous tromper de beaucoup, que si les Mahométans espagnols, au lieu de succomber entre Poitiers et Tours aux coups du Marteau frank, eussent vaincu et conquis la France ou l'Italie, de la même manière qu'ils avaient déjà assujetti l'Espagne et le Portugal,—le monde chrétien ne s'en serait point trouvé déshonoré ni endommagé. Ils auraient en Europe, sans doute, abandonné leur polygamie, institution absurde sous tous les rapports, et leur aversion pour l'art de la peinture; ils se seraient rendus maîtres du bon goût de la chrétienté tout entière, et ils auraient coupé les griffes intolérantes du clergé si court, que jamais elles n'auraient plus poussé. L'occident européen n'aurait jamais connu les bûchers et les trois cent quatre-vingt-onze sortes de torture de la Sainte Inquisition.

Quant à l'esclavage qu'on reproche au mahométisme d'avoir propagé, il n'a point été recommandé dans le code religieux de Mahomet, ni prohibé par l'évangile. L'église catholique ne l'a jamais voulu ni pu abolir nettement, et la religion mahométane ne l'a jamais sanctionné. Ces deux religions se valent donc l'une l'autre à cet égard. Et pour la plus grande édification de nos lecteurs, nous citons ici les mots de Bossuet, évêque français sous Louis XIV, et réputé *un des plus magnifiques flambeaux de l'Église*. Eh bien! ce *ma-*

gnifique flambeau, après avoir fait torturer, assassiner et chasser plus d'un demi-million de Français protestants, écrivit: « Condamner l'esclavage, ce serait entrer dans les sen- « timents de ceux qui trouvent toute guerre injuste; ce serait, « non-seulement condamner le Droit des Gens où la servitude « est admise, comme il paraît par toutes les lois, mais ce se- « rait condamner le *Saint-Esprit*, qui ordonne aux esclaves, « par la bouche de *saint Paul*, de demeurer dans leur état, « et *n'oblige point* leurs maîtres à les affranchir (1). » Ce charitable avertissement de M. Bossuet est-il clair ?... On sait du moins à quoi s'en tenir.

Les Arabes, battus par Martel, avaient conquis dix ans auparavant l'Espagne gothique dans une bataille énorme de trois jours.

Martel battit aussi quelquefois les Saxons païens, et fut très-bien avec l'évêque de Rome, c'est-à-dire le pape.

Il en était de même de son fils Pépin le Petit ou le Bref; celui-ci finit par être élu roi des Franks dans une de leurs fréquentes assemblées populaires composées de guerriers franks, qui se tenaient aux mois de mars et de mai, sur de vastes plaines appelées *Champ-de-Mars*.

Le dernier roi mérovingien, Childéric, fut mis dans un couvent. Le célèbre apôtre des Allemands païens, saint Boniface d'Angleterre, mit la couronne sur la tête de Pépin-le-Bref, maire du palais du roi; cela eut lieu en 752 à Soissons. La mauvaise dynastie mérovingienne fit place à celle des Carlovingiens ou du grand Karl.

La destinée de ces deux vastes pays, France et Allemagne, était maintenant plus étroitement liée que jamais auparavant. En France il n'y avait plus de paganisme. En

(1) Bossuet : *Cinquième Avertissement aux Protestants.*

Allemagne il fut attaqué avec succès par une foule d'apôtres très-vénérables, qui depuis le VIIe siècle après Jésus-Christ se hasardèrent au milieu des forêts barbares d'outre-Rhin. En France, le clergé gallo-romain avait fait alliance secrète et ouverte avec les rois franks de la conquête; le malheureux peuple gallo-romain, exploité par ces deux alliés jusqu'à la moelle des os, était déjà christianisé depuis quelques siècles, lorsque les tribus allemandes, restées en Allemagne, suivaient encore le culte païen, sans vouloir le moins du monde imiter l'exemple des autres tribus allemandes qui, ayant conquis et choisi pour demeure les provinces romaines, s'y étaient laissé baptiser par les prêtres romains. Le clergé gallo-romain n'a rien fait pour la conversion de l'Allemagne : elle n'est venue que de la part des religieux irlandais et anglais. Dans la vieille population celtique de l'île d'Irlande, et dans la nouvelle population allemande de l'île de Bretagne, la religion de l'évangile avait déjà poussé des racines plus fortes et exerçait une influence moins despotique, que chez les Gallo-Romains. Jadis beaucoup de chrétiens gallo-romains s'étaient voués au martyre, sous la domination des empereurs païens de Rome ; maintenant le tour en était venu aux Allemands, et ils ne manquèrent pas de produire bien des victimes en l'honneur de la foi. Du reste, le clergé gallo-romain s'était rendu incapable par son luxe et par d'autres passions mauvaises, d'entreprendre le rude travail d'apôtre. Le plus grand des apôtres anglo-saxons ou anglais Winfrid, nommé saint Boniface, qui a fait beaucoup pour convertir les farouches peuplades de l'Allemagne intérieure, froissa, sans bien s'en rendre compte, la conscience de ces nouveaux convertis en imposant à leur service divin la langue romaine, qui leur était infiniment moins intelligible qu'aux Gallo-Romains. Cette circonstance, d'avoir forcé les Allemands d'adorer Dieu dans une langue *étrangère*, a fait plus de tort au pape romain et au

catholicisme d'Allemagne qu'on ne l'a pensé; elle y a contribué à produire le protestantisme.

Saint Boniface, ce noble propagateur de l'unité chrétienne dans le royaume des Franks, avait donc puissamment préparé la route à Charlemagne, fils de Pépin, en liant de la plus étroite amitié possible le pape de Rome et le roi des Franks, le chef spirituel et le chef politique. Il fut tué par des païens allemands, au moment où il renversait en Hesse un énorme chêne, arbre sacré à leurs idoles.

Quelle était cette ancienne religion de l'Allemagne païenne, que les apôtres anglais ont combattue avec tant de dévouement et au péril de leur vie?

Les Allemands de toutes les tribus et les Scandinaves vénéraient des dieux et des déesses, ayant des *corps* humains et des *passions* humaines, mais tout cela agrandi et, sinon éternel, au moins de très-longue durée. Le plus élevé de leurs dieux, Vodane ou Odine, était roi du monde, souverain suprême du genre humain et de la nature; il demeurait dans un immense château céleste, entouré des châteaux des autres divinités des deux sexes. Chaque femme allemande vertueuse avec ses petits enfants fut logée chez les déesses; chaque guerrier allemand mort sur le champ de bataille ou en suite de ses blessures, se rend à cheval et en armure au Valhalla, au palais magnifique d'Odine même. Là, entouré de dieux et de belles et jeunes déesses, les héros allemands, embellis et fortifiés par une glorieuse mort, passent tout leur temps à chasser, à se livrer des combats d'honneur, à banqueter et à chanter les vaillants exploits de leurs tribus; l'ennui, les maladies, les douleurs, les chagrins y restent inconnus. En d'autres termes, l'Allemand guerrier ne pouvait imaginer d'autre existence, après sa mort, que celle qu'il avait menée sur terre, mais il avait soin de se l'imaginer infiniment plus belle, plus

intéressante, plus joviale et plus longue que sa vie terrestre. De là s'explique le courage extraordinaire avec lequel il se lançait aux combats et à la mort. Les Allemands lâches, parjures et menteurs étaient condamnés à descendre dans l'enfer, endroit obscur, humide, froid, battu des vents et de la neige, où ils étaient assaillis par des serpents, des dragons et autres monstres immondes. Comparez à cette religion barbare, mais simple et ingénue, celle du pape romain, et vous comprendrez l'énorme difficulté qu'il y a eu pour les païens allemands de se laisser convertir au christianisme. Mais une fois convertis, le paradis chrétien stimula également leur bravoure guerrière.

CINQUIÈME TABLEAU.

L'empereur Charlemagne ou Karl-le-Grand.

Depuis l'an 771, Karl, fils de Pépin-le-Bref ou le Petit, gouvernait les pays des Franks. Ce souverain vraiment extraordinaire sous tous les rapports, est celui qui marque dans l'histoire de l'Europe le commencement de la longue époque appelée le Moyen Age ou la Féodalité. Charlemagne ou Karl-le-Grand a conçu et exécuté des choses grandes et justes ; mais quelle folie si un souverain de notre temps voulait rétablir l'empire de ce prince ! L'idée en était pourtant venue à l'empereur français Napoléon : cet ambitieux ne l'a point assez expiée sur le rocher de Sainte-Hélène. Charlemagne avait reconnu la nécessité de fonder la féodalité, et cette institution a duré pendant des siècles ; l'empereur français Napoléon méconnut la nécessité de républicaniser les Européens, et son règne a misérablement fini après peu d'années. Voilà

ce que c'est que de s'insurger contre l'esprit de l'époque, contre la nature des choses, contre les besoins des contemporains.

Charlemagne appartient autant aux Français qu'aux Allemands ; cet homme est une gloire égale pour ces deux nations, qui le vénéraient toutes deux comme leur chef unique. Seulement, n'oublions pas que leur situation réciproque d'alors était différente de celle d'aujourd'hui.

D'abord les pays français et allemands étaient infiniment moins peuplés ; en outre, les limites géographiques étaient autres, parce que l'Allemagne était plus rapprochée de l'ouest, et moins étendue vers l'est qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les Allemands occupaient toute la partie nord-est de la France actuelle, de même que la Belgique et la Hollande ; en revanche ils n'existaient plus dans la partie nord-est de l'Allemagne actuelle, cette partie étant alors habitée par les Slaves. L'Allemagne de Karl-le-Grand était entre le fleuve de l'Elbe à l'est, et la chaîne des Vosges à l'ouest ; entre les Alpes de la Bavière au sud, et la mer Germanique au nord. Le Rhin et le Mein, ces deux beaux fleuves allemands, arrosaient toute la contrée centrale de l'Allemagne d'alors. Cela a été profondément changé depuis dix siècles ; les provinces slaves et borussiennes à l'est, situées entre la mer Baltique, l'Elbe, et les pays des Russes, ont été conquises et couvertes de colonies allemandes ; les provinces occidentales de l'ancienne Allemagne, savoir : la Hollande, la Belgique, la Lorraine, l'Alsace, ont été prises par la France ou sont devenues indépendantes ; le centre de l'Allemagne actuelle n'est plus à Francfort-sur-le-Mein. L'Allemagne actuelle a cela de singulier qu'elle n'a pas de centre du tout ; elle s'est développée en pays multiple au lieu de devenir un pays unitaire comme la France ou l'Espagne. Elle possède, pour ainsi dire, plusieurs centres : Berlin pour le nord, Co-

logne et Francfort pour l'ouest, Stouttgard, Munich et Vienne pour le sud, Dresde pour le milieu. Elle ressemble à cet égard à l'Italie actuelle ; mais l'une et l'autre ont trop senti les inconvénients de leur décentralisation séculaire, pour ne pas créer dans un bref délai une centralisation italienne et une centralisation allemande. Ces deux nobles nations, morcelées et foulées aux pieds qu'elles sont par les familles nombreuses et exploitantes qui y règnent sous les titres d'*empereur*, de *roi*, de *grand-duc*, de *duc*, de *comte*, etc., constitueront sans aucun doute, et avant la fin de notre siècle, l'Italie et l'Allemagne *unitaires* et républicaines.

Charlemagne croyait que le bas peuple français d'alors, tenu dans l'abaissement par les évêques et les seigneurs, ne pouvait participer aux affaires générales. Il entoura donc son trône d'évêques et de grands seigneurs, après avoir attaché ceux-ci à la possession de certaines terres. Il en fit de même chez les Allemands, qui, peut-être un peu moins tourmentés par leurs évêques d'alors, n'en étaient pas moins dans l'impossibilité de s'administrer eux-mêmes. Ils étaient divisés en une foule de tribus souvent ennemies entre elles, et toujours jalouses de la puissance de la tribu franque qui régnait des deux côtés des Vosges et du Rhin ; la tribu saxonne n'était pas encore convertie au christianisme, et combattait à outrance pendant de longues années contre Karl-le-Grand, le chef chrétien de l'Occident. Cette malencontreuse coutume antique de se regarder comme séparés en tribus, ou pour ainsi dire en autant de nationalités en miniature, n'a été abandonnée par les Allemands qu'il y a peu de temps ; il en est de même des Italiens.

Bref, Charlemagne avait pour moyen unique de consolidation, le secours intermédiaire de ses grands seigneurs mondains et ecclésiastiques ; il ne put donc établir une sorte d'union qu'en s'adressant immédiatement à tous les chefs

d'armes et à tous les chefs d'église ; le bas peuple en Allemagne et en France ne l'aurait point compris s'il eût agi autrement. C'est de ce système de vassaux ou féodaux que les siècles suivants, qui en portent le nom, ont reçu toute leur vitalité si bizarre et si funeste.

Voilà en un mot le caractère du Moyen Age ; le pape et l'empereur (ou le roi) s'efforcent par tous les moyens d'établir une longue chaîne, qui enlace chaque vassal supérieur avec les vassaux immédiatement inférieurs, et qui en même temps les rattache tous à la Couronne et au Saint-Siége. Delà des tiraillements sans fin, des désordres en permanence, des malentendus et des confusions inévitables. Mêlez-y encore les jalousies quotidiennes entre le prince et le pape, entre tous ses vassaux mondains ou ecclésiastiques, et entre tous les vassaux et tous les évêques ensemble ; vous aurez alors un tableau de ce qu'on appelle le Moyen Age très-chrétien.

Charlemagne n'a pas inventé ce système compliqué, mais il l'a perfectionné et fondé sur des bases solides, et ses successeurs l'ont élaboré encore davantage.

Charlemagne s'est mis d'abord à étendre les limites de son empire. Il conquit le royaume des Longobards ou Lombards, tribu allemande-danoise des bords de l'Elbe et des mers Baltique et Germanique. Arrivés les derniers, de tous les envahisseurs de l'Italie, ils avaient formé aux bords du Pô un royaume de conquête. Alliés de Narsès, général de l'impératrice byzantine, contre les Goths de l'Est (ou Goths de Rome), ils s'étaient plus tard retirés au versant septentrional de la chaîne des Alpes ; mais Narsès, irrité par une intrigue de la cour de Constantinople, fit ce que cent ans avant lui l'impératrice romaine avait fait envers les Vandales d'Afrique. Narsès, poussé par un sentiment de vengeance, invita les Longobards à venir s'emparer de l'Italie, en 568.

Leur roi Alboïn prit Pavie pour résidence et fit de Frioul la forteresse principale contre les Slaves du Danube. Il traita les habitants d'une manière plus dure que les Goths de l'Est (Ostrogoths) ne l'avaient fait, qui, entrés en mariages et en traités avec les Romains, avaient pourtant succombé à l'insurrection de ceux-ci et à l'attaque du célèbre général byzantin Bélisaire. Alboïn dépossédа tous les Romains propriétaires du sol, en le distribuant à ses Longobards et aux 20,000 Saxons, leurs frères d'armes. Le royaume italien des Goths n'avait duré que soixante ans, celui des Longobards dura deux siècles. Du reste, l'histoire intérieure de leur royaume n'offre point l'intérêt de celui des Goths romains, et ils n'ont jamais eu de rois qu'on pourrait comparer au grand Théodoric de ces derniers.

Le pape, c'est-à-dire l'évêque de Rome, gêné dans ses prétentions territoriales par les seigneurs longobards ou lombards, avait appelé au secours les seigneurs et le souverain des Franks. C'est de cette ancienne conquête franque que date le prétendu droit historique de l'empereur d'Autriche d'aujourd'hui, de maintenir comme province conquise et *quasi* allemande ce pays italien, qui de son côté a le véritable droit naturel de se constituer libre et indépendant. Quelle honte, en effet, pour l'Allemagne de s'être fait haïr par les Italiens à ce point, que le nom de *Tedeschi* (prononcez Tédesqui), c'est-à-dire *Allemand*, est devenu à juste titre un mot d'injure dans la bouche de chaque patriote italien !

Karl-le-Grand assujettit aussi la puissante confédération allemande des Saxons, entre le Rhin, l'Elbe et la mer Germanique. Elle voulut à tout prix garder la religion païenne de ses ancêtres et son indépendance ; mais après de terribles combats elle accepta le baptême avec la féodalité franque. Le chef de ce peuple, presque indomptable, était le célèbre

Vittekind, duc des Vestfales, qui lutta contre l'empereur Karl-le-Grand avec la même bravoure et à peu près sur le même territoire où jadis le chef des Chérusques, Armine ou Hermann avait exterminé les légions de l'empereur romain Auguste. Karl subit entre autres une défaite semblable à celle du général romain Varus, après quoi il prit une vengeance épouvantable en faisant couper les têtes à 4,500 prisonniers saxons. La guerre n'en durait pas moins, jusqu'à ce qu'enfin leurs pertes et la douceur que Karl montra tout à coup, finirent par réconcilier les Saxons avec le conquérant et avec l'Église. Il attira prudemment tous leurs seigneurs dans son intérêt, en leur distribuant des possessions féodales, et donna le pays dans les mains des évêques. Pour avoir toujours l'œil ouvert sur cette tribu, il établit sa cour impériale à Paderborne en Vestfalie.

Par la pacification des Saxons, la féodalité chrétienne et impériale se rapprocha désormais des nombreuses populations païennes slaves, qui habitaient derrière les Saxons, au delà de l'Elbe, tout le long de la mer Baltique jusqu'à la Vistule, et vers le sud à travers les montagnes dites *du Géant* et *des Métaux* jusqu'au Danube, et delà à travers les Alpes jusqu'à la mer Adriatique en face de Venise. Ces pays, jadis peut-être tous allemands, puis délaissés par les Allemands qui envahirent pendant des siècles l'empire romain, avaient été occupés par les Slaves qui arrivaient de l'est; mais depuis Charlemagne commença le reflux de la race allemande vers les contrées orientales. Charlemagne lui-même ne remporta que des victoires peu importantes sur les Slaves païens habitant près de la mer Baltique, et sur ceux qui possédaient dans les Alpes le pays de Craïne ou la Carniole, et la Carinthie; le Craïne fut élevé par lui en *Marche*, c'est-à-dire province fortifiée de frontière. Là, les paysans païens appelèrent de leurs vœux et de leurs bras le

christianisme impérial, pour les défendre contre leurs seigneurs ; tandis que chez les Slaves du Nord l'aversion pour cette institution était générale. Charlemagne donna à ce pays slave, entre les bords du Danube et les Alpes, le nom de *Province orientale* ou *Autriche :* de là l'origine de l'empire de ce nom. Il le germanisa par des colons allemands. Il détruisit la horde sauvage et païenne des Awares en Hongrie. Il adjoignit aussi à son vaste empire la province espagnole des Catalans ou de Barcelone, et c'est encore en ceci que l'empereur Napoléon l'a suivi en voulant faire de cette partie d'Espagne un département français ; comme si cette imitation affectée et mesquine pouvait chez lui remplacer le génie juste et généreux du grand empereur frank !

Charlemagne n'était pas heureux envers les Normands, ces pirates païens qui partaient de la Suède, de la Norvége, et du Danemark ; voyant un jour leurs vaisseaux croiser devant Cette, il prédit la dévastation future de l'empire par eux, et versa des larmes. Il établit toutefois la rivière d'Eydère comme frontière entre l'Allemagne et les Danois, après les avoir vaincus.

Ainsi, Charlemagne régnait sur un empire plus uni que le monde n'avait alors vu depuis des siècles. Le catholicisme, jouissant de paix intérieure, était d'accord avec le pouvoir féodal et impérial ; le pape et l'empereur s'embrassèrent publiquement et de bon cœur ; les Français, les Italiens, les Allemands se sentaient agrandis par l'union inespérée de leurs trois races. Du reste, il y avait là péril en la demeure, puisqu'ils étaient tous les trois toujours menacés par quatre ennemis implacables, par les Mahométans, les Slaves et les Normands païens, et par les Grecs byzantins.

Or, cette grandeur politique et cléricale était si énorme, que les trois nations dont l'empire de Charlemagne consistait,

n'y voyaient pas de mal à lui appliquer le nom d'empire *romain*. Tout ce qui rappelait Rome ancienne était aux yeux de cette époque comme sacré ; telle était l'impression que Rome victorieuse , bien que vaincue à la fin , avait laissée dans l'esprit des mortels. Delà le couronnement de Charlemagne par le pape, l'évêque de Rome, comme empereur romain dans l'an 800. Et pour ne pas laisser échapper l'autre moitié du monde chrétien, l'Orient chrétien, l'empereur Charles de l'Occident chrétien demanda la main d'Irène, impératrice de l'empire grec de Constantinople. La chute du trône de cette princesse empêcha l'union des deux grandes dynasties de la chrétienté.

Le grand empereur s'occupa souvent à régler le droit et la justice par des *constitutions* appelées capitulaires. Il entreprit également la tâche de répandre l'instruction primaire parmi les habitants de l'empire, et ses efforts, bien que dépourvus de résultats durables, n'en sont pas moins méritoires. Son meilleur ministre, qui seconda ses nobles intentions avec un talent et un zèle admirables, était Alcouin, un religieux anglais. Charlemagne lui-même, vainqueur dans cent batailles, né et élevé au bruit des armes, ce souverain sans égal de ce nouveau monde, était tellement convaincu de la nécessité de savoir lire et écrire, qu'il se mit en écolier à la table, et apprit à manier la plume de sa puissante main de géant, qui venait de déposer pour quelques heures le gant de fer et l'invincible glaive. Les biographes disent que cette leçon d'écriture lui sembla plus difficile que de faire une rude campagne. Quel immortel honneur pour le grand Karl ! et que ses successeurs sont petits , en comparaison de lui ! et que l'empereur Napoléon, voulant l'imiter, paraît misérable et menteur !

Charlemagne mourut en 814 ; il est enterré à Aix-la-Chapelle, ville de la Prusse Rhénane. Quand on rouvrit son tom-

beau, on fut étonné de la longueur des ossements, qui sont en proportion avec son énorme épée et sa large et pesante couronne, conservées encore aujourd'hui comme les vénérables reliques du plus important de tous les empereurs que l'Europe ait jamais connus.

Un livre allemand des plus anciens et des plus célèbres dit : « Dieu qui est dans le ciel, a donné à la terre deux glaives « pour protéger la chrétienté : le glaive spirituel au Pape, et « le glaive séculier (politique) à l'Empereur. » Voilà en peu de mots l'idée tout entière du Moyen Age.

Nous allons maintenant voir comment les pays franks de Charlemagne se décomposèrent, et comment il arriva que l'Allemagne resta à l'empereur, tandis que la France échut séparément à un roi. Le Pape de Rome et l'Empereur d'Allemagne seront désormais les acteurs principaux du long et lugubre drame, appelé le Moyen Age ; le roi de France n'y arrivera qu'à la fin de cette époque.

D'abord, quelle était la situation intérieure de l'Allemagne à l'époque de la mort de Karl-le-Grand ?

Partout le sol allemand était approprié à deux sortes d'hommes libres : l'une, celle des vassaux ou féodaux, l'autre celle des simples allodiaux.

Les allodiaux possédaient des biens-fonds sans en devoir compte à personne, ils étaient réellement indépendants de droit et de fait, et ne tenaient, selon l'expression solennelle, leurs terres que *de la clémence de Dieu et du soleil;* ils n'avaient à tirer le glaive que sur un appel général du roi. Les féodaux, au contraire, avaient des services particuliers à remplir envers celui qui leur avait, pour ainsi dire, prêté leurs

biens-fonds ; ils lui devaient secours, mais lui de son côté était également obligé, sous serment, à les protéger par son autorité et son influence. Plus tard ces relations devenaient très-compliquées, très-onéreuses pour les protégés comme pour les protecteurs, sans toutefois fournir un avantage durable et réel. C'est là ce qu'on est fondé à appeler l'effroyable pêle-mêle du moyen âge. Les plus riches de tous les féodaux étaient les *grands vassaux de la couronne;* ceux-ci avaient à traiter directement avec le Roi, l'Empereur et le Pape.

Or, déjà avant Charlemagne, beaucoup d'hommes libres allodiaux avaient commencé à se mettre, soit spontanément, soit forcément, dans la dépendance d'un vassal important, pour se faire protéger tant bien que mal contre leurs voisins turbulents. Aussi, les vassaux, grands comme petits, se voyaient bientôt partout préférés aux hommes simplement libres ou allodiaux, et augmentaient de jour en jour en nombre et en puissance. En France, les communes de villes avaient alors le plus à souffrir des arrogances des grands vassaux ; en Allemagne, où il n'y avait pas encore de villes, c'étaient les paysans libres qu'on essayait de plus en plus de restreindre et de supprimer. Les villes d'Allemagne n'ont été fondées que plus tard, au xe siècle après Jésus-Christ.

A l'époque de Charlemagne on voit des villages se grouper autour des châteaux-forts des grands vassaux (des comtes, des ducs), et aux environs des *résidences* ou palais fortifiés appartenant à la dynastie régnante. Les couvents de même commencèrent à devenir des centres d'habitation rurale.

La juridiction avait lieu d'une manière triple : d'abord par les comtes et les échevins sur les hommes libres, au nom de l'Empereur, puis par les vassaux sur leurs petits vassaux ou arrière-vassaux et leurs hommes, dernièrement par les archevêques et les évêques. De là le droit dit *impérial*, le droit

dit *féodal*, et le droit dit *ecclésiastique* ou *canonique*. La confusion en matière juridique dans le Moyen Age devint vraiment affreuse, et beaucoup plus considérable que dans l'antiquité païenne de Rome.

Les Allemands païens ne connaissaient point les peines corporelles, et la peine de mort était à peu près inouïe. Les punitions se faisaient chez eux par des amendes d'argent, appelées *vergheld ;* le meurtre commis sur un seigneur était taxé d'une somme plus forte que celui sur un simple homme libre ; toutefois, chez quelques tribus, l'assassinat commis sur le roi n'était pas estimé plus haut qu'à l'ordinaire. Quoi qu'on en dise, le système du *vergheld* ou des amendes pécuniaires prouve avant tout une belle et noble chose : le respect que les Allemands anciens avaient pour le corps du coupable ; et il est probable que la domination romaine en Allemagne, sous le gouverneur Varus, fut renversée particulièrement à cause des peines corporelles romaines, qu'il avait introduites chez les barbares allemands. La vieille coutume allemande était, de ne faire juger personne que par ses égaux : le code ecclésiastique, calqué d'après le code israélite de la Bible et les codes romains, tous également arbitraires et despotiques, n'ont certainement pas pu améliorer le vieux droit demi-sauvage des Allemands. Ne nous étonnons donc pas trop de voir les hommes de ce temps-là repousser souvent avec dégoût les tracasseries ennuyeuses et les cruautés raffinées de la juridiction, et d'en appeler hardiment à l'épreuve mystique de ce qu'ils nommaient, les pauvres aveugles, le jugement de leur bon Dieu : soit au duel à outrance , soit au fer chaud , à l'eau bouillante, au plomb fondu, etc.

Quant à la *vile multitude*, elle avait été jadis fort peu nombreuse dans l'Allemagne païenne. Les Allemands païens avaient des esclaves étrangers, presque jamais des esclaves nationaux. En suite des émigrations le nombre, déjà peu con-

sidérable, des esclaves indigènes devint probablement encore plus petit, et ce n'est qu'assez tard que la servitude allemande commença à se consolider sur une large base. Les disciples de Jésus-Christ, on ne le sait que trop, s'étaient prononcés d'une façon équivoque sur ce point, et le clergé romain s'était hâté d'interpréter leurs paroles douteuses en faveur du despotisme. En effet, à compter de l'époque de Charlemagne, les seigneurs, c'est-à-dire les grands féodaux, ne cessaient plus de travailler à l'asservissement des petits allodiaux, des hommes libres mais pauvres ; le Moyen Age tout entier devint ainsi un vaste établissement de désordre et d'oppression. Les malheureux serfs enfin, ces esclaves chrétiens, étaient tellement abrutis qu'ils ne s'insurgeaient que rarement dans le Moyen Age. Du reste, un célèbre code allemand écrit dans cette sombre époque, a eu la singulière naïveté de faire l'aveu suivant : « L'Écriture sainte dit que « personne ne doit être serf : mais la force et la violence ont « fait des serfs de droit. » N'oublions point ici de rappeler, qu'au commencement du Moyen Age le clergé allemand traita ses serfs d'une manière moins dure que la noblesse ; plus tard, il est vrai, cette différence disparaissait de plus en plus.

Le successeur de Charlemagne, l'empereur Louis, grand, fort et beau comme son père, était d'un caractère et d'un esprit si faibles, qu'il devint promptement le jouet du clergé et de l'aristocratie. On l'appelait pour cela le Débonnaire, ce qui veut dire le *bon-homme*. *Il partageait sa vie entre la prière et la bêtise*, a dit un historien, et ce mot n'est malheureusement que trop vrai. Le pape et les évêques, si humbles envers le grand Charles, qu'ils vénéraient comme leur protecteur, devenaient très-fiers, pour ne pas dire outrecuidants, envers le fils.

Il nous répugne de raconter les querelles sanglantes entre

Louis le Débonnaire et ses fils à cause du partage des provinces de l'empire; chacun voulut avoir la part d'autrui, et le pauvre vieux empereur mourut au milieu de toute cette confusion; il fut sur son lit de mort en proie à des hallucinations, et croyant voir arriver le diable, il s'efforça de le chasser par des prières.

Les Normands avaient commencé leurs ravages, poussés, à ce qu'il paraît, par un surcroît de population. Ces Normands païens, c'est-à-dire les Suédois et les Norvégiens (Scandinaves), étaient la dernière peuplade germanique qui se mit à parcourir le monde avec le fer et le sac du pillage. La grande secousse de la migration des peuples, qui avait déjà fini au sud et à l'ouest de l'Europe, recommença tout à coup au nord. Les Normands étaient aussi féroces, aussi vaillants, aussi bons navigateurs et pirates qu'avaient été les Saxons et les Vandales. Cinq ans après le décès de Louis le Débonnaire, les Normands, remontant les fleuves, pillèrent et dévastèrent Nantes, Tours, Rouen, Paris, la Belgique, la Frisonie, Hambourg. Après avoir brûlé la ville allemande de Trèves, ils furent rudement repoussés par des paysans allemands. En France, ils s'établirent définitivement dans la belle et fertile province des deux côtés de l'embouchure de la Seine, et lui donnèrent le nom de Normandie.

Les papes dans ce temps-là, étaient singulièrement adonnés aux jouissances les plus matérielles, et ne s'occupaient que de consolider et d'étendre leur domination. Non content d'être regardé comme le plus haut de tous les évêques dans la chrétienté, cet évêque de Rome, que le roi frank Pépin le Bref, père de Charlemagne, avait, par bonté et par dévotion, proclamé vassal frank du territoire romain, et qu'on avait vu à genoux devant Pépin le Bref, à Paris en 754, cet évêque de Rome fit tout à coup proclamer en Allemagne, le fameux recueil des *Décrétales de saint Isidore l'Espagnol*. Ces docu-

ments, datés d'une époque antérieure à l'origine de l'empire frank, déclarent le pape romain *monarque absolu de l'Église*, et *au-dessus* de tout Concile, c'est-à-dire au-dessus de toute Assemblée législative de dignitaires ecclésiastiques. Cette mémorable publication eut lieu avec solennité par le pape Nicolas Ier, qui a posé de la sorte le fondement de l'immense pouvoir papal. Notons qu'il s'est servi, dans ce but surtout, du haut clergé d'Allemagne, qui se rendit ainsi complice de falsification.

En même temps il y eut en Allemagne un noble commencement d'études théologiques très-profondes et brillantes. Trois théologiens allemands, aussi savants que fervents, se levèrent alors et proclamèrent trois diverses manières d'entendre les mystères de la religion chrétienne, et il est remarquable que deux se sont répétées presque littéralement sept siècles plus tard dans la bouche de Luther et de Calvin, tandis que la troisième, celle de Radbert, fut adoptée par le catholicisme du Moyen Age. Nous voyons par là l'énorme influence, que déjà au commencement du moyen âge le génie allemand a exercé sur l'Église catholique apostolique romaine, et on en est redevable encore au grand empereur Charlemagne, qui avait fondé de hautes écoles théologiques en Allemagne.

Les querelles dynastiques continuèrent dans la famille impériale des Carlovingiens, et les plus puissants des vassaux, les ducs et les comtes, s'emparèrent de plus en plus de la domination.

Louis, fils du Débonnaire, fut reconnu roi d'Allemagne par ses frères qui s'établirent dans les autres parties de l'empire frank, après avoir versé beaucoup de sang dans plusieurs guerres, qu'ils se firent par pure jalousie. C'est à cette époque que la vaillante peuplade des Saxons, nouvellement convertie au christianisme, s'insurgea contre les prêtres et les nobles, pour rétablir la religion païenne avec leurs anciennes libertés.

Le roi Louis, surnommé l'Allemand, écrasa d'une manière très-cruelle cette révolte qui est la première insurrection civile ou sociale en Allemagne.

En même temps commencèrent de nouveau les luttes si terribles et si longues des Allemands chrétiens contre leurs voisins à l'est, les Slaves païens, et on voyait désormais la croix y pénétrer avec les conquérants et les colons allemands.

L'un des fils du roi Louis d'Allemagne, Charles-le-Gros, hérita de ses frères toutes les parties de l'ancien empire frank de Charlemagne, mais sans le génie du grand empereur. Ce Charles-le-Gros céda la Normandie aux pirates normands, et leur permit même de placer une garnison à Paris (1). Il eut encore à souffrir du scandale domestique; l'impératrice, accusée d'adultère avec le chancelier-archevêque, prouva son innocence en traversant sans danger le feu, dans une robe enduite de cire. Enfin, tous les hauts seigneurs de l'empire se réunirent en Allemagne, aux bords du Rhin, à Tribour, et le renvoyèrent du trône, en 887.

Alors les seigneurs français choisissent pour roi Odon, le comte de Paris; les seigneurs de la Bourgogne inférieure prennent Boson; ceux de la Bourgogne supérieure, Rodolphe; en Italie deux ducs se séparent de l'empire frank, et supplient le pape de leur agréer la couronne impériale. Mais les seigneurs de l'Allemagne proclamèrent empereur allemand un jeune héros, Arnolphe, frère bâtard de Charles-le-Gros; ils restèrent encore pour le moment attachés à l'illustre maison de Charlemagne.

Odon, le roi français, vint au Rhin, pour saluer l'empereur allemand Arnolphe, en 888.

(1) Les Allemands au contraire remportèrent de si grandes victoires sur les barbares normands en Belgique et au pays rhénan, que ceux-ci n'osèrent plus envahir les côtes de l'Allemagne.

Voilà le début de l'empire d'Allemagne, qui s'est constitué séparément du royaume de France.

Arnolphe meurt de poison dans une guerre en Italie, après avoir été couronné empereur par le pape.

Louis l'Enfant, fils d'Arnolphe et âgé de huit ans, est proclamé empereur d'Allemagne par les archevêques allemands, qui espèrent gouverner et régner sous le nom d'un pupille. Alors les vaillants et sauvages Magyars (ou Hongrois), peuplade tatare et païenne, arrivent à cheval de l'Orient, envahissent le pays du Danube, et promènent de là le fer et le feu jusqu'au milieu de l'Allemagne. Louis l'Enfant meurt en 911.

SIXIÈME TABLEAU.

La dynastie saxonne monte sur le trône impérial.

La dynastie de Karl-le-Grand n'existe plus ; le sol allemand est déblayé.

Quatre grandes tribus ou confédérations se montrent comme les quatre grandes parties de la nation :

Les Franks allemands ;

Les Saxons (avec les Frisons et les Thuringiens) ;

Les Souabes (avec l'Alsace et la Suisse) ;

Les Bavarois (avec les Tyroliens).

Une cinquième, celle des Lorrains, s'est étroitement attachée à la France royale.

Les hauts seigneurs des quatre tribus élisent aux bords du Mein (1) empereur le vaillant chef des Franks alle-

(1) Delà le nom de la capitale de l'empire, Francfort-sur-le-Mein.

mands, Konrad Ier, rival acharné du chef saxon. Les Hongrois (Magyars) païens et les Saxons lui livrent des batailles affreuses, et sur son lit de mort ce noble guerrier, qui ne connaît pas de chef plus digne que le Saxon, son ennemi personnel, désire qu'on porte à celui-ci la couronne impériale.

Les envoyés partent pour la Saxe; ils trouvent son duc Henri à la chasse d'oiseaux, et il accepte le choix glorieux sans étonnement ni hésitation.

Voyez ce jeune héros, beau, fort, majestueux, sage et courageux; il est bon chasseur et habile oiseleur; il va aussi traquer les ennemis de l'empire. C'est Henri Ier, Henri-l'Oiseleur, Henri-le-Grand.

Il commence par créer des communes bourgeoises en Allemagne. Le caractère des Allemands étant peu sociable, ils détestaient toute ville, et avaient détruit celles que les Romains avaient érigées aux frontières du Rhin, du Danube, et en Suisse. Chaque Allemand vivait dans une maison fortifiée sur son bien-fonds, comme aujourd'hui les colons américains, au milieu de vastes prairies et de larges forêts. Henri comprit que les attaques violentes des Magyars, des Normands et des Slaves, tous les trois peuples païens et demi-sauvages, ne pourraient être mieux repoussées qu'à l'aide de nombreuses villes entourées de murailles et de fossés. Pour empêcher ces nouveaux établissements de tomber tout de suite entre les mains avides des seigneurs féodaux, il garantit des priviléges, des libertés municipales à ces jeunes villes, et leur donna des inspecteurs ou des commandants dits impériaux, de sorte qu'elles se trouvaient désormais placées sous sa protection directe, et non sous celle de n'importe quel vassal despote et exploiteur. Henri s'adressa donc à tous ceux des anciens hommes libres, qui n'étaient pas encore entrés sous la domination d'un duc, d'un archevêque, d'un

comte, et les invita de se fixer autour des châteaux forts et des forteresses, dont le terrain allemand commençait à se couvrir. La jeune *bourgeoisie* (mot qui vient de *bourg*, qui ne signifie pas en allemand ce qu'il signifie en français, mais un château fort) se composait donc en Allemagne de propriétaires campagnards, concentrés dans une enceinte fortifiée ; leurs terres continuaient d'être cultivées par leurs serfs. Delà l'origine de la servitude du paysan allemand, et ce n'est que dans les contrées les moins accessibles, là où il ne valait pas la peine de fonder des villes, que l'ancien état des paysans indépendants pouvait se prolonger.

Henri octroya à ces jeunes communes de bourgeois le droit de fixer les jours des marchés et des foires, des fêtes et des réunions publiques ; l'industrie et le trafic ne datent que de lui. En cas d'invasion barbare ou de guerre impériale ils étaient obligés de prendre les armes pour l'empereur et pour l'empire ; delà l'établissement des milices bourgeoises dans chacune de ces villes.

On a eu tort, ce me semble, de reprocher à la nation allemande de s'être si difficilement décidée à s'établir dans des villes. Travailler en habitant une maison fortifiée au milieu des champs, aux bords du lac et du fleuve, au fond de la vallée, sur la crête de la montagne, sur le flanc du rocher, sur la côte de l'océan, contempler jour par jour la sauvage beauté de la nature environnante, y plonger pour ainsi dire, et en remonter après s'être retrempé le corps et l'âme, — c'est assurément une jouissance rude et austère, toute particulière au caractère allemand. — C'est pour cela même que l'Allemand et son frère l'Anglais sont les meilleurs colonisateurs dans des pays étrangers, les plus intrépides, et les plus tenaces de tous les *pionniers de la civilisation européenne*. En Russie méridionale, en Amérique, en Afrique méridionale, en Australie, l'Allemand s'est mis à défricher

et à cultiver le sol avec un soin exemplaire ; partout les colonies allemandes ont prospéré et prospéreront (1).

Mais d'un autre côté, ce penchant poétique et sublime pour la vie au milieu de la nature, et pour ainsi dire *sous la belle étoile*, ne doit pas être poussé au point d'empêcher le libre développement de la société politique et rationnelle.

L'empereur Henri-l'Oiseleur, en même temps qu'il organisa les corporations *bourgeoises*, et leur imposa le devoir de servir en *fantassins* réguliers, fit peu à peu de la noblesse une corporation *chevaleresque*, avec le devoir de se constituer en *cavalerie* régulière. C'est donc encore de ce grand empereur saxon que date en Allemagne le commencement de l'art militaire du moyen âge, avec son point d'honneur, avec sa vénération des dames, avec sa protection du faible contre le fort.

Les tournois ou exercices des chevaliers, leurs *associations* chevaleresques avec des règlements rigoureux, leurs excursions quelquefois lointaines à la recherche des plus redoutables dangers, tout cela a pris naissance en suite des institutions de Henri-l'Oiseleur. Alors la chevalerie allemande devint déjà un ordre presque sacré. Henri refuse la réception à ceux qui parlent et agissent contre *la religion du Christ* ; le comte palatin Konrad, à ceux qui parlent et agissent contre le *Saint-Empire allemand* ; le duc Hermann de Souabe, à ceux qui offensent *une dame ou une demoiselle* ; Berthold, duc de Bavière, à ceux qui sont *menteurs et parjures* ; le duc Konrad de Franconie, à ceux qui ont *pris la fuite dans un combat*. Voilà les plus anciennes des lois de

(1) En Amérique du Nord, par exemple, il existe déjà une population agricole de plusieurs millions d'Allemands, citoyens de la république des États-Unis. Tous les ans, l'un comptant l'autre, quinze à vingt mille émigrants des deux sexes quittent le sol allemand pour se fixer en Amérique.

chevalerie, et qui n'ont encore rien de commun avec les misérables chicanes qu'on jugea à propos d'y ajouter plus tard, par exemple sur le nombre des aïeux, sur un métier bourgeois, etc.

Quant aux communes des villes, on vit bientôt les habitants se diviser en deux classes : les ouvriers qui servaient à pied, et les patriciens ou riches servant à cheval.

Le grand empereur Henri-l'Oiseleur se mit alors à l'œuvre de guerre ; il battit les païens slaves qui, après l'émigration de tant de tribus allemandes aux pays méridionaux de l'Europe, s'étaient établis à la place de celles-ci, et qui, alliés avec les païens magyares, ne cessaient de ravager de temps à autre les provinces allemandes jusqu'à la mer du Nord et au Rhin. Henri-l'Oiseleur conquit d'abord le pays slave des Sorbiens, surtout des Hévéliens aux bords de la rivière Havel, les força d'accepter le baptême, et massacra ou transplanta ceux qui refusèrent de devenir chrétiens. Il colonisa la contrée par des Allemands, qui formaient désormais aussi la population de l'ancienne capitale slave Brannibor, que les Allemands appelaient et appellent Brandebourg. C'est là l'origine de la célèbre province de frontière fortifiée, ou Marche de Brandebourg, première étape que l'Allemagne catholique a faite contre la Slavie païenne de l'est. Cette province de Brandebourg est une vaste plaine, tellement stérile par des sables qui semblent dénoter son ancienne origine marine, que les Slaves eux-mêmes lui avaient donné le nom peu consolant de *plaine brûlée ;* mais en dépit de cette triste infécondité et d'un climat assez ingrat, elle est devenue, sept siècles plus tard, le centre du royaume prussien, le foyer de l'Allemagne septentrionale.

Henri-l'Oiseleur força également par sa main de fer le roi

des Tchèques (en Bohémie), redevenu païen et exterminateur des chrétiens tchèques, de se convertir de nouveau.

Henri subjugua aussi les tribus slaves, petites, mais éminemment vaillantes, dans le royaume actuel de Saxe ; il y fonda la Marche de Misnie, et celle de Lentzen sous le gouvernement de margraves. Partout le christianisme et le clergé y pénétrèrent avec la féodalité et la bourgeoisie, avec les mœurs et la langue d'Allemagne.

Le grand empereur frappa un coup contre le roi des Danois; les Allemands, partant de Holstein, leur ancienne province de frontière, occupèrent et colonisèrent le pays entre les rivières Eydère et Sley, ce qui fut appelé la Marche du Sleswig, château-fort érigé par les Allemands (1).

Il couronna ces exploits guerriers par une victoire extrêmement sanglante, mais décisive sur les sauvages Magyars en Allemagne, près la ville de Mersebourg. Pour se préparer dignement à cette importante campagne, qui devait rendre à la chrétienté un service énorme, et peut-être plus considérable que la victoire que Charles-le-Marteau avait jadis remportée sur les Arabes à Tours en France, Henri avait fait à pied un pieux pèlerinage à Rome ; le pape l'avait béni et avait orné son front de la couronne impériale. Dans la bataille de Mersebourg il combattit *comme un lion du Seigneur*, disent les vieux annalistes ; son étendard était l'image dorée de l'archange Michel aux ailes déployées.

(1) Il ne nous intéresse que médiocrement, nous autres démocrates socialistes, de savoir si le Sleswig dans cent ans d'ici sera associé à l'Allemagne ou au Danemark ; mais ce qui nous amuse, c'est de voir la pitoyable niaiserie des diplomates allemands, qui, toujours s'adressant au prétendu *Droit historique*, ont oublié cette fois que le Sleswig appartient à l'Allemagne de par leur fameux *Droit historique*.

SEPTIÈME TABLEAU.

Les Othons.

Voyez maintenant les forces politiques de l'Allemagne augmenter avec un admirable essor sous les vaillants empereurs de la dynastie saxonne.

Othon Ier, *le Fier*, fils de Henri-l'Oiseleur, moins généreux et moins spirituel que son père, administra pourtant avec succès les affaires de l'Empire. Lui aussi vainquit les Danois païens, parcourut le Danemark à la tête d'une armée allemande, et y institua des évêchés allemands; il força même le roi Harald de devenir chrétien et vassal de l'Empire. Othon-le-Fier battit encore une fois les Hongrois qui avaient fait une dernière incursion jusqu'à Augsbourg en Bavière. Des peines cruelles furent exercées envers quelques évêques allemands en Bavière ayant favorisé l'invasion de ces barbares, qui, depuis cette défaite, où, dit-on, il en resta cent mille morts sur le champ de bataille aux bords de la rivière de Leck, ne sont plus revenus en Allemagne, et ont peu à peu adopté la civilisation avec le christianisme. Les deux grandes victoires, que pour la bonne cause de l'humanité les Allemands remportèrent sur la nation magyare, eurent lieu vers le milieu du xe siècle ; et c'est précisément vers le milieu de notre xixe siècle que les descendants de ces deux ci-devant adversaires, unis à jamais depuis 1848, vont, peut-être dans la même plaine d'Augsbourg, remporter la grande, la décisive victoire de la bonne cause sur l'ennemi de l'humanité, sur la réaction avec ses Cosaques.

Othon-le-Fier, un peu dur et orgueilleux dans ses rapports personnels, avait beaucoup de campagnes à soutenir contre

les hauts seigneurs allemands et contre son fils, jaloux de sa puissance impériale. C'est là le premier exemple, et malheureusement non le dernier, de cette funeste habitude des quatre grandes tribus allemandes, de se faire la guerre entre elles ; les Saxons furent attaqués par les trois autres, les Bavarois, les Franconiens (ou Franks allemands, restés en Allemagne), et les Souabes. Nous verrons bientôt, après la dynastie saxonne, le trône impérial occupé par une dynastie franconienne, puis par une dynastie souabe. Ces rivalités interminables ont produit un effet des plus funestes sur le développement politique de l'Allemagne.

Othon Ier réussit dans toutes ses luttes. Il prit Rome par assaut, il détrôna un pape et gouverna l'Italie ; il maria son fils à une princesse de la dynastie impériale de Constantinople, il adopta le cérémonial de l'empire oriental, avec le titre de *Sainte Majesté* donné à la personne de l'empereur, avec le luxe et la splendeur des Grecs. Les compagnons de la princesse grecque introduisirent en Allemagne aussi quelques connaissances scientifiques et artistiques.

A la mort d'Othon Ier, l'empire allemand s'était déjà élevé à un degré considérable de puissance politique; le nom allemand se trouva respecté partout.

Othon II *le Roux*, fils d'Othon Ier et d'une princesse italienne, époux d'une princesse grecque, était, par l'influence de ces deux dames, devenu un souverain érudit et gracieux. Dans une campagne contre le roi de France, il entra dans l'église Saint-Pierre sur la butte Montmartre, et fit brûler les faubourgs de la ville de Paris, sans toutefois pouvoir l'occuper. Il mourut en Italie au milieu de ses guerres.

Son fils, Othon III *le Merveilleux*, obtint ce singulier surnom à cause d'une certaine instruction scientifique, extraordinaire alors, que ses mère et grand' mère lui avaient donnée.

Son maître était le célèbre ecclésiastique Gherbert, qu'il éleva au Saint-Siége. Ce pape, connu sous le nom de Sylvestre II, avait beaucoup de connaissances en histoire naturelle, ce qui lui valut le soupçon d'être magicien et favori du démon, comme au célèbre évêque de Saltzbourg, Virgile, qui fut représenté par le Dante sous le nom de *Virgile le poëte.* Toute l'époque était du reste profondément troublée par les prophéties effrayantes qu'on avait publiées sur la terrible année 1000, dans laquelle, disait-on, l'univers disparaîtrait pour faire place au jugement dernier de Dieu. Une trève générale s'établit, le clergé acquit un nombre énorme de donations en terres et en esclaves, l'empereur Othon fit un pèlerinage en Pologne, devenue chrétienne depuis peu, et fonda à Gnésen (en Posnanie) un puissant archevêché en l'honneur de saint Adalbert, gentilhomme tchèque, apôtre et martyr dans le pays des Borusses païens, habitants primitifs de la Prusse baltique. Nous en parlerons plus tard en détail.

L'an 1000 se passa cependant comme à l'ordinaire, le soleil et la lune ne tombèrent point sur la terre. Une immense joie, ce semble, éclata partout, le clergé était tout à coup devenu riche, et l'empereur se rendit à Rome pour s'y fixer définitivement et en faire la capitale de l'empire.

L'affreux danger de la *fin du monde* étant détourné, Othon espéra en effet que toute guerre allait cesser, et que les mortels vivraient désormais en tranquillité fraternelle. Mais en 1002 il mourut en Italie empoisonné par une paire de beaux gants parfumés, dont sa maîtresse, folle de jalousie, lui avait fait cadeau. Cette dame italienne avait été l'épouse du célèbre Crescence, noble citoyen romain qui pendant quelque temps avait réussi à gouverner Rome sans pape et sans empereur, dans l'espoir d'établir une vaste république

romaine chrétienne sur la place de la république romaine païenne.

Son fils, Henri II *le Saint*, était un de ces pieux personnages comme le catholicisme de ce temps-là seul en savait produire ; un vrai *chrétien* dans la vraie acception ecclésiastique de ce mot. Mari de la belle et pieuse Counigonde, il fit librement avec elle le vœu de chasteté, et leur mariage resta veuf jusqu'à leur mort. Quand un calomniateur avait accusé cette impératrice, elle prouva son innocence en marchant nu-pieds sur une large plaque de fer rouge. Les brûlures, en effet, n'auraient guère été convenables au pied mignon d'une sainte impératrice, amie de l'Église et du clergé, tandis que des prolétaires, qui étaient assez naïfs au moyen âge pour se confier à l'*épreuve divine* du feu, ne s'en allèrent presque jamais la vie sauve.

Le saint empereur voulut à tout prix déposer sa couronne et s'enfermer dans le couvent de Verdun ; mais l'abbé, après avoir reçu de lui le vœu de l'obéissance passive, lui ordonna sur-le-champ de redevenir empereur ; Henri obéit, bien qu'à contre-cœur.

Avec lui s'éteint la dynastie impériale des Saxons. Cette nation, jadis si fière de son ancien culte païen, était devenue, dans l'espace de cent ans seulement, depuis la mort de Charlemagne, le soutien le plus ferme du culte chrétien ; cela prouve l'énorme richesse intérieure de l'âme et du caractère de ce peuple vaillant et généreux. L'empire allemand a été pendant un siècle entre les mains des Saxons, qui l'ont arrosé, nourri et chauffé de leur meilleur sang.

La grandeur et la gloire de l'Allemagne furent créées par les Saxons.

HUITIÈME TABLEAU.

La dynastie franconienne monte sur le trône impérial.

Les hauts seigneurs allemands préposés à l'administration des provinces, avaient déjà depuis quelque temps essayé de rendre leurs fonctions héréditaires dans leurs familles. Voilà l'origine de la foule extraordinaire des suzerains de toute espèce qui *dominent* aujourd'hui même chaque partie du sol allemand, comme si elle, avec ses habitants, ses fabriques, ses bestiaux, etc., n'était que leur *domaine* privé. Cette infamie, qui fait hérisser les cheveux sur chaque tête où il y a encore une étincelle de bon sens honnête et courageux, date ainsi de loin. La dynastie des rois de Vurtemberg n'était au début qu'une famille de gouverneurs impériaux, de ducs ou comtes, à laquelle on avait confié l'inspection du pays souabe ; sous les Othons déjà elle avait commencé à rendre héréditaire son pouvoir ducal, et encore de nos jours elle a réussi à se parer du titre de *Roi*, que l'empereur Napoléon s'est plu à lui jeter comme on jette un os à un bouledogue. Voilà un exemple entre mille, qui prouve jusqu'à quel point la morale publique en matière politique a diminué chez les dynasties actuelles d'Allemagne.

Cette tendance égoïste se montra ainsi de bonne heure parmi les hauts vassaux de l'empire. Pour s'y soustraire, et pour recouvrer au moins un peu d'indépendance, beaucoup de nobles de troisième et quatrième classe quittaient le pouvoir des grands ducs pour se mettre sous la dépendance directe de l'Empereur et de l'Empire. Un nombre considérable d'abbés, d'évêques, de margraves, de comtes, de palatins et d'autres petits souverains se retiraient souvent

de même de la supériorité d'un seigneur duc ; en se subordonnant soit à l'empereur, soit à un autre seigneur duc.

La confusion appelée *moyen âge* prit donc son essor.

Les paysans avaient beaucoup à souffrir des insolences aristocratiques du clergé et de la noblesse : ils succombaient partout et se courbaient sous le joug de tel duc, de tel comte, de tel couvent, de tel évêque ; excepté en Suisse (par exemple au canton de Thurgovie) et en Frisonie. En effet, les cultivateurs et les pâtres dans les montagnes allemandes du sud, comme ceux aux bords de la mer allemande au nord, étaient les seuls qui défendirent avec succès par les armes leur vieille liberté communale, les Frisons contre le comte de Hollande, et les Suisses contre leurs propres aristocrates ; c'était là le prélude de la république suisse qui prit pied trois cents ans plus tard.

Dans les villes créées par le grand Henri-l'Oiseleur, on apercevait déjà, cent ans seulement après leur naissance, une lutte de plus en plus acharnée entre les bourgeois ou commerçants et les ouvriers. La bourgeoisie de chaque commune chargeait du pouvoir judiciaire et administratif douze membres sous un président ; ceci constituait, comme en France et en Italie, le conseil municipal avec son maire. A côté de ce conseil municipal ou des *escabins*, résidait dans le château-fort de beaucoup de villes un chevalier, chargé de représenter la *Sainte Majesté de l'empire et de l'empereur d'Allemagne ;* il était préposé au château fort, et jugeait au nom de l'empereur. Ces villes-là avaient le nom de *Villes de l'Empire ;* tandis que d'autres villes, qui s'étaient affranchies de la domination vexatrice d'un évêque, d'un duc, d'un comte, sans se réfugier pour cela sous la protection directe de l'Empire, s'appelaient des *villes libres.* Les Bourgeois ou Commerçants, ou Riches (c'était la même chose déjà dans ce temps primitif des villes allemandes), et

les Ouvriers offrirent alors de bonne heure un spectacle éminemment ressemblant à celui des patriciens et des plébéiens de Rome païenne. Les bourgeois allemands s'appelaient tout court *les familles* (c'est-à-dire les familles supérieures) et formaient bientôt par des mariages et des héritages riches un corps, redoutable par son intelligence et par sa force matérielle. Ce corps projetait et réalisait des entreprises commerciales très-étendues, mais refusait aussi avec opiniâtreté toute participation à la gestion des affaires aux ouvriers, auxquels il défendait même de s'assembler pour délibérer. Le corps des Bourgeois ou Riches s'était établi en une association très-bien organisée, appelée la *Ghilde* (association) *des Commerçants*, avec une juridiction à part, sous le règne de l'empereur Henri II *le Saint*. Leurs navires frisons traversaient l'océan jusqu'au Groënland, le plus septentrional de tous les pays de la terre, jusqu'en Angleterre, jusqu'au Portugal, et allèrent dans la Baltique jusqu'au fond de la Russie. L'empereur Othon III *le Merveilleux* ouvrit une route commerciale vers le pays grec, patrie de sa mère, et invita en 996 tous les marchands français, lombards et juifs à voyager en Allemagne; il paraît que c'étaient principalement ceux de la ville de Cahors en Guyenne qui en profitèrent.

Les sciences restèrent absolument nulles à l'époque des Othons; mais on s'occupa des beaux-arts. La sublime cathédrale de Strasbourg fut fondée par l'évêque Verner en 1015. L'empereur Henri-l'Oiseleur fit peindre la défaite que les Magyars avaient essuyée par les Allemands, et ce tableau était regardé comme un chef-d'œuvre. On travaillait beaucoup en fonderie, en ciselure, en ébénisterie; l'usage des cloches d'églises se propageait, la musique religieuse fut étudiée. Voilà encore un fait remarquable, cette inclinaison naturelle de l'âme allemande pour la musique, au point de se mettre à approfondir les règles de cet art, et cela à une époque qui

ne faisait que se dégager à grand'peine de la barbarie primitive. Cela prouve en faveur de la disposition profondément noble et poétique de toute la nation allemande.

Nous allons maintenant assister au règne de la deuxième dynastie, celle des Franconiens ou Franconiens-Saliens, comme elle se fit surnommer pour faire remonter son origine, fort ancienne du reste, jusqu'à la dynastie franque de Mérovée.

Deux hauts seigneurs de la maison franconienne, le duc Konrad et le comte Konrad, étaient regardés par tous les autres seigneurs de l'Empire comme les plus dignes de la candidature. La grande assemblée électorale s'ouvrit en plein air sur une vaste plaine, entre les villes de Mayence et de Vorms aux bords du Rhin. Ce fut une assemblée des plus complètes et des plus brillantes, dont les annales allemandes font mention ; tous les hauts dignitaires de l'Église et de l'Empire arrivèrent, chacun avec un cortége nombreux à cheval et aux étendards déployés : les Saxons sous leur duc Bernard, les Souabes sous le duc Ernest, les Bavarois sous le duc Henri, les Craïniens sous le duc Adalbéro, les Bohêmes (Tchèques) sous le duc Othelric se placèrent sur la rive droite du large fleuve allemand, et les Franconiens sous le duc Konrad, les Haut-Lotharingiens (Lorrains) sous le duc Frédéric, les Bas-Lotharingiens sous le duc Gozilo sur la rive gauche. Là, le comte Konrad va trouver le duc Konrad et lui tend la main en disant : « Frère, restons unis ; que celui de nous deux qu'ils « n'auront pas élu, serve l'autre en bon et loyal vassal, afin « que l'Empire allemand ne tombe plus dans une guerre ci- « vile. » — « Ainsi soit-il, » répondit son noble rival. Alors Aribo, archevêque de Mayence, et par conséquent chef du clergé allemand et chancelier de l'Empire, déclare la séance ouverte et propose le comte ; tous les évêques l'acclament, le

duc lui-même se lève rayonnant de joie et l'acclame, et avec lui tous les seigneurs. Le prince élu fait asseoir à côté de lui, sur le trône, le duc, et quand deux hauts seigneurs, le duc des Lorrains et l'archevêque de Cologne, mécontents du choix, s'apprêtent à quitter l'assemblée, le duc les rappelle, les prend en souriant par la main, et les supplie de ne pas troubler la paix publique. Ils obéissent. Voilà encore un trait frappant de cette douce et joyeuse loyauté, dont l'histoire allemande des anciens temps a conservé des exemples éclatants, et peut-être plus nombreux que chez toute autre nation. Ce qui est au moins certain, c'est qu'on ne doit point juger le caractère des antiques Allemands d'après les Franks qui conquirent la Gaule; les Franks marchèrent la plupart en brigands plus ou moins enrégimentés et sans famille, puisque c'étaient presque tous des hommes surnuméraires et jeunes, que leur pays allemand n'avait pu nourrir. Les Goths, les Bourgondes, les Lombards, au contraire, s'expatriaient tous avec femmes, enfants et vieillards, ils avaient donc par là une certaine contrainte morale et matérielle à la fois.

Les Franconiens ou Franks restés en Allemagne, n'ont jamais montré la furieuse et perfide conduite des Franks entrés en Gaule.

L'empereur franconien Konrad II *le Sage*, aussitôt qu'il fut élu, se mit à parcourir l'empire pour y ramener la paix intérieure : il n'y réussit point. Les Italiens, fatigués des armées allemandes encore assez barbares, qui entrèrent chez eux à tout propos, et ne voulant plus reconnaître l'étrange droit que les empereurs d'outre-Alpes s'arrogeaient, désirèrent vivement choisir pour souverain le fils du roi de France. Mais celui-ci ne pouvant rien entreprendre, l'empereur d'Allemagne pénétra, comme ses prédécesseurs, dans la ville de Rome, pour y établir sa cour magnifique, et le pape le couronna, lui et l'impératrice. Deux rois étrangers y assis-

tèrent : le roi de Bourgogne et Canoute-le-Grand, le célèbre roi conquérant du nord de l'Europe, qui gouvernait l'Angleterre, le Danemark, la Norvége et la Suède : la gloire de cet invincible empereur franconien était sans bornes.

C'est pourtant ici qu'il faut placer le commencement presque insensible d'une rivalité, qui a tant contribué à déchirer l'Allemagne pendant deux siècles, et à étouffer dans elle le sentiment d'unité : je veux dire la lutte des Guelfes ou Welfes contre la dynastie impériale. Une vieille jalousie, vieille de plus de cent ans, comme il y en a souvent entre des égaux, couvait entre les deux célèbres maisons des Rothenbourg et des Babenberg, deux familles de hauts vassaux en Souabe et en Franconie. Or, quand celle des Rothenbourg était sur le trône impérial sous le nom de dynastie franconienne, le duc de Souabe, descendant de la famille des Babenberg, prit les armes contre les habitants des domaines de l'empereur, qui était absent en Italie. Le duc souabe, personnellement irrité contre l'empereur pour une affaire d'héritage, s'était allié avec un puissant comte souabe, Rodolphe le Welfe.

Quelle était cette famille des Welfes ou, d'après la prononciation étrangère, des Guelfes? Leur vieux chroniqueur (que je cite ici, pour faire voir une fois pour toutes ce genre naïf et bizarre, qui caractérise la plupart des fables historiques de l'ancienne Allemagne), leur vieux chroniqueur dit, que du temps de Charlemagne, le comte Isebrand demeura dans un château au bord du lac suisse de Constance. Un jour il rencontre une vieille femme qui avait donné le jour à trois enfants à la fois, et il l'insulte en l'appelant une femme adultère. La vieille, justement en colère, lui répond par une malédiction en souhaitant que la comtesse mette au monde autant d'enfants à la fois qu'il y a de mois dans l'année. La comtesse accouche en effet de douze garçons à la fois; mais effrayée du caractère soupçonneux de son mari, elle ordonne à une

servante d'en noyer onze. Le comte demande à la servante : « Que portes-tu dans cette corbeille ? » et quand elle répond en tremblant : « Seigneur, je porte des *welfes* » (c'est-à-dire de jeunes chiens), le comte, curieux de les voir, lève le couvercle, et trouve cependant les onze enfants si beaux et si forts, qu'il s'écrie : « Ceux-là doivent être mes enfants à moi. » Il les fait élever en secret, et quand ils sont tous devenus de jeunes hommes pleins d'ardeur et de beauté, il les présente un jour à son épouse comme ses onze *jeunes chiens*. Delà le nom de Welfes ou Guelfes que cette famille adopta. La fille de l'un des douze fut mariée avec l'empereur frank Louis-le-Débonnaire, fils de Charlemagne.

C'était de tout temps une race bien dure et revêche, à ce qu'il paraît. Le Welfe Etico, beau-frère de l'empereur Louis-le-Débonnaire, tenait tellement à honneur de garder intact et *indépendant* le vaste domaine de sa famille, qu'il fut désolé quand son fils s'était fait vassal ou *dépendant* de l'empereur, et qu'il s'en alla se cacher au milieu de la Forêt-Noire. Les seigneurs de cette trempe étaient assez fréquents dans l'ancienne Allemagne.

L'empereur Konrad-le-Sage remporta des victoires sur les Slaves. Le roi des Polonais et le duc des Tchèques sont de nouveau forcés de lui rendre hommage comme à leur légitime seigneur; il repousse le roi des Magyars; il force aussi les Bourguignons de le reconnaître de nouveau comme chef; et à Genève il met sur sa tête la couronne de Bourgogne. A l'occasion de cette affaire de Bourgogne, l'Allemagne gagna l'institution salutaire de la *Trève de Dieu*, appelée plus tard la *Paix du Pays;* c'est-à-dire, le clergé imposa enfin à l'Allemagne et à la France le devoir d'interrompre les combats personnels chaque semaine de jeudi matin à lundi matin; mais malheureusement elle fut rarement observée.

Avec le successeur de Konrad, Henri III l'Invincible, la

dynastie franconienne s'élève au sommet de l'énergie et de la gloire. Cet empereur exerça son colossal pouvoir d'une manière énergique et juste, de sorte que tout s'inclina devant lui. Même les plus hauts seigneurs tremblèrent; les archevêques, gouvernant des provinces grandes comme des royaumes, n'osèrent lui faire aucune opposition cléricale; le roi de France n'accepta pas le défi que l'empereur lui avait jeté à cause de la Bourgogne. Henri III l'Invincible déposa dans un Concile les trois papes italiens et les remplaça par un pape allemand, Suidger de Bamberg. « Vous proclamerez mon pape allemand, écrivit-il au collége des cardinaux, ou je vous emmène tous enchaînés et garottés au fond de mes forêts. » Mais déjà le grand Hildebrand, moine italien attaché à la cour papale, méditait son immense plan d'élever la papauté au-dessus de tout royaume et de l'empire allemand. Du reste, Henri l'Invincible fit beaucoup pour propager les bonnes mœurs et l'instruction scientifique parmi le clergé allemand, à l'aide d'écoles religieuses, dirigées par des confréries de moines et de prêtres anglais et écossais, qu'il appela en Allemagne. Henri l'Invincible remporta en 1051 une victoire décisive sur les seigneurs hongrois, insurgés contre l'influence allemande qui s'y était fait sentir après la mort du roi Saint-Étienne.

L'empereur ne donna la couronne au roi André, qu'en le forçant de se déclarer vassal de l'Allemagne, et d'accepter les institutions politiques de la Bavière : delà vient, entre autres, la division administrative de la Hongrie en *comitats* ou comtés.

Il mourut en 1056, et l'ouragan des plus affreuses discordes civiles se déchaîna aussitôt pour ravager la nation allemande, tandis que les décrets de la papauté romaine passèrent les Alpes pour frapper le trône impérial. Le pape de Rome resta *matériellement* vainqueur, mais sa sublime

domination universelle sur les âmes en fut souillée et détériorée.

NEUVIÈME TABLEAU.

Le pape Grégoire VII *le Grand*, et l'empereur Henri IV *le Frivole*.

Henri IV *le Frivole*, fils de l'empereur Henri III, n'était qu'un enfant de cinq ans, et sa mère, douce et pieuse femme, prit les rênes de l'empire; mais elle se vit bientôt son jeune fils enlevé par le puissant archevêque de Cologne, homme d'un caractère ambitieux et austère. Henri fut très-durement traité par ce haut dignitaire, de mœurs pures, mais d'une rigidité extrême. Puis il fut envoyé chez l'archevêque de Brême, qui avait un caractère radicalement opposé; c'était l'homme le plus instruit et le plus poli, le plus libre penseur de son temps, et comme il avait l'ambition d'élever son vaste archevêché au premier rang et de devenir lui-même le chef du clergé allemand, il fit tout son possible pour s'attacher son pupille. Malheureusement le jeune prince, dégoûté de la rigueur de l'archevêque de Cologne, se lançait chez l'archevêque de Brême dans des frivolités et dans des amusements peu dignes d'un empereur allemand. Doué d'un tempérament sanguin, il était accessible à toute impression, soit bonne, soit mauvaise; delà cette mesquine et puérile inconstance de Henri IV, qui le fit bientôt le jouet d'un caractère des plus grandioses qui ont jamais dirigé le sort du genre humain.

Cet homme extraordinaire était le moine Hildebrand, fils d'un charpentier italien; et ses flatteurs, en l'appelant le vrai fondateur de l'Église catholique, n'ont pas manqué d'y

trouver une merveilleuse ressemblance avec Jésus-Christ, fils d'un charpentier juif. Devenu conseiller intime et secrétaire de plusieurs papes, Hildebrand conçut avec le grand théologien Lanfranc et avec Damiani, célèbre par sa fervente piété, le plan immense de changer radicalement la papauté romaine en une suprématie universelle. Ces trois esprits éminents, indignés de l'effrayante dissolution de mœurs qui régnait depuis quelques siècles à la cour papale, et du rôle subordonné qu'elle jouait vis-à-vis des empereurs allemands, commencèrent en 1056 par faire adopter dans une assemblée d'ecclésiastiques tenue à Rome, le décret suivant : « Le Pape ne peut plus être institué par l'Empereur; « il n'est éligible que par le collége des cardinaux ou des « plus hauts fonctionnaires de l'Église. » En même temps Hildebrand fit déclarer vassal du pape le roi normand de Naples et de Sicile, et rompit ainsi le lien de dépendance qui attachait ce souverain à l'empereur. Les barons normands, non contents d'avoir conquis la belle province française à laquelle ils ont donné le nom de Normandie, s'étaient emparés aussi de la partie méridionale de l'Italie jusqu'aux portes de Rome même, et c'est là qu'ils acceptaient volontiers le rôle de *vassal* du Saint-Siége, rôle qu'ils espéraient changer bientôt en celui de *protecteur*. Alliés soumis du pape, ces rois normands avaient moins à craindre la puissance impériale, et d'un autre côté le pape croyait trouver chez eux un rempart contre les armées allemandes. Les Normands établis à Naples s'étaient déjà tout à fait italianisés : on les considéra comme Italiens, tandis qu'on avait une antipathie toujours croissante et très-pardonnable contre les envahisseurs allemands, qui descendirent de temps en temps d'au-delà des Alpes pour ne faire guère beaucoup de bien aux habitants de l'Italie. Il est certain que le décret papal avait pour motif, entre autres, le sentiment patriotique de la na-

tionalité italienne vis-à-vis des prétentions si arrogantes de l'étranger, c'est-à-dire de l'Allemand.

Le pape avait reçu avec joie de Pépin-le-Bref, père de Charlemagne, la province romaine comme un fief, c'est-à-dire le pape s'était estimé heureux de devenir le vassal ou le dépendant du royaume frank; et maintenant, en 1051, précisément trois cents ans plus tard, le pape se sentit assez fort pour recevoir vassal un roi voisin. Mais écoutez Hildebrand, le grand moine : « Non-seulement tous les rois de la « terre, jusqu'aujourd'hui indépendants du Saint-Siége, ne « l'ont été que par abus, parce qu'ils sont essentiellement ses « vassaux, mais aussi le plus puissant et le plus renommé de « tous les rois, le Roi et Empereur des Allemands, qui jus- « qu'ici a montré l'effronterie de donner et de destituer des « Papes, n'est au fond rien autre chose qu'un vassal de saint « Pierre ; de sorte que le Pape aura désormais le droit, que « dis-je, le devoir même de déposer l'Empereur quand celui- « ci ne serait plus digne du trône le plus important de la « chrétienté. » Hildebrand ordonna en outre à tous les peuples et à tous les souverains chrétiens de vivre en paix, et de ne jamais entreprendre une guerre sans la permission du pape, qui seul, disait-il, est le chef suprême et l'unique juge des chrétiens, responsable devant Dieu seul, et le vrai *Père spirituel* de la grande *Famille chrétienne*. Le pape, en un mot, était selon Hildebrand le soleil, tandis que l'empereur n'était que la lune.

Hildebrand et ses amis, avec lesquels il avait discuté ce nouveau système politique, étaient assurément des hommes de la plus pure vertu, selon l'acception usuelle du mot. Lui surtout avait un talent sans égal de comprendre les âmes et les circonstances ; il possédait une intelligence à toute épreuve, beaucoup de connaissances, une volonté *de fer et de marbre*, comme s'expriment ses biographes. Cet homme était en effet

persuadé de pouvoir réaliser ce qu'il appelait la Cité de Dieu sur terre, une véritable théocratie dans laquelle tout serait désormais réglé et administré par des prêtres aussi vertueux que lui et ses collaborateurs. Mais pour purifier les mœurs très-corrompues des prêtres et pour les tourner vers Dieu seul, il lui parut nécessaire de leur imposer le célibat, en d'autres termes de les séparer autant que possible du reste des mortels. « La Femme, disait-il, a séduit l'Homme au Pa-« radis par la pomme de l'Arbre de la Science ou du Mal, « que le bon Dieu lui avait interdit de manger : la Femme « a donc été la cause du Péché originel : la Femme est donc « la source du Mal ; et pour éviter de tomber dans le Mal, « le prêtre de Dieu doit se retirer de la Femme, les fils d'A-« dam doivent fuir les filles d'Ève. »

Voilà le côté poétique et mystique de la question. L'autre côté était nécessairement d'autant plus matériel : Hildebrand savait très-bien d'avance que la classe ou plutôt la caste des prêtres qu'il allait ainsi constituer, deviendrait par là même une corporation entièrement retranchée du corps social, au lieu de n'en former qu'un membre supérieur. Otez à un homme le droit d'aimer une femme, ou imposez-lui le devoir de ne pas l'aimer, et mettez cet homme ainsi isolé en contact perpétuel avec des centaines de milliers d'autres hommes de la même discipline, et vous verrez infailliblement se manifester chez eux un *esprit de corps* qui n'a plus rien de commun avec l'*esprit individuel*. Entourez chacun de ces hommes singuliers du plus profond respect, enseignez-leur que cette abstinence, dont leur Christ, la Divinité incarnée, avait donné l'exemple, est la base de toutes les vertus qui conduiront au paradis, et vous en aurez fait des êtres à part, qui ayant l'extérieur de tout autre mortel, en diffèrent néanmoins énormément, puisque toutes leurs émotions d'âme, tous leurs sentiments de cœur, toutes leurs passions, tous leurs désirs,

toutes leurs réflexions et toutes leurs idées vont se modifier au fond, et se concentrer avec une sombre et effrayante ardeur dans l'ambition et l'orgueil d'être *au-dessus* de la nature humaine, c'est-à-dire au-dessus du Genre Humain, ou en d'autres termes d'exploiter le monde et de le diriger. Certes, chacun de nous doit s'élever avec toutes ses forces au-dessus des vilains excès et des mauvaises habitudes ; mais prenez-y garde, en déchirant l'unité des deux moitiés de l'être humain, vous ferez de chacune un être non humain. Mais qu'est-ce qu'un *homme* qui n'est plus un être *humain ?* en devient-il un ange? un démon ? Je l'ignore ; mais je sais qu'il est en contradiction avec lui-même, et c'est là le plus affreux de tous les malheurs qui puissent frapper la santé spirituelle et corporelle des mortels.

C'est avec intention que j'ai ici omis de parler de toutes les autres conséquences si déplorables, et pour ainsi dire inévitables, qu'entraîne le célibat organisé comme institution. Je n'ai fait que le critiquer du point de vue le plus élevé, du point de vue psychologique et physiologique. Cela suffit.

Ainsi donc, en 1074, Hildebrand, devenu pape sous le nom de Grégoire VII, frappa le grand coup : il proclama le célibat des prêtres.

Alors le bas peuple prit fait et cause pour cette innovation extravagante, et les força partout d'obéir au décret du pape. L'opposition que le haut clergé allemand y fit, était extrême; Sifrid de Mayence ayant annoncé le décret à une assemblée d'évêques dans la ville d'Erfurt, faillit être assommé sur place par ces prêtres qui, tous pères de famille, ne concevaient point la nécessité de renvoyer leurs femmes. Les évêques Otton de Constance et Ulric de Regensbourg avaient beau démontrer, que le mariage des prêtres était parfaitement permis, et d'après les lois que Dieu avait données à la nature humaine, et d'après les paroles du Nouveau-Testament, surtout

d'après celles de l'apôtre saint Paul. Le pape ordonna même au peuple de s'insurger contre les prêtres mariés, et remporta une victoire complète. Les moines, peu nombreux encore, servirent désormais de modèles au clergé.

Cet enthousiasme du bas peuple pour la vie célibataire et rigoureusement chaste des ecclésiastiques était sans doute une erreur et lui a bientôt coûté très-cher, mais elle était sublime, poétique, touchante. Le peuple voulait absolument un clergé *qui ressemblerait aux saints Anges de Dieu*, comme on disait. C'était au même temps où le culte doux et sentimental de la mère du Christ, de la Vierge Immaculée, s'introduisit dans la chrétienté ; plus la vie ordinaire était déchirée et souillée par des vices et des crimes, plus on exigeait une vie céleste de la part des messagers du ciel. Les extrêmes se touchent.

Quoi qu'il en soit, Grégoire VII prouva par là qu'il avait compris son époque, et surtout l'état des esprits en Allemagne, qu'il connaissait à fond par ses voyages. Cette profonde appréciation lui fait un très-grand honneur, et un véritable philosophe anti-religieux doit une admiration mêlée de respect à ce grand-prêtre, qui a été le plus vénérable et le plus éminent de tous les pontifes qui ont jamais existé. L'Église n'a pas jugé à propos de lui donner le titre de *grand* ni de *saint:* c'est maintenant aux philosophes éclairés, qui seuls ont le coup d'œil juste sur tout le développement historique, d'appeler Grégoire VII, le Grand et le Saint.

Les autres décrets que Grégoire publia, n'étaient que les corollaires inévitables du principe que je viens d'expliquer. Il défendit à tous les rois et à l'empereur, de distribuer des archevêchés et des évêchés ; le clergé seul aura désormais le droit d'élire ces hauts fonctionnaires ecclésiastiques, et le pape seul celui de ratifier leur élection. Par ce coup, Grégoire les rendit tous vassaux du pape, c'est-à-dire leurs vastes territoires cessèrent d'appartenir à l'empereur, et devinrent biens

d'église. Grégoire ordonna, en outre, que la papauté serait désormais au-dessus de toute assemblée d'ecclésiastiques ou *Concile*, et qu'un concile convoqué par un roi ou par l'empereur, sans permission du pape, serait regardé nul et non avenu. Troisièmement, il créa les *légats*, c'est-à-dire il envoya chez tous les souverains chrétiens des hauts fonctionnaires de l'église, comme autant de surveillants et d'inspecteurs.

Contre cette *Cité de Dieu*, qui devait, selon Grégoire, embrasser la chrétienté tout entière, et qui portait la superbe devise : « Le Pape existe de par Dieu et représente Dieu, par « conséquent toute la terre lui doit obéissance : » — contre cette grandiose *Cité de Dieu sur terre*, proclamée par le plus grand et le plus noble des papes, s'arma un empereur allemand des plus faibles et des plus frivoles.

L'issue de ce combat inégal n'était pas douteuse. Henri IV, de race franconienne, et par conséquent peu agréable aux Saxons, prit sa résidence précisément parmi eux, à Goslar, et les offusqua par sa conduite extrêmement déréglée. En même temps les autres hauts princes de l'empire, jaloux de la puissance croissante de l'archevêque de Brême, ami de Henri IV, s'entendent; ils chassent le parti brêmois, le remplacent par celui de l'archevêque de Cologne, ami du pape Grégoire, et donnent au jeune empereur pour épouse, Berthe, fille du margrave italien de Suse, une femme vertueuse et d'un caractère vraiment angélique, mais laide, et par là peu apte pour exercer une influence sur son mari frivole. Il lui manifesta souvent d'une manière insolente son aversion, et essaya même de la provoquer à l'infidélité pour avoir ainsi un motif de divorcer avec elle; mais elle garda son honneur intact et gagna enfin l'amour de son mari. Du reste, un noble ecclésiastique romain, envoyé par Grégoire pour réconcilier les deux époux, y aida : l'impératrice pardonna à Henri et

partagea avec lui toutes ses adversités. En Saxe les seigneurs et le peuple étaient maltraités par l'empereur Henri, qui s'amusa à les faire exploiter par des troupes, venues de l'Allemagne méridionale comme pour reconquérir la Saxe. Une dizaine de hauts seigneurs et d'évêques saxons se liguèrent contre Henri, mais — bien entendu — sans penser le moins du monde à soulager par là les misères du bas peuple saxon. Une guerre formidable des Saxons ou Allemands du Nord (Bas-Allemands) contre les Allemands du Sud-Ouest (Hauts-Allemands), auxquels appartient la Franconie, éclata, et après des pertes de chaque côté, le parti de l'empereur l'emporta pour le moment.

Les Saxons avaient accusé Henri IV devant le pape, et Henri IV y avait en même temps accusé les Saxons. Le grand pape, fort dans son impassible majesté divine, cite l'empereur à comparaître devant lui, et frappe tout évêque qui aura donné de l'argent à l'empereur pour recevoir de lui la fonction épiscopale. Henri se met à rire; Grégoire lui lance la malédiction. Henri en rit encore, mais bientôt il va pleurer.

Toute la population rurale et une forte partie des nobles se détourne de l'empereur, que *la foudre de Saint-Pierre* vient de frapper. Seuls, les paysans libres, c'est-à-dire les paysans qui avaient jusque là échappé à toute espèce de domination, soit ducale, soit épiscopale, et les bourgeois des villes industrielles et commerçantes se déclarent pour l'empereur; ceux-là ne sont guère sensibles à la mystique terreur papale. Néanmoins, Henri est abandonné de son cortége, de sa cour, de ses gardes. Les seigneurs saxons acceptent avec joie cette belle occasion de s'insurger de nouveau contre Henri; tous les autres seigneurs aussi, parmi eux l'ignoble duc de Bavière, un Welfe, qui lui doit beaucoup, se lèvent comme des chiens de chasse à la curée, *pour empêcher*, disent-ils, *le pouvoir impérial de grossir aux dépens des seigneurs*. C'est cette mesquine ma-

nière de voir et d'agir qui, continuée pendant les siècles, a fini par conduire l'Allemagne de nos jours à deux pouces de la ruine la plus complète.

Les hauts seigneurs allemands déclarèrent en séance publique, à Oppenhein près le Rhin, l'empereur Henri, comme sous le poids de la malédiction papale, incapable de présider les destinées de l'empire, tant qu'il ne se sera pas réconcilié avec le pontife de Rome; en même temps ils invitèrent Grégoire à venir à Augsbourg pour régler les affaires allemandes.

Que fait alors Henri IV? Il part en secret, avec l'impératrice et son fils, pour supplier le pape; tout son cortége ne consiste qu'en un seul chevalier, qui, dit-on, est Frédéric de Buren, aïeul de la grande famille ghibeline qui va tout à l'heure occuper le trône allemand. Au milieu d'un hiver extraordinairement froid, ces quatre personnes traversèrent sous de terribles dangers, les Alpes qui n'étaient pas encore pourvues des belles routes actuelles. L'empereur des Allemands, après avoir radouci l'inimitié de son beau-frère, duc de la Savoie, en lui cédant cinq évêchés bourguignons, c'est-à-dire appartenant à l'Allemagne, grimpe comme un chasseur de chamois à côté de la fidèle et généreuse impératrice, qui se fait traîner sur la glace des montagnes sur une peau de bœuf. Telle est la terreur, que cette immense image du Pape romain inspire déjà de loin à l'empereur le plus frivole de l'Allemagne du moyen âge, que même le parti anti-papal en Italie supérieure (Lombardie), qui offre des armées et de l'argent à Henri, est refusé par ce faible pécheur prêt à se repentir. Le pape, déjà en route pour l'Allemagne, s'effraie toutefois de l'arrivée subite de son ennemi, et se retire dans le château fort de Canosse, chez la pieuse et puissante duchesse Mathilde de Toscane, qui s'était faite vassale de Saint-Pierre, comme le roi normand de Naples. Là il cite l'empereur, et le laisse pendant trois jours et trois nuits enfermé

dans la cour du château, en chemise, tête nue, pieds nus. Le temps est froid, la neige couvre le pavé. L'empereur tient son chapelet et récite ses prières sous la fenêtre par laquelle le pontife le regarde. A la fin il fait monter l'empereur, qui se prosterne devant lui, et il efface la malédiction, sous la condition toutefois que la papauté fonctionnera en arbitre suprême dans les affaires de l'empire allemand. Cette scène se passa en 1077, *trois cent vingt-quatre ans après la prosternation du pape Étienne (successeur du pape Zacharie), aux pieds de Pépin-le-Bref, chef des Franks, à Paris.*

On fait bien de rapprocher quelquefois les faits à l'aide d'une simple addition ou soustraction arithmétique; alors l'immense force cachée dans les faits éclate comme par enchantement et saute, pour ainsi dire, aux yeux même des aveugles.

Avant de renvoyer Henri IV, le grand Grégoire prit le pain béni de la messe, le rompit et s'écria : « Mon fils, si les « accusations que tu as lancées contre moi en Allemagne « sont fondées, que la moitié de cette sainte hostie me donne « la mort, » et il la mangea. « Maintenant, mon fils, c'est « à toi de manger l'autre moitié, et que la main de Dieu te « foudroie si tu es coupable. » Henri refusa en pleurant de prendre l'hostie et partit.

Mais, quelle était sa stupéfaction, quand il se vit appelé lâche par tous les Italiens du parti anti-papal ! Alors son sang impérial recommence à bouillir, et il tire le glaive de la vengeance contre son père spirituel. Des troupes anti-papales, italiennes et allemandes, arrivent ; il bloque le château fort de Canosse, et empêche Grégoire d'en sortir soit pour Rome, soit pour l'Allemagne où les hauts seigneurs l'attendaient.

Et voyez la guerre civile éclater dans chaque province de l'Allemagne. Voyez le parti de Grégoire opposer à l'em-

pereur allemand le duc Rodolphe comme *roi*, ou plutôt comme *anti-roi*, qui est oint par le chef du clergé, l'archevêque de Mayence ; mais les bourgeois de Mayence, qui, comme tous les autres bourgeois et comme toutes les communes des paysans libres, préfèrent l'Empereur au Pape, prennent les armes au milieu des réjouissances publiques lors du couronnement, et après une effroyable effusion de sang allemand, ils finissent par expulser de leurs murs l'anti-roi Rodolphe, qui portera désormais le sobriquet de *Roi de la prêtraille*. Il frappe aux portes de Vorms, mais la bourgeoisie de cette ville ne lui ouvre pas. Un combat à outrance éclate dans presque tous les évêchés, entre l'évêque du parti impérial et celui du parti grégorien. Le patriarche d'Aquilée appelle Henri ; les hauts seigneurs de Bavière, mécontents de leur duc Welfe, et ceux de Bohême en font autant. En Souabe on se déchire avec une rage féroce; en Franconie 12,000 paysans libres du Midi viennent prêter secours aux bourgeois de Wurtzbourg contre les grégoriens, qui s'appellent alors les *Fidèles de Saint-Pierre*. Mais tout paysan libre fait prisonnier fut exécuté sous les tortures les plus cruelles; leurs anciennes libertés furent restreintes par la noblesse, et les empereurs se conduisaient d'une manière très-ingrate envers ces braves campagnards.

Henri IV succomba dans plusieurs grandes batailles, mais dans la dernière en Saxe, près Grona, l'anti-roi Rodolphe eut la main droite tranchée d'un coup de sabre par Gottefride (Godefroi), duc de la Basse-Lorraine, qui devint plus tard si célèbre sous le nom de Godefroi de Bouillon. L'anti-roi Rodolphe mourant, se fit apporter sa main, et s'écria avec un regret amer : « Ah, cette main ! — c'est avec elle « que j'avais juré fidélité à Henri ! » — On l'enterra dans un royal tombeau à Merseboorg, et quand l'empereur, arrivé dans cette ville, fut prié par ses courtisans de détruire le

monument funèbre, il répondit tristement : « Non, non, et « encore une fois non ; que Dieu veuille donner à tous mes « ennemis un si magnifique tombeau ! ».

Henri eut alors la satisfaction de prendre Rome même par assaut après un siége de trois ans. Grégoire VII, réfugié chez les Normands de Naples, reprit Rome, mais ceux-ci la pillèrent, et les Romains finirent par chasser les Normands et le pape.

Le grand pontife mourut en 1085 à Salerne avec ces mots touchants : « J'ai aimé la justice, et c'est pour cela que je « dois mourir en exil ! »

Grégoire VII est resté sans égal sur le trône de l'église catholique romaine : on aurait tort en mettant sur la même ligne avec lui le pape Innocent IV *le Massacreur ;* Grégoire n'est peut-être comparable qu'à Martin Luther, le fondateur de l'église protestante allemande.

Les grégoriens en Allemagne créèrent anti-roi Hermann, duc de Luxembourg ; il vainquit les paysans libres du Nord et l'archevêque de Brême, qui combattirent pour l'empereur, mais à son tour il fut vaincu par celui-ci, et déposa la couronne dont Grégoire lui avait fait cadeau. Cet anti-roi reçut le sobriquet de *Roi de l'ail.* Ecbert, élu anti-roi après lui, ne fut tué, et une tranquillité apparente ne fut ramenée, que pour faire place à une autre rébellion plus terrible, dirigée par Konrad, fils de l'empereur même. Henri était vraiment poursuivi par le malheur sous toutes les formes : le voilà marié avec Praxède, princesse russe (c'est pour la première fois que la Russie se rapproche de l'Allemagne), et déjà il se croit obligé de divorcer, ce qui donne lieu à des accusations réciproques de la pire espèce, qui n'ont pour résultat que de rendre Henri à tort ou à raison méprisable aux yeux des Allemands.

Le fils ingrat ne meurt bientôt que pour être remplacé

dans son triste rôle par son frère cadet Henri, celui que le père aimait le plus. Le vieil empereur, qui avait en vain employé les prières les plus touchantes pour ramener son fils Konrad, essaya du même moyen avec le même succès sur Henri, qui, fort du secours du pape et des archevêques du Rhin, força son père de descendre du trône. On raconte que le vieillard, abandonné de presque tous ses anciens alliés, et tombé par trahison entre les mains de son fils, refusa de livrer les insignes de la dignité impériale aux archevêques que le fils lui vient d'envoyer; il se pare encore une fois de la couronne et du manteau de Charlemagne, il saisit une dernière fois le sceptre du plus grand des empereurs, et s'assied en face des délégués; ceux-ci hésitent un moment, mais bientôt ils lui arrachent les vêtements sacrés et vont les porter à son fils. Henri IV n'a pourtant point encore abdiqué : il ne le fait que dans une entrevue personnelle avec son fils, et après s'être en vain efforcé de le fléchir en se jetant à ses pieds. Le fils monte sur le trône, et le père, toujours sous le poids de l'excommunication et comme damné d'avance, se réfugie chez les Lorrains, les bourgeois de la ville de Cologne et l'évêque de Liége. Le fils approche avec des troupes, il est vaincu par le père, mais celui-ci meurt de désespoir à Liége, en s'écriant: « Moi, je vous dis : beaucoup d'hommes ont beaucoup appris, mais on ne se connaît jamais à fond soi-même ! » Son corps, resté sous la malédiction, ne reçoit pas les honneurs d'un enterrement chrétien : ce n'est que plusieurs années plus tard que le pape rétablit sa mémoire, et alors il est déposé dans la cathédrale de Spire, à côté de Berthe, sa fidèle épouse.

J'ai raconté en détail cette première lutte sanglante entre Pape et Empereur. C'est un drame lugubre, d'un côté le grand Grégoire, qui vit en héros vertueux et qui meurt en homme juste dans l'exil; de l'autre côté Henri IV, cet empe-

reur frivole par tempérament et par éducation, qui vit comme un aventurier, et qui, persécuté par ses fils, s'éteint comme un pauvre mendiant (1). Et pourtant cet homme n'avait pas été mauvais au fond ; son crime était de méconnaître son époque et de ne pas savoir se gouverner lui-même. Un siècle plus tard va commencer la seconde lutte, plus grandiose, plus longue, plus violente encore, et à forces égales : nous y verrons des papes éminents combattre à outrance contre un empereur colossal, et l'Empire s'écroulera à jamais, pour ne plus se relever, sous les coups redoublés de l'Église romaine et de la haute aristocratie allemande. Alors commencera cette longue ignominie de l'Allemagne, qui s'est perpétuée pendant six siècles jusqu'aujourd'hui.

DIXIÈME TABLEAU.

L'empereur allemand Frédéric Ier Barberousse monte sur le trône.

Après son père Henri IV *le Frivole*, règne l'empereur Henri V *le Mauvais Fils*. Il se sent de la valeur, il veut suivre les traces de son aïeul Henri III *l'Invincible*, de cet *homme de bronze*, comme un historien l'a qualifié. Mais Henri V n'y réussit point ; il fait le pape Pascal II prisonnier, qui lui avait proposé, et retiré après, des réformes ecclésiastiques très-avantageuses pour le pouvoir impérial ; si elles avaient été réalisées, la séparation radicale de l'État politique et de l'Église spirituelle eût été accomplie, les prêtres seraient redevenus pauvres et vertueux comme aux

(1) Il vendit à la fin ses bottes pour se payer son dîner.

premiers temps du christianisme, et l'Empereur aurait reçu toutes leurs immenses richesses.

Ayant été couronné par le pape, Henri V le met en liberté et retourne en Allemagne ; mais le bas peuple préfère rester sous la domination territoriale des archevêques, moins barbares que les seigneurs. Les seigneurs allemands sont comme toujours jaloux du pouvoir impérial, et les archevêques ne veulent pas redevenir pauvres : le pape est donc forcé à annuler tout et à mettre Henri au ban, sous le poids duquel son père avait souffert pendant toute sa vie. Henri conclut enfin une paix générale avec les seigneurs d'Allemagne, et fit forcément au Saint-Siége les concessions les plus larges : trois ans plus tard il mourut navré de chagrin, le dernier de la maison franco-salienne, après avoir nommé héritier universel de toutes ses possessions, le duc de la Souabe son parent, Frédéric de la maison Vaïblingue ou Hohenstaufe.

Aux bords du Rhin, sur le grand champ d'élection, les quatre puissantes tribus, les Saxons, les Franconiens, les Souabes et les Bavarois, élurent empereur Lothaire, un seigneur saxon

Une guerre civile très-inutile et très-cruelle entre le parti des Velfes, ou comme on le prononçait en Italie, des Guelfes, et celui des Vaïblingues ou Ghibelins, fut terminée sur les instances de saint Bernard, abbé de Clairvaux, le plus éloquent et le plus pur des moines d'alors ; sans cela, la maison ghibeline aurait probablement été exterminée.

L'empereur Lothaire, surnommé l'Homme du Pape, avait de la bravoure et de l'ambition, mais il ne comprenait pas la sublime idée impériale de Henri III l'Invincible. A Rome, il s'agenouilla devant le pontife Innocent II, et reçut de ses mains la couronne comme un vassal. Cette scène humiliante fut représentée dans un tableau avec l'épigraphe : *Voyez le Roi qui devient l'Homme du Pape*, et ce tableau fut mis au

palais du Vatican. Pour laver en quelque sorte cette honte, l'empereur se distingua dans les guerres contre les rois du Danemark et de la Pologne. En Belgique, province de l'empire, le parti français, c'est-à-dire celui des nobles, fut terrassé par le parti allemand ou celui des bourgeois, qui élurent Ditéric, le comte de l'Alsace, pour gouverneur; c'est lui qui donna aux Flandres des chartes municipales tellement libérales, que les communes de Bruges, Gand, Ostende, etc., commencèrent à se développer et à s'enrichir d'une manière éclatante. Dans une campagne contre le pontife et son allié, le roi normand de Sicile, Lothaire était aidé de Konrad le Hohenstauf, duc de la Souabe, et Henri Velfe-le-Fier, duc de Bavière et de Saxe, les plus puissants de tous ses vassaux allemands, mais sans remporter des avantages signalés. Il mourut dans une cabane au milieu des montagnes.

Le parti ghibelin ou hohenstauf s'empresse alors de proclamer empereur son duc Konrad III *le Vaillant*, un héros beau, brave et intelligent comme il n'y en eut pas beaucoup. Il avait tout de suite à se battre contre le parti guelfe ou welfe, dont le chef, Henri-le-Fier, fit tout pour lui arracher la couronne. L'empereur ne voulut pas permettre à ce fier seigneur de posséder deux énormes duchés à la fois, et l'assiégea enfin dans la petite ville fortifiée de Weinsberg, c'est-à-dire *les Vignes*, en Souabe. Là, pour la première fois, le vieux cri de guerre allemand, *Kyrié éleyson*, fut changé en deux cris de partis: les Ghibelins pousseront désormais celui de *Voici Ghibelin!* et les Guelfes, celui de *Voici Guelfe!* C'est donc sous ces deux funestes mots d'ordre et sur l'instigation permanente des papes, que la belliqueuse Allemagne devait se déchirer pendant plus d'un siècle, pour tomber à la fin dans la plus profonde impuissance politique. Le pape n'a jamais cessé depuis Grégoire VII de s'immiscer aux plus grandes comme aux plus petites affaires allemandes, et cette irritation perpétuelle, entre Alle-

mands et Allemands, contribuait, ce me semble, à préparer ceux-ci enfin à faire divorce avec la papauté, quatre siècles plus tard, par la Grande Réforme protestante de Martin Luther.

Même au milieu des tristes combats ghibelins et welfes, on vit encore éclater quelquefois la naïve et touchante loyauté, qui est un des éléments principaux du caractère allemand. Ainsi, après la conquête et le pillage de Weinsberg, l'empereur permit aux femmes de se retirer de la ville en sauvant avec elles tout ce qu'elles pourraient porter sur leurs épaules : et les femmes sortirent chacune emportant son mari sur le dos, la duchesse welfe à leur tête emportant son duc Henri-le-Fier. Konrad en était étonné; mais quand ses courtisans lui conseillèrent de s'y opposer, il répondit : « Empereur d'Allemagne « je suis, je sais tenir ce que j'ai promis. » Il entreprit à la fin, ému par l'éloquence du grand abbé de Clairvaux, la première croisade allemande contre les Turcs, en Asie, pour leur arracher le Saint-Sépulcre du Christ, mais il eut le malheur de perdre une bataille décisive dans les sauvages montagnes d'Icone; l'armée, exténuée pendant trois jours par la faim et la chaleur, affaiblie par des aliments empoisonnés que le misérable empereur des Grecs, Emmanuel, lui avait vendus, décimée par les redoutables flèches des Mahométans, et en outre, effrayée par une éclipse de soleil, fut forcée à rebrousser chemin. Konrad lui-même reçut deux coups de flèche. Les Français à leur tour y essuyèrent un grave échec.

Le malheureux empereur mourut après son retour en Allemagne, où l'orgueilleuse maison des Guelfes avait déjà repris les hostilités. Mais le neveu du défunt, Frédéric Ghibelin, duc des Souabes, son brave compagnon d'armes contre les Turcs, se hâte d'y arriver, on le proclame en 1152, à Francfort-sur-le-Mein, et les Guelfes ne s'y opposent pas.

La plus belle, la plus grandiose, la plus illustre de toutes

les époques politiques de la nation va commencer en 1152.— Et 1852!!

ONZIÈME TABLEAU.

L'incomparable grandeur de l'Allemagne ghibeline, et son combat à mort contre le Pape.

Quand un démocrate socialiste d'origine allemande a jeté un regard sur le passé de la nation, au milieu de laquelle il est né, il se sent profondément ému. Émancipé de tout patriotisme haineux et exclusif, et de tout faux orgueil national, il reconnaît avec joie ce que les Allemands d'un passé glorieux ont produit de bon et de beau; mais il frissonne aussi d'horreur et de dégoût, en voyant ceux d'aujourd'hui tombés dans un abîme d'asservissement et d'affaiblissement politique. Le démocrate socialiste, il est vrai, se sait membre de la Grande Famille humaine, citoyen de la Grande Association qu'on appelle Genre Humain. Il sait que chaque nation a le droit et le devoir de se développer suivant ses besoins rationnels, d'après le triple rapport de la Morale, de l'Intelligence et de la Matière; mais c'est précisément pour cela qu'il souffre à l'aspect de cette nation allemande qui, si richement douée à tous ces égards, se trouve ignominieusement arrêtée en chemin depuis tant de siècles. En Allemagne, il faut le dire, l'état confus et despotique, ce détestable héritage que le Moyen Age lui a laissé, persiste en plein jour; il s'y étale avec une audace inouïe et qui fait un contraste affreux avec l'état apparemment moral et scientifique des habitants.

Le démocrate socialiste d'origine allemande se sent encore le cœur navré d'une autre douleur. Il proclame la solidarité fraternelle de toutes les nations qui sont libres ou qui aspirent

à le devenir par voie de révolution : et en même temps il est forcé à avouer que cette sainte Solidarité, cette unique Justice, a été méconnue par la nation allemande, à l'égard de ses voisins au sud et à l'est. Même en parcourant l'époque la plus brillante de l'Allemagne, celle des grands empereurs ghibelins, Frédérie Ier Barberousse, Henri VI *le Victorieux*, et Frédéric II *le Glorieux*, le démocrate socialiste est plongé à la fin dans une réflexion amère : les guerres incessantes, se dit-il, que l'Allemagne a portées aux villes italiennes, les combats meurtriers et interminables qu'elle a livrés aux cultivateurs slaves, ont produit des maux affreux aux Allemands, aux Italiens et aux Slaves. On lui répond que sans les guerres l'Allemagne n'aurait jamais pu introduire le christianisme dans les pays de l'est, ni développer ses forces nationales, et que sans les guerres italiennes, l'idée de l'Empire allemand, en opposition avec l'idée de la Papauté romaine, n'aurait jamais pris son essor grandiose et terrible. Mais sans même contester le vrai que cette réponse contient, il n'en reste pas moins avéré que les résultats *actuels* de cette longue influence allemande sur la Lombardie et sur la Pologne sont on ne peut plus fâcheux et honteux. C'est là vraiment une diabolique fin de la vaste suprématie allemande au Moyen Age, que cette infâme exploitation des Italiens par l'Autriche, et cette perfide conduite de la Prusse envers les Polonais. Quoi qu'il en soit, il ne reste qu'une seule consolation au démocrate socialiste : c'est de prêcher la réconciliation universelle et le pardon général entre les nations si longtemps adversaires, mais en même temps aussi, d'invoquer la justice humanitaire qui donnera à chacune ce qui lui est dû, l'indépendance chez elle et la disparition finale des despotes financiers, aristocratiques, dynastiques et ecclésiastiques. Une fois cette sublime conciliation internationale faite, toutes les nations seront plus fortes que jamais, et réduiront bientôt en

cendres et en poussière tous leurs despotes réciproques. Ce sera là le point du jour d'un avenir moins maladif, moins perverti, moins insensé, que le passé soit païen, soit chrétien.

Frédéric Ier le Ghibelin, était un des plus beaux chevaliers, doué d'une énergie morale et intellectuelle égale à sa force et à son habileté musculaire. Courageux, généreux, patient, réfléchi sans mélancolie et sans puérilité, un peu mystique et très-poétique, Fréderic Ier n'a connu que les idées hautes et grandioses, au service desquelles il mettait sa prudence et son indomptable volonté. C'était là un véritable modèle allemand de la meilleure sorte quant à l'âme et quant au corps: le front élevé, les grands yeux bleu-foncé jetant un regard toujours pénétrant, tantôt doux, tantôt terrible; la voix sonore et de longue haleine; la chevelure blonde, épaisse et courte; le nez bien fait; les lèvres minces et presque souriantes; la barbe tellement blonde que les Italiens l'appelaient *l'homme à la barbe rousse;* la peau, dit son chroniqueur, blanche et rose comme la neige des Alpes sous les rayons du soleil levant ou couchant; tous ses membres étaient fins et tendres, et pourtant fermes comme du bronze. Cette beauté mâle, régulière et sans affectation était le signe majestueux de la maison ghibeline; jamais l'Europe n'a produit une autre dynastie aussi parfaite sous tous les rapports physiques et psychiques.

Contre cette noble race de héros, se levèrent deux géants, la haute maison welfe en Allemagne et le Saint-Siége de Rome. Le Saint-Siége seul survécut à ce sinistre combat, mais comment?... Nous allons le voir.

Frédéric Ier Barberousse n'a jamais été compris par des historiens catholiques. Cet empereur s'était proposé de continuer la grande œuvre de Charlemagne, c'est-à-dire de maintenir la toute-puissance impériale dans les affaires *poli-*

tiques, et de laisser intacte celle du Saint-Siége dans les affaires *ecclésiastiques*. C'était là déjà le commencement de cette séparation de l'Église et de l'État, dont on s'occupe tant aujourd'hui. Frédéric Ier était très-pieux et avait pris la ferme résolution de protéger l'Église par les armes; mais il repoussait aussi, par les armes, toute prétention de l'Église de gouverner en politique. « Deux chefs suprêmes suffisent « à la terre, disait-il, l'un c'est moi, successeur de Charle- « magne, l'autre, c'est le pape, successeur de saint Pierre; « à moi les corps, à lui les âmes; si le Pape obéissait en « toutes choses à l'Empereur, la religion tomberait en servi- « tude, et si l'Empereur obéissait en toutes choses au Pape, « elle serait bientôt souillée et gâtée par l'ambition, par l'in- « tempérance, par la cupidité. Ces deux chefs suprêmes « doivent se contre-balancer; chacun d'eux administrera « consciencieusement son monde à lui. » Et en parlant de la sorte, Frédéric Ier frappa sur sa vaillante épée; il pensa à Henri IV, le Franco-Salien, et à Lothaire, le Saxon, qui s'étaient agenouillés devant le redoutable pontife. La maison ghibeline, en outre, devait l'origine de sa puissance à ce malheureux Henri, et Frédéric Ier était trop généreux pour ne pas venger son prédécesseur.

Frédéric, après avoir mis sur le trône de Danemark l'un des trois princes danois qui se le disputaient, et après avoir renvoyé les ambassadeurs du Pape, franchit les Alpes en 1154, avec une armée formidable, pour terrasser le parti papal ou guelfe, d'abord, en Italie même, et plus tard en Allemagne. Arrivé à Plaisance, il fait un appel solennel à tous les seigneurs italiens vassaux de l'empire allemand, et menace de punir, selon la loi, ceux qui ne se hâteront pas de marcher avec lui contre Milan, la riche et superbe capitale de la Lombardie et du parti papal. Tous les barons italiens du parti impérial ou ghibelin y accourent, Frédéric les accepte,

mais il refuse se servir du mécontentement général répandu en Italie par Arnold de Brescie, un des plus admirables martyrs républicains, qui prêche à Rome l'établissement d'une république vraiment chrétienne sur les ruines de l'autocratie cléricale. Le pape, oubliant sa haine, appelle Frédéric au secours contre le républicain ; Frédéric renvoie les ambassadeurs d'Arnold avec les mots railleurs : « Laissez donc là « votre vieille république romaine, vous n'êtes plus que des « enfants perdus, et soumettez-vous à nous, qui possédons « la vérité et l'énergie. » Il permit même au pape de brûler vivant le grand et noble Arnold, et foulant aux pieds les cendres encore fumantes du martyr, il fait son entrée triomphale dans Rome. Le pape s'empresse de le couronner, et l'empereur lui tient l'étrier, pour montrer, par cette action allégorique, que le chef de l'Église ne peut se tenir en selle sans le concours du chef de l'Empire. Puis, il livre aux flammes le fameux tableau qui représente l'empereur allemand Lothaire à genoux devant le pape, et dit ces remarquables paroles : « Dieu a fortifié l'Église par l'Empire « allemand, mais elle veut renverser cet empire. Vous avez « commencé par faire des tableaux, puis vous avez fait des « écrits contre l'empire ; vous ferez encore mieux en effaçant « les uns et les autres ; ce n'est qu'ainsi que vous resterez en « paix avec nous. » Les malheureux Romains, révoltés par l'exécution de leur grand Arnold, s'insurgent, et livrent une terrible bataille dans les rues ; l'empereur reste vainqueur, mais il quitte la ville.

Voilà donc le nom allemand encore une fois exposé aux justes exécrations des Italiens.

Frédéric, secouru par le duc de Bohême, réussit mieux en Pologne ; il force le roi polonais Boleslav de renouveler le serment de fidélité envers l'Empire ; on raconte que Boleslav le fit nu-pieds, et portant suspendu au cou un glaive nu, en

1057. Au duc Vladislav de Bohême, l'empereur octroie le titre de *roi*.

En Allemagne, il réussit pour le moment à réprimer les innombrables petites guerres que les seigneurs se faisaient entre eux. Ceux-ci étaient devenus un terrible fléau, non-seulement pour les paysans serfs, mais aussi pour les cultivateurs libres et pour les bourgeois des villes ; il y avait des chevaliers qui ne se nourrissaient que du brigandage sur les routes publiques. Le christianisme et le pape étaient tout à fait impuissants à créer un meilleur état des choses, et l'empereur seul parut aux opprimés comme un ange gardien, en parcourant les provinces avec ses troupes, et battant en brèche des centaines de châteaux forts, qui servaient de repaires à ces seigneurs pillards. Beaucoup de pauvres paysans désertaient les terres de leurs barons et se réfugiaient alors dans les villes fortifiées, qui les recevaient à bras ouverts comme citadins. Frédéric essayait de tous les moyens dont il pouvait disposer ; non-seulement de la violence et de la persuasion, mais aussi de la honte. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple fameux, condamna-t-il un jour Hermann, le comte du Rhin, qui avait rompu la paix par une guerre, petite mais très-cruelle, faite à l'archevêque de Mayence (chef du clergé allemand), à porter sur ses épaules un chien galeux, selon l'ancienne coutume germanique ; ce qui causa à ce superbe baron tant de dépit qu'il s'en alla se faire moine.

Quelques hauts seigneurs, il est vrai, agissaient spontanément dans l'esprit de Frédéric, ainsi Louis, le comte de Thuringe. Celui-ci, sans se douter des tracasseries que les nobles de sa province exerçaient contre les paysans, en fit la découverte d'une manière toute particulière. Egaré dans une partie de chasse, Louis se rend à la nuit tombante chez un forgeron, qui paraît ne pas le reconnaître. Au lever du soleil, l'ouvrier était déjà devant son enclume, en s'écriant à

chaque coup de marteau : « Louis, deviens donc dur ! Louis, « deviens donc dur ! » Le comte lui demande ce que cette exclamation signifie, et reçoit la réponse suivante : « Notre « comte est bon, trop bon même pour ses nobles, qui se mo- « quent de lui et de nous ! » Bientôt après cet avis amical, Louis introduit en effet des améliorations dans le sort des campagnards, et c'est par leurs bras qu'il défait les gentilshommes coalisés dans une bataille sanglante ; il en prend beaucoup de prisonniers, et les fait atteler quatre à quatre à une charrue, qu'il conduit en personne, et il laboure ainsi un vaste champ, appelé encore à l'heure qu'il est *le champ des nobles*. Il reçut pour cela le surnom de l'*Homme de Fer*, et la crainte qu'il avait su inspirer à ces petits despotes était telle, qu'ils le portèrent, après sa mort, dix lieues sur leurs épaules, jusqu'à la chapelle mortuaire. D'autres princes imitaient la politique impériale en s'alliant contre la noblesse avec les villes, auxquelles ils octroyèrent des chartes communales; ainsi fit Henri-le-Lion, chef de la maison guelfe, qui donna des priviléges précieux et des colons à ses villes commerçantes Lubeck, Brunsvick, etc. En Bourgogne, la noblesse ayant fait empoisonner les deux fils de Berthold, comte de cette province alors allemande, le père désolé, qui n'avait plus d'héritiers, se vengea en octroyant de larges libertés communales aux villes de la Suisse, qui appartenait encore à la Bourgogne, et en fondant la ville de Berne, dans le but de susciter de la sorte de dangereux ennemis à sa noblesse. Il y réussit en effet. Sur son lit de mort, Berthold mit ces grandes villes suisses sous la protection directe de l'Empire. Le célèbre conquérant et gouverneur des provinces arrachées aux Slaves païens, Albert le Beau, surnommé l'Ours à cause de sa prodigieuse bravoure, colonisait le pays dévasté par une guerre d'extermination en y appelant beaucoup de bourgeois et de cultivateurs des Flandres et

du Rhin, qui parvinrent bientôt à dessécher les marais de sa Marche (c'est-à-dire province de frontière) connue sous le nom de Brandebourg. Cette province devint plus tard le noyau du royaume prussien.

Le grand empereur se servit avec succès de l'ancien code des empereurs romains. Cette vaste collection de lois, qui, après être restée longtemps oubliée, venait d'être retrouvée dans la ville italienne d'Amalfi, attribue à l'empereur le pouvoir absolu, et ne dit rien du pape. En outre, elle était plus claire, plus déterminée, que l'effroyable amas de coutumes aristocratiques et féodales des Allemands. Des jurisconsultes italiens s'étaient déjà mis à étudier ce code des anciens Romains, leurs ancêtres, et Frédéric favorisa par tous les moyens leurs savantes interprétations. De là la célèbre école de droit à Bologne, qui prêta plus d'une fois un secours puissant à l'empereur d'Allemagne contre les seigneurs rebelles et contre le Saint-Siége. Frédéric convoqua en Italie aussi une grande assemblée législative et administrative, connue sous le nom de *diète lombarde*, composée de tous les hauts vassaux d'Italie; chaque ville italienne (elles étaient toutes plus ou moins républicaines, comme celles d'Allemagne) y envoya de même deux *consuls*, c'est-à-dire deux maires bourgeois. La présidence de cette imposante assemblée pacifique fut confiée à quatre célèbres professeurs italiens en droit. L'idée prédominante dans tout ceci était, que l'empire allemand chrétien descendait directement du ci-devant empire romain soit païen soit chrétien; de là le titre de *Saint Empire romain-allemand*.

Le nouveau code italien, élaboré et voté par cette assemblée, était une fusion du vieux code romain et du vieux code allemand. Il attribua à l'empereur les innombrables droits et priviléges que les ducs, les comtes et les communes bourgeoises s'étaient arrogés; l'empereur seul pouvait dé-

sormais par sa ratification rendre valable la fonction des maires (*consuls*) et des comtes gouverneurs.

Il y fut encore décrété l'indivisibilité et l'inaliénabilité des grands fiefs, afin d'empêcher une fois pour toutes l'éparpillement à l'infini des provinces et des terres féodales, et pour mettre obstacle aux petites guerres entre les seigneurs rivaux. En dernier lieu Frédéric ordonna, selon le vieux droit romain, un impôt d'argent sur les biens et les têtes, chose inouïe chez les Allemands, qui jusqu'alors ne s'étaient acquittés que par des dons gratuits et des prestations en nature.

Or, la grande république de Milan, jalouse de ses priviléges et fidèle alliée du pape, donna le signal de l'insurrection, en chassant le comte allemand Otton de Vittelsback, guerrier fougueux et à toute épreuve, qui y avait voulu lever des impôts, et donner à cette capitale du parti papal ou guelfe un consul impérial ou ghibelin. La plupart des autres communes italiennes, à l'exception de Tivoli, Pavie, Lodi, etc., déclarèrent de même, traîtres à la patrie, leurs délégués qui, dans la diète lombarde, avaient voté les propositions de Frédéric. Le pontife aussi protesta, et après sa mort les cardinaux ghibelins et les cardinaux guelfes, ne pouvant plus s'entendre, proclamèrent deux pontifes à la fois, un Guelfe et un Ghibelin. Alors se renouvela un affreux combat entre l'empereur et la cité de Milan. Les citoyens de cette ville héroïque épuisèrent en vain toutes leurs forces; ils essayèrent même à quatre reprises de faire assassiner leur redoutable ennemi. Après un long siége ils se rendirent, exténués par la faim, et envoyèrent à Frédéric, par une pluie battante, tous leurs nobles et tous leurs bourgeois riches, nu-pieds, nu-tête, chacun un glaive nu suspendu au cou. L'empereur permit le pillage à ses troupes et détruisit les fortifications, mais il sauva les édifices et la vie des habitants. Rainold,

archevêque allemand, emporta comme butin les corps des Trois Rois, et ils sont encore aujourd'hui dans la cathédrale de Cologne. On a dit que Frédéric extermina la ville toute entière, et qu'il promena sur le sol balayé une charrue après y avoir jeté du sel ; ce n'est pas vrai. Mais Milan fut bien plus maltraité que quatre ans auparavant, quand une députation de nobles milanais s'était présentée devant lui pour la première fois et dans un costume pareil. Frédéric rentra en Allemagne où des vassaux avaient recommencé leurs luttes sanglantes.

L'idée malencontreuse, de regarder les communes bourgeoises de l'Italie comme faisant nécessairement partie de l'Empire allemand, porta de nouveau ses fruits amers. Ce qui devait arriver, arriva : les hauts seigneurs allemands, auxquels Frédéric avait confié la surintendance depuis les Alpes jusqu'au Tibre, s'y conduisirent, comme toujours, avec outrecuidance et brutalité ; les alliés italiens, les Ghibelins, assouvissaient avec cruauté et perfidie leur haine civile contre leurs compatriotes guelfes, et le résultat inévitable de cette déplorable invasion allemande était une nouvelle alliance des villes lombardes en faveur du pape. Milan fut rétabli, et les victoires brillantes que les deux fameux archevêques allemands de Mayence et de Cologne, Christian et Rainold, remportèrent avec 1,500 hommes sur 30,000 Romains, étaient tout à fait sans fruits. Christian surtout aurait été digne de servir une meilleure cause ; premier archevêque et chef du clergé de l'Empire, homme politique, orateur, bon général et vaillant guerrier, le plus fidèle ami de Frédéric, toujours à cheval devant ses troupes, dans une armure dorée sous son manteau épiscopal, avec un casque d'or et portant un énorme bâton de fer avec lequel il avait brisé la tête de trente-huit ennemis, cet homme remarquable épuisa inutilement toute son énergie contre le patriotisme héroïque

des bourgeois d'Italie. Mais enfin, que dire de la mesquine maison impériale d'Autriche qui, depuis 1848, s'obstine, dans son incroyable aveuglement, à renouveler en Lombardie les scènes sinistres qui se sont passées il y a huit siècles sous la plus haute de toutes les dynasties européennes? Certes, si les grands empereurs ghibelins Frédéric Ier et Frédéric II pouvaient revenir de leur tombe, ils comprendraient mieux que Habsbourg l'esprit de notre époque : leur première action serait de retirer de la malheureuse Italie actuelle le dernier canon allemand, et de ne le braquer que contre la frontière russe.

L'empereur Frédéric Barberousse essuya enfin une défaite complète par les ravages de la peste, et tournant le dos à l'Italie dans la ville de Pise, il jeta en l'air son gantelet de fer, pour annoncer une prochaine guerre à mort à toute la Ligue des Lombards.

Le nom allemand était de la sorte devenu aussi haï en Italie que dans les contrées slaves. Les Slaves, depuis l'embouchure de la Vistule dans la mer Baltique, et delà tout le long de la côté maritime vers l'ouest jusqu'à la frontière du Holstein, se défendaient à outrance contre la religion chrétienne, qui leur fut apportée à la pointe des épées allemandes. Le mot *fraternité* était encore inconnu, et la religion du Christ ne leur apparut que sous la forme majestueuse, il est vrai, mais despotique, de l'Église romaine en alliance avec la Féodalité allemande, avec des barons et des évêques allemands, avec les droits des seigneurs et les redevances du bas peuple. La langue et les mœurs de toutes ces peuplades slaves étaient forcées de disparaître devant celles des Allemands, qui refluèrent maintenant de l'est vers l'ouest, après avoir émigré quelques siècles auparavant de l'est vers l'ouest, vers le sud-ouest et vers le sud. Pendant la longue absence des Allemands, leurs anciennes provinces avaient été occupées et

fort bien cultivées par des peuplades slaves arrivées de l'est. Elles y avaient fondé de nombreuses principautés et de riches villes commerçantes, dans lesquelles il n'y avait point tant de privilégiés et de serfs que parmi les nations occidentales, les Allemands et les Français. Les scènes sanglantes qui s'y passaient pendant cinq siècles, ressemblaient en violence, en perfidie, et en héroïsme de part et d'autre aux scènes qui ont souillé trois cents ans plus tard le sol de l'Amérique, quand les païens du Mexique et du Pérou furent soumis et christianisés par les Espagnols. Il faut avouer que ces luttes à outrance des païens slaves ont duré infiniment plus longtemps, ont coûté plus de sang et de douleurs que celles des païens américains : mais, en revanche, elles ont fini par faire place à un état social supérieur à celui du Mexique et du Pérou christianisé et colonisé par l'Espagne. Le pauvre genre humain a dû passer jusqu'aujourd'hui par le feu et par le sang : faisons en sorte qu'il se développe désormais d'une façon moins féroce.

La haine internationale des Allemands conquérants et de ces Slaves conquis devenait telle, que le seul nom d'*Allemand* était un mot d'injure dans une bouche slave, comme celui de *Slave* dans une bouche allemande. Les colons allemands se voyaient forcés de labourer leur champ les armes à la main. Le prêtre allemand Bernard, ayant prêché la religion du Christ à la célèbre ville commerçante de Volline (près de Vinéta, englouti par la mer), à l'embouchure de l'Oder dans la mer Baltique, en face de l'île Rugue, aujourd'hui province prussienne, fut pris, mis sur un canot sans rames, sans gouvernail et sans voile, et lancé à la mer sous les cris railleurs de la population slave : « Va-t'en, cher Ber- « nard, va-t'en prêcher ta belle religion aux poissons et aux « vents ! » Le duc slave de cette contrée, appelée la Poméranie, se fit pourtant baptiser plus tard, sur les instances de

saint Otton, évêque allemand, et du roi des Polonais Boleslav; mais les sujets de ce duc s'insurgèrent. Les citoyens païens de la riche ville slave Stettine, sur l'Oder, qui vénéraient dans le sanctuaire de leur temple, comme symbole de la force divine, un grand et beau cheval vivant, de couleur noire, et en outre plusieurs idoles bizarrement défigurées, répondirent : « Nous le savons très-bien, vous ne nous voulez « convertir au christianisme que pour nous imposer plus tard « des taxes et la servitude. » Ils ne cédèrent enfin qu'aux menaces réitérées du roi polonais, et livrèrent leur idole principale, le fameux Triglaf à trois têtes et tout en or, qui fut envoyé en cadeau au Saint-Siége. Aussitôt l'évêque Otton parti, les citoyens retombèrent dans le paganisme, et ne se soumirent qu'au glaive de leur duc Casimir et de ses alliés saxons et danois.

Les Slaves dans l'île de Rugue, à l'embouchure de l'Oder, furent également conquis et baptisés ; le plus puissant de tous les seigneurs allemands et chef de la maison guelfe, Henri-le-Lion, s'était allié avec le roi danois pour les soumettre. Leur capitale Arcone, sur le sommet du beau promontoire de rochers calcaires taillés à pic, fut prise, l'énorme idole de bois fut coupée en morceaux et employée à nourrir le feu du banquet de la victoire; mais les Danois se fixèrent depuis sur cette île et sur d'autres endroits de la rive septentrionale de l'Allemagne.

Le duc guelfe Henri-le-Lion pouvait en effet s'attendre à monter un jour sur le trône d'Allemagne. Sans avoir l'esprit grandiose du chef de la maison ghibeline, il disposait alors presque de la moitié du territoire allemand, des provinces de Saxe, Lubeck, Oldenbourg, Mekelnbourg et de Bavière. Pour se rendre agréable au Saint-Siége, le Lion fit un pèlerinage à Jérusalem, tout seul, sans tirer le glaive, mais très-bien accueilli par les Guelfes ou Papistes domiciliés en

Orient, tandis que ces gens-là avaient fait tout le mal possible quarante ans auparavant à l'empereur ghibelin Konrad III, quand il fit sa croisade à la tête d'une imposante armée. De retour en Saxe, Henri érigea dans sa ville de Brunsvick un lion en pierre, symbole de son influence presque royale et de sa vaillance guerrière. Henri-le-Lion a pourtant joué dans l'histoire d'Allemagne un rôle beaucoup moins noble qu'un autre haut vassal du Nord, Albert-le-Beau, surnommé l'*Ours* à cause de sa bravoure. L'action la plus ignoble que Henri commit eut lieu en Lombardie, où il venait d'entrer avec toutes ses troupes en suite de l'armée ghibeline impériale. Là, précisément au moment décisif, il déclare tout à coup à l'empereur qu'il ne le suivra contre les Italiens coalisés du parti papal, que si Frédéric lui octroie un agrandissement extraordinaire dans l'Allemagne du Nord; il exige surtout qu'on lui cède la riche commune beourgeoise Goslar, dans les montagnes du Hartz. Or, cette ville était indépendante, c'est-à-dire elle n'obéissait qu'à l'Empire. Frédéric refuse donc en colère, et insiste. Le Lion reste morne et silencieux : alors l'empereur le supplie, le conjure par leurs souvenirs de jeunesse et par leur vieille amitié : à la fin il se jette même aux genoux du superbe vassal, et le prie, par l'honneur de la patrie, de ne le quitter qu'après la prochaine victoire remportée sur les Italiens du pape : mais c'est en vain. Un seigneur du Lion pousse même le dédain jusqu'à s'écrier en souriant : « Notre duc le Lion, vois-tu cette couronne « impériale qui roule à tes pieds ? elle va bientôt briller sur « ton front ducal ! » Mais la belle Béatrice embrasse son mari en le relevant, et dit : « O mon empereur, Dieu t'aidera, « quand un jour tu voudras te rappeler cette action ignoble « du Guelfe ! » C'est par cette femme, princesse bourguignonne, que la Bourgogne avait été rattachée de nouveau à l'Empire.

Henri monte à cheval avec tous ses Saxons, et ils retournent en Allemagne.

Frédéric veut encore tenter la victoire, mais il est entièrement défait par les Lombards. C'était un des plus terribles échecs que les armes allemandes eussent jamais subis. L'empereur ne s'en montre point abattu; il offre au pontife Alexandre III et à la commune républicaine de Venise de conclure un traité de paix sans consulter la ligue des Lombards, et le pontife accepte sans hésiter. Dans l'entrevue des deux grands souverains de la chrétienté, à Venise, Frédéric baisa le pied droit du pape, et celui-ci le mit sur l'épaule de l'empereur, en s'écriant : « Dans l'Écriture Sainte on lit : « Tu mettras ton pied sur des serpents et sur des lions. » A quoi Frédéric aurait répondu : « Non, non; cet « honneur, je ne l'offre point à toi, ô Alexandre, je l'offre à « saint Pierre. » Mais dans ses lettres qui existent encore, ce pape ne dit mot de cette scène, et tous sont d'accord sur l'entente cordiale qui régna à Venise entre lui et Frédéric; ce qui se comprend puisqu'ils étaient en effet les deux hommes les plus avancés de leur époque. Du reste, le résultat de la conférence n'était point défavorable à la politique impériale.

Quoi qu'il en soit, la ville de Venise s'est plu à perpétuer, par des tableaux et des inscriptions, non-seulement l'histoire de ce fameux coup de pied, mais aussi la défaite d'un fils de Frédéric dans une bataille navale, par l'institution du vaisseau d'état, le *Bucentaure*, sur lequel le premier magistrat de Venise allait, tous les ans une fois, faire une promenade en pleine mer pour y jeter la bague de fiançailles, qui était censée unir chaque an de nouveau la mer à cette république commerciale. Ce fils de l'empereur n'a jamais existé.

Après avoir humilié dans une rude campagne Henri-le-Lion, l'empereur distribua les nombreuses provinces de ce fier vassal à d'autres seigneurs, en lui laissant la Saxe

seule. La Bavière fut donnée à un ami dévoué de Frédéric, Othon de Vittelsback, les descendants duquel y règnent encore aujourd'hui; le Tyrol et la Styrie en furent détachées. Le Lion s'agenouilla devant le grand empereur, qui le releva en pleurant. Bientôt après l'empereur organisa une solennité imposante, à la Pentecôte, dans la ville de Mayence en 1184. Cette fête était une des plus magnifiques qui jamais eussent été vues en Europe; quarante mille chevaliers, les dames les plus belles et les plus nobles, les poëtes les plus brillants y avaient été invités.

L'esprit chevaleresque du Moyen Age était inconnu aux Grecs et aux Romains païens. Sans parler de la *chevalerie romaine* qui se faisait tant remarquer vers la fin de la république, et qui n'était plus ou moins que la haute classe financière, on ne saurait guère dire non plus que l'époque la plus estimable de la république eût connu ce qu'on désignait au Moyen Age sous le nom de chevalerie. En Grèce, les deux héros de la plus haute antiquité, Thésée et Hercule, qui parcouraient les pays en défendant les malheureux et en tuant les oppresseurs, ont été des chevaliers, mais après ceux-là il n'y en eut plus. Il n'y a pas de doute, l'esprit de chevalerie était un progrès fait sur l'antiquité. Ce progrès, il n'y a pas de doute non plus, a été produit par les Allemands après avoir conquis la Gaule et l'Espagne. Les Goths espagnols, vaincus par les Arabes en Andalousie, dans une énorme bataille de huit jours (du 19 juillet au 26, en 711), précisément cent ans avant Charlemagne, ont commencé d'ouvrir la carrière chevaleresque par leur interminable guerre religieuse contre les Arabes espagnols. Les Arabes espagnols, de leur côté, étaient bientôt devenus aussi aimables que chevaleresques, et c'est évidemment de là qu'est sorti le grand modèle de la chevalerie, qui se communiqua à la France, à l'Allemagne, à l'Italie, à l'Angleterre,

à la Scandinavie, à la Hongrie, à la Pologne ; bref à tous les pays chrétiens, à l'exception, ce semble, des chrétiens byzantins. Le principe de la chevalerie ou, comme on disait alors, de l'*Ordre militaire*, était ainsi un résultat complexe, né de la triple combinaison de l'ancienne force guerrière et poétique des Allemands conquérants, de leur christianisation, et troisièmement de leur radoucissement par les habitants romanisés et par les Mahométans.

Les signes caractéristiques de l'esprit chevaleresque sont en effet des qualités spécialement allemandes, mais embellies et modifiées par la nouvelle religion venue de l'Orient, et par les manières douces et agréables du midi *romanisé ;* c'est de là aussi qu'a été tiré le nom de *romanesque* et *romantique*, dont on se sert pour désigner le bon côté du Moyen Age ou de la chevalerie en général. Ce bon côté n'a cependant jamais pu prédominer sur le mauvais, et la plus détestable folie serait de vouloir ressusciter aujourd'hui le Moyen Age ; folie dont plusieurs souverains allemands sont attaqués, par exemple, Frédéric Guillaume IV, roi actuel de Prusse, l'ex-roi et le roi actuel de Bavière, etc., etc. Cette folie est dangereuse pour les habitants, et plus encore pour celui qui en est attaqué.

L'esprit de chevalerie se composait, en premier lieu, d'une bravoure aventurière et presque aveugle, en l'honneur de Dieu, de la sainte Vierge, des saints, des saintes, des dames, des demoiselles, des orphelins ; mais on ne pensait nulle part à rompre par le glaive des chevaliers les chaînes des paysans. Cette coupable aversion pour la plèbe souffrante se retrouve encore aujourd'hui chez Frédéric Guillaume IV et chez toute la noblesse allemande. La vieille bravoure des Allemands païens était supérieure à celle de toutes les autres nations païennes placées au même degré de barbarie, et il ne faut pas comparer les païens allemands *barbares* aux

païens romains ou grecs *civilisés*. Une armée civilisée battra sans peine une masse de guerriers barbares. Il paraît, en outre, que dans la bravoure musculaire des païens allemands il y avait aussi quelque chose de singulièrement nerveux, tout à fait en proportion avec la nervosité extraordinaire des femmes allemandes ; les hommes, ruisselants pour ainsi dire, de force musculaire, de très-haute taille, rarement maigres, de couleur blanche et rose, de chevelure blonde, aux yeux bleus, avaient parfois des accès de véritable fureur (le *berserke*, la colère du loup) quand ils allaient commencer soit un duel, soit une bataille. Cela se rencontrait encore dans un temps assez récent chez les Danois, les Norvégiens, les Suédois, c'est-à-dire chez les Scandinaviens, cousins germains des Allemands; tandis que chez ces derniers les accès de fureur guerrière (*la furie tudesque*, disaient les Italiens) disparaissaient peu à peu vers la fin du Moyen Age. Les Hérules, de l'Allemagne septentrionale, par exemple, qui, maintenaient en Italie, même au VIe siècle, leurs mœurs païennes, au point de tuer leurs vieillards et de laisser leurs veuves se brûler vivantes sur le bûcher des maris, avaient cette furie au plus haut degré ; dans une bataille contre les Lombards, ils jettent bas tous leurs vêtements, et ne gardant que leurs armes, ils frappent comme des enragés sans intervalle, et quand ils sont refoulés par l'ennemi, ils se précipitent dans un champ semé de lin en fleur, qu'ils prennent pour la surface d'un étang rafraîchissant. Les Scires, les Rouguiens (de l'île actuelle de Rugue ou Rugen) et autres qui ressemblaient fort aux Hérules, ont probablement produit la vaste confédération connue plus tard sous le nom des Bavarois; de là la célèbre bravoure bavaroise. Les Souabes étaient les descendants de la puissante confédération suève qui, composée de cent grands *gaous* ou sections de famille, ne cultivaient leurs champs, tous communs à tous, que par une moitié de leurs hommes,

tandis que l'autre moitié marchait à la guerre; ordre qui fut interverti l'année suivante. Bien que christianisés et attachés à l'agriculture, les Souabes étaient encore sous leurs Ghibelins, d'une vaillance à peu près aussi gigantesque qu'aux temps de la migration des peuples. Les chroniques parlent de guerriers souabes dans les croisades allemandes en Orient, qui frappent des cavaliers arabes ou turcs, en poussant d'un seul coup le glaive de haut en bas, perpendiculairement par l'intérieur de l'homme, depuis sa tête jusque dans la selle du cheval, de sorte que, d'après l'expression naïvement juste de ce temps-là, *le Souabe fait deux Arabes d'un seul.* Ils parlent aussi de guerriers souabes qui, d'un seul mouvement du glaive, tranchent les deux jambes de devant au cheval de leur adversaire; ou qui enfilent sur leur lance, comme sur une broche, douze guerriers grecs, ou magyars, ou turcs, ou slaves. Quoi qu'il en soit, les guerriers souabes avaient reçu le privilége impérial d'ouvrir chaque bataille, de commencer chaque assaut, de forcer les premiers chaque passage. La vieille fureur brutale fut mitigée et disciplinée par l'organisation du métier, ou de l'ordre ou de l'association, des Chevaliers, qui était rigoureusement analogue avec le métier ou l'association ou l'ordre des Ouvriers, par ce simple motif que le principe éternellement vrai de toute association est nécessairement toujours et partout le même, en Chine comme à Paris, chez les Nègres comme à Berlin, quatre mille ans avant Jésus-Christ comme dix-huit cent cinquante ans après. Et certes, les chevaliers, ces hauts seigneurs, n'étaient-ils pas, eux aussi, des ouvriers? des ouvriers en l'honneur de Dieu et de la vertu? Du reste, le modèle qui servit à ces deux vastes associations chrétiennes, celle des Ouvriers et des Chevaliers, était l'ancienne association (ghilde) des *frères de combat*, institution qui date de l'antiquité païenne allemande la plus reculée. Cette ancienne fougue guerrière qui

les fit comparer à leurs dieux immortels, s'était transmise à leurs descendants ; on voyait en effet encore au temps des ghibelins un nombre incroyable de petits seigneurs et hobereaux, appelés *chevaliers-brigands*, qui tout comme s'ils vivaient avant Charlemagne, méprisaient l'ordre et la loi. Le plus intraitable de tous, Éberard, comte de Vurtemberg, inventa la fameuse devise : « Ami de Dieu, ennemi de tous les hommes. » C'est sans doute le mot le plus énergique et le plus précis de cette individualisation farouche et égoïste. Ces seigneurs allemands voulaient vivre indépendants comme les aigles sur leurs rochers ; ils se faisaient construire par de misérables esclaves leurs châteaux forts sur les crêtes des montagnes, et sauvages comme les aigles ils ne planaient sur les autres habitants du pays que pour descendre de temps en temps, et pour les dévaliser ou les tuer. Cette prédilection particulière pour les hauteurs exposées au soleil et aux vents, ils l'avaient héritée de leurs ancêtres païens, qui avaient aimé à y sacrifier aux divinités et à y ériger le siége judiciaire de tel roi, de tel chef de paix. Et voyez ici une autre qualité du caractère allemand, qui s'est maintenue depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours : c'est l'immense plaisir de jouir de la beauté des forêts, des prairies, des rochers, des lacs et des animaux sauvages. De là aussi les surnoms qu'ils se donnaient : le margrave Albert-l'Ours, le duc Henri-le-Lion, le duc Erhard-le-Loup, etc., et les armoiries qu'ils adoptaient. Tacite raconte que les anciens Germains avaient chacun un bouclier orné d'une peinture représentant une montagne, ou une fleur, ou une bête sauvage, etc.

Une autre qualité caractéristique de la chevalerie, le plus profond respect ou plutôt l'adoration du sexe féminin, était également née d'une qualité principale de l'Allemand. Qu'on ouvre un historien quelconque des temps romains, et on y

trouvera assez d'exemples et de réflexions sur ce point. « Parmi les vierges et les femmes d'Allemagne, disent les « auteurs romains, il y a grand nombre de prophétesses, « d'enchanteresses, de prêtresses. » Cela veut dire, en d'autres termes, que le système cérébral en Allemagne était plus souvent que chez d'autres nations en état de somnambulisme héroïque ou religieux. De là vient aussi cette foule immense de contes populaires et de mythes nationaux, qui ont pris la forme particulière d'aperçus profonds ou sinistres, d'à-propos mélancoliques, de bons mots ingénus, de calembourgs satiriques et vraiment diaboliques. Ce fait prouve d'abord une brillante imagination, aussi productive que logique, puis un élément merveilleusement poétique. Quand on y regarde de plus près, on reste comme interdit devant la poésie moderne d'Allemagne, qui est parfois sentimentale, humble et languissante, parfois rebelle à Dieu et au Démon, ironique, moqueuse, satirique, satanique même. C'est là le côté sombre et affreux; le revers en est d'autant plus gai et plus aimable, et c'est lui seul qui se trouve dans la vieille poésie de l'Allemagne chevaleresque. La femme y est regardée comme un ange du ciel, et non comme un ange déchu du paradis. Le chevalier allemand, tout sauvage et tout rude qu'il était en arrivant de son château paternel, apprit bientôt les bonnes mœurs à la cour de son souverain par l'influence civilisatrice des dames et des demoiselles nobles, qui paraissent avoir été bien moins coquettes et moins frivoles que dans les temps suivants. Cette vénération de la femme vertueuse et belle, connue dans les pays romanisés sous le nom de *galanterie*, et chez les Allemands sous celui de *minne*, s'était évidemment produite d'après le culte divin de la sainte Vierge, et par conséquent sous l'influence du christianisme. Seulement, jamais le christianisme n'aurait réussi à la produire, sans le concours puissant du respect primitif que la race alle-

mande a eu de tout temps pour le sexe féminin. Le christianisme; que certains déclamateurs voudraient nous vanter comme la panacée universelle, ne sut point inspirer le noble sentiment dont je viens de parler à d'autres peuples non germaniques ou non germanisés.

Les Provençaux, au commencement du XIIe siècle, étaient les premiers à entonner cette magnifique et sublime poésie, qui se chantait à la harpe et au violon; mais les Souabes se sont élevés au-dessus de tous les autres peuples chrétiens, par l'adoration poétique de la Sainte-Vierge, patronne céleste de tout amour terrestre. Beaucoup de fleurs, du clair de lune, du soleil, un ciel d'azur, des orages, des cascades, des forêts et des plaines peuplées d'animaux, voilà le théâtre sur lequel les poëtes-chevaliers de la Souabe font apparaître leurs héros et leurs héroïnes. Ils ne décrivent les vicissitudes de l'amour terrestre, qu'en montrant le ciel chrétien, qui donnera aux élus des plaisirs plus purs encore et plus durables. Les grands empereurs ghibelins ont composé des poésies, et bien des princes allemands aussi; par exemple Hermann, comte de la Thuringe; Léopold, d'Autriche; le dernier des Babenberg; Henri l'Illustre, comte de la Misnie; Henri, comte de Breslau, en Silésie; Otton, comte de Brandebourg; Jean, comte de Brabant, etc. Les plus éminents de ces poëtes souabes et franconiens étaient de simples gentilshommes, sans grande fortune : Reinmar Zvéter, Valther von der Vogelweide (c'est-à-dire *de la prairie aux oiseaux*), Volframe de Eschenback (c'est-à-dire *du ruisseau aux frênes*). Les célèbres poëtes Ulric de Lichtenstein (c'est-à-dire *de la Roche lumineuse*), et Henri Frauenlob (c'est-à-dire *Louange aux femmes*) chantaient avec un admirable essor le sexe féminin, de sorte que le cercueil de Henri Frauenlob, mort à Mayence, fut porté par les plus belles dames de la ville, jusqu'à sa tombe, qu'elles arrosèrent avec du vin parfumé.

Aucune langue du Moyen Age, avouons-le franchement, ne possède une poésie aussi belle, aussi touchante, aussi vraie que, par exemple, celle du troubadour allemand Gottefride de Strasbourg, au XIIIe siècle : « *L'amour de Dieu.* « Celui qui veut aller à la chasse céleste et s'emparer de l'a- « mour de Dieu, doit porter dans sa poitrine un vrai cœur de « chasseur, un cœur courageux qui ne tremble pas devant les « périls de la chasse. Il doit aussi avoir la force héroïque de « saisir l'amour chaste et pur, et de rester ferme au milieu « de la lutte. Elle est rude, cette lutte, et pour y triompher, « il nous faudra une âme brave et vertueuse. L'amour de « Dieu est fier et en même temps doux et tendre; il dit : « *Donne-moi tout ou rien, je veux pénétrer dans ton sang,* « *dans la moelle de tes os, sinon — je te quitte à tout ja-* « *mais....* Celui qui n'a pas été vaincu par l'amour de Dieu, « ne connaît pas les joies éternelles, ni les pensées justes et « nobles; il est comme une ombre perdue sur un mur, une « pauvre ombre sans vie et sans âme; il est comme un ton- « neau vidé et fêlé, son cœur est comme un miroir obs- « curci, etc. » Aucune langue européenne du Moyen Age chrétien ne saurait non plus nous faire voir une poésie égale à celle de Jean Tauler, le célèbre moine prêcheur du XIVe siècle. « *Un chant de Noël.* Voyez arriver ce navire chargé jus- « qu'au bord : il porte le Fils de Dieu avec sa grâce et sa « puissance, il porte aussi le Verbe Éternel de Dieu le Père. « Le navire, chargé au bord, approche doucement et avec « lenteur; sa voile c'est l'amour, son mât c'est le Saint-Es- « prit. Enfin le navire de Dieu jette l'ancre, le Verbe de Dieu « devient homme pour nous; le Fils divin nous est envoyé... « Et si, comme vassal de Dieu le Père, vous voulez participer « à l'éternité, vous devez d'abord souffrir et vous crucifier, « puis mourir. » — Ce magnifique et tendre mysticisme chrétien des Allemands, qui ressemble au fond à cet autre

mysticisme, si doux et si grandiose du poëte-philosophe mahométan Djelalédine-Roumi, est infiniment supérieur à ce qu'on a appelé mysticisme *piétiste* ou *méthodiste* dans l'Allemagne du XVIIe siècle, et plus encore du XVIIIe. La vieille Église, soit de Rome, soit de Vittenberg, dure, sèche et ennuyeuse comme un rocher insensible et sourdement miné par les vagues, lance sa malédiction contre le mysticisme, puisqu'il ne se jette pas à ses pieds. Elle ignore, l'orgueilleuse, que les invincibles martyrs de la première époque chrétienne ont tous été des enthousiastes et des mystiques; elle ignore, l'insensée, qu'en expulsant avec un haut-goût aristocratique le vrai mysticisme poétique, elle s'est condamnée irrévocablement elle-même à cesser de vivre et à passer, soit à l'état de putréfaction, soit à l'état de momification, ou, pour parler avec la chirurgie, soit à la gangrène humide, soit à la gangrène sèche. Voilà *la belle fin* de l'Eglise chrétienne.

A côté de cette noble et mystique chevalerie du glaive, brillait celle de Dieu, qui avait commencé en France par Abélard et Héloïse, deux véritables martyrs et saints, bien que repoussés et calomniés par la capricieuse Église romaine. A l'époque de l'introduction du célibat romain parmi le clergé allemand, très-récalcitrant à cette mesure, beaucoup d'ecclésiastiques allemands s'en allèrent propager et consolider parmi les Français le mysticisme le plus pur et le plus sublime. Ainsi l'Allemand Ulric de Régensbourg réforme le célèbre monastère de Cluny; l'Allemand saint Bruno, de Cologne, fonde en France l'ordre des Chartreux, et l'Allemand Norbert de Xante, celui de Prémontré. En même temps, le comte allemand Hugo de Blankebourg, devenu abbé du couvent de Saint-Victor à Paris, enseigne en système cet austère et sublime mysticisme, qui fut prêché en Allemagne par deux autres célèbres mystiques, Honoré d'Augst (près Bâle et Rupert de Deutz (près Cologne). Même une femme, la

comtesse sainte Hildegarde, abbesse de Bingue sur le Rhin, qui mourut en 1138, s'éleva, à cette époque, à une hauteur prophétique plus considérable et plus grandiose que celle où plusieurs femmes allemandes inspirées avaient été au temps de l'antiquité païenne. Le pape, l'empereur ghibelin Konrad III et son neveu Frédéric Barberousse, saint Bernard de Clairvaux, Hugo de Saint-Victor, tous les grands hommes du XIIe siècle, regardèrent comme un divin oracle cette comtesse-abbesse, qui unissait à une intelligence cultivée et éminente des visions fort remarquables. Elle prédit entre autres : « Une terrible scission éclatera dans le « Clergé et dans l'Église vers la fin de la cinquième époque. « Et les Empereurs d'Allemagne perdront leur gloire, et « l'Empire se déchirera..... Les rois et les princes se sépa- « reront de l'Empire allemand... Chaque tribu, chaque pro- « vince de l'Allemagne se choisira un souverain particulier, « prétextant que l'Empire allemand est trop vaste et trop « lourd... Et quand l'honneur de l'Empire sera entamé, celui « de l'Église le sera aussi... Alors viendra le fils de la dam- « nation éternelle, l'adversaire du ciel, l'Antichrist, etc. » Quoi qu'il en soit, la comtesse de Sponheim, dans sa sublime et mélancolique imagination, a parfaitement deviné ce qui arriva un siècle plus tard.

Au même temps où le génie allemand prenait son essor vers le mysticisme le plus admirable, le génie des peuples romanisés élaborait la scolastique, et c'est précisément de celle-ci que le Pape commençait de se servir pour les intérêts particuliers du Saint-Siége. Alors il frappait sans pitié, et, disons le mot, sans prudence, les mystiques les plus vertueux qui avaient critiqué avec une noble et sainte colère les actes de ce siége qui s'intitulait *saint*. Après avoir fait maltraiter le mystique penseur Abélard, il traquait les successeurs de ce grand martyr, les Cathariens, c'est-à-dire les *Pures* ou les

Purificateurs, les Vaudois, les Albigeois, etc. Tout homme probe et généreux, qui avait l'intention de purifier l'Église devenue passablement impure, fut aussitôt déclaré par elle « un esprit impur, une bête immonde; » c'était fort commode. Cent ans seulement après la mort du vénérable pape Grégoire VII qui, malgré ses idées un peu extravagantes (à l'égard du célibat des prêtres, de la suprématie ecclésiastique, etc.) n'a jamais aimé à persécuter les hérétiques, le pape sanguinaire Innocent donna le signal des massacres politiques et religieux en grand. Cet *Innocent*, dont le nom seul est déjà une cruelle raillerie, mérite d'être cité comme le père de toutes les Saint-Barthélemi, de toutes les exterminations par les armes et en masse, que l'Église devait se permettre souvent désormais envers les prétendus hérétiques. Son nom a été cloué au pilori par Voltaire et tant d'autres émancipateurs : laissons-le là, il y est bien. Entendons-nous toutefois sur le fond de la question : Innocent, comme le pape qui ordonna la Saint-Barthélemi et d'autres papes massacreurs, étaient assurément des hommes irréprochables sous les rapports personnels ; il faut se garder de tomber dans les platitudes du dernier siècle, qui trépignait de joie quand il croyait avoir découvert une mesquine tache sur la vertu de ces massacreurs. Mais ce qui suffit pour condamner sans retour ces massacreurs sacrés, c'est qu'ils frappaient sciemment des hérétiques dont la morale et la croyance étaient plus pures et plus simples que celles de l'Eglise officielle. Innocent, par exemple, le savait parfaitement; l'ordonnateur de la Saint-Barthélemi le savait aussi. Ils n'ignoraient pas non plus qu'un élément doux et conciliateur existe dans la doctrine du Christ, dont ils étaient les vicaires ; tandis que les empereurs probes et généreux de Rome païenne, les Décius, les Dioclétien, ces cruels persécuteurs du christianisme, n'avaient point adopté la clémence comme principe *religieux*. Quant au

côté *politique*, il était parfaitement égal; les papes exterminateurs des hérétiques craignaient la décomposition de l'Église, et les césars exterminateurs des chrétiens craignaient la décomposition de l'État romain. Défalquez-en le côté *politique*, il ne reste que le côté *religieux* : et sur ce champ religieux, les papes sont évidemment moins excusables que les césars païens.

Inutile de rappeler ici la fameuse défense que fit Innocent à tous ceux qui n'étaient pas prêtres, de lire la bible et de s'y éclairer eux-mêmes. Celui qui ne se gêne pas de hacher en morceaux les *corps* des hérétiques, se moquera à plus forte raison de la liberté de leurs *âmes*. Voilà l'origine de la Sainte Inquisition, qui abrutit l'esprit et qui brise le corps de ses sujets: en 1198, le successeur du prince des Apôtres, le lieutenant du Christ, le vicaire de Dieu, organisa cette juridiction *éminemment chrétienne*.

Dès ce moment fatal, le christianisme officiel est devenu l'ennemi du genre humain et lui a jeté le gant. Wicliff l'Anglais, Huss (prononcez Housse) le Tchèque, ont ramassé ce gant, mais c'est Luther l'Allemand qui a porté le grand coup décisif, un coup affreux dont la plaie, bien qu'elle soit fermée à l'extérieur, reste empoisonnée et sera nécessairement mortelle.

Frédéric Ier Barberousse, après avoir dompté son vieux camarade et rival Henri-le-Lion, c'est-à-dire après avoir établi une certaine tranquillité en Allemagne, essaya d'en faire autant en Italie. Souverain féodal de l'Italie septentrionale, il voulut l'être aussi de l'Italie méridionale, de Naples, pour dominer avec un succès durable la résidence papale en Italie centrale. L'empereur fit donc épouser à son fils Henri la princesse Constance, dernier rejeton de la dynastie normande de Sicile et d'Apulie, comme on appela Naples. « L'Italie

« est comme une anguille, disait-il en souriant, qu'il nous « faut tenir par la tête et par la queue à la fois, afin qu'elle « ne nous échappe plus. » Mais au même instant il laissa faire le roi de France Philippe-Auguste, qui, *ayant eu l'intention* d'épouser une comtesse du Hainaut, exigea l'occupation du Vermandois, province appartenant au Hainaut, bien que cette comtesse fût morte *avant* le mariage. Les comtes Baudoin du Hainaut et Philippe de Flandres ne réussirent pas à défendre le Vermandois contre Philippe-Auguste; l'empereur négligea des provinces qui ne demandaient pas mieux que de rester allemandes, et fit tout pour garder la malheureuse Italie, qui avait pour l'Allemagne une horreur justement motivée. L'Empire allemand, comme ensorcelé par un philtre mystérieux, lutte pendant des siècles pour s'attacher la belle et fière Italie: elle le repousse toujours et partout, et il finit par tomber en démence.... C'est là précisément le nœud tragique de cet immense et redoutable drame au Moyen Age, de cette longue lutte entre l'empereur allemand d'un côté, et la nationalité d'Italie alliée avec le Saint-Siége de l'autre.

Six ans après la célèbre solennité impériale de la Pentecôte à Mayence, le grand empereur mourut subitement, en héros guerrier comme il avait vécu. Le règne des princes chrétiens en Orient, qu'ils avaient conquis par leurs croisades, étant descendu au dernier degré d'inanition et de dépravation morale et matérielle, fut menacé par Salah-Eddine, un des plus grands hommes que le mahométisme ait produit. On peut reconnaître la véritable grandeur d'une époque, quand on y trouve du génie et du cœur également sur les deux côtés opposés, dans les deux camps ennemis. L'époque ghibeline mérite en effet le nom de la Grande, de l'Incomparable Époque des Allemands. Là, d'éminents pontifes romains; là, d'éminents empereurs allemands; là aussi, d'éminents chefs mahométans; ces trois partis, ennemis jurés l'un de l'autre, produi-

saient pour ainsi dire à l'envi des individus contemporains dans lesquels se concentrait et s'incarnait toute la puissance de l'idée.

Ainsi, le grand Frédéric Ier, âgé de soixante-dix ans, combattra en Orient le grand Salah-Eddine, qui vient de s'allier même le prince chrétien Raimond de Tripoli, de battre les autres princes chrétiens dans la fameuse bataille de Tibériade, et de faire prisonnier Guido, le roi chrétien de Jérusalem. Cette défaite prouve encore une fois que la foi chrétienne, unie au cérémonial chrétien, est bien peu de chose sans la vertu.

Trois ans plus tard, l'Empire allemand tout entier se met en mouvement pour reconquérir le Saint-Sépulcre. Cent mille chevaliers allemands montent à cheval sous les étendards des seigneurs allemands Philippe de Flandres, Frédéric de Souabe, Louis de Thuringe, Herman de Bade, Berthold de Méran, Léopold d'Autriche. Ce n'est pas sans un juste orgueil qu'on se répète alors partout la lettre dans laquelle Frédéric annonce la guerre au chef mahométan : « O Salah-Eddine! prince « des mécréants, tu vas maintenant connaître nos aigles « impériales qui planent victorieuses au-dessus de leur na- « tion allemande; tu verras bientôt nos légions composées « de peuples différents; tu verras la *fureur belliqueuse* des « Germains qui courent aux armes dans la paix même; tu « verras l'invincible chef de l'Empire, tu verras la jeunesse « allemande qui ne fuit jamais. Voici le Bavarois à haute « taille, et le Souabe si rusé, et le Franconien si prudent; « voilà l'Albanien et le Cimbre des prairies du Holstein, et « le Saxon qui ne joue qu'avec des glaives, et le Thurin- « gien, et le Vestphalien, et l'habile Brabançon, et le Lor- « rain qui ignore ce que c'est que la paix, et le Bourgui- « gnon remuant, et le Frison sur son chariot rapide, et le « Bohême plus farouche que les bêtes sauvages de ses forêts,

« et l'Autrichien, l'Illyrien et le Lombard; tu verras enfin,
« O Salah-Eddine! ce que pourra notre bras. »

Après avoir été reçu avec tous les honneurs par Béla, roi des Hongrois, et ayant tenu à Belgrade, aux bords du Danube, un magnifique tournoi, comme un prélude pour la campagne sanglante qu'il allait ouvrir, l'empereur allemand entre dans l'empire byzantin, culbute les brigands slaves et boulgares des montagnes, et paraît tellement formidable aux Byzantins, qui détestent moins les mahométans que les chrétiens de l'ouest, qu'ils font tout pour se débarrasser de lui. Mais les Byzantins s'y prennent maladroitement, et poussent la lâcheté au point d'empoisonner à Philippople les guerriers croisés qu'on y avait laissés malades. L'empereur allemand en colère rebrousse chemin — et cette vaste ville grecque a cessé d'exister : on n'en voit même plus les ruines. L'empereur allemand frappe aux portes de Constantinople, et l'empereur grec Isaac, *tout tremblant et les mains jointes*, lui prête toute la flotte grecque pour transporter en Asie l'armée allemande, dont les Grecs dégénérés surtout craignent la présence dans leur capitale. Les Allemands, ce semble, étaient des géants vis-à-vis de ces Grecs; un bourgeois de la ville souabe d'Ulm, par exemple, se battit seul contre dix Byzantins, et les égorgea tous. Frédéric, rappelant les souvenirs de la triste croisade dépourvue de succès qu'il avait faite dans sa jeunesse, sous son oncle l'empereur Konrad III, réussit à conquérir Icone, ville importante, la même où quarante-trois ans auparavant son oncle avait été battu par les mahométans. Ceux-ci — c'étaient des Turcs — lui offrent une trève ; Frédéric leur envoye une petite monnaie d'argent, en disant : « Allez « la partager entre vous, tandis que nous partagerons votre « pays entre nous. » Malgré les chaleurs et la faim, le plus grand enthousiasme ne cessa pas de régner parmi les Allemands; chaque fois que l'empereur leur adressa un discours

encourageant, ils lui répondirent avec un chant populaire et belliqueux. Mais au milieu de cette carrière de triomphes, Frédéric se noya dans la rivière de Sélef, en se baignant ou, comme d'autres disent, en la traversant à la tête de ses hommes.

La destinée de l'Empire allait s'accomplir; c'était là son premier avertissement.

Le reste de l'armée, après avoir perdu beaucoup de monde et plusieurs chefs, se joignit aux croisés anglais et français, sous Richard-Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste.

Le peuple allemand, loin d'ajouter foi à la triste nouvelle, conçut alors l'idée que son grand empereur reviendrait un jour comme un Messie politique et conquérant; idée patriotique qui se trouve aussi chez d'autres nations, par exemple chez les Portugais espérant le retour victorieux de leur jeune roi Sébastien. Quant à Frédéric, le peuple se l'est représenté pendant des siècles comme un héros enchanté, ni mort ni vivant, assis en pleine armure à une table de marbre, sur un banc de marbre, la tête appuyée sur ses mains, dans le souterrain d'un château en ruines sur le sommet du Kiffhaus, montagne isolée qui s'élève en Thuringe, au-dessus de la belle et fertile plaine appelée la Prairie d'Or. Le corps de l'empereur gisait enterré à Antiochie en Asie, mais le peuple, voulant absolument le posséder au milieu de l'Allemagne, y suppléait par un mythe aussi poétique que saisissant. Il ajoute que l'invincible Barberousse, dont la barbe, pendant ce sommeil merveilleux et séculaire, a déjà atteint la pointe des pieds, se réveillera quand l'heure décisive sera arrivée et que les corbeaux noirs ne voleront plus autour de la montagne. Alors, monté à cheval, le glaive nu et la lance au bras, il appellera aux armes la nation allemande pour la conduire à la victoire définitive, qui fera de l'Allemagne le plus glorieux et le plus heureux de tous les pays. Ce sublime conte populaire, comme tout autre, montre

pour ainsi dire *à nu* l'âme du peuple qui l'a mis en circulation. Du reste, la forme mythique était alors fort usitée; le génie populaire de l'Allemagne, ayant produit toute une série de contes fabuleux et de chansons merveilleuses en l'honneur des deux célèbres chefs de la maison guelfe, Ernest et Henri le *Lion*, en fit autant du chef de la maison ghibeline; l'une et l'autre représentaient la grandeur de l'Allemagne, aux yeux de cette époque si naïve et si fougueuse. Les chefs guelfes et les chefs ghibelins avaient visité en bons chrétiens l'Orient mystérieux et mythique; delà aussi la forme mythique et mystérieuse des contes en prose et en vers que le peuple composait en leur mémoire. Il paraît même que le peuple avait plus d'affection pour ses ducs welfes que pour ses empereurs ghibelins; ceux-là restaient parmi leurs paysans et bourgeois, ceux-ci ne faisaient que parcourir l'Allemagne d'un bout à l'autre pour tourner toute leur énergie vers l'Italie, qui n'avait aucunement besoin d'eux.

On voit encore en Souabe, au pied du célèbre mont Hohenstauf, la petite chapelle où Frédéric, dans sa jeunesse, avait l'habitude d'entendre la messe; sur la porte murée on lit: *hic transibat Cæsar*. A Guelnhausen (c'est-à-dire *maison de Guéla*), on trouve les débris du superbe palais de sept cent dix pieds de longueur, bâti en l'honneur de la belle et vertueuse Guéla, qu'il avait aimée avant de monter sur le trône, et qui se fit religieuse, uniquement pour ne pas l'arrêter dans sa carrière de héros et d'empereur.

L'empereur Barberousse mort en 1190, son fils Henri VI prend possession du trône, et son premier mot au pape et aux Italiens papistes est : « Mon père vous avait châtiés avec « des fouets ordinaires, moi je vous châtierai avec des fouets « de fer! » C'était l'empereur le plus énergique de l'Allemagne, le plus dur, et malheureusement aussi le plus cruel en-

vers les ennemis de l'empire : Henri VI, c'est l'incarnation de l'Allemagne terrible, son père Frédéric Ier, celle de l'Allemagne grandiose, son fils Frédéric II, celle de l'Allemagne magnifique et aimable.

Henri VI, *le Terrible*, se proposa pour modèle Henri III, devant lequel des pontifes avaient tremblé. Mari de la princesse napolitaine Constance, il marche sur Naples, dont le roi, frère de Constance, était mort sans héritiers directs. Il traverse la Lombardie, dont les villes ghibelines s'empressent de lui ouvrir leurs portes; il force le pape de le couronner, et, pour se concilier les Romains, il leur livre perfidement la ville voisine Tivoli, très-haïe d'eux et très-fidèle aux empereurs allemands. C'est là une action ignoble ; la pauvre petite ville subit toute la vengeance romaine. Après un premier échec, Henri VI s'empare de Naples et de la Sicile. Là, il commet encore une cruauté inutile : ayant promis au jeune fils du baron de Tarent, son roi rival, de lui laisser intacte sa propriété paternelle, il l'accuse bientôt d'une conspiration, lui fait arracher les yeux, le fait mutiler, et le laisse mourir dans un château fort en Souabe. *Le même jour où il fit appliquer cette torture au jeune Normand*, l'impératrice accoucha d'un fils qui, sous le nom de Frédéric II, monta sur le trône d'Allemagne, mais dont les descendants *périrent tous misérablement, sans gloire, et sous les mains des valets du pape.*

Henri VI, *le Terrible*, était souvent aussi cruel dans ses rapports simplement personnels; à un duc napolitain accusé d'être l'amant de l'impératrice, il fit clouer sur la tête une couronne de fer rougi, après l'avoir attaché sur un trône de fer rougi. Le pape Célestin III, effrayé de la puissance impériale en Italie-Inférieure, lance l'excommunication contre Henri ; mais celui-ci en rit et continue à organiser son royaume sicilien, où il se débarrasse de tous les papistes, soit en les tuant, soit en les transportant en Allemagne. Quant à

l'Italie-Supérieure, il établit en Toscane son frère Philippe, auquel il donne pour épouse la belle Irène, princesse impériale de Constantinople. Dès lors, Henri *le Terrible* écrit à l'usurpateur Alexe, qui vient de détrôner et de mutiler l'empereur grec Isaac, père d'Irène : « Je t'ordonne de comparaître devant moi, empereur d'Allemagne et roi d'Italie; si « tu désobéis, je viendrai te chercher avec mes guerriers alle- « mands, qui ne portent pas comme les vôtres, il est vrai, « des perles ni des pierres précieuses, mais qui ont des yeux « flamboyants de colère et des gouttes de sueur : voilà leurs « pierres précieuses, voilà leurs perles. » Alexe, effrayé de cette menace, paya une amende considérable, mais Henri n'y fit plus attention, et arma sans retard pour s'emparer de cet empire grec dont Irène était l'héritière, et pour réaliser enfin la grandiose idée de Charlemagne, qui lui aussi avait voulu réunir l'empire grec à l'empire allemand par l'intermédiaire d'une impératrice grecque nommée Irène (1).

Cette nouvelle croisade organisée par Henri contre les mahométans et leurs amis, les Grecs, se mit en mouvement. Le terrible empereur l'avait placée sous les ordres de son chancelier et archevêque-primat, Konrad de Mayence; tous les autres grands barons allemands étaient présents, y compris les archevêques de Brême et de Cologne. L'archevêque de Mayence proclame l'île de Chypre et l'Arménie dépendantes de l'empire allemand, et annonce hautement que l'heure est venue où l'Orient chrétien tout entier sera mis sous la domination allemande. « A quoi bon deux empereurs dans la

(1) C'est en suite des rapports fréquents entre les dynasties impériales de Byzance et d'Allemagne, que déjà au temps des grands Ottons l'ancien étendard allemand, l'*Archange Michel terrassant le Démon*, sous lequel les Allemands vainquirent les Hongrois païens, fut remplacé par l'*Aigle noire à deux têtes*, qui signifiait l'union des empires grec et allemand. Cette aigle fut plus tard adoptée par l'Autriche et par la Russie.

« chrétienté? s'écrie-t-il ; elle n'a qu'un pontife, elle n'aura « qu'un empereur ; ce sera le nôtre, et le pontife romain « sera le souverain suprême des âmes, comme l'empereur « allemand celui des corps. »

Là, dans la ville riante de Messine, au début de sa carrière glorieuse, au moment même où le jeune aigle ghibelin va prendre son incalculable essor, il meurt subitement, on ne sait si c'est d'un poison habilement administré par les papistes, ou en suite d'un verre d'eau glacée au milieu des plus fortes chaleurs. Et les papistes de jubiler : « Voyez l'impie, « voyez l'anti-christ, voyez le tyran allemand ; Dieu l'a frappé « dans l'excommunication. »

La même année 1194 voit monter sur le siége papal Innocent III, le *Buveur-de-Sang*, comme l'appellent les Ghibelins. Peut-être n'ont-ils pas tout-à-fait tort ; nous allons voir. Mais en tout cas ne nous attendons pas à trouver un pontife égal au grand et vénérable Grégoire VII. Du reste, Innocent III, doué d'une énergie indomptable et d'une perspicacité extraordinaire, fit de sorte que bientôt l'Italie entière devint une province papale. Les citoyens de Rome, toujours opposés aux papes, obéirent à celui-ci ; en Lombardie, les Guelfes imposèrent silence aux Ghibelins, et Constance, la veuve de Henri VI, ayant mis son fils, Frédéric II, sous la protection du Saint-Siége, ce jeune prince ghibelin régna sur la Sicile comme humble vassal et tributaire du redoutable Innocent qui, en outre, se fit donner les provinces impériales Ravenne, Spolète et Ancône. La terrible puissance ghibeline parut donc complétement abaissée, et Innocent put, en effet, dire en souriant : « Nous faisons verser des « larmes aux mânes de Henri VI et de Barberousse ! »

En Allemagne, le chef de la maison welfe, le vieux Henri *le Lion*, était mort deux ans avant la fin de Henri VI. Après

avoir permis à son fils aîné d'épouser la nièce de Barberousse, la haine séculaire de ces deux hautes maisons s'était éteinte, et le Lion, fatigué des guerres, passa ses derniers moments dans sa chère cité de Brunsvic à faire une collection de vieilles chroniques qu'il se fit lire par ses chapelains. L'énorme territoire welfe fut distribué à d'autres seigneurs, et les fils du Lion n'en conservèrent que les pays de Brunsvic. A la même époque eut lieu la singulière captivité de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, qui, après avoir infligé en Palestine les outrages les plus scandaleux aux croisés allemands, ses alliés, avait été retenu prisonnier dans le duché d'Autriche.

Le duc avait si vaillamment combattu à l'assaut de Ptolémaïs, que ses habits de couleur blanche parurent tout rougis par le sang mahométan, à l'exception d'une bande transversale que sa ceinture avait couverte ; c'est cette couleur rouge-blanche que les Autrichiens mirent sur leur étendard, quand l'ancien eut été arraché et foulé aux pieds par l'insolent Richard Cœur-de-Lion. Le duc, n'ayant pu se venger en Palestine, parce que l'immense majorité des croisés allemands s'en était retirée à la mort de Barberousse, réussit à s'emparer de son ennemi qui remonta le Danube pour retourner en Angleterre. Henri VI ayant condamné Cœur-de-Lion à payer une énorme somme d'argent (1), et à se déclarer vassal de l'empire d'Allemagne, lui rendit la liberté. Le duc d'Autriche ne se réjouit pas longtemps de cette victoire ; étant tombé de cheval, et ayant longtemps cherché en vain des chirurgiens pour lui amputer sa jambe en gangrène, il y mit lui-même une hache et ordonna à son chambellan de frapper. Après cette opération héroïque, le vaillant duc Léo-

(1) Dont on employa une partie à construire le mur d'enceinte de Vienne, capitale du duché d'Autriche.

pold mourut, et tout le monde s'écria que ce fut la juste punition de Dieu pour avoir jadis retenu en prison Richard Cœur-de-Lion. Le pape aussi l'avait mis en excommunication pour ce même motif; remarquons toutefois que Cœur-de-Lion était un des rois les plus abominables du Moyen Age, et qui ne doit sa réputation honorable qu'aux flatteries outrées des chevaliers-poëtes d'Angleterre et de France.

La même ville orientale Ptolémaïs fut témoin d'un événement infiniment plus important. Le petit nombre de croisés allemands qui, après la mort subite de leur grand Frédéric Barberousse, était resté sous les ordres du duc d'Autriche dans l'armée d'occupation des croisés français et anglais, eut trop à souffrir du mépris hautain que lui portaient les chevaliers français et anglais de l'ordre Saint-Jean ou des Hôpitaux. Au lieu d'ouvrir leur lazaret aussi aux blessés allemands, ils les raillèrent amèrement. Alors un bourgeois de Brême, vaste capitale commerciale de l'Allemagne septentrionale, fonda sous les murs de Ptolémaïs un ordre allemand, celui des *Chevaliers allemands* ou *Teutoniques*, portant un manteau blanc avec une croix noire. Comme les chevaliers de Saint-Jean et du Temple, ils étaient tous à la fois moine, guerrier et gardien des blessés. Ils s'appelaient aussi les *Chevaliers de la sainte Vierge Marie* ou les *Mariens*. « Leur fondateur et grand-maître, Valpote de Bassenheim, dit un vieux chroniqueur, était un homme bourgeois, mais plus noble en paroles et en actions que maints gentilshommes. » Son successeur, Otton de Carpen, était, de même, un citadin brêmois.

En 1210 enfin, sous leur célèbre grand-maître Hermann de Saltza, ils commencèrent à prendre cet immense essor qui en fit le plus important de tous les ordres de la chrétienté, en germanisant et en christianisant par le glaive la côte de la mer Baltique, depuis Dantzig jusqu'à Mémel. Ce sont, en effet, ces terribles chevaliers de Marie qui, recrutés parmi la

noblesse allemande et organisés en une puissante et rigoureuse oligarchie de deux mille frères, ont fini par enraciner aux côtes Baltiques de la Prusse ce vigoureux élément allemand qui, par sa haine mortelle contre la Russie comme par son énergie morale, intellectuelle et matérielle, servira bientôt d'avant-garde démocratique contre le tzar moscovite, ennemi du genre humain.

Le pape Innocent III, que d'odieux flatteurs ont osé placer au-dessus du grand et généreux Grégoire Hildebrand, eut cependant un début plein de succès. Il humilie à tour de rôle, pour ainsi dire, les rois Philippe-Auguste de France, Jean d'Angleterre, et ceux d'Espagne, de Hongrie, de Norvége, de Pologne, de Dalmatie et de Boulgarie. Le pontife crut n'avoir affaire qu'à un autre Henri IV le Frivole, comme jadis le grand Grégoire VII ; mais le jeune fils de Henri-le-Terrible fit bientôt trembler l'univers chrétien et le hautain pontife. Ce dernier rouvrit la lutte à mort, en cherchant à tenir en échec la maison ghibeline par une division bien calculée. En laissant la Sicile au jeune Frédéric, âgé de quinze ans, qu'il maria avec la princesse Constance, fille du roi Pierre d'Aragon, il lui barra le chemin d'Allemagne, où Philippe, frère de Frédéric, élu roi par les barons de l'empire, eut bientôt pour rival Otton, fils de Henri-le-Lion. La vieille haine des deux hautes maisons se réveille tout à coup. Le Guelfe Otton, appuyé du pape et des rois d'Angleterre et de Danemark, est proclamé anti-roi. Le Ghibelin Philippe, beau et doux comme sa jeune épouse grecque Irène (qu'un célèbre poëte allemand de ce temps-là appelle « la colombe sans fiel, la rose sans épines ») est assassiné par le duc de Vittelsback, et Irène meurt d'effroi. Otton fait tuer l'assassin, et il reçoit à Rome la couronne des mains d'Innocent, sous le nom de Otton IV, mais les Romains, toujours ennemis des Allemands, chassent

ces étrangers, et quand l'empereur guelfe à son tour menace le pape, auquel il venait de faire les plus grandes concessions, celui-ci lui lance l'excommunication et ordonne aux princes allemands de proclamer roi allemand le jeune ghibelin Frédéric. Innocent fait en même temps prêcher par les dominicains, une croisade impie contre les sectaires républicains ou albigeois en France méridionale, qui refusent de reconnaître la hiérarchie souillée par tant de crimes, et il annonce que l'extermination de ces hérétiques sera plus agréable à Dieu que la guerre contre les mahométans. Des Allemands fanatisés, sous les ordres du duc d'Autriche, Léopold le Jeune, et du cardinal d'Ourack, avides de sang, de butin et du pardon général des péchés, accourent, et toutes ces bandes meurtrières de papistes français, allemands, italiens, se ruent comme des bêtes féroces, pendant de longues années, sur cette noble et vaillante population de la France méridionale, qui a le tort de vouloir abolir les affreux scandales de l'Église. Voilà le beau modèle de la Saint-Barthélemi. Innocent veut pourtant une amélioration ecclésiastique, il la fait voter en 1215 dans un concile romain ; mais ayant refusé son oreille à la vraie voix populaire des Albigeois, il est forcé de ne s'adresser qu'à un clergé corrompu, et sa réforme reste en état de projet. C'est le sort de tout réformateur maladroit et de courte vue ; tandis qu'un véritable réformateur, un Grégoire VII, un Martin Luther, réussissent en marchant avec l'opinion publique de leur époque. Cette guerre injuste du Saint-Siége contre le midi de la France, dont elle écrasa la civilisation et le commerce, est d'un intérêt tellement palpitant, qu'un des poëtes allemands les mieux inspirés, le noble Strahlenau (ou Lenau (1) comme il s'appelle par abréviation) en fit avant 1848 l'objet d'un poëme populaire et sublime, qui a laissé une impression ineffaçable dans

(1) Né en Hongrie.

les esprits allemands. Il commence : « Voyez le tigre dans son « désert, le tigre si beau, si fort, si rusé, si cruel : pourquoi « cette bête égorge-t-elle des êtres innocents? des êtres qui ne « lui ont jamais fait du mal?... Parce que c'est sa nature qui « l'y pousse; le pauvre tigre n'a pas reçu le don de l'intelli- « gence.... Mais que vois-je? là.... des hommes portant une « croix, chantant des hymnes, et puis, sous des hurlements « plus affreux que ceux du tigre, ils vont massacrer d'autres « hommes qui ne demandent que de vivre en frères vertueux. « Et ceux qu'ils épargnent, qu'en vont-ils faire?... Ah! ils « les conduisent en triomphe pour les jeter sur le bûcher, ou « sur les mille instruments de torture, cent mille fois plus « cruels que les griffes et les dents du tigre... Mais, mon « Dieu, peut-être ces bourreaux ne sont-ils pas plus coupables « que la bête fauve ?... Non, non, ils possèdent de l'intelli- « gence, ils sont donc infiniment plus criminels que ce pauvre « tigre! » — Après avoir déroulé les tableaux sinistres de cette première guerre des martyrs chrétiens et républicains, et démontré la terrible agonie mentale du pape massacreur sur son lit de mort, quand il commence à comprendre que tout cet océan de sang, tout cet enfer de tortures n'ont pas encore réussi à exterminer la prétendue hérésie tout entière et à consolider une seule réforme ecclésiastique, le poëte allemand finit par ces mots sublimes : « J'ai chanté avec des lèvres trem- « blant de sainte colère et de noble impatience; mes doigts « ne savent plus trouver les cordes de ma lyre, le sang sacré « des martyrs albigeois, versé pendant vingt-deux ans, trou- « ble ma vue. Mais, ô lecteur, écoutez encore un mot, un der- « nier mot, un mot d'adieu : Après les Albigeois et les Vau- « dois sont entrés en bataille les Hussites, puis les paysans « d'Allemagne, les montagnards des Cévennes, les martyrs « de la Guerre de Trente ans, les conquérants de la Bastille, « les combattants de Juillet... puis? j'ignore ce qui va suivre,

« mais je sais que le résultat sera plus beau et plus grand que « personne de vous, mes amis, ne saurait imaginer. Ainsi « donc, en avant, et toujours, toujours en avant (1) ! »

Frédéric, roi de Sicile et d'Apulie (c'est-à-dire du royaume de Naples) siégea dans la plus belle île de l'Europe, à Palerme, entouré d'une cour chevaleresque et cultivant les beaux-arts. Jeune et déjà père de famille, doué de la beauté héréditaire des princes ghibelins, d'une taille moyenne, mais vigoureuse et svelte, d'une intelligence élevée et pénétrante, et d'un courage à toute épreuve, il s'occupa moins des livres de messe que des sciences et des lettres des Arabes et des Provençaux. On a encore de lui un traité sur la chasse des oiseaux, et plusieurs poésies d'amour et de tournoi en langue provençale ; d'autres écrits, dont il était l'auteur, se sont perdus. Peut-être a-t-il aussi rédigé le fameux pamphlet latin *de tribus impostoribus* (les Trois Imposteurs). Il tenait tant aux Arabes, dont il favorisait par tous les moyens l'influence sur l'Académie de médecins à Salerne, et il aimait tant les Provençaux, que le parti papiste lui reprocha bientôt d'être en secret soit mahométan, soit albigeois. Le fait est, qu'il haïssait depuis sa première jeunesse jusqu'à sa dernière heure la sombre et méchante superstition, autant que l'arrogance cléricale qui veut s'immiscer aux affaires juridiques et politiques. Il essaya de constituer dans l'Italie méridionale un État mondain, un État modèle, comme le contre-poids et le contre-modèle de l'État soi-disant spirituel, c'est-à-dire de l'Église. Il n'y réussit pas, les temps

(1) Quel plaisir pour nos ennemis mortels, quand ils apprennent que Lenau est mort, il y a quelque temps, dans un hospice d'aliénés ! C'est là un plaisir parfaitement digne d'eux, mais qui est beaucoup affaibli par l'effet redoutable que la parole sacrée de Lenau exerce jour par jour.

n'étant pas encore mûrs ; mais cette tentative explique la haine presque fabuleuse que l'Église lui a vouée. L'idée du Ghibelin, de séparer l'Église et l'État, ne fut mise à exécution que beaucoup de siècles plus tard en France.

Frédéric II *le Glorieux* reçut en 1212 la visite du chevalier allemand Anselme de Justing, qui l'invita à partir avec lui sans retard pour l'Allemagne, et à prendre la couronne que le redoutable pape Innocent III venait d'arracher de la tête d'Otton IV le Guelfe. Ce dernier, du reste, avait menacé d'envahir la Sicile, mais sur la nouvelle de l'élection du jeune Frédéric, il repasse vite les Alpes pour faire face aux Ghibelins allemands. Le pape, après avoir imposé à Frédéric la condition de ne jamais réunir sous une et même couronne l'Italie méridionale et l'Allemagne, favorise son voyage pour contre-carrer les projets d'Otton IV. Les citadins de Milan s'opposent à son entrée, mais ceux de Pavie, ennemis jurés des Milanais et du Saint-Siége, le protégent à main armée. Le jeune héros, vêtu en pèlerin et accompagné de soixante hommes, traverse, sans se faire reconnaître, les montagnes helvétiques, et va droit à la ville de Constance, où, lui dit-on, l'empereur Otton-le-Guelfe l'attend avec des troupes pour le faire massacrer. « Le Guelfe ne prendra pas « le Ghibelin, » répond-il en souriant, et voyez — la cité de Constance ferme les portes devant Otton, tous les seigneurs de la Suisse et de la Souabe arrivent en foule acclamer le Ghibelin, et tous entrent à Constance sous les cris unanimes des populations du sud-ouest de l'Allemagne. Otton IV descend le Rhin dans l'espoir d'y être soutenu par ses alliés, les ducs de Flandre et de Brabant, et surtout le roi d'Angleterre, avec lequel Henri-le-Lion avait déjà conclu une étroite amitié. Mais le malheur poursuit Otton IV : il est battu en 1214 dans la célèbre bataille de Bouvines par le roi de France, qui maintient ainsi la Flandre en dépendance

française. L'ex-empereur, retiré à Brunsvic, dans ses domaines guelfes, y mourut en paix quelques années plus tard.

Le jeune Frédéric n'était pas allé au secours de son rival Otton et des Bas-Allemands, par le simple motif qu'ayant fait en 1213 une alliance avec le roi de France contre Otton et le roi d'Angleterre, il ne voulut point la rompre en 1214. De son côté, le roi de France y agit avec autant de courtoisie en lui renvoyant sur-le-champ l'étendard impérial que les Français avaient pris à Otton. Le fils d'Otton-le-Guelfe livra au jeune vainqueur ghibelin la couronne de son père infortuné, et le sacre de Frédéric II *le Glorieux* eut lieu avec toute la pompe habituelle à Aix-la-Chapelle, auprès du tombeau de Charlemagne. En même temps mourut le redoutable Innocent III, et Frédéric se crut entièrement émancipé du Saint-Siége.

Il n'en fut rien cependant, car ayant eu le malheur de ne pas pouvoir remplir sa promesse de faire une croisade contre les musulmans dans le délai fixé de deux ans, le pape Grégoire IX l'excommunia sans retard comme parjure. Grégoire voulut ainsi à tout prix se débarrasser de la présence de Frédéric, qui avait recommencé à organiser le royaume ghibelin de la Sicile. Mais le jeune empereur à son tour lève le masque et prononce les célèbres paroles : « Voyez cette vieille hiérarchie papale, cette sangsue insatiable ; elle envoie à tous les rois du monde ses ambassadeurs, qui ne sont que *des loups affublés de peaux de moutons*, faits pour subjuguer les hommes libres, pour tourmenter les âmes pacifiques et pour extorquer de l'argent ; quant à prêcher la parole divine, elle n'y pense jamais. » Frédéric se rendit toutefois en Palestine, pour ne plus braver l'opinion publique, qui exigea impérieusement la croisade. Ce Ghibelin éclairé, ami de la civilisation arabe et ennemi mortel du fanatisme chré-

ien, était depuis longtemps en correspondance chevaleresque et philosophique avec le noble Kamel, sultan arabe de la Palestine, dont la générosité dégagée de tout préjugé religieux et national égalait celle de son grand prédécesseur Salah-Eddine. Le chef des musulmans ouvrit les portes de toutes les villes au chef des chrétiens, et il fut stipulé que le Saint-Sépulcre du Christ, vénérable aussi aux yeux des musulmans, serait désormais regardé comme un endroit d'adoration commune. Frédéric, mari d'une princesse du royaume sacré, s'y couronne lui-même roi de Jérusalem, et ne s'entoure que d'Allemands dévoués. Il montre le plus juste mépris pour les autres chrétiens domiciliés en Palestine, dont les vices étaient aussi scandaleux que leur jalousie était insupportable ; « ils voudraient, écrit-il, me déchirer à belles « dents parce que je déteste les bigots papistes plus que les « mahométans éclairés. » En effet, le patriarche chrétien de Jérusalem interdit à tout fidèle papiste d'aller prier au Saint-Sépulcre, délivré par *ce misérable pécheur ghibelin*, et les Chevaliers du Temple conspirèrent contre la vie de ce *misérable*. Ils écrivirent même au sultan Kamel en lui indiquant l'endroit où il pourrait le faire assassiner ; mais le musulman Kamel envoya la lettre de ces infâmes chrétiens à son ami, et le supplia de se méfier des adorateurs du Christ, ou du moins de ceux du pape. Frédéric, aussi libre penseur que Kamel, lut la lettre à haute voix devant ses gardes, haussa les épaules en frappant sur son glaive, et alla embrasser son généreux ami. A tout prendre, l'état moral des *chrétiens*, établis depuis un siècle en Palestine, était arrivé au comble de la perversité, et l'occupation de l'illustre patrie du *Christ* par ces êtres immondes était assurément la satire la plus infernale, que le Démon eût pu inventer pour se venger du mauvais traitement que le Christ lui avait fait subir dans la célèbre scène de la Tentation. Du reste, le pape en

donna l'exemple : par un décret solennel il défendit à tout guerrier chrétien de prêter secours à Frédéric en Palestine ; et c'était pourtant le pape qui l'avait tant exhorté à faire cette croisade.

Du reste, il n'y a rien de plus saisissant que de contempler ce chaos farouche et bizarre. D'un côté l'enthousiasme le plus sublime, de nobles caractères bravant la mort pour leur Sauveur, de l'autre côté des âmes en proie aux hallucinations religieuses, qui poussent en 1212 et en 1217 trente-six mille pauvres enfants, en bas âge, à suivre un jeune garçon prophète, de l'Italie jusqu'aux côtes de la Dalmatie et de l'Afrique où ils sont vendus comme esclaves. Partout aussi on voit des commerçants, les trafiquants italiens et provençaux qui ne pensent qu'au gain et pour qui le Saint-Sépulcre n'est qu'un rêve. Certes, il n'y a là rien pour l'Église de quoi tant s'enorgueillir. Aussi Frédéric ne revint en Italie que pour rompre en visière avec elle, et en 1231 il fit publier par son chancelier Pierre de Vignes un code politique et administratif pour le royaume sicilien, code où tout était basé sur le principe de l'autorité impériale. Grégoire IX lança contre ce code en 1234 un autre, où tout dérivait du principe de l'autorité papale.

A cette époque, les dominicains firent le premier essai d'introduire en Allemagne la sainte inquisition. Le moine Konrad de Marbourg (en Hesse), voulant essayer s'il était permis de sévir contre les Allemands ghibelins de la même manière que ses confrères traitèrent les Albigeois, organisa un tribunal pour juger les hérétiques. Il s'abrita sous la protection de la fameuse princesse Elisabeth, nommée la *Sainte*, qui, fille du roi des Magyars, était devenue l'épouse du landgrave Louis de Thuringe. Cette dame, douée d'une pitié excessivement maladive, d'une bigoterie extravagante telle qu'une aliénation mentale, connue sous le nom médical d'*a-*

liénation ultra-religieuse, en fut le déplorable résultat, est en effet un objet assez intéressant pour la psychologie et la psychiatrie. Elle réussit entre autres, au grand dépit de son mari, à sucer les plaies et les ulcères des blessés et des lépreux, à avaler l'eau dans laquelle un moine s'était lavé les pieds, et à faire beaucoup d'autres choses qui sont autant de tours de force très-pieux, mais parfaitement inutiles. Il va sans dire qu'elle se fit châtier par son confesseur Konrad de Marbourg avec des cordes et des fouets. Elle parvint ainsi à la réputation d'une sainte femme, surtout chez des familles indigentes auxquelles elle fit l'aumône. Elle a donc parfaitement mérité l'honneur d'être présentée comme modèle aux demoiselles françaises pour les préparer à un mariage vraiment chrétien ; honneur qui vient de lui arriver récemment dans un joli petit livre écrit par un jésuite français. Que ce monsieur nous permette seulement de diriger son attention aussi sur la sainte Hedvigue, mère du duc Henri *le Pieux*, de Breslau en Silésie, qui battit les Mongols en 1241. Cette dame aimait surtout à boire l'eau dont un religieux s'était servi pour laver les pieds. Voilà vos idoles !... Après la mort de son mari (mort dans une croisade en Palestine) cette princesse avait eu à souffrir de la cruauté de son beau-frère Henri *le Raspe*, qui la fit mendier, et tua son jeune garçon Hermann, pour pouvoir gouverner seul en Thuringe. Plus tard, elle se réfugia à Marbourg, y exerça tranquillement sa bigoterie maladive et permit au dominicain Konrad de sévir contre les habitants. Elle est donc, je dois le répéter, sous ce double rapport de la piété et de l'intolérance, un modèle parfaitement recommandable pour les jeunes chrétiennes qui vont être mères de famille, soit en France, soit ailleurs.

Cette *Sainte* mourut en 1231. Alors son confesseur dominicain, qui avait déjà brûlé vivants quatre-vingts Allemands,

comme hérétiques, principalement des gens pauvres (1), s'attaque aux hauts seigneurs de la Thuringe. Le comte de Saïn, auquel le dominicain vient de faire tondre la chevelure, c'est-à-dire de lui infliger l'injure de le traiter en esclave, porte accusation devant la diète. Le fils de l'empereur, tous les seigneurs, l'archevêque de Trèves même, en sont révoltés; le fils de l'empereur rétablit l'honneur du comte tondu et jette l'inquisiteur à la vengeance du peuple, trois ans après la mort de la *sainte* Élisabeth. L'inquisiteur meurt avec douze de ses assesseurs sous les coups du chevalier de Dornback. Deux valets de la Sainte Inquisition, Jean et Tors, sont traqués à travers plusieurs provinces et tombent percés de lances dans l'Allemagne méridionale. Peu de temps avant sa punition, ce serpent venimeux avait encore une fois piqué, en poussant le pape à décréter une croisade contre les communes libres des Stédingues, aux bords de la mer Germanique. Cette petite, mais vaillante tribu de bergers et de cultivateurs, dans la Frisonie de l'est, aux environs de Stade, avait détruit, en 1187, les châteaux forts du comte d'Oldenbourg, qui enlevait leurs femmes et leurs filles. Elle sut mieux garder l'antique indépendance frisonne, que les Frisons de l'ouest, qui l'avaient perdue après une longue lutte avec le comte de la Hollande.

Plus tard, un prêtre romain insulta une femme frisonne pendant la sainte communion, en lui mettant dans la bouche, au lieu de l'hostie, la petite pièce de cuivre qu'elle avait payée et qu'il déclara être insuffisante. Les braves Stédingues tuèrent sur-le-champ ce prêtre impie, et se défendirent, pendant vingt ans, contre les attaques, au reste peu sérieuses, de

(1) La *sainte* Elisabeth donna l'aumône aux pauvres, son révérend confesseur les mit à la torture et les brûla; les pauvres étaient vraiment un objet d'attention particulière pour ces deux nobles personnages.

l'archevêque de Brême. Mais en 1233, l'inquisiteur Konrad de Marbourg fit allumer les bûchers dans ce pays hérétique; l'archevêque fit rompre les digues pour le noyer, et quarante mille brigands et assassins, ornés de croix et fiers de l'absolution de leurs péchés, y firent irruption sous les ordres des comtes d'Oldenbourg, de la Hollande et autres. Les Frisons de l'est, abandonnés des Frisons de l'ouest, combattirent avec un courage égal à celui des Spartiates aux Termopyles et des Albigeois à Béziers. Sous la direction de trois chefs héroïques, Bolke, Thammo et Detmar, ils massacrèrent le despote d'Oldenbourg avec ses bêtes féroces et tombèrent tous, au nombre de six mille, près Altenesch. Au même moment furent exterminés plusieurs villages hérétiques en Souabe.

Hâtons-nous toutefois d'ajouter, que depuis 1234 aucun tribunal d'inquisition n'a pu prendre racine dans l'Allemagne proprement dite.

La haine du parti ghibelin ou impérial contre le Saint-Siége éclata souvent en ironie amère. Ainsi un contemporain, le noble et généreux chevalier-poëte Valter de la Prairie des Oiseaux, s'écria : « Ah ! voyez donc un peu le pape, ce bon « chrétien, comme il rit à haute voix, en racontant ses hauts « faits à ses Italiens ! Je me suis arrangé, dit-il, de sorte que « deux Allemands (Philippe *le Ghibelin* et Othon *le Guelfe*) « ne portent plus qu'une seule couronne; attendez, ceux-là « vont bouleverser l'empire allemand. Leurs biens sont tous « à moi ; quant à leur argent allemand, je le glisserai dans « mes coffres romains, et vous, prêtres de l'Église, allez « manger des poulets rôtis, tandis que les Allemands là-bas « se mettront à jeûner. »

On aperçoit, dans tous les écrits du parti impérial, un sentiment national très-vif, qui manifeste une juste colère contre le joug étranger : l'Église allemande ne veut pas

rester en dépendance de l'Église romaine, en d'autres termes *l'Allemand ne veut pas obéir au Romain.* Et certes, l'Allemand ayant renversé le trône des césars romains, n'eut nullement besoin de ramper devant le siége de l'évêque romain. Frédéric *le Glorieux*, retournant de Jérusalem, apprit sans étonnement que Grégoire IX venait de condamner et de maudire le traité de paix, conclu avec le sultan Kamel. « C'est bien là le pape, le vicaire de votre Christ, » disait l'empereur avec son sourire fin et tranchant. Mais Grégoire IX avait assez mal compté, car il ne réussit point cette fois-ci à exciter l'Allemagne contre Frédéric. Les seigneurs ecclésiastiques et séculiers du Tyrol, du Saltzbourg, de la Carinthie et de l'Autriche descendirent des Alpes sous le redoutable cri de : *Vive le Ghibelin!* Le chef des Italiens impériaux Frangipani et le lieutenant-général allemand Rainold, archevêque de Cologne, s'opposèrent vivement aux Milanais guelfes, Frédéric se présenta lui-même en Italie et le grand maître des chevaliers de la Sainte-Vierge, le doux et noble Hermann de Saltza, fit tout pour arrêter l'effusion du sang. Le pape leva l'excommunication et fit trêve avec l'empereur, qui alla se fixer de nouveau dans sa bien-aimée Sicile. Là, sous le ciel éternellement bleu des anciens Hellènes, sur le sol classique couvert de ruines d'une incomparable beauté, en présence de quelques mahométans d'élite, plus savants et plus éclairés que toute la chrétienté d'alors, le glorieux empereur d'Allemagne n'y regretta plus le climat austère et sombre d'outre-Alpes, ni la bigoterie soit perfide, soit stupide des papistes. Ces derniers ont fait et font à l'Allemagne actuelle le reproche de se détourner du christianisme : c'est vrai et elle s'en enorgueillit; elle n'a qu'à suivre son grand Frédéric, *le Glorieux.*

Après avoir mis en prison son fils aimé Henri, *roi* d'Allemagne (c'est-à-dire prince héritier) qui, non content d'arborer

l'étendard de la révolte contre son père, avait même essayé de l'empoisonner, et après avoir contracté un troisième mariage, Frédéric s'occupa de l'organisation de l'Allemagne. Mais il s'y trompa; il avait devancé son époque. Le code sicilien, qu'il se proposa d'appliquer au pays allemand, n'y a pas pris racine. Les décrets de ce code étaient du reste fort salutaires : d'abord une paix universelle parmi tous les membres de l'empire; quiconque suscitera une guerre civile sera puni, au nom de l'empereur, par les peines les plus dures. Un tribunal d'arbitrage suprême réglera les rapports entre les seigneurs. Aucun seigneur n'instituera des taxes et des impôts; aucun seigneur ne s'emparera plus d'un droit qui appartient à l'empereur seul; les nobles ne tourmenteront plus les citadins, et les citadins ne taquineront plus la noblesse territoriale en lui soutirant ses paysans pour en faire des citadins; les nobles n'érigeront plus des châteaux forts (*bourgues*) aux dépens des campagnards; la juridiction ecclésiastique, en Allemagne, ne se fera que par les grands archevêques de l'empire, pour éviter par là, à tout jamais, la réception des ambassadeurs, des légats, des émissaires et des inspecteurs que le Saint-Siége de Rome aime à envoyer en Allemagne. L'autorité suprême en administration n'appartient qu'à l'empereur, l'autorité suprême sur les âmes n'appartient qu'au pape. Le vaste domaine de la dynastie ghibeline fut donné par Frédéric à l'Empire; tous les vassaux de la maison ghibeline devinrent donc vassaux *immédiats* de l'Empire. De là, en Souabe et en Franconie, cette foule énorme de petits seigneurs *immédiats*, c'est-à-dire n'ayant pas d'autre suzerain que l'Empire lui-même; tandis que dans le reste de l'Allemagne les petits seigneurs et barons étaient toujours placés sous un vassal, qui, à son tour, dépendait d'un seigneur plus considérable et ainsi de suite. Mais hâtons-nous d'ajouter que ces mêmes petits barons et seigneurs en Fran-

conie et en Souabe, poussèrent plus tard l'ingratitude envers la dynastie ghibeline au point de laisser tomber les descendants de Frédéric *le Glorieux*. La noblesse a été perfide dans tous les pays et à toute époque.

En 1241, l'épée allemande refoula deux cent mille Mongols (ou Tartares) qui sous leur chef Batou, petit-fils du celèbre Djenghiskan, venaient de faire invasion en Silésie, province allemande aux deux bords de l'Oder, à côté de la Pologne. La Silésie, occupée par des Slaves agricoles, lorsque les tribus allemandes l'avaient quittée pour émigrer vers les provinces occidentales de l'empire romain, avait longtemps suivi tantôt le drapeau de la Bohême, tantôt celui de la Pologne. A la fin cette belle et fertile contrée fut soumise à des ducs polonais, de la dynastie Piaste. Ils s'avouaient vassaux de l'empire allemand, épousaient des princesses allemandes et appelaient des colons et des mineurs allemands. Le résultat en fut la prompte allémanisation de la majeure partie du pays. La première civilisation allemande, dit-on, y fut jadis importée par un Danois, nommé Pierre Vlaste; c'est comme on dit du Frank Samo, un marchand, qui a commencé à répandre la civilisation parmi les Bohèmes.

Quoi qu'il en soit, les Slaves de Silésie se germanisèrent plus vite que tous les autres Slaves, et Breslau devint bientôt une grande et florissante cité allemande, la résidence d'un évêque et riche par son industrie et son commerce.

En 1241, l'Allemand Henri *le Pieux* gouverna à Breslau et à Lignitz, et le Slave Miceslav à Oppeln. Le duc pieux était fils de Henri *le Barbu* et de sainte Hedvigue, comtesse de Mérane. Cette princesse, tout en ayant la même bigoterie sentimentale et maladive que sainte Élisabeth de Thuringe (ou de Hongrie), n'eut cependant pas le malheur, comme

celle-ci, d'introduire en Allemagne la Sainte-Inquisition. Pour la bigoterie, ces deux dames s'égalèrent l'une l'autre : sainte Hedvigue ne porta que des robes de bure, ne mangea que des aliments grossiers, prit pour lit des pierres froides et humides et alla toujours nu-pieds. Ses confesseurs lui ayant ordonné de porter des souliers, elle se permit, dans sa fervente bigoterie, un jeu de mots, en les portant dans ses mains. Elle aussi, comme sainte Elisabeth, suça les plaies des blessés et des lépreux, avala l'eau dans laquelle des moines s'étaient lavé les pieds, et fit beaucoup d'autres choses semblables, tout en disant qu'elle sentait par là même le plaisir le plus fort et le plus sublime.

Ceci suffit pour déclarer ces deux saintes assujetties à des accès graves d'hystérie et de dérangement mental. Au reste, elles étaient charitables et aimaient à garder les malades.

Sainte Hedvigue, quand les innombrables hordes des Mongols arrivèrent, prépara son fils Henri-le-Pieux à la mort de héros et de martyr. Les Mongols, païens idolâtres et cruels, mais, à ce qu'il paraît, disciplinables sous des souverains intelligents et énergiques, gouvernaient depuis le temps de leur célèbre Djinghiskan, cet Attila ressuscité, la Chine, la Sibérie, l'Inde, bref, cinq sixièmes de l'Asie. Leur khan Batou poussa vers l'Occident, soumit dans des luttes atroces les Russes (sur lesquels ce terrible joug mongol a pesé pendant deux siècles), battit les Polonais, incendia tous les villages, et s'amusa souvent à faire ériger des colonnes et des pyramides de têtes coupées, collées ensemble avec de la terre glaise et de la chaux. Ces monuments à la tatare avaient quelquefois une hauteur de cinquante pieds, et portaient plus d'une fois des hommes, des femmes et des enfants *vivants* fixés comme moellons dans la chaux et le mortier. Aux prisonniers, les Mongols coupèrent les oreilles, et aux femmes

les mamelles. Voilà le mongolisme sauvage et belliqueux qui se rua sur l'Allemagne, et qui fleurit encore en Russie.

La forteresse de l'évêque de Breslau, inexpugnable à ces barbares, les arrête. Trois fois ils y montent à l'assaut à travers le fleuve; ils sont repoussés, et un orage les disperse. Ils lèvent le siége et marchent vers le pied des Montagnes des Géants.

Ici, sur la vaste plaine appelée depuis *Wahlstatt* (c'est-à-dire *le Champ de bataille*, le même où le feld-maréchal prussien Blucher, en 1813, vainquit les Français) ils rencontrent les Allemands sous le duc Henri, et les Polonais sous Miceslav et Boleslav. Sous le duc Henri combattent les colons et les mineurs allemands de Goldberg, et Poppo d'Osterna avec les chevaliers de la sainte Vierge, qui viennent d'arriver en toute hâte de la Prusse Baltique. On se bat pendant quarante-huit heures; le duc allemand, au moment où il lève l'épée, est percé d'un coup de lance; Miceslav prend la fuite. Les Asiatiques, cinq fois plus nombreux, écrasent la petite armée chrétienne, mais après avoir tenté en vain de prendre les villes de Goldberg et Lignitz, ils quittent en fureur le pays des *hommes de fer*, comme ils appellent l'Allemagne, et emportant trente sacs remplis d'oreilles coupées, ils se lancent vers le sud. Sous la forteresse d'Ollmutz, en Moravie, ils sont de nouveau battus par le brave Jaroslav de Sterneberg, qui livre un combat singulier à leur chef Batou et lui coupe le bras. Batou meurt, et les siens dévastent la Hongrie; mais là aussi, aux bords du Danube, ils sont défaits par Konrad et Enzio le Beau, deux fils de Frédéric-le-Glorieux, et ils rebroussent chemin vers la Russie. Le khan Octaï, successeur de Batou, écrit alors à l'empereur: « Je trouve tes Allemands extrêmement « braves, je t'en félicite, et je te propose d'entrer dans mon « service. » Frédéric répond en souriant: « Je sais bien trai- « ter les oiseaux de chasse; si tu le désires, je serai ton oise-

« leur et fauconnier. » Jamais les Mongols ne revinrent plus en Allemagne.

DOUZIÈME TABLEAU.

La lutte suprême entre le Pape et l'Empereur.

Frédéric-le-Glorieux n'hésite plus; en 1236, il tire le glaive ghibelin encore une fois qu'il espère être la dernière. Son allié Ezzelin de Romana, chef des Italiens impériaux, malheureusement un despote cruel et furibond, et un corps de dix mille Arabes, auxquels l'empereur a donné la colonie Lucérie en Sicile, remportent des victoires sur la Ligue lombardo-papiste; le maire des Milanais guelfes est fait prisonnier. Les villes de Pavie, Pise et Lodi, toujours fidèles à l'empereur, brûlent d'impatience d'en finir avec leurs voisines guelfes, et détruisent Padoue. Ainsi, l'Italie supérieure et l'Italie inférieure sont enfin à Frédéric, l'Allemagne est tranquillisée, et il ne reste plus que l'Italie centrale, c'est-à-dire le pape, à soumettre. « J'ai encore un seul pas à faire, s'écrie « Fréderic, mais malheur à l'Empire si je ne le fais pas; « Grégoire IX réussirait alors à ébranler la confiance de mes « chers Allemands, et je serais traité pis que Henri IV, par « le pape et les seigneurs. »

En 1239, au dimanche des pâques, Grégoire IX, âgé de quatre-vingt-dix ans, mais plein d'énergie et de haine, proclame à Rome solennellement, la deuxième excommunication de l'empereur. La première avait eu lieu en 1227.

Frédéric en sourit encore une fois, et s'écrie : « Voilà des « feuilles de beau parchemin gâtées; mais je n'en ai pas peur, « mes oreilles ont déjà entendu le bruit de bien d'autres « feuilles. O pape de Rome, tu prétends être le vicaire du

« Christ, et tu as oublié ses paroles de paix et d'amour. » Grégoire IX répond : « Une bête féroce et immonde est « montée des vagues de la mer ; de sa bouche béante elle « pousse des blasphèmes contre Dieu, et lance des flèches « envenimées contre le ciel et les saints. Elle voudrait dé- « truire tout avec ses dents et ses griffes de fer... » L'empereur réplique : « Non, la bête infernale c'est toi-même, ô pape, « celle dont on lit dans la Bible : *Un autre cheval surgit de « la mer, et celui qui y est assis, ôte la paix à la terre.* Oui, « c'est toi, ô pape ; tu es l'Antichrist, tu es le Dragon qui « a séduit les mortels. »

Le pape accuse Frédéric, d'avoir dit en Orient à ses compagnons de croisade : « C'est votre Dieu chrétien qui croît « dans les épis de ce champ de blé » (c'est-à-dire la farine dont on fait les hosties). En outre, il l'accuse à la fois d'être musulman et d'avoir rédigé le *Livre sur les trois Imposteurs* (Moïse, Jésus, Mahomet) ; à quoi Frédéric réplique avec son bon sens habituel : « Mais, si j'étais mahométan, je n'appel- « lerais pas Mahomet un imposteur ? »

L'agitation des esprits devint extrême en Allemagne et en Italie. « Chaque homme, dit un vieux chroniqueur saxon, « et chaque femme, et chaque fille, riches et pauvres, nobles, « bourgeois et paysans, tous ont pris parti, soit pour le sei- « gneur pape de Rome, soit pour le seigneur empereur d'Al- « lemagne. » Quoi qu'on en dise, il est certain que ces paroles du vieux chroniqueur contiennent beaucoup de vrai. La lutte à mort de l'empereur avec le pape, de ces deux chefs suprêmes du genre humain, impressionna toutes les classes de la nation allemande jusqu'au fond de l'âme, et cela sans la moindre interruption pendant plusieurs siècles jusqu'à la moitié du treizième. Les Allemands, sous les empereurs saxons, saliens et ghibelins se regardaient comme héritiers légitimes de Charlemagne, comme maîtres du monde chrétien, comme

gardiens de Rome, la ville sainte et capitale du monde. Pendant des siècles ils s'obstinèrent à verser leur sang sur les champs de la belle Italie, et d'année en année, l'idée de leur suprématie politique et religieuse sur tous les autres peuples devint chez eux plus fixe. Les rapports entre l'Italie et l'Allemagne étaient, pendant de longs siècles, infiniment plus intimes et plus fréquents que ceux entre tous les autres peuples, et la Réforme de Luther en fut le résultat final. L'Allemagne n'aurait point produit Luther, ni pris tant d'intérêt aux idées de ce moine, si depuis les Ottons jusqu'à la chute des Ghibelins elle n'eût pas été profondément labourée par la lutte de l'Empire et de la Papauté. La France, l'Angleterre, la Scandinavie, la Pologne, etc., n'étaient que les spectatrices de ce drame immense, qui se joua entre l'Italie et l'Allemagne du Moyen Age.

En parcourant la littérature allemande des Ghibelins, on se croirait déjà dans le XVIe siècle. Un poëte ghibelin (chez Eccard), dit : « Il existe un peuple nommé *Clergé*, ce sont « des imposteurs. A force de ruses ils ont aveuglé les chré- « tiens, au point de leur faire croire que chaque mot du pape « vaut autant que la parole divine de Jésus. Ah! si Jésus de « Nazareth eût donné plein pouvoir à un seul Romain, à « Honoré, et ordonné à tous les chrétiens d'obéir au pape, « bien qu'il soit boiteux et paralytique, alors Jésus le Sei- « gneur devrait en avoir honte. En effet, Jésus de Nazareth « aurait fort mal agi en nous imposant le devoir d'adorer un « homme sans esprit et d'un corps malade, etc., etc. » L'évêque de Freising prêcha la liberté de l'Église allemande; Otton, duc de Bavière, fit exécuter par le bourreau le légat du pape; la cité de Zuric expulsa tous les ecclésiastiques, excepté les franciscains ghibelins; la cité de Spire chassa le légat du pape. En Italie, Enzio, fils bâtard de Frédéric et le plus beau des hommes, s'empara d'une flotte française de

vingt-deux vaisseaux, sur laquelle trois légats du pape et plus de cent abbés, évêques et archevêques s'étaient embarqués pour aller au concile général que le pape venait de convoquer contre l'empereur.

Grégoire IX mort, Frédéric rend la liberté à tous ces cardinaux pour qu'ils élisent un pape. Leur choix tombe sur Sinibald Fiesco, ghibelin et ami personnel de Frédéric. Mais ce dernier s'écrie : « Vous allez voir, il sera désormais le plus « implacable de mes ennemis ; aucun pape ne saurait rester « ghibelin. » Ce que Frédéric avait prévu arriva. Innocent IV, en prononçant les célèbres paroles : « Abattons enfin cet « autre Annibal et ne déposons pas les armes avant de l'avoir « exterminé, » se rendit à Lyon, sous la protection du roi de France. Lyon, quoique la capitale de la Bourgogne allemande, était tout à fait en dehors de l'influence impériale. Dans cette ville, où jadis le duc Otton de Vittelsback, le fougueux ami de Barberousse, avait levé la main sur un cardinal-légat, qui disait que la papauté était supérieure à l'empire, dans cette même ville Innocent IV, doué d'un caractère de fer, réussit enfin en 1245 à porter le coup décisif au petit-fils de Barberousse. Au concile de Lyon ce pape énergique, renchérissant sur le langage de Grégoire IX, dit : « Tout le « monde comprend aujourd'hui que les Ghibelins veulent « abolir le culte du Christ et le remplacer par celui d'une idole « appelée *Empereur allemand*. » Thadée de Suesse, chancelier impérial, que Frédéric y avait envoyé pour contre-balancer, s'il était possible, l'influence du pape et du roi de France, répliqua avec une éloquence aussi vraie que brillante, et en appela à un concile futur convoqué par un pape mieux informé. En vain ; Innocent IV lance l'excommunication, en l'accompagnant des mots suivants : « Le Christ a donné à « saint Pierre deux clefs, cela signifie la puissance spirituelle « unie au pouvoir mondain ; ses successeurs, par conséquent,

« sont à la fois maîtres des âmes et des corps, et l'Empereur « n'est que le serviteur du Pape. » A ceci, Frédéric répondit : « Princes et seigneurs, vous tous devriez m'aider à réduire « l'Église à la simplicité, à la pauvreté, et à la vertu de ses pre- « miers siècles. Mais vous ne faites rien, et le monde entier « sera englouti dans cet abîme infernal qui s'appelle la Pa- « pauté. »

En même temps Innocent IV changea la hiérarchie aristocratique de l'Église en un absolutisme ou plutôt despotisme pur. Les hauts fonctionnaires de l'Église allemande devinrent désormais dépendants des légats, et les curés furent surveillés par une légion de moines mendiants, que les papes envoyèrent en Allemagne. Les puissants archevêques du Rhin, protégés contre Rome pendant des siècles par la couronne impériale, s'humilièrent enfin devant la tiare romaine, et désertèrent la cause ghibeline. Le bas peuple allemand, qui s'était déjà tant passionné cent quatre-vingts ans auparavant pour la mysticité sublime, mais impraticable du grand Grégoire VII, s'enthousiasma maintenant pour les mesures tyranniques du centralisateur Innocent IV.

Cet engouement pour le romanisme papal et unitaire dura en Allemagne plus de quatre siècles.

Du reste, Innocent IV se soucia peu de la qualité des moyens. Ayant ordonné aux archevêques du Rhin d'élire un contre-empereur, il n'hésita pas un instant de ratifier leur choix, tombé sur le plus abject de tous les seigneurs, l'infâme landgrave de la Thuringe, Henri-le-Raspe, qui avait failli laisser périr de faim sainte Élisabeth, veuve de son frère, et qui avait empoisonné le jeune enfant de cette princesse. D'abord vainqueur par la trahison de deux puissants comtes souabes, le contre-empereur fut bientôt battu, et mourut de ses blessures. Innocent IV s'empressa de faire proclamer contre-empereur Guillaume, comte de Hollande, détesté à

cause de ses mœurs barbares. Bien que l'élu des archevêques du Rhin, Guillaume ne put forcer l'entrée dans Aix-la-Chapelle qu'après s'être battu pendant un an avec les citoyens de cette ville importante. Ce Guillaume, peut-être le plus méprisable de tous les souverains allemands du moyen âge, s'humilia jour par jour devant le Saint-Siége, par l'appui duquel il resta vainqueur contre Konrad, fils de l'empereur et lieutenant-général de l'Allemagne. Pour remporter cette victoire, il avait gagné le duc de Bourgogne en lui donnant en gage les villes impériales d'Arles, Besançon et Lausanne; ce qui inspira à Sigueher, un des maîtres chanteurs (*Minnesenger*) de l'époque, les mots suivants : « Voyez l'Italien « (le *Velche*, c'est-à-dire le Pape), il joue avec tous les « seigneurs allemands comme si ce n'étaient que des pou- « pées et des mannequins ; il les propose, il les impose, il « les dépose! » La main d'Innocent se fit voir partout. Konrad, fils de Frédéric, roi d'Allemagne et vainqueur des Tatares, faillit périr dans le couvent Saint-Emméran : il s'évada, tandis que le chevalier Frédéric d'Euvesheim, couché dans le lit royal, s'y fit tuer avec six camarades pour couvrir la fuite du prince ghibelin. La parole et l'argent du prêtre d'au delà des Alpes frappèrent en Allemagne à gauche et à droite, suscitèrent des troubles guelfes en Sicile, et gagnèrent tous les souverains de la chrétienté contre le Ghibelin. Ce dernier se justifia solennellement dans une diète à Vérone, et écrivit à son beau-frère, le roi d'Angleterre : « Notre Ma- « jesté n'a rien souffert de la malédiction que le pape nous « a lancée à la figure. Notre conscience est nette, et Dieu « nous aime.... Nous n'avons jamais voulu autre chose que « ramener l'Église à son humble et vertueuse simplicité.... « Après avoir guéri des malades, après avoir fait des mira- « cles, ces saints-là sont devenus des démons.... Ils ont reçu « des bienfaits *royaux*, et ils s'en servent pour démolir les

« *rois* ; si nos ancêtres avaient agi comme nous, le siége de « saint Pierre ne se serait jamais élevé si haut au détri- « ment de ses protecteurs et de ses bienfaiteurs. » Ayant dicté ces mémorables paroles, il se fait apporter toutes ses couronnes au nombre de sept, celles de Rome, d'Allemagne, de Lombardie, de Bourgogne, de Sicile, de Sardaigne et de Jérusalem, et s'écrie avec un fier regard : « Voyez ces insi- « gnes ; je les tiens encore, et je les tiendrai! »

La guerre devint alors religieuse, c'est-à-dire une boucherie féroce, à la fois raffinée et brutale. Les partisans de la papauté et ceux de l'empire se déchirèrent comme des bêtes fauves. Chaque Guelfe qui assassina un Ghibelin, reçut le pardon des péchés; chaque prêtre papal, tombé entre les mains des Ghibelins, fut mis à mort sous des tourments. Le comte Ezzeline, chef des Italiens ghibelins et beau-frère de Frédéric, versa des flots de sang papiste sur le champ de bataille, dans la chambre des tortures et sur l'échafaud. Malgré tous ces efforts, les Guelfes italiens augmentèrent de jour en jour; moins poussés par le fanatisme et par l'amour de la papauté, que par l'espoir de s'enrichir des morceaux de l'héritage ghibelin. Les seigneurs italiens d'alors prirent parti pour le pape contre l'empereur, absolument comme les seigneurs allemands prirent parti pour Luther contre le pape ; les uns aimèrent le pape autant et par les mêmes motifs que les autres aimèrent Luther, par la réforme duquel ils espérèrent agrandir leur puissance politique, administrative et financière.

Frédéric, âgé de cinquante-six ans seulement, garda son courage héroïque avec sa chevaleresque et joyeuse humeur, jusqu'au jour où il apprit que le jeune prince Enzio, le plus chéri de ses fils bâtards, après avoir échoué contre Parme, venait d'être fait prisonnier par les citoyens papistes de Bologne. L'empereur avait beau offrir pour rançon un cercle

d'argent pur, d'une circonférence égale à celle des murs de Bologne, les Bolonais, craignant le génie militaire et l'influence personnelle d'Enzio, refusèrent une fois pour toutes. Frédéric, tombé malade en suite de chagrin, ordonne à son vieil ami et conseiller Pierre de Vignes, d'appeler un médecin. Mais de Vignes, désespérant en secret depuis longtemps de la cause ghibeline, tourmenté par la mauvaise humeur de Frédéric, et taquiné par de vils calomniateurs, fit préparer pour l'empereur un breuvage empoisonné. Celui-ci en fut averti et essaya l'effet de cette boisson sur un homme condamné pour crime : le malfaiteur en mourut à l'instant. Frédéric, ébranlé par ce triste événement, peut-être plus encore que par la captivité de son fils bien-aimé, s'écria : « C'en est assez! je ne vivrai plus dans ce monde, où le « meilleur de mes amis, celui qui était comme la moitié de « mon âme, vient de se vendre au pape romain. » Il fit arracher les yeux à Pierre des Vignes et le jeter au cachot; mais bientôt ce dernier s'y donna la mort en se brisant le crâne contre la grille de fer. Le grand Dante déclare pourtant, dans son Enfer, que Pierre des Vignes était innocent, et que le jugement de Frédéric a été surpris par des calomniateurs. L'année suivante, 1250, vit l'infatigable empereur de nouveau le glaive à la main, combattre les papistes à la tête de ses auxiliaires arabes, qu'il venait d'appeler d'Afrique. Alors il retomba dans sa maladie, et mourut le 15 décembre 1250 à Firenzuole. Ayant reçu un jour la prédiction qu'il expirerait sous des *fleurs*, il évita d'aller à *Firence* ou *Florence*, mais il ne pensa pas à *Firenzuole*. Le grand Dante dit : « Cet empereur s'efforça de garder intacte la haute ma- « jesté impériale, car il avait reçu tous les dons et toutes les « grâces avec un cœur généreux. » En 1781 on ouvrit à Palerme son tombeau, et on trouva le corps embaumé, orné de la couronne et du sceptre de l'empire, en vêtements brodés,

avec des bottes éperonnées; au doigt une bague avec une émeraude précieuse.

TREIZIÈME TABLEAU.

L'Empire commence à décliner.

Le jour de la mort de Frédéric-le-Glorieux est aussi le jour où commence la longue et douloureuse décadence de l'Allemagne politique. Innocent IV se mit à la persécution des Ghibelins, avec la ruse de renard qui l'avait toujours caractérisé. D'abord, il ne fit pas même attention à l'humble offre de Konrad IV, fils de Frédéric, de souscrire à toutes les conditions du Saint-Siége, pourvu qu'il fût reconnu empereur. Manfred, le jeune prince de Tarent, fils de Frédéric II le Glorieux, et aussi intelligent, aussi beau, aussi chevaleresque que son frère Enzio, le malheureux roi de Sardaigne, était très-aimé en Sicile, et en se mettant entièrement à la disposition de son frère Konrad IV, il devint extrêmement dangereux à la papauté. « Le vieux lion mort, cherchons à « tuer les lionceaux, » écrit Innocent. Et en effet, ce pontife eut en 1294, quatre ans seulement après la mort du vieux lion, le bonheur de voir le jeune empereur Konrad s'éteindre en Italie dans une fièvre violente. Cet événement si inattendu et si à propos, fut, par tous les Ghibelins, déclaré un effet du poison envoyé par le pape *Innocent*. Après cet exploit heureux, Innocent IV accuse le jeune Manfred d'avoir assassiné Konrad, et il réussit à le dénigrer aux yeux des Italiens. Tout de suite ce pape *Innocent* fait empoisonner en Italie Henri, fils cadet de Frédéric II, et deux de ses petits-fils. Manfred, regardant naturellement le pape comme son ennemi mortel, prit les armes et vainquit les papistes.

Le vieux pape mort, son successeur ne put pas encore déraciner la puissance ghibeline en Sicile, et Manfred fut proclamé roi de ce pays. Mais en même temps, les Ghibelins, en Italie supérieure, furent exterminés. Leur chef, le cruel Ezzeline, mourut de ses blessures dans la captivité et sans daigner accepter le secours spirituel d'un prêtre. Son frère Albéric, d'un caractère moins dur, fut lié à la queue d'un cheval, et traîné jusqu'à ce qu'il fût déchiré. Le pape, vicaire de Jésus, de ce prophète de l'amour, ordonna de traiter tous les chefs ghibelins comme Albéric, et les atrocités *en l'honneur de Dieu* devinrent telles, qu'un ébranlement cérébral éclata parmi la population lombarde. Sur la tombe d'Albéric, régardé comme martyr, prit naissance la secte des Flagellans, qui parcoururent le pays en sanglotant et en priant, et qui se mortifièrent spontanément par des coups de fouets à nœuds de fer. Plus tard cette secte, qui espéra ainsi fléchir la colère de Dieu et obtenir son pardon pour tous les chrétiens, se propagea en Allemagne, le long du Rhin. Le roi Manfred entra en alliance avec un prince de la Grèce, dont il épousa la fille, appelée Hélène la plus belle de toutes les femmes, et avec un des rois espagnols, Pierre d'Arragon. Manfred et son malheureux frère Enzio avaient la beauté, l'intelligence, et le cœur de la dynastie ghibeline dont ils étaient les derniers rejetons. La cour de Manfred était comme une académie de troubadours et de chevaliers; lui-même fit souvent des poésies. Cette galanterie chevaleresque, cette bravoure héroïque déplut au Saint-Siége, et pour se débarrasser de ces *impies* Ghibelins, il s'adressa enfin au frère de Louis IX *le Saint*, roi de France. Le prince Charles d'Anjou, un être abominable sous tous les rapports de l'âme et du corps, était la véritable incarnation de l'idée opposée à celle des princes ghibelins. Le frère de saint Louis était d'une laideur rare, d'un caractère morose, taciturne et sanguinaire, rempli

d'un respect aveugle pour l'Église, ennemi juré de tout homme qui ne se jetait pas aux pieds du pape, des prêtres et des moines. Louis, ce roi si débonnaire et en même temps si bigot, qui signa avec empressement les horribles décrets contre les hérétiques albigeois de France (1); saint Louis même eut quelquefois peur du fanatisme satanique de Charles, et paraît avoir été content de le voir partir de France. Ces deux frères nous représentent clairement le fanatisme chrétien dans sa double apparition. Tous deux ascètes, mortifiant leur chair par des ceintures de fer, par des coups de fouets, par des veilles et des jeûnes exagérés, tremblant à chaque mot d'un prêtre, remplis d'angoisses perpétuelles pour le salut de leurs âmes, offrent pourtant une différence bien tranchée. Louis IX sut combiner le fanatisme religieux avec un caractère doux et sentimental, Charles d'Anjou sut lui donner l'expression la plus brutale par un caractère mélancolique et féroce. Tous deux tombèrent souvent dans un état extatique. Louis eut des visions célestes, tandis que le duc d'Anjou, tourmenté pendant toute sa vie par une maladie corporelle fort grave, eut à souffrir des hallucinations infernales. Ces deux malades couronnés décidèrent du sort des peuples.

Le plan de s'emparer de la Sicile ghibeline fut suggéré à Charles par les papes Urbain IV et Clément V, tous deux Français de nation. Avec le cri : « Dieu le veut! allons *occire* « ses ennemis les Ghibelins de Sicile, » le duc débarque, et arrive sous les murs de Bénévent par la défection de Richard de Casète, qui n'ose pas défendre le défilé montagneux contre l'*Homme du Pape*. Le 26 février 1266, Manfred est vaincu malgré son incroyable bravoure, et trouve la mort qu'il cher-

(1) Il ordonna, entre autre, de percer *avec un fer rouge la langue et les lèvres* des blasphémateurs.

che au milieu du carnage. Le duc refuse à cet *hérétique maudit* une sépulture chrétienne ; mais les chevaliers français, touchés de son malheureux courage et de sa beauté extraordinaire, vont chacun déposer une pierre sur le corps du ghibelin, et il s'en forme une colline, connue chez les habitants sous le nom du *rocher des roses*.

Charles, toujours fidèle à son triste rôle de *valet du pape*, comme l'appellent les Ghibelins, s'empare aussitôt par trahison de toute la famille du héros. La belle et noble Hélène meurt en suite des traitements qu'on lui inflige ; ses trois garçons sont séquestrés dans un cachot étroit. Ils y restent *pendant plus de trente ans*, enchaînés, demi-nus, mal nourris, sans compagnie et sans instruction. En 1297 seulement, les ayant mis en liberté, on leur donne un médecin et un prêtre. En outre, le duc d'Anjou fait détruire en Sicile tous les monuments et tous les documents ghibelins.

Konrad IV, fils de Frédéric-le-Glorieux, étant mort empoisonné par les hommes de saint Pierre en 1254, le détestable anti-roi allemand Guillaume de Hollande ne fit pas la moindre attention au jeune Konradin, fils de Konrad, et crut s'affermir par un mariage avec une princesse de la maison guelfe, Élisabeth de Brunsvic. Mais au festin nuptial le feu dévora son palais et sa couronne ; lui et son épouse faillirent y périr. Il rampa devant le Saint-Siége et devant les princes de l'empire, en dilapidant et vendant au clergé et aux seigneurs d'innombrables priviléges impériaux. A Cologne il faillit encore une fois périr dans les flammes de son palais, auquel l'archevêque de cette ville a fait mettre le feu. A Utrect il reçoit un coup de pierre ; son épouse lui est enlevée en pleine rue par un jeune chevalier. A la fin il se réfugie dans son comté de Hollande, et commence une campagne contre les braves paysans frisons, qui viennent de tuer le despote et fratricide Abel, un prince danois, en le perçant

d'un pieu et le jetant dans le marais. Le roi Guillaume espère le venger, mais il s'enfonce avec son cheval dans la glace, et les paysans finissent par l'achever à coups de marteaux. Alors les comtes allemands du Holstein remportent une célèbre victoire à Loheide sur le jeune roi danois Eric, qu'ils font prisonnier, et le forcent de leur abandonner le Slesvic.

La honte de l'empire va en croissant. Puisque aucun prince allemand n'aspire plus à cette dignité impériale si funeste à ceux qui la portent, deux étrangers se présentent comme candidats. L'Anglais Richard de Cornouailles, donnant trente-deux tonneaux d'or aux princes électeurs, est élu par ceux de Cologne, de Mayence et de Bavière; l'Espagnol Alfonse de Castille l'est par ceux de Saxe, de Bohème, de Trèves et de Brandebourg moyennant vingt mille marcs d'argent. Ces deux élections se font au même jour, l'une *dans* Francfort, l'autre *sous les murs* de cette ville. Du reste, ces deux empereurs n'étaient que des ombres; le pape, pour les tenir en échec, ne ratifia le choix d'aucun, et les hauts seigneurs allemands eurent beaucoup à cœur de rester seuls, afin de pouvoir eux-mêmes disposer sans gêne de leurs affaires dynastiques.

Le vieux chaos, d'où l'Allemagne fut tirée par les efforts inouïs des grands empereurs saxons, franco-saliens et ghibelins, recommence à gagner le dessus. Des guerres civiles éclatent sur tous les points, en Silésie, en Thuringe, en Hesse, etc. C'est dans ce triste temps que Reinmar de Zvéter, maître-chanteur allemand, écrit les nobles vers suivants : « Les Vénitiens aussi, ayant appris que notre empire est « mis à l'enchère, sont venus avec leurs lettres pour l'ache- « ter. Eh, viens donc toi aussi, ô Antichrist! arrive donc « vite; tu trouveras chez nous des seigneurs et des comtes à « bon marché; baille-leur de l'argent et de l'or, et tu les « auras tous! La Justice et l'Injustice, ennemies éternelles.

« ont déjà déchiré bien des pays et des peuples ; la pauvre « Justice est en minorité, l'Injustice dispose d'un cortége « noble et nombreux. L'Injustice et le Pape rient tout haut, « tandis qu'un pauvre y assiste, le cœur navré de chagrin. »

Ainsi, immédiatement après avoir atteint le plus haut période de sa gloire extérieure, l'empire descend avec une rapidité effrayante et s'empresse, pour ainsi dire, d'arriver au comble de la décadence politique.

Il s'offre toutefois à nos yeux encore un épisode brillant, mais d'une durée presque momentanée, et laissant après lui une traînée du dernier sang ghibelin. Le jeune et brave Konradin, duc de Souabe, petit-fils de Frédéric-le-Glorieux, ayant reçu les invitations les plus chaleureuses de la part des italiens ghibelins, résolut de reconquérir l'Italie, de la même manière que Frédéric avait reconquis l'Allemagne. Il vivait, comme jadis son grand-père, entouré de doux loisirs et des muses, tantôt dans un château du lac de Constance, tantôt à la cour de son oncle, Louis, duc de Bavière. Il existe encore des poésies de la plume de Konradin et de son ami intime, le jeune Frédéric d'Autriche. Du reste, ce duc de Bavière était mal famé à cause de ses ruses et de ses accès de colère. Ayant jeté un soupçon sur son épouse en suite d'une lettre fort indifférente, il tua deux dames de la cour et fit décapiter la duchesse : puis, quand il eut appris la vérité, ses cheveux en devinrent tout blancs dans une seule nuit, et il se hâta de fonder une abbaye très-riche. Il ne donna l'hospitalité à Konradin, et ne lui conseilla de faire invasion en Italie, que pour prendre les domaines ghibelins, dans le cas de la mort de son jeune neveu, ou pour gagner de la puissance quand l'entreprise aurait eu un bon succès. Il lui procura une armée fort nombreuse, tout en se payant par les revenus des domaines ghibelins, et il l'accompagna jusqu'à Vérone, où les seigneurs ghibelins de la maison Scala les reçurent à bras ou-

verts ; mais Louis prit ici congé et ramena en Allemagne presque toutes les troupes. L'Italie ghibeline le soutenant bien, Konradin marcha rapidement jusqu'en Italie-Inférieure. La flotte française fut vaincue, les Romains expulsèrent le pape et conduisirent le jeune Konradin comme un triomphateur au capitole. Mais vaincu en bataille rangée par les Français, il n'échappe, avec son ami, qu'à la vitesse de leurs chevaux ; puis, étant pris par la trahison du seigneur Frangipani (1), ils furent condamnés à la décapitation. Avec un courage admirable ils écoutent la lecture de la sentence, au moment même où ils jouent une partie d'échec ; le noble sang ghibelin ne se démentit pas jusqu'à sa dernière goutte. Le 22 octobre 1268, on les conduit à l'échafaud ; les chevaliers français, admirant le jeune héros, murmurent d'indignation, le beau-fils de Charles d'Anjou, le comte Robert de Flandres, frappe du glaive le premier juge au pied de l'échafaud même en s'écriant : « Misérable ! tu oses donc condamner « ce magnifique et beau chevalier ? » Alors la victime pro- « nonce les mots solennels : « Peuple sicilien, mon sang qui « va couler demandera vengeance, vengeance à Dieu. Je « citerai mon adversaire devant le juge suprême. J'espère que « mes Bavarois et mes Souabes ne resteront pas longtemps « sans laver cette honte infligée à toute la nation. » Ayant parlé, il jette son gantelet en l'air, afin qu'on le porte à Pierre, roi d'Aragon, beau-fils du malheureux ghibelin Manfred ; il est ramassé par le chevalier allemand Henri de Valdbourg. La dernière tête ghibeline tombe ; alors, dit-on, un aigle descend, et après avoir mouillé son aile droite dans le sang, il remonte et disparaît.

Le *valet du pape* fait égorger tous les Arabes de la co-

(1) La famille de cet ancien ghibelin avait été comblée de bienfaits par les empereurs. Transplantée en Hongrie, elle s'y conduisit aussi fort mal.

lonie Lucérie, ces fidèles amis de Frédéric-le-Glorieux, et exterminer tous les Siciliens ghibelins. Quant au roi Enzio, fils du Glorieux et prisonnier des Bolonais, il veut voler au secours de son neveu Konradin, et réussit à sortir de la forteresse, caché dans un tonneau ; mais une boucle de sa longue chevelure le trahit, et on l'enferme désormais jusqu'à sa mort dans un souterrain, quelques-uns disent même dans une cage de fer. Avant cet essai d'évasion il était traité avec distinction, et avait partagé sa prison avec la belle et noble Lucie Viadagda, qui, dit-on, devint ainsi l'aïeule de la famille des Bentivoglio, nom donné à ses enfants par Enzio, parce que Lucie disait souvent : *Enzio, che ben ti voglio !* (Mon Enzio, je te veux du bien).

Quatorze ans après la fin de la dynastie glorieuse, en 1282, Charles d'Anjou perdit l'île de Sicile par la conspiration des Vêpres, et les insulaires proclamèrent roi Pierre d'Aragon et son épouse Constance, fille de Manfred.

QUATORZIÈME TABLEAU.

La juridiction de la sainte Fême.

L'aristocratie chrétienne et féodale en Allemagne était aussi violente que celle des Normands en Angleterre, mais beaucoup moins organisée. Les Normands français, ces fils fougueux des pirates scandinaves établis à l'embouchure de la Seine, adoptèrent de bonne heure les lois féodales, et devenus par leurs épées les maîtres absolus des Saxons anglais, ils sentirent l'impérieuse nécessité de s'y *constituer* en un seul corps défensif et offensif, étendu comme un réseau de fer sur toute la terre conquise. En outre, cette vaste association d'exploiteurs étrangers, jour et nuit armés, tourmentant et

rançonnant la population saxonne, se vit bientôt obligée, pour se maintenir, de se mettre en rapports réglés et légaux avec quelques grandes villes commerçantes de l'île. Les habitants d'une île, bien que séparés entre eux en castes et classes, ne se défendront jamais longtemps d'un sentiment puissant de solidarité; la nature géographique influe toujours et partout sur la nature humaine. Voilà le premier commencement de la *Constitution* anglaise : garanties mutuelles entre les conquérants et les communes commerçantes conquises, et le Roi, chef général des conquérants et des conquis.

En Allemagne, rien de tout cela. Les seigneurs n'avaient pas besoin de se garder contre des sujets conquis, à l'exception des provinces de frontières à l'est ou *Marches*, où l'élément allemand chrétien se trouva en face de l'élément slave païen. Dans la majeure partie de l'Allemagne, les seigneurs n'ayant rien à craindre de leurs sujets indigènes, s'abandonnaient entièrement à la jalousie, à l'ambition, et à ce singulier penchant allemand de rechercher le combat seulement *pour avoir le plaisir de combattre :* de là ces interminables luttes entre tant de ducs, de comtes, de landgraves, de margraves, et de simples chevaliers châtelains. Par le même motif, il n'y eut point là de respect ni d'intérêt constants entre eux et le chef de l'empire. Les archevêques d'Allemagne, véritables rois et généraux, voulurent pendant longtemps tenir l'Église allemande en dehors de la domination papale.

Le privilége dévolu aux hauts seigneurs ecclésiastiques et séculiers de l'empire, d'élire et de proclamer un empereur, a beaucoup contribué à provoquer des guerres intestines.

Cette époque de la grandeur extérieure et politique de l'Allemagne, montre aussi toute la hauteur et toute l'âpreté indomptables dont on a fait à tort un reproche au caractère national. Ainsi, le baron de Krenking en Souabe, à Teng, près le lac de Constance, simple chevalier et propriétaire

d'une terre, recevant la visite du grand empereur Frédéric II Barberousse, reste assis, et lui adresse les paroles suivantes : « Excusez-moi de ne pas me tenir debout, je suis ici, dans « mon nid d'aigle, maître comme vous dans le vôtre ; je ne « suis vassal de personne, je ne dois mon alleu qu'à la bonté « du Dieu éternel et du soleil allemand. Du reste, je vous « honore comme Empereur de l'Empire. » Le chef velfe, ce duc Henri surnommé *le Lion* à cause de sa bravoure ou plutôt de sa fureur guerrière, ayant parié qu'il ferait peur à Thèdle de Vallmode, simple chevalier-baron et si intrépide qu'on disait de lui qu'il montait à cheval sur le démon même, le mord fortement à la main ; mais le mordu donne sans retard un énorme soufflet au redoutable chef de la maison des Velfes, et s'écrie : « Hé, Lion, vous n'êtes donc plus qu'un « chien ! » Certes, il n'était pas facile de conduire des aristocrates de cette trempe.

Les communes bourgeoises et villageoises enfin, taquinées par les seigneurs de tout rang, ne voyaient leur salut que dans le protectorat de l'empereur, mais celui-ci ne s'occupe que des communes bourgeoises, en abandonnant les paysans à d'innombrables despotes.

Alors le noble archevêque Enghelbert, gouverneur général de l'Allemagne pendant le séjour de Frédéric II le Glorieux en Italie inférieure, fonda la société judiciaire secrète, connue sous le nom de *la Fême d'Allemagne*. Cet archevêque n'en fut point l'inventeur, mais il eut la bonne idée de transformer les anciens tribunaux des paysans libres, les tribunaux de *gaou* (ou de district) en tribunaux secrets, composés de bourgeois, de villageois et de nobles « aimant les droits des hommes « libres. » Enghelbert dirigea l'affaire ; pour éviter tout conflit avec l'Eglise, il défendit non-seulement de juger les gens d'église, mais aussi de les élire membres du tribunal. Beaucoup de chevaliers demi-sauvages, de vrais brigands et

routiers à blasons, furent châtiés par son bras invincible. A la fin, il fut lui-même tué par le comte d'Isembourg, chevalier brutal et cruel, qu'il venait de faire punir. La mort du noble archevêque fut chantée par Valter de la Prairie des Oiseaux (*von der Vogelweide*), le plus sublime et le plus énergique des troubadours de ce temps-là. Un chevalier sauvage, appelé Chevalier Mange-le-Pays, résidant à Steinack, aux bords du Necker, dévasta et rançonna avec les guerriers de ces quatre *bourgues* (châteaux forts) les paysans et les marchands, jusqu'au jour où l'empereur le mit au ban de l'empire; alors il disparut, et dans une armure noire, à la visière toujours fermée il se distingua dans une croisade impériale par des prodiges de valeur sans être reconnu; enfin l'empereur, pour lui donner la récompense méritée, le prie de se découvrir, et le pillard, agenouillé au cercle des hauts seigneurs, montre en souriant à toute l'assemblée ses redoutables traits. Mais les autres chevaliers sauvages étaient bien moins romanesques, et ne se courbaient que sous la force du glaive. Contre ceux-là, Enghelbert de Cologne avait donc raison d'organiser la Haute-Fême.

En Frisonie et principalement chez les Saxons en Vestphalie, l'antique juridiction des *gaous* s'exerçait encore sous Henri-le-Lion, et après la chute de ce puissant vassal, sous l'archevêque de Cologne.

Comme aux temps du paganisme, les *gaou-grafes*, c'est-à-dire les juges élus par les *gaous* des paysans libres, jugaient dans l'époque chrétienne les causes d'après les localités et par le droit populaire. « Le *grafe* du *gaou*, disent les his-« toriens, commande en présence de deux juges libres, aux « hérauts judiciaires d'appeler en plein jour et en plein air tous « les juges libres et tous les paysans libres de l'endroit où le « procès se fera, et de les y convoquer, sous peine d'amende « et de ban, pour samedi prochain devant le Siége du Roi.

« Or, un Siége du Roi existant dans chaque *cent* ou canton, « composé de cent pères de familles, le *gaou* possède plu- « sieurs Siéges du Roi. Pour construire un Siége du Roi, « le héraut fait, au milieu d'un gazon vert, une fosse de seize « pieds en longueur et en largeur, puis les seize juges libres y « jettent chacun une poignée de cendres et un morceau de « brique. Sur la fosse recouverte de gazon on apporte le « Siége, et y ayant pris place, le premier juge parle ainsi : « Nous sommes arrivés à jeun et en présence du soleil, le « Siége est placé comme de droit; prononcez comme de droit « en présence du soleil. » Il n'y avait jamais de recours possible à des tribunaux ordinaires.

Enghelbert le transforma, en le reléguant dans le mystère pour mieux pouvoir effrayer et frapper les despotes. Une vaste association judiciaire, connue sous le nom de *Ceux qui savent*, s'étendit sur toute l'Allemagne, et telle était son utilité au XIIIe siècle, dans les désordres qui suivirent la chute des Ghibelins, que cet ordre mystérieux compta jusqu'à cent mille membres. Ils avaient un mot d'ordre, des signes secrets, un terrible serment; celui qui avait trahi le secret, était pendu sept pieds plus haut qu'un simple criminel. Les quatre sections de cet ordre étaient : dans la première, le président général ou Maître du Siége, soit le prince archevêque de Cologne, soit l'empereur même; dans la deuxième, les Comtes Libres (1), choisis par le Maître du Siége; dans la troisième, les Jurés Libres, choisis par les Comtes Libres; dans la quatrième, les Hérauts, qui annonçaient la citation et exécutaient la sentence de mort. Toute autre sorte de punition était défendue; bientôt après la condamnation, le criminel *fémé* était percé d'un poignard portant les lettres initiales S S G G,

(1) Cette juridiction s'appelait *libre*, parce que ne dépendant d'aucune autre, elle se trouvait immédiatement placée sous la protection impériale.

exprimant autant de mots allemands, qui signifient « Bâton, « Pierre, Herbe, Sable, » une devise datant sans doute de l'antiquité païenne. L'accusation se faisant par un membre de l'ordre, la citation était trois fois répétée. L'accusé faisant défaut risquait fort d'être condamné sur le serment de l'accusateur. Un membre accusé se disculpait par simple serment. Le tribunal n'en appelait au pape et à l'empereur que dans le cas d'un désaccord profond entre les juges. Le tribunal ne s'occupait que des causes non jugées par un autre, ou qui étaient restées indécises. L'ordre ne recevait jamais les prêtres (excepté le prince-archevêque), les Juifs, les femmes, les serfs; en revanche, il ne les jugeait pas non plus, et restait fidèle à son but, d'être pour des *hommes libres* une juridiction de *jurés libres* et de *juges libres*.

Quant à la législation ordinaire d'Allemagne, elle était un mélange confus de coutumes locales, féodales et impériales compulsé en deux vastes recueils (latins et allemands); le *Miroir des Saxons*, sanctionné par Frédéric II le Glorieux en 1215, et plus tard le *Miroir des Souabes*, publié vingt ans après la chute de la dynastie ghibeline, et par conséquent rédigé sous l'influence papale. On reste en effet stupéfait, quand on apprend que les lois allemandes, composées de *contrats* et de *priviléges*, se divisaient alors en sept groupes dans lesquels, dit un historien savant, *le désordre était à l'ordre du jour*. Ces groupes étaient les *concordats* entre le Pape et l'Empereur; les *décrets de l'empire*, conclus entre l'Empereur et les Seigneurs constitués en Assemblée (Diète); les *capitulations*, ou traités de partage, d'héritage, de concessions, etc., conclus entre l'Empereur et les seigneurs; les *droits féodaux* entre ces derniers et leurs vassaux; les *droits des États*, c'est-à-dire les règlements convenus entre les seigneurs et les représentants des nobles, des bourgeois et parfois même des paysans; les *traités d'alliance* des che-

valiers, des communes bourgeoises et des communes villageoises; enfin les *lois municipales* des citadins et des villageois (1). Ajoutez-y encore une foule de priviléges exceptionnels distribués dans des cas particuliers par des seigneurs, mais surtout par des empereurs, et vous comprendrez la nécessité pour l'Allemagne, de simplifier cet affreux fatras. C'est ce qu'elle n'a fait qu'à demi et trop tard, et probablement elle ne l'eût pas fait du tout si elle n'y eût été poussée par 1789. Voilà le plus grand de tous les crimes qu'elle a commis envers elle-même; espérons enfin qu'elle agira en 1852. Ses innombrables princes, elle le comprendra, ne se plaisent que dans son chaos législatif et administratif: elle doit se sauver malgré eux et par elle-même.

A côté de tous ces codes, plus ou moins déformes et embarrassés, celui de l'Église romaine brillait par sa précision. Les empereurs ghibelins, de leur côté, faisaient tout pour contre-balancer ce droit canonique (ecclésiastique), par l'introduction du vieux droit romain. C'était là encore le combat à outrance entre le Pape et l'Empereur. Quoi qu'il en soit, les anciennes maximes nationales : « Tu ne dois reconnaître juge que celui que tu as choisi de pleine volonté; la juridiction doit se faire en public et oralement; tu ne dois contraindre personne à se rendre devant les juges, mais quand il fait du mal, sa commune doit le traiter comme ennemi (2); sans partie plaignante, point de procès; le duel judiciaire et l'ordalie font connaître le *jugement de Dieu* » — restaient encore en vigueur, tandis que l'amende

(1) Parmi les législations particulières et locales obtenaient le plus de succès les codes des villes de Lubeck, Soest et Magdebourg, répandus surtout parmi les colons allemands des pays slaves et borussiens; puis le code des États en Autriche de 1250, le code féodal lombard de 1235, et celui des paysans frisons.

(2) C'est là l'origine du *ban de l'Empire*.

(*wergheld*), payée pour un meurtre, fit place aux affreuses peines corporelles du vieux droit romain, et, qui le croirait! du code israélite, tel qu'il se trouve dans les livres bibliques de Moïse.

Le résultat de tout ceci était un système séculaire des tortures les plus atroces, qui aient jamais déshonoré l'humanité, et qui firent un tort immense au christianisme, sous la protection duquel on s'abrita en l'invoquant à chaque pas. A compter de la fin du XIIIe siècle, disparut ainsi tout ce qui restait encore de bon dans l'antique législation nationale.

QUINZIÈME TABLEAU.

L'association commerciale de la Hanse.

Les villes d'Allemagne, favorisées par des empereurs et des princes contre d'autres princes et seigneurs, grandirent sous cette double protection. Celles qui ne l'avaient pas reçue, s'en passèrent en conquérant à force armée les libertés municipales dont elles avaient besoin. Dans chacune des grandes résidences épiscopales, la jeune bourgeoisie chassa le commandant de l'évêque, prit possession du château, organisa une milice, et s'accrut par des familles de paysans, établies dans ses murs pour échapper aux vexations seigneuriales. La bourgeoisie de chaque ville se gouvernait, s'administrait et se jugeait elle-même d'après des lois faites par son corps législatif. L'Empereur seul avait le droit de réviser les procès de leurs tribunaux. Le gouvernement municipal était d'abord entre les mains des échevins, c'est-à-dire des délégués des familles commerçantes (connues sous le nom de *familles* tout court), mais plus tard les ouvriers et les indus-

triels y participèrent aussi, par les maîtres des *métiers*, et le chef des familles ou patriciens, fut remplacé par le chef des *métiers*. Les *familles* descendaient de ceux qui, lors de la fondation de la ville, avaient obtenu les lots du terrain, et de ceux qui, devenus plus tard citadins, continuaient à conserver leurs biens-fonds aux environs de la ville. Les *métiers* se composaient des descendants de paysans.

Beaucoup de gentilshommes, avec tous leurs villages, achetaient le droit de citadin dans telle ville, pour s'abriter derrière ses priviléges. Beaucoup de villes exploitaient, pour le compte de l'Empereur, le droit d'imposer des contributions, de battre monnaie, de faire valoir les mines et les terres impériales, etc. Ils étaient fort bien armés, ne combattaient que sous l'étendard de l'Empereur et devenaient souvent membres de la chevalerie. Bientôt les Métiers, trente, soixante fois plus nombreux que les Familles, les forçaient, par les armes, de leur donner tous les droits civiques. La force de ces villes *impériales* ou *immédiates* (c'est-à-dire celles qui étaient immédiatement placées sous la protection de *l'Empereur et de l'Empire*, sans avoir affaire avec un seigneur quelconque) s'en accrut beaucoup : vingt mille citoyens bien armés habitaient Cologne, autant Aix-la-Chapelle et autant Strasbourg. La capitale du commerce allemand central, la célèbre république Nurnberg, disposait d'une armée civique de trente-cinq mille hommes. Les tisserands de Louvain formaient un corps de maîtres fort de quatre mille hommes, et un corps d'ouvriers fort de quinze mille. Les grandes villes commerçantes du Rhin, toutes ghibelines, se défendaient avec succès contre les archevêques, les ducs et les comtes. La ville de Cologne, dite *la sainte*, cette capitale du commerce allemand avec l'occident, était le dépôt général où tous les négociants allemands et étrangers des quatre points de l'horizon étaient obligés de s'arrêter; ceux

du nord, du sud, de l'occident et de l'orient n'avaient point la permission de franchir cette station rhénane. Par là elle s'élevait à une importance et à une richesse sans égales, et il ne faut pas s'étonner que l'avide archevêque Anglebert de Falkenberg en appela aux armes et à la ruse pour essayer de l'assujettir. A cette époque, Cologne fut déchirée pendant vingt ans par les luttes sanglantes des Ouvriers contre les Familles patriciennes; et un jour l'archevêque invita Gryne, le maire des Ouvriers, à s'entendre avec lui. Gryne, entré dans la cour du château, y est assailli par un gros lion que l'archevêque a lâché pour déchirer le maire. Ce dernier, cependant, ne recule pas; il enfonce sa main gauche, enveloppée de son manteau, dans la gueule du lion et l'égorge avec la main droite. Une paix entre l'archevêque et les habitants fut conclue, sous la médiation du célèbre savant et penseur Albert-le-Grand, le même qui en 1248 fit le plan de la cathédrale, inachevée encore, mais néanmoins la plus grandiose de toutes les cathédrales du globe. Cette paix fut de courte durée; les citadins prennent d'assaut le château archi-épiscopal et Anglebert devint leur prisonnier. Relâché à Cologne, il recommence à tourmenter les citadins d'Aix-la-Chapelle, dont il était l'évêque; enfin il redevient prisonnier, est enfermé dans une cage de fer et meurt en captivité. Des luttes semblables eurent lieu à Leipzig, à Augsbourg, etc.

En Allemagne septentrionale, les villes n'arrivèrent au régime des Métiers qu'avec la Réforme de Luther, tandis qu'en Allemagne méridionale, Ulm et Bâle s'étaient affranchies de leurs Familles patriciennes depuis le XIIIe siècle.

L'association des grandes cités commerçantes de l'Allemagne, la *Hanse*, prit naissance aux croisades allemandes contre les mahométans. La gloire de la fondation en revient aux citoyens de Lubeck, favorisés par les priviléges que Henri-le-Lion leur octroya, pour ruiner le commerce des

Slaves païens de la mer Baltique. Les négociants croisés de Lubeck, de Brême et de Hambourg, mis en contact avec ceux de Gênes, Pise, Venise et de la Grèce, y apprirent par expérience l'utilité d'une alliance défensive et offensive contre les *faux amis*, les négociants chrétiens de l'Europe méridionale. Repoussés et trompés par tous ces perfides parjures de l'orient, ils y fondèrent l'ordre des Chevaliers de la Sainte-Vierge, pour soigner les malades et les malheureux d'origine allemande; puis, revenus en Allemagne, ils formèrent, en 1241, la confédération maritime et commerciale, dite la Hanse. En général assez lente et embarrassée, son activité politique devint à plusieurs reprises telle, que les rois de Suède, de Norvége, de Danemark et d'Angleterre se courbèrent devant son glaive victorieux. La flotte des Hanséates s'empara dans la Suède, le Danemark et la Norvége des capitales Stockolm, Copenhague et Bergue, et le maire de Lubeck décida plus d'une fois des trônes scandinaves. Les comptoirs principaux de la Hanse étaient, en outre, à Londres (depuis 1205, le célèbre édifice Guildhall servait de salle de réunion aux négociants de la ville de Cologne), à Bruges en Flandre et à Novogorod en Russie. Les comptoirs à l'étranger étaient souvent dans des châteaux forts, avec fossés et ponts-levis, dont la garnison, toujours armée, se composait de marchands allemands, envoyés pour un certain temps; aucun d'eux n'eut le droit de se marier à l'étranger tant qu'il y fut de service. Les soixante-dix villes commerçantes de la Hanse envoyaient leurs représentants à la diète hanséatique dans la ville de Lubeck, capitale de toute l'association. Lubeck, avec ses archives, la caisse centrale et le directoire, présidait; son remplaçant était Cologne. Les quatre *quartiers* (sections) de l'association se composaient, au xve siècle, de : 1° des villes *vindiques*, avec la capitale Lubeck, puis Hambourg, Brême, Kiel, Rostock,

Stettine, Lunebourg, l'île de Gothland, etc.; 2° des villes *de l'ouest*, avec la capitale Cologne, puis les endroits de la Vestphalie Soest, Osnabruck, Munster, Vésel, Paderborn et ceux de la Hollande, Amsterdam, Utrect, Mastrict, Groningue, etc.; 3° des villes *saxonnes*, avec la capitale Brunsvic, puis Halle, Magdebourg, Gottingue, Goslar, Erfurt, Mulhouse, Nordhouse, Brandebourg, Francfort-sur-l'Oder, Breslau, etc.; 4° les villes *de l'est*, avec la capitale Dantzig, puis Elbing, Thorn, Coulme, Kœnigsberg, Riga, Réval, etc. L'ordre des Chevaliers allemands de la Sainte-Vierge, possesseur du pays des anciens Borussiens, aux bords de la mer Baltique, était aussi représenté aux assemblées hanséatiques.

Malheureusement, la Hanse n'était pas d'accord. Les villes du Rhin et de l'Elbe exigeaient sa protection contre les princes d'Allemagne; les villes maritimes ne pensaient qu'à faire du commerce maritime; les villes de la mer Germanique, grondant aux villes flamandes si industrielles qui préféraient le commerce avec l'Italie, ne rencontraient que de l'indifférence chez les villes de la mer Baltique. Cette jalousie commerciale des Flamands industrieux les éloignait peu à peu de l'Empire, et fut habilement exploitée par les rois de France.

Les bourgeois de la Hanse ont eu le tort de laisser exister à côté d'eux tant de princes et seigneurs allemands, au lieu de suivre l'exemple des républiques commerçantes d'Italie, qui réussirent à absorber et à exterminer la plupart des seigneurs lombards. En outre, les Hanséates, loin d'être manufacturiers, ne s'occupaient que du transit, transportant par terre les produits naturels et industriels entre l'orient, le nord, le midi et l'occident. La grande route de l'Asie conduisait par Novogorod, Riga, Breslau et Leipzig; celles du midi et de l'orient (par Venise) aboutissaient à Oulm sur le Danube et à Nurnberg. Ces deux puissantes républiques ont la gloire d'avoir créé l'industrie allemande;

Nurnberg surtout l'a cultivée à un point très-remarquable.

Quant à sa politique extérieure, la Hanse s'efforçait d'avoir partout le monopole; elle l'a possédé en Angleterre jusqu'au xve siècle, et en Scandinavie elle ne le perdit qu'après des guerres extrêmement sanglantes. Son but principal était le commerce avec le nord de l'Europe; elle en exportait du fer, des harengs et des fourrures. L'Allemagne envoyait du vin, de la bière, du blé, de la toile, des armes; la Bohême, des métaux et des pierres précieuses; la Flandre, des draps. Le Danube, cette magnifique artère commerciale entre l'Allemagne, la mer Noire et l'Asie, étant, pour ainsi dire, bouchée par l'inimitié des Hongrois, des Serbes, des Valaques et des Grecs, le commerce hanséatique se porta sur le Rhin, et ce fût là qu'il livra jour par jour des combats acharnés à tous les nombreux princes et seigneurs rhénans, qui infestaient le passage, par des taxes et des impôts établis le long de ce fleuve si beau et si utile. Voilà comment les aristocrates d'Allemagne ont gêné le commerce de leur nation. En effet, les Anglais du moyen âge avaient déjà raison de dire : « Les octrois du Rhin sont une preuve de l'étonnante folie « des Allemands. » (*Mira Germanorum insanies.*) Même aujourd'hui, après tant de bouleversements, il doit en rester encore quelque chose de cette *folie* sous d'autres formes; autrement il serait inexplicable pourquoi plusieurs parties de l'Allemagne s'obstinent à se tenir en dehors de la confédération douanière (*Zollverein*).

Espérons que le grand réveil de la nation allemande ne se fera pas attendre encore longtemps. Alors nous verrons un magnifique et sublime spectacle; au même instant, où les trente-six despotes couronnés qui exploitent et avilissent ce peuple, seront attachés au pilori, et rendus inoffensifs, on verra les membres disjoints, jadis séparés par les trente-six gouvernements, se réunir en un organisme vaste et solide.

Une Allemagne démocratique existera, sans douanes et droits à l'intérieur, une Allemagne belle et forte comme le soleil.

SEIZIÈME TABLEAU.

Les Chevaliers allemands de la sainte Vierge ou l'Ordre Teutonique de Marie.

A l'époque où l'empereur ghibelin, Frédéric Ier *Barberousse*, s'empara pour la première fois de la glorieuse république des Milanais après un siége des plus sanglants dont l'histoire européenne fait mention, les négociants de la ville allemande de Brême établirent des relations commerciales avec les peuples païens de la mer Baltique. La côte orientale de cette mer, et en partie aussi sa côte méridionale, c'est-à-dire le pays entre les Polonais, les Russes et les Finlandais, était habitée par les Livons ou Lettons, les Coures, les Borussiens ou Pruthéniens ou Prussiens, et les Lithuaniens, tous païens et membres d'une race à laquelle on a donné le nom de race *livonne* ou *lettone* ou *lithuanienne*. Au premier coup-d'œil, sa langue ne ressemble point à celle de ses voisins les Slaves, c'est-à-dire des Polonais et des Russes, mais, en les étudiant profondément, on reconnaît leur parenté fondamentale. On s'aperçoit, en même temps, que parmi toutes les langues-filles descendant de la grandiose et superbe langue-mère de l'Inde antique (la langue dite *le sanskrit*), il n'y en a aucune qui soit plus rapprochée de ce sanskrit que l'idiome parlé par les Lithuaniens et les Livons.

Ces peuples, jadis si nombreux, près la mer Baltique, ne le sont plus ; le christianisme romain et l'épée allemande y ont fait d'affreux ravages depuis le XIIe jusqu'au XIVe siècle. La belle et noble peuplade des Borusses, ou Pruthéniens, ou Prussiens, disparut tout entière du sol, et son nom seul a

été adopté par les colons allemands qui ont pris possession de cette terre baltique, située entre l'embouchure de la Vistule et celle du Mémel. Les habitants actuels de la province dite *la Prusse de l'Est*, qui forme le bout oriental du royaume prussien, n'ont donc absolument rien de commun avec les Prussiens primitifs. Jamais peut-être tout un peuple païen n'a été maltraité et exterminé sous des circonstances plus abominables ; jamais peut-être la guerre religieuse et internationale, telle que l'Église aristocratique et l'aristocratie chrétienne seules sont capables de l'allumer, ne s'est montrée avec plus de fureur, de perfidie, de cruauté et de persistance. Trente ans de luttes à mort, jour par jour, nuit par nuit, suffirent à peine à briser cette petite, mais énergique nationalité, dont l'héroïsme égala parfaitement celui des meilleurs temps d'Athènes, de Sparte et de Rome. Les païens prussiens subirent leur martyre avec une gloire égale à celle qu'avaient remportée cinquante ans plus tôt les hérétiques albigeois. Mais la France de la Méditerranée ne s'en releva plus, tandis que la Prusse baltique, retrempée dans le sang des indigènes, et repeuplée de la vaillante race allemande, fut désormais appelée à remplir deux tâches de la plus haute importance dans le développement du genre humain : celui de miner sans relâche le christianisme par la libre et noble philosophie prussienne de Kant, et de garder la frontière d'Allemagne contre les Russes, c'est-à-dire de protéger la civilisation de l'Europe moderne contre la brutalité et la perfidie de la vieille Asie. Le sol où les valeureux païens prussiens combattirent avec un courage malheureux, contre le despotisme aristocratique et religieux des Chevaliers allemands de la sainte Vierge, est sacré à tout jamais, et redeviendra peut-être un immense champ de bataille où la valeureuse démocratie allemande fera disparaître tous les *chevaliers russes et allemands de la Sainte Réaction.*

En 1187, trois ans avant la mort de l'empereur Barberousse, le premier évêché, celui de Ixkull en Livonie, fut fondé par l'apôtre allemand saint Meinard, et les païens convertis restèrent pacifiques jusqu'aux mesures violentes de l'évêque Bernard, son successeur. Ils le tuèrent, mais les négociants de Brême firent prêcher la guerre sainte et prirent possession de toute cette contrée. En 1200 déjà, l'évêque livon Albert Apeldern, ecclésiastique brêmois, fonda la capitale Riga, et l'ordre conquérant des *Chevaliers allemands du Christ*, mieux connus sous le nom des *Chevaliers de la Croix et du Glaive*. Toute la province se couvrit de paysans et de marchands accourus d'Allemagne, qui y formèrent comme une couche superposée sur la population indigène. Leurs villes, s'administrant d'après le droit civil de Brême, grandirent rapidement et firent bientôt peser un joug intolérable sur les épaules des indigènes, dont ils ne daignèrent jamais apprendre la langue. On baptisa ceux-ci par centaines à la fois, comme trois siècles plus tard les indigènes de l'Amérique espagnole, en promenant le long de la troupe des païens à convertir une pompe à feu qui arrosa simultanément la foule tout entière, tandis que les prêtres chrétiens récitèrent la formule sacrée. Au lieu de fraterniser avec les nouveaux convertis, les colons allemands, les Chevaliers du Glaive et les évêques en firent de misérables serfs. Les opprimés répondirent enfin à ce despotisme chrétien et aristocratique par une insurrection formidable, qui coïncida avec une attaque russe. Les nouveaux convertis lavèrent solennellement leurs corps et leurs maisons, pour en effacer, disaient-ils, les traces du christianisme, et ils massacrèrent les paysans allemands. Mais les Chevaliers du Glaive, appuyés des colons et des négociants allemands, refoulèrent les insurgés et les Russes, dont ils pendirent aux arbres tous les prisonniers, prirent d'assaut la ville russe Dorpat, et l'éri-

gèrent en évêché allemand. Le Saint-Siége se hâte alors d'y envoyer un légat, Guillaume de Modène, pour s'emparer, au nom de l'Église, de toutes ces conquêtes allemandes. Cet ambassadeur papal, homme très-énergique, poussa les guerriers allemands en hiver, 1227, à traverser à pied la mer Baltique couverte de glaces, pour arriver à Oesel, île fortifiée par des pirates païens d'une bravoure proverbiale. Volquine, le grand-maître du Glaive, la prit d'assaut, et fit sur-le-champ baptiser tous les prisonniers en les submergeant de vive force dans l'eau glaciale. Le pape réclama tout comme une propriété de saint Pierre, mais Volquine, fort de l'appui de Frédéric II *le Glorieux*, réussit à s'y maintenir vassal de l'empire allemand, et à repousser les prétentions de l'Église romaine, en 1228. En même temps les Coures ou Courlandais furent convertis au christianisme d'une manière assez douce par le légat Baudoin d'Alve. Mais, en 1237 déjà, Ringold, le vaillant souverain des Lithuaniens païens, se lève pour chasser les chrétiens russes, polonais et allemands ; l'ordre de la Croix et du Glaive est presque exterminé, et le grand-maître Volquine meurt de ses blessures. Alors le reste de ces chevaliers entrent dans l'ordre de la sainte Vierge en Prusse ; *la guerre sainte du Christ et de sa divine Mère contre un paganisme héroïque et généreux va recommencer.*

L'amour céleste de Marie pour les malheureux, l'amour sublime de Jésus pour les pécheurs, ce double amour dont l'ordre des Mariens avait fait sa devise et son emblème, manifesta alors son affreux revers, comme pour prouver encore une fois au nord de l'Europe, ce qu'il avait souvent déjà montré au midi, au sud-ouest et au sud-est : à savoir que cet Amour divin porte en lui le Démon (1). Les Albi-

(1) Voilà un des milliers d'exemples historiques dont pourrait se servir la nouvelle philosophie allemande, chaque fois qu'elle est attaquée par les jésuites soit catholiques, soit protestants.

geois et les Vaudois, par exemple, l'avaient déjà appris à leurs dépens; la même expérience sera faite plus tard par les paysans d'Allemagne du temps de Luther, et par les indigènes d'Amérique lors de la conquête espagnole.

En 997, quand un empereur allemand de la dynastie saxonne, Othon III, surnommé le *Miracle*, ayant vaincu le tribun Crescent, fit mettre le mauvais pape Jean XVI à rebours sur un âne, conduire par les rues de Rome et mutiler d'une manière ignominieuse : — dans cette même année un saint homme subit le martyre dans un coin obscur de la mer Baltique. Un noble Tchèque (c'est-à-dire Bohême), saint Adalbert, évêque de la capitale Prague, était allé sous les auspices des ducs polonais, prêcher le Christ aux païens prussiens, voisins des chrétiens polonais ; endormi dans une forêt consacrée aux divinités nationales, il fut rencontré par des paysans et tué comme sacrilége. Son corps, rendu aux Polonais, reçut deux ans plus tard, par l'empereur Othon III le *Miracle*, tous les honneurs dus à son dévouement, et la ville polonaise de Gnésen, où les ossements du martyr reposent, fut par ce même empereur érigée en archevêché, subdivisé en trois évêchés, Cracovie, Breslau et Colberg.

Au commencement du XIIIe siècle, le moine allemand Christian, renouvelant les efforts de conversion, est nommé évêque de Coulme, ville fortifiée aux bords de la Vistule entre les populations polonaise et prussienne. Il conseille à Konrad, duc polonais de Masovie (pays de Varsovie), d'appeler contre les païens prussiens les Chevaliers allemands de la Sainte-Vierge, dits les *Mariens*. Leur Grand-Maître, le noble Hermann de Saltza, voyant l'impossibilité d'agir en orient contre l'immense puissance mahométane, et s'y trouvant gêné par l'insolente jalousie des chevaliers et des prêtres français et anglais, n'hésita point à se retirer de Palestine en Allemagne, et après avoir fixé sa résidence en Souabe, il fit partir

pour la Prusse plusieurs membres de l'Ordre sous le commandeur Hermann Balk. Cela eut lieu en 1230, vingt ans avant la mort de l'empereur Frédéric II le Glorieux.

Le chevalier-commandeur Hermann Balk érige aux bords de la Vistule la forteresse de Nessau ; puis après un terrible combat, il détruit à Thorn par la hache et par le feu un chêne sacré. Ces arbres dans le nord de l'Allemagne, je l'ai déjà dit, étaient de telles dimensions, qu'on n'en trouve plus aujourd'hui que dans les *forêts* dites *vierges* des pays étrangers, dans les forêts qu'aucun pied humain n'avait jamais touchées, ou qui, en d'autres termes, ont conservé la même végétation que le sol encore chaud et humide par le dernier mouvement géologique, y avait engendrée. Les chênes sacrés de la Prusse avaient une hauteur de plus de cent pieds, et une circonférence de vingt, de trente même; la surface du sol environnant était jours et nuits humectée du sang des victimes, soit animaux soit prisonniers de guerre, et des cavités pratiquées dans le tronc contenaient les idoles. On en vénérait trois surtout, taillées en bois, sans le goût de la beauté grecque, mais ornées d'allégories et de symboles. Le système religieux de toutes les nations slaves et lithuaniennes était riche en idées profondes et en sentiments sublimes ; plus on l'étudie, plus on comprend l'aversion qu'une grande partie de cette race se sentait pour le christianisme. Les Slaves établis dans l'Allemagne septentrionale (dans les pays actuels de Mékelnbourg, Poméranie, Brandebourg, Lusace, Saxe) s'étaient défendus comme des héros contre le christianisme romain et l'aristocratie allemande ; leur exemple fut suivi par les Lithuaniens en Prusse et en Livonie. La religion des Prussiens surtout était non-seulement, comme chez les ancêtres païens des Gaulois, des Allemands et des Scandinaves, un puissant moyen de détruire la peur de la mort et de la rendre désirable dans une guerre patriotique, leur religion

était aussi un excellent moyen d'action politique. A la voix du chef des prêtres et prophètes, nommé le *Krive* (c'est-à-dire probablement le *Vieillard*), habitant dans la forêt sacrée de Sameland, près la célèbre côte sablonneuse de la mer Baltique, dite le *rivage de l'Ambre jaune*, les provinces qui composaient la confédération prussienne mettaient sur pied leurs guerriers intrépides et fort bien armés. Chaque province s'administrait elle-même sous la direction de quelques grandes familles, à la tête desquelles était un prince. « Cette « solidarité en temps de paix et de guerre, disaient-ils, nous « a été enseignée par notre fondateur Vaïdevoute, qui à son « tour l'avait apprise des abeilles construisant une ruche. » La culture du sol était très-avancée ; ils firent de la bière avec de l'orge et du cidre avec du miel ; leurs immenses bois, leur blé, leur chanvre et lin, leur bétail étaient fort du goût des Chevaliers de la Sainte-Vierge. Le sol est fertile, accidenté, avec de belles rivières et des lacs semés d'îlots. Le climat un peu rude, d'un froid très-sec en hiver, d'une lourde chaleur en été, doux et joyeux en printemps, morne et mélancolique en automne ; en un mot, la Prusse baltique possède une température bien tranchée d'après les quatre saisons. Il est connu que ce pays maritime fut dominé quelque temps par des Goths venant de la Suède. Les Esthniens, de race tatare comme les Finlandais au nord et les Hongrois au sud, furent refoulés au nord, et la race lithuanienne, livonne ou prussienne y prit place entre la mer Baltique et les Slaves. Leurs mœurs étaient douces, hospitalières et chastes ; même les chroniqueurs de l'Ordre Teutonique, tous des moines fanatisés jusqu'à la rage, sont forcés de le reconnaître. Leur intelligence et leur imagination se sont manifestées par des réflexions et des observations fines et délicates, représentées dans leurs nombreuses divinités. Or, l'homme faisant Dieu d'après son image humaine, on pourra toujours juger de l'intelligence et

du cœur d'après l'essence et la forme qu'il a données à son Dieu. En outre, les facultés intellectuelles et morales de cette belle race se montrent d'une manière éclatante dans les restes de ses poésies nationales. Quant à son courage généreux, il est également mis hors de doute par les témoignages de l'histoire, dont je vais ici présenter un abrégé très-sommaire.

Les Prussiens, comprenant le danger qui leur proviendra des colonies allemandes (Thorn et Coulme, avec le droit municipal de la ville de Magdebourg), s'insurgent et s'emparent de l'évêque Christian. Mais le duc slave de la Poméranie, Svantepolk, gagné par le légat papal Guillaume de Modène et le margrave allemand de Misnie, volent au secours; Christian est rendu à la liberté, et la province prussienne de la Poméranie, sur le bord gauche de la Vistule, est arrachée au paganisme. Dantzig, une ville chrétienne, est mise sous la protection de Svantepolk et de l'Ordre Teutonique. Le chevalier-commandeur, Hermann Balk, prend aussi la province de la rive droite, Poguésanie, y construit la ville Elbing, près le lac de Drouso ou Drausen, et se rend en Livonie pour y réorganiser les affaires des deux Ordres du Glaive et de Sainte-Marie réunis. Pendant son absence, son lieutenant en Prusse Hermann d'Altenbourg commet la première cruauté, en livrant aux flammes un village avec tous ses habitants pour avoir quitté le christianisme. Les Prussiens restent vainqueurs et le duc Svantepolk même se détourne de l'Ordre Teutonique. L'évêque Christian seul a laissé un nom pur et honorable, en portant plainte auprès du Saint-Siége sur la férocité *peu chrétienne* des chevaliers, qui ne faisaient qu'irriter les nouveaux convertis.

Alors une armée de croisés allemands arrive sous le commandement de Konrad, landgrave de la Thuringe, qui, dans une guerre contre l'archevêque de Mayence, ayant livré aux

flammes la ville de Fritzlar avec tous les habitants, croit laver ses péchés dans le sang des païens. Le duc de Brunsvic arrive aussi, et les païens perdent les provinces de Varmie, Natangue et Barthie. Konrad, devenu grand-maître teutonique, meurt, et les nouveaux convertis massacrent tous les colons allemands. Le reste des chevaliers se réfugie dans les trois forteresses de la Vistule. Le grand-maître Henri de Hohenlohe, et surtout son brave lieutenant Poppo de Osterna, qui vient de combattre les Tatares en Silésie, se renforcent d'une armée de croisés autrichiens sous le duc Frédéric-le-Belliqueux, et refoulent les Prussiens. Mais ceux-ci, exaspérés par toutes ces attaques incessantes, se réunissent et répondent par des cruautés païennes aux cruautés des aristocrates chrétiens ; ils immolent devant les idoles cinquante-quatre Chevaliers de la sainte Vierge, en les attachant tout en armures sur leurs chevaux harnachés, et en les livrant aux flammes. N'oublions pas, du reste, que cette mort du bûcher chez les païens prussiens était aussi sacrée que chez les Indiens orientaux, chez les Scandinaves et d'autres nations païennes. Des héros et des prêtres, surtout le grand-prêtre ou *Krive*, usèrent souvent de ce suicide solennel, et des épouses se précipitèrent en chantant des hymnes dans le feu allumé pour se brûler avec les corps de leurs maris. Peu à peu, il est vrai, les Prussiens, enragés pour ainsi dire par l'orgueil froid et sanglant des chevaliers, infligèrent aux prisonniers chrétiens des tortures affreuses, à la manière des sauvages américains du nord, dits les *Peaux-Rouges*. Les Chevaliers de la sainte Vierge y répondirent en arrachant les langues et les yeux à deux, trois, quatre mille prisonniers des deux sexes à la fois, et ainsi de suite. Un vieux moine allemand, historien de l'Ordre Teutonique, ne put s'empêcher d'écrire les mots suivants : « Les païens sont damnés, mais nous « jouons aussi avec eux un vrai jeu de démon. »

Le margrave allemand de Brandebourg, Othon, refoule par une croisade les païens, mais ceux-ci massacrent une armée toute entière qui vient de pénétrer dans la province sacrée, le Samland (1), habitée par le grand-prêtre. Dans les trois cavités du chêne gigantesque étaient attachées les statues en bois des trois grandes divinités, représentant la force créatrice, la force conservatrice, et la force destructive. Leurs noms étaient Percounos, Potrimpos, et Picollos ; leurs figures et leurs symboles répondaient ingénieusement à leur signification. En outre, on vénérait une foule de petits dieux et de petites déesses, de petits génies soit jolis soit laids préposés aux animaux, aux végétaux, aux pierres, aux éléments, aux saisons, aux facultés intellectuelles, aux passions de l'âme, aux maladies, etc. Ce culte tantôt mélancolique, tantôt joyeux était surtout tendre et doux, parfaitement en harmonie avec la langue sonore et flexible, et avec la poésie riche et sentimentale de toute cette race lithuanienne.

En 1255, cinq ans après la mort de l'empereur Frédéric-le-Glorieux, le roi slave Ottocar de la Tchèquie (Bohême) fit une grande croisade contre les Prussiens ; il mit tout à feu et à sang, détruisit leur sanctuaire, le célèbre Romove, et fonda la capitale Kœnigsberg (c'est-à-dire le *Mont-Royal*).

Après ce succès, fort inattendu sans doute, les chevaliers, au lieu de se concilier le peuple converti, l'exaspérèrent plus que jamais en lui imposant le joug d'un servage brutal comme ils en avaient vu en orient chez les Turcs. Malgré les exhortations que leur adressèrent le noble évêque Christian et d'autres philanthropes, ces aristocrates allemands persévé-

(1) Le long de cette côte maritime on pêche encore aujourd'hui l'*ambre jaune*, résine fossile d'une espèce de pin ou sapin qui n'existe plus ; on la trouve aussi enfouie dans le sol sablonneux. Elle parvenait au Midi et en Orient ; les vaisseaux des Phéniciens allèrent jusqu'en Prusse, et les Romains du temps de Néron la firent arriver à Rome par le commerce de terre.

raient dans leur conduite, et forcèrent même leur grand-maître Gérard de Hirzberg, un homme brave mais doux, de se retirer de ses fonctions. Son successeur, Bourcard de Hornhause, livre une bataille aux Lithuaniens, alliés des Prussiens; mais, avec son orgueil habituel, il refuse d'avance à ses sujets courlandais, nouvellement convertis, de les laisser participer au butin qu'on fera sur les Lithuaniens païens. Les Coures irrités tournent les armes contre leurs tyrans allemands, et cent cinquante chevaliers, le grand-maître lui-même, et beaucoup de soldats de l'Ordre teutonique restent morts sur le champ de bataille. Les vainqueurs brûlent solennellement, à petit feu, cinq chevaliers vivants, en armure et à cheval.

Les Prussiens opprimés montrent leur joie à propos de cette victoire des Lithuaniens. Alors Valrad, l'intendant des chevaliers, invite à dîner tous les seigneurs prussiens récemment convertis des provinces Varmie et Natangue, les enferme et les brûle avec toute la maison. Les cendres de ces martyrs crient vengeance, et cinq provinces s'insurgent sous cinq chefs, tous héros à la manière des Spartiates, des Romains de Cincinnate, des Gaulois de Jules César, des Belges d'Ambiorix, des Bataves de Civile, des Chérusques sous Armine, mais bien plus malheureux que ceux-ci. Monte conduit les guerriers de Natangue, Glando ceux de Samlande, Glappo ceux de Varmie, Divano ceux de Barthie, Auctumo ceux de Poguésanie. Chaque village allemand fut détruit, ses habitants moururent dans des tourments affreux, les églises furent réduites en ruines. Les alliés lithuaniens partis, les Prussiens continuèrent seuls le combat, et battirent à Povarke en 1262, une armée de croisés accourus sur l'ordre du Saint-Siége. Parmi les chrétiens prisonniers se trouve le chevalier Hirzhals ; on le fixe en pleine armure avec des chaînes à son cheval également en armure, et attaché par les quatre pieds;

on les entoure de bois de sapin, et on les brûle vivants devant les idoles. Une autre armée croisée, sous le comte Barby, est également vaincue, et les deux comtes de Julic et de la Marche sont défaits à Loebau en Samlande, par le valeureux Konrad Monte, jeune chef prussien converti qui avait reçu une éducation soignée dans le palais de l'évêque de Magdebourg. Les princes de Brunsvic, de Thuringe et de Brandebourg n'arrivent que pour être vaincus à leur tour par cet intrépide vengeur de sa nation.

Alors le pape ordonne une croisade très-étendue, et Ottocar, roi des Bohêmes, entre pour la deuxième fois dans le pays insurgé, pour le dévaster d'une manière affreuse, plus affreuse encore que celle dont usaient les Mongols. Les atrocités commises par les Goths, les Lombards, les Franks, les Vandales même, dont MM. les historiens catholiques de l'occident se plaisent à faire tant de bruit, étaient moins révoltantes que celles dont les aristocrates allemands se rendirent coupables en Prusse. En 1272 arrive encore Ditric, margrave de la Misnie; il reste vainqueur dans trois grandes batailles, et fait pendre les deux chefs héroïques Glappo et Monto.

Ce n'est qu'alors que les autres tribus prussiennes commencent à se lever, et elles succombent l'une après l'autre. Konrad de Thierberg, maître-maréchal des chevaliers, achève, en Prusse, la prise de la Nadrovie et de la Schalovie, tandis que le lieutenant de la Livonie est vaincu et tué par les Lithuaniens dans une rencontre sur la glace près l'île d'Oesel. Sept ans après l'affreuse invasion des Bohêmes et des Autrichiens sous le roi Ottocar, la tribu des Soudoviens, sous son chef Scomand, résiste avec succès au lieutenant Konrad de Feuchtvangue. Le chef soudovien, ayant fait prisonnier le chevalier Louis de Libentzell, le traita bien, et quand un jour des convives prussiens firent entendre des in-

jures contre la nation allemande, le chef leur reprocha de les dire en présence d'un prisonnier désarmé. Scomand permit même à ce chevalier de se battre en duel avec son adversaire prussien, et il rendit la liberté à ce prisonnier qui venait de tuer le Prussien. Cette noble action, dont les annales des chrétiens ne contiennent pas beaucoup d'analogies, réconcilia la tribu des Soudoviens avec l'ordre teutonique; Scomand reçut volontiers le baptême. Le chevalier de Libentzell, rendu encore une fois prisonnier par le chef soudovien Canteguerde, convertit de même ce chef; sur quoi toute la province de Soudovie se soumit à la chevalerie allemande de Sainte-Marie. Le noble lieutenant Mangold de Sterneberg fit tout son possible pour guérir les malheurs de ce pauvre pays.

Une forte réaction contre les conquérants allemands s'opéra alors par l'alliance des Lithuaniens païens et des Polonais chrétiens. Les Slaves russes et les Slaves polonais, séparés par la diversité des confessions grecque et romaine, et par la contrée lithuanienne, prussienne et livonienne, avaient une antipathie égale pour la race germanique. D'abord, le lieutenant des chevaliers en Livonie est tué à coup de massue par les indigènes de Semgalle; mais son successeur reste vainqueur et incorpore Semgalle au pays des chevaliers. Boutégueyde, chef des Schamaïtes, succombe après une lutte désespérée contre l'infatigable chevalier de Libentzell, qui extermine à la hache et au feu leur Romove sacré, et leur pays est soumis. Alors, Viten, le grand-duc de Lithuanie, arrive en personne et écrase la moitié de l'ordre teutonique dans la bataille de Treide.

En 1311, le grand-duc Viten, dévastant le pays des chrétiens, leur enlève quinze cents femmes et filles, mais celles-ci, au moment de l'arrivée des troupes chrétiennes, participent au combat, et les Lithuaniens s'enfuient. Le fils de Viten,

le grand-duc Guédimine, fonde la capitale Vilna, soumet les Russes et quelques tribus mongoles, s'allie avec les Polonais, et jure haine éternelle à la race germanique. Il envahit l'Allemagne jusqu'en Brandebourg, et donne sa femme Aldone pour épouse à Casimir, roi des Polonais (1); mais il tombe devant les bouches à feu du roi Jean de Bohème, et les Polonais se retirent.

Les fils de Guédimine, Olghierd et Keystoute, renouvellent la lutte à outrance, et la cruauté des uns comme des autres est devenue telle, que la garnison polonaise d'une forteresse préfère se suicider que de se rendre à ses féroces ennemis. A une grande invasion allemande, les Lithuaniens opposèrent le même moyen, comme les Russes aux Suédois sous Charles XII, et aux Français sous Napoléon; ils se retirèrent avec leurs familles et leurs bestiaux dans l'intérieur du pays, ne laissant derrière eux qu'un désert artificiel. Les guerriers allemands, demi-morts de fatigue et de faim, s'égarent et reculent à la fin, tandis que le jeune Keystoute envahit la Prusse et s'empare de Kœnigsberg. Mais les chrétiens reviennent en masse, sous les seigneurs de Holstein, de Hollande et d'autres pays, sans toutefois pouvoir rencontrer Keystoute. Alors son frère Olghierd, qui revient de la conquête de la Russie méridionale, attaque avec Keystoute l'armée des chevaliers, forte de quarante mille hommes, et succombe sous la bravoure du grand-maître allemand. Le grand-maître Henri de Kniprode, avec une armée composée de mercenaires des guerres franco-anglaises, rejette encore Keystoute. Les Polonais aussi tournent tout à coup leurs armes contre ce héros, vrai modèle d'un général barbare, en 1349.

(1) Depuis cette occasion l'étendard polonais de l'*Aigle blanc* reste allié avec l'étendard lithuanien du *Cavalier*.

Keystoute se rend immortel par des exploits inouïs; deux fois prisonnier, il échappe deux fois et opère admirablement derrière les chevaliers qui s'égarent dans les forêts de la Lithuanie: il pousse jusqu'à Dantzig même, dont il prend le château fort. Puis, il met le siége au château de Gottesverder (*la prairie de Dieu*), et le maréchal assiégé fait mourir dans le feu des bûchers tous les prisonniers lithuaniens; à quoi le chef païen répond en massacrant tous les prisonniers chrétiens. Ce n'est qu'en 1370, à Rudau, que les Lithuaniens battent en retraite, vaincus par la bravoure d'un cordonnier allemand, Jean de Sagan, qui, blessé lui-même, et voyant le grand-maître Kniprode expirer à côté de lui, saisit le drapeau de l'ordre teutonique, ramène les Allemands, et remporte une victoire décisive.

Au milieu des combats contre les ennemis extérieurs, les colons allemands se livrent des batailles entre eux-mêmes. Le pape, représenté par les archevêques de Livonie, dispute le pouvoir politique aux chevaliers, vassaux de l'empereur. La bourgeoisie allemande des villes livoniennes se bat contre les chevaliers, et finit par reconnaître leur souveraineté. Ceux-ci prennent à la Pologne la puissante ville hanséatique de Dantzig, et achètent à l'empereur Sighismond, toujours à court d'argent, une partie de la Marche de Brandebourg. Ils achètent aussi l'Esthlande, occupée par des seigneurs allemands et danois. Les chevaliers s'emparent de l'île suédoise de Gothlande, et y exterminent un petit état de pirates fort dangereux aux vaisseaux hanséatiques. Huit ans avant l'insurrection des *Vêpres Siciliennes*, qui coûte au frère de Saint-Louis la possession de l'île de Sicile, l'ordre des chevaliers de la Sainte-Vierge avait fondé aux bords de la Vistule la célèbre ville de Marienbourg (*le Château de Marie*), qui devint bientôt la résidence de leur gouvernement. La statue colossale, encore aujourd'hui debout, de la Sainte-Vierge, dans

un enfoncement du mur extérieur du grand château (1), le nom de la ville Marienverder, l'image de la sainte Vierge sur le drapeau des chevaliers, tout ceci manifeste leur culte particulier pour la *Dame des Cieux*. C'était là une amère dérision ; car il faut dire que pendant des siècles, les chevaliers teutoniques firent de sorte que cette *Dame* parut aux yeux de leurs malheureux convertis comme une véritable incarnation du *Démon*. Nous le répétons, la férocité de ces aristocrates chrétiens dépassa de beaucoup celle des Prussiens païens.

La constitution de ces chevaliers était rigoureusement monacale ; même au temps de leur plus haute puissance, ils vivaient en communauté dans des châteaux-couvents, avec le triple vœu de l'obéissance, de la chasteté et de la pauvreté, en partageant leur vie entre la prière et le champ de bataille. Leur nombre n'a jamais excédé deux mille. Le grand-maître était contrôlé et dirigé par le chapitre général. La cruauté des chevaliers trouva bientôt de nombreux imitateurs parmi les seigneurs allemands, qui colonisaient la terre en soumettant la race conquise au servage le plus inique et le plus ignoble. Ces seigneurs, réunis dans une ligue appelée la *ligue du Lézard*, s'opposèrent aux riches et florissantes municipalités. Quant aux plus influentes de celles-ci, Riga, Dorpat, Réval, Dantzig, Kœnigsberg, peuplées de Bas-Allemands et se gouvernant elles-mêmes d'après le droit bourgeois de la ville de Lubeck (capitale de la Hanse), elles arrivèrent rapidement à une puissance formidable. Membres de la Hanse, elles n'obéirent à l'ordre de Sainte-Marie que de nom ; chez elle aussi la ghilde (classe) des *marchands* ré-

(1) Ce château du grand-maître, jadis palais et forteresse à la fois, a été complétement restauré par les soins du roi actuel de Prusse, et témoigne de l'imposante puissance de ses anciens possesseurs.

gnait, mais celle des *ouvriers* jouissait de larges priviléges. A côté des salles de délibération pour les marchands et pour les ouvriers, il y avait un vaste édifice dit *la Cour d'Artus*, affecté à leurs exercices militaires. Chacune des grandes villes en avait; celle de Dantzig, qui existe encore aujourd'hui, est un monument d'une valeur artistique extraordinaire.

Les biens-fonds se trouvaient entre les mains de paysans allemands fort privilégiés, et d'anciens Prussiens, vassaux rémunérés à cause de leur fidélité; tout le reste de la population prussienne était littéralement *hors la loi*, comme jadis les nègres des colonies. Les propriétaires en Prusse avaient le droit de se permettre tout, absolument tout, envers ces malheureux; *on les traitait*, selon l'expression naïve d'un chevalier, *comme des outils qu'on brise et jette de côté, quand ils sont usés ou quand ils ne sont plus utiles*. La peine de mort frappait non-seulement tout penchant vers l'ancienne religion nationale, mais aussi tout usage de l'ancienne langue. En 1238 déjà, le pape Grégoire IX et son adversaire l'empereur ghibelin Frédéric II *le Glorieux*, avaient, en effet, ordonné de respecter les droits personnels de ces malheureux convertis; mais ce fut en vain. La situation des paysans indigènes prussiens, courlandais, livoniens, et esthlandais, devint telle, qu'en 1586 les orgueilleux seigneurs polonais ayant occupé la Livonie, s'en récrièrent et firent élever les serfs livoniens au niveau des serfs polonais : *chose qui fut considérée comme un immense bienfait*. La seule consolation qui restait aux pauvres vaincus était : « Nous allons bientôt mourir et en- « trer au ciel, où nous maltraiterons les Allemands comme « ils nous maltraitent ici-bas. » Et cela se dit encore aujourd'hui tout bas, en prose et en vers, chez les paysans de ces provinces, jadis appartenant à l'ordre de Sainte Marie; à l'exception de la province prussienne, qui seule a eu le bonheur de rentrer dans le droit commun allemand, bien que

celui-ci ne soit pas encore tel qu'il doit être. Toutes les autres provinces sont tombées de la servitude de l'ordre teutonique dans celle des Russes. Là aussi, la prochaine régénération de l'Europe aura à déblayer les horribles restes d'un infâme passé. C'est l'Allemagne révolutionnaire, à laquelle cette tâche sera dévolue; elle réhabilitera le nom allemand, devenu depuis six siècles un opprobre et une injure, dans la bouche de ces malheureuses populations de la Russie baltique.

Le régime d'oppression des Chevaliers était tel, que toute la vaillante et généreuse race prussienne s'éteignit peu à peu; son cœur étant brisé, son corps tomba en poussière. Elle fut, en partie, remplacée par des colons allemands; plus tard aussi par des Polonais et des Lithuaniens, après la grande victoire à Tannenberg, en 1410, remportée sur l'ordre teutonique par Jaghellon, roi de la Pologne et de la Lithuanie réunies. Quarante mille guerriers allemands, le grand-maître à leur tête, couvrirent de leurs corps le champ de bataille. Deux ans auparavant, la province schamaïte avait déjà expulsé et exterminé les Chevaliers, dont le lieutenant s'était plu à fouler aux pieds toutes les lois de l'humanité. Depuis ces deux défaites, la puissance de ces chevaliers allemands ne s'est plus relevée. Voilà où l'insupportable tyrannie a dû les conduire.

Neuf ans avant cette célèbre bataille de Tannenberg (*le Mont du Sapin*), qui ouvrit largement la voie à l'influence polonaise, le grand-maître Konrad Vallenrode semble avoir pressenti l'inévitable sort de son ordre. Vallenrode, homme fougueux et dur, secrètement adonné à l'hérésie albigeoise, ennemi mortel du clergé, mourut dans un accès d'aberration mentale. Le grand poète polonais Adam Mickiewicz en a fait l'objet d'une de ses admirables productions.

DIX-SEPTIÈME TABLEAU.

L'empereur Henri VII de Luxembourg et Guillaume Tell.

Après la mort du dernier empereur ghibelin Frédéric II *le Glorieux*, les princes allemands montrent de plus en plus la conduite vile et égoïste, qui depuis est devenue le signe caractéristique de l'aristocratie allemande toute entière. La *gloire politique* de l'Allemagne descend dans la tombe de son *glorieux* empereur.

Les princes de l'Empire, débarrassés de la surveillance des grands Ghibelins, se partagèrent les lambeaux de la pourpre impériale, et ne firent trêve avec le Pape que pour mieux exploiter la nation. Du reste, le Saint-Siége avec sa profonde ruse diplomatique et ses énormes ressources de toute sorte, n'ayant rien à craindre de la part des princes allemands désunis, jaloux les uns des autres, et guerroyant contre les cités bourgeoises, entretenait soigneusement ce désaccord universel. « Les ours allemands, écrivit alors un célèbre cardinal « romain, se querellent entre eux là-bas dans leurs forêts « d'outre-Alpes : laissons-les se mordre et se déchirer, ils ne « nous importuneront plus. » C'est là le même raisonnement qu'on lit déjà chez Cornèle Tacite : le cardinal chrétien se plaça donc tout à fait au niveau de l'historien païen.

A la fin, après vingt-trois ans de confusion universelle et d'absence complète d'un empereur, les hauts princes de l'Empire, d'accord avec le Saint-Siége, élisent empereur un petit comte, propriétaire de quelques châteaux (ou *bourgues*), Rodolphe de la Habsbourg. Le pape leur avait conseillé ce choix, parce qu'il connaissait déjà le caractère souple et l'âme superstitieuse, pour ne pas dire *cléricale*, de ce petit

hobereau. De leur côté, les princes de l'Empire avaient peur de la Tschéquie (Bohême) dont le roi Ottocar, brave et splendide, mais aussi cruel et orgueilleux, leur fit ombrage. Ottocar avait élevé Rodolphe au grade de chevalier, et semblait lui avoir communiqué tout son esprit aventurier. Rodolphe, de son côté, était toujours sorti sain et sauf d'innombrables petites guerres entre nobles et bourgeois, entre bourgeois et évêques, entre évêques et nobles. Jadis ghibelin, ayant pour parrain l'empereur Frédéric II le Glorieux, il était devenu guelfe, c'est-à-dire papiste enragé. L'archevêque Verner de Mayence, et Frédéric de Hohentzollern, commandant impérial du château de Nurnberg, parlèrent chaleureusement pour lui, l'un auprès du pape, l'autre auprès des princes de l'Empire, Rodolphe de Habsbourg, ayant promis au pape et à la haute aristocratie féodale d'Allemagne d'obtempérer à toutes leurs demandes, devint donc un empereur tout à fait opposé à ceux de la race ghibeline. Rodolphe au moment de son couronnement, saisit, *au lieu du sceptre, un crucifix*, pour flatter le Saint-Siége, et le même jour il donne à ses trois filles, pour époux, trois des plus puissants princes de l'Empire, pour gagner par là la haute aristocratie et pour étendre les domaines de Habsbourg.

Rodolphe, rétablissant la tranquillité des routes publiques par l'extermination d'un grand nombre de *chevaliers-brigands* (en allemand *Raubritter*, des chevaliers ne vivant que du brigandage et du pillage), se fit ainsi une bonne réputation auprès de la bourgeoisie et des paysans. Pour se concilier le peuple, il parcourut l'Allemagne, en combattant partout en personne les brigands nobles, en jugeant beaucoup de procès de toute sorte, et en y remplaçant l'usage de la langue latine par celui de la langue allemande. De là on lui donna le surnom de la *Loi incarnée*. En Thuringe il détruisit vingt-six châteaux de brigands nobles (*nids de brigands*,

comme on dit en allemand) et fit pendre vingt-neuf de leurs propriétaires.

Pour s'assurer la possession de ses domaines en Suisse (pays où le voyageur trouve encore les ruines du château Habsbourg), il épousa la jeune princesse Isabelle de Bourgogne. Sa victoire la plus importante fut celle sur le roi de Bohême, Ottocar, qui, après s'être emparé de la plupart des pays allemands du Danube autrichien, s'était aliéné leurs cœurs par une cruauté tout à fait inutile. Malgré tout les services qu'il rendit à l'empire, cet empereur, le premier de la dynastie habsbourgienne, ne put amener les princes allemands à rendre la dignité impériale héréditaire dans sa famille. Le chagrin de ce refus, occasionna sa mort, 1291 (1).

Son fils Albert, ayant pris pour modèle Philippe-le-Beau, roi de France, extermina beaucoup de barons autrichiens et démolit quarante de leurs châteaux forts. Sa sœur étant l'épouse du papiste Charles Martel (fils de Charles d'Anjou de Naples), il n'avait rien à craindre de l'Italie papale, et favorisant les confédérations des villes souabes et rhénanes, il put braver la haine des seigneurs. Le comte du Palatinat et l'archevêque de Mayence ne voulant pas supprimer les droits de passage sur le Rhin, Albert les y contraignit par le secours des municipalités commerçantes du Rhin. Les princes

(1) A cette époque les chroniques de l'Allemagne septentrionale racontent le singulier fait du fameux *chasseur aux rats*, qui enleva plus de cent trente enfants de toute condition aux habitants de la ville hanovrienne de Hameln. *En jouant de sa flûte*, dit la fable, *il les traîna dans une montagne ouverte, qui se ferma après*. On y montrait encore, il y a trente ans, des monuments et des inscriptions datant de ce temps-là, qui prouvent qu'un événement extraordinaire y a eu lieu. L'explication n'est pas facile. Est-ce une satire populaire faite sur les émigrations des Bas-Saxons qui, dans ce temps-là, allèrent se fixer en Hongrie (Transylvanie, le *pays des Sept Montagnes*)? Est-ce une immolation mystérieuse d'enfants innocents? Est-ce que le *chasseur de rats* les amena pour les vendre comme esclaves?

allemands préférèrent donc élire empereur un simple seigneur sans puissance domaniale, un seigneur pauvre et soumis à la volonté des princes. L'archevêque de Mayence *acheta* leurs votes pour son neveu, Adolphe, comte de Nassau, et ce dernier octroya avec plaisir à ses électeurs toutes leurs demandes; puis, voulant fonder une puissance domaniale comme Habsbourg, il fit acquisition de la Thuringe. Adolphe de Nassau maltraita d'une manière affreuse les Thuringiens. Ceux-ci tenaient beaucoup au jeune Frédéric, fils de Margarèthe (fille du glorieux Ghibelin) et de leur détestable landgrave, appelé Frédéric le *Dégénéré*, à cause de la haine inconcevable qu'il portait à son épouse et à son fils. Celui-ci, encore enfant, chassé avec sa noble mère ghibeline en désespoir, reçut d'elle une morsure profonde au visage et l'ordre de venger elle et lui. De là son nom Frédéric *à la joue mordue*. Repris, il allait périr de faim dans le château de son infâme père, mais il fut clandestinement délivré par des écuyers compatissants. Adolphe, soutenu par l'argent anglais, et Albert, soutenu par l'argent français, se rencontrèrent près Vorms sur le Rhin, où Adolphe fut vaincu et tué. Alors Albert, cruel et froid comme son modèle Philippe-le-Beau, de France, mais moins favorisé du succès, commença à centraliser avec une énergie bien calculée. Ses successeurs ne l'ont point imité : l'Allemagne actuelle ne s'en ressent que trop. Albert ne réussit pas à acquérir, comme terres féodales de l'Empire, la Hollande, la Bohême et la Thuringe. Dans les deux premières ses intentions furent éludées par les intrigues du roi de France, et en Thuringe il fut vaincu par la bravoure du landgrave Frédéric *à la joue mordue* et des bourgeois-ouvriers d'Erfourt. Peu d'années auparavant les Français avaient été vaincus en Belgique, à Courtray, par une petite légion de bourgeois-ouvriers dans la fameuse *bataille des éperons*, ainsi nommée à cause des

huit mille éperons dorés que les Flamands-Allemands suspendirent comme des trophées dans une église de Belgique. Mais deux ans plus tard, devenus conquérants à leur tour et ayant occupé la Hollande, les Flamands furent vaincus par les Hollandais et par les Français, à Mons-en-Puelle; ce qui coûta à l'Empire les villes de Bethune, de Lille et de Douai. La royauté héréditaire en France commença ainsi, à pas lents mais sûrs, à gagner des provinces entières, que l'empire allemand, redevenu anarchique, ne savait plus maintenir.

A cette époque, éclata la célèbre insurrection des campagnards suisses aux bords du lac connu sous le nom du lac des Quatre Villes de la Forêt. Ces fiers montagnards, au centre des Alpes helvétiques, habitaient trois des plus anciens *centaines* ou cantons de l'Allemagne; c'étaient Schwytz (prononcez *Chvitze*), Uri (prononcez *Ouri*) et Unterwalden (prononcez *Ountervalde*, c'est-à-dire le canton *sous la forêt*). Ils disent que leurs ancêtres, venus des pays de la glace septentrionale, s'y fixèrent après une très-longue migration; leur ancien dialecte, leur taille gigantesque et leurs habitudes, font en effet supposer une origine normanne ou norlandaise. On les croit descendus de la Suède avec les flots de la grande invasion des barbares, au temps où les Goths suédois se répandaient sur le continent, depuis la mer Baltique jusqu'à la mer Noire. Les chroniques du pays suisse en parlent, et celles de la Suède aussi. D'après d'autres historiens ces paysans de la Suisse centrale, ou, comme elle s'appelle, *primitive*, ceux de la Vallée du Hasli surtout, seraient, au milieu du VIe siècle, arrivés avec les Lombards, qui avaient quitté les contrées de l'Elbe, du Holstein, du Slesvig et du Jutland, c'est-à-dire la péninsule cimbrique, qui forme aujourd'hui la majeure partie du Danemark.

Dans un document public, le roi suédois, Gustave Vasa,

parla de cette émigration pour démontrer par là la grande population de la Suède, et le roi suédois Gustave-Adolphe s'en servit quand il fit appel à l'alliance des Suisses, en leur écrivant: « Vous et nous, les Suisses et les Suédois, nous « sommes d'anciens compatriotes : un jour vous avez quitté « nos pays du Nord. » Les habitants de la Vallée de Hasli possèdent un poème assez long, imprimé il y a trois siècles, et portant le titre: *Le Chant des Frisons de l'Est.* Malgré ses fautes chronologiques et autres, il est intéressant sous plus d'un rapport. « Une grande famine éclata dans le Nord, dit-« il; alors beaucoup de Frisons orientaux et beaucoup de Sué-« dois rassemblés au champ de Hasli (nom très-commun en « Suède, surtout pour désigner un champ de bataille, entouré, « d'après l'ancienne habitude, de perches de noisetiers, « *hassla*), quittent en masse leur patrie. Aux bords du Rhin, « ils battent une armée franque, et remontant toujours vers « les montagnes, ils choisissent une vallée qui leur paraît « avoir beaucoup de ressemblance avec leur pays natal. » Le célèbre historien suisse, Jean de Muller, après s'être informé, en 1777 et 1778, auprès des vieillards suisses, s'exprime de la manière suivante:

« Les Suédois et les Frisons, tourmentés par la famine, « décident que la dixième partie de toute la population de-« vra s'exiler, et que le sort en sera jeté. Les femmes en « désespoir et les petits enfants accompagnent les hommes « exilés au nombre de six mille: tous d'une taille gigantesque, « d'une remarquable beauté et d'un courage à toute épreuve « (comme le sont encore aujourd'hui les Scandinaves et les « Suisses du Lac). Après la victoire qu'ils remportèrent aux « bords du Rhin sur le comte frank Pierre, ils s'emparèrent « d'un butin immense, surtout de beaux troupeaux. Dieu, « touché de leurs prières, les conduisit enfin dans les mon-« tagnes et les vallées du lac, près Brokenbourg; ils y cons-

« truisirent la ville Schwytz. Après avoir défriché la forêt « primitive, une partie s'en alla se fixer à la *Montagne-« Noire* en Unterwalde, et une autre au *Pays-Blanc* ou « Hasli-supérieur près de la neige éternelle. De la sorte « ils ont occupé peu à peu tout jusqu'à Jaoun. » Les habitants du Hasli ajoutent ce qui suit : « Dans le partage que « les immigrés firent, on donna aux chefs Schwytzère, d'ori-« gine suédoise, et à Resti, la contrée du mont de Pilate ; le « mont déchiré, *mons fractus*, à cause de sa forme déchirée ; « et la fameuse *bourgue* (c'est-à-dire château fort) en ruines, « nommée Resti, existe encore près Meyringue. Delà les « deux capitaines norlandais prirent tout jusqu'aux montagnes « plus éloignées. Le troisième chef, Vadislav, natif du pays « *Hasi*, situé entre la Suède et la Frise, s'empara de la « vallée d'au-delà des montagnes, à la source de l'Eau « Noire dite la rivière d'Aar. Voilà donc l'origine du nom de « la vallée du *Hasli*. » Les Hasliens, dit-on, furent appelés à Rome par l'empereur romain Honorius, pour combattre un usurpateur ; mais cela est un appendice poétique. L'émigration en question a eu lieu probablement beaucoup plus tard, après la chute de l'empire romain, dans l'époque des pirateries et conquêtes scandinaves, c'est-à-dire vers 880, soixante-dix ans après la mort de Charlemagne. Dans cette année-là des Normands et des Frisons remontèrent en effet le Rhin et la Moselle, campèrent à *Haslov*, battirent les troupes des Franks, et s'avancèrent vers le midi. Les vieux poèmes historiques des Scandinaves disent, que les fils du célèbre roi-pirate Regnar Lodbroke (surnommé le *Roi des Serpents*, parce que, fait prisonnier en Angleterre, il y mourut dans un cachot, dévoré par des serpents et en chantant sa fameuse chanson de mort) arrivèrent dans une excursion guerrière jusqu'à la ville d'Avenches (Suisse), endroit où commence la population scandinave de la Suisse centrale.

Cette bande, sous le fils du *Roi des Serpents*, fut appelée une bande visigothe, c'est-à-dire descendue de la province visigothlande située en Suède.

Quoi qu'il en soit, l'ancien historien des Scandinaves ou Normands, Saxon le Grammatique, qui écrivit bien longtemps avant l'insurrection des Suisses contre les gouverneurs autrichiens, raconte un événement scandinave qui ressemble fort à celui dans lequel le Suisse Guillaume Tell a joué le rôle principal. *Tell*, ou plutôt *le Tell*, dans le dialecte suisse, veut dire le fou, et *Tokc* en langue scandinave a une signification analogue : or, le personnage scandinave dans cet épisode s'appelle Palna-*Tokc*.

Les paysans de ce lac, célèbre par sa beauté extraordinaire, florirent déjà au XIIe siècle par l'élève du bétail, et repoussèrent les menaces de leur soi-disant *protecteur*, l'abbé du grand couvent d'Einsiedel, c'est-à-dire *de l'Hermitage*. Ce seigneur-prêtre de l'empire allemand attaqua leur droit de paître leurs troupeaux, et vexé de leur fermeté, il les excommunia et fit décréter le *ban impérial*, c'est-à-dire il les déclara ennemis publics de l'empire. Mais ils résistèrent avec succès, fortifiés par leurs rochers, et encouragés par les paroles aussi sublimes que populaires d'un grand martyr de la liberté et de la justice, de l'italien Arnold de Bresse, qui avait prêché quelque temps aux bords du lac de Constance. Onze ans plus tard, en 1255, ce réformateur politique et religieux fut brûlé vivant comme hérétique, par le pape Adrien IV et l'empereur ghibelin Frédéric Ier *Barberousse*, qui, après une lutte sanglante, se réconcilièrent enfin à Rome sur les cendres de ce noble tribun romain. Le pape, dont le prédécesseur Eugène III avait été expulsé par Arnold, alors président de la cité romaine qu'il espérait pouvoir transformer en république, et l'empereur Barberousse jaloux de son pouvoir impérial en Italie, avaient un intérêt commun de se

débarrasser de leur adversaire. Barberousse était bon catholique, et jeta imprudemment la formidable arme qu'il aurait pu trouver dans l'insurrection d'Arnold contre le Saint-Siége.

Le corps du prédicateur de la liberté fut livré aux flammes, mais sa doctrine éternelle avait déjà enflammé l'esprit et le cœur des Suisses. Vous avez beau persécuter la vérité et la vertu; vous n'êtes rien autre chose que le petit gamin que votre saint Augustin rencontra un jour au rivage de la mer, occupé à puiser de l'eau dans une coquille, et s'étonnant à la fin que les flots n'en diminuaient point. Cent soixante ans plus tard, les paysans du lac des Cantons, ayant toujours conservé l'ancienne indépendance comme elle existait jadis dans tous les *gaous* allemands, ne voulurent pas cesser d'être les vassaux immédiats de l'Empire, ni s'abaisser à devenir ceux de la maison autrichienne de Habsbourg. L'empereur Albert de Habsbourg, au contraire, ne voyant du bien que dans la plus grande extension de son domaine personnel, espéra briser les montagnards récalcitrants, comme les braves paysans Frisons de la côte maritime, malgré une résistance héroïque, avaient été brisés par leurs voisins, les évêques et les comtes. En outre, les Suisses étaient déjà entourés de beaucoup de propriétés habsbourgiennes, administrées d'après le bon plaisir et le caprice de leurs gouverneurs autrichiens.

Un de ces derniers. Gessler (prononcez *Guessler*), préposé aux cantons d'Uri et de Schvytz, un homme aussi cruel et provocateur que son maître, commença alors à taquiner les habitants d'Altorf. Il leur ordonne de saluer une perche, portant un chapeau autrichien, qu'il vient d'ériger sous les tilleuls de la place publique. « C'est le chapeau de « l'empereur, s'écrie-t-il, et quiconque ne le salue pas, sera « puni d'une peine corporelle et de la confiscation de ses « biens. » Voyant la maison du paysan Verner de Stau-

fack, il s'écrie : « Un paysan n'a pas besoin d'avoir une belle « maison ». Le gouverneur du canton Unterwalde, Berengar de Landeberg, fait arracher les yeux à un vieux paysan, Henri de Melcktal, parce que son fils s'est opposé de vive force à la saisie de ses deux bœufs. Mais le jeune Arnold de Melcktal, Verner de Staufack et un paysan du canton d'Uri, Valther Furst, se donnent en secret un rendez-vous, et ces trois hommes influens, réunis à minuit sur le Grutli, au bord du lac, y concluent uue alliance défensive. Cette idée a été donnée à Verner de Staufack par sa femme.

Sur ces entrefaites, un paysan du canton d'Uri, Guillaume le Tell (c'est-à-dire le fou, *toll* en allemand moderne) passe devant le chapeau autrichien sans ôter le sien. Au gouverneur Gessler il répond : « Seigneur, j'ai oublié de saluer « parce que mon nom est le Tell, le Fou. » Alors Gessler le force avec une plaisanterie cruelle de tirer une flèche sur une pomme mise sur la tête de son jeune fils, et quand la pomme est tombée sans que l'enfant soit blessé, le père avoue au gouverneur : « Si par malheur ma première flèche « eût tué mon fils, ma deuxième vous aurait sur-le-champ « puni. » L'Autrichien en fureur le fait transporter dans un bateau du lac pour le conduire en prison : mais un orage éclate, Guillaume Tell se sauve, en sautant sur un rocher; et le bateau avec le gouverneur est repoussé jusqu'au milieu du lac. Tell attend l'ennemi dans un guet-à-pens, et lui tire la deuxième flèche qui l'étend roide mort aux pieds de son cheval de guerre. Immédiatement après cet heureux exploit, les paysans conjurés du canton Uri s'emparent du fort autrichien Rotzberg ; c'est au jour de l'an 1308, qu'une jeune femme, la maîtresse d'un conspirateur, les fait tous entrer au château à l'aide d'une corde. Le château de Sarne aussi est pris par une ruse de guerre, et le 6 janvier les Trois Cantons affranchis forment solennellement une alliance

contre Albert, mais sans porter atteinte à leurs devoirs envers l'Empire. Albert jure de les exterminer tous; il arrive déjà au pied de son château héréditaire Habsbourg, situé en Suisse près la rivière de Reuss, mais il ne lui est pas permis d'aller plus loin. Son neveu, furieux de ne pas encore avoir reçu les biens-fonds qui lui étaient dus, l'assassine, et donne ainsi à la jeune Confédération Helvétique le temps de s'organiser.

Philippe-le-Bel, roi de France, désire alors voir son fils Charles empereur d'Allemagne; mais les princes électeurs ont peur de la puissance française, et choisissent, ainsi qu'ils l'ont déjà fait à plusieurs reprises, un seigneur allemand des moins riches et des moins influens, dont ils espèrent se servir comme d'un instrument.

Sur la proposition de l'archevêque de Trèves (en allemand *Trier*, prononcez *Trire*), on élit son ami et voisin, le duc Henri de Luxembourg. Il était jeune, beau, brave, vertueux, chevalier dans le vrai sens du mot. Il prit pour modèles Charlemagne, Frédéric-Barberousse et Frédéric-le-Glorieux, mais son règne ne dura que cinq ans, et personne après lui n'a porté avec dignité la couronne du malheureux empire. Henri VII de Luxembourg nous représente le dernier effort, fait pour rétablir la gloire politique de l'ancienne Allemagne.

Au commencement tout alla bien. Le pape était peu satisfait de la tutelle française, les Ghibelins d'Italie appelèrent Henri à entrer en campagne, et les princes allemands, toujours égoïstes, toujours désunis, n'osèrent point lui résister. Il résolut donc d'abord de raffermir le parti impérial en Italie, de contenir le pape, et de repousser les prétentions du roi de France. Ayant passé les Alpes, l'empereur fut reçu à bras ouverts par les Ghibelins, à la tête desquels étaient les seigneurs Visconti. Le grand poëte Dante surtout, était

comme transporté par l'idée ghibeline ; il donne au *pieux Arrigo* (Henri) le nom de *pasteur des nations, restituteur du droit*, et répète dans son écrit *Sur la Monarchie* tout ce que jadis Frédéric-le-Glorieux avait dit contre la papauté tyrannique.

En 1310, le Dante écrit : « Je t'ai vu, ô chevalier plein « de grâce et de majesté ; mes mains ont touché tes pieds, et « mon âme entonne un hymne de triomphe. » Les seigneurs De la Torre, chefs des Guelfes, ouvrent à Henri les portes de Milan ; il y entre à cheval, la couronne de fer de la Lombardie sur la tête ; à côté de lui, l'impératrice Marguerite ornée d'une couronne et à cheval. Mais le peuple s'insurge encore cette fois contre les Allemands, à propos d'un impôt, à ce qu'il paraît, et Henri reste vainqueur sur les De la Torre. Alors le Dante le presse de marcher sur le pape, au lieu de séjourner en Italie septentrionale ; mais Henri lui répond : « Laissez-moi le temps nécessaire pour vaincre ici tous les « papistes. » Il détruit Crémone, et assiège Brescie, où il fait mourir d'une manière cruelle, le seigneur Brussati, qui, bien que favorisé par Henri, a pris les armes contre lui. Le frère de l'empereur meurt devant les murs, la peste ravage le camp des Allemands, et la colère de Henri VII devient telle qu'il jure de couper le nez à tous les habitants. Mais il s'en repent, et ne fait abattre les nez qu'aux statues de cette ville. De là il marche sur Pavie, dont les habitants ghibelins lui rendent solennellement la couronne d'or de Frédéric II *le Glorieux*. Il passe l'hiver à Gênes, ville ghibeline ; mais l'impératrice y meurt. Depuis ce moment il ne rencontre que du malheur. A Rome, il perd une bataille contre les Guelfes, et pendant l'acte de son couronnement, leurs flèches viennent tomber jusque dans l'église latérane même. Il ne réussit pas à conquérir l'église Saint-Pierre, et quitte la ville papale. Alors, avec une fermeté digne d'un meilleur succès, il fixe

son camp en Toscane, dans un endroit désert, où il veut fonder une ville nommée *Mont Impérial*. Delà, il lance le ban contre le roi angevin de Naples, ami du pape, et appelle des renforts allemands. Enfin, le 24 août 1313, il expire, empoisonné par une hostie qu'il vient de recevoir d'un moine. « Assassin, dit l'empereur en agonie, tu m'as donné la mort « dans le pain de la vie éternelle ; hâte-toi de fuir, afin d'é- « chapper à la vengeance de mes Allemands. » Henri VII de Luxembourg et Henri VI *le Ghibelin*, ces ennemis formidables du Saint-Siége, sont donc morts en Italie, tous deux à la veille des entreprises les plus grandioses. Les Ghibelins italiens, il est vrai, reprirent le dessus en Toscane et à Milan, mais en revanche le roi français de Naples, cet humble serviteur des papes, s'allia par mariage à la maison de Habsbourg. L'influence politique de l'ancienne Allemagne sur l'Italie, il est vrai, disparut, mais sans que l'une et l'autre, politiquement déchirées par leur funeste guerre séculaire, aient pu trouver en elles-mêmes l'équilibre si nécessaire à une nationalité organisée (1).

Immédiatement après la mort inopinée de l'empereur Henri VII, le duc Léopold d'Autriche fut écrasé par les paysans libres des trois cantons suisses. Cette célèbre victoire près Morgarte, au milieu des montagnes les plus inaccessibles, eut pour résultat le renouvellement d'une alliance temporaire, qui fut désormais conclue et signée à perpétuité. Quarante ans plus tard, les grandes communes bourgeoises Lucerne, Zurich et Berne s'y associèrent. Mais les paysans

(1) Ne dites pas que ce soit l'*Allemagne* qui exerce aujourd'hui de l'influence politique sur l'Italie ; ce serait une grave erreur. L'exécrable diplomatie de la maison d'Habsbourg, qui comprime l'Italie actuelle, n'a rien de commun avec l'*Allemagne*, et on ferait bien de n'appeler plus *Tedeschi* (Allemands), mais *Croati* (Croates) les despotes autrichiens qui exploitent cette belle patrie de la civilisation ancienne et moderne.

libres de l'Allemagne septentrionale, les Frisons et les Ditmarches, habitant un pays plat et exposé à toutes les invasions, furent subjugués par les seigneurs de Hollande, de Brême, de Holstein et de Danemark. La vieille haine entre les Guelfes papistes et les Ghibelins anti-papistes s'étant réveillée en Allemagne ensuite de la descente de Henri VII en Italie, on élut deux empereurs à la fois. Les princes des Guelfes votèrent pour Habsbourg. Le fils de Henri, le fameux roi tchèque Jean qui mourut (1346) à Crécy, combattant pour le roi français contre celui d'Angleterre, ne voulait pas devenir empereur, et proposa un prince de la maison Vittelsback. Par conséquent furent élus à la fois Frédéric-le-Bel d'Autriche (Habsbourg) et Louis de Bavière (Vittelsback). Le habsbourgien, le candidat du pape, succomba, près Saltzbourg dans les Alpes, à son rival puissamment secouru par l'admirable milice bourgeoise de la ville de Nurnberg en Bavière. Des Hongrois combattirent du côté de l'Autrichien, et des Tchèques, sous leur roi Jean de Luxembourg, du côté du Bavarois. Une profonde antipathie contre Habsbourg et le pape, s'était depuis longtemps manifestée chez les communes bourgeoises de l'Empire; au Rhin, au Danube, au Mein, elles étaient toutes opposées à l'Autrichien. La vaillante milice de Nurnberg, forte de trente mille guerriers et conduite par le bourgeois Schveppermann, célèbre tacticien, fit si bien que la fleur de la noblesse autrichienne resta morte sur le champ de bataille. Après la victoire, Louis et ses seigneurs n'ayant rien trouvé à manger que plusieurs œufs de poule, Louis les distribua avec les paroles : « Tenez, « chers seigneurs, un œuf pour chacun de nous, mais j'en « donne deux à notre Schveppermann, qui est si brave et « si pieux. »

Le parti guelfe, composé du pape Jean XXII et des rois de Hongrie, de Naples, de France et de la maison Habs-

bourg, fit décréter le ban contre Louis. Jean XXII, résidant à Avignon, poussa l'insolence au point de citer l'empereur allemand à comparaître devant lui. Cet acte, aussi ridicule que coupable de la part d'un *étranger*, chef d'un clergé fort corrompu, semble avoir produit une profonde indignation chez tous les *Allemands*.

Partout on avait eu le temps, pendant plus d'un siècle, de se rendre compte des détestables prétentions du Saint-Siége après la chute de la haute dynastie ghibeline. Le savant anglais Occam, excommunié comme hérétique par le pape; Henri de Kelheim, chef de l'ordre des Franciscains Minorites; Ulric d'Augsbourg, disciple du grand Dante et secrétaire de Louis; Marsile, médecin de Louis, enfin Loupold de Babenbourg, tous ces éminents esprits écrivirent et agirent pour l'empereur. Frédéric d'Autriche étant devenu prisonnier de son rival, le fils du roi de France aurait réuni la majorité des votes des princes électeurs, si un commandeur de l'ordre teutonique ne s'y fût fortement opposé en s'écriant : « Vous êtes donc des fous? Vous choisissez un em- « pereur d'Allemagne qui ignore la langue allemande! Allez, « vous ne connaissez pas le peuple. » En effet, le peuple, peu enthousiasmé pour le Saint-Siége, acclama partout Louis, qui finit par tendre la main à son prisonnier. Ils renouvelèrent l'amitié de leur jeunesse, ils mangèrent tous les deux à une table et couchèrent tous les deux dans un lit, puis chacun participa également à la direction de l'Empire. Chacun se servit désormais d'un seing royal portant les deux noms *Louis-Frédéric* et *Frédéric-Louis*.

Après avoir refoulé les Lithuaniens et les Polonais qui, stimulés par le Saint-Siége, dévastaient les provinces orientales de l'Allemagne, Louis les poursuit jusqu'au cœur même de la Prusse, où il érige le château-fort Baijerbourg (*le château des Bavarois*). De retour de cette campagne, il convoque, en

1338, tous les princes électeurs à Rense, et leur fait adopter le décret suivant : « L'empereur allemand, le plus élevé de « tous les souverains du globe, ne dépend que de l'élection « faite par les princes d'Allemagne, et nullement du caprice « du Saint-Siége ou du roi de France. » En même temps, toutes les villes commerçantes de l'Allemagne supérieure (c'est-à-dire du sud-ouest) se déclarent pour lui et expulsent les prêtres papistes. Tout à coup, au lieu de marcher avec le roi Édouard d'Angleterre contre le roi de France, allié du pape, Louis cède inopinément à un mouvement de peur, et perd par là beaucoup dans l'estime publique. Mais le pape le traite avec un dédain incroyable, l'appelle ironiquement Baurus (*le rustre*) au lieu de Bavarus (*le Bavarois*), et exige concession sur concession ; alors Louis se relève en colère et recommence la lutte. Malheureusement, les princes allemands sont jaloux de l'agrandissement du pouvoir territorial de ces Vittelsback, qui vient d'acquérir la Hollande et le Tyrol. Jean, roi de Bohème, et Albert de Habsbourg font alliance contre lui, et le pape lance l'excommunication. Les princes-électeurs, réunis à Rense, dans le même endroit où, huit ans auparavant, ils avaient juré de secourir l'empereur contre le pape, ne rougissent plus de déposer Louis et d'élire Charles IV, fils de Jean de Bohème. Louis meurt en 1347, empoisonné, dit-on, par son rival.

DIX-HUITIÈME TABLEAU.

L'empereur Charles IV *le Diplomate.*

Le jeune empereur luxembourgien, élevé à la cour papale d'Avignon et à celle du roi de France, y avait appris les mystères de la diplomatie occidentale. Admirateur enthou-

siaste de Charles de France, il avait changé son nom slave Venceslas en *Charles* (1), il parla et écrivit fort bien le français et l'italien, il excella aux tournois et aux galanteries chevaleresques. Son caractère était ferme et résolu, astucieux et sans élévation; mais son mérite est d'avoir renoncé à toute tentative sur l'Italie, et d'avoir produit chez les Slaves de la Tchéquie (Bohème) un mouvement tel, que ce peuple en devint bientôt comme un foyer de lumière et de chaleur pour tous ses voisins. L'Allemagne avait pendant tout le moyen âge exercé son influence principale sur l'Italie, et après s'en être enfin retirée, elle l'exerça sur la Bohème. Là, les empereurs ghibelins allièrent, par des mariages princiers, leur sang allemand au sang italien; ici les empereurs luxembourgiens en firent de même quant au sang slave. Là, Frédéric I et II, érigeant un état germano italien, éclairé et puissant; ici Jean et Charles de Luxembourg, jetant la base d'un état germano-slave énergique et intelligent. La force germanique, refoulée enfin du midi et de l'ouest par des peuples romanisés, remonte vers l'est et le nord-est; l'Allemagne perd chaque jour une province d'outre-Alpes et d'outre-Rhin, et chaque jour elle en gagne une dans les pays des Slaves et des Borussiens, des Livoniens; voilà le spectacle que nous offre l'époque du XIVe et XVe siècle. L'Italie, après avoir subi longtemps la domination allemande, se déploie dans un admirable essor commercial et artistique; la Bohème, sous l'influence allemande, se développe au point de devenir le précurseur de la réforme religieuse de Luther. Du reste, personne ne voudrait dire par là que l'élan de l'Italie et celui de la Bohème ont été l'œuvre exclusive de l'Allemagne; mais il faut avouer que le mouvement immense des esprits dans la question

(1) Les trois empereurs allemands, qui avant lui avaient porté ce nom, étaient de la dynastie de Charlemagne.

vitale du papisme et de l'impérialisme, a contribué au développement de l'Italie et de l'Allemagne, de même que l'implantation des sciences, des arts et des industries de l'Allemagne a fait mûrir les germes qui sommeillaient dans le génie de la Bohème. Comme l'Italie papale s'est révoltée contre le pouvoir allemand, de même la Bohème se révoltera tout à l'heure contre l'influence papale et impériale à la fois, et nous verrons plus tard éclater en Allemagne la même insurrection contre l'empereur et le pape.

Charles IV, dans lequel le Français, l'Allemand et le Slave se mêlent tous à la fois, commence sa carrière par un exploit guerrier : il combat à côté de son vieux père aveugle, le roi Jean de Bohème, sous le drapeau français contre les Anglais à Crécy, en 1346. Les Anglais, soutenus par les bourgeois des Flandres, et par le célèbre duc de Holstein, Henri *l'Homme de Fer*, fils de ce Guerhard-le-Grand qui faillit réunir le Danemark à l'empire allemand, remportèrent la victoire, et Jean de Bohème y trouva une mort héroïque.

Les Vittelsback bavarois, désespérant, après la mort de leur empereur Louis, de maintenir la couronne dans leur famille, l'offrent au roi d'Angleterre; mais le parlement anglais lui défend de l'accepter. Alors les princes électeurs choisissent un simple comte allemand, Gunther de Schvartzbourg (en Thuringe); mais Charles IV se réconcilie avec le roi d'Angleterre et fait empoisonner Gunther par son médecin; puis il accompagne en personne et avec un cortége magnifique le cercueil de sa victime. Pour détrôner le margrave de Brandebourg, un Vittelsback, Charles IV ordonne à un meunier de jouer le rôle de Valdemar, margrave mort depuis longtemps; il lui donne toute cette province et réussit à renverser le Vittelsback. Un moment après il se réconcilie avec celui-ci, et déclare que le prétendu Valdemar n'est qu'un meunier.

Pour séparer la redoutable alliance entre le pape et le roi de France, il employa d'innombrables intrigues, et ayant réalisé son but, il ramena en personne le pape Urbain V d'Avignon à Rome ; le pontife à cheval et l'empereur à pied le conduisant par la bride. Puis il vend tous les priviléges impériaux, et part en souriant. Neuf ans auparavant il s'était fait couronner à Rome, après s'être emparé du noble Nicolas Rienzi, chef d'une république populaire, constituée à Rome dans l'absence du pape. En effet, Rienzi se trompait étrangement quand il comptait sur *l'enthousiasme idéaliste* de Charles IV, l'homme le plus prosaïque du monde. Pétrarque aussi fut bientôt désillusionné : Charles n'était point le *restaurateur de la gloire d'Italie.*

En 1356, lui et son ami, le cardinal de Talleyrand, ambassadeur du Saint-Siége, publièrent la fameuse Charte de l'Empire dite *le sceau d'or* (la bulle d'or, *bulla aurea*), dans laquelle il n'y a plus un mot sur la suprématie impériale en Italie. Le nombre des princes électeurs d'Allemagne est fixé à sept : ce sont d'abord les *trois* princes archevêques du Rhin, ceux de Cologne, de Trèves et celui de Mayence, chancelier de l'empire ; puis les *quatre* princes de Saxe-Vittemberg (le porteur du glaive impérial), du Palatinat-Rhénan (le porteur de la pomme dorée), de Brandebourg (le porteur du sceptre), et de Bohême (l'échanson). Chaque prince électeur avait désormais le *jus de non evocando*, c'est-à-dire chacun était souverain tout-puissant dans son territoire, et aucun habitant n'avait plus le droit d'en appeler à l'empereur, excepté quand le prince électeur aurait refusé de rendre justice. Charles voulut ainsi assurer à sa famille la possession immuable de ses immenses domaines, dans le cas où les Luxembourgiens ne seraient plus investis de la dignité impériale. Par le même motif, il exclut de l'électorat les familles si puissantes des Habsbourg, des Guelfes et des Vittelsback, etc.

En 1348, l'empereur publia un édit important concernant la constitution de sa bien-aimée Bohème. C'était précisément l'année où la peste, connue sous le nom de la *mort-noire*, ravageait l'Europe et imprimait aux esprits une aliénation affreuse. A Bâle elle tua quatorze mille individus, à Strasbourg seize mille, à Erfourt seize mille; à l'ordre des Franciscains-Minorites d'Allemagne, elle coûta cent vingt-quatre mille de ses membres. Alors éclata l'aliénation mentale dans deux directions. Les uns déclarèrent les Juifs auteurs de cette épidémie et massacrèrent ces malheureux par milliers : à Strasbourg, on en brûla vivants deux mille à la fois sur un immense bûcher, et les belles filles israélites, arrachées aux flammes par les jeunes bourgeois, se précipitèrent de nouveau dans le feu ; à Berne, le magistrat lui-même donna le signal du très-chrétien massacre ; Mayence brûla vivants douze mille, Erfurt six mille, Lubeck neuf mille; à Essling et à Spire ils se brûlèrent eux-mêmes pour échapper au fanatisme religieux et bestial des pieux chrétiens. Régensbourg seul les protégea. Des centaines de milliers se réfugièrent chez les Polonais, dont le roi Casimir-le-Grand, gouverné par sa maîtresse juive, la belle Esther, leur donna un asile. Cet affreux exploit du fanatisme très-chrétien, en 1349, rappela le souvenir de celui qui avait immolé près de cent mille Juifs allemands à l'époque des croisades contre les Mahométans et les Albigeois. — L'autre espèce d'aliénation religieuse, en 1348, fut celle des Flagellants (c'est-à-dire ceux qui se fouettent), ou Beghards (c'est-à-dire ceux qui font des prières et qui mendient), ou Lollards (c'est-à-dire ceux qui ne font que bégayer les mots). Ces gens, tous laïques, marchant en masses de centaines et de milliers et chantant à voix entrecoupée des hymnes mélancoliques appelées *Leyses*, se déchirent les épaules et le dos par les coups d'un petit fouet ensanglanté, que chacun porte attaché à sa ceinture. Placés sous des

chefs de leur choix et vivant en commun, ils imposèrent partout du respect par la mortification volontaire de leur chair, par leur nombre et par leur singulière hardiesse. A la chute terrible de la haute dynastie ghibeline, au milieu des tortures infligées par le parti papal au parti vaincu, l'Italie avait déjà vu se produire, vers 1270, des bandes de flagellants qui, profondément ébranlés par la misère et les angoisses, puis attaqués d'aliénation religieuse, voulaient mitiger la colère de Dieu par des coups de fouet qu'ils s'infligeaient, les malheureux, chacun à lui-même. Cette fois-ci, en 1348, la secte eut cela de particulier qu'elle s'attaqua aussi au clergé, en le déclarant coupable du *crime de lèze-Dieu*, à cause de son effrayante corruption, et le Saint-Siége pressentit si bien les dangers révolutionnaires, cachés sous l'innocente apparence de ces pénitents-fouetteurs, qu'il se hâta de les excommunier. Ils se vengèrent en égorgeant plusieurs membres du clergé, et le bas peuple d'Allemagne, surtout aux bords du Rhin, depuis la Belgique jusqu'en Suisse, adopta scrupuleusement leur haine des prêtres, leur aversion pour la confession auriculaire, et pour tant d'autres institutions purement extérieures ou artificielles, dont le christianisme romain avait trouvé bon de s'entourer.

Quoi qu'il en soit, le flagellantisme était dans la forme une folie religieuse, et au fond un des précurseurs de l'insurrection qui, deux siècles plus tard, finit par coûter au Saint-Siége presque la moitié de son domaine européen. Il est bon de remarquer que les Flagellants et autres sectes révolutionnaires furent poursuivis, surtout en Autriche ; depuis la fameuse croisade de Léopold d'Autriche et du cardinal allemand Konrad d'Ourack, en 1210, contre les Albigeois en France, les princes autrichiens n'ont plus cessé de combattre les hérétiques, c'est-à-dire les démocrates. La dynastie des Habsbourg, probablement pour contrebalancer celle

des Ghibelins si éclairés et si anti-papistes, a toujours eu à cœur de justifier le nom honorable du *premier bourreau du pape*, qu'on ne lui donna, il est vrai, qu'au XVIIe siècle, mais qu'elle avait déjà mérité depuis quatre ou cinq siècles. La grande et sublime dynastie ghibeline, belle et forte de corps, d'âme et d'intelligence, cette ennemie mortelle du Saint-Siége, est tombée : la mesquine et ténébreuse dynastie habsbourgienne, bizarre et laide de corps, d'âme et d'intelligence, cette humble servante des papes, reste encore debout à l'heure qu'il est ; mais le peuple allemand est là pour la faire sauter un beau matin, et l'histoire de l'Allemagne l'a déjà enregistrée dans le livre de la mort *sans phrase*. C'est quelque chose de terrible, ce nous semble, qu'une dynastie tout entière disparaissant sous le sol humide de son sang impur, et puis couverte comme d'une montagne de l'exécration perpétuelle du genre humain. Cela a été, dans Rome païenne, le sort de la dynastie des Juliens ; ce sera aussi celui des Habsbourgs très-chrétiens.

Ainsi donc, en 1348, dans la formidable année du massacre des Israélites allemands, des tremblements de terre et de la peste, l'empereur Charles IV, *le Diplomate*, octroie la nouvelle constitution de son cher royaume de Bohême. Mari de la fille de Bolco, dernier duc polonais en Silésie, il proclame cette province partie intégrante de la Bohême, ainsi que la Lusace et la Moravie. Dans chacun de ces pays slaves il augmente de plusieurs centaines de milliers le nombre des habitants allemands ; il donne privilége sur privilége aux seigneurs et aux cités bourgeoises des deux races, il rend navigable la Moldave et l'Elbe, fleuves de la Bohême, dont il agrandit et embellit la capitale, Prague, d'une telle manière, que ses contemporains s'écrient : « D'abord Rome, puis Venise, puis Prague ; » il favorise, dans son pays slavo-allemand, l'agriculture, l'horticulture, l'élève du bétail, l'exploi-

tation des mines, les verreries et l'industrie des tissus, en y introduisant des colons allemands et flamands; des architectes, des statuaires, des peintres (Thomas de Mutine, Théodoric de Prague, Vourmser de Strasbourg, etc.) accourent à sa cour et rivalisent entre eux. Un hasard lui fait découvrir la célèbre source d'eau qui, d'après lui, porte le nom de Carlsbad (c'est-à-dire *le bain de Charles*). En même temps, que la langue allemande et le droit municipal de Magdebourg, ville allemande, pénètrent à grands pas avec la civilisation dans l'intérieur de ces contrées slaves, le prudent empereur épouse encore une princesse slave, Élisabeth, nièce du roi polonais Casimir, dans le seul but de ne pas réveiller les soupçons de ses voisins jaloux de leur indépendance nationale. Soit dit en passant, cette princesse polonaise était aussi belle et aussi forte que sa compatriote Cymbourgue, princesse polonaise mariée à Ernest, duc de Styrie, membre de la dynastie habsbourgienne; chacune de ces deux dames était capable de casser à mains nues un fer de cheval et d'enfoncer à coups de poings un clou dans le mur (1).

Enfin, le 6 avril 1348, l'empereur fonde la grande université de Prague, d'après le modèle de celle de Paris; quelques années plus tard elle compte déjà sept mille cinq cent trente-cinq étudiants. En 1365, les ducs de Habsbourg-Autriche l'imitent en fondant celle de Vienne; en 1386, les comtes palatins, en fondant celle de Heidelberg, et ainsi de suite. Mais, au-dessus de toutes les universités allemandes, Prague s'élève à une importance européenne, en devenant le foyer d'où partira l'immortel Jean Huss (prononcez *Houss*) avec ses formidables Hussites.

(1) Quant à la princesse Cymbourgue, elle n'avait qu'un seul défaut : la grosse lèvre déparait le menton, et qui depuis ce mariage est devenue un signe caractéristique de toute la famille des Habsbourg.

DIX-NEUVIÈME TABLEAU.

Commencement de l'insurrection universelle contre l'Église.

La *famille* impériale des Ghibelins avait succombé sous les coups de tonnerre du Saint-Siége, comme un héros martyr délaissé par les siens ; nous verrons maintenant ce Saint-Siége, enivré de son triomphe, sapé et ébranlé par toute la *nation* bohême, puis mis en brêche par l'assaut de toute la *nation* allemande.

Les jeunes universités devinrent bientôt le centre de la *scolastique*, tandis que le peuple allemand, peu soucieux de cette doctrine bizarre et astucieuse qui déférait au Saint-Siége le pouvoir suprême, demandait à hauts cris un enseignement religieux intelligible, connu sous le nom de *mystique*. La scolastique, née un siècle auparavant chez les nations néolatines, surtout chez les Italiens et les Français, avait alors rencontré une opposition très-vive chez les Allemands sous le règne de Frédéric Barberousse. Le génie allemand, éminemment réfléchi et méditateur, garde toujours une forte teinte poétique, un essor sentimental, doux et tendre, mais aussi fougueux et enthousiaste. C'est là une conséquence de ce que les Allemands appellent le *Gemuth* (prononcez *Guémute*), une faculté tenant autant du cœur que de l'intelligence, et qui, quoiqu'on en dise, est évidemment un signe caractéristique de cette nation. Les théologiens des nations romanisées s'occupaient de la métaphysique d'Aristote ; les théologiens allemands étudiaient Platon, mais en y transférant cet amour chrétien de Dieu et cette ferveur de la piété, d'où naquirent la vraie chevalerie, le dévouement des croisades, la poésie chevaleresque des Souabes,

l'architecture gothique, et par là, la franc-maçonnerie du Moyen Age, mère de la franc-maçonnerie moderne. Sans vouloir diminuer la gloire des grands métaphysiciens scolastiques de l'occident romanisé, il faut pourtant avouer que les grands mystiques d'Allemagne ont été bien plus sublimes et plus puissants. Voyez d'abord le célèbre Hugo, abbé du couvent Saint-Victor, à Paris, gentilhomme allemand et comte de Blankebourg. Il dit que l'Univers, qu'il appelle la plus colossale et la plus belle de toutes les cathédrales, se base sur les trois forces de la Trinité divine : Dieu, le Fils et le Saint-Esprit, ou Puissance, Sagesse et Bonté. Le monde est triple, il se compose du Ciel, de la Terre et de l'Enfer. L'âme humaine est triple, elle peut se tourner vers le Ciel, ou vers la Terre, ou vers l'Enfer. « La Terre, dit Hugo de « Saint-Victor, c'est la raison, l'Enfer, c'est la volupté; « or, pour éviter l'une, et pour échapper à l'autre, l'âme « humaine, *ce chevalier errant*, a besoin de l'*amour de « Dieu;* et, forte de cette impénétrable armure, elle doit « lutter à mort et se sacrifier depuis le berceau jusqu'à la « tombe, pour s'envoler enfin dans les bras de son fiancé cé- « leste, Dieu le Christ. »

Un autre grand mystique allemand, Honoré d'Augst (près Bâle) compara le monde à une immense harpe, dans laquelle chaque ton discordant peut et doit se dissoudre en un ton concordant, pour produire l'harmonie divine. Dieu s'est divisé en une foule de contrastes, mais il est *Un* au fond, et l'Homme, sa créature bien-aimée, a la faculté de reproduire en lui l'unité harmonieuse de son créateur.

Le troisième, Roupert de Deutz, chercha la révélation de Dieu plutôt dans les destinées du Genre humain que dans la Nature; il pénètre donc surtout dans l'Histoire, dont il reconnaît trois périodes bien différentes: la première, celle des païens, la révélation de Dieu le Père; la deuxième, celle des

chrétiens, la révélation de Dieu le Christ; la troisième, conclut Rupert de Deutz, sera l'avenir, la révélation de Dieu le Saint-Esprit, la plus sublime de toutes.

Ces trois mysticismes se complètent l'un l'autre : Hugo de Saint-Victor considère de préférence la *puissance* de la Divinité, Honoré considère la *beauté* de la Divinité, et Rupert, appliquant la beauté et la puissance à la vie terrestre, fait descendre l'Eternel sur terre. En d'autres termes, Hugo prêche la chevalerie chrétienne, Honoré prêche l'art chrétien, et Rupert prêche le progrès perpétuel dans la carrière de la piété chrétienne. Ces trois grands Allemands représentent donc les idées les plus profondes, les plus vraies, les plus sublimes de l'époque; parmi les nations romanisées, Saint-Bernard de Clairvaux seul est au même niveau qu'eux.

La plupart des puissants génies, aux siècles suivants, avaient dérogé à cette souveraineté nationale dans le domaine de l'esprit; Albert-le-Grand lui-même, par exemple, si grandiose par ses pensées théoriques, avait fléchi devant l'autorité du pape au siècle des Ghibelins. Le mal rongeur de la scolastique devint intolérable au siècle de Charles IV *le Diplomate*; elle se montra ouvertement sous les sophismes les plus absurdes et les plus scandaleux. Cette scolastique du XIVe siècle était comme sa politique : un mélange affreux de liberté chrétienne et de despotisme papal, de vérité et d'hypocrisie, de simplicité et de confusion, de fausses lumières et de sagesse spécieuse : bref, elle devint alors ce que Jean Huss et Martin Luther ont exprimé par les mots sévères : « Voyez le Démon menteur, le Professeur infernal tenant à « la main le livre des argumentations; ce Monstre de la dam- « nation éternelle à mille têtes et à mille langues bigarrées, « ce Serpent à la gueule enflammée qui roule ses immenses « plis autour de la chrétienté tout entière. » C'est contre cette scolastique papale, menaçant d'écraser la nationalité

et la pensée de l'Allemagne, que se lève, entre autres, le docteur Jean Tauler, moine mystique de Strasbourg. Cet homme excellent et doux prêcha en allemand dans toutes les églises des bords du Rhin, mais sans attaquer le Saint-Siége. Ses nombreux disciples étaient encore plus pacifiques que leur maître. Jean Ruisbrok et Guérard-le-Grand, avec son célèbre élève Thomas, à Kempis (en Hollande), se contentèrent de conjurer les vrais chrétiens à se retirer chacun dans le sanctuaire de son âme, et à ne plus faire attention au monde extérieur ; ce qui était sans doute fort avantageux au parti papal , dont le règne s'en trouva de plus en plus consolidé.

Quant à la poésie allemande, elle changea nécessairement bientôt après la chute des empereurs ghibelins. Au commencement du XIIIe siècle elle avait atteint le plus haut degré de perfection. Elle se divisait en deux classes : l'une traitant les objets poétisés de la nationalité allemande, l'autre s'occupant des idées générales, telles que la lutte de l'homme contre le démon, l'abnégation et le sacrifice de soi-même, la victoire définitive du juste, l'entrée au paradis, etc. En 1207, quelques années avant l'arrivée en Allemagne du jeune empereur Frédéric-le-Glorieux, le landgrave Hermann de Thuringe, beau-père de Sainte-Élisabeth, rassembla les plus grands des poëtes allemands (*Minnesinger*) dans son château de Vartbourg, pour y célébrer une solennelle fête poétique et musicale. A la fin de cette *lutte des chanteurs*, comme on l'appelle, deux maîtres surtout rivalisèrent, Henri d'Ofterdingue et Volframe d'Eschenback (*du Ruisseau des Frênes*); le premier, le maître de la poésie nationale, le deuxième, le maître de la poésie universelle. Volframe de Eschenback, auteur du magnifique poëme *Le saint Graal* ou *Gréal*, divisé en trois parties intitulées *Parcival*, *Titurel* et *Lohengrine*, avait développé dans ses strophes sublimes l'idée générale de

l'Homme qui marche vers son Créateur, lentement, sous mille douleurs, quelquefois même en récalcitrant, mais qui arrive enfin au paradis. Cette idée grandiose et universelle, le poëte la représente sous l'image du jeune Parcival, enfant vigoureux, mais tout à fait inculte, lourd et rude; d'une force musculaire énorme, d'un courage à toute épreuve, mais d'une intelligence encore si peu développée, qu'il est comparé à un jeune ours.

Or, ce garçon demi-sauvage prend les armes, monte à cheval, et s'en va parcourir le monde à la rencontre des aventures les plus extraordinaires. Il se lance dans d'immenses dangers, il brave des souffrances inouïes; peu à peu son bon sens se réveille, il commence à réfléchir sur ses sensations, à méditer sur ses sentiments; son âme et son cœur se purifient, ses appétits grossiers s'inclinent devant la supériorité de la foi et du vrai amour; devenu chevalier, il s'élève à la hauteur du dévouement. et sous des sacrifices perpétuels il est admis enfin dans le Temple, ce château sacré où se trouve le saint *graal* ou *gréal*, c'est-à-dire la patène en émeraude, dans laquelle le Messie a mangé l'agneau de pâques, et qui a servi à recevoir le sang sacré du Fils de Dieu. Dans ce séjour des bienheureux, notre chevalier se mêle aux guerriers glorieux qui l'y attendaient depuis longtemps, et fait avec eux la garde auprès du Saint-Gréal. Le grand mystère est consommé.

Ce poëme gigantesque et sublime, dont Volframe de Eschenback n'a emprunté que la matière première au troubadour provençal Guyot, résume de la manière la plus complète le spiritualisme du Moyen Age chrétien et chevaleresque. Volframe en a fait un tableau mystique mais exact du développement de la nation allemande, ou plutôt de toute la puissante race germanique. Elle aussi a parcouru et parcourt encore une longue et pénible carrière, un douloureux pèle-

rinage, depuis les temps primitifs de sa barbarie naïve, à travers mille obstacles et mille périls ; elle reprend son pénible chemin après chaque extravagance et après chaque retard, luttant à droite, luttant à gauche, se redressant avec un nouvel essor après chaque défaite ; elle marche toujours en avant, et arrivera enfin à remporter un triomphe complet. Le troubadour allemand et le troubadour provençal, représentant les deux grandes races de l'occident et du centre de l'Europe, se sont ainsi donné les mains pour initier au XIIIe siècle, sous la forme mystique et poétique, cette glorieuse fraternité qui s'accomplira sous nos yeux et en pleine conscience au XIXe siècle, et à laquelle nous tous avons juré de coopérer.

Du reste, il est évident que la célèbre *lutte des chanteurs* de Vartbourg eut plus d'un point de contact avec la politique de l'époque : le terrible combat guelfe et ghibelin n'a pas été sans influence sur les productions de Volframe de Eschenback et de Henri de Ofterdingue. La muse de ce dernier, inspirée par les Guelfes, chante à Vartbourg la gloire du duc Léopold d'Autriche : mais celle de Volframe triomphe. Henri, comme il en a été convenu, doit maintenant tendre le cou au bourreau, qui a assisté à cette formidable lutte poétique : le troubadour vaincu se réfugie près du trône de Sophie, épouse du landgrave de la Thuringe, et ce n'est qu'en le couvrant de son manteau d'hermine qu'elle réussit à le sauver. Alors le landgrave lui permit de partir pour appeler au secours le célèbre Klingsor, troubadour et magicien du roi de Hongrie.

Un autre poëme, *les Nibéloungues*, entièrement germanique, sans le moindre mélange étranger, doit sa forme actuelle à la même époque, mais son origine se perd dans les ténèbres du paganisme et de la migration des peuples allemands contre l'empire romain. Attila, le redoutable roi des

Huns, y apparaît à la fin ; la vaillante chevalerie des *Nibéloungues*, partie des bords du Rhin, est exterminée jusqu'au dernier homme dans la résidence d'Attila en Hongrie, près du Danube ; la jalousie féminine, l'ambition guerrière, la trahison d'un ami, tout cela nous autorise de dire qu'il y a dans ce vieux poëme si âpre, si sauvage, et en même temps si tendre et si sentimental, quelque chose d'indicible qui enchante, qui effraie, qui donne le vertige. On a voulu trouver une analogie entre l'extermination de tous les héros nibéloungues, qui sont des chrétiens, et la mort de tous les dieux et de toutes les déesses qui, d'après le système religieux des païens scandinaves (c'est-à-dire suédois, norvégiens et danois), succomberont à la fin des jours avec l'univers, brisé par les monstres et englouti par les flammes de l'enfer. Mais il serait, ce semble, plus convenable de n'y voir qu'une image simple et saisissante de ces innombrables exterminations de tribus entières, telles qu'elles ont eu lieu pendant les trois siècles de la grande migration des peuples allemands, slaves et mongols.

La poésie allemande du XIVe siècle était toute autre. Au lieu des troubadours (*minnesaenger*, poëtes de l'amour) on voyait dans les grandes villes commerçantes du sud-ouest les corporations (*ghildes*) des ouvriers s'occuper à la fois de la *poésie* et de la *musique* vocale et instrumentale. Le centre du commerce méridional et de l'industrie, Nurnberg en Bavière, excellait dans ces deux arts, dont l'exercice était rigoureusement réglé par des écoles, des examens, et des administrateurs particuliers. Plus tard, le cordonnier poëte Hans Sachs (prononcez *Zakse*), bourgeois de Nurnberg, obtint un succès général au temps de Luther, et il est évident que les ouvriers de cette ville et de tant d'autres en Allemagne conservent encore aujourd'hui une facilité surprenante d'exprimer leurs pensées en prose et en vers, sans que les gou-

vernements actuels se donnent la moindre peine de le leur enseigner. Cette activité intellectuelle et littéraire de l'ouvrier allemand trouva au XVIIe siècle un représentant fort remarquable dans la personne du cordonnier Jaques Boehme (prononcez *Beume*), à Goerlitz en Saxe, qui a écrit en langue allemande un vaste et sublime système philosophique. De nos jours enfin, le jeune tailleur Guillaume Weitling, de Magdebourg en Prusse, a la gloire d'avoir implanté aux ouvriers allemands le communisme rationnel, rédigé par lui en système dans son célèbre livre allemand (traduit en français, en suédois et en anglais) de 1841, intitulé : « Les garanties de l'harmonie et de la liberté. » Ainsi donc, l'ouvrier de l'Allemagne des derniers trois siècles a produit un écrivain-poëte, un écrivain-philosophe, un écrivain-socialiste : d'où il faut conclure que son avenir sera grandiose et glorieux.

La bourgeoisie allemande au XIVe siècle, et cela est le côté le plus caractéristique de cette époque transitoire — manifeste continuellement une activité énorme. Elle partage sa vie entre le commerce et les guerres contre les despotes allemands, soit abbés et évêques, soit comtes et ducs. Ces luttes presque innombrables amènent des résultats divers. Les villes du sud-ouest, en Vurtemberg, forment *la ligue Souabe*, celles du Rhin forment *la ligue Rhénane*, et les seigneurs (ou comme ils aiment tous à s'appeler, *les chevaliers*) leur opposent de nombreuses ligues de gentilshommes, portant les noms de ligue *du Cor*, ligue *du Faucon*, ligue *du Lion en fureur*, ligue *de l'Amour*, etc. En 1372 la vaste société noble des *Étoiles* compte deux mille affiliés, tels que les comtes-brigands de Hanau, Nassau, Valdeck, et le chevalier Eberhard de Boukenau avec tous ses fils au nombre de seize; ils marchent contre la ville de Vetzlar, mais là ils sont vaincus, et les farouches prisonniers sont exécutés par le bourreau sur la place publique. — L'abbé de la ville de

Kempten, près le lac de Constance, despotise les bourgeois, et leur arrache les filles pour les amener dans son château fort ; enfin ils y pénètrent dans la nuit, précipitent l'abbé par la fenêtre, et détruisent le château. Remarquez du reste que toutes ces petites guerres se font déjà avec la poudre à canon, inventée par le moine allemand Berthold Schvartz à Fribourg (Bade) en 1354. La Hanse, cette vaste association de soixante-dix-sept cités commerçantes, force en 1369, après des batailles sanglantes, les rois de Danemark et de Norvége à faire les plus larges concessions. Le roi danois Valdemar III commence par plaisanter sur les soixante-dix-sept villes allemandes qui viennent de lui jeter le gant. Mais leur flotte prend sa capitale Copenhague et Elseneur, dévaste le pays, soumet la province danoise de Scanie, brûle deux cents villages et villes en Norvége, et les deux rois font la paix avec les Hanséates, en leur laissant la province de Scanie pour quinze ans. Le roi de Danemark jure que chacun de ses successeurs ne régnera qu'avec l'assentiment de l'assemblée suprême des Hanséates, et celle-ci ne reconnaîtra le roi danois que quand il aura prolongé de nouveau tous les monopoles du commerce hanséatique.

Cet affreux siècle de Charles IV le Diplomate est encore celui des luttes permanentes des nobles contre la bourgeoisie. Elles avaient lieu partout, dans toute l'étendue de l'empire, mais le plus dans le sud-ouest de l'Allemagne (la Souabe) et dans le nord. Le fameux Evérard-le-Barbu, comte de Vurtemberg (Souabe), voulant régner sur les bourgeois et sur les nobles, s'associa les paysans, en les soustrayant au despotisme des baillis nobles et en les plaçant directement sous ses baillis à lui. Charles IV joua un triste rôle dans tout ceci ; il louvoya à droite et à gauche, flattant tantôt les aristocrates, tantôt les citadins ; son art diplomatique était de contre-

balancer les uns par les autres, c'est-à-dire de les laisser s'égorger mutuellement. Cet art s'est perpétué jusqu'aujourd'hui. Quel ignoble spectacle, entre autre, que de voir cet empereur diplomate qui est chassé, en 1349, par les bourgeois de la petite ville souabe Esslingue, et qui invite son cher comte Evérard-le-Barbu à châtier les villes récalcitrantes de la confédération Souabe! Les malheureux paysans aimaient encore le comte, et quand il fut menacé par le poignard du seigneur d'Eberstein, un paysan sauva le Barbu en le portant sur ses épaules. A la fin les villes confédérées, vaincues dans une bataille sanglante par le Barbu et sa bande de chevaliers associés, dits les *seigneurs de l'épée*, et les *oiseaux de Martin* ou les *martelleurs*, reviennent à la charge et remportent deux victoires importantes à Reutlingue et Kaufbeuren. Quatre-vingt-six nobles de vieille race gisent sur le champ de bataille, Ulric, le fils aîné du comte, est blessé, et quand il se met pour dîner à la table de son vieux père, celui ci sans prononcer un mot prend le couteau et coupe la nappe en deux : cela signifie qu'il ne veut plus manger ni boire avec un chevalier vaincu.

Dans le nord les villes saxonnes de la Hanse ont des guerres perpétuelles avec les seigneurs issus de l'ancienne dynastie guelfe. Ces princes nombreux, tous encore remplis de la bravoure de leur grand aïeul Henri-le-Lion, ne se lassent plus de taquiner les bourgeois. Ceux de la ville de Lunebourg expulsent le duc Magnus de Brunsvic; un boulanger frappe à mort trente guerriers du duc, et d'autres ducs de Brunsvic finissent par octroyer à cette cité importante une charte avec beaucoup de priviléges.

La riche ville hanséatique de Brunsvic, s'étant débarrassée du joug insolent de tous ces ducs guelfes, tombe en 1374 entre les mains des ouvriers, qui, à l'instigation du métier de la tannerie, chassent les bourgeois patriciens,

font mourir par la main du bourreau le maire bourgeois, et organisent une démocratie pure. A son tour le duc de Brunsvic, Otton-le-Méchant, fait mutiler tout ouvrier prisonnier, et le conseil suprême de la Hanse, tout composé de commerçants fiers et riches, effrayé de cette souveraineté ouvrière, raye la ville insurgée des registres de la grande confédération commerciale. Alors les métiers de Brunsvic sont forcés d'abandonner la direction des affaires, et les envoyés de cette ville font amende honorable à genoux devant le conseil suprême à Lubeck. Le duc guelfe Otton-le-Méchant, cette bête fauve, recommence ses pillages et ses vols à main armée, mais il est battu par les citadins de Gottingue. Une défaite semblable à celle-ci avait suivi l'insurrection démocratique des métiers à Nurnberg, dont les chefs (1) ne furent vaincus par l'empereur Charles IV en personne qu'après une longue lutte.

Charles IV *le Diplomate* essaya en vain de se mettre à la tête de la Hanse, dont le conseil suprême, composé de *diplomates* aussi rusés que lui, le reçut avec tous les honneurs, mais en faisant *murer* la porte par laquelle il était entré à cheval dans la ville de Lubeck. « Personne, disaient ces « vieux marchands, n'est plus digue de passer là où la sainte « majesté de l'empereur a fait son entrée chez nous; » — en d'autres termes : « Nous ne voulons plus avoir une visite im- « périale. »

L'empereur, en contradiction avec la défense formelle qu'il avait faite dans sa Charte d'Or, d'acheter les votes des princes électeurs, fit à chacun d'eux d'énormes cadeaux de toute sorte et obtint, par ce misérable moyen, l'élection de son fils, le misérable Venceslas. Après avoir commis encore l'impru-

(1) Deux ouvriers courageux, nommés Geissbart (*Barbe de chèvre*), et Pfauentritt (l'*Homme qui marche comme un paon*).

dence de partager le domaine de la dynastie luxembourgienne entre ses quatre fils, cet empereur mourut en 1378.

Venceslas, surnommé *le Fainéant*, parce qu'il détestait toute occupation sérieuse, était d'une humeur tellement violente et bizarre, qu'on aurait mieux fait de le surnommer *le Fou*. Jamais empereur allemand n'avait imaginé de pareilles extravagances; il taquina les nobles tchèques, froissa l'orgueil allemand, se permit bon nombre d'exécutions sanglantes, et finit par devenir un ivrogne. Ce despote, capricieux et cruel, fit déchirer sa première épouse par des bouledogues; il fit précipiter dans le fleuve le confesseur de sa deuxième épouse, le célèbre saint Jean Népomucène, pour ne pas avoir révélé à l'empereur les secrets de la confession; il pilla, d'accord avec les citadins, l'évêque de Breslau; il pilla aussi les Juifs de la Bohème, massacrés *au nombre de trois mille*, pour avoir, disait-on, conspué une hostie, et finit par déclarer nulles et non avenues toutes les créances que les habitants de l'empire avaient contractées chez ces malheureuses victimes de la foi chrétienne. Cet ignoble siècle devrait s'appeler le siècle de la chasse chrétienne aux Juifs. Le clergé chrétien y joua un triste rôle, un rôle équivoque, pour ne pas dire un rôle infâme; ainsi, des prêtres découvrirent le corps d'un petit garçon qu'ils prétendaient avoir été assassiné par des Juifs, pour faire avec son sang des gâteaux sacrés. Cette découverte a eu lieu dans plusieurs endroits; par exemple, on trouva le petit Vernher à Vésel sur le Rhin, un autre en Tyrol, etc. L'Eglise les a élevés au rang des martyrs et des saints. M. Daumer, un des écrivains les plus illustres de l'Allemagne démocratique, a démontré que ces petites victimes ont été égorgées par des prêtres chrétiens.

Tandis que le fanatisme chrétien ravage les âmes et les corps, les Habsbourgiens de l'Autriche, toujours fidèles à leur abominable tâche de combattre la liberté, soit spirituelle.

soit matérielle, attaquent, en 1386, la jeune confédération helvétique. Aux bords du lac de Sempack, le duc autrichien Léopold rencontre la petite légion des paysans, et veut les écraser par un immense cercle de chevaliers descendus de leurs chevaux; mais un paysan d'Ountervalde, le héros Arnold de Vinkelride, rompt ce cercle de fer en se jetant à bras ouverts dans leurs lances qu'il entraîne par terre; ses camarades pénètrent sur son corps mourant dans les rangs ennemis, et abattent, à coups de massue, six cent cinquante-six seigneurs autrichiens, parmi lesquels le duc lui-même, qui tombe avec ces paroles : « Moi, le duc, je vais mourir en « homme brave avec mes Autrichiens. » Après quelques autres victoires aussi décisives, une partie des confédérés suisses (le canton d'Appenzell) résolut de faire une guerre aggressive et propagandiste. Les vaillants apôtres de la jeune liberté montagnarde envahirent le Tyrol autrichien, détruisirent soixante châteaux forts des aristocrates, prirent quinze villes, et décrétèrent la fondation d'une deuxième confédération à l'est du lac de Constance. Mais les associations aristocratiques dites Saint-Georges et Saint-Guillaume, composées des gentilshommes de Souabe, de Bavière et d'Autriche, luttèrent, en 1407, avec la rage du désespoir et finirent par refouler les braves paysans d'Appenzell, qui n'étaient pas soutenus par les autres républiques suisses. Les populations ignoraient encore ce qu'était la solidarité : elles ne l'ont appris qu'en 1848, et elles le prouveront sans doute bientôt d'une manière éclatante à travers toute l'Europe.

Tandis que Sighismond, le misérable frère du misérable empereur Venceslas, ne se lasse pas d'intriguer avec les nobles de la Hongrie, pour s'assurer la couronne de ce pays, les villes de l'Allemagne supérieure vont tomber toutes, l'une après l'autre, dans les mains despotiques des hauts seigneurs. Au lieu de combattre à côté des paysans suisses, elles avaient

imprudemment attendu le succès de ceux-ci, qui ne se soucièrent pas non plus du sort de la guerre qu'allaient maintenant entreprendre les bourgeois confédérés du Rhin et de la Souabe, contre les aristocrates des châteaux forts et les ducs réunis dans une confédération princière. Toutes ces communes si riches, Mayence, Vorms, Strasbourg, Spire, Sléstadt, Francfort-sur-le-Mein, Vetzlar, Régensbourg, Bâle, Zuric, Berne, Soleure (en allemand, *Solothourn*), Saint-Gall, Kempte, Constance, Ulm (prononcez *Oulm*), Nordlingue, Heilbronn, Reutlingue, Esslingue, Augsbourg, Nurnberg, et beaucoup d'autres moins grandes, regorgeant de richesses, d'industrie, d'activité commerciale et politique, et d'une population aussi nombreuse que vaillante, essuyèrent, en 1387, dix ans après leur célèbre victoire à Reutlingue, une terrible défaite à Weil. Leurs milices, très-bien disciplinées, combattirent sous le brave général bourgeois Besserer d'Ulm; le comte Ulric, fils de ce fameux comte de Wurtemberg Éverard-le-Barbu, est tué, les seigneurs reculent; mais le vieux seigneur Volfgang, surnommé le *Loup à l'armure brillante*, bien qu'ennemi personnel du comte, vole au secours avec ses chevaliers, et les bourgeois sont renversés. Après la victoire, le comte tend la main à son sauveur, mais celui-ci la refuse en s'écriant : « Non, nous ne sommes pas amis, » et s'en va sans dire adieu. En chemin, il vole au comte un beau troupeau, et le comte dit en riant : « Voyez ce vieux loup, il « prend son dîner où il le trouve ! » Quelques-unes des communes avaient massacré beaucoup de gentilshommes-brigands. La petite ville de Hall, par exemple, ayant chassé ses patriciens, devint une démocratie très-énergique. On y coupa les oreilles à tout voleur; dans une seule année, on pendit vingt-quatre hobereaux-brigands, on détruisit quelques douzaines de châteaux forts aux environs et on fit mourir, en 1350, les principaux prisonniers *sous le couteau d'une guil-*

lotine. Le méprisable empereur Venceslas, après avoir poussé les citadins de Vurtzbourg à s'insurger contre leur évêque, les abandonna et rit aux éclats quand il apprit le massacre de quinze cents braves bourgeois. Les barons, les chevaliers *du Marteau*, après avoir vaincu les bourgeois, se dressèrent à leur tour contre les seigneurs-princes, mais sans succès. Voilà ce qu'on appelle le bon vieux temps...

Enfin, les princes électeurs remplacent le misérable empereur Venceslas par Roupert, comte du Palatinat rhénan, et à la mort de ce dernier ils choisissent, en 1411, Sighismond le Frivole, frère de Venceslas et roi des Hongrois.

Sous cet empereur luxembourgien, personnage rusé, sans énergie, vaniteux, puéril et perpétuellement à court d'argent, va se lever l'aurore sanglante des temps modernes. La dynastie du grand Henri VII de Luxembourg finit dans la boue, avec Venceslas, *le vil esclave de Bacchus*, et avec Sighismond, *le vil esclave de Vénus :* le peuple, à bout de patience, finira par tirer le glaive de la sainte insurrection.

Or, l'Église apostolique, catholique et romaine était, dans ce temps-là, troublée par les intrigues permanentes *de trois papes* à la fois, se déchirant à belles dents les uns les autres. Elle était encore minée par une corruption inouïe des mœurs, et sapée par l'intelligence humaine, qui peu à peu se réveillait de la léthargie où le rusé clergé l'avait plongée depuis tant de siècles. L'empereur Sighismond appelle tous les ecclésiastiques de l'Europe chrétienne à un grand concile dans la ville impériale de Constance, aux bords du lac de ce nom, située dans une des plus belles contrées de l'Allemagne, là où se touchent les frontières de la Suisse, de la Souabe, de la Bavière et de l'Autriche (Tyrol). En 1414 cette assemblée, qui doit réformer tous les abus de l'église du Christ, est ouverte par la condamnation du fameux pape Jean XXIII, saint-père extrêmement vicieux et scélérat.

Jadis capitaine marin et pirate, puis cardinal, à la fin chef spirituel de la chrétienté, mais adonné à tous les péchés et à tous les crimes, ce pontife servira toujours, comme plus tard l'affreux pape Alexandre de Borgia, à démontrer ostensiblement jusqu'à quel point la plus sublime institution du christianisme officiel a pu être avilie. Jean XXIII le pape, Venceslas et Sighismond les empereurs ; voilà la fin scandaleuse et dégoûtante du Moyen Age, de cette époque initiée par Karl-le-Grand, consolidée par le grand Grégoire VII et le grand Frédéric Ier Barberousse, et embellie par Frédéric II le Glorieux. *Sic transit gloria mundi et ecclesiæ ...*

Les accusations portées au concile de Constance contre ce Jean XXIII, sont très-édifiantes : séduction de trois cent trente religieuses, dont il a fait autant d'abbesses ; adultère avec l'épouse de son frère ; crimes contre nature ; empoisonnement de son prédécesseur, le pape Alexandre V ; enfin, son habitude perpétuelle de jurer en invoquant le nom du diable. Cela suffit-il ? Non. Il est encore accusé d'avoir nié en public l'immortalité de l'âme. Mais le côté le plus plaisant et le plus horrible de cette affaire, c'est l'indulgence, ou plutôt la connivence de ses juges : ces vénérables *pères et frères* ne le condamnent qu'à rester dans le château fort de Heidelberg, d'où il sort quatre ans plus tard pour reprendre sa place parmi les cardinaux, comme si de rien n'était.

Autrement les peuples ; celui de l'Allemagne surtout, avec son respect filial pour le Saint-Siége, avec son immense amour de Dieu, avec sa piété fervente et mystique, avec ses sentiments simples et purs, mais en même temps grandioses et profonds comme l'océan ; ce peuple si sérieux et si joyeux dans le véritable sens du mot, ce peuple singulier qui descend et qui monte continuellement au cœur même des choses et des idées, ce peuple qui, comme le dit si bien un de ses meilleurs proverbes nationaux, *ne travaille que pour tra-*

vailler, ne jouit que pour jouir, ne se bat que pour se battre; ce peuple qui avait détruit le vieux monde romain et créé le nouveau monde du Moyen Age; ce peuple qui, tout en chassant par les armes plus d'une fois les papes de la ville de Rome, avait si pieusement adoré la papauté romaine et si ardemment adoré les merveilles de l'Italie : — le peuple allemand tout entier s'émut alors profondément de l'infamie du pape et de son clergé.

Les saturnales de la réaction, soit spirituelle soit politique, poussent inévitablement à la révolution. Mais en Allemagne la classe savante n'était pas encore assez avancée, pour y participer, et le déplorable défaut d'un véritable sentiment national ne permet pas encore au peuple d'y mettre la main. Les Allemands, depuis la chute de leurs grands empereurs ghibelins, étaient trop absorbés dans des affaires locales, trop restreints dans de petits cercles bornés, pour s'élever déjà en 1414 à la hauteur dont Luther s'empara en 1517. La nation, qui entreprit le travail héroïque du quinzième siècle était plus que voisine de l'Allemagne, elle y était en quelque sorte incorporée depuis l'avénement de la dynastie de Henri VII. Vive, intelligente, fougueuse, l'énergique nationalité des Tchèques s'épanouit et mit au monde le grand réformateur et révolutionnaire, le grand martyr Jean Huss (1).

VINGTIÈME TABLEAU.

Les Hussites agitent l'Allemagne.

Vers 1360 l'ecclésiastique anglais Wicliffe démontra et prêcha, en Grande-Bretagne, la nécessité urgente d'exter-

(1) *Huss* se prononce *Houss*.

miner les fausses doctrines et les abus dont l'Église s'était souillée. Ce noble précurseur de la grande Réforme poursuivit l'immense tâche que dans le XIIIe siècle, les Ghibelins allemands et italiens, les Vaudois des Alpes, et les Albigeois en France n'avaient pu achever. L'étendard de la liberté et de la vertu n'était foulé aux pieds, sur le continent de l'Europe, que pour se relever avec une force redoublée dans l'île britannique. Le grand Anglais mourut tranquillement dans son lit — chose rare chez les réformateurs du genre humain — et les hommes de l'église durent se contenter d'exhumer le corps du réformateur, pour le brûler et en jeter les cendres au vent. Mais sa parole survécut, elle était plus puissante que l'Église. Quand la princesse Anne, sœur de Venceslas l'Ivrogne, empereur allemand et roi bohème, épousa le roi d'Angleterre, les Bohèmes firent connaissance avec les livres immortels de Wicliffe. Du reste, la Bohème avait déjà vu en 1360 deux vaillants orateurs populaires. Le réformateur Konrad Valdhauser de Stekna, Allemand de nation, prêcha pendant dix ans sur la place publique de Prague, capitale de la Bohème. Les sermons fulminants de ce hardi novateur s'adressèrent aux habitants allemands, tandis qu'un Bohème, Militz de Kremsier, parla aux habitants slaves dans leur langue nationale. Ce dernier, accusé par le pape comme hérétique, fut non-seulement protégé par l'empereur Charles IV le Diplomate, l'*ami des Tchèques* (Bohèmes), mais aussi par quelques cardinaux de la résidence papale d'Avignon. Ces deux intrépides pionniers s'attaquèrent surtout aux dominicains et aux franciscains, surnommés les moines-mendiants, qui depuis 1218 jouaient le rôle que les jésuites ont continué jusqu'à nos jours, en défendant tellement les doctrines arbitraires et les empiétements de l'Évêque romain, qu'on les appelait *la milice de saint Pierre*. Une partie de l'ordre religieux de Saint-François, connue

sous le nom des Franciscains Minorites, s'était même assez longtemps opposée aux usurpations de l'autorité romaine; mais cette opposition avait enfin disparu. Quant à l'ordre religieux de Saint-Dominique, abstraction faite de quelques exceptions honorables, il n'a produit que des inquisiteurs fanatiques. Partout où il y avait à espionner, à torturer et à exécuter un être humain accusé d'hérésie, ces moines mendiants étaient présents comme dénonciateurs, comme accusateurs et comme juges. Ils s'y conduisirent avec tant d'insolence privilégiée, ils étalèrent tellement leurs prérogatives, que l'opinion publique, même parmi les hommes pieux, finit par s'en révolter. Delà les secours que les idées réformatrices trouvèrent alors auprès des ecclésiastiques ordinaires et des ordres réguliers.

Un autre précurseur tchèque du grand Jean Huss (prononcez *Houss*), était le jeune chevalier Mathieu de Janov, élève du prêcheur Militz, à l'université de Prague. Après un séjour de six ans à la Sorbonne de Paris, il devint chanoine et confesseur de la cathédrale de Prague. Lui et Militz conseillèrent aux Tchèques de recevoir l'eucharistie, *jour par jour*, comme un bon moyen de devenir vertueux; tandis qu'aux yeux du clergé on pouvait déjà atteindre à ce but en ne la recevant qu'*une fois par mois*. Mais, abstraction faite de ces petites aberrations superstitieuses, qu'il faut excuser par l'esprit ténébreux de leur triste époque, tous ces novateurs bohèmes étaient parfaitement dans le vrai : ils réclamaient tous une réforme radicale dans les mœurs et dans les doctrines du clergé corrompu.

A côté de ce point de discorde, il y en eut encore un autre, presque invisible aux yeux du public, mais très-important pour les professeurs de l'université de Prague. Ici, comme à Paris, comme à Oxford, comme dans toutes les autres universités, les théologiens et les métaphysiciens, tous appar-

miner les fausses doctrines et les abus dont l'Église s'était souillée. Ce noble précurseur de la grande Réforme poursuivit l'immense tâche que dans le XIIIe siècle, les Ghibelins allemands et italiens, les Vaudois des Alpes, et les Albigeois en France n'avaient pu achever. L'étendard de la liberté et de la vertu n'était foulé aux pieds, sur le continent de l'Europe, que pour se relever avec une force redoublée dans l'île britannique. Le grand Anglais mourut tranquillement dans son lit — chose rare chez les réformateurs du genre humain — et les hommes de l'église durent se contenter d'exhumer le corps du réformateur, pour le brûler et en jeter les cendres au vent. Mais sa parole survécut, elle était plus puissante que l'Église. Quand la princesse Anne, sœur de Venceslas l'Ivrogne, empereur allemand et roi bohème, épousa le roi d'Angleterre, les Bohèmes firent connaissance avec les livres immortels de Wicliffe. Du reste, la Bohème avait déjà vu en 1360 deux vaillants orateurs populaires. Le réformateur Konrad Valdhauser de Stekna, Allemand de nation, prêcha pendant dix ans sur la place publique de Prague, capitale de la Bohème. Les sermons fulminants de ce hardi novateur s'adressèrent aux habitants allemands, tandis qu'un Bohème, Militz de Kremsier, parla aux habitants slaves dans leur langue nationale. Ce dernier, accusé par le pape comme hérétique, fut non-seulement protégé par l'empereur Charles IV le Diplomate, l'*ami des Tchèques* (Bohèmes), mais aussi par quelques cardinaux de la résidence papale d'Avignon. Ces deux intrépides pionniers s'attaquèrent surtout aux dominicains et aux franciscains, surnommés les moines-mendiants, qui depuis 1218 jouaient le rôle que les jésuites ont continué jusqu'à nos jours, en défendant tellement les doctrines arbitraires et les empiétements de l'Évêque romain, qu'on les appelait *la milice de saint Pierre*. Une partie de l'ordre religieux de Saint-François, connue

Huss pour confesseur, et le roi Venceslas, ce despote rusé, le soutient pour se venger ainsi du pape Grégoire XII, qui vient de favoriser Rupert, prétendant à la couronne impériale. Mais bientôt le roi, dans son humeur d'ivrogne, change d'idée, s'incline devant le pape et se montre hostile à ceux qu'il a protégés.

La superbe université de Prague, avec ses milliers d'étudiants et de professeurs, dont le nombre, dit-on, était supérieur à celui de Paris, était composée de quatre sections, celle des Tchèques, des Polonais, des Saxons et des Bavarois. Mais celle des Polonais, désertée par les Polonais qui préféraient aller étudier à leur université de Cracovie, s'était remplie d'Allemands silésiens, prussiens et poméraniens; bref, trois sections sur quatre étaient devenues allemandes. Dans toute affaire délibérative, le vote des Tchèques fut donc vaincu par les trois votes des Allemands, et l'équilibre dans cette république universitaire était rompu. Alors le roi Venceslas et Huss, d'après l'instigation des envoyés français, décrètent tout à coup : « Vu les lois des universités « d'Italie et de France, nous ordonnons que la nôtre aussi « comptera le vote national pour *trois*, et les trois votes « étrangers pour *un*. » Les Allemands de l'université ont beau résister, ils sont expulsés, au nombre de deux mille, par des soldats tchèques sous les ordres du baron Nicolas de Lobkovitz, directeur des mines du royaume, et Huss l'en félicite publiquement.

Désormais le recteur Huss est adoré par le bas peuple tchèque et par la plupart des seigneurs, mais il est détesté comme novateur par le clergé tchèque, et exécré par l'Allemagne comme ennemi national. A l'université on ne parle plus qu'en langue nationale, en tchèque; des milliers de brochures se répandent chez les bourgeois et les villageois; des agitateurs parcourent les plaines et les montagnes.

En 1412, les étudiants, furieux de voir brûler par l'archevêque deux cents magnifiques exemplaires des livres de Wicliffe, reliés en velours et en or, brûlent à leur tour sous le gibet, plusieurs manifestes de l'abominable pape Jean XXIII, qui fait vendre, à son de caisse et de trompe, sur la place publique, les *billets d'absolution*, sous prétexte d'une croisade contre les Turcs. Le pape lance l'excommunication. Venceslas, ivrogne et despote, commet contre les réformateurs des cruautés aussi inutiles que celles qu'il avait commises contre les conservateurs, et Huss, réfugié pour un an chez son ancien maître, le chevalier Hussinetz, qui est déjà le plus chaleureux de ses partisans, s'occupe de publier un grand nombre d'écrits réformistes en langue nationale. C'est là encore une de ces ressemblances si nombreuses qui existent entre Huss et Luther. Du reste, le xve siècle veut que tous ses grands esprits soient lettrés; la civilisation a marché depuis le xiiie siècle, où le glorieux Volframe d'Eschenback, le plus sublime, le plus profond, le plus élégant des poëtes allemands du Moyen Age, ce poëte dont l'idée n'est égalée que par celle du Dante même, mérita l'admiration universelle, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire.

Les professeurs allemands, brusquement expulsés de Prague, jurèrent une haine implacable à leur grand collègue tchèque, et excitèrent les princes allemands à les persécuter jusqu'à la mort. Le célèbre Gerson, de Paris, membre du concile de Constance (le même savant qu'on a cru pendant longtemps avoir été l'auteur du livre *de l'Imitation de Jésus-Christ*), était furieux contre Huss, et s'écria en public : « Ce Bohème insolent a déjà fait du scandale chez nous, à Paris. » Le cardinal français, Pierre d'Ailly, aussi le traite fort mal. Remarquez toutefois que ces deux théologiens étaient du parti qui s'était proposé de réformer les abus de l'Église; mais ils avaient horreur d'en appeler au peuple, comme Huss

l'avait fait. Ils auraient été satisfaits, hommes honnêtes et pieux qu'ils étaient, de faire disparaître les infamies ecclésiastiques une fois pour toutes, mais seulement avec le secours des savants scholastiques et du haut clergé. La démocratie du xve siècle, sous la figure de Huss, les rejeta en arrière dans la réaction la plus pitoyable. L'histoire de notre époque ressemble exactement à celle des Hussites.

Du reste, MM. de la Sorbonne et les membres allemands du concile de Constance étaient bravement assistés par les membres anglais, qui ne tarissaient plus de tonner contre *l'hérésie anglaise*, c'est-à-dire wicliffite, ressuscitée sous la forme de *l'hérésie bohème*. Tous ces hauts docteurs, alliés à l'archevêque de Bohème, après avoir béatement invoqué le Saint-Esprit, attendirent en frémissant Huss, qui arriva dans les murs de Constance (1) au mois de novembre. La lettre de sauf-conduit que Huss avait reçue de Sighismond-le-Frivole, cette *lettre de Judas et d'Uria*, comme les Bohèmes l'ont appelée, ne sauva point du tout la noble victime. La reine de Bohème, épouse de Venceslas, la paroisse Saint-Bethléhem de la capitale, beaucoup de membres de la haute aristocratie de Bohème, avaient avancé une partie des frais de son voyage et de son procès. Lui-même y avait contribué.

Le 28 novembre, Huss fut tout à coup séparé de ses trois compagnons de voyage, les barons bohèmes Jean de Cloume ou Kepka, Henri de Cloume ou Latzenbock et Venceslas de Douba, et enfermé dans le cachot de l'Inquisition. Les hauts personnages qui exécutèrent cet acte de trahison étaient le détestable duc Jean de Bade, aussi frivole que l'empereur

(1) Cette ville, éternellement célèbre par le martyre du grand *chrétien* Huss, porte son nom de Constantin-le-Grand, premier empereur romain, qui avait adhéré au *christianisme*.

Sighismond et aussi criminel que le pape Jean XXIII; les évêques d'Augsbourg et de Trient et le maire de Constance. Ces quatre Allemands ont eu le triste honneur de mettre la main sur le représentant du peuple bohème, qui à cette heure était l'expression la plus élevée du genre humain. Le baron de Cloume accourt en colère chez Jean XXIII, et, en présence des cardinaux, il lui reproche cette infamie dans les termes les plus vifs : « Moi, le baron bohème de Cloume, « s'écrie-t-il, je vous annonce que, dans sa grande colère, ma « nation vous infligera des châtiments terribles. » Et le digne pape de répondre : « Eh! eh! noble baron, que veux-tu que « je fasse? tu dois savoir, je pense, où j'en suis avec mes « cardinaux; ils m'ont mis sur les bras votre Huss, ils m'ont « forcé de le retenir captif. »

La condamnation du réformateur est déjà décidée. Le lâche empereur s'excuse de ne rien faire en prétextant que Huss se trouve dans *la prison du pape*. Cette prison, un trou souterrain près la rive du fleuve, sert de passage à plusieurs cloaques; Huss y est bientôt en proie à une forte fièvre. Tandis qu'ils le laissent pourrir dans cet endroit froid, obscur et infect, les docteurs du concile et les seigneurs s'amusent de leur mieux. Leurs cortéges et les spectateurs ne comptent pas moins de cent cinquante mille individus de toutes nations, parmi lesquels sept cents femmes galantes et trois cent quarante-six chanteurs, saltimbanques et bateleurs. MM. du clergé anglais ont amené de leur île quelques troupes de comédiens, qui représentent, à l'édification universelle, des scènes bibliques; c'est là l'origine assez bizarre du théâtre allemand. L'affluence de tout ce monde désœuvré est telle, que les villages en sont remplis à plusieurs lieues à la ronde.

Au milieu de tous ces bruyants divertissements, la commission d'inquisition, nommée par le pape, et composée de trois hauts dignitaires de l'Église, formule l'accusation suivante :

« Jean Huss, le Bohème, a enseigné publiquement que la « papauté et la hiérarchie sont opposées au vrai christia- « nisme ; que le pape romain n'est point le maître des peu- « ples ; que les messes pour le salut des âmes sont un abus ; « que le Purgatoire est un mensonge ; que la bénédiction de « l'eau, des cierges, etc., est une coutume païenne, indigne « du vrai christianisme ; que la prêche doit être libre, de « sorte que tout vrai chrétien pourra prêcher, sans être ec- « clésiastique ; que les moines dits *mendiants* sont nuisibles « aux bonnes mœurs ; que le sacre du prêtre, et l'Eucharistie « reçue à l'article de la mort ne sont pas des sacrements ; « que la confession auriculaire n'a pas de sens ; que la fon- « dation des églises et des couvents n'est pas un mérite de- « vant Dieu ; que l'on commet un péché en s'adressant à un « saint pour qu'il intercède en notre faveur ; qu'on n'adore « point Dieu en jeûnant et en chantant les hymnes en chœur ; « que le dimanche seul est un jour religieux ; enfin que les « dîmes payées par le paysan aux seigneurs, aux évêques et « aux couvents, loin d'être un devoir, ne sont que des au- « mônes qu'il leur donne. » Presque tous ces points avaient été prononcés au XIIIe siècle par les Albigeois et les Vaudois, et au XIVe par les Wicliffites.

Pendant la durée du procès, le Tchèque Jacob de Mies, dit Jacobell, disciple de Huss, proclama à Prague la nécessité de distribuer l'eucharistie *sous les deux formes*, c'est-à-dire de donner aux laïques non-seulement l'hostie, mais aussi le vin : en latin *sub utraque forma;* de là le nom spécial d'*Utraquistes* que les Hussites ont adopté. Cette formalité assez indifférente à nos yeux modernes, parut tellement importante aux Bohèmes de ce temps-là, qu'ils finirent par l'élever au rang suprême parmi toutes leurs demandes. Le *calice de l'Eucharistie* devint leur symbole, et joua au moins le même rôle qu'ont joué en 1793 et 94 l'Arbre, le Bonnet

rouge et le Triangle de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité. Du reste, la doctrine de Jacobell causa une scission parmi les Hussites, et Huss, jouissant pour quelques semaines d'une prison moins dure chez les dominicains, écrivit en Bohème une longue lettre, dans laquelle il approuva sans restriction sa doctrine utraquiste ou *calixtine* (du mot *calice*).

Le pape Jean XXIII, qui réunit dans sa personne tous les vices, comme Huss réunit toutes les vertus, prend, en mars 1415, furtivement la fuite, pour éviter la rancune des Pères assemblés du concile. Quatre jours déjà après cette retraite inopinée du Vicaire de Dieu, ses chambellans déposent la clef de la prison dans les mains de Sighismond ; mais ce misérable n'a garde de rendre la liberté à son noble prisonnier, et d'apaiser ainsi la juste indignation de la nation tchèque. Sighismond, frivole et capricieux comme toujours, en montrant à son secrétaire les nombreuses pétitions bohèmes en faveur de Huss, s'écrie, dit-on : « Allumez-moi mon feu avec tout ce fatras, » et livre le prisonnier à l'évêque de Constance. Celui-ci, ennemi mortel du professeur tchèque en sa double qualité d'évêque et d'Allemand, le fait transporter dans le château épiscopal et attacher au mur avec d'énormes chaînes. Alors des gentilshommes tchèques et polonais protestent avec énergie dans une église de Constance ; toute la noblesse du royaume, réunie à Brunn et à Prague, envoie au concile de Constance une adresse sévère signée de deux cent cinquante barons tchèques, et la bourgeoisie lui en fait remettre une autre aussi nombreuse. Mais les Pères du concile, stimulés surtout par un cardinal français, le sarcastique Pierre d'Ailly (ou comme on l'appela par dérision, *Pierre de l'ail*) repoussent dédaigneusement les prières et les menaces d'une nation outragée. Sighismond-le-Frivole, revenu par hasard d'un de ses fréquents voyages de plaisir

en Espagne, en Italie, en Pologne, etc., s'écrie d'un ton railleur : « Eh bien, que me veulent-ils donc, ces Tchèques ? « N'ai-je pas tenu ma promesse ? j'avais donné *à leur cher « professeur* un sauf-conduit *jusqu'à Constance*, et certes, « personne n'a osé lui faire de mal *avant d'entrer* dans cette « ville ! » Puis il convoque les meneurs du concile, et les exhorte par un discours de déclamateur maniaque de verser le plus tôt possible le sang de ce Huss « qui, dit-il, devien- « dra l'ennemi le plus dangereux de l'Église, si vous lui ren- « dez la liberté. Du reste, chacune de ses fameuses de- « mandes, au nombre de treize, suffit pour le condamner au « feu. Je veux qu'il ne vive plus longtemps, s'écrie le Fri- « vole en frappant du pied, et vous, excellentissimes Pères « du Haut Concile, en voudrez autant. N'est-ce pas ?... Du « reste, tuez aussi son ami et élève que nous tenons déjà : « comment s'appelle-t-il donc ? — Jérôme de Prague... — « C'est ça, c'est ça, reprend Sighismond, et après en avoir « fini du maître, vous en finirez plus vite encore du disciple. » Cette infâme conversation, oubliée pendant deux siècles, vient d'être découverte par les historiens modernes de la Tchéquie dans les vieux documents manuscrits de l'époque ; elle a été entendue par les barons hussites de Cloume, de Douba et de Vladovitz, que Sighismond avait laissés devant la porte de la salle. Rapportés à Prague, ces mots sanglants se répandirent avec la vitesse de l'éclair de Prague à Breslau et à Brunn, jusque dans la plus petite cabane de la Silésie et de la Moravie, provinces du grand royaume bohème d'alors. La dynastie de Luxembourg était désormais impossible.

En pleine séance, le martyr, exténué par les souffrances du cachot, lève sa voix au moment où une éclipse du soleil commence. Il *remercie* d'abord le lâche empereur de son beau sauf-conduit : *l'empereur rougit*, mais sans répondre. Puis, le martyr s'apprête à prononcer la justification de ses doc-

trines : mais les membres du concile lui coupent la parole et exigent qu'il avoue ses erreurs. « Nous t'ordonnons, s'écrie « le Français Pierre d'Ailly, de condamner tout ce que tu as « approuvé jusqu'aujourd'hui, et d'approuver tout ce que tu « as condamné. » Huss, indigné de tant d'insolence, ouvre la bouche pour se défendre : sa pauvre voix affaiblie par la maladie du cachot, est couverte par les hurlements, les sifflements, les trépignements des pères du concile. Ces *dignes pères* font lire un long registre d'absurdités et de mensonges, qu'ils disent être le résumé de la doctrine hussite ; entre autres, d'avoir enseigné qu'il y a *quatre Dieux au lieu d'Un*. A ces mots, Huss lui-même laisse échapper un éclat de rire. Les cardinaux et les évêques de leur côté rient à gorge déployée, chaque fois que le prêtre huissier lit un passage des livres de Huss, où celui-ci leur reproche de vivre en *fils du démon*.

Le 1er juillet, le martyr maintient par écrit toute sa doctrine. Alors on ordonne à son compatriote, le seigneur de Cloume, de faire tout pour fléchir l'opiniâtreté du condamné; mais c'est en vain, et Cloume finit par s'écrier les larmes aux yeux : « O maître vertueux, soyez fier et joyeux : vous allez « être immolé, mais la vérité éternelle vaut mieux que la vie « terrestre ! »

Voilà enfin le moment si impatiemment attendu par les pieux Pères de l'Église catholique, apostolique et romaine. L'archevêque de Mayence et six évêques jouent le rôle de bourreaux en chef : ils arrachent au martyr, pièce par pièce, ses insignes ecclésiastiques, en présence de Sighismond-le-Frivole, se pavanant sur son trône en manteau impérial, le sceptre en main et la couronne en tête (1). Les magistrats de

(1) Ce misérable, toujours à court d'argent, et toujours plein d'une vanité plus que féminine, avait, dit-on, mis en gage une ville afin d'acheter pour ce grand jour des habits neufs.

Constance jouent le rôle de valets, sous les ordres du prince électeur Louis du Palatinat. Sighismond plane au-dessus de tout ceci, jouant le rôle du *bras séculier de l'Eglise*. La farce féroce se termine le 6 juillet 1415, devant la porte de la ville, dans les flammes d'un bûcher qui consume non-seulement le martyr, mais aussi un exemplaire de chacun de ses immortels écrits. C'est précisément le quarante-deuxième anniversaire de sa naissance. Affublé d'après le bon goût clérical (1), il monte d'un pas assuré sur son trône douloureux, entonne un chant religieux et meurt après de longs tourments étouffé par la fumée, sous les huées et les applaudissements frénétiques d'un pieux public chrétien. Et pourquoi pas? le Saint-Esprit n'avait-il pas été invoqué par MM. du Haut Concile?

Les cendres du martyr furent jetées dans le Rhin; son cœur, resté intact, fut percé d'un bois aigu et brûlé sur place. Pour faire croire aux assistants que le diable, esprit impur et puant, venait d'enlever le martyr, on avait poussé la précaution jusqu'à enterrer immédiatement au-dessous du bûcher un cheval en pourriture, dont l'odeur infecta l'air après la consommation du bois à brûler.

On raconte de Huss que, montant les degrés du bûcher, il dit à l'exécuteur : « *Houss* signifie en langue tchèque *une* « *oie*, vous rôtissez aujourd'hui une oie, mais plus tard vien- « dra un *cygne* que vous ne prendrez pas ». Attaché au pilori là-haut, et voyant tout à coup un paysan allemand accourir avec un lourd fardeau de bois à brûler, il s'écria : « O sainte stupidité! » A cent ans de là, des paysans allemands, insurgés comme Huss contre les despotes, subirent à leur

(1) Avec une robe blanche en toile cirée, un bonnet de papier d'une hauteur ridicule, le tout peint d'images infernales, etc. « Jésus-Christ lui-même, « s'écria Huss, n'a-t-il pas porté la douloureuse couronne d'épines? »

tour la peine du bûcher; attachés avec une longue chaîne à un arbre, et entourés d'un cercle de flammes qui les rôtissaient vivants. C'est là ce qu'on peut appeler le talion de l'histoire humaine.

Le concile chrétien n'avait que commencé à manger : or, comme l'appétit vient en mangeant, il ne faut pas s'étonner de l'exécution de Jérôme, qui eut lieu en 1416 le 30 mai. Ce deuxième martyr hussite, auquel les papistes allemands d'alors, dans leur lourde et insolente raillerie, ont donné le nom fictif de Jérôme Faulfisch (c'est-à-dire Jérôme *le poisson pourri*), avait fléchi un instant devant les tourments affreux du cachot de Constance. Mais bientôt il recouvra son énergie, il révoqua, les larmes aux yeux, les dénégations qu'une faiblesse momentanée lui avait inspirées, et subit avec une humeur douce et joyeuse la peine du bûcher. Le pape Pie II, avant son élection connu sous le nom de Enée-Sylve Piccolomini, a laissé dans ses écrits un témoignage favorable à Jérôme de Prague. Il en est de même du cardinal Poggio Bracciolini, membre du concile. Du reste, ces deux témoignages contemporains, partis des rangs ennemis, sont tout à fait superflus : le glorieux martyr Jérôme de Prague n'a pas pu ne pas imiter le divin exemple de son ami et prédécesseur. Une idée pure, grande et puissante, quand elle vient pour la première fois de remplir le monde de son éclat, ne se produit que dans des esprits purs, grands et puissants; le contraire serait une impossibilité. Or, l'idée révolutionnaire des Albigeois et de Wicliffe était alors neuve dans la Tchéquie.

La mort du noble martyr Jérôme de Prague exécuté, à ce qu'il paraît, surtout par les efforts des membres français, la mort de ce *troisième Caton* comme l'appelle le cardinal Poggio Bracciolini, ajouta à l'effet produit en Bohème par celle de Jean Huss. « Nous les Bohèmes, sommes donc tra-

« his par les Allemands, par les Français, par les Italiens, « par les Anglais, par les Espagnols ; bref par la chrétienté « tout entière : sauvons-nous en nous vengeant » : tel était le cri général de toutes les classes dans ce pays populeux et florissant. Le concile de Constance était tombé dans le sang, sans réaliser aucune réforme ecclésiastique, et la nation de Huss se mettra à l'œuvre de réformer à la pointe du glaive.

Déjà en 1416 les États-Généraux de la Bohème décrètent, sous la présidence du seigneur Ulric de Rosenberg, que la doctrine des martyrs sera prêchée ouvertement sur la terre de chaque baron du royaume. Alors arrive à Prague le manifeste provoquant dans lequel le pape Martin V met les Hussites au ban de l'Église. Nicolas de Hussinetz, ancien protecteur de Huss, prie le roi Venceslas de favoriser les *Frères du calice :* le roi ivrogne l'insulte en le menaçant du gibet, et Hussinetz s'éloigne pour prêcher *le calice* aux paysans. Mais le coup décisif part du vieux Jean Ziska (prononcez *Chichka*) de Trotchnova, général bohème, célèbre par ses faits d'armes dans l'armée polonaise contre les Chevaliers allemands en Prusse. Le vieux roi Venceslas, qui en avait fait son chambellan et favori, lui demande un jour pourquoi il est devenu si morne et si triste. Ziska répond : « Je suis « morne et triste, parce que nous n'avons pas encore vengé « la mort de Jean Huss. » Venceslas, facétieux de temps à autre, se met alors à rire, et s'écrie : « Eh bien, qu'est-ce « que ça me regarde ? Va le venger, si ça te divertit ! » Bientôt Ziska entre dans le palais avec quelques milliers de gardes nationaux armés jusqu'aux dents, et dit au roi effrayé : « Nous voilà, excellentissime roi et seigneur, mon- « trez-nous l'ennemi, nous l'exterminerons ». Venceslas s'efforce de faire bonne contenance, mais le branle universel est donné. Les frères du calice, sabre au poing, portent le calice, dans une immense procession, par les rues de la rési-

dence ; et quand une pierre est lancée d'une fenêtre de l'hôtel-de-ville, ils y pénètrent avec les cris : « Vive le calice ! Vive « Huss ! Vive la Bohème ! A bas les Allemands ! à bas les « calotins ! à bas le pape ! » et précipitent des fenêtres sur le pavé treize conseillers municipaux *d'origine allemande* (1); un prêtre qui a séduit une religieuse, sœur de Ziska, est pendu devant la porte de sa maison incendiée ; les moines chartreux de la capitale, couronnés d'énormes épines, sont traînés dans les rues. Le vieux roi ivrogne en ressent une colère telle, qu'il meurt d'apoplexie en poussant de terribles hurlements (10 août 1418) : peut-être ses domestiques hussites l'ont-ils étouffé.

Nous voilà en pleine insurrection. Le lendemain déjà les frères du calice, révoltés du luxe et de la luxure du clergé romain, et exigeant la plus grande simplicité du culte divin, prennent aux églises tous les ornements, font des étendards avec les habits sacrés de messe, et reçoivent enfin, ce qu'ils ont tant désiré, publiquement l'Eucharistie sous *les deux espèces*, que leur distribue le prêtre Mathieu Totchémitch en puisant du vin dans trois tonneaux en pleine rue.

Les bourgeois riches, mécontents de cette dévastation, demandent en vain pardon à Sighismond, et le vieux Ziska, mécontent de ce modérantisme bourgeois, quitte la ville avec les Hussites les plus fougueux, pour soulever les campagnes. Il lance une proclamation qui commence par les mots : « Ar- « mez-vous tous contre les ennemis de Dieu, tant que vous « pourrez lever un bâton ou un pavé. » En effet, à la Pentecôte 1419 une nombreuse assemblée populaire se réunit,

(1) Cette singulière exécution sommaire, appelée avec un mot latin *défénestration*, semblable en quelque sorte à la fameuse exécution sommaire du Lynch en Amérique, n'est pas rare dans les annales des Tchèques. Une *défénestration* à Prague, par exemple, donna le signal de la Guerre de Trente Ans.

sous la présidence du baron Hussinetz, sur la montagne Hradistine dont ils changent le nom ordinaire en *Mont-Thabor* par allusion à la Bible; Ziska reçoit le nom de *général du calice*, eux-mêmes s'appellent le *peuple Thaborite dans l'espérance de Dieu*. Le premier combat est gagné par l'énergie et la prudence de Ziska : il ordonne aux femmes de sa petite troupe de jeter sur la terre leurs voiles, leurs châles et leurs robes, les chevaux de l'ennemi y trébuchent, les cavaliers sont démontés, et tous massacrés par les paysans hussites à coups de fléaux et de faulx. C'est probablement à cette petite victoire, près de Pilsen, que Ziska a dû le succès brillant de sa cause; une insurrection qui perd les premières batailles est toujours perdue.

En même temps les habitants allemands de Breslau, grande capitale commerçante de la Silésie tchèque (aujourd'hui province prussienne), proclament chez eux le hussitisme. Eux aussi précipitent par les fenêtres de l'hôtel-de-ville tous les membres de leur conseil municipal, et laissent prêcher le prêtre hussite Krasa. Mais l'empereur Sighismond, en sa qualité de roi tchèque, occupe, par une armée de croisés, cette province, fait brûler vivant ce réformateur et décapiter vingt-cinq conseillers municipaux hussites.

Le pays est en feu. Les catholiques bohèmes, excités par un manifeste virulent du pape, rivalisent entre eux de cruautés. A Leitméritz le maire catholique fait jeter à l'Elbe son beau-fils en promettant à sa fille de lui donner un autre mari; mais cette femme courageuse s'écrie : « Personne ne m'épousera plus, » saute dans l'eau pour délivrer son mari des cordes dont on l'avait lié, et périt avec lui. A Kuttenberg les mineurs allemands précipitent seize cents habitants hussites dans les mines. Les hussites incendient la ville d'Aussig, et Ziska refoule l'avant-garde des impériaux. Sighismond, fort du secours des princes de Brandebourg et de

Misnie, entre à Prague et fait noyer vingt-quatre chefs hussites. *Alors les hussites ne font plus de prisonniers, ils tuent chaque homme, chaque femme, chaque enfant.* Quant aux prêtres romains, ils les font mourir dans les tourments les plus raffinés : ils leur arrachent des membres et des morceaux de chair ; ils les brûlent vivants dans des tonneaux enduits de goudron ; ils coupent dans la peau du front des catholiques une croix, et les catholiques coupent dans celle des hussites un calice. Cent mille guerriers allemands mettent le siége devant le rocher de Prague, sur lequel Ziska a porté son camp. Ils montent à l'assaut, mais là ils rencontrent trois jeunes filles armées, qui défendent longtemps un défilé étroit, et qui ne cèdent qu'à la mort. Tout à coup les portes de la basse-ville s'ouvrent, et le peuple s'avance, conduit par un prédicateur hussite portant le glaive et le calice : les croisés allemands prennent la fuite. En même temps les thaborites repoussent l'assaut du baron Ulric de Rosenberg, qui appartient au parti hussite modéré. Les thaborites, qui forment le parti ultra-hussite, détruisent tous les couvents et brisent les images de tous les saints, sans toutefois renverser les églises. Le parti hussite modéré, celui des bourgeois, est condamné au silence.

La deuxième armée des croisés, dans l'automne de la même année, est battue sous les murs de Prague, et cette fois tous les seigneurs moraviens sont massacrés par les terribles fléaux hussites. Le fléau à battre le blé devient entre les mains des paysans hussites une arme aussi formidable que la faulx entre les mains des paysans polonais insurgés contre les troupes russes. Les hussites marchent toujours accompagnés d'une foule de chariots, de tombereaux, de voitures, dont ils construisent à l'heure du combat une fortification inexpugnable.

Ziska, borgne dès sa jeunesse, perd l'autre œil par les

éclats d'un arbre brisé par un boulet de canon, au moment où, assis sur cet arbre, il dirige un siége. Mais cet homme de fer redouble d'énergie, et il pousse toujours en avant, placé sur un chariot à côté du grand étendard. « Je ne « suis plus qu'un pauvre aveugle, » dit-il à ses guerriersdans sa sombre et mordante colère, « mais je vois clair dans les « voies du Seigneur Dieu, et j'exige de vous une obéissance « aveugle. » En effet, il connaît si bien toutes les localités de sa patrie, que bien qu'aveugle, il sait toujours avec succès arranger les batailles et diriger les assauts. Il impose à ses soldats la discipline la plus rigoureuse, la plus terrible qui ait jamais existé : la peine de mort contre ceux qui reculent, contre ceux qui prennent n'importe quelle partie du butin avant l'heure de la distribution générale ; contre ceux qui font des massacres ou des incendies sans avoir reçu ses ordres ; la peine de mort aussi contre les joueurs, les débauchés, les ivrognes et les impies. Le hussite Jean Czapko conseille, dans un livre populaire, de ne déposer les armes qu'après avoir tué le dernier des pécheurs dans la chrétienté. Le code militaire, dicté par Ziska, finit par ces mots : « Ainsi, « nous, les Frères du Calice, jurons de poursuivre, de fouet- « ter, de fustiger, de décapiter, de pendre, de noyer, de « brûler, et d'exercer toutes les peines prescrites par la Loi « de Dieu contre le péché ; et nous jurons d'en agir de même « envers tout homme criminel, quel qu'il soit, paysan, ou- « vrier, artiste, bourgeois, gentilhomme, seigneur, prince, « voir *même notre très-cher frère Jean Ziska* en personne. « Au nom de Dieu et du Calice, Amen ! Ainsi soit-il ! »

Arrivé aux murs d'une ville ou d'un château, il ordonne aux habitants de se soumettre : quand ils refusent, il les fait massacrer jusqu'au dernier enfant. A Prakalitz il fait tuer quatre-vingts vieillards catholiques, auxquels un autre corps de hussites avait fait grâce. Le prédicateur Coranda

organise partout l'évacuation ou la destruction des églises trop somptueuses; mis dans les fers par le baron modéré Ulric de Rosenberg, il les brise, et s'empare avec ses douze camarades du fort de Pribinitz, où il était renfermé.

Alors la noblesse des campagnes, sous le baron Ulric de Rosenberg, et la bourgeoisie des villes, votent dans une diète à Czaslav les quatre articles suivants, dits les *articles de Prague :* 1. Liberté de prêcher la doctrine du Calice; 2. L'Eucharistie sous les deux espèces du pain et du vin sacrés, vu que les apôtres et les premiers chrétiens, vivant en communauté, n'ont jamais exclu la masse des laïques de la participation du vin sacré; 3. La pauvreté des prêtres et la confiscation au profit de la communauté de tous les biens de l'Église romaine; 4. *L'extermination de tous les péchés*. Ce dernier article, assez difficile à réaliser, était ajouté pour gagner l'assentiment des ultra-hussites, véritables *montagnards*, nommés Thaborites et Horébites (d'après les deux monts sacrés de la bible). En outre, cette assemblée veut élire roi le jeune prince Coriboute, fils du grand-duc Vitold de la Lithuanie et allié intime de la Pologne. Mais Ziska refuse, en s'écriant : « Un peuple libre n'a plus besoin « d'un roi ! » Le prêtre fanatique Jean de Prémontré se fait dictateur dans la capitale même, le parti des montagnards républicains ne veut pas de trève, et les ambassadeurs de Sighismond sont expulsés de l'assemblée. Alors la bourgeoisie de Prague, abandonnée de l'aristocratie ultra-modérée, ouvre les portes à Ziska, et ce terrible ange vengeur fait son entrée en triomphateur; il fait porter devant lui le calice et toute la population de la fière capitale le reçoit à genoux, en 1421.

Mais voyez déjà Jean Ziska sortir de Prague au mois de janvier 1422; il se précipite sur la troisième armée des croisés allemands sous Sighismond, il les écrase, il prend le

camp magnifique de l'empereur, et assis sous des drapeaux conquis, le héros aveugle nomme chevaliers les plus braves des Thaborites. En même temps il comprime par le fer et le feu la secte extravagante et immorale, des *adamites* ou *picards* (venus, dit-on, en Bohème de la Picardie) qui prêchent la communauté des femmes et qui vont tout nus, pour ressembler à Adam.

Sighismond-le-Frivole, toujours battu, toujours à court d'argent, envoie son beau-fils, Albert duc d'Autriche, combattre la Moravie; mais l'Autrichien y est vaincu par le chef hussite Procope-le-Grand, ancien moine et surnommé le *Rasé* ou le *Clerc*.

Le prince lithuanien Coriboute entre en Bohème, mais il est aussi mal accueilli de Ziskao que des bourgeois qui inclinent pour Sighismond. La garnison impériale de la forteresse Karlstein tient bon contre les soldats de Coriboute, commandés par un ancien tailleur, et pour faire semblant de pouvoir encore longtemps résister, elle tue son dernier bouc qu'elle envoie aux assiégeants. Ceux-ci se retirent. De là, dit-on, la vieille plaisanterie populaire, qui nargua souvent les tailleurs avec le bouc.

Le général de la quatrième armée des croisés, pour incendier la ville bohème de Satz, envoie en l'air une foule de pierrots, auxquels il a fait attacher des matières ignées; mais ces petits oiseaux bohèmes sont de bons patriotes, ils rebroussent chemin et mettent le feu au camp allemand. L'armée catholique à son tour se retire.

En 1424 Ziska, ce vrai Annibal révolutionnaire, écrase dans trois grandes batailles, près Colline, les modérés bourgeois et nobles; on lui amène un prêtre catholique, et quoique aveugle il le tue par un coup de sa formidable massue. Le prêtre des hussites modérés, Jean Rokizana, homme très-intelligent, propose une trève à Procope-le-Grand : alors

Ziska, monté sur un tonneau, adresse à ses hommes de fer ces célèbres mots : « Frères du calice ! je suis vieux, aveugle, « couvert de blessures, et prêt à descendre dans la tombe. « Mais écoutez mon dernier avis : ne cédez jamais aux mo- « dérés, craignez les adversaires intérieurs plus que l'ennemi « extérieur. Vous allez succomber aux intrigants, je le pré- « vois. Faites comme bon vous semblera, mais la faute n'en « sera point à moi. Vivent Dieu et le Calice ! »

Une paix solennelle fut conclue malgré la résistance du sombre triomphateur, qui, après avoir repoussé avec un indicible dédain les offres du lâche et frivole empereur, mourut de la peste en 1421. Obéissant à sa dernière volonté, ses fidèles partisans détachèrent de son corps mort sa peau, pour en faire une caisse de tambour, « dont le son, » avait-il dit « en ricanant, servira encore à effrayer les infâmes que j'ai si « souvent poursuivis l'épée dans les reins. » Cette fameuse caisse de tambour, dit-on, fut trouvée en 1745 par les conquérants prussiens à Glatz (Silésie) et déposée à l'arsenal de Berlin. Cet homme, extraordinaire sous tous les rapports, mis au monde en rase campagne sous un chêne sacré (que le gouvernement a fait détruire en 1780) fut enterré dans l'église de Czaslav. Un jour Ferdinand Ier, empereur d'Autriche, se fit montrer l'intérieur de cet édifice, et apprenant que l'énorme massue de fer, aux pointes acérées, suspendue au mur, a été celle du héros bohème, il se retire rapidement en s'écriant : « Quel homme terrible ! qui après sa mort « même sait m'inspirer tant de terreur. » Mais l'empereur Ferdinand II, cette hyène jésuitique qui déchira les corps des vivants et qui fouilla les tombeaux des morts, cet empereur orthodoxe, qui fit tout pour déraciner les souvenirs patriotiques des Bohèmes, détruisit aussi le tombeau de cet Annibal bohème, de Ziska-le-Vengeur.

Le grand héros mort, la minorité des Thaborites déclare

d'abord que personne n'est plus digne d'être en chef de secte. Ils s'appellent désormais les orphelins qui vengeront leur père Ziska; plus tard toutefois ils se placent sous les ordres de Procope-le-Petit. Les horebites suivent les chefs Hinko et Crosinna. La plupart choisissent Procope-le-Grand, dit le Rasé ou l'ancien moine. Ces trois groupes des hussites républicains vivent en communauté de biens, mais non en communauté de femmes comme leurs vils détracteurs ont eu la hardiesse de le dire. Du reste, ils sont tous fidèles à leur serment de ne plus prendre domicile dans des maisons, ni de déposer leurs armes, avant d'avoir érigé la république de Dieu sur terre. En été comme en hiver ils campent avec femmes et enfants sur leurs chariots à la belle étoile, ils ne dorment que le sabre au poing et le coutelas à la ceinture. Les hussites royalistes, enfin, concentrés dans la capitale, restent sous le commandement du prince Coriboute et du prêtre Rokizana.

Deux ans après la mort de Ziska, la guerre civile éclate de nouveau. Le parti modéré, avec ses auxiliaires allemands, est battu à Aussig ; trente-quatre barons implorent à genoux le pardon, mais ils sont massacrés par les fléaux de fer des thaborites-orphelins sous les ordres de Procope-le-Rasé et d'un nouveau converti, le baron de Schvaneberg. Procope, moins cruel que Ziska, se conduit d'une manière chevaleresque envers une dame anti-hussite, qui avait vaillamment dirigé la défense d'un château fort en Moravie.

Le prince Coriboute se réfugie en Pologne, et la cinquième armée allemande, la plus nombreuse de toutes, fait irruption en Bohème : pour y être dispersée à la première vue des terribles fléaux de fer. Dix mille fuyards allemands sont tués; trois cents barons allemands sont brûlés vivants.

Quelques mois après cette victoire signalée, Procope-le-Grand se montre aussi bon théologien que rusé diplomate

et homme d'épée : il discute longuement dans l'assemblée religieuse des trois partis hussites, et, en vrai républicain et successeur des grands martyrs Huss et Jérôme, il insiste sur leur demande de la liberté de prédication : « Tout bon Hussite, « s'écrie Procope, doit avoir le droit de lire la messe et de prê- « cher, sans soutane et sans sacrements, comme ont fait nos « glorieux prédécesseurs, les apôtres et les premiers chré- « tiens. » Mais les partis des aristocrates et des bourgeois n'y consentent pas, le prudent Procope évite une nouvelle guerre civile en conduisant ses frères du calice dans les pays voisins. Il dévaste la Silésie et l'Autriche ; il venge les orphelins, battus en Moravie et en Silésie. Sighismond lui fait des avances, et au congrès de Presbourg Procope promet de reconnaître l'empereur, pourvu que celui-ci reconnaisse le hussitisme. Mais d'un côté, les orphelins refusent d'obéir à un roi, quel qu'il soit, et Sighismond, frivole comme toujours, a déjà changé d'opinion après s'être entendu avec les souverains de la Pologne et de la Lithuanie. Alors Procope fait irruption en Saxe, prend Dresde et menace Magdebourg. En 1430 les hussites du parti démocrate, après s'être réorganisés en bandes adoptent des dénominations bizarres (par exemple les *Guerriers du Loup*, les *Chapeliers*, les *Cousins*, etc.) et détruisent plus de cent villes et palais en Saxe et en Bavière. Aux flammes qui consument la ville d'Altenbourg, ils chantent tous : « C'est notre réponse à votre question, voilà le « reflet des bûchers de Huss et de Jérôme. » En versant le sang allemand, ils s'écrient : « Voici le jus rouge pour l'oie « que vous avez rôtie. » (*Houss* en tchèque signifie une oie.) Dans la vallée de Plauen, si justement renommée par sa beauté pittoresque, ils massacrent cent dix gentilshommes ; ils enterrent vivants quatre dominicains et huit chevaliers de l'ordre teutonique. Ils renvoient en Bohème le butin sur trois mille voitures à douze chevaux. La grande république

allemande de Nurnberg paie une rançon de dix mille pièces d'or ; l'évêque de Saltzbourg, les princes de la Bavière et du Brandebourg en font autant. Parmi tant de châteaux forts et de cités allemandes il n'y en a que trois ou quatre dont les habitants se défendent avec succès contre les hussites montant à l'assaut : l'immense majorité dépose les armes : telle est la frayeur panique que leur inspirent ces sauvages guerriers, basanés des rayons du soleil, noircis des flammes de l'incendie qu'ils répandent partout, jaunis de la poudre à canon et, dit-on, se teignant quelquefois en rouge la figure et la poitrine avec le sang de l'ennemi. Ils portent tous des fléaux à pointes de fer, et de longues perches à hameçon pour arracher les cavaliers de leurs chevaux ; ils poussent leurs voitures au galop sur les lignes ennemies, les étreignent comme dans un vaste cercle et les écrasent tous sans donner quartier. Mais le bas peuple allemand, bien qu'en souffrant cruellement de ces invasions barbares, est loin de partager sans restriction la haine mortelle que les bourgeois et les barons portent aux hussites démocrates ; la cause populaire gagne sourdement du terrain en Allemagne même, et les soldats allemands ne se battent qu'à contre-cœur. A trente ans delà, nous découvrirons le commencement d'une insurrection allemande, qui aura évidemment pour source l'insurrection de la Bohème.

C'est dans cette effroyable année 1431, année de sang et de feu, que la Pucelle d'Orléans, la paysanne Jeanne d'Arc, fut brûlée sur la place publique de Rouen. L'Eglise du xve siècle s'est bien gardée de canoniser cette incomparable héroïne, dont la vie et le martyre valent pourtant bien la vie et le martyre des plus célèbres témoins du Christ parmi les premiers chrétiens sous les persécutions romaines. Mais, ce que l'Eglise du xixe siècle n'a pas encore fait et qu'elle ne fera jamais sans faillir à son principe, la démocratie le fait, en déclarant la libératrice de la France, Jeanne d'Arc, une

noble et sainte fille qui, dans l'innocence de son âme courageuse, a souffert pour la même idée vertueuse et patriotique, dont les martyrs d'Outre-Rhin s'appellent Jean Huss et Jérôme de Prague. Elle périt dans les impitoyables flammes d'un bûcher anglo-français qui consuma son *pauvre corps* (1) en 1431, le 31 mai, jour pour jour et quinze ans après Jérôme de Prague, brûlé le 31 mai 1416 sur un bûcher allemand. Un individu versé dans tous les vices et dans tous les crimes, l'évêque français de Beauvais, Pierre Cauchon, joue envers Jeanne d'Arc le rôle qu'en Allemagne a joué envers Jean Huss, le pape Jean XXIII, qui se vantait d'avoir commis tous les péchés mortels sans en excepter aucun. La même clique française des Pierre d'Ailly et des Gerson qui, à Constance, avait flairé avec délice la chair rôtie de Huss et de son grand disciple, se procura ce plaisir cannibale quinze ans plus tard à Rouen (2). La comtesse de Ligny, épouse du général bourguignon, se jeta en vain à ses genoux, en le suppliant de ne pas livrer la prisonnière Jeanne d'Arc aux griffes ensanglantées des juges ecclésiastiques. Telle était donc déjà, au xve siècle, la renommée de leur cruauté raffinée. L'église du xve siècle était en France, comme en Allemagne, tombée dans un abîme de perversité et de scandales; elle était alors, en effet, comme Martin Luther dit, *l'incarnation vivante du vice et*

(1) C'est là textuellement l'expression touchante dont la chaste Pucelle se servit en sanglotant et en serrant le crucifix dans ses bras : « Ah ! maîtres et « sires, pourquoi voulez-vous m'occire et brûler mon pauvre corps qui est « jeune et beau ? »

(2) Gerson, *le juge injuste des martyrs tchèques*, est d'après quelques-uns l'auteur inspiré du pur et sublime livre mystique *De contemptu mundi* (sur le mépris du monde), ou, comme on l'intitule ordinairement, *De l'Imitation du Christ*. Cette contradiction paraît presque impossible, et beaucoup de personnes préfèrent reconnaître comme auteur le doux prieur et curé hollandais Thomas Hammerken (c'est-à-dire *petit marteau*, dit *malleolus* en latin), qui vécut à Zwoll sous le nom de *Thomas a* (natif de) *Kempis*.

la personnification de la méchanceté. Le haut concile de Constance trouva vraiment, en 1431, un docile imitateur dans le vénérable corps des cinquante-huit docteurs et chanoines de la Sorbonne et de Rouen qui, à l'unanimité, condamnèrent la Pucelle à une détention perpétuelle, et dans les dignes inquisiteurs français Lemaître, Graverend et Pierre Cauchon, aux intrigues desquels le chancelier anglais devint redevable de l'exécution finale. Et pour compléter cette analogie infâme, le rôle de l'empereur allemand Sighismond *le Frivole* fut très-bien rempli par le roi français Charles VII, qui a très-bien mérité le surnom *le lâche.* Ce roi fainéant pensa, semble-t-il, comme l'empereur romain Caracalla de son noble frère Geta qu'il venait d'assassiner dans les bras de leur mère : *Sit divus dum non sit vivus*, c'est-à-dire : « Faisons maintenant de mon frère un demi-dieu, attendu qu'il est mort. » Ni Charles VII, ni les seigneurs de sa cour, ni les dames de son harem chrétien, n'ont rien fait depuis le mois de mai 1430 jusqu'au mois de mai 1431, pour rendre la liberté à cette fille inspirée, à cette sublime et naïve héroïne du peuple, qui venait de rendre l'indépendance à la France et la couronne à son roi très-chrétien, si méprisable sous tous les rapports (1).

Vingt jours après l'exécution de la Pucelle, le pape Eugène IV fait ouvrir un concile à Bâle, en 1431, le 19 juillet, pour conclure la paix avec les Hussites, contre lesquels il prêche en même temps une nouvelle guerre d'extermination. Le pape et les princes les accablent des missives les plus flatteuses,

(1) Jeanne la Pucelle et Héloïse d'Abélard sont sans contredit les plus grandes femmes que la nation française ait jamais produites. Nous ne connaissons point d'autre femme française qui les égale, et il nous paraît avéré que c'est la nation allemande qui a été la première à les comprendre dans toute leur incomparable grandeur. La réhabilitation française de la Pucelle, après l'ignoble pamphlet de Voltaire, est de date assez récente.

entremêlées d'atroces menaces : mais forts de leurs épées et de leur droit, les héros tchèques ne cessent de répondre ces paroles historiques : « Princes de la chrétienté, pourquoi nous « répandez-vous vos caresses? vous n'êtes chrétiens que par « des phrases, et nous le sommes par des faits! Peuples de « la chrétienté, vous qui rampez sous le joug déshonorant des « mauvais prêtres, sachez que nous marchons droit devant « Dieu le Seigneur; il combattra avec nous contre vous, l'Es- « prit est plus puissant que la Chair. » En effet, déjà le 14 août 1431, ils mirent près Tauss en déroute la sixième armée de croisés allemands, composée de cent cinquante mille hommes, conduite par Frédéric de Hohentzollern, prince électeur de Brandebourg, par le cardinal Julien et par beaucoup de princes allemands. Après avoir brûlé deux cents villages hussites, cette armée du pape perdit à Tauss deux cents canons; le chapeau du cardinal et la proclamation du pape (*la bulle*) tombèrent entre les mains des Frères du Calice, qui les promenèrent dans leur camp au bout d'une pique et les jetèrent sur un fumier. Les troupes bavaroises avaient ici donné le signal de la fuite, et le donneront encore à Taucha. Les Hussites, sous Procope-le-Rasé, refoulés de la Hongrie, prennent alors Breslau, d'où ils entraînent comme otages les citadins les plus riches. Mais il est refoulé de la ville de Bernau, défendue par des femmes allemandes d'une bravoure aussi extraordinaire que la ville de Bautzen. Il se retire sans coup férir et en pleurant des murs de Naumbourg, quand un habitant de cette ville assiégée, le serrurier Volfe, a amené dans le camp hussite un long cortége de petits enfants catholiques, tous habillés de blanc et de noir, et chantant des psaumes.

Ainsi donc, la vaillance et la générosité des chefs du Calice brillent du plus vif éclat. Les princes de l'Empire frémissent de rage et frissonnent d'effroi, le clergé tremble, le pape

aiguise en vain ses foudres émoussés, les peuples voisins commencent à réfléchir. Le vieux Sighismond, ce Louis XV allemand qui perd chaque bataille, qui ne fait que mentir, gaspiller les fonds publics et privés, et s'adonner à d'ignobles galanteries, ce misérable empereur ne sait plus comment conjurer la terrible révolution tchèque. Agé de soixante-trois ans, cet homme frivole, puéril et toujours à court d'argent, passe toute une année en Italie dans de misérables débauches, et s'humilie devant le pape. Mais ce successeur courroucé du prince des apôtres le maltraite, en 1433, de toutes manières, et au lieu de lui mettre la couronne impériale de ses mains sacrées, il la lui fait poser par un cardinal, et celui-ci l'ayant placée de travers sur la tête de l'empereur agenouillé, le pape la retouche dédaigneusement *du bout du pied.* Et ce Sighismond, successeur des grands Othon et des grands Frédéric, le souffrit sans mot dire....

Tandis que cette farce ignominieuse se passe en Italie, le rusé concile de Bâle joue son rôle diplomatique contre les républicains hussites. Le chef des royalistes hussites, le célèbre prêtre Rokizana, et le général républicain Procope-le-Grand se laissent circonvenir par les promesses les plus fallacieuses. Il existe des lettres de ces deux personnages éminents, dans lesquelles on lit entre autres les mots sinistres : « Notre « bien-aimée Bohème, la grande Nation de Dieu, du Christ « et du Calice, commence à se fatiguer d'une guerre qui « dure sans interruption depuis plus de cinq ans; les princes « allemands, le clergé romain et le parti bohème modéré « désirent une paix honorable pour la Bohème... » Une partie des Hussites républicains est envoyée en Brandebourg et même en Prusse baltique, pour y combattre avec les Polonais contre l'Ordre des Chevaliers allemands de Sainte-Marie. et en revanche, les Polonais soutiennent la cause hussite au concile de Bâle. Malheurement Tchapek, le chef des Orphe-

lins envoyés en Prusse, n'y gagne point de lauriers. En 1433, il est refoulé des murs de Conitz par le chevalier-commandeur Balga ; il brûle alors avec tous ses habitants la petite ville de Dirschau sur la Vistule, et massacre une foule de marins allemands. Mais la grande ville de Dantzig lui résiste, et il ne lui reste qu'à brûler le magnifique couvent Oliva. Après y avoir rempli leurs cruches de l'eau de la mer Baltique, les Frères du Calice retournent en Bohème. Les républicains nommés Taborites, sous les ordres du terrible Horka, se font en même temps détester en Moravie, et d'autres légions républicaines essuyent des pertes en Bavière. A la fin, les Orphelins et les Taborites réunis mettent en vain le siége devant Pilsen, seule ville bohème restée catholique.

Sur ces entrefaites une ambassade bohème, accompagnée de trois cents cavaliers hussites, fait, le 9 janvier 1433, son entrée dans la ville du concile, en présence de cent mille spectateurs. A la tête de l'ambassade marche sur son coursier noir Procope-le-Grand, au teint noir, à la tête rasée, au nez d'aigle, aux yeux étincelants, dans une magnifique armure noire et dorée, à la main la massue de fer à trente pointes, sur l'épaule le marteau d'acier rougi de sang, à la ceinture le sabre du Calice. A côté de lui Jean Rokizana, l'archi-prêtre du parti hussite modéré ; puis Nicolas Peldrzimovski dit Biskoupek (c'est à-dire *le petit évêque*), l'archi-prêtre des Taborites ; Ulric, l'archi-prêtre des Orphelins, et Pierre Peyne l'Anglais, jadis Wicliffite, maintenant Hussite (1). J'ai vu encore en 1836, dans l'arsenal de la ville de Prague, les statues des trois chefs hussites Ziska, Procope-le-Grand et Procope-le-Petit, en bois avec des figures coloriées, tous portant leurs vieilles armures et les terribles fléaux d'acier. Les femmes

(1) Peut-être un des ancêtres du républicain anglais Peyne, célèbre au commencement de la Révolution de 1789.

et les enfants des villes allemandes, disent les chroniqueurs, poussèrent partout des cris d'effroi en voyant défiler le formidable cortége de ces *Gardiens du divin Calice* et de ces *Anges-Vengeurs*, comme ils s'appelaient.

Le concile de Bâle accueillit avec une politesse exquise la sombre députation des Tchèques insurgés. Neuf ans de feu et de sang s'étaient écoulés depuis le hautain concile de Constance, autre ville de la frontière suisse, où les vénérables docteurs de l'église romaine et les magnifiques seigneurs de l'empire allemand avaient jeté aux eaux du Rhin et au vent les ossements calcinés des deux immortels martyrs. Cette fois les nobles assassins en pourpre et en hermine s'inclinèrent profondément devant ces fléaux hussites, dont ils avaient enfin appris à redouter les coups formidables.

Les ambassadeurs hussites, tous couverts de cicatrices et aguerris par d'innombrables luttes à mort, tous, en même temps hommes d'épée et hommes de théologie, ouvrent la discussion sans le moindre ménagement, comme cela convient à ces républicains et martyrs triomphants, en face de leurs lâches et féroces adversaires. Ils ont la parole haute et ferme, le geste menaçant et dédaigneux, le regard orgueilleux et dominateur. Au reproche d'avoir appelé les monastères *une invention du démon*, Procope-le-Rasé s'écrie en ricanant : « Mais certainement, du démon; ou serait-ce, par hasard, « une institution ordonnée par Moïse? par les prophètes d'Is- « raël? par Jésus-Christ? » Après les répliques ennuyeuses présentées par les papistes Jean de Polemar, Henri Kalteisen (un Allemand), Guillaume Carlier et Jean de Raguse, les ambassadeurs hussites montent à cheval et quittent la ville sans dire adieu. Mais on les ramène aussitôt par une députation solennelle, et une trève est stipulée sous le nom de *compactates*, vrai chef-d'œuvre de diplomatie cléricale, qui, tout en octroyant les *quatre articles de Prague*, les change

tous et chacun en y glissant des mots trompeurs, à l'aide desquels la bonne cause hussite fut minée et ébranlée en peu de temps. Qu'on en juge : « I. L'Eucharistie sera donnée sous « *les deux espèces* (vin et pain), mais *aussi* sous *une* espèce « (pain); II. La liberté de prêcher n'est accordée qu'aux « prêtres *ordonnés;* III. Le clergé ne peut pas posséder des « biens, mais il peut les *administrer;* IV. Les péchés seront « exterminés, mais par les *autorités légales seules.* » Sur les instances de Rokizana, chef-prêtre des modérés, l'ambassade y souscrit et reçoit en revanche, de ce concile hypocrite, le titre pompeux de *Premiers fils de l'Église chrétienne.*

Mais revenu à Prague, Procope est fort mal accueilli par le parti montagnard du Tabor et de l'Horeb, et, dans un banquet, les généraux mêmes se montrent tellement irrités, qu'ils lui lancent à la tête les assiettes et les verres. Les simples soldats, tout en grondant, le retiennent pourtant et se soumettent de nouveau aux ordres de leur chef jadis si victorieux. Mais déjà la victoire n'est plus avec eux : la *modération exagérée* et la trahison se font sentir. Le républicain hussite Procope-le-Petit, retranché dans le quartier de Prague appelé *la Neuve-Ville*, est battu, dans une terrible bataille, par les bourgeois honnêtes et modérés du quartier appelé *la Vieille-Ville*, sous le commandement de Rokizana et du baron Meynard de Neuhauss. Quinze mille taborites et orphelins sont égorgés. Procope-le-Petit se réfugie avec le reste des siens chez Procope-le-Grand, au camp de siége devant la forteresse catholique Pilsen. Tous les deux sont encore une fois battus à Lippau (28 mai 1434) par la trahison de Tchapek, jaloux de la gloire des Procope, et par la tactique du baron Neuhauss, qui simule une fuite.

Les deux Procope tombent en héros, l'un à côté de l'autre. Le baron souille sa victoire par une infamie : ayant promis la vie sauve aux prisonniers, il les enferme tous, deux

jours après la bataille, dans des granges et les y brûle vivants. « Que cette race maudite aille aux enfers ! » s'écrie le baron de Neuhauss, en oubliant la générosité que Procope, en 1426, avait montrée envers la jeune baronne Agnès de Neuhauss, qui, après avoir vaillamment défendu le château de Kemnitz en Moravie, reçut la permission de rejoindre sa famille. Le vainqueur sanguinaire, ce défenseur zélé de l'ordre politique, social et ecclésiastique, allégua, il est vrai, comme excuse, entre autres le massacre des vingt-quatre barons et comtes qui s'étaient rendus après la bataille d'Aussig en 1426, et nous rencontrerons la même mauvaise excuse aussi dans le tableau suivant de la *grande guerre des paysans d'Allemagne*. Mais les ennemis perpétuels du peuple n'avaient point le droit de se croire offensés par ces insurrections, qui n'étaient au fond qu'une revendication à main armée, un peu tardive, mais éternellement juste.

Le parti progressiste fut bientôt écrasé partout. Rokizana, patriote intelligent et généreux, mais trop doux et aussi accessible aux flatteries de la noblesse et de la bourgeoisie bohèmes qu'à celles de Caspar Schlik, fameux diplomate allemand et chancelier de l'empereur, abandonna volontiers la liberté politique pour sauver ce qu'il appelait la liberté religieuse. En 1435, on fit Rokizana archevêque hussite de Prague. Il jura les malencontreuses *compactates* et proclama de nouveau Sighismond roi de Bohème, qui, à son tour, promit de subordonner, même à sa cour, le culte catholique au culte hussite. Cet empereur, pour qui la loyauté n'était qu'un mot dépourvu de sens, rompit, aussitôt après son entrée triomphale à Prague, le traité de paix tout entier et expulsa du royaume le prêtre Rokizana, auquel il était redevable de la couronne: Alors le feu du fanatisme hussite éclate pour la dernière fois; mais les chefs, Jean de Rohatz, Kotchka et Pardo de Tchorka, sont vaincus après une résistance déses-

pérée et meurent sur le gibet. Ainsi disparut cette vaillante et héroïque armée républicaine des Frères du Calice ; mais ses idées avaient déjà pris racine ailleurs. Les nobles, de leur côté, mécontents de la réaction insensée de Sighismond, formèrent une opposition organisée, et Sighismond, homme à double face, se hâta d'octroyer leurs demandes. Enfin, il décéda en 1437, vieillard déshonoré et méprisé, malgré la couronne de lauriers qu'il porta tous les jours, frivole et puéril jusqu'au dernier souffle de sa vie. Au concile de Constance, composé de trois patriarches, trente-trois cardinaux, cent quarante-cinq évêques, cent vingt-quatre abbés, dix-huit cents prêtres, sept cent cinquante docteurs en théologie et en droit et deux mille moines de toutes nations, il prononça, dans son discours d'ouverture en langue latine, la phrase suivante : « Ayez soin que ce détestable *schisme* (scission) des « trois papes soit bientôt terminé » (*Date operam, ut illa nefanda schisma eradicetur*) en commettant une faute grammaticale d'écolier; et à un cardinal qui s'écrie : « Seigneur, le mot *schisme* en latin n'est pas du sexe féminin : « il est neutre » (*Domine, schisma est generis neutrius*), Sighismond réplique : « Moi, je suis empereur d'Allemagne et « au-dessus de toutes les grammaires » (*Ego sum rex Romanus et super grammaticam*). Vingt-trois ans après ce glorieux début, cet empereur, *supérieur à la grammaire*, mourut en commettant une niaiserie au moins aussi signalée : sentant approcher sa fin, il se fit mettre tous ses lourds habits impériaux, couronne et laurier en tête, sceptre et globe en main, et prit place sur le fauteuil du trône ; là, il expira avec les mots : « Voyez mourir Sighismond, le souverain du « monde ! » En effet, sa fin était parfaitement digne de son commencement, et entre ces deux points extrêmes il n'y avait qu'un long tissu d'étourderies, de perfidies et de vilenies de toutes sortes.

VINGT-ET-UNIÈME TABLEAU.

La grande guerre des paysans Allemands.

L'empire politique tombe en pourriture. La démoralisation cynique des seigneurs et des princes est au comble. Ainsi, le margrave prince-électeur du Brandebourg, Frédéric de Hohentzollern (digne aïeul de la dynastie royale de Prusse), ayant le premier pris la fuite devant les Hussites, contribue beaucoup à les endormir et à les tromper par une trève insidieuse; il soutient partout et toujours Sighismond, qui, à court d'argent, lui a vendu la Marche de Brandebourg, et il force cet empereur à laisser tomber le Vittelsback bavarois, Louis-le-Barbu, ancien créancier du Hohentzollern Frédéric. « Louis a raison, dit Frédéric, il a « pris parti contre son misérable frère Henri l'Avare, qui « n'est qu'un brigand sanguinaire, mais puisqu'il me réclame « la somme qu'il m'a prêtée, il faut que je le perde à tout « prix. » L'empereur lance même le ban contre ce malheureux duc bavarois, fils d'Étienne, duc de Vittelsback-Landshout, et frère de la trop fameuse reine de France Isabeau (Élizabeth), épouse de Charles VI le Fou (1). Louis-le-Barbu, auquel son ignoble frère Henri vient de prendre toutes ses terres, implore en vain le concile. Enfin il s'adresse à la Sainte-Fême à Dortmound (en Vestphalie), et celle-ci prononce en effet un jugement remarquable par sa clarté et par son énergie. Mais Sighismond s'en moque, il protége le

(1) C'est depuis ce temps-là que la diplomatie de la maison de Wittelsback, aujourd'hui dynastie royale de Bavière, est restée plus ou moins liée avec celle de la maison régnante de France.

brigand, désavoue hautement les serments qu'il a faits en sa qualité d'empereur, de soutenir la juridiction de la Sainte-Fême, et contribue ainsi à la discréditer. Louis-le-Barbu, fugitif et déshérité, offre alors de l'argent à Sighismond : celui-ci, vénal et démoralisé, accepte et retire la condamnation du bannissement. Le malheureux prince Louis, retenu longtemps dans un cachot par son fils Louis-le-Bossu, meurt enfin dans celui de son frère Henri-le-Brigand. — Pour empêcher une *mésalliance*, le duc Vittelsback-Munnich fait noyer la belle et vertueuse Agnès, fille d'un coiffeur et épouse d'un prince héritier. Des crimes aristocratiques de la même nature se répètent dans d'autres maisons allemandes et ajoutent à l'effervescence du bas peuple, déjà profondément labouré par les guerres hussites. La bourgeoisie continua, dans le quinzième siècle, de combattre les évêques et les seigneurs, ses éternels adversaires ; tandis que dans son sein elle était souvent déchirée par les luttes des démocrates (*ouvriers des métiers*) et des aristocrates (*commerçants*, *patriciens* ou *familles*). Ainsi, après la réduction de la terrible insurrection ouvrière dans la ville hanséatique de Brunsvic en 1370, opérée seulement par l'imposante autorité du sénat central de la Hanse, l'insurrection ouvrière éclate, en 1408, dans Lubeck même. Les métiers, dans cette capitale du nord allemand, renversent le conseil municipal, composé de patriciens commerçants élus à vie, et les remplacent par des conseillers ouvriers élus à un an. Les familles s'expatrient alors à Hambourg, mais de là aussi ils sont expulsés, et la commune destitue son sénat, parce qu'il vient de mettre aux fers un citoyen de Hambourg même, pour *avoir parlé mal* d'un duc de Saxe. Il paraît qu'en 1410 la bassesse patricienne des villes allemandes, dites *libres et hanséatiques*, était déjà à peu près à la hauteur de 1834. Les autres cités de la Hanse cependant, munies d'une déclaration de ban im-

périal, firent de sorte que le gouvernement aristocratique, dans les murs de Lubeck, fut promptement rétabli. Il en advint de même à la ville de Stade.

La Hanse eut alors une guerre à soutenir contre les *frères Vitaliens*, communauté de pirates des mers Baltique et Allemande. Ces pirates se recrutaient surtout parmi la vaillante population des Frisons; nous avons déjà raconté les luttes d'indépendance qu'ils soutenaient contre les rois scandinaves, ou contre les seigneurs et les évêques voisins. Les bourgeois de Hambourg décapitèrent le fameux chef pirate Nicolas *Stortebecker*, c'est-à-dire *Vide-le-Verre*, ainsi surnommé à cause de la facilité avec laquelle il savait vider d'un seul trait un énorme verre à boire. Les bourgeois de Brême prirent, en 1418, les deux frères Lubben, pirates aussi redoutés, et décapitèrent l'un ; l'autre saisit la tête de son frère mort et l'embrasse. Alors le peuple de Brême veut lui laisser la vie, sous la condition qu'il épousera une citoyenne de Brême : mais ce farouche pirate s'écrie : « Me marier avec une de « vos demoiselles bourgeoises? je porte dans mes veines le « noble sang frison, je ne veux pas de vos filles de pelis- « siers et de bottiers! coupez-moi vite la tête! » Son désir fut aussitôt accompli. En 1422 les bourgeois de Hambourg avaient décapité deux cent quatre pirates. Un peu plus tard la flotte hanséatique fut battue par Éric, roi scandinave des trois royaumes-réunis (Norvége, Suède, Danemark); mais une formidable insurrection populaire dans les grandes cités septentrionales de la Hanse, remplace simultanément partout les riches sénateurs commerçants, accusés de couardise ; le capitaine des Hambourgeois et deux sénateurs de Vismar sont décapités comme fuyards; à Stralsound le conseil tout entier est massacré, et Éric est forcé de faire la paix. Mais deux siècles après la Suède se vengera.

Les bourgeois de Gand (en Belgique) insurgés en 1450

contre l'impôt du sel, marchent avec 30,000 hommes contre leur duc, brûlent 360 villages, et ne sont vaincus qu'après une guerre désespérée de quatre ans. Dans la ville de Halberstadt, un épicier, Mathieu Lange, lève les ouvriers, fait décapiter tous les sénateurs et gouverne en dictateur ; puis il est renversé par l'évêque et le duc de la ville. Ces petits drames sanglants ont lieu dans chacune des villes commerçantes de l'Allemagne septentrionale, et prouvent jusqu'à l'évidence l'énorme énergie de leurs habitants ; ils démontrent aussi combien ce terrain est déjà prêt à recevoir la double réforme de l'Église et de l'Empire.

Désormais l'empereur d'Allemagne, s'il n'est pas un despote, n'est qu'un personnage inutile, un hors-d'œuvre, un mannequin ; ainsi les empereurs habsbourgiens Albert II (beau-fils de Sighismond-le-Frivole, héritier de tous ces riches pays de la dynastie luxembourgienne) et Frédéric III, fidèles à l'intolérance et à la mesquinerie héréditaires de la maison de Habsbourg, désormais dynastie impériale de la malheureuse Allemagne. Ils brûlent vivants seize cents juifs et cent dix hérétiques en 1420 ; ils ne s'occupent que de leurs confesseurs, de la culture de leurs jardins, de recherches astrologiques et alchimiques, de misérables jeux de mots cabalistiques, etc. Quel homme que l'empereur Frédéric III ! Ce véritable Habsbourgien, *extrêmement honnête et modéré*, ennemi implacable de toute passion fougueuse, de tout désir violent, de toute idée sublime, de toute action grandiose ; de stature élevée et corpulente, compassé et guindé en gestes et en paroles, invente entre autres niaiseries de ce genre la *combinaison mystérieuse*, dit-il, *des cinq voyelles* A, E, I, O, U, qui d'après lui désignent la phrase suivante : *A* (*lles*) *E* (*rdreich*) *I* (*st*) *O* (*estreich*) *U* (*nterthan*), c'est-à-dire, *toute la terre appartient à l'Autriche !* Il est tellement enchanté de cette magnifique découverte, qu'il la

fait inscrire comme devise et emblême sur tous ses meubles, ses appareils, ses outils, ses vaisselles, ses armes, ses vêtements, les harnais de ses chevaux, les colliers de ses chiens, sur les murs de ses palais, voire même sur les troncs des arbres de son parc.

Ce triste pédant porta la couronne de Karl-le-Grand et de Frédéric Barberousse pendant quarante-trois ans, et cela à l'époque d'une crise des plus redoutables que l'Allemagne ait jamais eu à traverser. Les Turcs ayant, en 1438, dévasté et pillé la Hongrie (leur butin d'esclaves chrétiens fut si énorme qu'ils vendirent une belle fille au prix d'une botte à éperons), se retirèrent, et l'empire jouit alors d'une longue paix, mais sa dissolution croissante prit enfin un caractère fatal : sa maladie aiguë devint une maladie chronique. L'empire des Ghibelins entra dans l'état de paralysie incurable. Enée Sylve Piccolomini, ce célèbre écrivain de Toscane, pape sous le nom de Pie II, dit alors : « Voulez-vous savoir d'où vient la misère des Alle- « mands ? Elle vient du trop grand nombre de leurs princes, qui « n'obéissent à l'Empereur que quand ils *veulent* ; par malheur « ils ne *veulent* jamais. En revanche, tous ces princes veulent « être indépendants (*autonomes*) ; chacun d'eux ne pense qu'à « lui-même. Delà leurs interminables querelles, leurs conflits, « leurs combats, leurs guerres intestines, avec tant de ra- « pines, tant d'incendies, tant de meurtres et tant d'autres « maux. Quand on ne sait plus obéir, on ne sait pas gou- « verner. »

Le concile de Bâle fit quelques améliorations dans la conduite extérieure de l'église, et la diète de Mayence les confirma. Mais *la glorieuse couronne allemande était déjà devenue un bonnet de nuit*, pour le dire avec les mots de Georges de Heimbourg, et le dernier terme d'une vaste réforme religieuse sans effusion de sang expira. Le secrétaire impérial, Caspar Schlick, ami personnel de Piccolomini, se

conduisit d'une manière équivoque, en prenant tantôt le parti du pape anti-réformiste, tantôt celui du concile qui montra d'abord des velléités réformistes, mais qui finit par faire prévaloir les tendances les plus réactionnaires. Lui et les agents de Piccolomini firent un mal immense, en corrompant sous main, par de l'argent, ceux des princes séculiers d'Allemagne, qui avaient manifesté *le désir inopportun* de la réforme ecclésiastique. Georges de Heimbourg, envoyé à Rome par les princes électeurs, eut beau parler au pape pour le pousser vers des innovations, il eut beau s'écrier : « O pontife suprême, Eugène IV, l'avenir te comparera un jour à la « Femme de Babylone. » On se moqua de lui. En 1448, le pape Nicolas V conclut avec le bigot Frédéric III le fameux concordat de Vienne, *qui annulait toutes les améliorations tentées par le concile de Bâle.*

Le triomphe de la réaction cléricale était donc complet : une diplomatie perfide, oublieuse de la terrible leçon qu'elle aurait dû tirer des guerres hussites, venait encore une fois de jeter le défi à la chrétienté, et particulièrement à la nation allemande, sur le territoire de laquelle toute cette immense question avait été agitée depuis un demi-siècle.

Mais l'aube du grand jour naquit dans ce moment suprême. Jean Guttemberg (prononcez *Gouttemberg*) inventa l'art de l'imprimerie. On a beaucoup discuté sur la priorité de cette invention : les Tchèques et les Hollandais, par exemple, prétendent l'avoir faite avant Guttemberg. C'est peu probable, mais c'est possible. Il en est de même de quelques autres découvertes importantes : l'idée, préparée de longue main pendant des siècles, n'attendait que l'heure propice pour entrer tout à coup dans le domaine des faits matériels, et elle y entra peut-être simultanément à plusieurs endroits, parmi plusieurs peuples. Mais il est certain que Jean Guttemberg de Strasbourg seul, avec son compagnon Scheffer, a eu le bonheur immortel et l'im-

mortel honneur de la répandre en Europe avec la puissante rapidité de l'éclair et de la foudre.

Dans les Alpes, à l'est du mont Saint-Gothard, dans le pays rhétique, les paysans formèrent déjà en 1436 la confédération des *Grisons*, ainsi nommés à cause des vareuses grises des habitants. Ils avaient eu à souffrir de leurs petits despotes cruels et insolents. Ainsi, Donat le seigneur de Vatz, ayant invité un jour trois campagnards à un bon dîner, ordonne à l'un de se promener, à l'autre de couper du bois, au troisième de dormir; puis il leur ouvre à tous le ventre avec un couteau, *pour voir*, dit-il en ricanant, *lequel des trois a le mieux digéré son bon dîner*. L'intendant de Gardovall demande au paysan Adam de lui envoyer sa jeune et belle fille; Adam l'amène en robe de fiancée, mais au moment où l'intendant se lève pour la recevoir, le père le tue. Le baron de Fardun, se promenant dans ses champs, entre chez le paysan Chaldar, assis à table, et crache dans le potage : alors Chaldar le prenant par les oreilles lui enfonce le visage dans le plat, en lui criant : « Chien maudit, tu l'as assaisonné, « mange maintenant; » puis il le tue avec son couteau de cuisine.

Les chaumières se soulèvent et mettent le feu aux châteaux. Alors un digne prêtre de l'évangile, Hartmann, évêque de Coire (ou Kour) érigea la confédération républicaine des paysans rhétiques et l'appela la Ligue de la Maison de Dieu. L'abbé de Disentis aussi suivit le bon exemple de l'évêque Hartmann. Dans la partie germanique de la Suisse il y eut alors une célèbre bataille à Saint-Jacques près Bâle, où quinze cents Suisses allemands moururent comme les Spartiates de Léonidas contre trente mille mercenaires anglo-français, connus sous le nom d'Armagnacs, conduits par le dauphin de France. Ce petit corps suisse combat toute une journée sans lâcher pied; ils arrachent de leurs mem-

bres les flèches sanglantes, et expirent enfin entourés d'ennemis égorgés. *Ils succombent*, dit une vieille chanson suisse, *fatigués de leur interminable victoire*. Telle était la haine des partis suisses, qu'un aristocrate de la ville de Bâle, allié des Armagnacs, s'écrie à l'aspect des campagnards massacrés : « Aujourd'hui nous dansons sur des roses de sang ! » mais aussitôt, un campagnard grièvement blessé et gisant à terre se soulève et lui jette une grosse pierre avec tant de force, qu'elle lui brise le casque et le crâne à la fois. Dix confédérés suisses fuyards sont repris par leurs confrères et marqués d'un fer rouge. Alors les mercenaires anglo-français se retirent en Alsace, appelés par l'évêque de Strasbourg contre ses citadins ; ils brûlent cent dix villages et tuent deux mille paysans ; les citadins de Strasbourg les refoulent, mais la jalousie des princes d'Allemagne et de l'indigne empereur habsbourgien les laisse sans secours.

Dans la même année, le prince polonais Vladislas, élu roi des Hongrois, fut vaincu et tué par les Turcs dans l'effroyable massacre de Varna. Ces sauvages dévastent l'Autriche même, mais le triste empereur Frédéric III n'y fait pas attention, et au lieu de secourir le grand capitaine Jean Hounyade, un des héros immortels de la nation magyare, il s'occupe plus que jamais de la culture de son jardin impérial.

Les Magyars commencent alors leur longue et brillante carrière comme défenseurs de l'Europe chrétienne contre les Turcs, qui, ayant détruit en 1453 le scandaleux empire byzantin de Constantinople, ne sont plus arrêtés de temps en temps que par les sabres hongrois et polonais. La famille héroïque des Hounyades, Jean avec deux vaillants fils, Mathieu Corvine et Ladislas, livrent aux mahométans turcs des batailles aussi glorieuses que le Cid des Espagnols aux mahométans maures dans l'Europe sud-ouest, et l'incroyable

inertie des Habsbourgiens seule empêche l'Allemagne d'en tirer des résultats décisifs.

Frédéric III se conduisit aussi en traître vis-à-vis du vaillant Georges Podiébrad, roi hussite de la Bohème. En effet, cette détestable dynastie de Habsbourg, qui depuis quatre siècles n'est sortie de son indolence héréditaire, que pour faire le plus de tort possible aux voisins et aux indigènes, cette dynastie *du mal*, était déjà au xve siècle la cause de l'aversion très-pardonnable que les Hongrois et les Tchèques ont portée depuis à la nation allemande. Nous verrons bientôt encore d'autres exploits habsbourgiens de la même force. Il paraît que ce bon jardinier Fréderic III, avait un mauvais cœur : après avoir été secouru par Podiébrad le Tchèque contre les bourgeois insurgés de Vienne même, qui avaient fait sauter vingt-deux conseillers impériaux par les fenêtres de l'hôtel-de-ville, cet empereur fainéant se baigne dans le sang des vaincus, et allié avec Enée Sylve Piccolomini, devenu pape sous le nom de Pie II, il combat ce même Georges Podiébrad, qu'il qualifie d'*hérétique indigne de la couronne tchèque.*

L'arrogance de la cour papale était devenue telle, que Ditéric, archevêque de Mayence et archi-chancelier de l'Allemagne, Fritz-le-Farouche, comte palatin du Rhin, et Louis, duc de Bavière, proposèrent, dans une assemblée à Mayence, de prendre des mesures coërcitives contre Rome. Le chevalier de Heimbourg, vieux chef réformiste, n'espérant rien d'un empereur papiste qu'il appelle un *Sardanapale allemand*, parle même déjà de le remplacer par le brave chef hussite Georges Podiébrad. Mais il n'en est rien : la jalousie anarchiste des princes électeurs empêche toute réorganisation ; et comme s'il n'y avait pas encore assez de désordre, on voit se constituer la confédération nobilière des comtes, qui, à dater de 1512, prend régulièrement siége et voix à la diète de

l'empire. Dans ces circontances, les Turcs envahirent presque annuellement les provinces autrichiennes du Danube, car ni le pape, ni le brave Podiébrad proposant une croisade générale, ne furent écoutés. Au lieu d'une levée en masse, la diète se contenta d'une armée de mercenaires (appelés lansquenets) de 20,000 hommes; mais le bigot empereur habsbourgien, toujours à court d'argent, retient leur salaire, tout en trouvant de l'argent pour faire un pieux pèlerinage à Rome, comme il en avait déjà fait un à Jérusalem. Ce triste souverain en rapporte beaucoup de reliques et l'absolution de ses péchés, mais cela ne l'empêche pas de tuer insidieusement un de ses plus fidèles chevaliers, André Baumkircher de la Styrie, célèbre par sa force musculaire et par sa bravoure, qui venait de prendre parti pour les mercenaires réclamant leur solde. Ce Frédéric III le Bigot, ce bourreau de tant de milliers de Juifs massacrés à cause de leur foi et pour leur argent, eut bien autre chose à méditer et à faire que la guerre contre les Turcs : à une diète de Régensbourg, en 1471, il s'endormit et ronfla, à l'édification générale, au milieu d'une grave discussion sur cet objet important. En effet, il n'y a guère d'autre dynastie chrétienne qui ait montré, dès son avénement, moins d'aptitude et de dignité. Habsbourg était, pour le dire avec un grand poëte, *une pomme pourrie avant d'être mûre.*

Les princes allemands arrangeaient les pays confiés à leur administration comme de simples domaines. Ainsi en 1485 la Saxe fut partagée entre deux princes de la maison Vettine : l'un, le prince électeur Ernest, l'autre, Albert, en Thuringe. Cette division subsiste encore : le roi de Saxe est de la branche ernestine, les petits principicules exploiteurs de la Thuringe (les Gotha, les Eisenack, les Schvartzbourg, les Roudolstadt, etc.) sont de la branche albertine. Les princes électeurs du Brandebourg, de la maison Hohentzollern, éta-

blissent chez eux un singulier régime : en débarrassant de tout impôt l'aristocratie et le clergé, ils font payer double à la bourgeoisie ; quant à leur amusement domestique, ils étudient l'alchimie, la sorcellerie et le latin, de sorte que les courtisans leur donnent des noms assez excentriques. Voyez là un prince régnant Albert, nommé *Achille*, pour avoir neuf fois fait la guerre à la riche ville de Nurnberg, qu'on se plut à comparer à Troie. Mais n'ayant pas conquis cette nouvelle Troie, il s'en dédommage chez lui, en écrasant par d'énormes impôts les villes et les villages. De même, son fils Jean, nommé *Cicéron*, et Joaquin, nommé *Nestor*. A tout prendre, la suprématie des Vettines et des Hohentzollern augmenta dans ces provinces peuplées de Slaves assujettis, tandis que dans d'autres parties de l'empire la domination des souverains fut jalousée et tenue en échec par des hobereaux et des bourgeois.

L'indigne empereur habsbourgien Frédéric III *le Bigot* causa, en 1454, la perte de la Prusse, aux bords de la Vistule, s'annexant librement à la couronne de Pologne. Cet événement remarquable eut lieu en suite des querelles interminables au sein de l'ordre teutonique, dont les chevaliers haut-allemands (rhénans, souabes et bavarois) avaient conçu une haine contre leurs confrères bas-allemands (saxons). Après la terrible défaite de l'ordre teutonique par le roi polonais Jaghellon à Tannenberg, en 1410, le généreux Henri de Plauen, un des meilleurs grands-maîtres, fut emprisonné et tué par les chevaliers issus de familles haut-allemandes. Déjà, en 1412, les bourgeois bas-allemands alliés avec les gentilshommes propriétaires du sol, résolurent de s'administrer eux-mêmes, pour faire face aux prétentions despotiques des chevaliers haut-allemands de l'ordre teutonique. Cet insupportable corps oligarchique, battu dans plusieurs batailles par les rois de Pologne, fut enfin mis de

côté par la ligue des villes et des nobles, qui se plaçaient sous la protection de Casimir, roi de Pologne. Les commerçants de la grande ville hanséatique de Dantzig, habitée de Bas-Allemands, et se gouvernant eux-mêmes d'après le code bas-allemand, adressèrent au despotisme du chevalier-commandeur ces fameuses paroles : « Nous vous avons nourris, « et vous nous tourmentez ; mais nous en finirons, et vous « ne serez plus que des mendiants à nos portes. » En effet, le bois et le blé, ces deux inépuisables produits de la plaine polonaise, parcourue par la Vistule, ne font la richesse de Dantzig, ville située à l'embouchure de la Vistule, que quand le commerce de ce grand fleuve polonais est tout à fait libre. Ce ne fut donc point une trahison envers la nation allemande, mais le résultat nécessaire de la politique insensée de cette poignée de chevaliers teutoniques, qui après avoir inondé le sol prussien du sang vaillant des Prussiens indigènes, avaient institué un système vexatoire envers les Prussiens allemands, tous colons émigrés de l'ouest. Cette annexion volontaire à la Pologne fut plutôt une déclaration d'indépendance en face d'une oligarchie aristocratique et bureaucratique, qui, bien que de la même race, n'était point attachée à la terre prussienne par des liens patriotiques. Les colons anglais en Amérique septentrionale sous Washington n'en ont pas fait autrement. L'oligarchie de ces moines-chevaliers ne put garder sous la suprématie polonaise que le pays oriental entre la Vistule et la frontière lithuanienne, la Prusse de l'Est avec la capitale Kœnigsberg ; tandis que la Prusse de la Vistule ou la Prusse de l'Ouest avec la capitale Dantzig, lui échappa entièrement. Les braves milices de cette ville, riche et bien peuplée, firent plus dans la lutte d'indépendance, que leurs alliés les gentilshommes coalisés sous le nom de la Ligue du Lézard. Mais il est certain que cette annexion n'aurait pas eu lieu, sans l'appui insensé que l'empe-

reur Frédéric III *le Bigot*, se plut à prêter à l'oligarchie teutonique.

Le fils du pédant Frédéric, l'empereur Maximilien I, jeune et beau chevalier, d'une force athlétique, d'un tempérament doux et jovial, mais d'un caractère faible, flottant et puéril, entreprit beaucoup sans réussir, et hâta l'explosion populaire. Au lieu de s'occuper sérieusement des affaires, il s'amuse à courir les dangers de la chasse aux chamois dans les Alpes du Tyrol, à se montrer dans tous les tournois, à jeter par terre le chevalier français de la Varre, homme d'une force étonnante, et à donner en public d'inutiles preuves de sa courageuse adresse. Ainsi, au sommet de la cathédrale de la ville d'Ulm (prononcez *Oulme*), en Souabe, il monta sur le parapet, et étendit une jambe en l'air. Il fit même quelquefois des plaisanteries peu convenables : à Ulm, il persuada aux dames bourgeoises d'adopter une nouvelle mode; dans une autre ville, il emprisonna tous les Juifs qui venaient de lui faire cadeau d'un panier rempli d'œufs d'or, en disant qu'il fallait garder les poules qui pondent ces œufs précieux ; à Régensbourg, où la diète s'assemblait, le sénat ayant interdit le séjour aux femmes galantes, il en ramena, sous un rire général, toute une longue file en leur ordonnant de se tenir à la queue de son cheval. La relation de tous ces pauvres exploits de *Sa Sainte Majesté Impériale* a été dictée par lui-même à son secrétaire, et ce livre bizarre, augmenté d'allégories niaises et incompréhensibles, existe encore aujourd'hui, mais on a raison de dire que c'est l'ouvrage le plus puéril et le plus pédantesque de toute la littérature allemande. Il le dicta à de longs intervalles, et il s'y égara quelquefois, dit-on, au point de ne plus savoir lui-même la signification des fables allégoriques contenues dans le chapitre précédent. Maximilien était toujours un aimable enfant, mais il n'était pas le successeur de Frédéric Ier Barberousse et de Frédéric-le-Glorieux.

Sans assister au spectacle ennuyeux de cette longue vie dépensée en pure perte, nous nous bornons ici à dire qu'après la mort prématurée de sa jeune et belle épouse Marie, fille de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, il consolida la domination autrichienne sur la Belgique et la Hollande, en dépit du roi de France et de la bourgeoisie de ces deux riches pays. Cette action diplomatique lui parut infiniment plus importante que de défendre par les armes les Suisses et les Alsaciens contre les assauts incessants de ce duc bourguignon qui, s'efforçant d'imiter Cœur-de-Lion, réussit en effet à devenir un aussi fameux brigand et pillard que son modèle anglais. Ce Charles-le-Téméraire est un des plus détestables personnages de l'histoire. Après le sac de la riche ville de Liège en Belgique, il fit mettre deux cents femmes enceintes sur des bateaux percés de trous et les noyer sous ses yeux; il n'appela les Suisses républicains jamais autrement que des *chiens allemands* ou des *rustres bons à être fustigés*, et étant battu par eux à plate couture, il hurla de rage trois jours et trois nuits. Abstraction faite de la différence des mœurs du temps, il existe, en effet, une ressemblance frappante entre sa personnalité et celle de l'empereur Napoléon.

Dans la fameuse diète de Vorms, Maximilien Ier espéra vainement pouvoir réorganiser l'empire; il ne réussit qu'à légaliser et consolider le désordre. Les vieilles confédérations continuaient, et l'empire resta divisé en une foule de groupes se combattant entre eux, qu'un poëte populaire d'alors compare aux alliances dans le royaume des animaux de la fable, quand, par exemple, les loups, les renards et les lions se confédèrent contre les moutons, les bœufs et les ânes. Cette diète de Vorms, comme tant d'autres, fit semblant de croire qu'une paix générale à l'intérieur de ce pauvre empire remplacerait le fameux *droit du poing* (le *Faust-Recht*), comme

le peuple disait. Il va sans dire que cet espoir fut tout à fait illusoire.

L'assemblée de Vorms distribua l'Allemagne en dix confédérations ou *cercles* : le souabe, le bavarois, le franconien, le vestphalien, l'autrichien, le bourguignon, ceux du Rhin supérieur, du Rhin inférieur et du Rhin électoral, enfin ceux de la Saxe supérieure et de la Saxe inférieure. La Bohème avec la Silésie, la Moravie, la Lusace et la Prusse, furent laissées en dehors de cette classification. Mais au lieu de subordonner à un pouvoir exécutif central (*régiment*, comme on disait alors), tous ces membres disjoints, les princes innombrables préféraient l'état anarchique dans lequel ils s'étaient toujours trouvés fort à l'aise. Le pouvoir juridique central, constitué sous le nom de *tribunal de l'empire* avec des juges salariés, n'a jamais non plus montré d'énergie. Il en arriva de même de l'impôt central ou universel de dix pour cent sur le revenu, institué à l'imitation de la France : les princes allemands, après l'avoir ordonné, n'ont jamais voulu l'acquitter régulièrement. De là la prolongation perpétuelle de cette misérable pénurie de l'empire, qui lui a fait tomber les armes de la main chaque fois qu'il fut attaqué par un ennemi extérieur disposant de finances bien organisées.

Le plus grand de tous les maux incurables dont l'empire avait à souffrir, était sans doute le détestable mode de représentation à la diète. Il y eut là des princes électeurs, des princes ordinaires, des comtes, des seigneurs, des prélats, des simples chevaliers de l'empire, et surtout beaucoup de délégués des villes. Le mode de transaction aussi était on ne peut plus incommode, et l'interminable *paperasserie*, comme on l'appelait dédaigneusement, n'a pas peu contribué à rendre désormais infructueux et ridicule tout acte politique de l'Allemagne. En revanche, l'âge d'or des rabulistes commença alors, et l'italien Patricio s'écria : « O pauvre

« pays d'Outre-Alpes ! tes jurisconsultes font de toi ce qu'il « leur plaît ; leur orgueil est d'inventer à la diète des diffi- « cultés et des conflits juridiques, en compliquant le droit « romain par le droit allemand et le droit allemand par le « droit romain, pour acquérir des droits ou plutôt des privi- « léges à leurs princes, dont ils tirent de si gros salaires. »

Voilà enfin la première période de cette triste et honteuse époque, qu'on doit appeler l'engourdissement politique de l'Allemagne, et qui, au grand étonnement des Européens, n'a pas duré moins de trois siècles, de 1495 jusqu'en 1795.

Le caractère national aussi s'en ressentit à la longue, et finit par mériter les reproches que les étrangers et les esprits indigènes éclairés lui ont mille fois adressés, d'être un composé ennuyeux de lourdeur, de pédantisme et de mesquinerie. A la diète de Vorms, de triste mémoire, on n'écouta pas les paroles sinistres du vieil archevêque et archi-chancelier, Berthold de Mayence : « Mes chers seigneurs, nous « arrangeons mal nos affaires ; et, si nous continuons de la « sorte, si nous ne faisons qu'écrire et lire des papiers inu- « tiles au lieu de parler et d'agir, *vous verrez un jour arri- « ver un puissant étranger qui vous gouvernera de son bras « de fer !* »

En 1498, Maximilien, en vrai empereur habsbourgien, attaque encore une fois la liberté héroïque des Suisses républicains ; mais ceux-ci, bien que serrés par son blocus et décimés par une affreuse famine, battent encore *douze fois* ses troupes et le forcent de reconnaître leur indépendance. Ainsi cette magnifique partie de l'Allemagne se sépare de l'Empire et devient désormais, sous le nom de confédération helvétique, l'alliée des rois français, qui, infiniment plus intelligents que les méprisables despotes allemands, font tout pour se maintenir dans les bonnes grâces des bourgeois et des paysans des Alpes. Voilà donc encore un des déplorables

exploits de la politique autrichienne, si nuisible à la nation allemande depuis plus de quatre siècles.

Dans ce chaos affreux de l'Empire, les basses classes commencent enfin à méditer sur leur triste sort.

Les malheureux affamés dans la Hollande se lèvent en masse, arborent un drapeau sur lequel il y a *un fromage avec un pain*, et après avoir inutilement réclamé le droit de subsistance, ils attaquent les privilégiés. L'aristocratie seigneuriale et cléricale, unie à la bourgeoisie, les écrase.

En 1460 déjà, des paysans allemands se révoltent contre leur despote, l'abbé de Kempten; en 1471 contre l'évêque de Vurtzbourg, et combattent sous leur jeune prophète Henseline-le-Siffleur, qui prédit la fin prochaine de la papauté et l'établissement de la république chrétienne avec la devise : Liberté, Égalité et Fraternité. Mais l'évêque Rodolphe de Vurtzbourg fait décapiter le prophète, et tirer sur les dix mille campagnards non armés, arrivés avec des flambeaux pour le délivrer. En 1490, les paysans forcent l'évêque Frédéric d'Augsbourg, un prince de la maison Hohentzollern (aujourd'hui maison régnante en Prusse) de leur octroyer une capitulation fort modérée sur le cimetière de Menkingue; puis ce haut dignitaire de l'Église déclare sa promesse extorquée et les fait tourmenter plus qu'auparavant.

En 1493, à l'époque de la pitoyable diète de Vorms, les paysans alsaciens insurgés, près Sléstadt, arborent comme drapeau le *bund-schuh* (prononcez *bound-schou*) c'est-à-dire un pauvre soulier de paysan, dont la forme, avec ses cordons entrelacés sur la jambe, se prête à un symbole de l'union contre les oppresseurs, et qui fait en même temps un contraste frappant avec la belle et solide botte éperonnée du chevalier. On avait en 1437, déjà planté à Strasbourg, ce symbole populaire, comme signe de ralliement de la levée en masse contre l'invasion des mercenaires anglo-français, les Armagnacs. Ce

bound-schou, c'est-à-dire soulier lié, avait été, dit-on, un symbole des Vaudois au XIIIe siècle. Nous le verrons bientôt acquérir de nouveau une terrible célébrité aux quinzième et seizième siècles.

Les insurgés, en Alsace, demandent l'abolition des juridictions cléricales et romaines, et la diminution des impôts et des octrois. Mais cette société secrète est trahie, le commandant civil de la ville de Sléstadt est coupé vivant en quatre morceaux par le bourreau des privilégiés. Voilà donc le prélude de cet effroyable drame insurrectionnel, qui va devenir la plus grandiose et la plus héroïque de toutes les actions, conçues et exécutées par le bas peuple d'Allemagne, sans le concours de ses empereurs, princes-électeurs et seigneurs. La grande guerre des paysans allemands, la guerre du *Soulier lié*, est ouverte ; elle va résumer tout ce qu'il y a eu de cruautés et de perfidies exercées envers la classe opprimée, du temps des Bagaudes de Gaule, des Vaudois des Alpes, de Jacques Bonhomme de France, de Watt le Tuileur d'Angleterre. Cette fois encore la cause des souffrants va succomber, mais la victoire coûtera cher aux privilégiés.

En 1505 déjà cette société secrète se rétablit à Spire, et choisit pour mot d'ordre la phrase suivante : « Dites-moi, « qu'est-ce qu'il y a ? » avec la réponse : « Nous ne pouvons « pas vivre en tranquillité avec les prêtres et les seigneurs. » Le chef est découvert et mis à mort.

En 1513 la société *du Soulier* recommence pour la troisième fois en Brisgau (Bade). Le chef est Jost Fritz, qui parcourt le pays sous plusieurs déguisements ; ses agents sont des campagnards enthousiastes, énergiques et habiles, désignés sous les noms de Jœrg d'Ulm, portant un anneau de fer autour de son cou, Kilian Ratz, portant une monnaie d'or à son bonnet noir, le meunier Jérome, qui avec son manteau blanc et sur un cheval blanc, a parcouru l'Italie, la

France et le Nord ; enfin, un beau jeune homme, nommé Hauser. Et voyez le curé Jean à Léhen : — il déclare leur œuvre un acte de la justice de Dieu ! Les documents de leur société existent encore : les deux mille *mendiants et vagabonds*, comme ils s'intitulent (1), portant un H inscrit sur la peau de leur poitrine ; ils veulent que la nation allemande se compose désormais d'une nation de paysans libres sans seigneurs et sans évêques, sous la domination de l'empereur d'Allemagne, que la langue latine dans les actes publics et dans le culte divin soit partout remplacée par la langue nationale, et que l'*eau et la forêt*, la pêche et la chasse soient libres pour tout paysan comme jadis. Dans le cas du refus de l'empereur, ils se réuniront aux républiques de la confédération suisse. Mais les dénonciateurs ne chôment pas, et le bourreau a beaucoup à faire.

En 1514, la flamme de l'insurrection contre la tyrannie éclate de nouveau en Wurtemberg. Dans ce beau et fertile pays, le jeune Ulric, devenu duc, croit diminuer son obésité par les exercices de la chasse, et il offense les paysans en ruinant leurs récoltes. En même temps ce seigneur frivole tient une cour trop somptueuse, et gaspille les richesses produites par la sueur des campagnards. Mais ceux-ci, las de payer d'énormes impôts pour son bon plaisir, forment dans la vallée de la Rems, la société secrète du *Pauvre Konrad*, et le chef distribue, avec une ironie amère et touchante (vraiment allemande), à chaque initié un fief imaginaire, situé sur la *montagne de la disette*, dans la *prairie stérile*, et près la *côte des mendiants*. Le chef, Pierre, surnommé l'*homme aux chèvres*, accompagné d'un long cortége, jette dans la rivière de Rems les poids et les mesures

(1) Pareille chose a lieu dans le siècle suivant en Hollande, où les républicains, insurgés contre l'Espagne et le Pape, s'intitulent les *Gueux*.

faussés par le despote Ulric, et s'écrie avec un rire farouche, en imitant un jugement juridique : « Quand ces poids-là sur- « nageront, le duc aura raison : quand ils iront au fond, les « paysans auront raison ! » Un autre chef, Sébastien, refuse la dîme et les prestations, avec ces paroles : « L'eau doit être « libre comme l'air, » et invite tous les paysans à pêcher dans les étangs de leurs seigneurs. Ceux-ci le font décapiter, mais le chef Entenmayer recommence. Alors les délégués des États du Pays s'assemblent, et promettent de tranquilliser le peuple, pourvu que le duc abolisse tous les abus. Le duc fait des concessions aux délégués bourgeois et paysans, leur accorde le droit de quitter la terre d'un seigneur tracassier, et leur promet de ne faire de guerre ni de contracter des dettes sans leur permission. Puis, ce duc parjure se réfugie au camp des paysans révoltés, où il est accueilli aux cris de : « Massa- « crons ce brigand ! » et il rebrousse chemin. Les États du Pays s'emparent alors des chefs et les font tuer. Dans la même année, 1514, les paysans de Hongrie s'insurgent, et ils ne sont terrassés par leurs seigneurs magyares qu'après des cruautés sans nombre et sans nom.

En 1515, la tribu allemande des Gotschéens, dans la province autrichienne de Carniole ou Craïne, tuent un de leurs despotes, le baron de Thourne. Des paysans slaves de ce pays en font autant : ils démolissent trente-trois châteaux, jettent dix-neuf gentilshommes du haut du toit de la *bourgue* (château) de Meichau, et forcent la châtelaine avec sa noble demoiselle, affublées de la bure de campagnard, de faire des travaux ruraux. Après avoir été dispersés, ils assiégent en Styrie, au nombre de 80,000, la petite ville de Ran. Le commandant impérial y met le feu, mais il trouve la mort sous les bâtons des insurgés. L'empereur promet aux paysans des améliorations, mais les gouverneurs des provinces de Carinthie et de Styrie, les seigneurs de Herberstein et de Ditriks-

tein, arrivent avec leurs chevaliers bardés de fer et exterminent la plupart des pauvres insurgés, dépourvus de toutes armes. Le baron de Ditrikstein fait pendre les captifs par douzaines aux arbres de la grande route, et en fait expirer, sous des tortures affreuses, cent cinquante-six dans la capitale de la province. Chaque paysan, coupable ou non, doit alors payer une amende d'un florin, s'il ne veut pas voir mettre le feu à sa cabane par les agents du fisc.

En 1511, l'archevêque de Saltzbourg, le nommé Mathieu Lang, parvenu sans le moindre mérite, et favori du pape, ayant foulé aux pieds la charte des libertés municipales de Saltzbourg, surprend traîtreusement les conseillers et les sénateurs de la bourgeoisie, et occasionne la mort de plusieurs d'entre eux, en les faisant garotter dos à dos et les exposant au froid de l'hiver.

La vaillante tribu allemande des Ditmarses, au nord de l'Elbe, près Hambourg, dans le duché de Holstein, avait déjà plus d'une fois rejeté les attaques des rois danois comme des hauts seigneurs et des évêques allemands. Mais le détestable Habsbourgien Frédéric III les avait *cédés* au roi danois. En 1500, le roi Jean de Danemark, suivi de ses fameuses *gardes noires*, fait irruption dans cette vaste plaine marécageuse, mais riche en bétail et en tourbe. Les paysans ditmarses se réfugient dans le marécage, et trois cents d'entre eux, sous le commandement d'une vierge, Telse de nom, y élèvent dans une nuit une circonvallation en terre, qu'ils jurent de défendre au prix de leur vie. Telse se voue fiancée du Christ, et Volfe Isebrand, chef des paysans, avec ses trois cents, y massacre par les armes et noie dans les eaux de la digue coupée plus de vingt mille soldats du roi danois. Jean échappe, mais le célèbre *danebrog*, l'étendard royal, est pris et suspendu dans l'église du village natal de la jeune Telse. Les paysans vainqueurs enterrent alors chaque simple

soldat, et malgré les plus énormes rançons, ils refusent de rendre les corps des gentilshommes tués, qu'ils laissent pourrir en plein air. Mais à soixante ans de là, enorgueillis de la victoire et de la paix, jaloux entre eux, et dépourvus de toutes ces fortifications naturelles que les paysans suisses trouvent dans leurs imprenables rochers, les paysans ditmarses furent battus à leur tour par le roi Frédéric de Danemark. Les villes commerçantes de la Hanse jouèrent, du reste, envers les paysans ditmarses, leurs voisins, un rôle aussi mesquin et jaloux, que les villes commerçantes de la Souabe envers leurs voisins suisses. En effet, la grande Hanse aurait mieux fait de tourner au profit des paysans de l'Allemagne septentrionale la redoutable énergie qu'elle sut quelquefois manifester contre les rois et les concurrents scandinaves (1).

D'autres exemples d'une force et d'une violence extrêmes dans la bourgeoisie et dans la classe ouvrière ne sont pas rares même au xve siècle; ainsi en 1507 la puissante ville d'Erfurt, depuis longtemps sous le régime de quatre ouvriers-sénateurs, fut bouleversée par la dictature dispendieuse de l'un d'entre eux. Après son exécution, la direction de la chose publique n'en resta pas moins aux Métiers (c'est-à-dire à la classe ouvrière), et ceux-ci firent rouer vivant un bourgeois médecin pour avoir offensé un fondeur en étain. Mais toute cette énergie allemande fut éparpillée et dépensée en pure perte : l'Allemagne ne put plus être sauvée.

Maximilien Ier, à la fin de ses jours, souilla encore sa réputation par une affreuse dévastation militaire de l'Italie sep-

(1) Soit dit en passant, en 1484 les Hanséates domiciliés à Bergue en Norvége ont beaucoup contribué, par jalousie commerciale, à exterminer le commerce maritime avec le Groënland du nord, qui en même temps, dit-on, fut obsédé par des glaces extraordinaires. En 1484 ils massacrèrent à Bergue, dans un banquet, quarante possesseurs de vaisseaux groënlandais.

tentrionale ; c'est là que son général, le prince d'Anhalt, fit étouffer par la fumée mille habitants de Vicence, réfugiés dans le creux d'un rocher. Les folles prétentions autrichiennes à la suprématie en Italie, où Maximilien acquit en effet le duché de Milan, recommencèrent de plus belle, et la haine internationale fut soufflée de nouveau par l'insatiable désir des souverains régnants d'Allemagne et de France.

VINGT-DEUXIÈME TABLEAU.

La Réforme de la Chrétienté par Luther.

L'Italie à son tour s'était dégradée par le matérialisme le plus abject ; le terrible Nicolas Macchiavel, cet inventeur et professeur du despotisme mis en système, en fut la preuve vivante. Ce diplomate italien rédigea alors avec le plus grand sangfroid du monde, le code épouvantable qui a servi depuis de *credo infernal* à toutes les dynasties de l'Europe.

En Allemagne cette *haute politique* ne pouvait pas manquer de trouver bientôt un favorable accueil chez tant de princes et d'évêques. Les papes romains, dégénérés jusqu'au dernier point, y étaient dignement représentés, non-seulement par le clergé, mais aussi par les universités nouvellement fondées, dont les professeurs se plaisaient à répandre les erreurs les plus immorales. Contre cette armée papale et machiavélique de théologiens il s'éleva pourtant peu à peu une noble et modeste école, sous le nom des *humanistes*, dans le but de faire valoir une morale et une science meilleures par l'étude de l'antiquité païenne des Grecs et des Romains. Le christianisme officiel étant profondément vicié, il ne restait plus qu'à aller puiser la vérité dans la philosophie et dans les beaux-arts d'un monde antérieur au chris-

tianisme. Or, comme pour cela il fallut avant tout pénétrer dans les écrits des païens anciens, on commença d'abord par étudier à fond leur langue et leur littérature si longtemps ensevelies sous les décombres des générations passées et sous l'orgueilleux édifice du monde chrétien. Delà l'origine de Reuchlin, de Vessel, d'Agricola, Allemands célèbres par les recherches de ce genre. Ils avaient beaucoup à lutter contre les professeurs fanatiques de l'académie de Cologne, le dominicain Hogstrate et le juif converti Pfeffer Korn, qui poussèrent leur fureur insensée jusqu'à vouloir prohiber l'étude du texte *hébreu* de la Bible et du Talmud, sous prétexte que la langue du peuple juif, assassin du Christ, ne devait jamais devenir un objet scientifique pour un chrétien *bien intentionné*. En effet, ils firent arracher aux malheureux juifs un grand nombre de livres, pour les livrer aux flammes du bûcher chrétien.

Dans ce temps, Kaisersberg, curé à Strasbourg, Brandt, Fischart (l'imitateur de Lucien et de Rabelais), Hans Sachs (prononcez *Sakse*), cordonnier à Nurnberg, répandirent leur ironie impitoyable, dans des écrits populaires en langue nationale sur beaucoup de choses et d'institutions que la superstition des gens pieux avait regardées comme sacrées.

L'époque des grandes lumières commence, puissamment soutenue par l'imprimerie découverte à Mayence, vers 1440, par Jean Gouttenberg, le docteur Jean Faust ou Foust, et Pierre Scheffer. Contre cette sublime invention, se leva l'école tout entière des académiciens de Cologne, qui, à cause de l'opposition effrénée qu'ils firent aux *lumières* intellectuelles, reçurent le nom peu flatteur d'*obscurantistes* ou amis de l'obscurité intellectuelle. Le célèbre chevalier Uric de Houtten, natif des bords du Mein, lança alors contre eux ses immortels écrits populaires en langue nationale et en langue

latine. Dix-sept fois aussi la Bible avait été traduite en haut-allemand et en bas-allemand. Des prédicateurs aux bords du Rhin, appartenant à la société des frères de la vie commune, tels que Gérard de Grote, Tauler, Thomas à Kempis, avaient déjà enseigné aux Allemands, comme on s'exprimait alors, de faire *leur propre service divin* dans la *profondeur de leurs âmes*, sans être obligés de se salir par le contact de l'Église officielle et dépravée.

Sur ces entrefaites, un tout jeune Allemand, docteur en théologie de l'université saxonne de Wittemberg, Martin Luther, jette enfin le gant à ce redoutable pape de Rome, à ce vicaire de Dieu, à ce maître du genre humain : le jeune Luther brûle publiquement (1520, 11 décembre), la proclamation papale, contenant la condamnation définitive de ses réformes ecclésiastiques. Quelles sont les réformes qu'il réclame? chacune a été proposée par les Vaudois, les Wiclifites, les Hussites; mais leur ensemble produit cette fois un effet immense, un effet plus pénétrant et plus saisissant, un choc plus énorme, parce que jamais l'opinion publique n'avait encore été aussi inflammable, aussi profondément préparée. En outre, ces réformes s'adressent en particulier à ce qu'il y a de plus sacré et de plus sensible dans l'âme allemande, à l'honneur intérieur, à l'honnêteté, au sens du vrai. Luther attaque surtout le trafic des *billets d'absolution*, par lesquels le moine papiste Tetzel, de triste mémoire, venait d'infecter le peuple saxon. Cet émissaire, individu taré, et de mauvaise réputation, avait parcouru les villes et les villages, accompagné d'un crieur public et d'un trompette, et avait vendu pour une pièce d'or, l'absolution d'un parricide, de l'adultère, du vol, bref l'absolution de tous les péchés. Le refrain habituel de ce *marchand des âmes* était : « Quand votre argent aura sonné dans ma caisse, votre âme arrivera droit au paradis. » Jamais il ne disait mot de la nécessité de se repentir, de faire une pénitence intérieure

de sentir de la contrition : voilà ce qui révolta si profondément Luther, et avec lui toute la nation allemande ; qui ne peut ni ne veut prendre à la légère les affaires de sa conscience sacrée.

Du reste, Luther, fils d'un travailleur aux mines, élevé dans un séminaire, puis renfermé dans un couvent des moines Augustins, avait passé une jeunesse laborieuse, pénible, chaste, dans les travaux incessants de l'esprit religieux et de l'intelligence métaphysique. Maintes fois les passions comprimées à outrance s'étaient fait sentir à cette jeune âme si pure, si fougueuse, si violente, sous des formes affreuses : il en était résulté plus d'une fois ce qu'il appela une apparition du démon et des génies de l'enfer. Mais ne croyez pas que ces passions comprimées n'avaient été que des desirs charnels ; au contraire, c'étaient presque toujours des angoisses indicibles pour le salut éternel de son âme, des transes mortelles pour le sort final des âmes des autres, des douleurs poignantes sur la perversité humaine, etc. Un jour il médita, dit-il, sur la bonté infinie de Dieu, qui avait pris la forme et souffert la mort de l'homme pour sauver le genre humain : tout à coup il tremble, il sanglotte, il se tord les mains, il tombe par terre, et avant de s'évanouir il n'a que le temps de s'écrier avec une voix étouffée de larmes : « O mon Père « dans les Cieux, mort pour les pauvres pécheurs, comment « avions-nous mérité ton sacrifice ! et comment pourrions-« nous t'en remercier suffisamment ! » Voilà des tourments comme Luther en sentit.

C'était-là précisément le côté solennel, le côté formidable et sublime à la fois de ce mouvement spirituel. Des millions de chrétiens, hommes, vieillards, jeunes garçons, femmes et petites filles, sont tous soudainement saisis d'une angoisse terrible pour le salut éternel de leurs âmes, d'un regret amer de leurs péchés, d'une reconnaissance indicible envers Dieu

le Fils, qui s'est immolé pour eux. La papauté romaine, ce clergé hautain et accapareur, ces moines fainéants, mendiants, sales et immoraux, tout cela leur paraît tout à coup sous une autre lumière, sous celle des flammes infernales. Les pontifes surtout, même les meilleurs, devinrent aux yeux des réformés autant de démons à figures humaines. Les papes Jean XXIII, de triste mémoire, et Alexandre VI, Borgia, furent sérieusement censés être deux incarnations du prince de l'enfer, de *l'Anti-Christ en personne*. Et certes, cette supposition superstitieuse est bien plus pardonnable que celle qui s'entêtait à soutenir, en dépit du bon sens et de la vertu, que ces deux papes étaient les *vicaires du Christ*. L'excès du mal avait enfin poussé à une crise suprême.

Le jeune moine saxon Martin Luther (prononcez *Louther*), né à Eislèbe, d'une famille de pauvres mineurs, résume en lui à peu près toutes les bonnes qualités du tempérament et du caractère allemand. C'est précisément ce qui rend Luther si intéressant sous le point de vue psychologique. Il possède aussi les faiblesses résultant de ses forces mêmes. Ainsi, nous le voyons doué d'une sagacité intellectuelle rare, d'un essor magnanime de l'âme, d'un courage inébranlable du cœur, mais tout cela pénétré d'un mysticisme religieux, naïf et grandiose à la fois. Luther aime les études métaphysiques, la musique, la poésie, la rhétorique : mais, en même temps, il est renfermé dans les préjugés d'une politique réactionnaire, ou, du moins, cruellement conservatrice : « Le « paysan, dit-il, ne doit point être maltraité par les seigneurs, « mais il doit leur obéir comme à ses maîtres ordonnés par « Dieu ; et quand il egimbe, ils ont le droit, le devoir même, « de le comprimer. » Nous parlerons encore plus tard de cette terrible contradiction, qui seule a empêché Luther de devenir le plus grand de tous les mortels. Il paraît que le souvenir récent des affreuses guerres hussites, faites pour la

plupart par les paysans tchèques, a contribué beaucoup à lui faire déserter la cause des paysans allemands lors de leur grande insurrection. La même faiblesse le conduisit à subordonner la Réforme à tous ces innombrables princes et bourgeois d'Allemagne, qui, après l'avoir flattée et exploitée, finirent naturellement par en abuser bientôt dans leurs misérables vues égoïstes. Ici Luther est au-dessous des grands héros martyrs de la Tchéquie, Jean Huss (prononcez *Houss*) et Jérôme de Prague, et des grands héros martyrs de l'Italie, Savonarole et Campanella, qui tous sont en même temps des hommes politiques. Luther, ce vaillant réformateur de la conscience religieuse, ne comprend rien aux réformes politiques : voilà son défaut, son défaut fatal, qui a coûté cher à la nation. Quant au reproche que les adversaires lui font de la grossièreté de son langage, il ne faut pas oublier que le style littéraire du XVIe siècle en général était plus rude que celui du nôtre. En outre, les grands réformateurs qui ont fait époque, ont naturellement une éloquence extrêmement verbeuse, incisive et violente; ils sont comme d'énormes cascades qui brisent tout obstacle, comme des fleuves gigantesques qui inondent, comme des mers qui débordent : ne veuillez donc pas chercher dans Luther la rhétorique factice de monseigneur l'évêque de Meaux.

Un autre reproche aussi trivial qu'on s'est plu à faire à notre moine augustin, est de n'avoir commencé la réforme qu'en suite de la vieille haine que son ordre, né de l'ordre franciscain, portait à l'ordre dominicain. Il est possible que ce motif y ait joué un rôle accidentel : mais après? en veut-on conclure à l'impureté des intentions de Luther? ou à l'inefficacité de ses actes? L'histoire est là, l'histoire toujours véridique et impitoyable, pour nous dispenser de toute réponse à de pareilles futilités.

Ainsi donc, Martin Luther entreprit son énorme tâche

dans l'unique but de replier les consciences distraites sur elles-mêmes, de fortifier les cœurs fatigués du cérémonial et du clinquant de l'Église, de redresser les intelligences courbées sous l'insupportable fatras du mensonge scholastique, et de les tourner vers la divinité chrétienne. Luther a dit lui-même : « Je me crois destiné à consommer une fois pour toutes ce « que Thomas à Kempis et Jean Huss ont écrit et prédit. « Amen. » De là aussi cette énergie sévère et sérieuse qui, s'attendant à tout moment à être appelée à monter sur le bûcher de son grand prédécesseur bohème, veut encore profiter du peu de temps qui lui reste, pour prêcher la parole de Dieu.

En 1516, parut le livre d'un chevalier de l'ordre Teutonique *sur la théologie allemande*, accompagné d'une préface de Luther; en 1517 (31 octobre), suivit la série de ces célèbres thèses, par lesquelles Luther conteste au pape le pouvoir d'envoyer au paradis les âmes les plus perverties, moyennant une rétribution en argent comptant payée aux receveurs de la caisse pontificale. Alors un cri immense de surprise et d'admiration retentit par toute l'Allemagne : ce docteur de l'université de Vittemberg venait de prononcer le grand mot qui devint promptement le mot d'ordre et de ralliement.

La vieille digue était coupée par la main hardie d'un jeune moine chaste et savant, exténué par de longues études et d'indicibles prières, corporellement affaibli par les mortifications de sa chair et les angoisses de son âme, mais en même temps puissant d'esprit et fort de cœur. Les vagues populaires se précipitèrent alors contre le *Rocher de Saint-Pierre*, et ce rocher ne demeura plus inébranlable.

En 1518, Luther fut cité à comparaître devant la cour de Rome même; il ne s'y présenta point. Un pieux pèlerinage lui avait fait connaître l'abîme aussi périlleux que scandaleux

de l'Italie papale; ce voyage paraît avoir laissé dans son âme terrifiée des souvenirs affreux et vraiment fébriles. Chaque fois qu'il parle de l'Italie papale, il se sert des expressions les plus amères: « C'est un pays de démons et de Satan, « écrivit-il plus tard dans une de ses lettres; un beau pays, « avec un beau ciel et de beaux arbres: il y a là des palais « magnifiques et des cathédrales superbes, mais tout cela « n'est que comme les pommes du désert dont nous parle la « Sainte Bible; c'est comme les pommes de Gomorre près la « mer Morte, gentil et joli à l'extérieur, mais au-dedans rien « que des cendres et de la pourriture. Gare ton âme, mon « ami, quand tu vas parcourir l'Italie. » Le pauvre jeune homme y avait pourtant mis toute la bonne volonté possible; à chaque tombeau d'un saint, à chaque relique il s'était arrêté: il avait monté sur ses genoux les marches du Vatican. Certes, sa pauvre âme, préoccupée du salut éternel, n'était pas faite pour comprendre le bon côté de l'Italie renaissante; et quant au côté détestable, il ne lui devint que trop sensible par l'aspect de cette splendide cour pontificale de Rome chrétienne, où en effet, les papes et les prélats ne paraissaient être que les incarnations nouvelles des Caligula, des Néron, des Vitellius, des Commodus, des Séjan, des Narcisse, des Tigellin, des Eprius, et de tant d'autres âmes damnées de Rome antique.

Ainsi donc, au lieu d'aller encore une fois dans ce *pandemonium pire que païen*, comme il l'appelle, le moine saxon se présente à la diète de Mayence, et là, protégé par le vieil empereur Maximilien Ier (qui dit en souriant au prince électeur de Saxe: « Ne me brûlez pas cet homme, il faut le tenir « sous main pour le lâcher contre le pape quand il sera « temps »), il entre en discussion avec Thomas de Gaëte, ambassadeur romain. Ce haut fonctionnaire de l'Église, personnage fort orgueilleux, s'en alla en disant: « Quant à moi,

« je ne parlerai plus à cette bête allemande, qui a des yeux « profonds et des idées merveilleuses. » Du reste, le pape occupé surtout du choix d'un nouvel empereur, ne fit pas encore grande attention à Luther.

Enfin, en 1519, le vieux Maximilien mourut du chagrin d'avoir été forcé de rester en voiture pendant toute une rigoureuse nuit de janvier devant les portes d'Insbrouk (Tyrol), par les bourgeois de cette ville, irrités contre les employés de l'empereur. Encore un bel exemple du désordre intérieur de ce fameux empire allemand!

Maximilien Ier a laissé quelques mots bien piquants : « Le roi d'Espagne, disait-il, est un roi des *hommes*, ses « sujets ne lui obéissent que dans les choses justes; le roi « de France est un roi des *ânes*, ses sujets portent et sup- « portent tout ce qu'il leur impose; le roi d'Angleterre est un « roi des *anges*, ses sujets lui obéissent volontiers parce qu'il « ne veut que le bien; moi, je suis roi *des rois*, mes sujets « ne m'obéissent que quand cela leur plaît! » Un jour il trouva sur le mur de son château deux vers inscrits : « Du temps, « qu'Adam coupait du bois, et Eve filait du chanvre, où était « alors le premier gentilhomme? » Maximilien, très-occupé de recherches sur la généalogie de sa dynastie, y répliqua sur-le-champ par la strophe suivante : « Moi, je suis comme « tout autre individu, mais le bon Dieu m'a octroyé des « honneurs. »

Le prince-électeur de Saxe, Frédéric-le-Doux, fut déclaré vicaire ou lieutenant-général de l'empire, et le pape Léon X même le flatta. De cette manière, le jeune réformateur saxon gagna du temps pour une deuxième discussion théologique, dans laquelle il combattit, avec les docteurs Bodenstein-Karlstadt et Philippe Mélanchton contre le fameux sophiste Eck, qui, bien que peu estimable sous d'autres rapports, eut pourtant le mérite de découvrir, avec beaucoup

de pénétration d'esprit, dès cette première entrevue, le danger intérieur de la nouvelle doctrine luthérienne. Le moine augustin ne cessa de soutenir, comme l'avait fait déjà saint Augustin, que l'âme humaine, entièrement incapable depuis le péché d'Adam, ne peut aspirer au salut céleste qu'en s'abandonnant sans retard à une croyance aveugle en la parole de Dieu. Mais, pour être impartial, on doit aussi reconnaître que cette terrible doctrine, qui veut éteindre la libre volonté individuelle tout entière, a été comme un contre-poison temporairement nécessaire de la nonchalance ou plutôt de la paresse avec laquelle la chrétienté s'était habituée à confier le soin de son salut éternel à l'entremise spirituelle des papes et des prêtres. Cette horrible destruction de la libre volonté personnelle chez Luther a cependant cela de singulier qu'elle porte en elle le remède. « Abandonne-toi, dit-il, « entièrement à Dieu le Christ, crois aveuglément à la Bible, « et en même temps tu te seras retrouvé entièrement fortifié « et retrempé, et tu marcheras droit devant le Seigneur. » Voilà, en effet le point capital où cette doctrine, d'abord liberticide, tourne immédiatement à la recréation individuelle, à la renaissance personnelle, bref, à l'activité la plus puissante. De là, sans doute, l'origine théorique de l'immense essor politique, scientifique, commercial et industriel des peuples réformés. La Hollande, l'Angleterre et la Scandinavie des XVIe et XVIIe siècles ont puisé dans le protestantisme leur magnifique développement. Quant à la croyance aveugle en la Bible, elle nécessita aussitôt les recherches les plus érudites, les plus savantes, les plus sagaces, dans le texte biblique et dans les langues anciennes; par conséquent aussi, dans l'histoire et dans l'essence même de l'antiquité. Or, en étudiant à fond son passé, l'homme commence à mieux comprendre son présent et à préparer l'avenir. Quant aux mœurs, elles devinrent, sans contredit, au commence-

ment, plus pures chez les protestants, débarrassés de tout ce fatras séculaire dont l'Eglise romaine avait eu soin d'entourer les consciences individuelles. La fatale *rémission des péchés* par le prêtre romain ne pouvait plus tenir pas égal avec l'énorme force des âmes émancipées de l'autorité papale. De là naquit aussi, par un contre-coup fort singulier au premier coup d'œil, mais inévitable au fond, l'immense mouvement de la liberté de la volonté, des idées, de la parole et de la presse, conséquences nécessaires, auxquelles le bon Martin Luther n'a jamais pu penser, lui qui, jusqu'à sa mort, a suivi son saint Augustin en niant le *libre arbitre de l'homme.*

Plus tard, il est vrai, cette rapide amélioration morale et intellectuelle des protestants se ralentit un peu dans les masses : c'est là la décadence du protestantisme, qui ; comme toute autre révolution religieuse, morale et politique, a eu son mouvement ascendant, son apogée et son mouvement descendant. Mais alors, absorbant les sentiments et les réflexions des païens les plus nobles et les plus intelligents, et se pénétrant des idées nées des études scientifiques de la nature, le protestantisme a enfanté la plus longue série des philosophies modernes. En France, la forme protestante fut comprimée et écrasée par le canon et le bourreau ; mais son immortel principe survécut pourtant et mena à main lente et sûre le vieil édifice social jusqu'à l'affranchissement des États-Unis d'Amérique, et, bientôt après, à la proclamation de la première république française. A dater de ces deux événements universels, qui, bien que séparés par la distance de plusieurs années, ne font qu'un, la nécessité urgente d'une réforme fondamentale de la société tout entière a été mise hors de doute. Ni la réforme *théologique* seule, ni la réforme *politique* seule ; c'est de la réforme *sociale* qu'il s'agit pour notre époque.

L'Allemagne, cette noble patrie des empereurs ghibelins

et de Luther, ce champ sanglant de la guerre de Trente-Ans, a assez travaillé et souffert, pendant sept siècles et demi, pour savoir enfin à quoi s'en tenir vis-à-vis de toute autorité despotique étrangère à l'esprit et aux besoins de l'homme. Elle s'est prêtée à cette énorme série d'expériences, aussi douloureuses que gigantesques, au profit du genre humain. Le paganisme de l'antiquité classique, le judaïsme, le catholicisme, le protestantisme, le scolasticisme, le métaphysisme et le diplomatisme; tous sont venus, l'un après l'autre, sur le théâtre de notre globe, chacun avec la prétention de donner le dernier mot de l'humanité, et ils sont tous descendus, l'un après l'autre, sans remplir leurs orgueilleuses promesses; la nation d'Allemagne a l'honneur d'y avoir figuré comme acteur et spectateur à la fois. Maintenant, quand les temps seront accomplis, cette nation sera appelée à coopérer de toutes ses immenses forces à l'ouverture d'une Nouvelle Époque, d'un Nouveau Monde; et, si je ne me trompe, elle y est prête sous tous les rapports.

En 1519, Martin Luther, encouragé par l'adresse des Hussites tchèques réclame aussitôt, comme eux, l'eucharistie sous les *deux espèces* (vin et pain), et écrit ces célèbres paroles : « Le grand Dieu des vrais chrétiens n'a pas voulu plus « longtemps laisser impunie la tyrannie papale qui, il y a « cent quatre ans, avait brûlé vivant notre cher Jean Huss « de Bohème, et jeté dans les eaux du Rhin les cendres de « ce bien-aimé martyr, avec la terre même retirée de des- « sous son bûcher à la profondeur de six pieds. L'heure « vient de sonner où le Seigneur des vivants et des morts « vengera cet horrible crime ; et je vous dis que le sang inno- « cent de Jean Huss de Bohème étouffera le pape. »

L'académie des humanistes, aussi savants que libéraux, Erasme le Hollandais surtout, et son ami, le libraire-éditeur

Frobène à Bâle, répandent en masse les écrits de Luther. Le chevalier allemand Ulric de Houtten, lance une brochure sublime, populaire et d'un succès immense, intitulée : « *O « sainte Liberté, réveille-toi !* » qu'il fait suivre d'une foule d'autres qui inondent l'Allemagne, la Suisse, la Hollande, la Flandre. Un autre chevalier allemand, François de Sikingue, offre à Luther pour asile ses châteaux forts (*bourgues*), sur les forêts montagneuses du Rhin, près Kreutznack et Kaiserslautern, et fait de sa bourgue principale, la célèbre Ebersbourg (c'est-à-dire *Château du sanglier*), un centre de la propagande la mieux dirigée. Il y tient une cour aussi chevaleresque que savante et en fait le rendez-vous de tous les progressistes; on y discute le plan d'une réorganisation de l'empire, on y écrit et imprime à la fois ; et l'importance de ce chef-lieu de la sainte insurrection devient telle, que le peuple lui donne le nom expressif de l'*hôtellerie de la justice suprême*.

Soutenu par cette fleur de la chevalerie allemande, qui déteste également la papauté romaine et les innombrables principautés de l'empire, Luther publie ses célèbres écrits : « *La captivité babylonienne de l'Eglise* » et « *A la noblesse « chrétienne de la nation allemande.* » Dans ces immortelles brochures, imprimées en langue allemande pour le bas peuple, en langue latine pour les classes privilégiées, Luther apostrophe rudement le pape Léon X de Médicis, bien moins criminel que la plupart de ses prédécesseurs, grand seigneur italien, doux, affable, artiste, éclairé, mais dépourvu de tout sens moral, de tout amour du vrai, de toute austérité de conduite, excessivement somptueux aux dépens de ses tributaires chrétiens, et inclinant vers le côté frivole de Rome païenne; bref, un caractère diamétralement opposé à celui de Luther.

Qu'on se représente un peu ce personnage brillant, païen

à la façon d'Horace et d'Ovide, lisant la phrase suivante : « Moi, Martin Luther, moine allemand de l'ordre de St-Augus- « tin, je t'appelle encore une fois par ton nom, ô pontife Léon, « après t'avoir écrit une lettre de réconciliation révérencieuse; « Léon X, je t'appelle, toi, pape, tu n'es plus le très-saint ; « tu es le plus grand de tous les pécheurs ! Qui t'a donné le « formidable pouvoir de te placer au-dessus de notre Dieu « et d'enfreindre ce qu'il a ordonné?... Qui t'a permis d'ap- « prendre aux chrétiens à être fourbes et parjures, traîtres et « assassins ? Qui t'a autorisé, Léon, lion rugissant qui rôdes « autour du troupeau du Christ, à ruiner les âmes et les « corps de cette noble nation allemande qui, de tout temps, « a été fidèle, constante et généreuse ? etc., etc. » Le chevalier Ulric de Houtten écrit : « Princes, gentilshommes, bourgeois « et paysans d'Allemagne, ouvrez largement vos yeux et vos « oreilles : un de vos chevaliers qui vous aime vous conjure, « pour l'amour du Christ et de la vérité, de sauver votre âme « immortelle et votre honneur national. Léon n'est pas pape ; « il n'est que l'évêque de Rome, et nous sommes Allemands, « longtemps vaincus par les Romains anciens, mais, plus « tard, nous sommes devenus leurs vainqueurs. Être quel- « quefois vaincus par les braves Romains de l'antiquité n'a « pas été grand déshonneur ; mais ceux du pape, que sont-ils « au fond ? Ils sont amollis par le luxe des papes, une légion « de femmes sans courage et sans vertu ; et vous vous cour- « bez sous leur joug ? Debout ! Allemands, debout ! Nos mots « d'ordre doivent être : *liberté chrétienne* et *honneur alle- « mand*, etc. »

La question engagée sur ce ton-là, offrit à l'empereur Charles V, petit-fils de Maximilien Ier, la meilleure occasion d'achever l'œuvre interrompue des immortels empereurs ghibelins. Mais ce Charles-Quint était un personnage sans élévation de cœur et d'esprit ; doué d'une intelligence purement

diplomatique, et gâté par une éducation pédantesque; il ne comprit rien à la réforme luthérienne qui, au fond, avait alors quelque chose de poétique et de magnanime. Charles-Quint, il est vrai, était aussi éloigné de toute espèce de politique aventurière et bizarre, et jamais il n'a eu l'idée de son grand père, *de se faire élire pape !* Le vieux Maximilien avait déjà gagné les voix de plusieurs cardinaux par la promesse d'un cadeau de trois cent mille ducats. Du reste, le pape Jules II, successeur du criminel Alexandre VI, était tellement guerrier, toujours en cuirasse et à cheval, que l'idée de l'empereur Maximilien, de prétendre à la tiare, parut en quelque sorte justifiée.

Quoi qu'il en soit, Charles-Quint ne possédait pas le coup d'œil de Constantin-le-Grand. Celui-ci se faisant premier empereur chrétien, avait changé la face du monde romain; de même Charles, se plaçant à la tête de la réforme, aurait avancé le grand mouvement humanitaire en Allemagne, en Hongrie, en Bohème, en Espagne, aux Pays-Bas, et en Italie même; il a préféré l'enrayer partout.

En 1521, Luther est cité à s'expliquer devant la diète de Vorms. Ses amis saxons lui rappellent le bûcher du grand martyr tchèque, Jean Huss, et celui, plus récent encore, du grand martyr Savonarole qui, le 23 mai 1498, avait été brûlé vivant en Italie. Mais le moine saxon leur répond : « Chers frères, je dois à mon Christ d'aller à Vorms, quand « même ses adversaires auraient allumé un immense feu « depuis la ville de Wittenberg jusqu'aux bords du Rhin; je « suis prêt à me précipiter dans la gueule béante de Satan, « pour confesser l'honneur de mon Dieu. » Luther, toujours intrépide et fougueux, ne cède pas non plus devant les exhortations réitérées aux environs du Rhin, et à celles du chevalier Frantz de Sikingue, qui lui offre un refuge dans ses châteaux, il réplique ces célèbres paroles : « Les démons de l'enfer

« seraient-ils aussi nombreux à Vorms qu'il y a là de tuiles « sur les toits, je devrais de même m'y présenter. » Alors il compose les paroles et la musique du grand et beau cantique : « *Notre château fort, c'est Dieu;* » et son arrivée dans la ville impériale est saluée par plus de trente mille spectateurs.

Le 18 avril 1521, à la porte de la vaste salle, le vieux général impérial George de Froundsberg dit, en lui frappant sur l'épaule : « Mon pauvre petit moine, te voilà maintenant « prêt à faire un pas, plus terrible que ma plus terrible « campagne; mais marche la tête haute, mon brave, car si « ta cause est juste, le grand Dieu sera à ton côté. » Le moine prononce un long discours en allemand; il le répète en latin pour se faire comprendre par Charles-Quint, qui sait le latin, l'espagnol, le français, l'italien et le bas-allemand, mais non le haut-saxon. Charles, menacé par François Ier de France, son ancien compétiteur à la couronne impériale, et par les municipalités espagnoles prêtes à s'insurger, trépigne d'impatience, et crie à Luther : « Vite, dépêchons : « exprime en peu de mots ton opinion tout entière. — La « voici, répond le moine; telle que je la dois à Votre Ma- « jesté Impériale; je ne révoquerai aucun mot de ceux que « j'ai avancés, si mes adversaires refusent toujours de me « réfuter par l'Evangile et par un raisonnement clair et sim- « ple. Je n'ai pas de confiance dans les papes et dans les « conciles, qui ont trop souvent prononcé des erreurs. Ma « conscience n'appartient qu'à Dieu; je ne puis rien révo- « quer. *Ainsi donc, encore une fois, et une dernière fois « pour toutes : me voilà, je ne saurais dire et faire autre- « ment : que Dieu me soit en aide.* Amen ! » Ces paroles finales de sa glorieuse allocution sont devenues célèbres.

La chaleur dans la salle avait été telle, et les efforts du jeune orateur pour se faire comprendre pendant cinq heures, avaient été si grands, qu'il s'en alla tout pâle, inondé de

sueur, et avec une extinction de voix. Mais la chevalerie allemande, présente dans la salle, et même plusieurs des princes régnants, manifestèrent déjà tout haut leur assentiment ; un corps d'élite de quatre cents gentilshommes sous les ordres de Siking, avait juré de le protéger par leurs sabres, et on trouva par-ci, par-là, des morceaux de papier portant le mot fatal *Bound-Schouh* (le nom de la terrible société demi-secrète dite *du Soulier des Paysans*). Éric, le vieux duc de Brunsvic, racontent les chronistes, lui envoya immédiatement après la séance un pot d'argent rempli de la meilleure bière de Brunsvic, avec ces mots : « Celui-là vient « de parler comme nous ne l'avons jamais fait dans nos ba- « tailles les plus sanglantes ; qu'il boive donc à sa santé et à « l'honneur de notre Dieu ! » Luther reçut ce don amical dans son auberge, et fit répondre : « Le cher duc a pensé « aujourd'hui à mon pauvre corps ; que le Seigneur Christ « pense aussi un jour à l'âme du duc sur son lit de mort. » On dit que le duc Éric s'est rappelé avec bonheur ces mots simples et vrais à son heure suprême.

Le moine saxon fut déclaré au ban de l'Empire, mais Charles-Quint, diplomate avant tout, et préoccupé des affaires politiques, le renvoya sain et sauf à l'université de Vittenberg. « Je ne veux pas imiter mon prédécesseur Si- « gismond, répéta-t-il à plusieurs reprises, nous verrons « ce qu'il faudra faire après. » Plus tard, il est vrai, Charles a exprimé des regrets de ne pas l'avoir fait tuer comme Jean Huss et Jérôme de Prague.

En même temps George, duc de Saxe, insistant avec fermeté sur le maintien du sauf-conduit, s'écria : « Que le « bon Dieu nous préserve de recommencer ici les maux et « l'infamie dont l'Allemagne a été abreuvée, il y a un siècle, « en suite de l'exécution des docteurs bohèmes. » Le prince électeur de Saxe, Frédéric, le fit mettre en sûreté dans son

vieux château fort de Vartebourg, au pied de la forêt montagneuse de Thuringe. Dans cet asile, Luther traduisit en allemand la plus grande partie de la Bible, non sans d'énormes souffrances de l'âme et du corps, dont la cause principale était évidemment l'effort suprême qu'il faisait pour se séparer à tout jamais de l'autorité spirituelle de l'Église et de la scolastique. Dans son cabinet de travail de la Vartebourg, aux sombres reflets de sa lampe noctune, Luther a eu ses affreuses hallucinations fébriles, qu'on désignait alors sous le nom d'apparitions infernales et tentations diaboliques. Ce réformateur n'a pas été brûlé vivant, ni torturé même par les mains de la Sainte Inquisition; mais il a peut-être plus souffert dans ses terribles visions, qui se répétaient de temps en temps jusqu'à sa mort, que Jean Huss dans les flammes de son bûcher. Luther était très-mystique et plus poétique que son noble prédécesseur.

Voyez maintenant les événements les plus grandioses, les plus terribles, les plus bizarres se précipiter, et en quelque sorte se condenser dans l'espace de peu d'années.

L'Allemagne est debout. Ses princes régnants sont jalousés depuis des siècles par les barons ou chevaliers indépendants, propriétaires de quelques châteaux ; les uns comme les autres sont en lutte contre les villes et les villages; tous, sans exception, sont profondément agités par les idées parties de l'université de Vittenberg. Toutes les passions politiques et domestiques sont surexcitées : l'ouragan et le tremblement de terre se promènent à travers les populations en émoi.

Tous les rangs féodaux veulent se rendre indépendants de la cour romaine ; partout on dit et écrit : « Nous avons jadis « gouverné à Rome, puis Rome nous a gouvernés ; rompons « enfin tout lien entre elle et nous, et que l'Allemagne se « gouverne elle-même. » Mais comment ? voilà la difficulté.

Alors éclate de nouveau une insurrection des paysans, plus

formidable que toutes les précédentes. Le long du Rhin, depuis ses sources neigeuses aux Alpes, jusqu'aux cascades de Schaffouse, et de là jusqu'à la mer Hollandaise ; depuis la Forêt-Noire jusqu'aux Vosges, aux bords du Mein, et de là aux vallées de la forêt de Thuringe ; en Autriche, au Danube et aux Alpes, jusqu'aux frontières des Magyars et des Slaves, partout on n'entend que le cri de liberté et de justice. parmi les millions de serfs et de vilains allemands.

La grande guerre des Paysans, la Jacquerie d'Allemagne, va recommencer. « La mort aux châteaux, la paix aux ca- « banes, » tel est le mot d'ordre. Pour expliquer cette haine sauvage, veuillez vous souvenir des souffrances morales et matérielles qu'ils ont eues à endurer, surtout depuis la chute de la grande dynastie ghibeline, qui elle-même déjà n'avait pas assez compris ce que l'oppression de cette classe fondamentale de l'Empire, engendrerait un jour de malheurs. Le sort du paysan allemand, jadis homme libre et soldat conquérant, était descendu au niveau du paysan gaulois et slave, sous la férule des seigneurs allemands émigrés. Le paysan chrétien des Gaules, au moins, n'avait jamais connu de liberté individuelle ; le paysan slave et livonien, nouveau converti, avait fini par courber sa tête sous le glaive des envahisseurs chrétiens venus de l'Allemagne. Mais le paysan de race allemande, au cœur même de sa patrie, lui qui, sous la bannière impériale, avait versé son sang victorieux en torrents sur la terre d'Italie et de Slavie, contre les Guelfes, romains et milanais, les Polonais, les Hussites tchèques et les Scandinaves, ce paysan allemand se trouva au XVIe siècle déshérité et exploité, honni et conspué par les barons et les prélats d'Allemagne même, et il n'y avait plus de différence entre lui et les Bagaudes ou les Jacques Bonhommes de la France. Jour par jour victime innocente des impudentes querelles et des luttes sanglantes entre ses princes, ses sei-

gneurs, ses bourgeois et ses prélats, il eut enfin l'idée d'y participer pour son propre compte. Trente ans de larmes et de tortures s'étaient écoulés pour lui depuis la compression de la première levée de boucliers du *boundschouh*, en Alsace, à Sléstadt, en 1493, c'est-à-dire cinq ans avant le supplice du grand martyr démocrate Savonarole, en Italie. Voyez maintenant surgir les successeurs des chefs de l'insurrection de 1513, et comme en 1513 en Brisgau (Bade), ils avaient combattu sous les ordres secrets de Jost Fritz, le meunier Jérome, *au cheval blanc et au manteau blanc*, Jeurg d'Oulm, *au cercle de fer*, Kilian Ratz, *à la médaille d'or*, et autres, de même se lèveront cette fois le chevalier Florian Geyer, l'aubergiste Metzler, Haus de Thalheim, Materne Feuerbackler et autres, sous l'instigation et le commandement du chevalier François de Sickingue et des docteurs Vendel Hippler (prononcez *Vindle*), Thomas Muntzer et Andrée Bodenstein dit Karlstadt.

Un tyran allemand de la pire espèce, l'infâme Ulric, duc du Vurtemberg, avait hâté l'explosion de cette guerre sociale. En 1516, ce misérable, aussi débauché que sanguinaire, aussi parjure que prodigue, avait fait une guerre des plus injustes aux chevaliers de Houtten, célèbre famille franconienne. Souillé d'un double adultère et d'un assassinat, et attaqué par les vaillantes brochures du grand chevalier Ulric de Houtten (ami de Martin Luther), il simula un repentir sincère et promit au vieux Maximilien Ier d'octroyer aux bourgeois, aux barons et aux villageois coalisés, beaucoup de libertés, qu'il rompit aussitôt pour assouvir sa vengeance. Il fit si bien, que, au dire des chroniqueurs, *le pays tout entier eut l'air d'un abattoir ou d'une boucherie;* il arrache les yeux à chaque paysan qui vient de déposer les armes, et tue le chef Bréning, vieillard de soixante ans, par des tortures qui auraient été admirées chez les Mongols

même (1). Les paysans de Vurtemberg, voisins des républicains suisses, appartenant à la tribu alamane, comme ceux-ci, et depuis longtemps prêts à s'incorporer dans la Confédération suisse, croient enfin le moment venu. En 1522 ils arborent, dans le district du Hégan, le *Soulier d'Or*, comme drapeau, avec l'inscription : « Qui aspire à la Liberté, doit suivre ce rayon « de soleil. » Ils sont comprimés. En 1524 ils recommencent pour succomber de nouveau ; mais au printemps de 1525 ils mettent tous la main à l'œuvre, et se rangent, au nombre de dix-huit mille hommes, sous le chef Baldringer, dans le Hégan et l'Allgan, pour expulser l'abbé de Kempten, despote avare et sanguinaire. Les paysans bavarois refusent cependant toute participation, et la confédération des villes de Vurtemberg, dite la Ligue de la Souabe, aussi ennemie du duc que des paysans, leur oppose une armée nombreuse de lansquenets, sous les ordres d'un papiste enragé et hobereau orgueilleux, Georges de Valdbourg, qui jure de *noyer tous les paysans dans leur sang*. Cet aristocrate perfide, assiégé à Veingarte (c'est-à-dire *Aux Vignes*), trompe ces malheureux par des promesses fallacieuses, et s'échappe. Les paysans du reste fort modérés, n'exigent que la convocation d'une commission, à laquelle ils soumettront leurs demandes rédigées en douze articles. Cette commission doit être composée du frère de l'empereur, l'archiduc autrichien Ferdinand (âme damnée et instrument aveugle dans la main du clergé), du prince électeur Frédéric de Saxe (protecteur de la Réforme), de Luther lui-même, de Mélanchton et de quelques autres prédicateurs réformés.

(1) Il le fait bâtonner sur le dos, sur le ventre, et sur la plante des pieds ; lui fait arracher la peau et plusieurs membres avec des tenailles rouges, les baigner dans l'eau-de-vie et y mettre le feu ; puis le fait guérir par ses médecins pour le soumettre de nouveau aux mêmes tortures, et enfin décapiter,

Voici leurs célèbres Douze Articles, vrai chef-d'œuvre du bon sens populaire et de l'intelligente direction supérieure :

1. Les paysans de l'empire d'Allemagne choisiront eux-mêmes leurs prédicateurs, qui prêcheront la parole de Dieu pure et évangélique :

2. Les paysans ne paieront que la dîme ordonnée par Dieu, pour subvenir au soutien de leurs prédicateurs, de leurs pauvres et de la localité municipale ;

3. La servitude, contraire à la volonté de Dieu, n'existera plus ;

4. Liberté de la pêche et de la chasse ;

5. Liberté du bois ;

6. Diminution des services forcés et des prestations en nature ;

7. Les paysans tiendront aux seigneurs par un traité libre et légalisé ;

8. Diminution de l'impôt seigneurial, afin que les paysans n'aient plus besoin de verser tout le revenu de leur travail dans la caisse des seigneurs ;

9. Rédaction d'un code simple et intelligible ;

10. Quiconque se sera injustement approprié des biens communaux, les rendra à la commune villageoise ;

11. La taxe *de la mort* (c'est-à-dire l'argent payé aux curés en cas de décès) cessera, afin que les veuves et les orphelins ne restent plus à découvert ;

12. Ces Douze Articles ne seront retirés, que quand les adversaires en auront démontré la fausseté selon la Bible.

Grand fut l'ébahissement des aristocrates à la présentation de ces lignes ; grande aussi leur hilarité à l'idée, bizarre en effet, de placer dans la commission le réformateur Luther à côté de l'archiduc catholique Ferdinand. Luther subit ici le sort terrible de tout homme qui, ayant proclamé un principe,

n'en veut la réalisation qu'à moitié. D'un côté, il écrivit aux seigneurs et aux princes : « Vous seuls êtes les instigateurs « de toutes ces révoltes, vous seuls avez exaspéré la basse « classe par des extorsions injustes, pour subvenir à votre « luxe. » De l'autre côté, Luther crut sérieusement à l'impossibilité de dégrever le redevable, et à la nécessité de souffrir ici-bas pour mériter le paradis là-haut; triste thèse qu'il justifia sans peine par les paroles de saint Paul, adressées aux esclaves chrétiens. Irrité par le mouvement insurrectionnel des anabaptistes du docteur Thomas Muntzer qui rejette toute autorité politique, et tremblant à la seule idée de voir éclater une jacquerie allemande à la façon de la jacquerie hussite, il répond au baron d'Einsidel, qui lui demande si le despotisme exercé envers des paysans mérite le nom d'un péché ? « Non, au contraire, vous avez le droit *de charger « et de surcharger* les épaules du paysan, afin qu'il ne « regimbe pas. » Aux délégués des paysans il répond : « L'autorité politique est quelquefois injuste, mais cela ne « vous regarde point; vous n'avez pas le droit de vous y op- « poser les armes à la main; Dieu seul punira les coupables « qui vous font du mal. »

Martin Luther, profondément convaincu de l'existence du mauvais principe, ou démon en personne, combattit en même temps le papisme et la démocratie, qui étaient à ses yeux deux productions également infernales. En Thuringe, il avait déjà rencontré un adversaire redoutable, le docteur Thomas Muntzer, jeune homme d'une rare beauté et d'une éloquence entraînante, un véritable puits de science, comme Luther même a eu la franchise de l'avouer plus d'une fois. Thomas Muntzer, né au milieu des montagnes du Hartz, lui reproche *d'expulser l'esprit de la Bible et de n'en donner aux chrétiens que la lettre morte*. Nicolas Storck, fabricant de drap et maître spirituel de Muntzer, prêchant l'Évangile

où la nouvelle Église, s'entoure comme Jésus-Christ de douze apôtres et de soixante-douze disciples, et ne permet le baptême qu'aux personnes d'un âge avancé, l'enfant nouveau-né étant physiquement incapable de comprendre la valeur sanctifiante de cette action symbolique. De là le nom *Anabaptistes*, c'est-à-dire ceux qui baptistent deux fois. Chassés de la ville industrielle de Zvickau (Saxe), ils se retirent à Vittenberg, et le docteur Bodenstein, dit Karlstadt, les protége. Celui-ci se marie, ainsi que Bernhardi, élève de Luther, et ils dirigent un mouvement insurrectionnel, qui, à l'imitation des Hussites efface les tableaux et brise les images de toutes les églises du canton.

A cette nouvelle, Luther frissonne d'horreur et en s'écriant : « Malheur! malheur à ceux qui poussés par Satan « s'attaquent aux choses sacrées! » il descend rapidement de son asile de Vartebourg et prononce pendant huit jours des sermons foudroyants contre « l'enfer qui vient d'entrer dans « le bercail du Christ, pour y appliquer à la chair la liberté « divine. » Alors, le parti modéré reprend le dessus ; beaucoup de princes régnants et de républiques municipales s'y joignent. En 1523, les bourgeois de Magdebourg, Stettine, Dantzig, Riga (aujourd'hui capitale de la province allemande de la Russie), Francfort-sur-le-Mein ouvrent les portes de tous leurs couvents, et remplacent les curés par des *ministres*, c'est-à-dire des prêtres protestants mariés. Le jeune prince landgrave Philippe de Hesse, le prince électeur de Saxe, Albert de Hohentzollern, le grand-maître de l'ordre Teutonique dans la Prusse baltique, se déclarent, avec tous leurs sujets, pour Luther. Le roi d'Angleterre, Henri VIII, homme despote et bizarre, en fait autant, mais évidemment dans un but égoïste, et Luther se voit obligé de l'attaquer par la presse.

En Suisse, Ulric Zvingli, homme brave et intelligent,

avait déjà, en 1516, prononcé des discours réformistes. Trois ans après, il réforme, à l'aide du conseil municipal, la ville de Zurich. Le réformateur suisse aussi se marie, et devient le chef de toute la Suisse progressiste. Bientôt arrive Thomas Muntzer, expulsé de Vittenberg; mais les excès immoraux de quelques-uns de ses adhérents, à Saint-Gall, appelés les Millésiens ou ceux qui annonçaient le règne de Dieu descendu sur terre, le font chasser, et Zwingli en condamne plusieurs à être noyés. Le prophétisme des somnambules religieux tel qu'il se trouve décrit, il y a des milliers d'années, dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau, avait souvent éclaté pendant tout le Moyen Age à chaque grand mouvement national (les Albigeois, les Vaudois, la Pucelle d'Orléans, etc.) : cette fois l'évolution luthérienne en fournit un motif plus que suffisant. Nous rencontrerons plus tard une autre forme d'aliénation nerveuse et cérébrale, sous le nom de sorcellerie ou de démonomagie. L'âme humaine est toujours et partout la même, et il ne faut pas s'étonner de l'apparition de ce somnambulisme prophétique, isolé ou en masses, chez les Mogols païens du désert, chez les Indiens, chez les Grecs anciens, chez les Syriens, chez les premiers chrétiens martyrs, chez les danseurs de Saint-Guy, chez les quakers, chez les shakers, chez les mormons et chez tant d'autres sectes fanatiques. Quant à la supercherie qu'on se plaît à leur reprocher, elle n'existe jamais en général; tous les partis, les plus vils comme les plus sublimes, ont leur somnambulisme prophétique et religieux, aussitôt que l'agitation des âmes est arrivée jusqu'à l'état extatique du système cérébral et ganglionaire; il y a là des gens élevés par l'Église au rang de ses saints, à côté de gens déclarés imposteurs par elle, mais au fond les uns valent sous ce rapport autant que les autres.

Luther et Zwingli n'ont jamais pu être d'accord, malgré

les efforts de réconciliation du prince Philippe de Hesse. Le Suisse, homme courageux, mais doux, sans passions violentes, et sans talent mystique, interprétait les paroles de Jésus : « ce pain EST mon corps et ce vin EST mon sang, » d'une manière allégorique, c'est-à-dire par : « Ce pain *signifie* mon corps et ce vin *signifie* mon sang ; » tandis que le Saxon, en maintenant le sens littéral, se fourvoyait de plus en plus dans les contradictions les plus déplorables. Luther, ce Saxon *au cœur dur*, comme l'appelait le bon Zvingli avec des larmes aux yeux, restait convaincu que les paroles de Jésus signifiaient : « Ce pain devient mon corps, « ce vin devient mon sang, » et quiconque n'y voulait pas croire, n'était à ses yeux qu'un pécheur criminel. Il est probable, en outre, que Luther, fervent monarchien, craignait toujours entre Zvingli et les Anabaptistes républicains de Thomas Muntzer une secrète connivence, qui n'existait pas. Luther était profondément convaincu, d'après l'exemple de l'Évangile et de l'Ancien Testament, que les rois étaient tous les *Oints du Seigneur*, et que déroger aux princes régnants serait se révolter contre le Dieu de la Bible. De là aussi l'accès facile de la réforme de Zvingli chez les républicains suisses, et de la réforme de Luther chez les princes et les villes bourgeoises d'Allemagne.

Un vénérable vieillard hollandais, jadis chargé de l'éducation du jeune Charles-Quint, fut mis par son élève sur le siége de saint Pierre. Le pape Adrien, avec une franchise rare chez un pontife, déclara *l'Église catholique corrompue de pied en cap*, et se mit à étudier le rapport intitulé : *Les Cent Demandes de la nation d'Allemagne*, que la diète de Vorms avait formulées. Mais il mourut deux ans après, et son successeur Clément VII se prononça de la manière suivante : « Séparons sans délai le Nord protestant du reste « de l'Europe, les Allemands nous ont toujours fait du mal ;

« mieux vaut amputer ce membre putréfié (le Nord protes-« tant) que de céder à leur demande de réformer l'Église « catholique. » L'archiduc autrichien Ferdinand lui écrivit une lettre pleine de remerciements; la formidable réaction partira donc de lui, et la dynastie des Habsbourg s'immortalisera par le mal, par le retour au passé, comme celle des Ghibelins s'est immortalisée par le bien, par le progrès.

Au moment où la nouvelle insurrection des campagnes éclate, la chevalerie d'Allemagne vient de recevoir un coup décisif. Les écrits révolutionnaires des chevaliers Ulric de Houtten et Hartmouth de Kroneberg avaient pourtant en vain invité la noblesse de deuxième rang, à opposer à tous les princes régnants d'Allemagne et au pape, une confédération conclue avec les paysans et les villes sous la protection de l'empereur. La petite noblesse était trop orgueilleuse pour s'unir aux rangs dits inférieurs. Frantz de Sickingue, le chef des chevaliers progressistes, avait vaincu à Mézières, Bayard, le chevalier français sans Peur et sans Reproche dans la guerre de Charles-Quint et de François Ier de France. Alors François Ier offrit du secours à Sickingue contre Charles et le pape; mais il l'abandonna au moment décisif. Les autres chevaliers conjurés en firent autant, et le vaillant Sickingue, déjà désigné par ses amis comme empereur de l'Allemagne réformée, trouva la mort en défendant en vain sa forteresse de Landstouhl contre ses ennemis alliés, les princes de Trèves, du Palatinat et de la Hesse, en 1523.

Pour se faire une idée de l'agitation profonde de la chevalerie, il faut lire Ulric de Houtten, qui explique aux villes et aux seigneurs de deuxième rang de mille manières différentes, en prose et en vers, la nécessité de fondre d'emblée sur les princes et le clergé. Ce noble et fougueux chevalier errant, toujours l'épée et la plume à la main, partout victorieux, partout aimé et partout haï, s'écrie : « Les princes

« allemands sont des loups affamés, les évêques sont des « chiens de chasse lâchés par le pape, et nous autres, nous « ne trouverons le salut que dans une association ferme et « solide. »

Quand l'opposition de Luther aux paysans insurgés fut connue, leur juste colère éclata. Le docteur Thomas Muntzer, homme généreux et énergique, l'appelle dans ses innombrables pamphlets *le fainéant de Vittenberg*, *le docteur menteur*, *l'homme sans souci et sans cœur;* il écrit : « Les « princes, oui les princes seuls sont les instigateurs du vol, « car nous ayant volé le blé, le bois, l'eau, la chasse, ils « nous disent : ne reprenez pas ces choses; Dieu punit les « voleurs. Et leur sublime docteur Martin le Menteur ap- « prouve tout cela ! Menteur effronté de Vittenberg, nous « allons te punir à ton tour ! etc. »

Un mois après le faux traité conclu par l'aristocrate Valdebourg, les paysans s'insurgent depuis Saltzbourg jusqu'au Mein. Le docteur Karlstadt, expulsé par Luther, arrive et organise le mouvement. Mergentheim, la résidence du directoire de l'Ordre teutonique, est pillé. Deux comtes de Hohenlohe sont forcés de mettre la vareuse de paysan, et de servir dans les rangs des révoltés, qui leur crient: « Bonjour, frère « Georges, bonjour, frère Albert, vous voilà paysans, nous « sommes maintenant comtes. » A Heilbronn, les paysans vainqueurs se font servir à table par des chevaliers teutoniques et des chanoines, dans le palais teutonique; et un paysan donne à un de ces aristocrates un coup de poing dans le ventre, en disant : « Eh ! monseigneur, aujourd'hui c'est « le monde renversé : nous autres, nous sommes ici les vrais « chevaliers teutoniques ! » Beaucoup de seigneurs se rangent alors parmi les insurgés pour sauver leur vie et leurs biens. Quiconque refuse voit détruire son château. Quarante palais fortifiés, vingt-deux couvents et abbayes sont la proie des

flammes. La ville de Veinsberg est livrée par le parti progressiste des bourgeois, et tous les nobles sont massacrés. « A mort ces fainéants! » s'écrie le chef des paysans Rohrback; et le farouche comte de Helfenstein, avec soixante-dix gentilshommes, tous haïs à cause de leur despotisme, sont condamnés à *périr par les piques*, c'est-à-dire qu'on les pousse par derrière, de sorte qu'en tombant, ils s'empalent eux-mêmes sur les pointes des lances ennemies. Cette exécution martiale a lieu au son de la musique; le musicien ambulant Melchior fait entendre sur son cor une mélodie populaire, au moment où les seigneurs tombent baignés dans leur sang. L'épouse enceinte du comte, fille naturelle de l'empereur Maximilien Ier, intercède en vain pour son mari; les paysannes lui mettent une robe de toile et l'emmènent, à la risée générale, sur un tombereau de fumier. Une vieille paysanne, dite la *sorcière noire*, arrache au corps du comte une poignée de graisse, dont elle frotte ses sabots.

Alors Luther, s'abandonnant à une colère indicible, et sans réfléchir à l'origine de cette haine contre les seigneurs, prêche dans les termes suivants: « Sus, sus! allez exterminer « tous ces paysans, avec toutes les armes dont vous disposez, « en public ou en secret; tuez-moi tous ces chiens enragés, « vite, vite! Le baptême chrétien ne rend pas la liberté aux « corps mortels, mais seulement aux âmes immortelles. Sus, « sus! Le prince des démons, sorti de l'enfer, s'est installé « dans les paysans! Chaque guerrier de l'ordre divin, tué par « les insurgés, montera en paradis, et chaque paysan descen- « dra dans l'enfer... Malheur à ceux qui me prient d'être mo- « déré envers les infâmes paysans: un paysan c'est comme un « âne, il faut le frapper pour le faire marcher. Déposez votre « glaive, misérables révolutionnaires, courbez vos fronts cri- « minels jusque dans la poussière ensanglantée, et criez « merci: sinon, vos corps seront mis en lambeaux par les

« guerriers de Dieu, et vos âmes par les diables de l'en-
« fer ! » etc., etc.

Un langage pareil n'a pas besoin de commentaire; il n'a point d'excuse, et Caspar de Schvenkfeld avait raison de dire : « Luther veut imiter Moïse, mais il n'y réussit guère; il a retiré le peuple de l'Égypte (du papisme), jusqu'au milieu de la Mer Rouge (la guerre civile); il n'arrivera pas même jusqu'au désert! » Erasme de Rotterdame, non moins satirique que Caspar, écrivait: « Cher réformateur saxon, tu « as tort de te mettre en colère; ta réforme spirituelle est la « cause de leur insurrection charnelle (c'est-à-dire poli- « tique). » Ces mots augmentèrent encore la fureur de Luther.

Du reste, cette fureur ébranle singulièrement l'assurance des insurgés, dont beaucoup commencent déjà à se retirer. Mais voyez maintenant ceux du Rhin se lever avec le drapeau du Soulier d'Or, sous les ordres de Hans de Thalheim et d'Asme de Haube. Les ouvriers arrachent aux magistrats bourgeois des villes plusieurs améliorations importantes. Le chef Metzler force l'archevêque de Mayence, archichancelier de l'Empire, de mettre son illustre signature sous les douze articles; de même l'évêque de Bamberg et le prince Louis du Palatinat. Tous ces nobles seigneurs et hobereaux ne se prêtent avec beaucoup d'habileté, en 1525 comme en 1815 et en 1830 et en 1848, à griffonner leurs noms sur un chiffon de parchemin ou de papier, et de jurer par tous les anges d'améliorer le sort des travailleurs, que dans la noble intention de rompre bientôt la parole jurée et de recommencer leurs exploitations. On dirait vraiment ce bon peuple d'Allemagne resté immobile depuis trois cent vingt-cinq ans....

La légion des paysans, dite légion franconienne ou *noire*, est conduite par le vaillant chevalier Florian Geyer; une

autre de 25,000 hommes marche sous les ordres de Materne Feuerback. Mais un temps irréparable est perdu au siége de la forteresse épiscopale de Vurtzbourg sur le Mein, qui résiste à tous les assauts de la légion *blanche*, commandée par Rohrback et par l'aubergiste Metzler.

En mai 1525, les deux légions de Metzler et de Florian Geyer eurent l'idée malheureuse d'élire pour commandant en chef le chevalier Goetz (prononcez *Gueutz*) de Berlickingue, guerrier très-brave, qui avait remplacé sa main droite par une main artificielle en fer, mais en même temps un homme sans élévation d'esprit et appartenant à la classe des chevaliers-brigands. Il aurait rendu de bons services sous la direction des Ulric de Houtten et des François de Sickingue, mais abandonné à lui seul, il conçut et exécuta le plan de tromper ignoblement la confiance du peuple insurgé. Il raconte tout cela lui-même avec une naïveté surprenante dans sa biographie, et le grand poëte Volfgang de Goethe (prononcez *Gueute*) aurait mieux fait de choisir un autre chevalier pour objet de sa célèbre pièce.

A côté de ce général indigne se montra, dans la ville souabe de Heilbronn, un comité dirigeant, sous la présidence d'un génie tel que l'Allemagne n'en a pas eu beaucoup. C'était Vendel Hippeler (prononcez *Vindle*), docteur en droit et ex-secrétaire des comtes de Hohenlohe, qui l'avaient maltraité de mille manières. Les misérables annalistes de la guerre, tous du parti bourgeois et noble, ont méconnu à dessein cet homme extraordinaire, que sa sympathie pour les classes souffrantes, son intelligence et son sang-froid auraient rendu capable de constituer, avec le secours de Houtten et de Sickingue, une Allemagne protestante, et plus démocratique que les républiques de la Suisse et de la Hollande. Hippeler, Locker et Schickner rédigent à Heilbronn une constitution de l'Empire, où l'ordre des paysans serait représenté à côté

de ceux des seigneurs, des bourgeois et des ecclésiastiques. Les biens de l'Église serviraient à dédommager les seigneurs, privés de leurs revenus féodaux ; tout paysan serait dégrevé, et ne paierait qu'un impôt modique. Les poids et les mesures seraient rendus égaux dans toutes les provinces, les droits de douane diminués, le code simplifié. Il était impossible d'imaginer une charte plus modérée et en même temps plus libérale dans le commencement du seizième siècle.

Mais la masse de tous ces malheureux paysans était déjà troublée par le refus de Luther et par leur propre défaut de raisonnement. Les pauvres descendants des puissants Alamans donnèrent leur confiance à des vauriens et la retirèrent à des hommes supérieurs; ils finirent donc par succomber. Sur ces entrefaites, Antoine, duc de Lorraine, marche contre eux avec une armée de ces mercenaires anglo-français, gens sans aveu, et qui avaient pris pour modèle les Huns et les Tatares. Il ne faut pas les confondre avec les lansquenets allemands, constitués depuis un demi-siècle en une corporation assez honorable, farouche et impitoyable, mais fortement disciplinée et composée pour la plupart d'hommes mariés.

Les lansquenets, tous fils de paysans allemands, se louaient, comme leurs ancêtres païens avaient fait dans les guerres romaines, aux princes et aux villes d'Allemagne; souvent il y en avait des deux côtés dans les batailles de cette époque. Ainsi, par exemple, dans le terrible combat de Pavie, 24 février 1525, où François Ier de France, avec ses Suisses et ses gardes noires composées d'Allemands, fut vaincu par la bravoure des lansquenets allemands, sous le chevalier George de Frondsberg, et d'une armée espagnole, le grand général de Frondsberg, parfaitement maître de ses lansquenets, les détourna sans peine du pillage du camp français pour harceler les fugitifs, et extermina toute la garde noire; il y fit auss

massacrer le duc François de Lorraine, le comte de Nassau et cinquante barons allemands, comme traîtres à la patrie.

La guerre contre les nouveaux *Albigeois allemands* commence. Les mercenaires anglo-français, lâchés par le duc Antoine sous le cri de *Vive le pape! A bas les paysans de la réforme!* détruisent d'abord un corps de six mille insurgés près Saverne, puis ils en massacrent dix-huit mille qui s'étaient rendus. Mais les autres princes ne veulent plus combattre parmi les hordes du Lorrain, et il se retire, après avoir enlevé plusieurs centaines de jeunes filles et coupé la tête à trois cents paysans prisonniers.

Le général des bourgeois souabes, de Valdebourg, tue huit mille paysans et fait mourir le musicien qui avait joué pendant l'exécution des gentilshommes de Veinsberg. De Valdebourg lui-même l'attache avec une longue chaîne à un arbre, entasse du bois sec tout autour dans un cercle assez large et l'allume. Le malheureux meurt à petit feu après mille tourments, aux rires bruyants des seigneurs attablés et *buvant à sa santé*. Puis de Valdebourg met le feu à la ville de Veinsberg et à vingt villages, et tue le chef, Rohrback, de la même manière cannibale que le musicien; tout cela, dit-il, pour la gloire du Dieu chrétien, qui est pourtant censé avoir défendu les sacrifices humains des païens. Arrivent alors le prince-électeur-archevêque de Trêves et le prince-électeur du Palatinat. Après des combats acharnés, ils décapitent, à Broucsal, soixante paysans *qui se sont rendus*, et à Neckarsoulme soixante-dix. A Kœnigshof, neuf mille insurgés tombent le glaive à la main. Une section de la légion *noire* meurt jusqu'au dernier en combattant dans un petit château; les chefs Koehl (prononcez *Keule*) et Florian Geyer meurent; la forteresse épiscopale de Vurtzbourg reçoit les princes coalisés. L'archevêque de Trêves, rompant la trève, fait massacrer huit cents prisonniers, et lui-même

brise plusieurs têtes avec sa hache épiscopale. L'infâme Casimir, margrave de Brandebourg-Coulmback, ce tendre fils qui avait séquestré son père pendant dix ans dans un cachot affreux, ce noble émule du despote Ulric de Wurtemberg, organise une spoliation minutieuse de tous les paysans de son pays, et exécute avec sang-froid des tourments nouveaux qu'il vient d'inventer pour chaque membre du corps humain. Une punition très-ordinaire est d'être empalé sur une broche et rôti vivant à petit feu. Son digne voisin, l'évêque de Vurtzbourg, parcourt avec des bourreaux la province, et fait mourir deux cent onze insurgés. La ville impériale de Rothenbourg est forcée de décapiter trente bourgeois. Le général souabe de Valdebourg eût été détruit par les paysans, sans l'argent que George de Frondsberg distribua à leurs chefs; ils se dispersèrent en abandonnant la bonne cause. Le grand Vendel Hippler disparut dans un cachot, et l'insurrection entre le Rhin et le Mein cessa. *Le blé et l'herbe*, dit un vieux annaliste de ce temps, *ont été plus abondants et plus riches pendant plusieurs années, car champs et prairies étaient admirablement engraissés par le sang et la chair des paysans massacrés.*

Dans l'été de cette effroyable année 1525, les républicains religieux de Thomas Muntzer arborent le drapeau du Soulier d'Or dans les vallées de la Thuringe. Ce jeune docteur était malheureusement loin de posséder le caractère réfléchi du docteur Vendel Hippler. Muntzer avait les meilleures intentions, les idées les plus justes, le cœur le plus dévoué, mais son beau communisme se perdit tout entier dans les mesures vagues et incohérentes. On l'a calomnié de la manière la plus infâme, et Martin Luther même, il faut l'avouer, y a le plus contribué. L'éloquence de Muntzer était admirable, et l'orateur Luther avait peut-être raison d'être jaloux; mais, au fond, il y eut entre eux le même point de discorde,

comme entre le démocrate suisse Zvingli et le bourgeois monarchien Luther. Muntzer, dans un peuple moins déchiré en lambeaux, par exemple dans la Bohème, aurait renouvelé avec succès le parti des orphelins de Jean Ziska. Dans la pauvre Thuringe, et dépourvu du secours des paysans de l'Allemagne méridionale, il n'arriva qu'au rôle d'un prophète extravagant et, sinon trompeur, du moins trompé. Pour rien au monde je ne voudrais ici être mal compris, j'estime et j'honore ce vaillant martyr allemand qui, malgré ses erreurs momentanées, si communes chez les illuminés de toute époque et de toute nation, chez tous les inspirés soit religieux, soit politiques, soit politico-religieux, a courageusement versé son sang pour la sainte cause du genre humain, pour le communisme. Mais, abstraction faite des aberrations scandaleuses de quelques-uns de ses adhérents, Thomas Muntzer lui-même, lecteur assidu des miracles bibliques, crut trop au merveilleux, et ne se rappela pas assez que les anges de son Dieu chrétien, dans leurs armures célestes, ne valent jamais autant que de bonnes batteries bien servies par de bons artilleurs. Avec une suffisante quantité de mitraille républicaine on triomphera toujours et partout des ennemis du peuple; mais sans elle et avec le secours seul des anges et des archanges, difficilement. Voilà pourquoi les immortels héros hussites de 1425 ont été vainqueurs, et pourquoi les immortels agitateurs allemands de 1525 ont été exterminés. Du reste, honneur au courage malheureux! Une autre époque se chargera de les venger radicalement, nettement, une bonne fois pour toutes.

Les hautains seigneurs avaient repoussé dédaigneusement les demandes modestes et raisonnables, contenues dans les *douze articles* de l'insurrection méridionale; ils n'eurent donc point à s'étonner des exigences ultra-démocratiques de l'insurrection thuringienne. Le drapeau de Muntzer avec ces

trois mots : Liberté, Égalité, Justice, annonça d'une manière précise un but économique et socialiste. Dans un de ses nombreux manifestes, Muntzer, résidant à Mulhouse en Thuringe, dit : « Chers camarades en haillons et à l'estomac vide, « au front ridé par la misère et aux mains calleuses, accourez « tous et montrez au monde ce que sont les scélérats, les « seigneurs outre-cuidants, qui ont calomnié le bon et grand « Dieu de l'univers, et qui ne le représentent que comme « un petit homme peint avec un pinceau sur une toile cirée. « Arrachez des églises toutes les peintures et toutes les « statues ; quiconque adore un portrait de Dieu devient par « là idolâtre et pécheur. » Dans une autre proclamation aux travailleurs des mines, un vrai chef-d'œuvre d'éloquence populaire, il signe *Thomas le Marteau*, et dit : « Debout, « debout, mes camarades, là-bas au fond des puits et des « mines ; montez tous, pioches et marteaux en mains, vous « aurez à enfoncer le mur de fer dont s'entourent vos oppres- « seurs, les adversaires du Très-Haut, les alliés du démon ! « Martelez, martelez jour et nuit, faites jaillir les étincelles, « sapez et minez, renversez et pulvérisez les infâmes qui se « repaissent depuis tant de siècles de votre sueur, qui vous « font crever d'inanition, et qui séduisent par la force ou par « des cadeaux vos femmes et vos filles. Martelez, martelez « dru et fort ; point de trève, point de grâce aux brigands en « pourpre et en soie, l'Éternel les condamne et les livre à « votre juste colère..... etc., etc. » Ailleurs il prêche : « Donnez à tout homme du travail, et abaissez les richesses « trop excessives ; nous tous sommes frères, et ceux qui s'y « opposent et veulent persévérer dans la fainéantise, soit « riches, soit pauvres, tuez-les sans délai et sans remords. « Martelez, martelez, etc., etc. » Les châteaux et les couvents disparaissent comme par un tremblement de terre, à Erfurt, Nordhouse, Eisenack, Mansberg, Stolberg (sa ville

natale), la Thuringe toute entière, le Hartz, le Eichsfeld, toute la province est en émotion. Le comte Albert de Mansfeld accepte les demandes des paysans, mais Ernest de Mansfeld tire le glaive et fait égorger dans une embuscade deux cents de ces malheureux paysans. Remarquez, soit dit en passant, que les deux Mansfeld sont les amis personnels de Martin Luther.

Alors le jeune landgrave luthérien Philippe de Hesse écrase les insurgés à Foulde, décapite plusieurs de leurs chefs, et renferme quinze cents prisonniers, sans nourriture pendant trois jours et trois nuits, dans les fossés du château. Enfin, sous les murs de Frankenhouse, les deux armées se rencontrent, et tandis que Muntzer enflamme les siens par le récit de ses visions et de leurs souffrances, le landgrave dit à ses soldats, entre autres: « Nous autres, les princes et les seigneurs, « sommes souvent pécheurs devant Dieu, mais Dieu ne per- « met pas pour cela de s'insurger contre nous, ses autorités « constituées. » Les pauvres paysans, mal armés et peu habitués au métier de la guerre, se mettent à genoux pour adorer l'arc-en-ciel que Dieu, disent-ils, leur montre comme le signe de leur victoire, et pendant qu'ils prient, ils sont terrassés par les lansquenets et les chevaliers, qui en tuent cinq mille, et décapitent trois cents captifs. Muntzer, depuis longtemps tombé dans une excitation fébrile, avait cru, et fait accroire à ses hommes, qu'il amortirait les balles seigneuriales par son bras étendu; il fut découvert dans son refuge, en une étable à foin, et réservé aux tortures les plus cruelles. On commence par faire déshonorer sous ses yeux sa malheureuse épouse enceinte; quelques annalistes disent que le misérable était un lansquenet pris de vin, d'autres — ce qui me paraît tout aussi probable, sinon plus probable — disent que c'était un prince, dont ils taisent toutefois le nom. Puis le prince Georges de Saxe fait subir à Muntzer trois tortures,

pendant trois jours de suite; chaque articulation lui fut brisée. Après quelques jours de repos, le comte Ernest de Mansfeld répète les mêmes tortures, en y ajoutant de nouvelles. — Enfin, on le fait tuer par le bourreau; mais encore sur l'échafaud, le martyr trouve assez d'énergie pour recommander aux tyrans allemands de méditer les livres bibliques *des Rois* et de *Samuel*. Luther avait beau tonner dans ses sermons et dans ses livres contre toutes ces vilenies princières, surtout contre l'acte infâme exercé sur la malheureuse épouse de Muntzer; les princes luthériens *se moquaient déjà de leur cher petit docteur*. La réforme, déposée par lui-même entre leurs mains, avait déjà fait fausse route. Ces messieurs arrachèrent volontiers à l'Église tous ses biens, mais ils augmentaient l'exploitation de leurs serfs, et Luther, trompé dans ses illusions, ne savait plus que dire ni que faire. Deux de ses lettres peu connues, écrites après la fin de la guerre des paysans, font voir son sombre désespoir et ses remords.

Au midi, les bourgeois de la célèbre ville épiscopale de Saltzbourg avaient succombé en 1523, dans une lutte acharnée contre l'archevêque, l'infâme Mathieu Lang. Ce prêtre fastueux, luxurieux, sanguinaire et parjure fait alors maltraiter un apôtre luthérien; mais les paysans du Tyrol, aujourd'hui si abrutis par le catholicisme le plus fanatique, se lèvent en masse, délivrent le prédicateur protestant et, après avoir brûlé les édifices de l'archevêque, ils l'assiégent, *cet oiseau de proie dans son nid de rocher fortifié*, comme ils s'expriment dans leur langage simple et frappant. Sigmond, comte de Ditricstein, renommé pour avoir déjà massacré quatre cents paysans insurgés en Styrie, est envoyé par l'archiduc autrichien, mais il rebrousse chemin devant les terribles martelets des mineurs, puis, ils lui tuent cinq mille hommes, décapitent trente-deux gentilshommes, et mettent les menottes au comte de Ditricstein. Les Tyroliens luthériens se battent

encore quatre fois en héros, sous les ordres du brave Gaïsmeïr, contre les troupes bavaroises et les lansquenets impériaux de Georges de Frondsberg : ils sont écrasés. L'archiduc Ferdinand et son confesseur ricanent d'un rire infernal ; « Ce « n'est rien encore, » disent-ils.

En effet, Habsbourg veut marcher vite. Voyez déjà en 1522, ce Ferdinand, archiduc très-chrétien, qui invite à un banquet les chefs du *magistrat* libéral de la ville de Vienne, et qui les fait décapiter sans délai. Les noms de ces victimes politiques sont Michel Eltzinger et Jean de Pouckheim, maires, les docteurs Rinner, Kopinitz et Sibenburger, et six citoyens de la ville. Le pieux archiduc fait rôtir à petit feu le réformateur Tauber et l'anabaptiste Houbmeyer ; un autre qui a commencé la Réforme en Autriche, Paul de Sprette, est expulsé.

Deux familles de la haute aristocratie d'Autriche, les Staremberg et les Tolleth, protégent toutefois la réforme, et l'archiduc, cette hyène sanguinaire mais timide, leur fait des concessions. En 1538, quatre cinquièmes de la noblesse étaient dans le protestantisme; quatre cents paroisses n'ont plus de curés, les couvents sont désertés par les deux sexes.

Malheureusement les Hussites de la Bohème, bien qu'amis de Luther, s'imaginent pouvoir marcher seuls; ils refusent ses invitations réitérées de s'allier avec ses Saxons, et ils restent sous Ferdinand de la maison de Habsbourg. Ce Ferdinand les récompense en expulsant de la Bohème un propagandiste luthérien.

Après la catastrophe de 1525, le luthéranisme modéré gagne rapidement la classe moyenne et la classe nobiliaire dans la majeure partie de l'empire. Luther, dans son effrayante naïveté biblique, toujours de bonne foi et toujours trompé, déclare chaque prince régnant pour un *oint de Dieu* et responsable à *Dieu seul;* tandis que, dans le catholicisme, les princes avaient été responsables vis-à-vis des papes et des

empereurs. Ce côté de la nouvelle doctrine plut fort aux *chers seigneurs allemands*. Enrichis des biens ecclésiastiques, jouissant d'une plus grande autorité politique et spirituelle, ils accueillent à bras ouverts l'église de Vittenberg.

Ainsi, la cause du peuple est compromise pour deux siècles et demi ; les despotes triomphent sous leur masque hypocrite.

Les dynasties d'Angleterre et de Suède en font autant. Le grand maître teutonique, un Brandebourg-Hohentzoller, cesse d'être moine-chevalier, prend une épouse et garde la Prusse de l'ordre teutonique comme domaine héréditaire. Trois princes seulement, dans l'Allemagne septentrionale, restent encore catholiques pour faire opposition à leurs cousins-germains. Quant aux autres provinces baltiques tenues sous le régime des chevaliers teutoniques, elles adoptent aussi la réforme, mais la grande ville allemande de Dorpate tombe déjà par trahison entre les mains des Moscovites, dont le tzar Ivan Vassili-le-Féroce, inflige aux prisonniers allemands les tortures *les plus mongoles*. Des femmes allemandes enfermées dans le château de Vende, se font sauter en l'air par de la poudre pour éviter l'esclavage russe. « Le « bon Dieu, dit un annaliste de la ville de Dorpate, a ainsi « puni les Allemands de Livonie pour les cruautés qu'ils « avaient fait souffrir depuis plus de deux siècles aux mal- « heureux paysans indigènes de cette province. » La Livonie fut incorporée à la Pologne en 1561, la Courlande resta aux chevaliers teutoniques qui s'y sécularisèrent comme en Prusse, et l'Esthlande fut conquise par la Suède. En Livonie, les serfs indigènes avaient été tellement maltraités par les aristocrates allemands, qu'à la grande diète polonaise de 1586, sous le roi polonais Étienne Bathory, le gouverneur de la ville de Sandomir prononce les paroles suivantes : « Les atrocités exercées jusqu'ici contre les paysans livoniens

« étant sans égales depuis la création du monde, je propose « d'élever leur sort au niveau de celui de nos paysans polo- « nais. » Ce qui fut adopté. En Esthnie, devenue province suédoise, il y eut aussi des concessions. Aujourd'hui tous ces pays sont également courbés sous les griffes de l'aigle à deux têtes des Romanof, et il sera de première nécessité pour la jeune Allemagne démocratisée, d'y porter le flambeau et le glaive de la justice émancipatrice, pour concilier ainsi les mânes de toutes les victimes, dont le sang innocent a été versé par l'ancienne Allemagne aristocratique du moyen âge. Le noble nom allemand y est exécré par les serfs : il sera béni le lendemain du jour réparateur où le despotisme russe et l'exploitation seigneuriale y auront été terrassés par les armes de l'Allemagne républicaine.

Le cœur gonflé de soupirs et de larmes, l'âme déprimée par des sentiments amers à la vue de la rapide déviation de la sublime idée, un peu fantastique, qu'il s'était faite de sa réforme purement spirituelle, le pauvre Luther continue sa marche d'un pas résolu. Avec une activité dévorante et créatrice à la fois, il organise l'éducation populaire, l'instruction primaire et les rapports administratifs de sa jeune église. Jour et nuit absorbé dans des travaux théoriques et pratiques, il parcourt le pays, prêchant, dirigeant, conseillant, exhortant partout. « Nous verrons bientôt la fin du monde « terrestre, écrit-il, les Turcs, qui viennent de conquérir la « ville chrétienne de Constantinople, sont les précurseurs du « démon. Le Seigneur-Christ arrivera sous peu juger les « morts et les vivants. Quant à moi, j'ai refusé trois fois la « part qu'on eut la bonté de m'offrir dans l'exploitation des « mines de la Saxe, parce que le démon, mon ennemi person- « nel, aurait sans doute sévi contre les pauvres innocents qui « travaillent sous terre... J'ai étudié jour et nuit, j'ai parlé, « j'ai écrit, j'ai agi, j'ai souffert, j'ai condamné sur ma

« foi et sur ma conscience : ma poitrine en est déchirée, je « suis au bout de ma triste carrière. Que mon Dieu tende « enfin sa main à son fidèle serviteur! » Son excellente épouse, la noble demoiselle Catherine de Bora, jadis religieuse, et ses enfants ne réussirent pas toujours à dissiper les sombres appréhensions de ce géant, torturé à mort par la longue lutte de la pensée rationnelle avec la pensée mystique. Les honneurs ne lui manquent pas; barons et sénateurs, seigneurs et princes s'inclinent devant lui, mais, en secret, ils plaisantent de son enthousiasme.

De temps à autre, Luther trouve encore en lui de l'hilarité, et ses disciples ont conservé bon nombre de discours et d'impromptus qui indiquent la droiture indestructible de son joyeux naturel. La flûte, dont il sait se servir en maître, et la composition de magnifiques pièces musicales le soutiennent souvent dans ses moments de faiblesse.

En 1529, les princes réformistes présentent à la diète de Spire une *protestation*, et adoptent le nom de *protestants;* mais Charles-Quint, alors en Italie, maltraite durement leurs envoyés. Luther espère néanmoins que cet empereur, si indifférent aux questions les plus élevées, s'intéressera à la réforme. En vain le jeune landgrave Philippe, la main à la poignée du glaive, supplie son ami Luther d'organiser avec lui une confédération protestante armée.

Charles-Quint, après la prise de Rome par ses Espagnols et les lansquenets allemands, se fit couronner par le pape et ouvrit, gonflé d'orgueil, la diète d'Augsbourg, après avoir assisté aux spectacles singulièrement *princiers* ou plutôt cannibales que la dynastie Vittelsback de Munich (Bavière) lui offrit (1).

(1) On y représenta entre autres la décapitation de *Cyrus*, et on ouvrit le ventre au fils de *Proxaspe ;* probablement deux criminels bavarois condamnés à mort.

Le chancelier de la Saxe donna à cette diète lecture du fameux manifeste protestant connu sous le nom de *Confession d'Augsbourg*. Charles-Quint désire la lecture en latin; mais le prince électeur de la Saxe lui rappelle qu'il est en Allemagne, et que la langue de ce pays vaut bien celle des Romains. L'empereur, occupé de la guerre contre les Turcs, daigne écouter la lecture allemande, mais ne cède en rien sur le fond des choses. Il s'y montre même tellement retenu, tellement froid et silencieux, que la discussion s'éteint, et tout espoir de concilier les catholiques avec les protestants a disparu. Les princes protestants refusent alors à l'empereur leur secours contre les Turcs. Du reste, tout essai de corriger en grand les mœurs cléricales reste cette fois encore infructueux : « Que voulez-vous donc? s'écrie Lang, archevêque de Saltzbourg, les mœurs du clergé catholique ont été mauvaises depuis le commencement; laissez-nous en paix. » Ce mot d'un prêtre allemand est le pendant de celui du cardinal français Pierre d'Ailly, qui, au concile de Constance, avait dit : « Notre Église ne saurait plus être gouvernée que par des criminels. » Quels précieux aveux!

Le fougueux Philippe de Hesse, uni alors avec tous les autres princes protestants, veut maintenant conclure un traité avec le roi de France; mais Charles-Quint effrayé leur fait des concessions, et ils lui envoyent des troupes contre le sultan turc Soliman II, qui, pour la deuxième fois déjà, vient de piller les environs de Vienne (Autriche). Quinze mille chevaliers mahométans tombent sous les lances des protestants, près la ville allemande de Lintz sur le Danube.

Du reste, l'intolérance se fait déjà sentir parmi les réformistes; ceux de la confession d'Augsbourg ont deux fois mis *au ban des nations* les Zvingliens suisses. Ceux-ci succombent en effet dans une bataille contre les Suisses catholiques, et Zvingli, armé d'un glaive et d'un casque, y meurt percé

de coups. « Quel malheur ! s'écrie le doux et noble réformateur (qu'on a eu tort de ne pas comparer à Georges Washington) ; quel malheur ! mais enfin, nos adversaires « ont beau tuer mon corps, mon âme reste sauve ! Amen. » Les Suisses catholiques accourent auprès de son corps, et l'un d'eux, Kunzi de Klinguau, prononce ces remarquables paroles : « Ah ! s'il ne s'agissait pas ici de notre sainte foi » catholique, le sang de nos frères égorgés par nous crierait « au ciel, et le soleil aurait fermé les yeux pour ne pas voir « ces horreurs fratricides ! » C'est le premier combat à force armée entre des catholiques et des protestants de race allemande, en 1529. En 1536, le Français Jean Calvin (de Noyon) organise à Genève une république protestante fortement constituée. La Suisse devient de plus en plus réformiste, mais tandis que Luther, sur les instances de son ami, le doux et savant Philippe Mélanchthon, se montre enfin moins antipathique aux Zvingliens modérément républicains, les Calvinistes, purement démocrates font une opposition des plus énergiques aux Luthériens monarchistes.

A cette époque éclate aux bords du Rhin inférieur, l'étrange insurrection des Anabaptistes, que nos adversaires ne cessent de nous reprocher comme une conséquence inévitable du haut principe communiste. A cette insolente calomnie, je réponds que le régime communiste tel qu'il a été pratiqué dans la ville allemande de Munster en 1534 et 1535, n'est pas le nôtre. Les Anabaptistes communistes de 1534 proclamèrent la polygamie, les démocrates communistes d'aujourd'hui veulent la monogamie. Les Anabaptistes de 1534 mirent une importance énorme dans la religiosité, les démocrates communistes d'aujourd'hui y restent indifférents. Les Anabaptistes de 1534 se plurent dans des excès immoraux et scandaleux, les démocrates communistes reconnaissent une morale juste et rigoureusement organisée,

Du reste, le jour viendra où l'on nous verra à l'œuvre et nos détracteurs se tairont.

Le clergé allemand avait commencé la réforme, il avait, pour ainsi dire, sévi sur ses propres entrailles; la noblesse en avait voulu tirer un profit égoïste, elle avait été vaincue; les campagnes avaient cherché à s'en servir pour leur émancipation isolée, ils avaient perdu la partie; nous verrons maintenant les villes se lever et succomber. Seuls, les princes régnants en obtiendront des succès matériels pour leur caste d'exploiteurs. Avilie et pervertie jusqu'au dernier point, la réforme deviendra un monstre hideux et difforme, puis elle faiblira, et se dissoudra enfin en philosophie et en industrie, bref en socialisme moderne.

Depuis 1525, toutes les villes hanséatiques de la Basse-Allemagne comme celles de la Haute-Allemagne ont déjà arboré le drapeau luthérien sous la direction de ses docteurs émissaires. Partout les Métiers se prononcent pour lui; à Stralsound, par exemple, le boucher Ladevick monte sur une table devant sa boutique, coutelas et hache à la main, et s'écrie : « Quiconque veut rester fidèle à l'Évangile doit se « placer à mon côté. » Tous acceptent alors la réforme et destituent le sénat récalcitrant. Dans presque toutes ces villes réformées les Ouvriers s'emparent de la direction des affaires, et les font prospérer.

Dans les riches municipalités des Pays-Bas le mouvement populaire devient bientôt très-exalté, et l'anabaptisme y éclate avec tout son cortége de somnambulisme, de visions fébriles, d'excès frénétiques, de débauches plus ou moins scandaleuses. Il y en a aussi à Bâle et à Saint-Gall (Suisse) en 1529; quelques-uns, comme les adamites du temps des hussites, se promènent comme Adam et Ève dépouillés de tous vêtements et prophétisent le retour au paradis; d'autres, en attendant la nourriture céleste, refusent la nourriture ter-

restre et se laissent mourir de faim ; d'autres encore, pour se rendre semblables aux petits enfants innocents, auxquels Jésus a promis le royaume des Cieux, parcourent la rue avec des hochets et imitent le babillage des enfants ; d'autres enfin s'égarent au point de proclamer la promiscuité des sexes.

Mais, comme Jean Ziska de Bohème avait sévi contre les adamites de son temps, de même sévissent les chefs de la réforme luthérienne. Charles-Quint aussi ordonne aux Hollandais de brûler vivants tous les hommes, et d'enterrer vivantes toutes les femmes de la secte anabaptiste, en 1529.

Sur ces entrefaites, les riches fabricants de drap et commerçants de la ville allemande de Munster, voisine des Pays-Bas, s'insurgent contre leur prince-évêque, qui, entre autres actes despotiques, leur avait imposé de payer les dettes de son prédécesseur. Le fabricant Bernard Knipperdolling, le prédicateur fanatique Rottmann et Jean de Vyk, syndic de la commune et homme aussi érudit qu'éclairé, arrachent de la cathédrale toutes les statues et peintures, forcent l'évêque à abdiquer, et expulsent son successeur avec ses chanoines. Le jeune landgrave de Hesse espère encore une réconciliation avec Luther, mais celui-ci, s'obstinant toujours à ne regarder la réforme qu'en dehors de la politique, attaque avec sa violence ordinaire le prédicateur Rottmann, qui en devient désespéré, et finit par se jeter dans les bras des réfugiés anabaptistes hollandais. Parmi ces émigrants se trouve le tailleur Jean Bokelson, dit Jean de Leyde, jeune homme d'un talent poétique et oratoire, mais de mœurs frivoles. A côté de lui on remarque un autre Hollandais, le boulanger Mathison, prophète et somnambule jusqu'à la fureur. Soutenus par les maires allemands Knipperdolling et Kreckting ils expulsent tous les modérés, et organisent assez bien un régime de travail communautaire, avec de vastes ré-

fectoires en commun. Nourriture, vêtements, mobilier, matières premières, tout est entassé dans des magasins publics, et le conseil supérieur en fait la distribution aux citoyens. Les femmes nobles et bourgeoises des environs quittent leurs familles et arrivent en foule à Munster, ainsi que la baronne de Recke avec ses trois demoiselles, et beaucoup d'autres de la haute aristocratie vestphalienne. Des religieuses forcent les portes de leurs couvents et se mêlent aux solennités bruyantes et bizarres des munstériens. A la fin on compte six fois plus de femmes de toute classe arrivées à Munster. Le désordre ne connaît plus de bornes ; le jour on travaille dans les ateliers, mais le soir se passe dans des bacchanales et des saturnales. Le jeune et beau Jean de Leyde y ajoute des orgies. Excité par des visions, et incapable de dominer son imagination par le raisonnement, il veut imiter les anciens rois bibliques de Juda et d'Israël, tandis que ses anabaptistes, ce nouveau *Peuple de Dieu*, iront convertir ou conquérir la terre toute entière, et établir le vrai paradis chrétien. Il envoie aux villes voisines des émissaires fanatiques, qui tous y sont égorgés ; il nomme douze magistrats communaux, à l'imitation des douze apôtres de Jésus ou des douze chefs de tribus chez les Juifs, ordonne à tous les citoyens de porter au doigt une bague d'or, de mettre des vêtements de trois couleurs (*vert*, comme l'espérance ; *gris*, comme la mort ; *blanc*, comme l'innocence), et développe en effet une énergie louable. Sa devise est : *Point de mendiants*, *point de fainéants*, et le pauvre peuple travailleur l'honore de sa confiance illimitée. Un matin il se réveille en sursaut d'un sommeil qui a duré trois fois vingt-quatre heures, et proclame avec le maire Knipperdolling que tout ce qui est élevé devra être abaissé. Les riches étant déjà expulsés, ils s'attaquent aux édifices élevés, et finissent par abattre les clochers de toutes leurs églises. Sur les plates-formes ils pla-

cent des canons qui tuent beaucoup de monde dans le camp de l'ennemi. Hilla, une belle fille anabaptiste, sort de la ville pour tuer l'évêque de Munster, chef des assiégeants, comme la belle Judith de la Bible a tué le général païen Holopherne; mais moins heureuse que la veuve juive, Hilla est prise et a la tête tranchée.

Le prophète Mathison, dans son exaltation cérébrale, quitte tout seul la ville pour disperser, dit-il, par la force de ses regards et de sa parole les troupes épiscopales. Celles-ci ne lui donnent pas même le temps de parler et le coupent en morceaux.

Un génie militaire et administratif, comme il y en eut tant chez les hussites, aurait peut-être fait une révolution grandiose de cette insurrection locale ; mais Jean de Leyde, déclaré *roi évangélique* et *Messie*, gâte tout. Après avoir donné au maire Knipperdolling la fonction de *bourreau royal*, il se met à verser le sang des modérés et de tout citoyen qui n'adhère pas aveuglément à ses niaiseries. Puis, il prétend avoir reçu de Dieu l'ordre de rétablir la polygamie telle qu'elle a été jadis pratiquée chez les anciens et les patriarches des juifs en Palestine. Il renverse par les armes Mollenbeck, chef du parti modéré, en décapite soixante-six, et introduit cette institution biblique dans la commune de Munster, où en effet le nombre des femmes et des filles vient d'augmenter de plusieurs milliers. Chaque anabaptiste doit en choisir plusieurs, et le *roi évangélique* en donne l'exemple en prenant trois, puis dix-sept, parmi lesquelles la belle et fière Divara, veuve du prophète boulanger Mathison de Harlem. Quelques femmes mariées et mères de familles, qui font de l'opposition contre cette débauche organisée, ont immédiatement la tête tranchée par le formidable glaive de l'ex-maire.

A dater de ce moment, la cause de l'insurrection était perdue aux yeux de tout esprit sain;

Du reste, le *roi évangélique et juste*, comme Jean s'intitule, repousse avec beaucoup de bravoure tous les assauts ; cinq mille gentilshommes tombent dans une journée devant les murs, qui sont défendus par des enfants et des hommes également bons tireurs, et par des femmes qui versent sur les épiscopaux de la poix brûlante et de la chaux chauffée. Un émissaire anabaptiste de Jean se rend espion auprès de l'évêque, mais tous les autres, envoyés pour prêcher la *bonne nouvelle*, se laissent massacrer dans le camp ennemi avec un sang-froid imperturbable, et le roi *de la Justice Éternelle* distribue déjà à douze apôtres-ducs l'Allemagne divisée en douze provinces.

En 1535 la ville fut assiégée avec la plus grande énergie, mais elle faillit être tout à fait prise par les anabaptistes d'Amsterdam et des autres villes hollandaises, qui s'étaient déjà mis en route pour secourir leurs frères allemands. Ceux-ci, décimés par la famine et par les folles cruautés de leur roi, tiennent toutefois encore bon, à l'exception de quelques traîtres, qui introduisent dans la ville un bataillon ennemi pendant une nuit d'orage. Alors presque tous les habitants, et surtout les femmes, prennent les armes et ne les déposent qu'au moment de leur mort, après une résistance comme on n'en avait peut-être pas vu depuis la conquête de Carthage. Le prédicateur Rottmann, homme probe, écrivain savant et intelligent, bien plus éclairé que Martin Luther et Philippe Mélanchthon, semble avoir regardé les extravagances des munstériens comme une triste nécessité passagère, après laquelle viendrait une organisation ferme et raisonnable. Ce réformateur remarquable disparut on ignore comment. Quant au bourreau Knipperdolling, au maire Kreckting, et au jeune roi Jean de Leyde, ils furent mis à mort avec des tourments extraordinaires. Le roi *évangélique*, âgé de vingt-six ans seulement, répondit par des sarcasmes aux sottes questions

reste, ce Philippe n'était pas le seul ; Henri, duc de Brunsvick, papiste et ennemi forcené du président démocrate Georges Voullenvéber, de Lubeck, se rendit coupable du même péché. Ce détestable duc de Brunsvick fut chassé par les princes de la confédération de Schmalkalde.

Luther mourut encore en paix, le 18 février 1545 ; en 1546 le sang commença à couler des deux côtés.

VINGT-TROISIÈME TABLEAU.

Les Guerres de Religion.

Les guerres *religieuses* en Allemagne ont duré de 1546 à 1648, c'est-à-dire un siècle; et on a tort de ne leur donner que le nom vraiment trop modeste de *guerre de Trente Ans*. Les guerres *socialistes* rempliront-elles aussi cent ans, par exemple de 1860 jusqu'en 1960, dans ce pays tenace et patient ?....

Le commencement de la campagne religieuse fut peu honorable pour le parti réformé : Charles-Quint le battit par ses soldats espagnols, à plusieurs reprises, surtout à Muhlberg ; s'empara des princes Frédéric de Saxe et Philippe de Hesse, également brouillons et incapables de suivre les pas de Ziska, et rétablit partout dans les villes de l'Allemagne méridionale, le gouvernement aristocratique des patriciens. Quant au culte divin des luthériens, il n'y toucha pas beaucoup, et défendit, dans un mouvement de générosité, au terrible duc d'Albe, de détruire le tombeau de Martin Luther à Vittenberg. Les habitants de Marback, ayant capitulé après une défense héroïque, furent mis tous à mort par les Espagnols, qui, habitués aux guerres mauresques et américaines, en agissaient de même en Allemagne. Darmstadt, dans ce temps-là

une ville très-petite, se défendit à outrance. La capitale de l'empire, le grand Francfort-sur-le-Mein, ouvrit ses portes aux impériaux ; de même la puissante ville d'Ulm (prononcez *Oulme*), dont le sénat, pour flatter l'orgueil espagnol, lut à Charles-Quint une adresse en langue espagnole. A Augsbourg la célèbre maison des banquiers Fougger, ces Rothschild du seizième siècle, eut besoin de l'empereur, auquel ils avaient déjà prêté tant de millions. Strasbourg aussi, refusant tout secours français, préféra se soumettre.

Les Hussites de Bohème, n'ayant pas pris les armes pour leurs amis allemands, furent désormais maltraités par le frère de Charles-Quint. Le lâche et cruel archiduc Ferdinand entra à cheval dans la capitale de la Bohème, avec deux maîtres des hautes-œuvres à gauche et à droite, suivis de son confesseur. Le sang hussite commença à couler de nouveau sous l'épée du bourreau, et dans la torture; des femmes et des filles hussites furent fouettées à mort, et trois mille républicains hussites du vieux parti taborite furent expulsés avec leurs familles. Ils trouvèrent un asile dans la province orientale de la Prusse baltique, là où plus tard des Mennonites, des Saltzbourgiens et d'autres victimes du papisme et du luthéranisme se sont réfugiés en paix. C'est par cette tolérance religieuse, qui faisait le fond même de la jeune Prusse, que cet État a pu s'ériger en dominateur sur les autres États d'Allemagne. Quand le misérable gouvernement actuel de la Prusse sera déblayé, la petite Prusse toute seule fera sauter l'énorme colosse d'Autriche : Habsbourg, depuis l'an 1300 ami du papisme et du bourreau, sera anéanti par tous les moyens possibles. Comme Caton disait son : *Cæterum censeo Carthaginem esse delendam*, nous dirons notre : *Que Habsbourg cesse d'exister.* C'est là une dette qu'il faudra payer à l'humanité, et certes, Habsbourg est infiniment plus coupable que Carthage.

Maurice, duc de Saxe, diplomate rusé et général habile des protestants, qu'on ne doit pas confondre avec le *prince-électeur* de Saxe, prisonnier de guerre de Charles-Quint, conclut alors une alliance avec Henri II, de France, et lui promit les villes allemandes de Metz, Toul et Verdun. Henri, ce papiste et despote enragé dont les mains fumaient encore du sang des protestants français, n'était pas moins rusé que le duc Maurice ; il adressa à la nation allemande une proclamation portant au titre le chapeau de la liberté avec deux poignards, et dans laquelle il s'efforça de prouver que les Français, descendants des Franks allemands, étaient les frères des Allemands. Cette perfidie mutuelle déplut cependant aux États-généraux de la Saxe, et leur inspira des observations assez justes. Mais rien au monde ne put plus arrêter la décadence du protestantisme officiel, protégé par les princes d'Allemagne, ni la déshonoration publique du catholicisme exploité par des individus tarés comme Henri II de France. Les deux Églises se valaient déjà bien l'une l'autre, et il ne leur restait plus qu'à se flétrir et à s'user par des guerres réciproques. Le duc Maurice lança aussi un magnifique manifeste, où il reprocha aux Habsbourg d'opprimer les libertés allemandes, et de plonger l'empire dans une *servitude bestiale et héréditaire.* De même le despote Albert, margrave de Coulmback. Comme si l'unité de l'Allemagne, avec la suppression de tous ses petits despotes, eût été un malheur déplorable! Vraiment, ces seigneurs, Albert et Maurice, ces étranges défenseurs de l'Église protestante, semblent avoir voulu prouver qu'elle ne saurait plus être sauvée que par un système de crimes bien appliqué, tout comme jadis le cardinal français Pierre d'Ailly, au concile de Constance, avait prononcé la fameuse phrase : « L'Église « romaine ne peut être sauvée que par le Mal et par le Dé- « mon en personne! » Voilà des aveux intéressants, échappés

à l'ennemi dans un moment d'inattention, et qu'il ne faut pas oublier.

Charles-Quint, vieux et goutteux, ayant failli être pris par le duc Maurice, conclut vite un traité favorable aux protestants, tandis que Henri II, ce singulier *libérateur de l'Allemagne*, se contenta d'incorporer à son royaume catholique les villes allemandes et protestantes de Metz, Verdun, Hagenau et Vissenbourg. Quant à la ville de Strasbourg, elle tint ses portes fermées devant ce *libérateur*, qui massacra chez lui par centaines les calvinistes et les libéraux. Il ressemblait sous ce rapport au margrave allemand Albert de Coulmback, qui *au nom de l'Évangile* dévasta les campagnes, et qui pilla les villes *au nom de l'empereur catholique*. Ce prince-brigand allemand, inventeur de tortures nouvelles pour faire mourir ses prisonniers de guerre, et destructeur de trois cent cinq hameaux et villages dans sa patrie, fut enfin mis au ban de l'Empire, et expulsé après une résistance furieuse. Pour donner un petit exemple du mépris de ces hauts seigneurs pour la dignité constitutionnelle de l'Empire, il nous suffira de raconter l'anecdote suivante : Albert, ayant reçu le parchemin impérial qui le déclare déchu et condamné au ban, le déchire en riant aux éclats et crie à ses mercenaires : « Hé, voyez ici l'*acht* (prononcez l'*acte*, c'est-à-dire l'arrêt « de condamnation ; mais *acht* signifie aussi huit) ; voici « l'*acht* ; or, comme huit fois huit font soixante-quatre, bu- « vons vite soixante-quatre bouteilles, et puis battons l'en- « nemi à mort ! »

Voilà où en était arrivée l'Allemagne princière de 1553. On ne s'étonnera donc plus de ce détestable traité d'Augsbourg, en 1555, fait et signé par les princes seuls, à l'exclusion de la nation, dans lequel on établit l'incroyable principe : *cujus regio, ejus religio*, c'est-à-dire, les sujets d'un souverain devront tous adopter sa religion ; et si, par exemple, tel prince

midi, la peinture d'Italie et d'Espagne est restée pendant des siècles enfermée dans le cercle mesquin de l'enfantillage biblique et ecclésiastique, ou des objets dits *pieux*.

Après la mort de Charles-Quint de Habsbourg, la ligue espagnole, soutenue par des circonstances extérieures, prit aussitôt le dessus sur les empereurs de la ligue autrichienne, et cela a beaucoup contribué à la ruine complète de l'Allemagne. La pauvreté d'esprit et la méchanceté des Habsbourgs autrichiens n'auraient jamais pu faire tant de mal à la nation allemande, si le formidable appui des armes et des intrigues espagnoles et italiennes leur eût manqué. Au lieu de s'occuper de l'Allemagne, la dynastie de Vienne avait toujours ses regards tournés vers Madrid, Milan, Venise, Naples et Rome, sans en tirer le moindre profit national. Cette idée de monarchie *universelle*, idée folle ou plutôt criminelle, a fait bien plus de tort à l'humanité européenne, que le rêve momentané des taborites, des anabaptistes et d'autres, d'une *république universelle*.

Nous assisterons donc maintenant à un des plus lugubres spectacles. L'immense réseau d'une conspiration permanente ourdie simultanément à Madrid, à Rome et à Vienne, menacera à tout moment d'envahir les peuples du centre et du nord de l'Europe pour comprimer leur développement intellectuel, moral et matériel. Et puisque Vienne, ce nœud gordien de la fable, est en contact perpétuel avec les Slaves, les Hongrois, les Grecs et les Turcs, ces populations de l'Europe orientale seront, elles aussi, à la fin entraînées dans le chaos infernal de cette diplomatie méridionale, jésuitique et habsbourgienne, Certes, le nord et surtout le centre de l'Europe ne sont pas des *terres saintes*, leurs peuples ne sont pas composés de *saints*, mais enfin il y a là le ferment tout puissant de la réforme d'où se développera la liberté de l'esprit.

La lutte à mort contre ce principe inquiétant du nord

protestant est ouverte par les jésuites, introduits en 1548, par le duc bavarois Guillaume dans son université d'Ingolstadt sur le Danube. En 1561, l'empereur Ferdinand Ier, frère de Charles-Quint, les appelle en Autriche, et leur célèbre chef Canise, un Hollandais, opère si adroitement dans l'Allemagne méridionale déjà presque tout à fait luthéranisée que le papisme y reprend le dessus. L'archevêque de Cologne aussi leur ouvre les bras. Charles-Quint a donné par testament les Pays-Bas à son fils Philippe II, roi d'Espagne, et cet être monstrueux entame par là l'Allemagne occidentale. Le canon de Habsbourg est donc braqué de tous côtés sur la nation ennemie des papes.

A cette époque, en 1561, le pape Paul IV, l'empereur Ferdinand Ier et le duc de Bavière essayent encore une fois, il faut l'avouer, de se concilier le parti protestant dirigé par le prince électeur de Saxe, Auguste, fils du fameux Maurice, qui vient de convoquer à Naumbourg une assemblée de seigneurs et de bourgeois protestants. L'ambassadeur du pape Commendone, homme intelligent et éloquent, se met en rapport avec Philippe Mélanchthon, chef des théologiens luthériens, et tous les deux conjurent l'assemblée d'accepter les concessions de Rome (mariage des prêtres, eucharistie sous les deux espèces, etc.). L'Italien reproche dans des termes aussi vifs que justes aux protestants, d'avoir déjà abandonné la vraie réforme en se laissant aller aux recherches les plus compliquées et aux querelles les plus envenimées sur des questions religieuses. En effet, les théologiens du protestantisme étaient depuis longtemps en lutte ouverte, et des sectes nombreuses naissaient partout. L'assemblée de Naumbourg ayant rejeté les propositions de Rome, le célèbre concile de Trente lui répond, en 1563, par le cri général, entonné par le cardinal de Lorraine : « Que tous les hérétiques soient maudits ! » C'est ce concile qui a fini par impri-

mer au catholicisme sa forme actuelle, après l'avoir nettoyé de certaines taches trop visibles; c'est ce concile surtout qui a proclamé comme un de ses principes que toute interprétation de la Bible, en dehors des règles établies par l'Église romaine, est un péché. Par là seul tout libre progrès théologique, scientifique et moral est condamné d'avance; une immobilité aveugle et sourde, une obéissance passive, un mouvement machinal, sont déclarés de rigueur.

Ainsi, l'Eglise romaine va se pétrifier dans l'uniformité et dans la monotonie, l'Église protestante va se pétrifier dans des dissensions et des sectes. De là naîtra pour l'esprit de l'homme la nécessité absolue de franchir les barrières de l'une comme de l'autre.

Voyez maintenant les événements se précipiter vers une catastrophe inévitable. Maximilien II monte sur le trône impérial aux acclamations des protestants, mais il commet la faute de ne point devenir protestant lui-même, et il les froisse par son ambiguïté autant que les catholiques. D'un caractère bon mais faible, il ne sait jamais que faire. Il tolère imprudemment les jésuites à côté des prédicateurs protestants, sans se douter que le lendemain de sa mort les disciples de Luther seront déchirés par ceux de Loyola. Sans préjugés superstitieux lui-même, Maximilien II permet à sa cour la bigoterie la plus scandaleuse. Il marie ses filles, Anne à Philippe II d'Espagne, et Élisabeth à Charles IX de France, deux souverains qui, pour parler avec un historien catholique, *buvaient à longs traits le sang des hérétiques protestants.* Il écrit en 1572 une lettre remplie de reproches à ce dernier à propos du massacre de la Saint-Barthélemy, mais il ne fait rien pour épargner à l'Allemagne la guerre de Trente Ans.

Les princes protestants de l'Allemagne tombent en même

temps dans la plus grande déconsidération. On dirait que chacun d'eux s'efforce de se faire haïr et mépriser. Enrichis par la spoliation des biens ecclésiastiques ; élevés au rang de juges suprêmes en fait de religion; affranchis de toute contrainte morale de la part de leurs anciens confesseurs romains qu'ils ont expulsés; maîtres absolus des paysans, des bourgeois, et des chevaliers, ils se livrent à la débauche, au jeu, et surtout à l'ivrognerie. Leur passe-temps est de faire de l'astrologie, de chercher la pierre philosophale, de chasser, de donner des fêtes somptueuses et sans goût. Le prince électeur de Brandebourg, Joaquin II, les deux ducs de Lignitz (Silésie) père et fils, le duc de Vurtemberg, trois margraves de Bade, et encore bien d'autres hauts seigneurs protestants se distinguent tellement par les excès de l'ivrognerie, que leurs noms passent en proverbe chez leurs *chers sujets*. Tout cela fait dire à un cardinal spirituel : « Ils ont voulu échapper au purgatoire, et ils sont tombés dans l'enfer. » Il faut cependant ajouter que l'immense majorité de la nation protestante ne participe pas à cette dépravation ; les princes et les seigneurs seuls, au profit desquels la réforme avait tourné, s'abrutissent de cette manière scandaleuse.

Il se présente ici un spectacle semblable à la décadence byzantine, où les empereurs grecs, absolus et de *droit divin*, dirigèrent avec leurs chapelains les discussions théologiques les plus oiseuses. Les prédicateurs protestants de cette triste époque étaient, ce semble, tous devenus fous, ainsi le fameux Flaccius, Slave de nation, théologien en chef de l'université saxonne de Iéna, enseignait ; « Le criminel le plus détestable, quand il « possède la vraie foi en Dieu, vaut infiniment mieux que « l'homme le plus vertueux qui ne croit pas. » De l'autre côté, le fameux Agricola, prédicateur en chef du prince-électeur de Brandebourg à Berlin, enseignait : « Un homme auquel Dieu « a communiqué sa grâce divine, a beau commettre les crimes

« les plus affreux, il entrera tout de même au paradis. » Les altesses princières et ducales d'Allemagne (il n'y en avait pas encore de *royales*) choisirent de temps en temps parmi toutes ces opinions opposées, celle qui leur convenait le plus, et maltraitèrent avec beaucoup de férocité ou de raffinement les partisans des autres. Chaque souverain, petit ou grand, était devenu par le protestantisme un pape en miniature; et les malheureux Allemands, pour être délivrés du pape universel résidant à Rome, étaient ainsi tourmentés par plus de quarante papes allemands à la fois. Après les saturnales du protestantisme populaire à Munster pendant deux ans, viennent les saturnales du protestantisme seigneurial dans l'Allemagne entière pendant un siècle; en effet, c'est du *progrès*.

La misérable politique des camarillas s'y mêla, et ces querelles de théologiens dégénérèrent bientôt en intrigues envenimées, en rixes, en procès avec torture et peine capitale, et même en insurrections très-sanglantes. Ainsi, par exemple, à Kœnigsberg en Prusse orientale, dont le duc Albert, ex-grand maître de l'Ordre teutonique et un des premiers qui avaient acclamé la réforme, et la duchesse, son épouse, moururent de chagrin, de se voir humiliés jusqu'au dernier degré par le parti flaccien, dit ultra-luthérien, qui l'avait déjà forcé d'abandonner le prédicateur Osiandre, chef du parti d'Agricola. Trois têtes tombèrent sous la hache du bourreau des Flacciens, et le jeune successeur du duc périt par suite des traitements les plus diaboliques. La noblesse joua le rôle principal dans ce complot.

Les despotes de l'Allemagne protestante, craignant surtout le républicanisme de Calvin, poursuivirent à la fin tous la doctrine si agréable et si indulgente d'Agricola, qui, à leurs yeux, ressemblait au calvinisme sous le rapport dogmatique. Mais le prince luthérien du Palatinat, tout à coup devenu

calviniste, force ses sujets par les armes de changer leur luthéranisme en calvinisme ; mais son successeur fait le contraire. — Cent onze prédicateurs flacciens sont expulsés de Véimar, et les partisans du doux Mélanchthon triomphent après la chute de leurs cruels persécuteurs. Alors une cabale de la cour inspire au duc de Véimar des sentiments opposés, et il force tous les prédicants de son pays de révoquer la doctrine qu'ils avaient enseignée pendant toute leur vie! — A Dresde, le prince-électeur de Saxe est forcé de sacrifier aux Flacciens enragés son chancelier Krell, homme excellent, tolérant et éclairé, mais suspect de demi-calvinisme (ou *crypto-calvinisme*, comme on s'exprimait dans le jargon théologique). Krell tombe entre les mains d'une coterie de jurisconsultes et de théologiens protestants, qui le font pourrir pendant dix ans dans un cachot, en présence d'un glaive portant les mots latins : « Prends garde, calviniste Krell ! » lui confisquent sa fortune pour couvrir les frais de son procès calculés à cent seize mille florins, et le font décapiter par un bourreau, qui s'écrie : « Attention! je vais faire un bon coup « calviniste ! » — A Brunsvic, les prédicants et juges ultra-luthériens, tous chefs de l'aristocratie bourgeoise, renversent le président démocrate des métiers, et le mettent à mort avec des tortures ingénieusement calculées. Ce martyr populaire s'écrie cependant : « Voyez comme on meurt pour la patrie ! » — Ces fanatiques rejetèrent même comme « une œuvre de « l'enfer » l'amélioration du calendrier, publiée par le pape Grégoire XIII.

Ajoutez-y une augmentation générale de la croyance superstitieuse à la magie infernale des sorcières, d'où il résulte à peu près cent mille exécutions à torture par le bourreau; n'y oubliez pas non plus un assombrissement notable du caractère national, la disparition de sa naïveté ingénue et piquante, — et vous aurez devant vos yeux l'ensemble des

tristes conséquences de la Réforme confisquée au profit égoïste des princes d'Allemagne. Gardez-vous toutefois d'en conclure à son résultat final.

Sur ces entrefaites, le calvinisme reprend, aux bords du Rhin, le dessus sur le luthéranisme crétinisé, non-seulement dans le Palatinat par les princes électeurs Jean Casimir et Frédéric, mais aussi à Cologne sous Guébard, prince électeur-archevêque, marié avec la plus belle femme de l'époque, l'abbesse Agnès, comtesse de Mansfeld. Guébard est expulsé par les jésuites et par l'empereur; mais le calvinisme est adopté par le prince d'Anhalt, le landgrave de Hesse, le margrave de Bade-Dourlac, et même par le prince électeur de Brandebourg (Berlin). Toutes ces conversions des luthériens au calvinisme sont en rapport plus ou moins direct avec la politique du roi Henri IV de France, et amènent un traité d'alliance avec le roi huguenot, auquel les Allemands envoyent des soldats et un demi-million de florins.

De l'autre côté, les jésuites allemands font les plus grands efforts; dénoncés comme « ennemis de Dieu et des hommes » par l'ex-jésuite Hasenmuller, ils jettent le masque. Le cardinal Bellarmin, homme d'esprit et de malice, publie sa mordante critique de la réforme, et le pape Grégoire XIII, qui publia le calendrier grégorien, lance contre elle le fameux manifeste intitulé : *in cœna Domini.*

Les princes de l'Allemagne catholique, dirigés par Maximilien de Bavière, forment une coalition dite la Ligue-Sainte, et ceux de l'Allemagne calviniste avec quelques-uns de l'Allemagne luthérienne lui opposent une autre coalition, dite l'Union. Dans le parti de la Ligue il y a évidemment une direction plus intelligente, qui saisit tous les moyens pour gagner du terrain. Les jésuites de l'empereur invitent à venir à Prague le luthérien Christian II, prince électeur de Saxe, et cet ivrogne couronné, abreuvé jour et nuit de leur

meilleur vin de Tokay, prend déjà la plume pour mettre sa signature sous le traité de la Ligue; mais le duc de Brunsvic arrête encore sa main tremblante, et épargne cette honte au parti luthérien.

En 1610, Henri IV de France tire le glaive pour secourir ses amis d'outre-Rhin, et pour remanier, entre autres, la carte géographique de l'Allemagne. Il veut que la Suisse s'adjoigne le Tyrol et l'Alsace, que Julic soit incorporé aux Pays-Bas, que le royaume de Bohème soit constitué indépendant, etc. A ses yeux, cette diminution du territoire allemand avait probablement pour but la consolidation de la réforme; de là l'immense haine des jésuites contre Henri devenu catholique, et ils le font poignarder par un de leurs agents.

A l'époque de la mort de Martin Luther, le mouvement anti-papiste avait éclaté avec force dans toutes les trois cent cinquante villes de la partie d'Allemagne, qui porte le nom de Pays-Bas ou de Belgo-Hollande. Depuis des siècles en lutte sanglante contre leurs ducs et les rois français, puissantes par le commerce et l'industrie, ces municipalités avaient déjà vu de mauvais œil les mesures liberticides de Charles-Quint. Né et élevé à Gand en Flandre, il parla toujours la langue flamande, porta le costume national, et s'entoura partout de Flamands. Il réussit ainsi à contenir leur mécontentement, mais son fils Philippe II, ce jésuite au visage maigre, pâle et effronté, aux cheveux roux, à l'intelligence abrutie, au cœur desséché, y fait tuer dix-huit mille six cents protestants par ses bourreaux et par ses soldats, sous les ordres des ducs d'Albe (père et fils). Cinq frères, les comtes allemands de Nassau Orange, combattent avec une bravoure aussi intelligente que persévérante contre les canons des Espagnols et des jésuites. L'héroïsme des troupes de ces cinq Nassoviens, composées de calvinistes allemands, français et

hollandais, et le dévouement de toute la population hollandaise des deux sexes et de tout âge à la sainte cause de la liberté, sont, avec la guerre des républicains grecs contre la Perse, et avec la guerre des républicains français contre l'Europe monarchique, ce qu'il y a eu, jusqu'aujourd'hui, de plus grand et de plus heureux dans l'histoire du genre humain. La terrible année de 1572, où les Valois de France se baignent dans le sang huguenot de la Saint-Barthélemy, voit les premiers hauts faits des *vengeurs* hollandais, de ces nouveaux Hussites qui, lorsque l'aristocrate insolent Barlaimont s'écrie en ricanant : « Tenez, ce n'est qu'un tas de *gueux*, » adoptent ce sobriquet, et montrent au monde ébahi qu'un gueux démocrate vaut plus qu'une armée jésuite. Les combats à Bril, Harlem, Alcmar, Leyde, sont des modèles immortels pour tout peuple justement insurgé. Quant aux cruautés des jésuites espagnols dans cette guerre, elles sont trop connues pour mériter d'être mentionnées; disons seulement que Frédéric d'Albe, fils du fameux duc, fit attacher deux à deux et dos à dos, trois mille hommes, femmes, vieillards et enfants de la ville protestante de Harlem, et les fit tous noyer dans la mer. Pourquoi donc les jésuites d'aujourd'hui s'étonnent-ils si fort des noyades françaises de Nantes, que Carrier, de triste mémoire, organisa à l'imitation des noyades espagnoles ? Ou serait-il par hasard moins immoral de faire un massacre de révolutionnaires que de contre-révolutionnaires?

Du reste, la révolution victorieuse fut en Hollande, comme partout ailleurs, bientôt exploitée par des individus fourbes et despotes. Un de ces individus, vrai Robert-Macaire en grand, était Maurice de Nassau-Orange, fils du généreux libérateur Guillaume. Le prince-président Maurice, pour supprimer les idées démocratiques contenues en germe dans la doctrine du théologien éclairé Arminc, à l'université de Leyde, simula tout à coup une prodigieuse piété, et prit fait et cause

pour la doctrine orthodoxe, c'est-à-dire insensée, du théologien Gomare de la même ville. Le calvinisme, bien que poussant les esprits à la république bourgeoise (telle que Genève par exemple) fit toutefois aussi tort à la raison commune et au bon sens, en déclarant que chaque homme *naissant* a été prédestiné par Dieu à devenir ou bon ou méchant, de sorte que ce Dieu, soi-disant bon, condamne déjà d'avance d'innombrables âmes, *en naissant*, à descendre aux enfers. Cette folie calviniste, fort semblable à la folie luthérienne, déplut à Olde-Barneveldt, avocat suprême de la Hollande, à Hugo de Grote, à Lidenberg et à Hoguerbeets, tous hommes probes, savants et intelligents. Le prince-président Maurice d'Orange se moqua quelquefois en présence de ses affidés de toute cette querelle théologique, et dit un jour, avec son ton narquois et trivial : « Je me f...che de la fameuse *prédestination* gomariste, je lui permettrais volontiers d'être bleue « ou grise, jaune ou autre; mais ce que je sais, c'est que la « flûte de nos avocats républicains à la Olde-Barneveldt va « mal avec la mienne, et je n'aime pas les dissonances; il « faut en finir ! » Après avoir fait exciter la population contre le noble avocat, à l'aide d'infâmes pamphlets et d'horribles sermons d'église, l'hypocrite obtint, en 1619, la décapitation de ce vieillard septuagénaire, qui avait fondé la puissance maritime et par là la grandeur de sa patrie ingrate. Au pied de l'échafaud, la vénérable victime prononça encore avec une voix forte et accentuée ces célèbres paroles : « Citoyens, « Olde-Barneveldt a toujours vécu en bon patriote, il saura « mourir de même. Ne croyez pas les calomnies qu'on a ré- « pandues contre lui. »

Quoi qu'il en soit, la guerre d'insurrection des Hollandais contre le roi jésuite des Espagnols doit servir de modèle aux Allemands d'aujourd'hui, quand ceux-ci tireront le glaive contre leurs nombreux despotes et contre l'empereur russe,

le grand despote en chef. Les Hollandais n'ont pas craint de verser leur noble sang pour la liberté politique pendant trente-sept ans, depuis 1572 jusqu'en 1609, et les Allemands du XIXe siècle n'hésiteront point, je pense, à verser le leur pendant une période encore plus longue, s'il le faut, pour conquérir la liberté socialiste.

L'Allemagne de la réforme, l'Allemagne luthérienne, regardait avec une stupide indifférence le combat héroïque qui se livrait à l'embouchure de son fleuve occidental. La diète de Vorms, en 1570, eut même l'insolence de répondre aux envoyés hollandais : « Le roi d'Espagne a raison de vous « traiter comme des rebelles, car votre pays lui appartient « par le testament de son père, et la maxime *cujus regio* « *ejus religio* veut que les habitants suivent en tout cas la « religion de leur souverain. »

Après le faible Maximilien II, monta sur le trône impérial son fils Rodolphe II l'Alchimiste, individu niais et fainéant comme Frédéric III (de triste mémoire). Sans jamais monter à cheval, il en nourrissait une énorme quantité des plus précieux dans ses écuries. Enfermé dans son palais fortifié, il s'occupait jour et nuit de trouver des secrets surnaturels, de faire de l'or et des diamants, de découvrir son avenir, etc. Il y fit de l'alchimie et de l'astrologie sous la direction de l'astronome danois Tycho de Brahé, et même sous celle du grand astronome allemand Kepler, né en Souabe. Ce dernier, sans tomber entre les mains du bourreau de l'inquisition, voyait pourtant son admirable découverte des lois célestes condamnée par l'université des théologiens protestants de Tubingue, comme contraire aux mots de Josué dans la Bible : « Soleil, « arrête-toi ; » pour quelque temps seulement, bien entendu; or, Josué, l'homme de Dieu, n'aurait pas dit cela si cet astre n'eût pas été mobile....Chagriné de cette opposition insensée, le luthérien Kepler trouva enfin un asile à Gratz (Autriche),

et y fut assez bien traité par des jésuites, tandis que les avocats-théologiens de la Souabe protestante faillirent brûler vivante sa vieille mère accusée de sorcellerie.

Rodolphe II l'Alchimiste se rendit, à ses amis mêmes, insupportable par des accès momentanés de colère furieuse. Quant aux protestants d'Autriche, son oncle, le terrible archiduc et jésuite Charles, les comprima par des moyens féroces. Ce Charles, fondateur des colonies militaires en Croatie et Sclavonie pour défendre la frontière contre les Turcs, enfreint la liberté religieuse des protestants, brûle douze mille bibles en langue allemande sur la place publique de Gratz, et irrite surtout les montagnards des Alpes autrichiennes par ses dragonnades. Il n'échappe à leur juste colère que par la générosité d'un prédicateur luthérien. Son fils, Ferdinand-le-Massacreur, parfaitement dressé à l'école jésuitique, va bientôt surpasser et son père et son grand modèle, Philippe II d'Espagne. Toutes ces tracasseries provoquent enfin aussi une agitation parmi les Magyars et les Saxons de la Hongrie et de la Transylvanie protestante, qui préféreront bientôt la domination des sultans turcs, tolérants envers les luthériens, à celle de la dynastie de Habsbourg.

Cette détestable dynastie, dont les membres toujours faibles d'esprit, et quelquefois même nés crétins, furent alors entièrement dépravés par l'éducation jésuite, joue alors un jeu machiavélique. Elle sévit contre les anti-papistes des Alpes et du Danube, tout en octroyant de grosses libertés aux anti-papistes de la Bohème ; Rodolphe II surtout, jaloux de son frère ambitieux Mathieu, s'empresse de gagner les Hussites en leur donnant, en 1609, la fameuse *Charte de la majesté*, remplie des concessions religieuses les plus libérales. Mais, huit ans après, arrive Ferdinand-le-Massacreur, et son premier mot est : « Plutôt un désert qu'un pays plein d'héré-« tiques. » Il veut obéir au terrible serment que les jésuites

lui ont fait prêter dans son enfance devant l'image de Notre-Dame de Lorette en Italie, et commence par établir la censure de la presse bohémienne. Les livres des jésuites seuls en sont exempts. Après son retour à Vienne, deux gouverneurs exécutent ses ordres; ce sont le seigneur Martinitz et le baron Slavata, ex-luthérien qui vient de se convertir au catholicisme pour épouser une femme riche. Ils irritent de plus en plus les états-généraux des Hussites, et le 23 mai 1618, après une furieuse altercation, ils sont précipités par les fenêtres de l'hôtel-de-ville de Prague. Cette chute, qui avait déjà coûté la vie à tant de magistrats bohèmes, ne blesse cependant que le baron renégat, tandis que Martinitz et son secrétaire Fabrice Platter (plus tard élevé par l'empereur au rang de noblesse sous le nom de baron de *Hohenfall*, c'est-à-dire de la Haute-Chute), tombés d'une hauteur de soixante pieds sur un tas de fumier et de vieilles paperasses, ne se font aucun mal et échappent par la fuite à leurs persécuteurs. Le comte tchèque, Mathieu de Thourn, appelle la nation hussite aux armes contre l'empereur Ferdinand II *le Massacreur*, et la guerre de Trente-Ans commence.

Les états-généraux de la Bohème, composés de ceux de Bohème, de Moravie, de Silésie, exigent la liberté religieuse pour les protestants; de même ceux de la Hongrie sous le chef Bethlen Gabor, et ceux de l'Autriche allemande; tous expulsent les jésuites, leurs ennemis mortels, *les empoisonneurs*, comme ils les appellent. Ferdinand II, élu empereur d'Allemagne par des princes luthériens qu'il a su tromper par ses perfides promesses, retourne à Vienne. Les bourgeois protestants de cette capitale entrent de vive force dans le château, au cri de : « Rends-toi, Ferdinand, tu dois signer, » ils lui montrent un document qui leur assurera le libre exercice du protestantisme. Les Hongrois et les Bohèmes sont

aux portes de la ville, tout paraît être gagné : mais tout est déjà perdu. Le général catholique Dampierre, avec des mercenaires italiens, wallons et espagnols, délivre l'empereur, et les Hongrois se retirent parce que leur patrie est attaquée par les Polonais, que Ferdinand vient d'exciter contre leurs voisins. Cela n'a pourtant point empêché la dynastie de Habsbourg de participer, dans le siècle suivant, à l'oppression de la Pologne. Non encore content de cela, il appelle l'armée espagnole d'Italie, et invite les Lithuaniens les plus sauvages à envahir l'Autriche allemande pour y rétablir la *vraie religion* à coups de fouet et de fusil. La Hongrie réussit toutefois à chasser les Polonais de chez elle.

Frédéric, prince électeur calviniste du Palatinat, chef de l'union protestante, est élu roi de Bohème, mais il se montre indigne du trône hussite, et tandis que les Bohèmes lui retirent leur confiance, il est attaqué par le duc Maximilien de Bavière, chef de la ligue catholique, et un fameux général jésuite, le comte de Tilly. Les protestants hongrois, sous leur vaillant roi Bethlen Gabor, sont encore une fois vainqueurs et refoulent les impériaux jusqu'aux murs de Vienne; mais Frédéric, après la perte d'une petite bataille près Prague, prend la fuite, et la Bohème fait la paix avec Ferdinand II, *le Massacreur*. Le vainqueur simule pendant trois mois une singulière magnanimité ; puis quand il voit que tous les amnistiés sont revenus, il donne le signal à ses jésuites, et le sang hussite coule par torrents, en 1621. Au célèbre médecin et recteur de l'université, Jessen, il fait d'abord couper la langue et la tête après; le savant Lomnitzki rend le dernier soupir sous la bastonnade; vingt-quatre gentilshommes sont décapités; sept cent vingt, qui se dénoncent eux-mêmes par suite de la promesse de Ferdinand, d'avoir la vie sauve, sont condamnés à avoir leurs biens confisqués, etc. La somme de ces opérations fiscales monte à

quarante millions de florins. Ferdinand se fait apporter la *Charte de la Majesté* et la déchire publiquement. Cinq cents familles nobles et trente-cinq mille familles bourgeoises sont chassées. Tout monument du temps des grands Hussites est détruit, et tout écrit anti-papiste est brûlé par la main du bourreau, six cent mille quatre cent onze livres hussites sont ainsi livrés aux flammes dans l'espace de quinze jours. Lamormain, confesseur jésuite de Ferdinand, y assiste avec une longue perche et attise le feu. Ferdinand se rend en personne aux vieux tombeaux des chefs hussites, les fait ouvrir et fait jeter au feu les corps déjà presque décomposés. Le misérable Christian II, prince électeur de Saxe, soi-disant *protecteur* de la réforme, applaudit en bon ultra-luthérien à la déroute de ce royaume calviniste et hussite. Les soldats espagnols et italiens mettent à mort, avec des tourments raffinés, presque tous les prêtres hussites, au nombre de vingt-deux mille; le reste est exilé, et pour donner aux habitants des prêtres, Ferdinand en fait venir de Pologne qui, accompagnés de soldats le sabre au poing, visitent chaque famille pour la *recatholiser* (comme s'exprime l'ordonnance impériale) et pour verser son sang, en cas de refus. Chaque noble, bourgeois ou villageois, qui ne va pas à la messe ou à confesse, doit payer amende et reçoit la bastonnade; en cas de récidive, la mort par la corde ou par les armes. Chaque paysan tchèque récalcitrant est marqué d'un fer rouge sur le front, ou s'il échappe, c'est son fils ou sa fille qui subit cette punition, et ainsi de suite. Voilà comme réforment les jésuites; c'est expéditif.

En Silésie, le Massacreur fait exécuter par le comte Annibal de Dohna, des dragonnades, imitées par Louis XIV contre les protestants des Cévennes. Ce comte de Dohna, qui s'appelle pieusement un *préparateur du salut des âmes*, convoque les habitants, monte à cheval et distribue en rica-

nant et en jurant, le vin sacré du calice hussite, puis il fait infliger à chaque assistant des coups de fouet. Quand la conversion au catholicisme ne se fait pas, malgré ces moyens énergiques et malgré les discours de ses capucins, le *préparateur du salut* arrache à la famille les petits enfants, qu'il fait transporter dans des familles papistes, et met le feu à la maison protestante.

Il en est de même dans les provinces allemandes d'Autriche, et le directeur de la noble conscience de Sa Majesté fait si bien les *confiscations* des fortunes en grand et en petit, qu'il s'appelle lui-même le *fiscal* du bon Dieu.

Mais en 1624, la sainte insurrection éclate de nouveau en Autriche. Les protestants allemands du Danube, les paysans surtout, privés de tous les droits de citoyens, voyant déclarer nuls leurs testaments, leurs contrats de mariages, leurs traités de commerce, se trouvant exclus de la magistrature, de toute fonction, de toute association, même repoussés des hôpitaux, se lèvent en masse avec le mot d'ordre : « A bas l'infâme « idolâtrie du pape ! » Leur chef, Étienne Fadinger, un paysan riche, les divise en régiments, tous avec des uniformes noirs parce que la patrie est en danger, massacre deux bataillons bavarois conduits par des officiers jésuites, et emploie une trêve à faire rentrer partout la moisson. A l'empereur massacreur il écrit : « De deux choses l'une : liberté religieuse « pour nous, ou séparation de la dynastie Habsbourg. » Mais il échoue et meurt devant la forteresse de Lintz, après huit assauts héroïques ; son successeur Vilinger de même. Celui-ci est remplacé par un homme supérieur, dont personne n'a connu le nom. L'*Étudiant ou l'Inconnu* (c'est ainsi qu'on l'appela) extermina dans trois batailles dix mille mercenaires papistes avec vingt-cinq officiers : à Vésenoufer, à Pramvalde et à Velsereide. Enfin, à Gmunde, il ne se replia après un combat de quatre heures que faute de munitions.

Les fléaux et les faulx des campagnards protestants avaient fortement réagi contre l'injustice papiste et seigneuriale. Le général papiste Henri Gottfrid de Pappenheim, presque aussi célèbre que Tilly, dit dans son rapport que la bravoure des paysans insurgés lui a paru être quelque chose de miraculeux. Avant d'attaquer, ces nobles héros campagnards chantaient chaque fois des psaumes en langue allemande et l'*étudiant inconnu*, assis à cheval et le chapeau à la main, leur faisait un sermon. Mais le temps des Hussites était irrévocablement passé, et le grand Inconnu lui aussi périt.

Ferdinand-le-Massacreur fit empoisonner, dit-on, quatre mille trois cent quatre paysans prisonniers ; du moins aucun d'eux n'a plus été vu à Vienne, où il les avait fait transférer. Cinq mille insurgés étaient morts dans les batailles ; deux mille furent exécutés par le bourreau et par les fusillades. Le Massacreur, appuyé sur le bras de son confesseur jésuite Lamormain, fit arracher de la terre les corps pourris des chefs insurgés et les fit brûler en sa présence ; puis il déchira le sauf-conduit de trois envoyés des paysans, et les tortura à mort avec des railleries outrageantes, en 1626. Il les fit chacun écarteler vivant, et on cloua les quatre morceaux palpitants de leurs corps à quatre portes de la capitale. Les noms de ces paysans martyrs sont : Holtzmuller, Hausleitner et Madelséder. Les rives danubiennes furent alors *dragonisées* comme les plaines de la Silésie et de la Bohème. Quand l'heure de la réparation universelle sonnera, la république sociale de Vienne érigera des statues à toutes ces nobles victimes de la maison de Habsbourg, sur les ruines fumantes de cette maison même. On y verra alors les magnifiques monuments funèbres de Fadinger, de l'Étudiant, de Holtzmuller à côté de ceux de Robert Bloum, de Messenhauser et de tant d'autres ; le sang républicain versé par Habsbourg au

XVIIe siècle se joindra à celui versé au XIXe siècle, et étouffera le dernier rejeton de la race maudite.

Voyez, les protestants allemands armés n'ont reculé que pour mieux sauter. Leurs princes luthériens et calvinistes sont lâches, ou imbéciles, ou traîtres; Christian, le prince-électeur protestant de la Saxe protestante, surnommé *Bacchus au tonneau toujours plein*, a fait alliance avec Ferdinand, l'empereur des jésuites, des chauffeurs et des routiers; mais le peuple protestant tient tête au pape. Le comte de Mansfeld, le bâtard de cette famille thuringienne, qui la première parmi toute la noblesse d'Allemagne avait protégé Luther, rassemble vingt mille soldats en Alsace. C'est un homme de petite taille, rabougri, contrefait, maigre, blond, avec un bec de lièvre, mais grand général et héroïque comme Achille. Les princes protestants ne lui donnant pas un sou pour solder ses braves, Mansfeld se fait pillard. Au plus fort de l'hiver il marche contre le redoutable Tilly. Il s'associe Christian, le cadet de Brunsvic, ce beau chevalier aventurier, qui ne couche plus qu'en pleine armure, et qui porte attaché au chapeau le gant de sa dame, l'épouse du misérable ex-roi Frédéric de Bohème, petite-fille de Marie Stuart. Sa devise est : *Tout pour Dieu et pour Elle*, et il rançonne rudement les riches abbayes de la Vestphalie. Dans l'église de Paderborn il trouve la statue de saint Libore, toute en or et pesant quatre-vingts livres : il l'embrasse tendrement en s'écriant : « Sois le bien-venu, mon cher saint, tu m'as donc attendu ? » et il en fait des ducats. A Munster il trouve les statues d'argent des douze apôtres, il dit : « Vous êtes des fainéants, « allez plutôt prêcher l'Évangile aux païens, » et il fait battre des florins, à l'exergue : « Ami de Dieu, ennemi de « la prêtraille. » Accourent aussi plusieurs des huit fils de la belle et vertueuse duchesse de Saxe-Veimar, parmi lesquels le duc Bernard, âgé de dix-huit ans, portera haut le drapeau

de la justice populaire, et mourra en vrai héros allemand, c'est-à-dire méconnu et trahi par ses compatriotes jaloux et par les faux amis de l'étranger. Tilly, avec ses Croates, ses Italiens et ses Vallons, reste vainqueur, mais les Espagnols sont battus à Fleurus (Belgique), l'un des ducs de Veimar y meurt, et Christian de Brunsvic se fait amputer le bras en riant, au bruit des caisses et des trompettes. Mansfeld-le-Bâtard va chercher du secours à Londres, on le reçoit avec des fêtes publiques. Tilly détruit les villes de Manheim et de Heidelberg, en possession d'une bibliothèque, dont il fait cadeau au Saint-Siége; ce n'est qu'en 1815 qu'on a pu reprendre à Rome tous ces célèbres manuscrits de l'ancienne littérature allemande.

Alors se montre Albert de Vallenstein (ou Valdstein), gentilhomme de Bohème, ex-protestant, astrologue, favori du *Massacreur* et puis duc de Fridland; toujours taciturne, sombre et perfide, de stature haute et maigre, général-brigand, et heureux contre le roi protestant, Bethlen Gabor, des Magyars. Sous Ziska il aurait été un grand chef hussite, sous le *Massacreur* il devient *allié des esprits infernaux*, comme il dit lui-même. Dans son armée on voit, pêle-mêle, catholiques et protestants; son mot d'ordre est : « *Vive la « dame Fortune, vive la guerre, à bas la paix!* »

Le comte de Tilly, grand général aussi, sombre, taciturne et perfide, de stature petite et grêle, mais très-pieux et très-versé dans les sciences scolastiques des colléges jésuites, tandis que Vallenstein n'est qu'un ignorant et un charlatan, détruit à Loutter (Hanovre) les troupes protestantes de Danemark, et exécute des tortures mongoles envers les habitants luthériens. Mansfeld, écrasé par Vallenstein, ramasse encore trente mille guerriers protestants, et vole au secours du roi protestant de la Hongrie. Vaincu encore par Vallenstein, il se retire à Spalatro, où il meurt de douleur

et de chagrin, mais en héros, debout et en pleine armure, avec cette devise : *Vive l'Evangile, à bas les jésuites!*

Ici le triomphe du pape Urbain VIII paraît assuré; il fonde la fameuse *congrégation de la foi*, et ordonne un jubilé universel. Les paysans protestants en Bohème et en Autriche sont battus, décimés, et le reste renvoyé avec des nez coupés et des oreilles arrachées. L'étendard de la Ligue catholique flotte sur l'Allemagne entière.

Le général-brigand Vallenstein, un ignorant, mais esprit extraordinaire, s'écrie : « L'Allemagne doit imiter l'Espagne « et la France : désormais, elle doit se centraliser sous l'em- « pereur. » Il conquiert l'Allemagne septentrionale, il entre dans le Holstein, la capitale danoise Copenhague se croit déjà menacée; il se fait duc de Mecklenbourg, Tilly sera duc de Brunsvic, Pappenheim, duc de Volfenbuttel, l'empereur massacreur sera roi de Danemark. Alors les jésuites, ennemis de la réforme et amis de l'oligarchie princière, commencent à redouter Vallenstein leur créature qui, pour la première fois dans sa vie, se voit rejeté par les intrépides défenseurs de la ville de Stralesound. Il y perd douze mille soldats, mais le *Massacreur* le flatte, lui fait cadeau de la principauté Sagan (Silésie) et ordonne : « Aucun ancien créan- « cier de cette principauté ne peut plus présenter ses quit- « tances, sous peine d'être poursuivi comme hérétique par « la Sainte Inquisition. » Voilà au moins du respect pour la propriété !

Les *princes* protestants de l'Allemagne poussent l'infamie au point de livrer dans un édit de restitution le *peuple* allemand au jésuitisme, et espèrent jouir des fruits de leur noire trahison.

Mais voyez, le roi protestant de Suède, Gustave Adolphe, vrai génie militaire, diplomate rusé, connu déjà par ses cam-

pagnes heureuses contre la Pologne, à laquelle il avait arraché la Livelande, débarque, en 1630, à l'embouchure de l'Oder (prononcez *Audre*) avec seize mille Suédois, Finnois et Allemands, pour relever le parti protestant en Allemagne. Ferdinand-le-Massacreur, bouffi d'orgueil, s'écrie : « Tiens, « tiens, voilà un petit adversaire de plus, mais cela ne fait « rien. » Les jésuites prêchent dans les églises : « Voyez là « bas le roi des neiges suédoises, mais Sa Majesté Septen- « trionale sera fondue avant d'arriver au Danube. » Les protestants, exténués jusqu'au dernier degré par le désespoir et la famine (beaucoup se nourrissaient déjà de chair humaine), le saluent avec joie, ils l'appellent le Lion du Nord, le roi *aux cheveux dorés*. Le Lion du Nord prend la Poméranie, fait prisonnier le duc jésuite Savelli, et le tirant par le bout de l'oreille, il lui dit avec ce fin sourire moqueur qui caractérise les Suédois : « Hé, mon petit duc-brigand, je se- « rais enchanté de vous voir toujours à la tête des armées « impériales ! » Mais Tilly massacre deux mille Suédois malgré la capitulation, à quoi leur roi ne répond qu'en massacrant deux mille Croates, qui venaient de couper les mamelles à six cents jeunes paysannes.

Mais arrêté par les pitoyables jalousies des princes protestants allemands, il ne peut pas aller au secours de la ville forte de Magdebourg. Les commandants autrichiens Hatzfeld et Pérousi, mis en fuite par les Suédois, dans le Mecklenbourg, se vengent sur les habitants, en les faisant écorcher vivants, bouillir dans du goudron, ils font enlever à la bourgeoisie protestante les femmes et les filles, attachées aux queues des chevaux, et les font vendre ailleurs par centaines, ou brûler vivantes dans des églises dont ils murent les portes. Toutes ces horreurs pour la gloire du Dieu des *catholiques* fondent ensemble sur la ville de Magdebourg, ce célèbre boulevard du protestantisme, prise par quarante

mille soldats impériaux sous Pappenheim; ses Croates y répètent des scènes comme on en avait vu cinq siècles auparavant au sac des villes albigeoises en France. Un Croate se vante d'avoir enfilé à la pointe de sa lance vingt-trois enfants nouveau-nés. Enfin le petit comte de Tilly fait son entrée triomphale, son gros cheval blanc trébuche sur tant de ruines fumantes, sur tant de cadavres protestants. Le terrible Tilly, toujours sombre et mélancolique, n'ayant jamais touché une femme, ni bu de vin, porte le chapelet au bras, une énorme plume rouge à son chapeau pointu; il a un front toujours ridé et des yeux toujours étincelants et hagards, la moustache hérissée, les joues creuses et jaunes; il semble ainsi au maréchal français de Grammont n'être qu'un comédien ; mais dans quelle comédie! Tilly s'avance lentement sous les hourras de sa soldatesque jusqu'au portail de la cathédrale; là, le premier prédicateur, Bake, demandant grâce pour les deux mille habitants de tout âge et de tout sexe y renfermés, qui depuis trois jours n'ont rien mangé ni bu, se jette à genoux et adresse en latin à ce général jésuite très-versé dans la littérature latine, les vers suivants de Virgile :

Venit summa dies, et ineluctabile fatum
Magdburgo; fuimus Troes, fuit Ilium, et ingens
Gloria Parthenopes ...

« Il est arrivé, le jour du supplice, et le destin affreux de « Magdebourg, la Ville de la Vierge, s'est accompli; jadis « nous avons été des Troyens, la ville glorieuse de Troie, la « Ville de la Vierge, a cessé d'exister... »

L'allusion érudite, faite ici avec le nom de *Magdebourg*, c'est-à-dire, en allemand, ville de la Vierge (Marie), à celui de *Troie* ou *Parthénopé*, c'est-à-dire, en grec aussi, ville de la Vierge (Athéné ou Minerve), plaît à cet élève

des jésuites belges, Tilly, qui savait par cœur, dit-on, presque toute l'*Enéide*, et il défend de tuer les pauvres affamés. Du reste, trente mille cadavres des protestants allemands l'entourent, et le général de l'empereur allemand Ferdinand II le *Massacreur* peut être content du 14 mai 1631. Il saisit la plume et écrit : « A Sa Très-Haute et Très-Pieuse » Majesté Impériale : Nous venons d'assister *aux noces* de « Magdebourg, qui ne le cèdent en rien *aux noces* de la Saint- « Barthélemy d'Outre-Rhin. Nous avons l'insigne honneur « de déposer aux pieds augustes de Votre Majesté Impé- « riale le rapport circonstancié de cette conquête, qui n'a « pas eu d'égale depuis les jours de Troie, de Carthage et « de Jérusalem. Mon seul regret est, que les hautes et très- « hautes dames de la cour n'y aient pas assisté en specta- « trices, comme à un superbe et glorieux tournoi de cheva- « liers. »

La ville de Strasbourg se prépare au combat à outrance contre le jésuitisme armé de mitraille. Enfin, le 7 septembre 1631, Gustave Adolphe détruit à Leipzig les troupes de Pappenheim et de Tilly. Ce dernier, âgé de soixante-douze ans, est blessé par trois balles ; lui et ses amis restent alors convaincus que Gustave Adolphe est un sorcier allié au démon. Ce sorcier marche alors vers le sud-ouest, partout accueilli par les acclamations des protestants ; il conçoit à Francfort-sur-le-Mein le plan de changer la constitution de l'Allemagne et d'en devenir empereur ; Richelieu même fait les offres les plus respectueuses. Les bourgeois de la grande république de Nurnberg déclarent le roi suédois le meilleur candidat à la couronne impériale.

Tilly perd encore une bataille et la vie ; Gustave-Adolphe prend Munich, la résidence du duc bavarois Maximilien, chef de la Ligue jésuite, et hésite un moment à venger sur cette ville le sort de Magdebourg. « Voilà deux villes, s'écrie-

« t-il, qui commencent avec une même lettre ! » Mais il se contente d'y retirer du sol où on les avait enfouies, cent cinquante bouches à feu contenant trois cent mille pièces d'or.

Maintenant les Suédois aussi deviennent cruels. Leurs généraux Banner (prononcez *Bannère*), et Bernard duc de Véimar massacrèrent tous les habitants de trois villes jésuites aux confins de la Suisse et du Tyrol. Le méprisable prince-électeur de Saxe s'était enfin rangé du côté des Suédois, mais l'empereur essaye de faire une alliance avec lui et avec le roi danois. Ferdinand s'y sert de la plume du terrible duc Vallenstein de Fridland, résidant à Prague comme s'il était déjà roi des Bohèmes ; plus tard, Ferdinand, toujours perfide, toujours parjure, niera d'y avoir prêté les mains. Les Hongrois protestants sous le chef Ragotzy se lèvent de nouveau, alors Ferdinand supplie le duc de Fridland de lever encore une armée. Le duc accepte, mais en dictateur absolu ; Ferdinand et les jésuites ne lui font de concessions qu'avec *restriction mentale*. Enfin, dans cette vaste plaine de Lutzen, célèbre par tant de batailles depuis l'antiquité jusqu'à la défaite de l'empereur Napoléon, les Suédois restent vainqueurs, mais Gustave-Adolphe y perd sa précieuse vie, et Pappenheim aussi, ce général couvert de cent douze cicatrices. Là, mais là seulement, l'empereur massacreur montre un sentiment généreux : quand on lui présente la cuirasse ensanglantée du roi, il verse une larme : — peut-être une larme hypocrite !...

Désormais la Guerre de Trente Ans devient un jeu de diplomatie et un massacre de mercenaires ; la religion n'y est plus pour grand'chose. L'infâme Octave Piccolomini, le plus lâche et le plus détestable de tous les chefs-brigands du massacreur et des jésuites, s'élève peu à peu aux plus grands honneurs. Affidé du duc Vallenstein de Fridland, il prépare

l'assassinat de ce terrible rival, et l'exécute à l'aide des jésuites, le 25 février 1633.

En 1634, les Suédois perdent la bataille de Nordlingue (Bavière), et les habitants du duché de Vurtemberg sont presque tous exterminés ; *d'un demi-million il ne reste que quarante-huit mille*. Les Croates de l'empereur s'y distinguent, comme ailleurs aussi, par des cruautés ingénieuses, et les Suédois les imitent sans toutefois les égaler. Landshout est brûlé par les protestants. Quinze mille *paysans* bavarois se lèvent pour se défendre contre les *soldats* bavarois, suédois et impériaux.

Alors, dans le plus fort de cette longue crise pleine d'angoisses et de terreurs, le chancelier de Vurtemberg s'adresse au gouvernement français, qui fait occuper Trèves (en allemand Trier, prononcez *Trire*) et Coblentz. Le célèbre archi-chancelier Axel Oxenstierne, savant et diplomate, se met à la tête des misérables princes protestants, qui, en même temps, reçoivent les subsides de la France pour ne pas se réconcilier avec l'empereur. Le chancelier de Suède, présent au milieu des camps, distribue à ses soldats de nombreux domaines allemands pour les retenir sous les drapeaux. Le noble Bernard de Veimar, avec ses quinze régiments allemands, jure que la patrie n'est pas encore perdue, tant qu'il aura une goutte de sang dans les veines, et ce n'est qu'à grand'peine qu'il admet les troupes auxiliaires venues de France. Il ne le fait qu'après avoir lu l'instruction suivante donnée par le gouvernement de France à M. de Feuquières : « Il tâchera « particulièrement d'ôter au duc de Veimar l'opinion que le « dessein du roi soit de *démembrer l'empire et de s'en ad-* « *juger une partie;* mais que la seule intention de Sa Ma- « jesté est d'y établir une paix ferme et stable, et qu'elle n'a « pris intérêt dans les affaires d'Allemagne que pour parvenir « à une si bonne fin, moyennant laquelle elle ne prétend con-

« server autre chose dans l'empire d'Allemagne que la *gra-* « *titude* de ceux qu'elle y a assistés avec tant de peine, etc. » Le duc ne sut pas que cette *gratitude* serait bientôt exploitée par les diplomates des deux peuples. Enfin, Richelieu lui donne quatre millions de livres pour compléter l'armée protestante, et la promesse de le soutenir pour le faire prince de l'Alsace; mais ce n'est qu'avec une grande répugnance que les troupes françaises franchissent le Rhin. Dans cette campagne de guérillas entre le Rhin et la Lorraine, ce duc montra des prodiges de tactique, et eut pour élèves deux officiers français, Turenne et le généreux Guébriant. A Paris, il est très-bien reçu; mais Louis XIII se formalise quand Bernard, en sa qualité de duc de l'Empire, remet son chapeau. Puis, on cherche à se servir de sa passion pour la belle et spirituelle fille du duc de Rohan, pour lui extorquer des concessions peu favorables à l'intégrité du territoire d'Allemagne. Alors Bernard impose silence à son cœur, et finit par se fâcher avec un confident de Richelieu, le père Joseph, qui veut lui faire une leçon de tactique, à lui, le plus grand général depuis la mort de Gustave-Adolphe. Mais, tandis qu'il prend Saverne et culbute à Champlitte les barbares croates sous Isolani, le hardi général impérial Jean de Verth pousse jusqu'aux portes de Paris, et y répand une panique en 1636.

Maintenant le supplice de la nation allemande est au plus haut période. Toutes les douleurs que ses ancêtres barbares avaient fait subir aux races dépravées de l'empire romain envahi dans la migration des peuples, se concentrèrent dans la guerre de Trente-Ans et tombèrent à la fois sur les épaules de l'immortelle patrie de la réforme. Ce fut là, en effet, une singulière récompense que l'Europe donna à l'Allemagne pour avoir rétabli le droit éternel de l'esprit, en brisant la clef de la voûte de Saint-Pierre. En 1637, meurt Ferdinand II,

le vieux Massacreur, qui se *vantait* de n'avoir jamais tenu ses serments envers les protestants. Ce pieux jésuite sous la couronne, toujours les mains jointes et les yeux pleins de componction, a fait couler le sang de dix millions de personnes en Allemagne et en Hongrie, mais moins pour des causes religieuses, comme aux croisades contre les Arabes, que pour des motifs diplomatiques. En 1619, il avait rencontré en Bohème une population protestante et civilisée de *trois millions ;* à sa mort, il n'y eut plus que *sept cent quatre-vingt mille* individus dans la Bohème entière, tous mendiants; mais, il est vrai, tous bons catholiques. En Bohème, sur le Danube, sur le Rhin (près Vorms surtout), en Vurtemberg et ailleurs, des *associations d'anthropophages* se formèrent, qui, ne trouvant plus ni bétail, ni gibier, ni végétaux, firent la chasse aux hommes *pour les manger.* La famine et la peste ravagèrent le reste. En Souabe, deux cents paysans furent exterminés par les ordres d'un général croate, par de l'arsenic jeté dans les puits. En Bohème, on ne rencontrait une maison que de neuf en neuf lieues de distance, et en Silésie, disait le comte de Thourn, il y avait à la fin beaucoup plus de loups que de paysans. Avant d'expirer, l'empereur massacreur eut encore la satisfaction de faire écorcher vivants les chefs des paysans insurgés en Craïne (ou Carniole), et de rompre, comme de coutume, sa parole impériale à des villes protestantes qu'il réussit à tromper par la fallacieuse paix de Prague. Ses lieutenants, entrés sous des promesses solennelles à Nurnberg, Erfourth, Vurtzbourg, Augsbourg et Oulm, coupèrent le nez et la langue à tous les prédicateurs protestants, et emportèrent l'argent de tous les habitants non catholiques.

Voilà comme vit et meurt un souverain véritablement orthodoxe.

Bernard de Véimar poursuit la victoire. Ayant forcé de

nouveau le gouvernement français à remplir le traité financier, il augmente le nombre des soldats protestants, et se rend immortel dans les annales militaires par une série de combats héroïques sur la Saône en Bourgogne, alors province espagnole. Mais lui à son tour est poursuivi par des chagrins de toute sorte. Le chancelier de Suède est envieux de sa gloire et de son pouvoir martial ; le célèbre Hugo de Grote veut en vain le remettre dans les bonnes grâces, et le propose même comme mari à la jeune reine Christine, fille de Gustave-Adolphe.

A la cour de France on le regarde d'un mauvais œil, comme ami du généreux Rohan, qui est inquiété sous le prétexte d'être un conspirateur calviniste. Un Rohan devient lieutenant de Bernard, auquel ses guerriers ont donné le nom de *Grand*. En effet, Bernard était alors le seul qui représentât dignement la nation allemande : âgé de trente ans, de svelte et vigoureuse taille, d'une beauté mâle et mélancolique, au visage basané et fortement accentué, à la chevelure longue et bouclée ; intègre et sobre, chaste et fidèle à sa parole. Du reste, luthérien très-pieux et lecteur assidu de la Bible. Chacun de ses bataillons avait des prédicateurs et faisait régulièrement des prières le matin et le soir. Le duc de Véimar, adoré par ses soldats, ne mangea jamais avant d'avoir donné la ration à tous, et s'exposa toujours le premier aux périls. Les épées des Véimariens étaient sans fourreaux ; « Quand nous voulons les cacher, disaient-ils, nous les enfon- « çons dans les corps vivants de nos ennemis. » Leur étendard avait les inscriptions latines : *Perque enses perque ignes* (c'est-à-dire à travers les glaives et les flammes), et *fortia agere et pati Bernhardinum est* (c'est-à-dire Bernard aime à faire les grandes choses et à souffrir les grandes douleurs). Il était entouré de plus de douze colonels, presque tous Allemands, et tous excellents militaires.

En plein hiver de 1638, soutenu par quelques Français sous le noble Guébriant, il détruit toutes les troupes des jésuites dans l'Alsace, occupe Brisac avec ses soldats allemands, réplique avec dédain au misérable seigneur mercenaire Savelli, qui l'exhorte officieusement à se soumettre à l'empereur; prend encore, en hiver 1639, le château bourguignon de Joux, dit l'*imprenable*, et reçoit de Richelieu l'offre de la main de Marie de Vignerol, nièce du cardinal. Le Véimarien donne une réponse évasive, et dès ce moment le cardinal ne pense qu'à le perdre. Son noble ami français Guébriant est sans influence à Paris, mais son autre ami, le colonel suisse Erlack, reçoit de Richelieu une pension de 12,000 livres, et trahit Bernard. Le cardinal adresse au roi une longue note, pour lui prouver que Bernard a déjà commencé à lui devenir dangereux en mettant obstacle *à toute conquête française du côté du Rhin*. Le jeune héros meurt aux bords du Rhin, empoisonné par Richelieu en 1639, le 8 juillet; ce que le célèbre Poufendorf exprime par cette phrase ironique : « Puisque le duc n'a jamais voulu danser à la mélodie « de ces messieurs-là, ils en ont fini en lui versant un petit « breuvage, en suite de quoi il est décédé à Neubourg sur le « Rhin. » Lui-même s'écria : « On m'a donné du poison ! » Sa brillante armée fut enrôlée dans les troupes françaises, grâce aux intrigues du colonel Erlack, pensionnaire de Richelieu, et parce qu'aucun prince protestant en Allemagne ne put ni ne voulut payer la solde de ses braves. Richelieu laissa le commandement à Guébriant, leur ancien frère d'armes, qui les reconduisit dans le cœur de l'Allemagne même.

Alors arrive au général Bauner des secours suédois avec le général Vrangle, et la victoire se met encore de leur côté. Bauner meurt empoisonné, mais son successeur, Léonard Torstenson, goutteux et toujours couché dans un lit portatif, parcourt avec la rapidité de l'éclair l'Allemagne dévastée, et

vole de triomphe en triomphe. Il bat les jésuites en Moravie; refoulé, il rebrousse chemin jusqu'aux vastes plaines de Leipzig et Lutzen, les y écrase encore, retourne en Moravie, marche delà jusqu'en Danemark qu'il occupe tout entier, retourne encore, écrase les impériaux près Magdebourg, et frappe aux portes de Vienne même : mais il ne peut pas s'en emparer, et il retourne en Suède avec une gloire extraordinaire.

Après plusieurs victoires et avantages remportés en Vurtemberg, contre les impériaux Jean de Verth et Merci, par les Français sous le fameux comte holsteinois Rantzau, sous Turenne, Guébriant, le grand Condé et Grammont; après les victoires du Suédois Vrangle en Bavière, et après la conquête de Prague par le Suédois Koënigsmark en 1648, il se répandit tout à coup la nouvelle d'un traité de paix conclu entre les ambassadeurs des parties belligérantes, rassemblés déjà depuis cinq ans dans les deux villes vestphaliennes de Munster et d'Osnabruck. Vrangle et Turenne étaient furieux de se voir arrêtés dans leur carrière militaire; en partant ils brûlèrent encore deux villes souabes, et Vrangle se mit tellement en colère de cette retraite pacifique forcée, qu'il foula aux pieds son chapeau de général. Leurs soldats aussi poussèrent des cris sauvages, et se jurèrent de recommencer le plus tôt possible; mais la nation allemande, épuisée jusqu'à la moelle des os, applaudit de ses mains tremblantes chacun des trompettes qui parcourent les provinces pour lire partout à haute voix la déclaration d'armistice en 1648.

VINGT-QUATRIÈME TABLEAU.

Décadence complète de l'Allemagne.

Le fameux Chemnitz, connu sous le nom d'Hippolyte à Lapide, né en Saxe, conseiller suédois et savant jurisconsulte, divulgua dans son livre sur la constitution de l'Empire allemand toute la triste sagesse diplomatique de l'époque. Cet écrivain sophiste *de papier et de bois*, comme on l'a qualifié, initia avec un imperturbable sang-froid à la politique scandaleuse et sans entrailles, qui a régné jusqu'en 1789, et qui depuis, quoique ébranlée par 1789, 1830 et 1848, tient encore, à l'heure qu'il est, le gouvernail des affaires allemandes.

Le principe suprême est : « L'Allemagne ne peut ni ne « doit être un organisme unitaire ; son honneur doit être de « former une multitude de principautés artificiellement co- « subordonnées, dont chacune possède une certaine indépen- « dance. » C'est la confusion érigée en système, c'est le désordre sanctifié qu'on a osé recommander à ce peuple qui a produit les Ghibelins, Ulrich de Houtten, Frantz de Sickingue et Vendel Hippler ; mais patience, un peu de patience encore, et son heure sonnera, « ce formidable bourdon d'Al- « lemagne aux sons duquel la terre et la mer rendront leurs « morts. »

Tout ce qu'on a reproché à la nation allemande date de cette paix de Munster-Osnabruck. Toutes les qualités ridicules et mauvaises qui la déshonorent viennent de là, elles y ont été sanctionnées par le droit public. Le pédantisme, la mesquinerie, la pusillanimité, le servilisme, y ont trouvé leur justification ; le dévouement, la magnanimité, la grandeur

d'âme, le libre essor, y sont condamnés. Et cette énorme décadence eut lieu précisément à l'époque où la France, sortie de ses troubles, entra dans le magnifique règne de Louis XIV, et où l'Angleterre, à la mort de Charles Ier Stuart, son roi parjure et despote de *par la grâce de Dieu*, commença à s'élever au plus haut degré de grandeur nationale.

Beaucoup de changements politiques et administratifs furent exécutés par ce traité de paix de Munster-Osnabruck, mais le sort du peuple n'y gagna rien. En général, on se contenta de restreindre le protestantisme et le papisme chacun à sa partie territoriale; les deux églises avaient suffisamment appris que leurs forces matérielles étaient égales au fond. Le tribunal suprême de Vetzlar reçut autant de membres catholiques que de membres protestants. Le prince du Palatinat rhénan fut élevé au rang de prince électeur, de même celui de la Bavière et du Palatinat supérieur. Plusieurs évêchés furent sécularisés et distribués aux princes protestants, qui augmentaient par là leurs revenus dynastiques. Les sectes parmi les protestants cessèrent enfin de se dévorer, mais non de se calomnier. Quant au bas peuple, on l'avait comprimé dans un état très-rapproché de l'idiotisme ou de la barbarie.

Son nombre était diminué de moitié! La Saxe seule vit périr dans l'espace de deux ans quatre-vingt-dix mille de ses habitants. Après la mort du *Massacreur*, et avant les invasions suédoises sous Banner et Forstenson, la Bohème n'avait plus qu'un quart de sa population. La grande et riche ville d'Augsbourg était descendue de quatre-vingt mille habitants à dix-huit mille, et ainsi de suite. L'Allemagne inférieure cédait désormais le pas aux Hollandais et aux Anglais, l'Allemagne supérieure aux Suisses et aux Italiens. Les bourgeois étaient devenus les humbles serviteurs de leurs

patriciens, les paysans, dépravés par la soldatesque, étaient devenus des serfs sans la moindre aspiration à la liberté, et sans la moindre intelligence. Les nobles, bouffis de vanité, se rangèrent autour des trônes en faisant sentir leurs talons rouges à la vile multitude. Le soldat, démoralisé et pour ainsi dire endiablé, n'avait foi que dans la sorcellerie, pour se protéger contre les balles et pour gagner des trésors; au lieu de prier, il disait en riant : a, b, c, d, e, f, etc., car dans l'alphabet il y a en effet toutes les prières possibles.

Les classes supérieures, si elles n'étaient pas devenues tout à fait sceptiques, avaient peur du démon, des esprits infernaux, des revenants, des sorcières, et s'inclinèrent devant les miracles les plus niais que le clergé des deux Églises trouvait bon de leur faire voir. Les procès juridiques qu'on fit aux sorcières allemandes, et qui finirent presque régulièrement par la mort, soit dans les tourments de la procédure, soit à l'échafaud, avaient déjà pris un triste essor après la publication du formidable ouvrage de Sprenger : *Malleus Maleficarum*, c'est-à-dire, le Marteau des Sorcières, au XVe siècle. Cette épidémie intellectuelle et morale prit des dimensions vraiment colossales dans, par et après les longues guerres religieuses, et il est maintenant hors de doute qu'elle était le résultat ou le symptôme principal de l'effrayante surexcitation des âmes, depuis 1500 jusqu'à 1780. L'Inquisition catholique et les tribunaux protestants ont rivalisé à cet égard; mais en Allemagne, ce semble, ces derniers ont mérité le prix d'honneur.

On ne savait même plus parler et écrire en bon allemand; on y mêlait force mots italiens, espagnols, français et latins, et tout cela avec le plus mauvais goût, avec la plus étonnante insipidité. C'est dans cette triste époque que beaucoup de familles de juristes et de théologiens allemands, surtout dans le nord, attachèrent à leur bon vieux nom allemand la ter-

minaison latine *us;* d'où il résulta des noms vraiment incroyables, comme par exemple, Zopfius, Woltzogenius, Lipstorpius, Carpzovius (ce monsieur mit sa signature sous *vingt-deux mille arrêts de mort*), Renne-Kampfius, Boxhornius, Tribbelhornius, Afhakelius, Schellenbaurius, Knipstrovius, etc. Le style allemand et latin de ces écrivains était aussi affreux que leurs noms; jésuites et protestants rivalisaient de fausse rhétorique et de flagornerie. Le droit civil, criminel et politique de l'Allemagne était entravé par des procédures dont la lenteur et le contre-sens sont passés en proverbe; les tortures étaient extrêmes et raffinées. Les diètes étaient composées des trois *colléges* ou *bancs* des princes électeurs, des princes simples et des villes; le collége des princes simples était divisé en deux colléges; l'un des princes ecclésiastiques et des princes non-ecclésiastiques (séculiers) qui n'étaient pas princes électeurs; et l'autre des prélats (abbés dirigeant des abbayes) et des comtes. Chaque dynastie princière ayant une voix, il s'élevait souvent dans une dynastie des querelles pour savoir quelle branche de la dynastie aurait cette voix. Les nombreux princes fabriqués par Ferdinand-le-Massacreur, à l'imitation des Grands d'Espagne, furent exclus de la diète par les princes d'ancienne date. Les prélats étaient classés en deux *bancs*, le souabe et le rhénan, chacun à une voix. Les comtes étaient classés dans les quatre *bancs*, souabe, vettéravien, franconien et vestfalien; chaque banc à une voix. Le *collége* des députés bourgeois était composé des deux colléges de la Rhénanie, sous la présidence de Cologne; et de la Souabe, sous la présidence de Régensbourg. La chevalerie de l'Empire, sans représentation à la diète, était incorporée dans trois cercles (souabe, franconien et rhénan), sous la direction d'un comité de chevaliers. L'Empire tout entier était en 1521 divisé en dix cercles (provinces): *Autriche*, sous l'intendance d'un archiduc de Habsbourg; *Bour-*

gogne, de même; *Rhénanie-Inférieure*, sous les quatre archevêques de Cologne, Mayence, Trèves et du Palatin Rhénan, tous princes électeurs; *Franconie*, les évêques de Vurtzbourg et Bamberg, les villes de Nurnberg, Rothebourg, etc.; *Souabe*, les évêques d'Augsbourg, Constance, Coire (en Suisse), le duc de Vurtemberg, le margrave de Bade, etc.; *Bavière*, l'archevêque de Saltzbourg, l'évêque de Régensbourg, le duc de Bavière; *Rhénanie-Supérieure*, les évêques de Strasbourg, Besançon, Genève, Lausanne, Metz, les ducs de Savoie et de Lorraine, le comte de Nassau, la ville de Francfort-sur-le-Mein; *Vestphalie*, les évêques de Paderborne, Utrecht, Liége, Munster, Osnabruck; *Saxe-Supérieure*, la branche ernestine ou prince-électorale Vettine de Saxe, la maison prince-électorale Hohentzollern de Brandebourg, la branche albertine ou ducale Vettine de Saxe, la province prusso-baltique avec Dantzig et Elbing; *Saxe-Inférieure*, les archevêques de Magdebourg et de Brême, les ducs de Holstein, de Brunsvic, d'Anhalt et de Meklenbourg, les villes de Hambourg, Lubeck, etc. En tout, il y avait à la diète sept princes-électeurs, c'est-à-dire choisissant l'empereur, sept archevêques, quarante-sept évêques, vingt-quatre princes séculiers, deux cent huit comtes et barons de l'Empire, quatre-vingt-quatre villes de l'Empire; sans compter plusieurs archevêques, évêques, comtes autrichiens et toutes les villes de l'est, qui, dans cette pitoyable constitution, n'étaient pas représentés à la diète.

Les sciences et les beaux-arts de l'Allemagne n'existaient plus, pour ainsi dire, à la fin des guerres religieuses. La terrible foudre partie du cerveau du moine saxon Martin Luther, avait décomposé la lourde atmosphère de Saint-Pierre en deux éléments opposés : l'incrédulité la plus frivole et la superstition la plus ténébreuse. De là, tant d'*amis du démon*,

tant d'alchimistes et d'astrologues, tant de magiciens et de sorcières (appelées *hexes* en allemand). Bacon de Vérulame, en Angleterre, et Théophraste Paracelse, Trithème et Agrippa de Nettesheim, en Allemagne, des savants et penseurs d'un mérite incontestable, tous ennemis de la scolastique papale, posèrent carrément le principe suivant : « Le monde « *humain* ou microcosme (le *petit* monde), ne saurait pénétrer « dans les profondeurs et monter sur les hauteurs du *grand* « monde ou monde universel de la nature et de l'esprit (ma- « crocosme), qu'en appelant au secours les esprits interme- « diaires, soit bons, soit méchants, soit anges, soit démons. » C'était là le commencement bizarre et superstitieux des recherches modernes dans les phénomènes naturels; il s'en développera bientôt le renouvellement de toutes les études en physique, en zoologie, en botanique, en minéralogie, en médecine, en chimie, en mécanique et en astronomie. « Faisons de l'or » et « trouvons l'élixir de la Jeunesse éternelle, » c'est-à-dire le secret de ne pas mourir; voilà les deux mots d'ordre de l'époque. Les princes allemands, éblouis par l'or américain, s'y étaient mêlés. Ainsi, les landgraves Henri et Guillaume de Hesse passèrent leur vie dans le laboratoire du fameux *fabricant d'or*, Hans de Dornberg. Le prince électeur Auguste de Saxe se creusa en vain la tête pour produire la *pierre philosophale*, c'est-à-dire, le métal précieux; et son successeur, Christian II, fit torturer jusqu'à la mort le pauvre Sétone, qui avait la réputation de savoir en faire. Un misérable, nommé Tepfer, prétendit qu'une once d'or pourrait être retirée des cendres de vingt-quatre Juifs brûlés. Thomas Liber seul s'opposa à toutes ces superstitions à la fin du XVIe siècle. Mais au commencement du XVIIIe, prit naissance la fameuse société de la Croix des Roses, fondée en Souabe par Valentin Andréé, d'après les idées confuses et dangereuses des alchimistes et de Paracelse. En 1609, mourut le vieux Trautmansdorf, qui,

assura-t-on, avait prolongé son existence par un élixir merveilleux, jusqu'à cent quarante-sept ans.

Il y eut pourtant un pont jeté de ce milieu impur vers un avenir meilleur. Nicolas de Cousa (près Trèves) avait déjà formulé au xve siècle un système, assez bizarre, de l'harmonie universelle, mais en opposition avec la scolastique. Au xvie siècle le Saxon Valentin Veigel publia un système simple et ingénieux, qui ébranla la scolastique tout entière, et servit puissamment au grand philosophe panthéiste Spinoza, et plus tard aussi à Schelling, grand penseur allemand de nos temps.

Quant à la célèbre et grandiose fable populaire ou plutôt vraiment nationale du docteur allemand Faust (prononcez *Faoust*), elle prit origine dans l'époque fébrilement agitée de Luther et de la découverte de l'Amérique, quand l'Europe chrétienne fut soudainement frappée de l'aspect inattendu de deux nouveaux mondes à la fois, celui de l'esprit réformé et celui d'un autre continent. En 1535 mourut l'Allemand Agrippa de Nettesheim, qui a probablement servi de modèle à la fiction du docteur Faust. Cet homme intelligent et fougueux, inquiété par la soif de la vérité comme les derniers philosophes païens d'Alexandrie à l'avénement de la jeune religion chrétienne, devint un véritable omniscient; il voyagea dans tous les pays de l'Occident, étudia tout, obtint la dignité doctorale en médecine, jurisprudence, théologie et philosophie, enseigna la théologie à l'université de Pavie, fonctionna comme avocat à Metz, comme chirurgien à Fribourg, devint médecin de la reine de France et historiographe de Margarithe, fille bâtarde de Charles-Quint et régente des Pays-Bas. Fatigué à la fin, cet homme remarquable prit congé du monde dans son livre « Sur l'incertitude de toutes les sciences humaines ». Nettesheim était aussi, ce semble, en faveur auprès des femmes, car un de ses ouvrages latins

porte le titre : « *De nobilitate sexûs feminini,* » de la noblesse du sexe féminin. Quant à ce mythe du docteur Faust, il est tout à fait national : il représente le tempérament et le caractère allemand des temps modernes avec la même précision que le mythe du chevalier Parcival au moyen âge. Nous en parlerons explicitement plus tard.

Deux grands théologiens mystiques de l'école de Guérard de Grote en Basse-Allemagne (Hollande), tous les deux morts en 1471, Thomas Hammerlein (en latin *Malleolus*) à Kempis (auteur du noble livre de l'*Imitation du Christ*) et le chartreux Denis Rickel à Liége (appelé le docteur extatique, auteur du noble livre de la *Réformation intérieure*), de même le sublime moine Tauler avaient laissé des successeurs en Allemagne. Ainsi du temps de Luther, le baron silésien Schwenkfeld, très-injustement rudoyé par le dur réformateur; puis Jean Arndt, et en dernier lieu le célèbre cordonnier Jacob Boehme (prononcez *Beume*) dans la petite ville saxonne de Goerlitz (prononcez *Gueurlitz*), décédé en 1624, dans cette année lugubre où l'empereur Ferdinand-le-Massacreur avec ses jésuites crut avoir mis le pied sur le cadavre de la réforme allemande. Le cordonnier de Goerlitz, appelé fou par la prêtraille de son siècle et des siècles suivants, était plus intelligent, plus raisonnable, plus moral et plus vertueux que tous les membres du clergé et de l'aristocratie des deux Églises à la fois. Son livre « *L'aube qui se lève* » fut aussi furieusement attaqué par les luthériens que par les jésuites; c'est là un de ses titres d'honneur. L'amour de Dieu, et par conséquent l'amour du genre humain, voilà le principe de Jacques Boehme. Dans un allemand quelquefois un peu embrouillé, il est vrai, mais d'une richesse éblouissante d'idées et d'images, Boehme prêche comme les trois patriarches du mysticisme allemand du XIIe siècle; il exhorte à l'héroïsme chevaleresque de la vertu et du dévouement,

comme le comte-abbé Hugo Blankenbourg de Saint-Victor; il admire l'éternelle beauté, mêlée de grandioses terreurs, de la nature, comme Honoré d'Augst, et il étudie l'immense drame de l'histoire humaine, comme Robert de Deutz. Le fier et savant Agrippa de Nettesheim a poursuivi la vérité dans tous les pays et dans tous les rangs de la société; Boehme, ouvrier modeste et peu lettré, n'a jamais voyagé. En théorie, il est évidemment supérieur à Paracelse même. Quant aux religions constituées, il les traite durement : « La romaine, « dit-il, est maintenant une église de pierres, mais on saurait « encore l'améliorer; la luthérienne, devenue l'église des que- « relleurs, ne vaut plus rien; l'église mahométane vaut mieux, « elle n'a pas trois divinités, mais une seule, et une loi « morale sans rémission des péchés; la plus pure de toutes « les églises est l'église intérieure de l'âme, et c'est à cette « église que j'appartiens. »

La poésie était tombée au point de ne plus s'occuper des sentiments et des idées; elle ne fit que compter avec un pédantisme désespérant les syllabes et les rimes très-compliquées de ses diverses mesures; ainsi, les déplorables *associations de poëtes* à Nurnberg.

La peinture était cultivée avant la guerre par les maîtres Albert Durer à Nurnberg, Hans Holbein à Bâle, Lucas Cranack en Saxe, et par Frantz de Lubeck (appelé à Florence pour orner de peintures les fenêtres des églises italiennes); l'art statuaire par Kraft et Pierre Fischer; l'art de la taille-douce, simultanément inventé en Italie et en Allemagne, avait pour maîtres principaux le peintre Albert Durer, Béhaim de Nurnberg, et tant d'autres dans les Pays-Bas. L'école de musique aux Pays-Bas, dans le xve siècle, antérieure à celle de l'Italie, avait produit le grand compositeur et contrepointiste Jean Ockeghem, mort en 1515. En même temps se distinguèrent à Venise, Jacob Hobreckt et Bernard l'Al-

lemand, ce dernier améliora les orgues en 1470. Des maîtres allemands passèrent en Italie; ainsi Henri le grand Allemand (nommé Arrigo Tédesqui) musicien en chef de Maximilien Ier. En Allemagne on célébra Adam de Foulda, Hermann Fink, et l'aveugle Paulmann de Nurnberg, inventeur de la tablature des notes. Au commencement du XVIe siècle vécut le Flamand Adrien Villart, peut-être l'inventeur de l'opéra en Italie. Dans le XVIIIe, la musique italienne, perfectionnée par le grand Palestrina, fut introduite en Allemagne. Quoique éloignés du commerce maritime par suite de la décadence de l'Allemagne, beaucoup d'Allemands se mirent à voyager dans les pays étrangers. Mais encore sous Charles-Quint les deux grandes maisons commerciales de Fougger et de Welser envoyèrent deux flottes en Amérique et aux Indes Orientales; leur commis Dalfinger d'Oulm devint fondateur et gouverneur de Valparaiso. Le souabe Philippe de Houtten combattit sous Cortez au Mexique.

Tout ce mouvement énergique et multiple est tout à coup comme enrayé par la guerre de Trente Ans, et ne recommencera peu à peu qu'après un siècle, vers 1750, sous le règne de Frédéric II le Grand, roi de Prusse.

Le traité de paix de Munster-Osnabruck, qui avait déjà coûté à l'Empire la Suisse et les Pays-Bas, ouvrit aussi la porte aux influences étrangères. La Suède s'était emparée de plusieurs provinces et villes maritimes de l'Allemagne septentrionale, et la France de Louis XIV entama désormais l'Empire du côté ouest. Cette influence française, on ne peut pas en disconvenir, était pour le moment peu favorable à la nation allemande. Chaque prince et principicule allemand se mit dans la tête d'imiter Louis XIV, dans ce que ce Bourbon fastueux et intolérant avait de mauvais. L'Allemagne était couverte d'une légion d'aristocrates, dont chacun s'obstinait à être un Louis XIV en miniature. Pédagogues, gou-

verneurs, ministres d'état, régisseurs de finances et de douanes, comédiens, maîtres d'armes et de danse, tout cela fut appelé à grands frais de France, pour morigéner et exploiter les hautes et basses classes de l'Allemagne. L'éducation des héritiers présomptifs des trônes allemands ne fut dirigée que par des instituteurs parisiens, et il faut le dire, ces messieurs n'y firent guère quelque chose de bon. Les gentilhommes allemands ne rapportèrent de leurs excursions à Paris que tous les défauts de la société dégénérée du soi-disant Grand Roi, et comme leur illustre modèle, ils s'efforcèrent d'extorquer à leurs pauvres sujets allemands le dernier sou et la dernière goutte de sang. Cette fausse civilisation à la Louis XIV, transplantée sur le sol germanique, sans être accommodée au caractère national, y prit un aspect ridicule et vraiment abominable. Le misérable prince-électeur de Saxe, Jean George II, par exemple, montra tant de luxe *à la parisienne*, que son pays, appauvri par la guerre de Trente Ans, fit déjà banqueroute en 1660. Son ministre, le comte de Hoïmb, enregistra avec plaisir les noms de tous ceux *qui s'étaient courbés devant le trône*, comme il disait, c'est-à-dire qu'il avait forcés par des menaces ou par des faveurs illicites de lui faire des cadeaux. Le prince-électeur de Saxe, Auguste-le-Fort, et celui de Bavière suivirent encore plus loin cette conduite infâme, sous laquelle le peuple travailleur fut entièrement écrasé. En Suisse, où l'orgueil et l'avarice des patriciens des villes avait exaspéré la population des campagnes, celle-ci s'insurgea en 1656, sous le brave Leuenberg; mais cette guerre des paysans suisses fut bientôt terminée par le canon du baron suisse d'Erlac, et la bourgeoisie de Bâle surtout sévit avec une cruauté atroce contre les vaincus.

Un seul souverain de race allemande se distingua honorablement, c'était le prince-électeur de Brandebourg, Frédéric Guillaume, surnommé le Grand, fondateur de la

suprématie prussienne. Ce prince, de la maison souabe Hohentzollern (maison qui n'avait point encore produit de grands caractères), montra au moins la bonne volonté de s'opposer aux empiétements des Suédois et de Louis XIV. Il refusa nettement l'argent de ce roi corrupteur, qui avait déjà gagné par des subsides très-considérables les princes-électeurs de Mayence, de Cologne et de Bavière, dans l'espoir d'être élu empereur d'Allemagne. On a beau le nier, Louis XIV avait l'intention de réunir sous sa couronne la France et l'Allemagne, comme jadis Charles-Quint l'Espagne et l'Allemagne. Il gagna aussi la voix du prince-électeur-palatin Charles Louis, moyennant cent dix mille thalers (presque quatre cent mille francs). Ce plan fut déjoué, et le sceptre impérial échut à un Habsbourg autrichien, à Léopold Ier, âgé de dix-huit ans, mais déjà d'un esprit tombé en décrépitude, comme le plus vieux de tous les vieillards. Ce triste personnage, nommé Léopold *à la grosse lèvre*, ou *à la grosse perruque*, était donc appelé en 1657 à porter cette couronne jadis si brillante, qui en 1250 était tombée de la tête blonde et chevelue du beau et noble ghibelin Frédéric II le Glorieux.

Soutenu par ses alliés, les princes allemands de Brunsvic-Lunebourg et de Hesse-Cassel, Louis XIV arracha à la Belgique autrichienne, dans le traité de paix dit des *Pyrénées*, en 1659, les villes d'Arras et d'Hédin, prit pour épouse la princesse espagnole Marie-Thérèse, et acquit l'alliance du duc Charles de Lorraine, que le triste Léopold Ier venait d'abandonner. Cette vieille *alliance*, dite *rhénane*, des princes de l'Allemagne occidentale avec Louis XIV, en 1658, a servi de modèle à la fameuse *confédération rhénane* de l'empereur Napoléon avec les mêmes dynasties allemandes. Ce Corse, n'en déplaise à ses flatteurs, n'a jamais eu d'idées diplomatiques à la hauteur de notre siècle. Frédéric Guillaume, le

grand électeur, conjura les Allemands, dans un manifeste éloquent, de bien protéger la Pologne; mais il se dédit plus tard. Il resta pourtant ferme dans sa juste aversion pour Louis XIV et le gouvernement de Suède, et s'écria : « Les fleuves alle-« mands du Rhin, du Veser, de l'Elbe et de l'Oder sont « aujourd'hui des prisonniers entre les mains de l'étranger! »

Louis XIV excita aussi le général turc, Kiouprili, à pénétrer jusqu'à Ollmutz, en Moravie, mais l'ennemi fut rejeté par Monte-Cocolli, célèbre tacticien autrichien, dont la devise était : « Pour faire la guerre, il ne faut que trois choses : de « l'argent, de l'argent et encore de l'argent. »

En 1668, Louis XIV arracha, dans le traité d'Aix-la-Chapelle, à la Belgique douze villes magnifiques : Tournai, Lille, Courtray, etc. Après avoir pris toutes les villes de l'Alsace, excepté Strasbourg, il prit aussi Namur au duc impérial de la Lorraine, en 1670. Trois frères, les seigneurs allemands Egon de Furstenberg, surnommés les trois *Egoïstes*, étaient les agents principaux de Louis XIV. Le fameux professeur universitaire allemand Konring, cet érudit qui, ayant demandé à sa fiancée dans quelle faculté elle voudrait le voir passer docteur, lui fit l'agréable surprise de passer dans toutes les quatre, l'une après l'autre; cet infatigable écrivain mit aussi sa plume, richement subventionnée, au service de Louis XIV. Le roi ayant occupé, en 1672, toute la Hollande républicaine, en fut cependant refoulé par un revirement populaire très-énergique, sous la direction de la maison d'Orange. Le prince-président Maurice d'Orange avait jadis fait exécuter le bon démocrate Olden-Barneveld, maintenant Guillaume d'Orange en fit autant de deux célèbres républicains, Cornèle et Jean de Witt, chefs politiques et militaires de la Hollande. Le massacre raffiné de ces deux nobles frères par la populace hollandaise, à laquelle le méchant seigneur prince-président, Guillaume d'Orange, avait fait donner

d'énormes quantités d'eau-de-vie, et auquel participèrent aussi les prédicateurs luthériens les plus fanatiques, furieux contre leurs sentiments philosophiques et indépendants, est sans contredit la tache la plus scandaleuse dans les annales des Pays-Bas. Les deux frères, qui avaient si bien mérité de la patrie, tombèrent évidemment victimes de la superstition religieuse et de la jalousie orangiste. Avant de les déchirer littéralement en lambeaux et de *vendre sur la place publique* leurs membres déchiquetés, on avait soumis à la torture le grand Jean de Witt, qui même dans cet affreux moment trouva assez d'énergie morale et physique, pour prononcer à haute voix, en latin, la fameuse strophe d'Horace : *Fortem ac tenacem propositi virum*, etc. « Un « homme qui est fort d'intelligence et de cœur, ne tremble « pas devant la violence de ses concitoyens quand ils lui « ordonnent de faire le mal, ni devant la figure menaçante « d'un despote furieux; il garde le sang-froid, et son courage « ne fléchira pas avant que la voûte du ciel en tombant ait « écrasé ses membres intrépides. » L'infâme prince d'Orange donna à Tichelar, meneur de ce double assassinat, un emploi très-bien rétribué.

Le général Turenne dévasta bientôt le Palatinat et le pays de Trèves, comme le maréchal de Luxembourg une partie de la Belgique, d'une manière tout à fait mongolique au nom du *roi très-chrétien*, et incendia, pour son plaisir personnel, quatre cents villes et villages, dont il fit torturer les habitants. Le prince-électeur du Palatinat fut tellement révolté de cette sauvagerie inutile, qu'il somma Turenne de se battre avec lui en duel, mais le général refusa, sous le prétexte que la guerre était *un métier souvent sauvage*. L'armée française prit Fribourg en Bade, mais non sans perdre quelques-unes de ses meilleures compagnies, que les paysans, irrités au plus haut degré, brûlèrent vives dans

deux églises remplies de paille et de foin. Le même jour où la grande forteresse impériale de Brisac fut occupée par les Français, Sa Majesté Impériale fit une grande chasse au faucon. Seul, le prince-électeur Frédéric Guillaume de Brandebourg remporta des victoires éclatantes sur les Suédois, alliés de Louis XIV; mais le chef des Hollandais, Guillaume d'Orange (l'assassin des frères de Witt), fut battu par les Français, et l'Empire octroya, dans le traité de Nimègue, à ceux-ci toutes leurs conquêtes. Le stupide Léopold Ier s'écria même : « C'est bien fait! je ne veux pas de ce Frédéric « Guillaume, je ne veux pas d'un nouveau roi vandale là-bas « aux bords de la Baltique! »

Les troupes françaises stationnent partout dans l'Allemagne occidentale. Louis XIV, toujours despote, envoie aussi du secours à l'archevêque allemand de Mayence contre les bourgeois républicains d'Erfourth, sujets de ce premier prélat de l'Empire. Après le traité de Nimègue, en 1678, Louis XIV se fait représenter en bronze, foulant aux pieds quatre esclaves enchaînés, que tout le monde reconnaît pour être les personnifications de l'Espagne, de l'empire allemand, de la Hollande et de Brandebourg. On lui construit une pendule dans laquelle le coq français chante à chaque heure, tandis que l'aigle impérial fait voir un frissonnement craintif. Les *chambres de réunion* déclarent que le roi devra *réunir* à son territoire tout pays qui appartenait jadis à la France de Charlemagne. Enfin, deux ans plus tard, dans le mois de septembre 1680, au moment où la plupart des citoyens influents se trouvent partis pour les foires de l'Allemagne intérieure, Strasbourg est attaqué et occupé par un corps français, le 13 octobre 1680. Cette capitale du Rhin supérieur, il va sans dire, n'avait jamais appartenu à la France proprement dite; car, sous Charlemagne, la distinction entre la France et l'Allemagne était inconnue. A son entrée triomphale dans

Strasbourg, Louis XIV fut gracieusement complimenté par le cardinal allemand Guillaume Egon de Furstenberg, qui lui avait procuré tant de butin territorial en Allemagne; le cardinal s'écria : « Seigneur, je peux maintenant mourir en « tranquillité; car mes yeux ont vu le Sauveur de la terre. » Les jésuites firent aussitôt publier par Louis XIV un édit (4 juin 1685) dans cette province allemande presque tout à fait protestante, en vertu duquel le roi permet à chaque protestant qui aura embrassé le catholicisme *de ne pas payer ses créanciers pendant trois années*. Voilà au moins un arrêté passablement despotique et révolutionnaire à la fois, auquel n'avait pas pensé la couronne de Pologne quand elle s'associa sans coup férir, en 1454, la Prusse allemande de la Vistule.

Peu d'années après, le roi *très-chrétien* de France, Louis XIV, pousse les *Turcs* contre la capitale *très-chrétienne* des Habsbourg, et fait excuser cette action *antichrétienne* par ses confesseurs *très-chrétiens*, qui lui racontent que son *très-chrétien* prédécesseur, François Ier, a même fait alliance avec les Turcs contre le *très-chrétien* empereur Charles-Quint. Et ces gens-là parlent encore de la *sainte religion chrétienne!* Mais les Turcs vaincus, au nombre de soixante mille, sous les murs de Vienne, le 12 septembre 1685, par dix-huit mille gentilshommes polonais sous leur vaillant roi, le pieux et généreux Jean Sobieski, massacrent trente mille prisonniers des deux sexes, et prennent la fuite, poursuivis par les troupes accourues de l'Allemagne centrale. Le roi polonais trouve dans la tente du général turc toute la correspondance secrète de Louis XIV avec le sultan. Son entrée dans Vienne fut silencieuse; Léopold *à la grosse perruque et à la grosse lèvre* ayant défendu toute sorte de solennité. Ce misérable, d'un cœur endurci et d'une intelligence presque nulle, ne lève pas même son chapeau quand le fils de Sobieski lui baise la main. Sobieski court après les

Mais toutes ces horreurs furent, pour ainsi dire, sanctionnées par le traité de paix de Rysvick, en 1697, qui garantit à Louis XIV la plupart de ses conquêtes. Alors commencèrent les exactions de l'impôt de guerre dans toutes les provinces conquises.

En outre, dans l'Allemagne centrale même, en Saxe, le fameux prince-électeur Frédéric-Auguste-le-Fort ou le Galant, s'était chargé d'imiter tout ce système vexatoire de Louis XIV. L'insolent Saxon, « fort comme Hercule et beau comme Apollon » (disaient ses flatteurs), traita son peuple affamé comme Louis XIV et Charles II Stuart traitaient les leurs. Frédéric-Auguste poussa le luxe de sa cour aux dernières limites du possible, et cela, notez-le bien, avec un goût vraiment détestable. On eût dit un sauvage de la Mongolie, subitement transplanté au milieu d'une civilisation corrompue. Il avait cent vingt maîtresses, qui coûtèrent au trésor la somme de vingt-trois millions. Un bal masqué en l'honneur de la favorite dévora quatre millions. Il fit bâtir le fameux palais de Moritzbourg, presque aussi coûteux que Versailles. Il entassa d'une manière bizarre les objets les plus précieux et, cela va sans dire, les plus inutiles, dans le musée de la ville de Dresde, connu sous le nom de la *cave verte*.

Pour subvenir à ses dépenses criminelles, il surchargea les habitants d'impôts extraordinaires de toute espèce, battit de la fausse monnaie, et fit prêter à ses soldats récalcitrants le serment des drapeaux *sous l'application de la torture* (1). Élu roi de Pologne, en 1697, par les seigneurs polonais qu'il

(1) Pour gagner de l'or, il voulut forcer les alchimistes d'en faire ; il fit décapiter le pauvre charlatan Klettenberg qui n'y avait pas réussi. Mais un autre, nommé Boettger, mis en prison, avait au moins le bonheur d'y inventer par hasard la porcelaine, dont le prince-électeur sut bientôt tirer un profit énorme.

avait gagnés par des cadeaux, il se fit catholique et favorisa, en Pologne, les jésuites pour gagner l'assentiment de Léopold Ier *à la grosse lèvre*. Quelle joie pour le pape de voir retourner au catholicisme le descendant du protecteur de Martin Luther !

En Brandebourg, à Berlin, le fils fastueux du grand électeur était assidûment occupé à mettre le pays à deux doigts de la banqueroute. Moyennant des cadeaux de la somme effrayante de six millions de thalers, dont deux cent mille pour la société de Jésus à Vienne, il obtint de l'empereur la permission de se couronner lui-même *roi* de Prusse, sous le nom de Frédéric Ier, en 1701. Ce drôle s'entoura alors d'un cérémonial espagnol et d'un si grand luxe, que ses ministres frappèrent sur le peuple de ce petit pays les impôts les plus ingénieux ; les soies de cochon, les perruques, les vêtements, tout enfin fut taxé pour extorquer des millions. Frédéric Ier était protestant; mais, sans s'inquiéter le moins du monde *du salut de son âme royale*, comme il disait; chaque souverain terrestre, selon lui, étant appelé par le bon Dieu à entrer au paradis céleste. De temps à autre, il s'esquivait de ses fêtes solennelles et allait furtivement dans son fameux *salon de tabac* où il fumait à l'envi avec ses intimes. Frédéric favorisa beaucoup les calvinistes français qui, après la révocation de l'édit de Nantes, s'étaient établis à Berlin, et acquit la petite principauté de Neufchâtel-Valengin en Suisse.

Sur ces entrefaites, la côte de l'Allemagne septentrionale fut dévastée d'une manière épouvantable par les hordes russes de Pierre-le-Grand, devenu à la fin vainqueur du célèbre roi suédois Charles XII *Tête-de-Fer*, prince de la maison allemande des Vittelsback. Voilà la première invasion russe sur le sol allemand; elle y a laissé de terribles ressentiments. Quelques années auparavant, l'armée française, réunie à celle du prince-électeur de Bavière, avait envahi le Vurtem-

berg, pour forcer les Habsbourg d'Autriche de reconnaître roi d'Espagne Philippe, le petit-fils de Louis XIV. Une misérable querelle de deux dynasties également démoralisées, également jésuitiques, également despotiques, bref, également infâmes, fit verser des torrents de sang allemand, français, italien et anglais. Cette guerre de succession amena, en 1704, près Hokstedt, la défaite complète de cinquante-huit mille Français par les cinquante-deux mille soldats du célèbre général impérial Eugène de Savoie et du célèbre général anglais Malborough, et par les Prussiens sous le duc Léopold, nommé le *Vieux de Dessau*. Une insurrection des paysans bavarois, qui, mourant de faim, avaient encore la bonté de s'intéresser à leur détestable prince, fut comprimée par l'armée autrichienne. Le prince Eugène de Savoie et Malborough vainquirent encore en Belgique les Français à Oudenarde et à Malplaquet. Mais bientôt délaissé par le gouvernement anglais, l'empereur Charles VI, frère du doux et tolérant Joseph Ier, se vit pourtant obligé de laisser l'Espagne au petit-fils de Louis XIV, dans le traité de Bade, 1714. Cet empereur, guidé par les jésuites et renfermé dans l'étiquette espagnole, réussit enfin à ôter au peuple allemand d'Autriche le reste de son ancienne énergie en l'abreuvant de toutes sortes de plaisirs publics passablement niais et immoraux, et à le maintenir accroupi dans une incroyable ignorance. L'œuvre diabolique commencée par Ferdinand Ier l'Egorgeur avait donc eu besoin de cent trente ans pour s'accomplir.

Le triomphe du jésuitisme énervant était complet au midi et à l'ouest, tout le long du Rhin et du Danube; celui de l'abrutissement luthérien l'était dans le reste de l'Allemagne, le long de la rive septentrionale jusqu'aux montagnes de la Saxe et de la Thuringe.

L'Allemagne s'était perdue elle-même dans les ténèbres.

VINGT-CINQUIÈME TABLEAU.

Frédéric-le-Grand sauve la nation.

Alors l'aube de l'Allemagne se leva très-inopinément dans la dynastie royale Hohentzollern de Prusse, jusque-là aussi pervertie que toutes ses cousines.

Le fils de ce drôle fastueux qui avait acheté sa couronne avec la ruine financière du pays, monta sur le trône en 1730, sous le nom de Frédéric-Guillaume Ier le Probe. C'était un homme de la trempe des Cincinnatus et des Caton, très-dur de cœur et d'une intelligence très-bornée, protestant pieux, pédant et bizarre, mais chaste, économe, travailleur, et d'une probité à toute épreuve. Lui et son ami le *Vieux de Dessau*, ce duc de Dessau qui avait décidé la défaite des troupes françaises à Hockstedt et à Turin, regardait avec colère l'effrayante dépravation des autres princes allemands. Combien de fois n'ont-ils pas manifesté leur mépris à propos des deux cent vingt-six chambellans de l'empereur autrichien, des deux tonneaux de vin de Tokay mêlé de pain, mis journellement à la disposition des perroquets de l'impératrice, des douze litres de vin pour le souper de cette haute dame, et des quatorze litres pour son bain! Frédéric-Guillaume Ier contemplait avec stupéfaction ce roi polonais, prince de Saxe, Auguste II le Galant, entouré de ses trois cent cinquante-deux bâtards, de la comtesse suédoise Aurore de Koenigsmark, mère du maréchal français Maurice de Saxe, et de la plus belle de toutes ses maîtresses, la comtesse Orselska, qui avait en même temps l'insigne honneur d'être la fille de son royal amant. Vingt millions de thalers passèrent dans la caisse de la comtesse de Cosel, et seize millions

furent trouvés dans l'héritage du premier ministre, comte de Flemming. Un million avait coûté la robe royale, et un million aussi la collection des panaches dont la cour se parait dans ses insolentes festivités. Un seul feu d'artifice consuma 18,000 troncs de bois de construction; un *campement amusant* (c'est-à-dire une fête à la vénitienne) coûta 5 millions de thalers. Souvent ce fou saxon donna des fêtes où il força d'assister quelques milliers de paysans et de matelots affamés qu'il avait tous fait habiller en soie et en velours; l'armée toute entière, dressée à coups de corde et de bâton, dut quelquefois y prendre part sous les déguisements les plus bizarres. Cétait vraiment, comme on le disait tout bas, *du plaisir national à la cravache*. Les princes électeurs de la maison Vittelsback (Bavière et Palatinat), et le margrave de Bade-Dourlack se créèrent d'énormes sérails qui furent imités par le *parc-aux-cerfs* de Louis XV. Ce margrave Charles-Guillaume bâtit Karlsrouhe (c'est-à-dire *Repos de Charles*), encore aujourd'hui la digne résidence de cette dynastie infâme. En Vurtemberg, le duc Éberard Louis le Prodigue permit à sa favorite de présider le conseil des ministres, parce que, disait-il, madame de Maintenon en faisait autant à Paris. Un banquier du duc, le juif Suss, exploita les finances jusqu'au dernier sou. En Hanovre, élevé à la dignité de principauté électorale, la noblesse était assez servile pour faire chaque dimanche la génuflexion devant le trône vide et le portrait du prince George, qui, élu roi d'Angleterre en 1714, était obligé de résider à Londres. Le prince-électeur archevêque Clément de Cologne, vendu à Louis XIV, abaissa la dignité allemande jusqu'au dernier degré aux yeux de tout Paris, où il se conduisit plus d'une fois comme le plu dévergondé de tous les farceurs et pierrots. L'évêque de Vurtzbourg et de Bamberg, au milieu de son sérail, gaspilla dans une année 15 millions pour ses *menus-plaisirs*, et retint

sous terre pendant vingt-neuf ans le père Horn dans les fers, parceque celui-ci avait prêché contre *la vie babylonienne* de ce pasteur spirituel. L'archevêque de Saltzbourg, Antoine de Firmian, disait : « Immédiatement après le concile de Trente, « le clergé romain a eu raison de purifier ses mœurs en face « des protestants rigoristes, mais aujourd'hui leurs cours « nous donnent l'exemple du matérialisme, et quant à moi, « je veux le suivre. » Le bon pasteur remplit cette promesse, en même temps qu'il fit exécuter à la Louis XIV des dragonnades contre les communes des évangéliques aux Alpes du Saltzbourg. Ceux-ci, au nombre de 21,600 émigrèrent sous le forgeron et prédicateur Stoullehner. Le roi Frédéric-Guillaume Ier leur ouvrit ses frontières, tandis que l'archevêque s'écria : « Je veux plutôt avoir un désert rempli de « chardons, qu'une terre fertile labourée par des hérétiques. »

Une seule parmi toutes les familles régnantes de cette malheureuse Allemagne fit tout à coup exception à la dépravation générale : c'était la famille de Frédéric-Guillaume-le-Probe. Du reste, cet homme fut le premier qui purifia la dynastie de Hohentzollern, très-démoralisée depuis des siècles. Il disait toujours : « Un roi n'est qu'un serviteur du bon Dieu, et doit « l'imiter en conduisant bien son troupeau. » La canne à la main, il parcourut les rues de Berlin, les établissements publics, les casernes, les ministères, les écoles, pour inspecter, et, si le bon ordre y manquait, user de la force de son bras de caporal. « Je suis dur comme une pierre de borne « au coin de la rue, » disait-il souvent dans son langage éminemment prosaïque, mais très-intelligible, « et je dois être « d'autant plus dur que mon prédécesseur a rendu le peuple « mou et fainéant. » Ce roi dur et inexorable était en effet l'incarnation de la morale la plus rigide, l'expression la plus complète d'un caractère allemand luthérien. Il était

effrayant à voir, ce terrible et austère père de famille à la façon des anciens Spartiates, quand il battait *au nom de la loi morale* ses princes et ses princesses, ses enfants si beaux et si spirituels, tout en s'essuyant lui-même en secret une larme paternelle. « Nous devons tous travailler, s'écriait-il souvent, « nous tous ouvriers et princes, soldats et bourgeois; le bon « Dieu a voulu que celui qui ne *pioche* pas n'ait pas le droit « de manger ni de s'amuser. » La fameuse instruction, écrite de sa main, qu'il donna à l'instituteur-gouverneur de son fils aîné Frédéric-le-Grand, est un chef-d'œuvre d'honnêteté et de rigueur, abstraction faite de la religion un peu outrée qui s'y fait jour. Ce stoïcien luthérien, se mettant tous les jours en contact direct avec les habitants de la capitale, visitant l'intérieur de leurs ménages, vérifiant lui-même les comptes-rendus des finances municipales et de tous les établissements, réprimant tout excès, exhortant à un travail continuel et à des plaisirs modestes, finit en effet par donner à ses sujets une impulsion nouvelle. Le baron de Schloubentz, qui maltraitait ses paysans, reçut l'ordre de s'en abstenir, « parce que, « disait le roi, ils valent absolument autant que vous. » Le baron répond d'un ton narquois: « Sa majesté ne voudra « cependant pas faire pendre un gentilhomme de vieille « race? » Mais le lendemain on vit au gibet le corps de cet insolent. Le roi avait aussi ses défauts, défauts graves, mais bien moins méprisables que ceux des autres princes allemands. Dépourvu de goût esthétique, il se trouvait content dans son salon de tabac au milieu des plaisanteries grossières et des bouteilles de bière. Il se permit d'acheter et d'enlever même des hommes de haute taille, pour augmenter la garde royale, composée de géants allemands, russes, italiens, français, etc. Sa discipline militaire était d'une cruauté extrême. Il sévissait comme un vieux citoyen de la république romaine, c'est-à-dire comme un barbare, contre son fils aîné, dont il ab-

horrait le penchant pour les sciences et les beaux-arts. Le père détestait cordialement les modes, la littérature et les mœurs de la France de Louis XIV, et il s'écriait souvent : « J'ai mis « des sabres et des pistolets dans les berceaux de mes enfants, « pour qu'ils apprennent de bonne heure à balayer les enva- « hisseurs français et suédois du sol allemand. » Le fils, au contraire, étudia avec avidité les chefs-d'œuvre latins, grecs, anglais et français, s'habilla à la française, et, comme il était sans contredit un des plus beaux hommes du siècle, le jeune Frédéric courut les aventures. La sœur de Frédéric-le-Grand, femme du margrave de Baireuth, raconte dans ses mémoires, que son jeune frère à peine sorti de l'enfance, visitant avec le roi Dresde, capitale de la Saxe, fut un jour conduit par le prince électeur Auguste II le Galant dans une chambre drapée à la turque, où la fameuse comtesse Orselka, à la fois la fille et la maîtresse du prince électeur, gisait étendue sur un canapé dans le costume de Vénus. Le chaste roi de Prusse rougit, et, tenant son grand chapeau devant les yeux de son fils, il l'emmène vite par le bras sans pouvoir proférer lui-même une parole. Mais le jeune prince y retourna plus tard, et eut, dit-on, de la Vénus saxonne un ou deux enfants. Quoi qu'il en soit, cette aventure de jeunesse a été la seule dans toute sa vie, et il n'a pas même voulu vivre maritalement avec la reine, son épouse, qui était une femme très-belle, vertueuse et spirituelle. La margrave de Baireuth fait entendre dans ses mémoires, que cette singulière abstinence n'a été que le résultat forcé d'un accident fâcheux, qui était resté à son frère depuis l'aventure de Dresde. Désormais le père sévit contre son fils avec une rigueur telle, que les médecins craignirent de voir éclater chez ce dernier un dérangement mental. Sa fuite ne réussit pas ; il fut emprisonné seul pendant des mois entiers, forcé à ne lire que la bible et le catéchisme de Luther, et vit devant sa grille la décapitation de

son meilleur ami, du jeune lieutenant Katt. Le roi avait même voulu percer le prince d'un coup d'épée!

Enfin, rétabli d'une terrible fièvre cérébrale, résultat de toutes ces violences, le jeune prince s'appliqua, sous les yeux du roi, avec un zèle admirable, aux études du droit et de l'administration. Le père réconcilié donna une liberté entière à son fils, dont celui-ci fit un heureux usage en y commençant sa longue et célèbre correspondance avec Voltaire et d'autres philosophes de la France.

En 1740, Fréderic-le-Grand monte sur le trône de Prusse: l'Allemagne va entrer dans une nouvelle ère.

Frédéric II, doué d'un génie prodigieux et d'un caractère de fer, a montré au monde étonné toutes les qualités d'un grand homme. Son père était l'incarnation du vieux principe luthérien dans sa pureté, telle que Martin Luther l'avait cherchée en vain parmi les souverains allemands du XVIe siècle; Frédéric II était l'incarnation du protestantisme se développant en philosophie. Le roi Frédéric-Guillaume le Probe eût été l'idéal réalisé du réformateur saxon, le roi Frédéric-le-Grand a surpassé de beaucoup celui des encyclopédistes voltairiens. Jamais l'Allemagne n'avait encore eu un prince *selon le cœur de Luther;* le prince-électeur saxon Frédéric même, le doux et bienveillant protecteur de Luther, n'avait été qu'un bien faible essai du principe protestant élevé sur un trône. Mais ce que ni la dynastie Vettine de Saxe, ni aucune autre dynastie de l'Europe protestante n'avait encore su réaliser, la dynastie Hohentzollern de Prusse réussit à le faire au XVIIIe siècle. C'est donc dans celle-ci que toute la puissance allemande restera concentrée jusqu'en 1789.

L'empereur Charles VI, de Habsbourg, avait perdu son jeu dans cette misérable et sanglante lutte, appelée *guerre de succession;* l'Angleterre, d'abord son alliée, l'avait forcé de

céder à Philippe de Bourbon le trône espagnol. Son *fils* héritier étant mort, l'empereur obtint, à force d'argent, les promesses solennelles de toutes les dynasties européennes, de reconnaître comme impératrice de l'Allemagne sa *fille* Marie-Thérèse, épouse du duc François de Lorraine. Sans cet expédient, connu sous le nom de Pragmatique Sanction, le vaste domaine de Habsbourg-Autrichien eût été morcelé, ou serait échu à quelque autre dynastie. Mais en 1740, immédiatement après la mort de Charles VI et de Frédéric-Guillaume Ier, les gouvernements, qui avaient juré fidélité à la Sanction, rompent leurs serments, et attaquent l'impératrice.

Le détestable prince-électeur, Charles-Albert de Bavière, le *Sardanapale allemand*, prétend avoir des droits au trône impérial. Allié avec Louis XV, avec Frédéric-le-Grand, et le prince-électeur de Saxe, et soutenu par les troupes françaises sous Bellile, le Sardanapale occupe Prague en Bohème et y reçoit la couronne. Frédéric-le-Grand s'empare, dans la province autrichienne de Silésie, de quatre petits duchés, qui en effet revenaient de droit à la maison Hohentzollern.

L'impératrice Marie-Thérèse, jeune, très-belle, très-vertueuse, très-dévote, et d'un caractère résolu, appelle à son secours les hauts seigneurs de la Hongrie, et ceux-ci, bien que justement irrités contre la tyrannie séculaire de ses prédécesseurs, répondent à sa confiance. Ils arrivent au nombre de trente mille cavaliers nobles avec leurs farouches Croates et Pandoures. Ces derniers, entrés en Bavière, y répètent, selon leur habitude, toutes les horreurs de la Guerre de Trente Ans. Ils prennent Munich, capitale du prince-électeur bavarois, le jour même où ce *Sardanapale* se fait couronner empereur à Francfort-sur-le-Mein, sous le nom de Charles VII. Leurs terribles chefs, le Saxon Mentzel, le Prussien

Trenk, et Baerenklau (c'est-à-dire *griffe d'ours*), égorgent les habitants de plusieurs petites villes, et proclament l'arrêt suivant : « Les Bavarois pris les armes à la main seront « forcés de se couper l'un à l'autre les oreilles et le nez. » Les Croates de 1848 et 1849 n'ont guère fait autrement; c'est toujours l'ancien mongolisme, et la maison de Habsbourg s'en réjouit.

Dans l'armée bavaroise se distingue Luckner, plus tard maréchal de France. Frédéric-le-Grand ayant battu les Autrichiens en Silésie, à Mollvitz et à Cotousitz, reçoit de l'impératrice toute cette belle et fertile province luthérienne, et ne va pas plus loin. Le prince-électeur de Saxe se retire aussi, et les Français en Bohème, sous Bellile, Harcourt et Maillebois, battent en retraite au milieu d'un hiver rigoureux, après une résistance héroïque, digne d'une cause meilleure. Mais on a eu peut-être tort d'élever cette retraite à la hauteur de celle exécutée dans l'antiquité par les dix mille Grecs sous Xénophon.

L'année suivante les Français sous Noailles succombèrent près Dettingue devant l'armée anglo-hanovrienne. Le sultan turc Mahmoud V conseillant la paix aux puissances, l'ambassadeur français aux Pays-Bas s'écrie : « Ces Turcs commen- « cent à *penser* en bons chrétiens ; » à quoi le président hollandais Faghel répond : « C'est vrai, monsieur, mais les « chrétiens continuent à *agir* comme des Turcs. »

Sur ces entrefaites le grand Frédéric et son général en chef, *le Vieux de Dessau*, battent encore les Autrichiens en Silésie, en Saxe, et en Bohème à Hohenfridberg, à Sorr et à Kesselsdorf. Mais les Français restent vainqueurs des Anglo-Hollandais et des Autrichiens à Fontenai et à Laffeld, sous le commandement du fameux maréchal français Maurice, comte de Saxe, bâtard d'Auguste-le-Galant et de la comtesse Kœnigsmark ; c'est de ce grand général que l'on disait

à Paris le mot insolent : « Il lave si bien par sa valeur la « honte d'être né Allemand. »

Dans le traité d'Aix-la-Chapelle, Marie-Thérèse est reconnue impératrice d'Allemagne, et son mari, l'ex-duc François de Lorraine, homme sans ambition et très-versé dans le commerce, reçoit le titre d'empereur, sous la direction du fameux ministre Kaunitz. La Silésie reste à la Prusse.

Maintenant le jeune Frédéric-le-Grand, couvert de lauriers, déploie son immense talent administratif et financier. Trempées à l'école despotique mais salutaire de son père, toutes les qualités de son caractère de fer ne servent qu'à la gloire éternelle de la nation allemande, ou mieux dit, du genre humain. Chaque matin, levé à *trois heures*, il travaille presque sans relâche jusqu'à neuf heures du soir, tantôt dans son cabinet, tantôt en parcourant les établissements publics de chaque province. On le rencontre partout, à cheval ou en voiture, toujours au grand galop, la petite épée au côté, la grosse canne à la main, le fameux tricorne sur la tête. Rien n'échappe au regard d'aigle de ses grands yeux à fleur de tête ; le maintien de son corps bien fait est simple, sa figure mâle et sérieuse, ses traits expriment une énergie redoutable mêlée d'une légère ironie, sa parole, d'un timbre sonore, est toujours brève et éloquente à la fois. Le roi prussien Frédéric II le Grand, de Hohentzollern, ressemble sous tous les rapports à l'empereur allemand Frédéric II le Glorieux, de Hohenstauf (le dernier des ghibelins), mort cinq cents ans avant lui. On dirait presque que dans cet intervalle il n'y a pas eu de gouvernements.

En 1746, il fait rédiger par le jurisconsulte Coccéji, le *Corpus juris fridericianum*, la base du code prussien, appelé *Droit du pays*. Sa bureaucratie est organisée comme son armée. Ses tribunaux fonctionnent avec la régularité d'une pendule ; les quatre mots, *Justice*, *Ordre*, *Travail*, *Tolérance*

religieuse sont inscrits en lettres d'or sur la porte de son conseil-d'état. Ses ministres ne sont que des serviteurs éclairés, il ne leur accorde que le titre de secrétaires; lui-même leur répète jour par jour: « Moi, le roi, je suis le premier « serviteur de ma patrie, vous êtes à la fois les miens et les « siens. » La moindre prévarication est punie de prison dure, la négligence suffit pour être mis en disponibilité. Le procès-verbal de chaque cas contentieux est envoyé au roi, qui rend immédiatement justice, souvent même sans conférer avec les secrétaires. Placé au sommet de son époque, il embrasse constamment d'un seul coup d'œil, aussi profond que large, tous les rapports politiques, communaux, industriels, commerciaux, scientifiques et religieux tout à la fois. Des villages et des villes s'élèvent de leurs ruines, ou dans des endroits jadis déserts; l'agriculture, l'industrie et le commerce florissent; la petite Prusse devient tout à coup *une terre promise* pour l'énorme majorité des pays allemands, ruinés à l'envi par les orgies continuelles de leurs despotes fainéants, soit catholiques, soit protestants.

« La religion, l'église, le clergé, écrit le grand Frédéric, « est-ce que cela me regarde? Je veux que les habitants soient « moraux et travailleurs, tolérants et instruits, voilà tout. « Vos trente mille sectes et systèmes religieux, vos insup- « portables querelles ecclésiastiques, vos infâmes guerres de « la foi, j'en ai assez; balayez-moi tout ça, ou si vous vous y « obstinez, faites, afin que je ne m'en aperçoive plus; mais « soyez probes, honnêtes, moraux, et avant tout remplissez « tous vos devoirs. Je me regarde comme votre instituteur et « gouverneur en chef, et je resterai fidèle à cette dure et « lourde fonction, tant que mes yeux verront et tant que ma « main pourra se lever. »

Qu'on imagine l'enthousiasme indicible qui a dû accueillir, dans l'Allemagne de 1750, ces paroles mâles et résolues tom-

bées, contre toute attente, de la bouche d'un roi. Ces paroles, si éminemment appropriées au côté bon et pratique du caractère allemand, prouvent une fois encore que Frédéric-le-Grand était à lui seul le véritable et unique représentant de la nation tout entière, depuis les bords de la Baltique jusqu'aux Alpes, et depuis le Rhin jusqu'à la Vistule. Frédéric-le-Grand a l'amour pour le peuple, la fine ironie, et la ruse diplomatique de Henri IV de France, mais il lui est infiniment supérieur par le *bon aloi* de l'âme, du cœur et de l'intelligence. Le Béarnais, au bout du compte, n'a été qu'un fanfaron gascon mais honnête, et s'il n'eût pas eu la chance de mourir à temps par un poignard jésuite, il n'aurait probablement qu'une réputation fort médiocre. Quant à l'empereur Napoléon, avec qui on a souvent osé comparer le grand Frédéric, il n'est qu'un tyran capricieux, d'un esprit sagace mais vil, d'un cœur hardi mais rétréci, d'une intelligence pénétrante mais fausse. L'empereur corse (de cette île dont le philosophe Sénèque avait déjà dit, qu'elle ne produisait que des voleurs et des assassins, *latrones*) est en effet l'incarnation du vieux principe civilisateur du catholicisme, comme le grand Frédéric celle du vieux principe civilisateur du protestantisme. Le choix n'est pas difficile, bien que la création politique de l'un n'ait pas plus duré que celle de l'autre. A ceux qui m'objecteraient l'engouement d'une grande partie des Allemands (depuis 1800 jusqu'en 1840) pour l'empereur corse, je répondrai que ce fait s'explique très-bien par l'abominable perversité et par la honteuse mesquinerie des princes contemporains de ce personnage.

Dans son superbe palais de Sans-Souci, à Potsdam près Berlin, le grand Frédéric vivait donc tout absorbé par les affaires d'état et par l'étude de la jeune littérature des philosophes français. Il admirait l'esprit incisif et élégant de Voltaire, mais il détestait le cœur méchant et le manque de

profondeur de cet enfant gâté de l'aristocratie française. Du reste, tous les deux, après s'être bien payés l'un l'autre d'épigrammes satiriques et de calomnies en prose et en vers, recommencèrent de nouveau, à ce qu'il paraît, à s'estimer jusqu'à la fin.

Frédéric-le-Grand avait cela de commun avec Alexandre-le-Grand, Jules-César-le-Grand, Marc-Aurèle-le-Grand, qu'il lisait et méditait constamment les chefs-d'œuvre de la littérature. Celle de l'Allemagne, affaissée par la Guerre de Trente Ans, était alors en arrière du nouveau mouvement spirituel de la France; le roi s'occupait donc nécessairement de la littérature de Paris. L'esprit des grands encyclopédistes français était le ferment dont Frédéric II se servait pour remuer l'énorme masse allemande, remplie de forces immenses, mais encore à l'état latent. La folie de nier l'influence de Voltaire, de Diderot, de Rousseau, d'Helvétius, etc., sur la nation allemande, serait égale à cette autre folie de déclarer cette nation incapable de produire des chefs-d'œuvre de la même valeur. Du reste, elle en a depuis longtemps déjà fourni la preuve, en créant la Nouvelle Philosophie Allemande. A ceux qui m'objectent que cette Nouvelle Philosophie Allemande n'est pas nouvelle, mais une copie, un peu altérée, de l'Encyclopédisme français du XVIIIe siècle, je réplique simplement, que l'Encyclopédisme français, loin d'être tombé des nuages, s'est basé sur le mouvement spirituel des Anglais et — principalement — sur le principe de la Libre Recherche proclamé par Martin Luther, et par là, sur le principe du Libre Arbitre. Je crois que la Nouvelle Philosophie Allemande, dont j'ai eu l'honneur de présenter aux nations néolatines un rapport succinct dans mes deux ouvrages, *Qu'est-ce que la Religion?* et *Qu'est-ce que la Bible?* n'exercera point tout de suite sur elles une influence profonde et large, mais je suis convaincu que son influence se fera sentir

un jour, avec d'autant plus de force qu'elle aura été lente.

Du reste, le grand Frédéric partageait avec son ennemie Marie-Thérèse, et avec tous les autres princes allemands, l'erreur peu patriotique, que l'*Allemagne* ne pouvait et ne devait exister que dans une foule d'états *allemands* juxtaposés, ayant parfaitement raison de se faire la guerre. Cette *aliénation mentale* des Allemands fut soigneusement soutenue par les cabinets français, anglais, russe et papal; mais il est difficile de la soutenir encore aujourd'hui.

Le grand Frédéric a combattu de 1756 à 1763, dans la célèbre guerre de Sept-Ans, et il en est sorti vainqueur par son génie universel et par son habileté diplomatique. Cette lutte sanglante, dépourvue de tout intérêt sous le point de vue démocratique de nos jours, en a beaucoup sous le point de vue physiologique et sous les rapports administratifs, tactiques et financiers. Ce n'est que grâce à l'incroyable contention d'esprit du roi et à la forte organisation bureaucratique de la nation prussienne, que le traité de paix conclu à Hubertsbourg est devenu favorable aux aigles des Hohentzollern, et par là, au développement intellectuel et moral de l'Allemagne septentrionale. Le peu de liberté de presse d'alors ne fut maintenu qu'en Prusse, sur les ordres du grand Frédéric; le peu de liberté d'instruction publique, le peu de tolérance publique ne fut inculqué aux contemporains, que par les lettres de cabinets du grand Frédéric. Dans tout le reste de l'Allemagne un hideux luthéranisme et un jésuitisme affreux, le tigre et le grand serpent, se disputaient leur butin, et si le grand Frédéric, avec son petit pays, eût disparu sous la mitraille des Autrichiens, des Russes, des Français et des Suédois, l'Allemagne entière serait retombée dans la sauvagerie papale et ultra-luthérienne.

Quant à ce long espace de sept ans, rempli de sang et de

larmes, mon récit sera court ; l'idée dirigeante de cette guerre vaut mieux que ses hauts-faits, chantés par tant de poëtes et rhétorisés par tant de professeurs éloquents. Le grand Frédéric, toujours bien servi par ses espions, savait d'avance les sourdes menées des gouvernements adversaires, et comme dans sa guerre silésienne, il hâta le dénouement dans celle de Sept-Ans, par son admirable rapidité. Mais il échoue en Bohème, sous les murs de la capitale de Prague et à Colline, devant le feu meurtrier du général autrichien Daun, auquel le pape avait envoyé un cadeau éminemment important, *une épée lavée dans de l'eau bénite*, ce qui n'a pourtant pas empêché la pauvre Marie-Thérèse de perdre le jeu à la fin de la guerre. Le grand Frédéric, dur et même impitoyable comme son terrible père, rudoya ses malheureux soldats mutilés sous les canons d'Autriche et de Saxe, en leur criant : « Misérables, vous voulez donc vivre éternelle- « ment ? » et à son excellent général Schvérine, ancien camarade en Turquie du célèbre roi suédois Charles XII Tête-de-Fer, il dit : « Eh, eh, Schvérine ! auriez-vous peur « par hasard ? » Le brave vieillard met pied à terre, saisit l'étendard et ne monte à l'assaut que pour mourir de trente-cinq balles. Toute la garde royale, composée de géants, y fut écrasée. Alors le roi philosophe s'assied sur la balustrade d'un puits, trace des lignes tactiques dans le sable, et calcule les chances d'une autre campagne. Les hordes russes aussi, sous Apraxine, sont victorieuses en Prusse, mais les Français, sous le prince de Soubise, sont battus par le fameux Seidlitz-le-Hussard, à Rosback près Leipzig, dans cette vaste plaine si souvent, depuis plus de huit siècles, engraissée par le sang de tous les peuples européens. Ce général prussien Seidlitz était le plus hardi de tous les cavaliers de son époque. Puis, le grand Frédéric bat Daun en Silésie, à Leuthen, près Breslau, et le nombre de ses pri-

sonniers français-autrichiens est déjà *supérieur à celui de toute l'armée royale.*

En 1758 le roi, après avoir assiégé en vain Ollmutz en Moravie, bat les hordes russes à Zorndorf près Berlin ; il y perd onze mille hommes, mais la haine de ses soldats allemands contre les brigands de Saint-Pétersbourg est telle, qu'on voit par terre des grenadiers prussiens blessés déchirer avec leurs dents la figure des blessés russes. On lui amène des Cosaques et des Bachkires captifs ; il les regarde longtemps sans mot dire, fixément, puis prenant une prise de tabac et haussant les épaules, il dit à son état-major : « Voyez, messieurs, il « me faut me battre contre cette canaille-là ! » Mais il est vaincu en Silésie, à Hock-Kirck, par les Autrichiens sous le grand général Laudon, et avec une perte énorme à Kounersdorf par les Russes, où une balle de fusil dirigée sur sa poitrine n'en est détournée que par sa tabatière en or. Berlin même est occupé par les hordes moscovites. Enfin, près Torgau en Saxe, le 3 novembre 1760, il adresse à son état-major un solennel discours d'adieu et jure de se suicider dans le cas d'une nouvelle défaite ; il y attaque les hordes croates et l'infanterie impériale et bavaroise, il lutte toute une journée, et demeure vainqueur. La monarchie prussienne est sauvée. Après avoir tenté d'assassiner ou de prendre le roi indomptable, ses ennemis font la paix avec lui, 1763, le 15 février, à Hubertsbourg.

Voilà le baptême de sang de la Prusse, c'est-à-dire de l'Allemagne septentrionale rajeunie. La Prusse, on le sait, n'est point une nation naturelle proprement dite, c'est-à-dire elle n'est qu'une société politique, composée d'une foule d'états anciennement indépendants ; tandis que la Bavière, par exemple, a toujours été à elle seule une tribu constituée. Mais cette jeune Prusse était tout à coup devenue la tête, le cœur et le bras de l'Allemagne.

Le pape, le sultan et le khan des Tatares admiraient le roi ; telle était sa gloire et la terreur qu'il inspirait jusqu'aux murs de Saint-Pierre et jusqu'aux portes du sérail.

Après la paix de Hubertsbourg jusqu'à sa mort, le grand roi a fait des prodiges dans l'administration de ses états. Des étrangers arrivaient en masse pour étudier son système ; son nom était populaire même en Portugal, en Espagne et à Naples. *Le vieux Fritz* (c'est-à-dire Frédéric), comme les Prussiens l'ont appelé, était le vrai héros de l'époque. Sans lui faire trop de reproches à propos des monopoles commerciaux du café et du tabac, il en mérite cependant, à cause de l'octroi français des barrières, qu'il introduisit en Prusse avec tout un personnel français, vers 1766. Les habitants ébahis virent tout à coup entrer toute une caravane de douaniers, régisseurs et commis français, en voiture, à cheval, à âne, à pied. Ils furent distribués dans toutes les localités sous le nom de *directeurs*, *inspecteurs*, *visiteurs*, *contrôleurs*, *plombeurs*, etc., etc. Étrangers aux lois préexistantes, ils causèrent bientôt beaucoup de tracasseries, et les noms de *régie* et d'*accise* (octroi) devinrent presque des mots de malédiction dans la bouche des populations prussiennes. En général, on n'aimait point alors les Français ; la haute aristocratie seule affectionnait leur langue, leurs mœurs et leur littérature. On disait partout, ce semble, que la Prusse n'avait pas mérité d'être exploitée d'après la *régie* empruntée à une nation, dont les soldats venaient d'être vaincus à Rosback par l'armée prussienne.

L'introduction de la pomme de terre, sous Frédéric-le-Grand, fit un bien immense à la Prusse ; en 1770, cent cinquante mille Bohèmes et cent mille Saxons moururent de faim, et vingt mille Bohèmes émigrèrent en Prusse, dans le pays des pommes de terre.

L'armée prussienne, réglementée d'après un vrai code de

sang, était placée, comme celle de la France, sous les ordres des gentilshommes, aucun roturier (paysan ou bourgeois) ne pouvant aspirer à un grade au-dessus de celui de sous-officier. En outre, elle était habillée d'une manière extrêmement incommode et inutile, tandis que les troupes françaises, même sous Louis XV, à l'époque de la décadence politique, se distinguaient par une tenue rationnelle. Les coups de canne et de plat de sabre, avaient pris naissance parmi des régiments prussiens et autrichiens qui se recrutaient dans des provinces slavo-allemandes, où le paysan slave germanisé, habitué depuis des siècles aux punitions corporelles, ne trouvait point encore extraordinaire d'être bâtonné aussi sous les drapeaux par le bras de son hobereau villageois devenu officier. Malheureusement ce funeste traitement se répandit avec rapidité aussi dans les armées composées d'Allemands pur sang, et même des généraux français finirent par croire que la bonne discipline militaire, au XVIIIe siècle, était inséparable de la schlague, comme jadis dans les légions victorieuses de Rome antique. Cette singulière erreur, on le sait, a contribué beaucoup, en 1787 et 1788, à préparer l'esprit du soldat royal à la révolution populaire. Un poëte allemand du dernier siècle, le Vurtembergeois Schoubart (condamné à *carcere duro* comme écrivain insurrectionnel), dit : « Quelle honte pour notre Allemagne de souffrir avec « indolence la schlague militaire chez elle, tandis que des « officiers subalternes, en France, se sont déjà suicidés au « moment même où le supérieur leur infligea l'ordre de « battre un simple soldat ! » Schoubart serait content aujourd'hui, en voyant cette punition disparue dans toute l'Allemagne, à l'exception de l'Autriche ; mais il y a encore beaucoup à faire pour élever en Allemagne les rapports personnels, entre officier et soldat, à la hauteur de ceux établis en France. La prochaine révolution effacera sans doute, dans

l'armée allemande, ce reste de tyrannie fonctionnelle. Peut-être sera-t-il bon, avant de supprimer à tout jamais la bastonnade en Allemagne, de l'employer encore une fois, une dernière fois, sur le dos de tous ces nombreux rois, princes, archiducs, grands ducs et ducs tout court, dont ce malheureux peuple est obsédé.

La justice se fit par le grand Frédéric, nous l'avons déjà dit, d'une manière exacte et rapide. Il avait l'habitude d'écrire de sa main, avec fort peu d'orthographe allemande, en bas du rapport quelques mots d'explication, qui exprimaient souvent une plaisanterie piquante, quelquefois aussi fort blessante et même cruelle. Ainsi, après avoir lu les interminables procès-verbaux d'une ennuyeuse querelle ecclésiastique des luthériens à Kœnigsberg, à propos de deux livres de cantiques allemands, dont l'un contenait l'hymne si célèbre, qui commence par le vers : « Maintenant, ô chrétiens! toute la « forêt endormie se repose, » le vieux moqueur prend la plume et griffonne là-dessous : « Que tous les diables vous « emportent, chantez tant qu'il vous plaira le *sommeil de la « forêt* et autres bêtises encore, mais laissez-moi dormir « aussi ! » Malheureusement le roi se trompa quelquefois ; ainsi il sévit d'une manière presque barbare contre le fameux colonel autrichien baron de Trenk, beau et jeune cavalier, jadis amant de la sœur de Frédéric et diplomate intrigant. Il retint cet homme remarquable pendant dix-huit ans dans les souterrains de plusieurs forteresses, et on n'a pas peut-être tout à fait tort d'appeler cette victime un Latude prussien. Après 1789 Trenk, voulant jouer un rôle politique à Paris, périt sur la guillotine.

Plus injustement encore que contre cet aventurier spirituel et gracieux, Frédéric se conduisit à l'égard de trois conseillers et d'un grand nombre de juges près le tribunal suprême, dans le procès du meunier Arnold. Ici la bonne

foi du roi avait été surprise par le faux compte-rendu d'un capitaine des gardes, qui avait donné raison au meunier. Mais, en revanche, il rendit son nom immortel par son obéissance envers la décision de la cour des domaines, dans la fameuse affaire d'un autre meunier, dont le moulin gênait beaucoup le parc royal. Frédéric n'osa pas résister à cet arrêt suprême, et écrivit sur la marge la phrase latine : « *Fiat* « *justitia, pereat mundus :* » — justice avant tout, même quand l'univers en périrait. — « Nous ne sommes pas en « France, disait-il souvent ; je veux que tous mes Prussiens « jouissent d'une justice équitable et à bon marché. »

Quant à la liberté de la presse, elle était complète, ou à peu près complète en Prusse jusqu'à sa mort en 1786. « Un « homme intolérant, dit-il laconiquement dans ses écrits, « mérite recevoir des coups de bâton. » Sous le régime fécondant de cette tolérance universelle, la littérature de l'Allemagne s'est épanouie comme la flore du printemps. Le grand Lessing surtout n'aurait jamais pu publier ses livres immortels, remplis de critiques acérées contre les stupidités des pédants allemands et contre les niaiseries des littérateurs français. Le roi lui-même n'était pas aussi engoué de tous les produits de la littérature parisienne qu'on a voulu le dire ; mais il avait raison de s'entourer, à Potsdam, d'esprits éminents et exilés de France, tels que Maupertuis, d'Argens, de Lamettrie, Algarotti, des Anglais Mitchell (ambassadeur) et Keith (général), etc. Il correspondit avec d'Alembert ; il ouvrit son pays de Neuchâtel à Rousseau, et la capitale de Berlin à Raynal, exilés par Louis XV. Le grand roi a écrit en français un nombre énorme de livres en prose et en vers, parmi lesquels des lettres remplies de verve et de justesse ; beaucoup d'entre elles ont été faites entre deux champs de batailles, par exemple la célèbre épître rimée adressée à un philosophe français, où il annonce sa résolution de se suicider

par le poison dans le cas d'une nouvelle défaite. Comme tout véritable poëte et orateur, il avait du goût pour la musique, et jouait très-bien de la flûte; plusieurs soirées de la semaine étaient destinées à des concerts dans le château de Potsdam. Du reste, on avait quelquefois occasion d'admirer sa conversation piquante et ses manières chevaleresques au milieu de la haute société allemande et étrangère; mais en général il vivait retiré du monde officiel. Avec l'âge il se développa en lui de plus en plus une profonde ironie misanthropique : « Plus « j'étudie les peuples et les individus, dit-il, plus je commence « à sentir de l'aversion pour notre pauvre espèce. Vous avez « beau me vanter le monde d'outre-tombe .... Moi, je n'en « sais rien, mais je connais mes devoirs d'ici-bas, et je tra- « vaillerai pour le bien tant que le jour de ma vie luira; je « pourrai me reposer quand la longue nuit de la mort se sera « appesantie sur mes paupières. Alerte donc, courage! tra- « vaillons, pensons et étudions sans relâche! »

En 1773 le généreux pape Clément XIV abolit l'ordre des Jésuites, et meurt immédiatement après par du poison qu'ils viennent de lui administrer. Tous les gouvernements catholiques et protestants de l'Europe rivalisent de haine contre cette fameuse compagnie, mais le grand Frédéric, toujours tolérant, en sourit et donne à quelques maisons de jésuites la permission d'exister en Silésie; ce qui lui valut force remerciements et adulations de leur part. L'ex-jésuite Demelmayer, à Straubing en Bavière, raconta même aux fidèles, dans un sermon, que les chevaux du carrosse de Frédéric venaient de tomber à genoux devant le saint viatique.

A cette époque, l'évolution intellectuelle et morale, connue sous le nom de la Réforme de Luther, entre dans une nouvelle phase. Il s'y développe les conséquences du principe de la *libre recherche*, et le pouvoir clérical, restauré après la Guerre de Trente Ans, est de nouveau attaqué, non-seule-

ment par les théoriciens novateurs, mais aussi par les ministres d'état, qui tous, à court d'argent par suite de leurs guerres insensées et des orgies de leurs maîtres, veulent répéter le jeu des princes contemporains de Martin Luther. Ils confisquent donc en Espagne comme en Pologne, en Portugal comme en Autriche, en Toscane comme en Belgique, les biens des jésuites expulsés. En même temps la bourgeoisie (le tiers-état) commence partout à lever la tête, et encouragée par l'exemple grandiose des citoyens bourgeois et campagnards de l'Amérique septentrionale, constitués en République malgré les efforts redoutables de l'aristocratie anglaise, la classe moyenne du continent aspire elle aussi à conquérir une position plus influente. « Imitons le grand Frédéric, » s'écrient partout les ministres et les princes. L'empereur allemand Joseph II le Grand, fils de la dévote Marie-Thérèse, un homme vraiment merveilleux, et le seul parmi tous les empereurs de Habsbourg qui ait mérité le nom de grand souverain, entreprend des réformes administratives et religieuses.

Mais l'alliance fraternelle des plus grands princes de cette époque porta bientôt un coup mortel à l'indépendance d'un état voisin, qui, par sa disparition, a laissé la porte ouverte au gouvernement russe. En 1772, Frédéric II et Joseph II, alliés avec la célèbre impératrice Catherine II de Russie (une princesse allemande), partagent entre eux plusieurs provinces du royaume de Pologne. Cet acte de haut brigandage diplomatique, plus tard répété à deux reprises, n'aurait pu se justifier en quelque sorte que par l'application instantanée d'une organisation rationnelle, ferme, solide et équitable aux morceaux aliénés. Loin delà, les trois gouvernements spoliateurs ont depuis tout fait pour exaspérer la nation démembrée, de sorte que plus d'une fois elle s'est insurgée dans l'espoir de recouvrer son ancienne indépendance, qui, on ne le sait que

trop, avait été peu favorable au développement des pays polonais. Les aristocrates de la Pologne avaient toujours très-bien tenu en échec leur roi, mais aussi en même temps tyrannisé leur peuple composé de paysans et presque entièrement dépourvu de bourgeoisie municipale. Ainsi le partage diplomatique du territoire polonais n'a servi qu'à augmenter l'aversion des Slaves contre les Allemands, et à fortifier surtout la puissance russe, qui par là est devenue la voisine immédiate de l'Allemagne. Or, de tous les états européens celui des Russes étant le moins civilisé, c'est-à-dire le plus despote et le plus servile, il y a en effet un danger permanent pour le développement libéral de l'Europe centrale ou allemande. En outre, les populations slaves (c'est-à-dire bohème ou tchèque, polonaise, danubienne et russe) étant depuis des siècles habituées à l'obéissance passive, elles se prêtent aujourd'hui presque toujours aux mesures liberticides du gouvernement d'Autriche, qui, par des sabres *slaves*, a réussi, en 1849, à réprimer l'élan démocratique de ses populations allemandes et magyares (1). Enfin, ce partage, que du reste le vieux père de Frédéric-le-Grand, Frédéric-Guillaume Ier le Probe, avait déjà prophétisé par ces mots sinistres : « Le jour où vous serez « tous fous et coquins, vous agrandirez le tzar russe aux dé- « pens de la Pologne, » — ce partage insensé a beaucoup contribué à faire déconsidérer la nation allemande comme complice de ses spoliateurs couronnés. Certes, si la Russie eût continué à marcher sur les pas de Catherine II, dame voltairienne et éclairée, le voisinage immédiat de cet empire n'aurait rien de dangereux, et les provinces polonaises y incor-

(1) Vienne, cette capitale allemande, insurgée en 1848, n'a été recourbée sous le joug le plus injuste et le plus insolent de la dynastie Habsbourg, qu'à l'aide des régiments croates et galliciens, c'est-à-dire slaves pur sang. Voilà en effet une punition atroce pour la race allemande, qui jadis a permis le démembrement diplomatique de la Bohème et de la Pologne.

porées ne s'en trouveraient pas mal. C'est évidemment de ce point de vue, que les deux vaillants héros des lumières allemandes, Joseph II et Frédéric II, contemporains de Catherine II, ont considéré cette triste affaire. Mais la politique russe a changé depuis; elle est, depuis la mort de Catherine II, l'ennemie mortelle de toute sorte de liberté; elle doit par conséquent être mise au ban de l'Europe centrale et occidentale. A la prochaine révolution il faut avant tout organiser la guerre sainte contre l'absurde et despotique dynastie Romanof de Russie, dont le chef actuel, Nicolas Ier, a obtenu la triste gloire d'être *le bourreau officiel de la liberté européenne, et le continuateur de l'ancien régime tartare*, pour parler avec un grand orateur parlementaire allemand. La Turquie est aujourd'hui bien moins barbare que la Russie; par conséquent toute l'activité révolutionnaire devra tendre vers l'amoindrissement matériel du territoire et des ressources de cet empire dangereux.

L'imbécille, qui dans le XVIIIe siècle a eu le premier la fausse idée de fortifier la Russie aux dépens de la Pologne, était un diplomate allemand, le prince autrichien et ministre d'état Kaunitz, dont le prince autrichien Metternick a l'honneur d'avoir été l'élève favori. Joseph II et Frédéric II aussi furent bien vite d'accord sur ce brigandage. Mais le poëte souabe Schoubart prophétisa déjà des résultats funestes, tandis que la mère de l'empereur, Marie-Thérèse, dont la fille Marie-Antoinette, grâce à ce *talon rouge* de Kaunitz, fut mariée avec Louis XVI, écrivit dans son style naïf : « Mon cher Kaunitz, vous avez arrangé le partage de la Po- « logne, ce n'est pas beau. Dans ma jeunesse, quand j'étais « enceinte et ne savais plus où accoucher au milieu de la « Guerre de Sept Ans, j'ai eu le bonheur de pouvoir dire : *Mon « Dieu et mon Droit m'aideront*. Mais ici, le droit et le bon « sens sont contre nous. J'ai honte de me montrer en public,

« tant je souffre de cette action politique que vous autres trou-
« vez si belle. Comment, prince, nous perdrons donc notre
« réputation et notre honneur pour un misérable morceau du
« territoire polonais ? Nous donnons un mauvais exemple.
« Quant à moi, je ne suis plus *en vigueur* pour ainsi dire,
« et je dois rester spectatrice, mais j'en suis désolée, j'en ai
« le cœur navré. » Marie-Thérèse signa l'acte avec les mots suivants : « *Placet!* puisque cela plaît à tant de personnages
« élevés et intelligents. Mais longtemps après ma mort on
« comprendra tout le malheur qui en résultera. »

VINGT-SIXIÈME TABLEAU.

La Révolution de 89 en Allemagne.

Quelle contradiction ! ce Joseph II d'Autriche, qui se coalise avec deux autres souverains contre les descendants du grand et noble roi polonais Jean Sobieski, dont l'épée vaillante avait sauvé en 1685 la capitale autrichienne assiégée par les Turcs, ce même Joseph était le plus généreux, le plus libéral, le plus éclairé de tous les monarques. Son père, l'empereur François Ier, ne lui avait donné aucune éducation ; occupé d'affaires commerciales, usurier et manufacturier en grand, il livra clandestinement des fourrages et de la farine au roi de Prusse, alors en guerre avec l'impératrice Marie-Thérèse. Elle l'aimait pourtant avec une fidélité telle, qu'elle ne refusa même pas le payement de 200,000 florins, ordonné par ce mari ingrat à la veille de sa mort en faveur de sa maîtresse, la princesse d'Auersberg. Mais le jeune Joseph II était un homme qui puisait dans lui seul, et il aurait encore mieux agi sans les conseils perfides du vieux ministre Kaunitz, vrai Méphistophèle ; qui ne s'est rendu immortel que par deux

exploits également pernicieux, le mariage de la princesse Marie-Antoinette avec le dauphin de France, et le partage du territoire polonais. En 1774 Joseph II abolit la torture. En 1780 il proclame le grand principe ghibelin, l'indépendance du trône impérial vis-à-vis du trône papal. Il efface d'un trait de sa plume six cent vingt-quatre couvents, et donne le fameux décret de tolérance religieuse, à l'exclusion toutefois des déistes, c'est-à-dire de ceux qui n'adorent que la raison et se refusent à tout culte dit *révélé*. « Les déistes, « dit-il, sont dignes de recevoir chacun vingt-cinq coups de « canne. » Mais en même temps il ordonne l'émancipation des Juifs, et impose aux catholiques autrichiens les cantiques en langue allemande, rédigés par l'ex-jésuite Denis. Le pape Pie VI, effrayé de tant de réformes, accourt à Vienne pour fléchir l'empereur et le vieux Kaunitz, mais l'un et l'autre le reçoivent avec une politesse froide et distraite. Pie VI, après un séjour infructueux d'un mois, retourne à Rome, et l'année suivante, en 1783, Joseph lui rend sa visite. Alors éclatent les abus de la liberté de la presse, tandis qu'un moine gallicien se prépare à l'assassiner. L'empereur l'envoie dans un hôpital d'aliénés, mais il commence à hésiter, et bientôt il annullera plusieurs de ses mesures réformatrices en matière de religion.

Joseph attaque aussi avec vigueur le despotisme des aristocrates. Il fait mettre au pilori le colonel baron de Szikouly, qui avait commis des escroqueries, et il condamne à balayer en chaînes les rues de la capitale un seigneur faux-monnayeur, le prince de Podstatzky-Licktenstein. Il ordonne que les bâtards hériteront du bien de leurs pères, et la noblesse, empêchée de la sorte de séduire les pauvres filles bourgeoises, écume de rage. Alors elle fait tout pour exciter le bas peuple à des révoltes inutiles, et Joseph, cet adversaire de la peine de mort, se voit forcé de laisser sévir avec cruauté contre

les chefs des paysans valaques insurgés sous Horia. Cette jaquerie avait coûté la vie à cent vingt gentilshommes transylvaniens, et deux cent soixante-quatre châteaux s'étaient écroulés en ruines. Puis, déconsidéré par une campagne très-malheureuse contre les Turcs, commandés par des officiers *français*, lui-même entouré de généraux traîtres et d'espions jésuites, il ne sait plus comment faire pour rétablir la tranquillité intérieure. Enfin, il veut briser la résistance égoïste de l'oligarchie magyare; il lui arrache tous les priviléges, emporte à Vienne la sainte couronne du royaume constitutionnel hongrois, et déclare ce pays égal en droit aux autres pays autrichiens. Mais les magnats de la Hongrie, alliés avec les hauts seigneurs d'Autriche et avec le clergé jésuite, font décrier Joseph comme un ennemi de la religion et des bonnes mœurs, comme un scélérat, comme un affidé du démon. L'aristocratie hongroise était furieuse de ne plus rester exempte des contributions, payées jusqu'alors uniquement par la majorité de la nation magyare, appelée dans le langage latin officiel *misera contribuens plebs*, la misérable plèbe payante.

Joseph II, tout en ne prévoyant pas le résultat funeste de sa carrière, prophétisa fort bien les événements qui allaient surgir en France. Séjournant à Paris sous le nom de comte de Falkenstein, il exhorta en vain sa sœur Marie-Antoinette à changer de route, mais l'impression qu'il fit sur les Parisiens s'exprima entre autres dans la strophe suivante :

« A nos yeux étonnés de sa simplicité,
« Falkenstein a montré la majesté sans faste ;
« Chez nous, par un honteux contraste,
« Qu'a-t-il trouvé ? le faste sans la majesté. »

Une femme du peuple embrassant le pan de son habit noir,

dépourvu de galons d'or, s'écria : « Ah ! que le peuple est « heureux qui paye ces galons noirs ! « Joseph monta dans le petit logement de Jean-Jacques Rousseau, occupé à copier de la musique. A Genève, il n'alla point voir Voltaire, qu'il appelait un écrivain dévergondé. A Berne il fit une visite au grand médecin, physiologiste et poëte Albert de Haller ; mais au maire comte d'Erlac, qui l'attendit dans son château à la tête d'un cortége éblouissant, il fit dire : « Je suis trop « couvert de poussière, pour me présenter à un grand « seigneur. » Cette famille des Erlac, dont ce livre a déjà quelquefois parlé, était une des plus aristocratiques de la Suisse.

En 1786 mourut le *vieux Fritz*, plus heureux que Joseph, car il n'a jamais eu besoin de rétracter ses mesures réformatrices. Mais lui aussi, le grand roi de Prusse, avait beaucoup souffert dans la dernière époque de sa vie, par la rude résistance qu'il éprouvait jour par jour de la part des ignorants et des malveillants. « Je veux qu'on enterre mon corps parmi « mes levriers, avait-il souvent dit, car le cimetière chrétien « contient trop de méchants. Les animaux valent mieux que « les hommes. » Dans cette année s'insurgent les Belges contre les réformes ecclésiastiques et administratives de Joseph, et constituent, 1790 le 11 janvier, la *Belgique-Unie*. Mais les vainqueurs se désunissent aussitôt, et le parti jésuite sévit horriblement contre le parti libéral ou français. En même temps l'aristocratie magyare appelle les paysans fanatisés aux armes contre Joseph, et ce malheureux ami du peuple ne voit pas d'autre moyen, pour conjurer l'orage, que de révoquer la plupart de ses réformes. Il expire enfin, 1790 le 20 février, avec l'exclamation touchante : « Oui, je meurs, « et je serais vraiment de bois et de pierre si je ne mourrais « pas ! » Le grand empereur a laissé les mots suivants : « Le « monde fut jadis exploité par les Nérons et les Denis de

« Syracuse, mais faisons tout afin que ce malheur public ne « revienne plus. Je m'en vais de cette terre, et j'espère que « l'avenir me jugera mieux. » Le grand Frédéric dit, dans une lettre à Voltaire : « Joseph II, né dans une famille « bigote, s'est arraché à la superstition ; élevé au milieu du « luxe, il a pris des mœurs simples ; nourri de flatteries, il « est devenu modeste. »

Son frère, Léopold II, rétablit aussitôt le *bon vieux régime* en Autriche, et en Prusse le neveu du *vieux Fritz*, Frédéric-Guillaume II le Gros, recula de même devant le but grandiose que son prédécesseur s'était proposé. Mirabeau, alors présent à Berlin, jugea parfaitement bien cette cour prussienne, ballotée entre le pédantisme et la frivolité, entre un piétisme superstitieux et des plaisirs d'assez mauvais goût. Mirabeau prédit une terrible chute au gouvernement de Frédéric-Guillaume le *Gros* (ou le *Sardanapale*), qui gaspilla un trésor de soixante-dix millions, fruit des économies du grand Fritz, et qui obéra le pays d'une dette de vingt millions. Frédéric-Guillaume II réussit en effet, en peu de temps, à ruiner la puissance prussienne.

Ce *fainéant* couronné, beau-frère du chef orangiste de la Hollande, débute déjà en 1786 par une invasion injuste dans ce pays, où il comprime par trahison et sans coup férir le parti républicain, ennemi du parti orangiste ou monarchien. Cet acte de *haute politique*, comme les perruques de Berlin le qualifièrent, augmenta encore leur orgueil et leur donna le goût d'envahir plus tard aussi le territoire français.

Frédéric-Guillaume II le Gros ou le Fainéant peut être caractérisé par un seul mot : il était complétement le contraire de Frédéric-Guillaume Ier le Probe. Souvent aviné, toujours dominé par des femmes d'assez mauvaise conduite, par les charlatans de l'école de Cagliostro, par des fanatiques

luthériens et par des visionnaires piétistes, Frédéric-Guillaume le Gros supprima la liberté de la presse, de l'enseignement et de la religion. Le vieux Hertzberg, ce digne ministre d'état du grand Frédéric, fut remplacé par le misérable Voellner, par Bischofsverder, général bigot, par Lucchesini et Lombard, deux diplomates sans valeur.

Tandis que l'essor, donné par Frédéric-le-Grand, se communiquait à la classe moyenne dans toute l'Allemagne, les princes souverains de la deuxième et de la troisième classe continuèrent leur vie scandaleuse. Quelques-uns de ces petits despotes daignèrent, de temps à autre, fonder une institution utile. Ainsi Charles-Eugène, duc de Vurtemberg, qui disait : « Je veux prendre pour modèles à la fois Louis XV et Fré- « déric-le-Grand ; » ce drôle ne réussit pas mal à représenter l'amant de la Pompadour, mais il échoua dans son imitation du grand roi. Il a fondé plusieurs théâtres et hautes écoles, et une académie militaire, mais tellement despotique, que le jeune Frédéric de Schiller, ce puissant génie philosophique et poétique, s'est vu forcé de la déserter. Le duc tint dans un cachot pendant neuf ans le poëte libéral Schoubart, qui y devint mélancolique, misanthrope et dévot. Il jeta en prison pour cinq ans l'avocat Jean Jacques Moser, homme probe et intelligent, auteur d'une humble protestation des représentants. Le ministre Montmartin, Français de nation, déclare à la chambre : « Mon maître, le duc, a des sentiments « trop élevés pour pouvoir accepter des conseils de la part « de ses sujets. » Le duc n'institua une loterie générale que pour remplir sa bourse épuisée, mais il fit dire à la chambre que cette lotterie serait un moyen de salut pour tout le monde. Montmartin ayant mis des impôts énormes sur les paysans et les bourgeois, ceux-ci protestèrent au nom *de la patrie épuisée ;* mais le *cher père de la patrie* (comme le duc se fit appeler par les flatteurs) s'écria : « Quoi ! vous

« osez m'opposer la patrie ? La patrie, c'est moi tout seul ! » Les soldats du duc emmenèrent en prison les représentants obstinés, et Montmartin continua à extorquer de grandes sommes par la vente des fonctions civiles, dont il augmenta le nombre dans une proportion vraiment prodigieuse. La fameuse *paperasserie bureaucratique* du Vurtemberg date précisément de ce ministre français.

La Bavière se trouva obérée de 40 millions de dettes après la mort de son *bien aimé* prince-électeur, qui avait eu le plaisir de s'affubler du titre impérial, du reste tout à fait inutile, sous le nom de Charles VII.

Son successeur, Charles-Théodore, avait fondé à Manheim le premier théâtre allemand. Ce seigneur n'en resta pas moins un tyran de la pire espèce. Le prince palatin de Deux-Ponts avait quinze cents chevaux, quatre mille chiens et chats, et fit chaque année pendant quinze jours une chasse, qui détruisait au moins la moitié des récoltes ; il avait même la bonté de mettre un certain nombre de jeunes filles paysannes, pendant quinze jours, à la disposition de ses seigneurs chasseurs.

Un livre allemand, écrit trois ans avant la grande révolution française, dit : « Les anciens Phéniciens, d'abord marchands, finirent par être princes ; aujourd'hui nos princes sont devenus marchands. Ils vendent en gros et en détail tout ce qui existe sous le soleil : honneurs, emplois, décorations, titres, jugements, même les corps de leurs sujets. » L'infâme Frédéric, landgrave de Hesse-Cassel, ayant gaspillé le trésor et ne trouvant plus suffisant le revenu de la loterie, vendit souvent les régiments hessois au gouvernement anglais, qui les transporta en Amérique pour y combattre la jeune démocratie. Ce monstre arracha, en 1776, douze mille jeunes soldats à ce peuple hessois, qui ne comptait pas au-delà de quatre cent mille âmes en tout.

Les pères et mères récalcitrants furent jetés en prison pour plusieurs années. L'infâme landgrave Georges-Guillaume suivit les traces de son noble père, et expédia encore, en 1794, un envoi de *chair humaine vivante* aux colonies de l'Angleterre et de la Hollande. D'autres *marchands d'hommes*, pour parler avec les mémoires de Feuquières, étaient l'évêque de Munster et les despotes séculiers de Valdeck, Saxe-Gotha, Vurtemberg, et d'Ansback. Ce dernier, toujours aux pieds de sa favorite anglaise, lady Craven, *fit mettre les menottes* à quinze cents de ces malheureux paysans, qu'il venait de vendre au gouvernement anglais, et les fit conduire ainsi, comme un troupeau, à travers l'Allemagne jusqu'à bord des vaisseaux étrangers. Le prix du sang était assez élevé. Remarquez surtout que ces pauvres esclaves allemands ne furent employés, dans les colonies étrangères, qu'à combattre à coups de fusil les esclaves noirs ou les colons en insurrection. Cette infamie, comme toutes les autres, eut toutefois des défenseurs ; en Allemagne même, un livre, imprimé sous les auspices du despote de Hesse, assura que ce n'était qu'un retour parfaitement licite à l'habitude des Allemands anciens, qui s'étaient si souvent vendus au service militaire de l'empire romain. Comme si ces anciens n'y étaient pas entrés volontairement, et comme si dans l'antiquité païenne il y avait eu une civilisation égale à la nôtre ! Cette belle justification vaut bien celle dont Louis XIV, Louis XV et les autres princes catholiques et luthériens se sont servis pour excuser leurs nombreux sérails, quand ils disaient : « Nous « sommes des souverains chrétiens, par conséquent obligés « de reconnaître la Bible toute entière ; or, l'Ancien Testa- « ment nous parle de la pluralité des femmes chez les anciens « patriarches israélites, tous hommes selon le cœur de Dieu, « nous avons donc le droit de prendre chacun plusieurs femmes « à la fois ; Abraham, Jacob, Salomon, etc., nous en ont

« donné des exemples bons à suivre. » Cette réponse est historique, entre autres de la part de Louis XV.

Dans le Hanovre, dont le prince-électeur, de l'ancienne maison velfe, était roi sur le trône d'Angleterre (1), une bureaucratie despotique de la pire espèce fut instituée par le feld-maréchal Freitag, Allemand de nation et tory anglais. Des milliers de paysans honovriens, enrôlés dans les régiments britanniques, ont versé leur sang dans les Indes et en Amérique pour la gloire et le commerce de cette île.

Dans le petit duché de Brunsvic, le velfe Ferdinand vendit quatre mille soldats à l'Angleterre. Du reste, c'était un prince instruit, éclairé, grand maître de la franc-maçonnerie d'Allemagne, et ami fervent de la nation française. Général en chef de l'armée prussienne, qui envahit la Champagne, il refusa longtemps avant de signer le fameux manifeste des émigrés, et il a cruellement expié ce triste égarement.

L'Allemagne politique était en effet descendue jusqu'au dernier degré de l'absurde. Le comte de Limbourg-Styrum, misérable hobereau endetté, avait son régiment de hussards, composé de *deux* simples cavaliers, *six* officiers et *un* colonel. Dans le plus petit bien-fonds, appartenant à un baron dit *immédiat* (c'est-à-dire qui ne dépendait que de l'empereur et de l'empire, sans être vassal d'un autre prince intermédiaire), on pouvait être sûr de rencontrer un individu galonné se pavanant du titre creux et sonore de *hofrath* ou conseiller. Chacun des innombrables comtes de la Souabe était fier de posséder sur son coin de terre un gibet, le signe de sa justice suprême.

(1) Après la mort de la reine Anne d'Angleterre, en 1715 (année de la mort de Louis XIV), monta sur le trône anglais le prince-électeur Georges de Hanovre, fils d'Élisabeth Stuart (fille du roi anglais Charles Ier), et du misérable roi de Bohême, Frédéric-le-Palatin.

Les princes ecclésiastiques menèrent une vie pleine de scandales et de vices. Frédéric-Charles, prince-primat de l'empire et archevêque de Mayence, crut faire quelque chose de grand en imitant, sous tous les rapports, le pape médicéen Léon X ; il favorisa les sciences et les beaux-arts, et, entouré de trois maîtresses à la fois, il promit un prix académique à celui qui démontrerait le mieux tout ce qu'il y a d'excellent dans l'institution du célibat ecclésiastique. Mais on ne doit pas oublier que ce clergé corrompu se prépara, en 1786, dans un congrès tenu à Ems, à se soustraire à la domination du pape romain, et à se constituer à l'exemple du clergé gallican de France. Hontheim, évêque suffragant de Trèves, avait déjà publié en 1765 un livre, sous le nom de Justus Febronius, pour prouver la nécessité urgente de cette *allemanisation* de l'Église romaine.

Le mouvement allemand tout entier de cette époque ne saurait être bien compris sans avoir d'abord embrassé d'un rapide coup d'œil le mouvement intellectuel et moral.

Après l'effroyable Guerre de Trente Ans, l'orthodoxie insensée de l'Eglise protestante avait été attaquée à la fois par deux savants de l'université saxonne de Leipzig, Thomasius et Franke. Le premier demanda un système d'enseignement populaire, clair et simple, en allemand, pour remplacer le langage entortillé et obscur en latin, dont les professeurs se servaient alors. Il réveilla, chez ce peuple épuisé, le bon sens naturel, et combattit avec un zèle admirable la superstition du jour, cette horrible doctrine qui croyait découvrir partout des magiciens et des sorcières. Abordant même le côté politique, il s'opposa vivement à la torture juridique et au despotisme princier. Alors la prêtraille luthérienne de la capitale de Danemark fit brûler son livre par le bourreau, et celle de Leipzig lui intenta un procès, qui

aurait fini par la confiscation de sa fortune et par le cachot, s'il n'eût pas pris la fuite. Le roi Frédéric Ier de Prusse, dans un accès d'humeur libérale, lui permit de se fixer comme professeur dans la jeune université prussienne de Halle. Avec Thomasius émigra de Leipzig son ami Franke, pour ériger à Halle la célèbre maison des orphelins, d'où il répandit bientôt l'amour des connaissances utiles, telles que les mathématiques, l'histoire humaine, l'histoire naturelle, et les langues modernes, au grand mécontentement des théologiens latins, qui avaient fini par obscurcir le sentiment naturel du peuple allemand par l'insupportable fatras de leurs folies pédantesques. Elève du collége de la Piété, fondé par Spener à Strasbourg, Franke enseigna en même temps un culte divin simplifié et doux, qui s'exprimait surtout par une adoration intérieure de Dieu, et par des sentiments philanthropiques. Telle est l'analogie du sentiment et du bon sens également purs et simples, que Thomasius et Franke, ces représentants des deux extrêmes, restèrent toujours les meilleurs amis.

La jeune monarchie acquit ainsi une puissance incalculable en protégeant l'un et l'autre. La philosophie éclairée du grand penseur et savant allemand Leibnitz, vrai génie universel, et successeur du grand citoyen français Descartes, et du grand Juif portugais-hollandais Spinosa, avait exercé une influence sur l'Allemagne scientifique, mais peut-être moins salutaire qu'on n'aime à le croire en général. Wolff et Gottsched surtout, propageant après lui une sorte de philosophie *à l'usage de tout le monde*, finirent par inonder tout le monde d'un breuvage assez ennuyeux de lieux communs. Soyons pourtant justes ; cette philosophie du bon sens commun ou de la raison prêcha le déisme pur et net, la loi morale, et une philanthropie honnête et modérée, qui a beaucoup contribué à radoucir les âpretés des esprits aigris, et

labourés par la longue intolérance religieuse. « Le rationa-« lisme, dit très-bien un socialiste allemand, a été comme « un baume huileux versé sur une affreuse plaie qui mena-« çait de consumer le corps tout entier. » Les vaillants rationalistes anglais et écossais, après la reconstitution de la royauté modérée d'Angleterre, en suite de la grandiose révolution réformatrice et régicide de ce pays, avaient déjà mis la main à l'œuvre, et leurs généreux rivaux en France les appuyèrent puissamment. La vaste franc-maçonnerie aussi était devenue un instrument salutaire entre les mains de tous ces infatigables lutteurs de la tolérance et de la vertu. En Allemagne, le grand Lessing fit briller le feu magnifique et vivifiant de son incomparable génie, et le noble Herder ouvrit une vue large et sublime sur l'antiquité politique, scientifique, artistique et religieuse de toutes les nations.

Enfin l'immense génie du logicien Emmanuel Kant ébranla la vieille foi orthodoxe jusqu'au fond, prouva par un raisonnement inattaquable la non-existence du Dieu personnel des religions dites révélées ou inspirées, et en élevant la Raison morale et la Morale raisonnée sur le trône dans le monde des idées, ce penseur formidable prépara la voie à tous les philosophes de l'avenir. Kant fit pour la philosophie religieuse à peu près ce que Luther avait fait pour la foi religieuse.

Regardons cependant aussi le revers de cette médaille.

Les lumières, que le rationalisme avait réussi à répandre sur l'Allemagne toute entière, depuis la mer Baltique jusqu'à la mer Adriatique, et depuis la Vistule jusqu'au Rhin, commencèrent enfin à subir une grave attaque après la mort de Frédéric II le Grand, et plus encore après celle de Joseph II.

Un professeur de l'université bavaroise d'Ingolstadt, le fameux Weisshaupt, fonda en 1776 la société secrète des *Illuminés*, c'est-à-dire des Éclairés ou Instruits, basée sur le

principe de l'obéissance passive et aveugle. Chaque membre prêta serment d'obéir partout, toujours, et sans raisonner aux supérieurs de cet ordre. Mais c'était le principe des jésuites, et il paraît déjà étrange que les propagateurs des lumières aient adopté l'organisation de ces implacables ennemis du progrès. La franc-maçonnerie, favorisée par les gouvernements protestants de l'Allemagne septentrionale, était exclue par les gouvernements catholiques, et s'empara avidement de cette occasion pour pénétrer aussi dans l'Allemagne méridionale, où le papisme prédominait. L'illuminatisme fit des prosélytes dans le Nord, par l'intermédiaire du baron Knigge à Hanovre (un aventurier rempli d'esprit, mais de mœurs dépravées), et peut-être aussi par celui du célèbre Nicolaï à Berlin. Bientôt cependant le mystère fut dénoncé, et en 1785, des persécutions commencèrent. Le chef Weisshaupt prit la fuite, et se retira dans le pays de Gotha en Thuringe, dont le duc était son ami. Mais l'ordre se conserva à Mayence sous la protection du vice-archevêque Dalberg, qui, lui-même, s'y fit initier sous le nom secret de *Crescens* (le croissant). Dans cette capitale rhénane, Dalberg avait fondé une académie avec de célèbres professeurs, tels que George Forster, savant naturaliste allemand et compagnon du capitaine anglais James Cook, lors de son voyage autour du globe; Jean Muller, l'historien de la Suisse, et autres. Quant à Jean Muller, il devint plus tard ultra-réactionnaire, comme deux autres Suisses, jadis progressistes, Girtanner et le médecin Zimmermann. L'illuminatisme de Berlin fut importé en France par Mirabeau, qui mit le duc d'Orléans, grand maître de la franc-maçonnerie française, en rapport avec le duc Ferdinand de Brunsvic, grand maître de la franc-maçonnerie allemande. Le professeur Mauvillon à Brunsvic, membre de l'ordre des illuminés, joua aussi un rôle dans cette affaire. Deux illuminés alle-

mands, Bode et Bousche, furent envoyés à Paris, où ils *illuminèrent* la France dans la loge du *Contrat Social*. Dumouriez parle dans ses mémoires des sommes énormes qui seraient parties de Paris pour subventionner les frères illuminés d'Outre-Rhin, et en revanche il existe une circulaire de la plume du professeur allemand Mauvillon, qui somme les Allemands de faire cause commune avec les révolutionnaires français. Une brochure française de 1793, *Le Cri de la Raison*, contient la phrase suivante : « Ces Illuminés d'Alle-« magne, dont les Jacobins français ne sont qu'une émana-« tion. »

L'ordre mystérieux des Illuminés, qui s'était approprié quelques mots de ce rationalisme, fut donc dissous par le bras sanglant des princes mondains et ecclésiastiques; les innovations généreuses et mal calculées que l'empereur allemand Joseph II avait introduites dans ses royaumes autrichiens, furent annulées; d'infâmes édits et décrets contre le libre exercice de la religion recommençaient à émaner des trônes. Il est facile de se moquer des rationalistes de ce temps-là, il est aussi facile de s'enthousiasmer pour eux: évitons l'un et l'autre.

Le rationalisme avait commis une faute grave, c'est de s'être arrêté tout court dans son chemin théorique, au lieu de pousser jusqu'au bout. Il avait beau discourir et prêcher en prose et en vers contre l'état des choses intellectuelles et morales d'alors, il était, sans s'en apercevoir, d'accord avec lui quant au fond. Il y avait dans le rationalisme quelque chose de puéril, de vague, de diffus, d'insouciant; regardez, par exemple, les Illuminés de l'Allemagne méridionale, et les Éclairés ou les Instruits de l'Allemagne septentrionale. Ceux-ci comme ceux-là n'étaient que des enfants précoces, s'obstinant à guider, et à guider surtout en secret, d'autres enfants qui savaient moins parler qu'eux.

Contemplons ce rationalisme de plus près :

« L'être humain, disait-il, ne peut que se tromper, et ses « erreurs ne viennent pas même toutes de lui seul ; elles « prennent origine aussi dans les choses qui l'environnent. » C'est de ce principe que sont venus des mots singulièrement énervants, tels que : « Notre planète n'est qu'un cul-de-sac « dans la grande cité de Dieu... l'existence n'est qu'un jeu « mesquin et vain... nous autres mortels sommes des êtres « nuls, de véritables zéros, nous pouvons donc nous occuper « de choses nulles... notre activité n'a pas de but... nous « pensons souvent tenir quelque chose de solide dans cette « vie terrestre ; erreur ! ce n'est que de l'air... etc., etc. » Montrez-nous un seul écrit du bon et généreux Jean-Paul Richter, qui ne fourmille de phrases pareilles. Goëthe fait voir dans son *Wilhelm Meister* un personnage, qu'on instruit à la fin, dans une tour merveilleuse, relativement aux secrets de cette société mystérieuse, qui l'avait conduit longtemps sans qu'il s'en aperçût. Mais les règles qu'on lui donne sont vides et vaines ; la sagesse mystérieuse de la société secrète est bien peu de chose.

Les chefs de cette littérature, qui n'avaient à la bouche que des phrases ronflantes sur le *cosmopolitisme*, le *despotisme*, l'*esclavage*, etc., applaudirent pendant quelques années à la Révolution française. Ils éprouvèrent en effet des sentiments généreux pour cette nation brisant ses chaînes ; ainsi le baron Knigge s'écrie : « En France il n'y a plus d'obscuran- « tisme, ni ignorance, ni faiblesse d'intelligence ; » Campe (1) dit dans ses *Lettres de Paris :* « Maintenant, dans ma vieil-

(1) L'auteur estimé du célèbre roman populaire *Robinson Crusoë*, d'ouvrages sur l'éducation, et d'autres livres pour les enfants. Il dirigeait un vaste pensionnat de jeunes gens près la ville anséatique de Hambourg.

(*Note du trad.*)

« lesse, je me sens pour la première fois de ma vie membre « de la société humaine, en mettant le pied sur le territoire « français. Ne riez pas, mon ami, quand je vous assure qu'en « voyant la première cocarde tricolore de la révolution fran- « çaise attachée à mon chapeau allemand, j'ai cru que la « nation française tout entière venait de fraterniser avec « moi; s'il y eût eu ici tout près une bastille à assiéger et à « prendre, qui sait si moi-même je n'y serais pas monté à « l'assaut ?... »

Il y avait encore un individu très-érudit et très-bizarre, le médecin Faust, à Buckebourg, qui, après avoir obtenu une réputation bien méritée par sa simplification des vêtements et de la nourriture des petits enfants, adressa à l'Assemblée nationale un écrit sur l'abolition des pantalons; le représentant du peuple Ruhl déposa sur le bureau ce mémoire, le 11 janvier 1792, et excita par là un rire inextinguible.

Ainsi, de la naïveté unie à de la gravité pédantesque, mais l'une et l'autre inspirées par une générosité aussi vide que puérile, voilà une des manifestations primitives que l'influence de la Révolution française provoqua en Allemagne. Toutefois, cette manifestation ne dura pas. Les hommes des *lumières* étaient assez ignorants, pour croire à la possibilité de rendre le monde heureux et libre d'*un seul coup*, et comme ce coup ne réussit pas, ils s'en fâchaient, ils tournaient même le dos à la Révolution française. Le *Moniteur* de 1791 publie une correspondance allemande de Francfort, dans laquelle on trouve cette phrase édifiante : « Le flegme germanique en gé- « néral ne pouvait pas suivre avec un intérêt soutenu pendant « trois années entières le mouvement de la Révolution fran- « çaise. »

Au fond, la nation allemande, déchirée en tant de principautés, exploitée par tant de princes et de princesses, vendue et vilipendée par tant de fonctionnaires, n'était donc

pas encore mûre pour seconder le grand mouvement français. C'est surtout après l'effroyable guerre de Trente Ans que cette nation, épuisée et démoralisée, rendue superstitieuse et servile, fantastique et dévote, agenouillée devant les jésuites et les nobles dans les contrées catholiques, et devant les bureaucrates et les nobles dans les contrées protestantes, était descendue à une pitoyable faiblesse de caractère et de cœur, telle qu'on en trouve aujourd'hui en Turquie, en Perse. Il y avait parmi les Allemands d'alors une mélancolique école de poëtes, et de philosophes moitié poëtes moitié théosophes, surnommés *les belles âmes*; Nicolovius, Jacobi et d'autres écrivains ne parlent que du mépris et du dégoût qu'ils ont pour la nature, pour la société, pour l'univers, pour l'existence enfin. Ils témoignent une horreur profonde pour les luttes de l'émancipation populaire, ils n'y voient, disent-ils, que de la méchanceté et du mensonge; le genre humain est aux abois. Nicolovius écrit en 1792: « Nous « venons, après notre voyage d'Italie, de nous rapprocher du « théâtre des affaires mondaines . . . nous sommes forcés de « nous occuper de ce qui se fait en politique à l'heure qu'il « est des deux côtés du Rhin. . . Mais, hélas ! tout cela, soit « pour la bonne cause, soit pour la mauvaise, porte la marque « de la petitesse, et nous ne pouvons prendre parti, nous « n'y pouvons réchauffer notre cœur ni le fortifier. » Lisez F. H. Jacobi, un philosophe et chef de cette *école de belles et grandes âmes*, comme ils s'appelaient eux-mêmes, et vous rencontrerez l'homme pieux et tendre, mais en même temps blasé et qui se détourne avec une indignation maladive de la scène politique et sociale de son époque. Jacobi ne reste ami de la Révolution que jusqu'en août 1789; il espère cependant au mois d'octobre, que « l'Assemblée nationale « qui ne fait que de la confusion, sera mise à l'ordre par le *veto* « suspensif du roi Louis XVI; le grand Necker est une âme

« de premier rang. » — « Que le bon Dieu nous préserve nous « autres Allemands de cette *manière fixe d'être gouvernés « par la raison* (1), écrit-il à George Forster, manière dont « Mirabeau a voulu doter sa nation et toutes les autres ; « Mirabeau a en effet réalisé son propos. Ah, le malheureux « Necker ! quand j'y pense, je ne peux plus dormir ni man- « ger. » Il écrit à Dohm en 1790 : « Toute misérable que soit « la constitution actuelle de l'empire allemand, je préfère « le voir gisant étendu dans ce pitoyable abaissement des « cœurs et des intelligences, que de le voir roide mort « comme la charogne autour de laquelle s'assemblent les cor- « beaux et les corneilles. » — « Nous autres Allemands, « écrit-il à un ami savant, sommes une nation bien pauvre, « bien déplorable, et je ne saurais dire comment nous nous « en retirerons. Toutes les institutions dans notre patrie de- « viennent absurdes, dans notre constitution il ne reste que « le ridicule. » — « Depuis 89 je suis devenu de plus en « plus désespéré ; je ne vois plus comment venir en aide « à l'humanité ; je donne partant mon vote pour le Jugement « Dernier, et que cela finisse le plus tôt possible. » — « Que « voudrions-nous encore, par exemple, quand nous aurions « effectivement renversé et aboli tout obstacle ? »

En vérité, les lecteurs ont le droit de s'étonner de ces pitoyables réflexions qui ressemblent fort à celles des ermites et des pénitents, surtout quand elles sortent de la bouche d'esprits au-dessus de la médiocrité. Le fameux Kotzebue, auteur de tant de pièces de théâtre, ne fit un voyage à Paris en 1790, que pour se distraire après la mort subite de son épouse. Ayant quitté la ville de Veimar au mois de novembre et devant y retourner de Paris au commencement de janvier, au lieu d'étudier tant bien que mal les gigantesques événements

(1) Ces mots soulignés sont en français dans le texte allemand.

du jour, il nous raconte seulement qu'il tourne le dos à Paris pour douze motifs : « 1. il a l'habitude de se lever à six « heures ; 2. la cheminée ne le chauffe qu'à moitié et laisse « la chambre froide ; 3. le plancher est couvert de dalles ; « 4. on ne dîne que dans la soirée ; 11. il déteste l'égoïsme « des hommes » : bref, tout cela additionné lui inspire un mépris souverain pour l'Assemblée nationale. Kotzebue avait une merveilleuse facilité pour la plume, il était même *honnête et modéré*, mais bientôt après son voyage il se vendit à la diplomatie de St.-Pétersbourg, et devint espion russe parmi les Allemands, ce qui lui attira après 1815 le coup de poignard de l'étudiant Charles Sand. — Iffland, dont on a plusieurs belles pièces de spectacle, s'efforça dans *les Cocardes* (1791) de peindre les tristes conséquences du *vertige de la liberté* ; pour s'en justifier devant son ami Schlœzer qui venait de critiquer sévèrement cette pièce, il lui écrivit : « Si vous étiez présent dans certains endroits de l'Allemagne, « quand les voyageurs allemands arrivent de Paris, vous « seriez sans doute frappé aussi de la manière furibonde « dont ces beaux esprits, ces esprits forts excitent à l'insur- « rection nos hommes, nos femmes, nos enfants, en prê- « chant l'éloge de la révolution telle qu'elle existe aujourd'hui « en France ; eh bien, j'ai écrit *les Cocardes* pour dire un « mot en faveur du parti honni et tracassé. » Le grand Volfgang de Gœthe (prononcez *Gueute*) en fit autant.

Quelque temps avant 1789, il se publia à Berlin une *Revue mensuelle*, rédigée par Kant, le noble philosophe juif Mendelsohn, Nicolaï, Ramler, Gleim, Wolf, les Humboldt, Frédéric Schlegel, Fichte, A. Müller, etc. Voilà des écrivains populaires, qui ont vaillamment *éclairé*, et en éclairant, préparé le bas peuple allemand à s'intéresser aux questions d'émancipation politique.

Ils n'ont pas cessé de prêcher contre les jésuites, et Schel-

ling et Hégel, ces chefs du romantisme et du dialectisme, ont eu tort de combattre à outrance les lumières du rationalisme. Cet infatigable journal fut fondé déjà en 83 à Berlin, par Gedike, directeur d'un lycée berlinois, et par Biester, ancien secrétaire du ministre des cultes sous Frédéric II. Plus tard, Biester devint bibliothécaire du roi en 84; son prédécesseur, l'ex-moine français Pernetty, un svédenborgien, avait pris congé, disait-il, pour ne pas s'ensevelir sous les ruines de l'Allemagne *athée* qui devait s'écrouler en 84.

Mais la faiblesse intérieure des lumières perça assez souvent. « Par ci par là, le poison réactionnaire pousse déjà en « secret; on espère par ci par là la mort prochaine du grand « roi, » dit Biester. Le grand roi n'y avait presque jamais appliqué la censure; sous Frédéric-Guillaume II, roi obscurantiste, le méprisable Wöllner mit le journal sous un censeur spécial, un théologien, qui mutila un article de Kant (*la Religion dans les limites du raisonnement de l'homme*), sur quoi Biester transporta, en 91, son journal dans un autre état allemand. Depuis, on a fait des progrès en Allemagne; aucun prince souverain allemand ne permet à l'heure qu'il est de rédiger chez lui un journal défendu par son voisin couronné.

La *Revue* attaqua sans pitié tous les charlatans religieux et autres. Elle demande le mariage civil; Kant demande la liberté de la presse dans un article excellent : « Donnez la li- « berté de la presse, vous développerez ainsi le sens du vrai, « et par là, la faculté d'agir; vous forcerez par là enfin, le roi « de ne plus vous traiter comme des machines. » Kant avait tort, jamais un roi ne s'y laisse forcer; il y aura toujours des rois qui adorent l'inquisition sanguinaire et renversent l'œuvre philanthropique des rois amis des lumières : voyez les successeurs de Frédéric II et de Joseph II. La faute en est dans ce qu'on appelle l'*autorité*, la *couronne*, le *gouvernement*.

Mais pour s'en débarrasser définitivement, il faudra en effet commencer par s'éclairer ; en ceci Kant a raison.

En 1785 et 1786, la *Revue Mensuelle* de Berlin contient plusieurs articles tels qu'on n'en avait pas encore eu même en France, avant 1791. Un article intitulé *Nouveau chemin vers l'immortalité d'un roi* propose aux souverains de transformer la royauté *en une république* sous la présidence du chef de la dynastie régnante : « Tout ce qu'un roi peut encore « faire aujourd'hui pour s'immortaliser, c'est d'améliorer la « législation, car ce qu'on appelle d'ordinaire *immortalité*, « Frédéric-le-Grand l'a épuisé en combattant seul avec succès l'Europe coalisée. Qu'un roi qui veut s'immortaliser « aujourd'hui décrète donc la représentation nationale ! »

La *Revue* salue avec une joie immense la révolution de l'Amérique et celle de la France.

L'opposition furieuse contre cette feuille rationaliste provint du piétisme et du mysticisme. Le piétisme (méthodisme) et le mysticisme ressemblent intérieurement à la superstition; celle-ci se flatte de gouverner la nature à l'aide de certaines formules de sorcellerie, ceux-là espèrent que la nature leur révélera ses mystères quand, pour ainsi dire, ils lui auront fait leur cour. Ce désir du merveilleux n'est que le revers du rationalisme pur et simple; de là les luttes acharnées qui recommencent toujours, aussitôt que l'un des deux veut prédominer. Le XVIIIe siècle a l'honneur éternel d'avoir enfin ressuscité le *raisonnement* des Européens, engourdi par suite des massacres religieux et des mesures prises par les Églises romaine et anti-romaine pour hébéter l'esprit et pour appauvrir le cœur des nations; mais en même temps le piétisme et le mysticisme réclamèrent en faveur du *sentiment*.

D'un côté c'est le catholicisme officiel qui joue à la fin du XVIIIe siècle un rôle singulier dans l'Allemagne protestante;

il s'y démène comme le représentant sacré du sentiment ou de la *sentimentalité*, vis-à-vis du raisonnement et de la critique chez les protestants; lui, qui depuis un temps immémorial se défend avec tant d'indignation contre le reproche de favoriser le fanatisme *sentimental*. D'un autre côté, au sein du protestantisme même, il s'était produit le méthodisme, piétisme ou culte de la Piété, qui porte le drapeau de la sentimentalité religieuse *quand même*. Les jésuites du catholicisme et les piétistes (ou sentimentalistes) du protestantisme commencent alors à se donner la main; il y a trève entre ces deux rivaux, qui, bien que tous deux adversaires de la Raison Humaine, n'avaient encore montré que fort peu de sympathie mutuelle. Du reste, il est évident que la fameuse suppression de la Compagnie de Jésus par tous les gouvernements européens n'a pu opposer aucun obstacle à la propagande jésuitique; et il y a autant d'exemples d'ex-jésuites transformés en piétistes, que d'ex-piétistes changés en jésuites. La *Revue mensuelle de Berlin* ne se lasse donc pas de réveiller l'attention du public rationaliste, et de la diriger sur cette alliance doublement dangereuse. Il se fit, ce semble, des concessions mutuelles entre jésuites et piétistes: on projeta une *fusion des religions*, on arrangea déjà un pêle-mêle sentimental et fanatique sous le titre de *Religion universelle*. Le bon mais vaniteux Lavater, théologien protestant dans la Suisse allemande, et inventeur de l'art physionomique, finit par se laisser entièrement absorber par ce *fusionisme* équivoque, et causa par là beaucoup de mal au rationalisme, tout en avouant que des jésuites déguisés se glissaient dans les rangs des protestants pour y semer du poison. La *Revue mensuelle*, le journal des lumières, répond: « Depuis la suppression offi-« cielle de la Compagnie de Jésus, la propagande *des téné-« bres* se fait par une foule de sociétés secrètes et d'ordres « mystérieux, tels que *le Cœur de Jésus*, *les Frères de la*

« *Croix*, *les Chevaliers du Saint-Sépulcre*, etc., etc. La « remarquable société secrète dite *les Illuminés*, il est vrai, « est dirigée contre les deux Églises, mais greffée sur les « statuts de l'ex-compagnie de Jésus; c'est là le motif pour « lequel l'Illuminatisme succomba à la colère réunie des gou- « vernements et des jésuites. Ne craignez pas tant Rome « que les jésuites, » s'écrie souvent la *Revue mensuelle:* et en effet, dans ce temps-là, on était parfaitement fondé à le dire. Elle dénonce un livre jésuitique, intitulé *Philosophie des Religions*, par le *jésuite* Storchenau, livre recommandé par un ministre luthérien. On y lit: « Chaque membre de la « société secrète doit avoir été initié au sacerdoce, or, le pro- « testantisme n'a pas de sacerdoce, donc, pour reconnaître « le grand et merveilleux mystère de l'Univers, il faut se « faire catholique. »

L'ordre secret dont il s'agissait dans ce cas, était la franc-maçonnerie *de la muette observance*. Les témoins avouent que celle-là dérive du grand ordre des Templiers, et possède actuellement la clef de tous les secrets de la nature universelle. Il exista cependant des dissensions et des jalousies parmi ces mystagogues. Aussi, Eliza de Recké, cette femme remarquable qui avait démasqué le nécromant italien Cagliostro, raconte qu'il disait beaucoup de mal de Starck, nécromant allemand et fonctionnaire supérieur de l'Église protestante, et que Starck n'avait pas manqué d'en dire autant de lui.

Bref, il y avait déjà, avant le commencement de la Révolution française, une conspiration secrète en Allemagne contre les idées éclairées du libéralisme et le raisonnement pur et simple. Les conspirateurs étaient d'un côté la propagande catholico-jésuitique, de l'autre la propagande protestante sentimentale, à qui on a donné à tort ou à raison le sobriquet de propagande protestante jésuitique.

La destruction officielle de l'ordre secret des *Illuminés*, dans la Bavière catholique, était surtout une réaction contre les lumières, tout analogue à l'avénement du *piétisme* sur le trône dans la Prusse protestante.

VINGT-SEPTIÈME TABLEAU.

L'Allemagne et la République Française.

Léopold II, frère de Joseph-le-Grand et de Marie-Antoinette, et Frédéric-Guillaume II, neveu de Frédéric-le-Grand, prirent sur eux de replonger la France révolutionnaire dans l'abîme de la servitude d'où elle venait de sortir. Ce Léopold II retrograda jusqu'à Léopold Ier de triste mémoire, et son fils et successeur François II, un des despotes les plus détestables et les plus cagots, devint, depuis 1792, sous la main habile de son premier ministre le prince Clément de Metternick, le centre de gravitation pour le système réactionnaire de l'Europe entière. La vieille impératrice de Russie, Catherine II, toujours occupée à ruiner la Pologne, fit tout pour pousser la Prusse et l'Autriche contre les Français. Elle espérait prendre toute seule ce qu'il restait encore de la malheureuse patrie de Jean Sobieski; mais Frédéric-Guillaume-le-Gros s'en aperçut, et pensa, après avoir dompté *la révolte de Paris*, pouvoir retourner à temps pour participer au butin de l'est. Il conclut, en 1790, une alliance avec ce pauvre roi Stanislas, et agréa, en 1791, la nouvelle constitution polonaise, basée sur des principes libéraux, sans toutefois adopter la proposition du ministre Hertzberg, de restituer aux Polonais réorganisés la Gallicie autrichienne, et de marcher avec eux et avec les Français contre Catherine II.

L'orage éclate. Le fameux manifeste, qui lance l'insulte à toute la nation française, est rédigé à Berlin par Rentner, conseiller de légation; le commandant en chef, Ferdinand de Brunsvic, le désapprouve, mais le roi et l'empereur y mettent leurs signatures. Le général prussien Bischofsverder, un misérable sous tous les rapports, dit à l'état-major : « Messieurs, n'achetez pas trop de chevaux, cela ne vaudrait pas « la peine ; la besogne sera bientôt achevée. » Le duc de Brunsvic aussi s'écrie : « Messieurs, ne vous chargez pas « de bagages, nous n'aurons à faire qu'une petite pro- « menade militaire. » Telles étaient les illusions dont la coalition des despotes allemands se berçait, au moment même où sonna la dernière heure de l'autorité divine et royale !

Le bon et brave Lafayette, fait prisonnier en Belgique par les Autrichiens, fut traîné avec quelques camarades de cachot en cachot, et soumis, pendant cinq ans, à un régime des plus ignobles dans la forteresse d'Ollmutz, en Moravie. En même temps les coalisés traitent avec le méprisable Français Dumouriez, par l'entremise du méprisable Suisse Jean Muller (l'historien).

Après la bataille de Valmy, provoquée avec impatience par le roi de Prusse, et malgré les conseils de Ferdinand de Brunsvic, on recommence les intrigues. L'armée coalisée se replie sous une pluie battante et attaquée par la fièvre typhoïde. Immédiatement après, Dumouriez bat à Jemmapes, en Belgique, le gouverneur autrichien de cette province, les Jacobins s'emparent de Bruxelles le 14 novembre, et le 19 Paris entend la grande voix de la Convention annonçant la liberté, l'égalité et la fraternité à tous les peuples du globe.

Toute la ligne militaire du Rhin allemand étant dégarnie de troupes, le prince-électeur de Mayence, Frédéric-Charles, prend la fuite, et les Illuminés allemands, amis des Jacobins

français, ouvrent à Custine les portes de cette importante forteresse.

Les citoyens allemands, Georges Forster (le célèbre navigateur), Hoffmann, Blau, Védekind, Metternick, Stamm, Boehmer, tous littérateurs, médecins ou professeurs de l'université de Mayence, le citoyen français Dorsch (de Strasbourg), et d'autres croient enfin le moment arrivé pour ériger une république allemande aux bords du Rhin. Mais ce premier essai échoue misérablement ; ils sont eux-mêmes remplis d'idées assez confuses, et la masse encore indolente, effrayée seulement par le pillage des soldats de Custine et travaillée par des jésuites, regrette le régime de son prince fainéant et somptueux. Les chefs du club jacobin allemand de Mayence se trouvent presque seuls dans un vaste salon sans auditoire ; le livre de la liberté civique, orné de la tricolore française, qu'ils soumettent aux habitants de la ville, en l'opposant à un autre livre noir et enchaîné, dit le livre de l'esclavage, ne reçoit que peu de signatures. Alors ils déclarent que tout homme qui n'a pas signé consent par là en silence. Ils adoptent le costume français, laissent pousser leurs moustaches *à la Custine*, dansent avec leurs femmes autour de l'arbre de la liberté, et espèrent gagner la petite bourgeoisie en brisant à coups de marteau une grosse pierre, dont jadis un archevêque de Mayence, Adolphe, avait dit aux citoyens insurgés : « Mayençais, vous ne retrouverez vos « priviléges que quand cette pierre sera fondue. » Les mesures d'amélioration dans la situation des ouvriers et des paysans, proposées par Georges Forster, n'étaient point suffisantes, et l'élection du citoyen Dorsch, comme président de la république mayençaise, à la fin de l'an 1792, parut au peuple tout à fait insignifiante.

A Francfort-sur-le-Mein, capitale de l'Empire, Custine dit aux citoyens : « Vous n'assisterez plus au couronnement

« d'aucun empereur. » Mais bientôt les Prussiens reprennent Francfort et assiégent Mayence. Dans cette ville se trouvent Merlin et deux Alsaciens (de Colmar), les citoyens Hausmann et Rewbel, membres de la Convention. Les clubistes envoient Georges Forster à Paris, pour offrir à la grande République française l'incorporation de la petite république rhénane. Ce décret avait été formulé par une convention allemande rhénane, sous la présidence de Hoffmann, le 17 mars 1793. Mais la ville fut prise par les Prussiens au mois de juillet, et punie d'une manière *prussienne*, c'est-à-dire *brutale*. Beaucoup de clubistes mayençais se sauvèrent dans les rangs de la garnison française, qui repartit pour la France avec tous les honneurs de la guerre, musique en tête et les drapeaux déployés; mais beaucoup d'autres furent maltraités par la soldatesque de Frédéric-Guillaume-le-Gros, et le général Kalkreuth fit donner à chacun de ces *traîtres à la patrie*, comme il disait, vingt-cinq coups de bâton et plusieurs coups de pieds. Le clubiste Metternick, attaché avec des cordes entre deux hussards prussiens à cheval, fut forcé, par leurs coups de sabre dans le dos, de courir sans relâche avec ses pieds ensanglantés. Le clubiste Blau reçut des soufflets de la main du baron Stein d'Altenstein, plus tard si célèbre comme premier ministre et réorganisateur de la Prusse à l'époque napoléonienne.

Voilà comment les hobereaux et les rois d'Allemagne ont sévi, en 1792, contre le premier essai de la démocratie allemande ; l'avenir nous apprendra quand et comment ils le paieront.

Du reste, le grand poëte et artiste Volfgang de Gœthe (prononcez *Gueute*) a laissé de ces tristes événements, dans ses mémoires, une description émouvante, et qui montre, probablement malgré lui, la profonde impression que fit sur les coalisés cette garnison française, composée de glorieux

guerriers au teint basané et au visage héroïque, quand elle se retira en France sous le chant magique de la Marseillaise. Gœthe avait aussi assisté en observateur à la misérable invasion prussienne dans la Champagne, et en le lisant on ne sait vraiment pas de quoi s'étonner le plus, de la fatuité orgueilleuse des envahisseurs, ou de l'incurie aristocratique du grand poëte.

En France joue alors un rôle remarquable l'Allemand Anacharsis Clotz, millionnaire et baron prussien, devenu depuis un fougueux jacobin anti-religieux. Il reste jusqu'à sa dernière heure, sous la guillotine de Robespierre, un homme probe et spirituel, mais un peu excentrique et bizarre, au point même de porter, en sa qualité de représentant à la Convention, plus d'une atteinte choquante à la dignité démocratique du moment. Son obstination mal placée, de vouloir se déclarer citoyen de l'*univers* plutôt que de la République française, lui fit beaucoup de tort. Certes, il ne faut pas faire un saint de ce généreux enthousiaste, comme on a déjà essayé ; mais en revanche il faut repousser les pitoyables calomnies que d'autres républicains ont répandues contre lui. Clotz s'était en effet placé à un point de vue infiniment supérieur à celui d'un patriote républicain, qui ne connaît que sa patrie républicaine, et qui veut dominer ou réglementer par elle toutes les nations du globe ; mais cet idéalisme de franc-maçonnerie et d'illuminatisme n'étant point réalisable, Clotz n'eut point à se plaindre de son sort final. Il oublia, ce semble, qu'il ne s'agissait alors que de sauver le territoire républicain de la France, menacé par les despotes étrangers et par les réactionnaires indigènes. Toujours est-il, que son nom de « Orateur du Genre Humain » ou « Citoyen du Globe, » lui restera dans l'histoire, comme un signe d'honneur. Du reste, le maître de cet aimable et fougueux enthousiaste allemand a été un autre Allemand, le

redoutable penseur socialiste et écrivain français baron d'Holback.

Le prince de Salm-Kyrbourg, et le vieux baron de Trenk (si longtemps prisonnier de Frédéric-le-Grand), avaient également renoncé à leur patrie allemande, pour assister au magnifique développement de la liberté française. L'Allemand Eulogue Schneider, ex-prêtre de la cour du duc Charles de Vurtemberg, devint fonctionnaire de la Convention, et se permit en Alsace des extravagances, qui firent enfin tomber sa tête sur la guillotine de Saint-Just. Adam Lux, jeune Allemand du parti girondin, porta avec joie sa tête sur l'échafaud, pour avoir applaudi en public Charlotte Corday, qui venait d'assassiner Jean-Paul Marat. Le comte allemand Schlaberndorf (de Silésie), échappé par un hasard à la guillotine de Robespierre, vécut depuis longtemps à Paris; de même Oelsner, un écrivain ; c'étaient des hommes spirituels et éclairés. Un prince de la Hesse, connu dans le club des Jacobins sous le nom de Charles Hesse, était un orateur remarquable. Le meilleur de tous ces Allemands, Georges Forster, mourut à Paris de chagrin patriotique.

En Allemagne même, le grand philosophe stoïcien Fichte (prononcez *Fikte*), ce caractère de bronze et de marbre, cette individualité colossale sans peur et sans reproche, cette incarnation de la vertu mâle et armée, éleva la voix en faveur de la Révolution française, dans un livre extrêmement important. Emmanuel Kant aussi, le grand penseur du Nord, qui venait de démontrer la non-existence de Dieu, ou mieux dit, la complète indifférence de cette question, le vieux Kant aussi approuva hautement l'exécution de Louis XVI ; on dit même qu'à cette nouvelle, il s'écria avec un transport inaccoutumé : « Maintenant je peux dire avec le « grand-prêtre dans l'Évangile : Seigneur, laissez s'en aller « votre serviteur, car ses pauvres yeux ont vu votre arrivée. »

Du reste, la formidable hache de Maximilien Robespierre, ce grand dictateur de la liberté vertueuse en France, était évidemment dirigée par la même Loi de la Morale Suprême, dont s'était inspirée la plume tranchante du philosophe et professeur universitaire Emmanuel Kant à Kœnigsberg (en Prusse). Mais ce philosophe allemand démontra même, qu'on pouvait très-bien être un homme vertueux sans adorer une divinité, ou sans espérer un avenir après la mort, et que cette vertu indépendante était sans contredit la plus difficile, la plus sérieuse, et la plus grandiose de toutes. Robespierre, élève de Rousseau, n'a pas pu s'élever jusqu'à cette hauteur; il a même contribué, ce semble, par la fête solennelle de l'Être Suprême à la catastrophe du 9 thermidor.

Sur ces entrefaites, et comme pour se venger de leurs défaites par les Français, les cours de Berlin et de Vienne projettent le deuxième partage du territoire polonais. Frédéric-Guillaume II envoie d'abord à Varsovie le diplomate Lucchésini, pour y amoindrir l'influence du diplomate russe Stakelberg. L'ambassadeur anglais Hailes, à Varsovie, prit également parti pour la Prusse et la Pologne contre la Russie. On conseille aux Polonais d'annuler leur Constitution de 1775, protégée par la garantie russe, et de la remplacer par une constitution plus libérale sous la protection du roi de Prusse. Les troupes russes quittent en effet le territoire polonais, la Pologne fait un traité défensif avec la Prusse, le 29 mars 1790, et proclame la nouvelle constitution, le 3 mai 1791, sous la garantie de l'Angleterre et de la Prusse. Le vieux ministre Hertzberg aussi se fait l'apologiste du neveu de Frédéric-le-Grand; il vante l'honnêteté et le libéralisme de Frédéric-Guillaume II, se récrie contre ceux qui prédisent un nouveau partage par les armes prussiennes, relève fortement tous les griefs des Polonais contre le despotisme moscovite, et prononce enfin ces paroles authentiques : « Le moment est venu,

« messieurs, où mon roi va refouler les envahisseurs russes,
« et rendre à la Pologne tout l'éclat de son ancienne gloire.
« Confiez-vous donc à ce prince généreux ; l'honneur et la
« liberté de votre malheureuse patrie ne sont qu'à ce prix. »
Le vieux Hertzberg, on le sait, n'a jamais été menteur, mais souvent il s'est laissé tromper par la camarilla de Berlin. Cette fois aussi elle abusa indignement de Hertzberg. Du reste, les chefs polonais d'alors ne suivirent point le conseil de la Prusse, de marcher contre les Russes, occupés de la guerre turque. Le sixième article de l'alliance prusso-polonaise, du 29 mars 1790, promit à la Pologne une armée auxiliaire prussienne de trente mille hommes, aussitôt qu'elle serait attaquée soit elle-même, soit dans ses provinces dites *dépendantes*, c'est-à-dire la Courlande, Thorn et Dantzig. Le roi de Prusse fit un accueil amical au seigneur polonais Stanislas Pototzki, et écrivit une lettre *fraternelle* au roi polonais Poniatovski. L'empereur Léopold II aussi consentit, dans les conférences de Pilnitz, à l'indépendance du territoire mutilé, et reconnut sa constitution libérale et monarchique du 3 mai, qui améliorait beaucoup le sort des malheureux paysans polonais, et réglait d'une manière raisonnable le suffrage désordonné des gentilshommes. Il fut décidé en même temps que le trône polonais, après la mort du roi Poniatovski, deviendrait héréditaire dans la dynastie allemande de Saxe. Mais pendant la guerre de la Prusse et de l'Autriche contre la France, la perfide impératrice de la Russie croit le moment venu ; elle jette le masque, en déclarant que la Constitution polonaise du 3 mai se base sur des principes jacobins ou ultra-démocrates. C'était le mensonge le plus insolent du monde, puisque cette constitution venait précisément de restreindre l'effroyable anarchie de tous ces nombreux gentilshommes, dont un seul même, par le fameux *liberum veto*, c'est-à-dire par une voix, était capable d'arrêter le

mouvement de la machine politique. L'armée russe envahit de nouveau la Pologne ; Frédéric - Guillaume II, déjà depuis longtemps démoralisé par ses excès, et maintenant effrayé de se voir inopinément entre les canons de la France et de la Russie, cède à la peur de l'égoïsme, et ne rougit plus de rompre ses promesses solennelles. Son général Moellendorf arrache donc au territoire polonais les villes de la Vistule, Thorn et Dantzig, Posnanie (ou Posen), et Kalisch. L'impératrice russe s'empare de la Lithuanie, de la Podolie et de l'Oucraïne. L'Autriche n'en reçoit rien cette fois ; elle avait déjà pris la Galicie lors du premier partage. Du reste, elle vit, en 1793, toutes ses troupes rejetées par les glorieux républicains français. L'état - major autrichien était composé des généraux les plus aristocrates et en même temps les plus incapables. Le général en chef Mack était le plus mauvais de tous. Le général Clairfait vainquit les républicains à Famars, mais Jourdan resta vainqueur à Wattignies. En outre, le général autrichien Vurmser et le général anglais duc d'York, voulant conquérir la France septentrionale sans y faire participer le roi de Prusse, mirent la discorde dans le camp des coalisés, et malgré sa dernière victoire, à Pirmasens, sur Moreau, Frédéric-Guillaume II rebroussa chemin pour recevoir sa part de brigand au deuxième morcellement du territoire polonais. L'armée prussienne resta désormais inactive aux bords du Rhin, et laissa aux Autrichiens seuls les désagréments d'une lutte à mort. Cette double étourderie, ou plutôt perfidie du cabinet prussien, lui valut des reproches amères de la part des coalisés et de celle des démocrates. Mais le renard couronné tombera bientôt lui-même dans la fosse qu'il a creusée aux autres.

Au commencement de la grande année 1793 la république française tout entière s'était levée au son du tocsin de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Comme les immortels

Hussites du xve siècle, les Français de la Montagne se lancent contre les despotes étrangers, pour laver une dégradation séculaire et pour réorganiser le genre humain. Mais bien plus vite encore que les Hussites, ils descendront de la hauteur du principe, et ils tomberont beaucoup plus bas que les successeurs des Ziska et des Procope. Les Français, tout à l'heure encore libérateurs et martyrs, se livreront à la passion effrénée des conquêtes territoriales, et devenus ainsi des gladiateurs ou des prétoriens, ils seront trahis et muselés par cet homme fatal qui réussira à fausser l'idée de la révolution humanitaire.

Le vieux général autrichien Vurmser, hardi et assez bon tacticien, espère s'emparer de la forteresse de Strasbourg, à l'aide de quelques habitants influents. Le premier ministre d'Autriche Kaunitz vient d'être remplacé par le baron de Thougout, et ce nouveau venu, au lieu de relever l'empire d'Allemagne, veut absolument réduire tout sous la domination spéciale de la maison de Habsbourg. Mais ceux qui inclinent pour l'Allemagne, ne sont pas pour cela amis de cette dynastie Habsbourg, dans laquelle, depuis cinq siècles, il n'y a eu qu'un ou deux princes vraiment bons et intelligents, et le complot est dénoncé. Soixante-dix membres des familles les plus riches sont guillotinés ; l'Alsacien Rewbel devient bientôt l'un des directeurs de la république, et d'autres excellent dans l'art militaire : Vestermann *l'intrépide*, Kellermann le *père des soldats*, Kléber d'*Egypte*, Rapp *duc de Dantzig*. Mais au-dessus de tous ces Allemands-Français doit être placé le Lorrain-allemand Ney, Ney *Cœur-de-Lion* et *Bras-de-Fer*, le plus brave des braves et le plus honnête des honnêtes. Tous auraient été encore bien plus grands et plus utiles, en ne se sacrifiant qu'au service permanent de la république pure et simple, sans écouter celui qui a trahi la révolution de l'Europe.

La maison de Habsbourg, toujours cruelle et perfide, fait alors mettre à prix les têtes des Français, et ses manteaux-rouges, les Croates, coupent la tête à tout homme barbu, soit allemand ou autre. Son général Vurmser enlève aux villes protestantes en Souabe leur artillerie et leurs trésors, mais il y épargne soigneusement le clergé catholique. Dans le pays neutral de Valteline (entre la Suisse et l'Italie) il fait arrêter deux ambassadeurs français, Sémonville qui veut partir pour Constantinople, et Maret qui doit se rendre à Naples. Le duc Ferdinand de Brunsvic avec ses Prussiens, attaqué malgré lui par Hoche à Kaiserslautern, reste encore une fois vainqueur ; alors les Autrichiens sous Vurmser amènent aussi l'armée bavaroise, très-peu disposée à se battre, et tous sont vaincus par les légions républicaines à Verth et à Froschveiler. Vurmser, furieux, abandonne la rive gauche, et le duc de Brunsvic est heureux de le suivre.

Le général autrichien Mack, tactitien incapable, veut maintenant envahir la France septentrionale; mais les Français lui crient : « Vous êtes en retard d'une idée, d'une année et d'une armée. » Jourdan bouleverse le duc de Cobourg à Fleurus, le 26 Juin 1794. (1) Puis il traversa la Belgique, et remonta la vallée du Rhin. Le général hessois Résius rend la forteresse de Rheinfels, et se sauve avec tous ses soldats; on le condamne à une prison perpétuelle, mais la forteresse reste perdue, et Jourdan la réduit en poussière. En Allemagne, les républicains trouvent tout dans le plus

(1) Fleurus est déjà pris par les généraux autrichiens Beaulieu, Quosdanovich et l'archiduc Charles de Habsbourg : mais le duc de Cobourg leur ordonne de retourner. Alors le général Quosdanovich, écumant de rage, enfonce son épé dans la terre et s'écrie : « Notre armée est trahie, nous repoussons loi « nous la victoire qui nous sourit ! Adieu donc, adieu, ô belle Belgique « triche ! Jardin de l'Europe, la maison de Habsbourg ne te reverr — Jourdan s'était servi d'un ballon pour reconnaître la position

grand désordre. La fameuse armée dite l'*armée de l'empire* qu'il faut bien distinguer des armées de Prusse, d'Autriche, de Hanovre et de Saxe, se compose d'une foule incohérente de petits contingents, tous avec les uniformes et les armes les plus variés, ce qui inspire au colonel badois Sandberg l'exclamation amère : « Habillons-les donc plutôt tout à fait en arlequins ! » Voici l'abbé d'un couvent qui enrôle deux soldats, voilà un comte qui doit fournir un porte-enseigne, cette ville a pour tout contingent un capitaine à envoyer. La dégénération, la putréfaction et le moisi sont au cœur même de l'empire de Charlemagne. Tous ces Franconiens, ces Souabes, ces Hessois, jadis si formidables sous les aigles des Othons et des Ghibelins, ne connaissent plus de patrie au delà de leurs clochers, ils son dépourvus d'honneur militaire et de dignité civique. Une brochure de 1796, publiée à Cologne, intitulée « Description de l'armée de l'empire, » dit : « Que pouvons-nous espérer d'un margrave de Bade, « d'un landgrave de Darmstadt, d'un prince archevêque de « Spire et autres *hauts seigneurs*, qui ont pris la fuite à la « seule nouvelle de l'arrivée des Français ? Ces messieurs « plantent là leurs *sujets* dont ils ont si bien su exploiter « la bonté et la bourse. . . Du reste, comment parler de pa- « triotisme, quand il y a plusieurs dizaines de petites patries, « au lieu d'une seule et grande patrie ? Un habitant de la « Hesse ne regarde pas comme son compatriote son voisin, « l'habitant du Palatinat. L'évêque de Spire ne permet pas « même à ces chers *sujets* de contracter mariage en dehors « de son petit territoire. Chaque parcelle territoriale est « soumise à une taxe et à une loi, différentes de celles de la « parcelle voisine. Les barrières d'octroi empêchent par « leur fréquence la circulation. Celui qui change de domi- « cile doit laisser une partie de sa fortune sous forme d'im- « pôt. Celui qui est le *sujet* d'un petit tyran à cent mille

« florins de revenus, se croit supérieur aux *sujets* d'un des-
« pote à dix mille florins seulement. . . Les bals, les opéras,
« les mascarades, les revues, les chasses, les villas, les diver-
« tissements de nos misérables seigneurs ont dévoré toute la
« fortune publique et les caisses sont vides pour le néces-
« saire ; les munitions de guerre n'existent pas, les forte-
« resses de la frontière occidentale sont comme démante-
« lées, » etc., etc. A côté de ces misères tout aussi ridicules que déplorables, n'oubliez pas non plus les incroyables insolences des seigneurs de toute classe ; voyez là un duc de Brunsvic qui donne de sa main une volée de coups de canne à un de es *sujets* (ou *enfants du pays*, dans l'argot officiel de tous ces *chers pères du pays* d'Allemagne !) qui vient lui présenter très-modestement une modeste supplique. Un autre *graf* ou comte donne à deux paysans, envoyés par leur village, des soufflets, parce qu'ils se sont fait appeler *les députés de leur commune ;* il paraît que le mot *députés* sonnait fort mal à ses augustes oreilles. Le misérable margrave de Bade livre le médecin Leucksenring, esprit distingué et libéral, au général autrichien qui, sur le désir du margrave, fait donner la bastonnade à ce prisonnier politique qui n'est point placé sous la loi militaire.

Le peuple, proprement dit, en Allemagne ne fit pourtant des insurrections locales que là où il se sentait comprimé au dernier degré. Dix-huit mille campagnards saxons se levèrent en 1790, exaspérés par leurs hobereaux, leur bureaucratie et la disette ; mais on les disperse à coups de canon, et leur envoyé avec l'exposition de leurs griefs est mis en prison dans une *maison d'aliénés*, d'où il ne sort qu'après un séjour de *dix-neuf ans*. Les paysans d'un couvent de religieuses à Vormelen (Vestfalie) s'insurgent aussi ; de même ceux de Buckebourg en suite de l'expulsion de trois prédicateurs progressistes. A Breslau (Silésie) les autorités prussiennes

chassent en 1793 un ouvrier tailleur démocrate, et le peuple insurgé ne peut être dompté qu'à coups de mitraille. Toute ces infamies despotiques se sont littéralement encore répétées en Allemagne depuis 1848.

La hautaine et perfide dynastie de Habsbourg était, ce semble, bien près de sa ruine en 1793. Dans la capitale d'Autriche même, il s'était organisé une vaste conspiration, dirigée par Hébenstreit, commandant de Vienne, auquel étaient confiées les clefs de tous les arsenaux. A côté de Hébenstreit, on remarqua le poëte Brandstetter; magistrat très-énergique et d'une perspicacité extraordinaire ; deux autres hommes remarquables étaient le professeur Ridl, donnant des leçons aux princes et princesses de la cour impériale, et le négociant Héckel, le financier du complot. L'explosion devait commencer par l'incendie des chantiers de bois de la capitale, et par l'extermination de la dynastie régnante. Les conspirateurs étaient décidés à abolir sur-le-champ toutes les dettes. La découverte se fit à l'occasion d'un complot étranger en Danemark.

Hébenstreit fut pendu, les autres disparurent à tout jamais dans les cachots de Mounkatch, fameuse forteresse dans les montagnes de la Hongrie. Quelques-uns, survivant aux traitements atroces de leurs geôliers, furent relâchés sur la demande de Bonaparte, lors du traité de paix de Campo-Formio. Un autre complot politique, en Hongrie, était dirigé par l'abbé-évêque Joseph-Ignace Martinovitz, homme très-intelligent et couvert d'honneurs par les empereurs Joseph II, Léopold II et François. Martinovitz avait le plan de tuer le roi de Hongrie (un prince de Habsbourg), d'abolir l'aristocratie hongroise et de démocratiser le pays. Martinovitz et quatre autres chefs furent décapités.

En 1795, le 22 juillet, le baron de Ridel fut exposé au carcan comme *criminel politique;* quelques jours après, ce

martyre fut subi par les républicains autrichiens Brandstrett, Billeck, Rouchitski et Fellesneck, pour disparaître tous dans les souterrains des prisons d'État. Le baron de Taufner fut pendu en 1796. C'était la sourde, mais formidable conspiration des *Jacobins d'Autriche* (1).

Mais le temps approche, où les mânes de tous ces nobles martyrs pourront se réjouir du succès final de leur sainte cause. Le Hongrois Kossuth a déjà rempli, en 1848, une partie de leur programme, enseveli sous les ruines depuis cinquante-trois ans.

La Belgique est transformée en république par Dumouriez; et les ennemis du despote archevêque de Liége y démolissent sans pitié la cathédrale avec trente-trois églises. Mais la Pologne, cette pauvre victime sur laquelle les trois despotes voisins s'abattent chaque fois qu'ils ont subi un échec par les républicains de l'ouest, est encore une fois attaquée. Le roi Frédéric-Guillaume II, le Gros, qui se fait appeler *le Pieux* par ses flatteurs, se conduit de nouveau comme un brigand parjure, et ne justifie ainsi que trop le titre de *jésuite luthérien* que la postérité lui a donné. La petite monarchie modérée de Pologne, sur le point de faire des progrès politiques et sociaux, paraît intolérable aux despotes absolutistes de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. Mais voyez, celui de la Prusse et tous ces hauts diplomates, Luchésini et consorts, tous gonflés d'orgueil et de méchanceté, sont encore une fois dupés par le cabinet russe, qui seul en retirera un agrandissement durable, et chargera les épaules de la Prusse, sa misérable complice, de l'ineffaçable exécration des Polonais. Ce Frédéric-Guillaume II, *le Pieux*, aurait mieux prouvé sa *piété* en suivant le conseil de son aïeul, de ce rude, mais noble Frédéric-Guillaume Ier, *le Probe*, qui avait souvent répété :

(1) Voyez *Schneller*, et *les Éphémérides* de 1795.

« Ne touchez jamais à la Pologne, elle nous protége contre la « Russie. » Le morceau du territoire polonais, échu à la Prusse, lui a coûté des sommes énormes, et l'a rivée avec une chaîne infernale à la politique de Moscou. Cette chaîne ensorcelée ne saurait plus être brisée qu'en faisant table rase, d'un côté comme de l'autre. On l'a oublié en 1815, en 1830, en 1848. Du reste, les Hohentzollern de Prusse n'ont pas même le droit d'invoquer l'exemple de leur grand Frédéric; ce roi n'a pris qu'une petite province de la frontière polonaise, dans des circonstances qui peuvent être appelées atténuantes, et qui ne permettent pas la moindre comparaison avec celles qui ont accompagné les deux autres brigandages de Frédéric-Guillaume II.

Comme pour faire ressortir la scandaleuse perversité de ce roi démoralisé, et du misérable bavard, baron de Lucchésini, la nation polonaise leur opposa un des plus nobles et des plus grands hommes de l'univers. Le général des insurgés, Kosciuszko, était d'un caractère tout semblable à celui de son ami et compagnon d'armes Georges Washington, et de Christophe Colomb : doux, pieux, philanthrope, constant, prudent, énergique, et toujours prêt au martyre. Le roi, quatre fois plus fort, vainquit ce héros à Szézékociny, au mois de juin 1794, mais il prit la fuite bientôt après. Des officiers prussiens se conduisirent alors d'une manière tellement infâme envers les dames patriotes de ce malheureux pays, que le roi, bien que lui-même de mœurs extrêmement impures, ne put s'empêcher de se récrier (1). Il est douloureux de dire que, même après 1848, l'armée prussienne, bien que composée depuis quarante ans de tous les jeunes citoyens

(1) Une scène dégoûtante de cette sorte, dans laquelle s'est manifestée toute la vilenie, toute la bassesse des hobereaux prussiens à épaulettes, fut improvisée pendant quatre heures à Inovratzlav, par Székouli, colonel des hussards du roi.

enrôlés pour deux ou trois ans seulement, ne ressemble encore que trop souvent à cette ancienne soldatesque mercenaire du dernier siècle ; la faute en est évidemment à son corps d'officiers, toujours recruté parmi les plus effrontés et les plus blasés de tous les hobereaux du pays. Ce triste fait s'est vérifié en 1849 et 50, lors de la compression des révolutionnaires prussiens et badois par les troupes du roi Frédéric-Guillaume IV *le Parleur* et de son frère, le prince de Prusse, dit *le Sabreur*.

Après la défaite glorieuse du grand Kosziuszko, le Russe Souvaroff prit Varsovie d'assaut, en y tuant dix-huit mille hommes, femmes, vieillards et enfants, ce qui a été appelé par l'écrivain Reichardt : « une entrée douce et modérée du « noble pacificateur. « Ce fut ce qu'on appela le troisième partage de la Pologne. Le roi de Prusse prit tout le pays de Varsovie, et l'Autriche tout le pays du Boug. Malheureusement, dans la partie prussienne, une bureaucratie prussienne de la pire espèce, et qui ne savait pas un mot de polonais, a laissé une très-mauvaise réputation. Ainsi, par exemple, une créature du roi, M. de Treibenfeld, employé supérieur dans les domaines forestiers, s'occupa d'enrichir ses amis de quelques centaines de propriétés confisquées.

Après cet assassinat d'une nationalité, le roi de Prusse eut la singulière idée de fraterniser avec la république française. Ce Frédéric-Guillaume le Gros devenait ainsi aussi traître à la cause des rois qu'il l'était devenu à la cause des peuples. Dans la paix de Bâle, le 5 avril 1795, le roi de Prusse assura à la république française la possession de toute la rive gauche du Rhin, et à lui-même un dédommagement très-considérable en Allemagne. Ce qui fit beaucoup de tort à la France républicaine en Allemagne, ce fut la chute de Robespierre ; car à compter de l'avénement des Thermidoriens les armées républicaines devinrent de jour en jour plus

spoliatrices. L'enthousiasme pur et généreux des soldats robespierristes disparut, et il ne resta que l'égoïsme rapace et sordide des gladiateurs aux trois couleurs. On n'a qu'à ouvrir un livre quelconque, publié en Allemagne à cette époque, pour s'en convaincre. Du reste, le succès était avec elles. Car, après la fameuse retraite de Moreau, au travers des troupes autrichiennes dans la Forêt-Noire (*la porte de l'enfer*), et après la défaite de Jourdan par l'archiduc Charles à Vurtzbourg, la victoire ne quitta plus l'étendard français. Le jeune Napoléon Bonaparte, quand on lui vanta la fameuse retraite de Moreau, s'écria : Au bout du compte, ce n'est qu'une retraite ! — Et âgé de 27 ans, il culbute sans peine le vieux général autrichien Beaulieu, âgé de 72 ans. Ce fut là la fameuse série des victoires très-remarquables de Montenotte, Millésimo, Mondovi, Lodi, etc. . . Le général autrichien Wurmser rendit la forteresse de Mantoue avec 21,000 Autrichiens.

Au commencement de 1797, le jeune Bonaparte marche sur Vienne à travers les Alpes, tandis que Hoche attaque du côté du Bas-Rhin, et Moreau du côté du Haut-Rhin. Joubert fut mal reçu par les paysans du Tyrol, qui lui tuèrent 8,000 hommes dans les montagnes. Mais déjà le 18 avril, Bonaparte conclut la fameuse paix de Leoben ou de Campo-Formio. Le comte autrichien Cobentzl, successeur du misérable Thugut, voulant obtenir quelques concessions du vainqueur fut fortement rudoyé par Bonaparte, qui cassa à ses pieds une tasse de porcelaine en disant ces fameuses paroles : « Vous voulez la guerre ! Tant pis pour vous. Vous l'aurez. Et votre monarchie sera brisée comme cette tasse. » Dans ce traité de Paris, le jeune Bonaparte se montra déjà le digne successeur de Machiavel ; il fit tout pour envenimer les rapports entre l'Autriche et la Prusse, sans en déduire aucun véritable avantage pour les peuples de ces deux mo-

narchies. Habsbourg accepta en outre Venise que Bonaparte lui offrit comme butin; et la confusion des idées devint telle dans l'Allemagne toute entière, qu'une partie des petits états proposa de s'adresser à la cour de Saint-Pétersbourg, pour garantir l'intégrité de l'empire allemand, ce même Saint-Pétersbourg qui venait de détruire l'intégrité de la Pologne !

Le méprisable roi de Prusse Frédéric Guillaume II, le Fainéant, mourut en 1797; il avait trouvé un trésor de 72,000,000 de thalers, argent comptant, et il laissa derrière lui une dette de 28,000,000. Son fils Frédéric Guillaume III, le Silencieux, ou, comme ses flatteurs l'ont appelé, *le Juste*, modifia quelques abus trop criants. Mais malheureusement dépourvu de toute intelligence supérieure, de toute élévation d'âme, de toute hardiesse de cœur, il végéta entre les mains des misérables diplomates de son père, et se berça du rêve d'une alliance durable avec Bonaparte et Machiavel.

Enfin, le congrès de Rastadt de triste mémoire fut ouvert en 1798.

Le misérable traître Pichegru, pris d'un engouement subit pour Monk, traître à la république anglaise, était enchanté de l'idée de Condé, d'entrer en Alsace pour proclamer la royauté. Il conseilla cependant à Condé de n'y faire irruption qu'accompagné de troupes autrichiennes. Condé reçut alors du général autrichien Wurmser la réponse suivante : « Mes soldats ne déchargeront pas un fusil contre les républi- « cains en France, si vous ne me donnez pas en gage Stras- « bourg, Nouveau-Brisac et Huningue. » Condé se récria : Pichegru insista sur le secours autrichien, et demanda aux émigrés s'ils préféraient être repoussés encore une fois comme sous Lafayette et Dumouriez ? Sur ces entrefaites l'armée française entra rapidement en Allemagne, et prit

Mannheim sans coup férir ; mais avant de pouvoir executer son plan *patriotique*, le traître Pichegru apprit l'effet de la mitraille que le jeune Bonaparte venait de lancer sur les poitrines, un peu trop enthousiastes des royalistes, aux environs de l'église Saint-Roch. Le 13 vendémiaire refroidit considérablement la fougue sacrée de Pichegru. En même temps les généraux français, rejetés jusqu'en France par les Autrichiens, demandèrent une trève. Mais elle ne fut pas de longue durée, parce que la nation française, bien que divisée en une nation royaliste, une nation jacobine et une nation moyenne, désira la continuation de la guerre extérieure. Du reste, le trésor de l'état étant à sec, les armées républicaines étaient matériellement obligées d'aller se nourrir et s'habiller chez l'étranger ; tandis que la nation moyenne, sans se préoccuper des questions politiques, était devenue, non un ensemble de citoyens patriotes, mais une foule nombreuse de particuliers, dont chacun, jaloux de son voisin, se lança dans la carrière des spéculations commerciales et industrielles. En outre, les Cinq, qui tenaient alors les rênes du pouvoir exécutif, tous du parti des *régicides* du 21 janvier, préféraient encore le maintien de la république aristocratique au retour des Bourbons avec les jésuites et d'autres abus.

Du reste, la tyrannie des princes allemands, soit ecclésiastiques, soit séculiers, était tout aussi intolérable que celle du *Roi* l'avait été en France. Seulement, comme un absolutisme unitaire et miné est plus facile à renverser qu'un absolutisme fédératif et miné, la malheureuse Allemagne, continuant à souffrir cruellement de ces centaines d'exploiteurs dynastiques, étendit ses bras engourdis et meurtris vers la Convention française. La population allemande de la rive gauche du Rhin désira naturellement d'être incorporée à la république plutôt que de retomber entre les mains des anciens despotes. La France, voyant la ligue militaire du Rhin

si forte, les pays de la rive gauche si riches (1) et si beaux, et leur opinion publique si favorable, se prononça d'une manière très-déterminée pour l'extension de la frontière orientale jusqu'au Rhin. Certes, il existait encore dans quelques âmes françaises de la bonne vieille trempe républicaine un enthousiasme divin, un amour philanthropique qui embrassait le genre humain tout entier, et qui ne voulait voir grandir la chère république française qu'en affranchissant et qu'en appelant frères tous les autres peuples de l'Europe. Mais l'énorme majorité des Français, démoralisés au fond de leurs cœurs par l'affreuse chute du gouvernement de la vraie république (seul gouvernement vertueux depuis la création du genre humain) regarde déjà la guerre républicaine comme un bon moyen d'économiser les impôts militaires. Ceci se trouve, entre autres, assez naïvement prononcé dans le trop fameux bulletin, où le jeune Bonaparte promet avec une grande éloquence à ses soldats faméliques de trouver en Italie *de quoi se nourrir et s'habiller à leur aise.* Ce point de vue simplement matérialiste, parfaitement d'accord avec les mœurs des envahisseurs normands en France, en Angleterre et en Sicile aux IXe, Xe et XIe siècles, eût été inconcevable sous des hommes tels que Robespierre et Saint-Just, ces deux modèles de toute véritable démocratie qui est *juste* et *sainte.* Le jeune Bonaparte fit déjà dans le début de sa carrière tout pour corrompre l'esprit public, en le matérialisant et l'abrutissant par le faux point d'honneur et la fausse gloire. On pardonnerait cela peut-être à un général mongol, à un général russe, à un général croate, à un général autrichien, à un général japonais ou chinois, qui ne sont que des bêtes féroces et brutes à deux pattes, parées d'épaulettes, d'écharpes et

(1) Ils avaient nourri l'armée française du Nord, et celle de Sambre et Meuse.

de crachats : jamais on ne le pardonnera à un général républicain.

Le jeune Bonaparte, détestant toute sorte de mouvement populaire, se hâta d'en finir avec la nouvelle campagne d'Italie. Il força le pape de faire des concessions, et eut même la cruauté d'envoyer à Paris, à la risée générale, la statue miraculeuse de la sainte Vierge de Lorette. Alors le conseil impérial à Vienne se lève, et exige la mobilisation d'une nouvelle armée, la cinquième, pour contre-balancer la république française et le roi de Prusse, déjà ami à demi de cette terrible république. « La religion catholique, disait « ce conseil, est doublement menacée, par les Français liber- « tins et athées d'un côté, et par les Prussiens protestants « de l'autre »; tirade oratoire, qui signifia tout bonnement que les princes catholiques de *la Diète allemande* perdaient de jour en jour leur suprématie.

Bonaparte pénètre enfin en Autriche; il marche directement du sud au nord, mais non sans faire attention à l'insurrection impérialiste des Vénitiens et des Tyroliens, et à l'enthousiasme des Viennois et des Hongrois pour *la haute maison de Habsbourg*. Le ministre favori Thugut (prononcez Thougoute) prévalut enfin sur le parti belliqueux du conseil impérial, et on signa le 17 avril à Léoben le traité qui donna à la République toute la rive gauche du Rhin, et à l'Autriche les provinces vénitiennes, la Dalmatie comprise.

A Paris il y eut, à partir du 20 mai, une forte tension : la majorité de Cinq-Cents était devenue royaliste par l'adjonction du tiers complémentaire, et le traître réactionnaire Pichegru s'étalait dans le fauteuil de la présidence, tandis que la majorité de la commission exécutive se montrait toujours très-révolutionnaire depuis le 13 vendémiaire. Les trois directeurs anti-royalistes, le bon Lepaux-Laréveillère, le hardi

Reubel et le fanfaron Barras combattirent contre les autres, et le résultat ne se fit pas attendre longtemps. Il y eut bientôt le mouvement du 18 fructidor, l'armée de Bonaparte lança des adresses belliqueuses d'une violence extrême contre les pacifiques et les réactionnaires, et lui-même eut la malice de compromettre l'Autriche, par la paix de Campo-Formio, en lui faisant accepter Venise, ce morceau du butin révolutionnaire. Je dis *butin :* cette campagne révolutionnaire n'était plus en effet qu'un pillage organisé. Le général Augereau, envoyé par Bonaparte pour surveiller les Cinq-Cents et les Cinq, fit sur tout le monde l'impression d'un riche et superbe chef de brigands avec sa mine hautaine, ses bagues et ses décorations d'or et de diamants.

Quant à Habsbourg, cette vieille dynastie dérogea scandaleusement à son ancienne épithète de *gardien et conservateur de l'empire allemand :* elle avait stipulé des articles secrets avec la République pour s'arrondir l'une et l'autre aux dépens de l'empire. Cette perfidie fut d'autant plus grande, que Habsbourg envoya aux états de l'Allemagne une circulaire écrite dans des expressions très-patriotiques. Mais déjà pendant la durée du fameux congrès allemand-français de Rastadt, quelques semaines seulement après sa solennelle déclaration de garantir l'intégrité de l'Allemagne, l'Autriche ne s'opposa pas à l'occupation de Mayence par les Français, et reçut pour récompense la province de Venise. Le commissaire général Rudler organisa déjà le 23 janvier 1798 les quatre départements de la rive gauche du Rhin (dép. du Mont de Tonnerre avec le chef-lieu Mayence, dép. de la Saar avec Trèves, dép. de Rhin-Moselle avec Coblentz, dép. de la Roër avec Cologne et Aix-la-Chapelle) et la maison de Habsbourg ne s'y opposa point.

Au fameux congrès de Rastadt, les ambassadeurs républicains Bonnier et Treilhard, diplomates sombres et énergi-

ques, soutenus par l'unité française, avaient un avantage immense sur *les quelques centaines* (c'est incroyable, et pourtant cela est!) d'ambassadeurs, d'envoyés et de plénipotentiaires de l'Allemagne, qui, se contre-carrant les uns les autres, et arrêtés à chaque pas par le niais règlement constitutionnel de l'empire, étaient encore plus ou moins paralysés par la foule innombrable de leurs secrétaires et protocolistes, qui presque tous admiraient la république française. La situation de l'Europe occidentale et centrale peut être exprimée par les mots suivants : En France, annulation complète du sentiment fraternel proclamé par les grands citoyens de la révolution, mépris envers tout autre peuple, enfin, exploitation de tout autre peuple pour nourrir les soldats français et pour subvenir au luxe des officiers. Les gouvernements anti-républicains sont devenus comme hébétés : ils tremblent d'effroi à la seule idée de s'adresser à l'enthousiasme patriotique de leurs sujets, qui n'est, aux yeux des dynasties, qu'un précurseur de la Révolution. Les peuples n'y comprennent plus rien du tout et se laissent tondre, parquer et échanger par la République française. Quand un peuple voisin, délivré par la république-mère et constitué en république filiale, montre quelques tendances indépendantes, il va disparaître du tableau des états existants (*il va cesser d'exister*, selon la formule consacrée), et le territoire français compte quelques millions d'habitants de plus. Les individus, au reste, qui font le coup de fusil contre les troupes françaises sont presque tous des enfants perdus ; ce sont les lazaroni, les barbares soudoyés (les gardes esclavoniens de Venise), les moines et les Jésuites, les paysans suisses, rendus furieux ou plutôt possédés par les sermons des fanatiseurs papistes. Les classes supérieures et instruites, en Suisse, en Hollande, en Italie, en Allemagne, sont divisées en deux camps ennemis : les uns haïssent la France d'une

manière injuste; les autres, qui s'appellent les esprits forts ou éclairés, idolâtrent d'une manière outrée tout ce qui émane de cette nation.

Bref, la France est tout à coup devenue le soleil de l'Europe : les autres nations ne sont plus que ses planètes. Mais ce soleil lui-même, peuplé de millions de serfs récemment émancipés et exploités par une poignée de chevaliers d'industrie, de jouisseurs, de charlatans politiques, connus sous le nom flétrissant de la *Jeunesse dorée*, qui n'a ni Dieu, ni la force morale de vivre vertueuse sans Dieu, ce soleil va bientôt décliner en devenant la possession d'un général, bizarre personnage issu d'un mélange du sang italien avec le sang du Bas-Empire (1). Quant à l'aristocratie allemande, il faut avouer qu'elle se montra dans toute la naïveté de son infamie morale et matérielle, quand elle accourut à Rastadt pour entourer les carosses des ambassadeurs républicains et encombrer leur antichambre. Les seigneurs d'Allemagne, si hautains envers tout Allemand, courbèrent le dos et saluèrent profondément les envoyés du Directoire, quand ils mendièrent des dommages-intérêts pour leurs terres dont l'empereur d'Autriche, sans les avoir consultés, venait de disposer dans le traité de Campo-Formio. Les sécularisations des princes ecclésiastiques d'Allemagne, des archevêques de Mayence, de Trèves, de Cologne, etc., ajoutèrent encore à la débâcle générale. On y a vu plus d'un simple baron de l'Empire qui, bien que n'ayant rien, sinon des dettes, présenta aux ambassadeurs français son humble demande de lui donner une principauté. L'Allemagne se sentit, enfin, trop bas tombée, trop épuisée, trop honnie pour trouver encore l'énergie du désespoir; elle n'avait que la sensation vague

(1) La famille grecque Bonaparte, en se fixant en Italie au moyen âge, se nomma *Kalo-Méros*, ce qui signifie en grec *bonne part*.

du dépit et de l'inquiétude, d'un rêve confus, d'un cauchemar nocturne. A l'occasion du congrès de Rastadt, la littérature allemande vit éclore plusieurs centaines de brochures et de pamphlets anonymes, dont les caricatures s'efforçaient de faire bonne mine au mauvais jeu, mais cela avec un goût détestable et niais; par exemple : « Les souffrances de notre « saint Seigneur Jésus-Christ, comparées à celles du saint empire romain-allemand; »—« Litanie très-patriotique pour « l'Allemagne tout entière, à chanter à la fête de la paix « actuelle, etc. » Le vieux bon mot de Voltaire, que le saint empire romain-allemand n'était ni *saint*, ni *empire*, ni *romain*, aurait pu être augmenté par la remarque qu'il n'était pas non plus *allemand*. Voilà où en était venue la grande nation des Ghibelins.

En France, le vrai parti démocrate était écrasé ou enterré vivant. Reubel, le chef absolutiste du Directoire, connaissait profondément les affaires des états étrangers; mais, après le 9 thermidor, il croyait la liberté rationnelle incompatible avec le caractère français en général, et avec l'époque actuelle en particulier. Carnot demanda un jour à Reubel s'il désirait en effet la terreur? et Reubel lui répondit sans hésiter : « Sans doute; et quant à Robespierre, je ne lui ai jamais fait « d'autre reproche que d'avoir eu trop de modération. » Reubel crut à la fin que la France ne pourrait se soutenir qu'en exterminant dans des combats continuels tous les gouvernements voisins. Le Directoire, au reste, était d'une ignorance et d'une ambition vraiment scandaleuses; il poussa heure par heure ses armées en avant, et croyait avoir fait preuve de combinaisons profondes et sublimes, quand un bulletin victorieux était publié. Mais pourquoi la victoire n'aurait-elle pas souri? les peuples étrangers étaient depuis longtemps dissous dans leur intérieur, et leurs gouvernements étaient desséchés au point de tomber en poussière au premier choc républicain.

Les ambassadeurs français Bonnie, Robertgeot et Jean de Brie avaient donc parfaitement raison de traiter l'empire allemand en *canaille;* malheureusement la France, qui allait devenir bientôt napoléonienne, ne pouvait soutenir le grand rôle que la Montagne lui avait fait. A la fin les ambassadeurs furent surpris par cinquante hussards hongrois, et dans la nuit on en massacra deux. La femme de Jean de Brie et celle de Robertgeot appelèrent en vain au secours. Jean de Brie seul s'échappa en simulant la mort. Le lendemain à midi on le fit partir sans lui faire de mal. Ce misérable exploit de brigands avait été organisé par le comte autrichien Lehrback, résidant à Augsbourg. Au reste, cet acte était parfaitement dans les traditions de la politique de Habsbourg. L'assassinat de Wallenstein, sous Ferdinand II, pouvait très-bien conduire à l'assassinat des ambassadeurs étrangers sous François II (28 avril 1799).

VINGT-HUITIÈME TABLEAU.

L'Allemagne et l'Empire de Napoléon.

Déjà un mois avant cet acte infâme, les armées françaises avaient rouvert la guerre en Suisse, sous Masséna, et en Souabe, sous Jourdan. Ce dernier fut battu par l'archiduc Charles, à Stockack, le 25 mars; et le général autrichien Melas, soutenu par le russe Souwaroff, remporta plusieurs victoires. Les Russes restèrent surtout vainqueurs dans la grande bataille de la Trébia (en Italie). Souwaroff se distingua aussi dans les Alpes Suisses, surtout à Glarus; mais tout à coup l'empereur de Russie, Paul Ier, attaqué d'aliénation mentale, rappela l'armée russe, et les Français repri-

rent le dessus. Cet infortuné Paul, fils de Catherine II et père d'Alexandre Ier et de Nicolas Ier, eut le malheur de tomber entre les mains des jésuites et des machiavélistes réunis. On n'a qu'à ouvrir les annales polonaises de ce temps-là, pour avoir pitié de ce malheureux prince. Il était en tout sens le contraire de sa mère voltairienne. Du reste, il était très-content d'être flatté et adulé par tous les écrivains réactionnaires en prose et en vers. Les réactionnaires allemands surtout se distinguèrent par un servilisme vraiment infâme, et précisément des écrivains qui, quelques années auparavant, avaient salué la révolution. Ainsi, le médecin Grounert, à Iéna, écrivit contre les philosophes Kant, Paulus et Fichte, en même temps qu'il déblatérait contre Cagliostro et les anciens stoïciens. Le chevalier Zimmermann épuisa le dictionnaire tout entier des caresses les plus mensongères envers le pauvre empereur Paul Ier, et insista à chaque page sur la nécessité absolue de tourner les cœurs et les regards vers *la brillante étoile* du Nord, *la véritable étoile des rois Mages*, qui annonçait l'arrivée du Sauveur de la religion, de la morale, de la famille et de l'ordre. Ce Sauveur, résidant à Saint-Pétersbourg, avait reçu dans son enfance du poison des mains de sa tendre mère voltairienne, et mourut un beau matin étranglé par sa propre écharpe, dans une misérable révolution du palais impérial, révolution commandée par les comtes d'Orloff. Paul Ier était pour ainsi dire la caricature de la réaction monarchienne dans le nord, comme Napoléon l'était dans le midi.

A Vienne, la réaction travailla jour et nuit. Les jésuites, redevenus maîtres absolus de l'instruction publique, reprirent le vieux système qu'ils avaient suivi avant Joseph II, de rendre imbécille l'esprit du peuple, et de rétrécir son âme. Ainsi Hoffmann, dans sa *Revue de Vienne*, *le Magasin*, par Hoffstätter, J.-G. Bader, Haschka, jadis des

progressistes, étaient devenus réactionnaires. A Dessau, le nommé De Mares crut devoir démontrer qu'il y avait à ses yeux du non sens dans l'assertion du *Journal de Brunsvick:* « La presse quotidienne est un pouvoir législatif. » Les prédicateurs protestants Richter, Fock, Velthusen, Reinhard, Thiess, tous salariés par les cours princières, pérorèrent avec une éloquence *très-chrétienne* contre « le peuple français qui, depuis sa révolution, ne fait que piller les églises et proclamer la souveraineté nationale; ce peuple impie qui ne peut être dompté ni par la sévérité, ni par la douceur, mais par l'abaissement total de ses forces. » Le fameux *Almanach révolutionnaire* de 1796 dit : « Une mauvaise constitution politique ressemble à un malade ou à un vieillard, « on n'a pas le droit de la tuer, etc. » Même les esprits supérieurs, tels que Klopstock, Campe (auteur de *Robinson Crusoë*), ne pouvaient se rendre compte de la marche logique que suivait la révolution. Wieland et même Posselt, célèbre historien progressiste, étaient incapables de s'orienter dans ce chaos apparent.

Bonaparte écrasa le général autrichien Melas à Marengo, le 14 juin 1800. En même temps Moreau battit le général autrichien Kray dans une série de combats à Hockstedt. L'archiduc Jean fut vaincu par Moreau à Hohenlinden. Enfin, l'empereur d'Autriche conclut la paix à Lunéville (1801). La Confédération suisse reçut, en 1803, le fameux acte de médiation par Bonaparte, et paya 15,000,000 de francs d'une manière assez singulière : les *bons* français, que les Suisses avaient reçus pour leurs nombreuses prestations et fournitures, furent déclarés par Bonaparte comme déjà payés : « Puisque, disait-il, la Suisse avait été affranchie de « ses ennemis intérieurs par l'occupation de l'armée fran« çaise. » Le célèbre écrivain et homme politique Zschokke, né Prussien et naturalisé Suisse, fit tout son possible pour

recommander à la Suisse cette nouvelle constitution napoléonienne.

Le pitoyable empire allemand fut entièrement changé par les décrets de Bonaparte, en 1803; et on peut vraiment dire que ce fameux changement, produit par le comité de la Diète (*députation impériale*), a été comme une incision salutaire faite dans un ulcère de la pire espèce.

Depuis ce moment jusqu'en 1815, la plupart des souverains allemands fléchirent le genou devant l'empereur Napoléon, et se montrèrent très-contents de ce tyran du peuple français. Napoléon n'a rien fait pour l'émancipation des Allemands, des Italiens et des Polonais. Par ci par là il a remplacé leurs anciens despotes par de nouveaux, et il a tout fait pour empêcher ces peuples de reprendre haleine. En 1804, Napoléon a commencé sa folle idée d'imiter Charlemagne, et il est vraiment étonnant que le Corse n'ait pas réintroduit les vieilles armures et le vieux langage de l'empereur frank. Voilà précisément le grand péché historique de cet homme du XIXe siècle. Napoléon l'empereur n'est devenu que le singe du grand Charlemagne, après avoir étouffé insidieusement tout ce que la grande époque de la Convention avait acquis. La haine internationale entre la France et l'Allemagne a été réchauffée par lui, et c'est pour cela que les bons démocrates des deux côtés du Rhin doivent jeter la pierre à a mémoire.

En 1805, Napoléon prend soixante mille Autrichiens sous le général Mack dans la forteresse d'Ulm; puis il refoule, le 2 décembre 1805, à Au terlitz, près de Brunn en Moravie, les empereurs d'Autriche et de Russie. En 1806, seize princes de l'Allemagne occidentale concluent, le 12 juillet, la Confédération rhénane sous la protection de Napoléon. Cet acte fait s'écrouler l'empire allemand, ébranlé par tant de vicissitudes et tant de mauvais empereurs. L'empe-

allemand, François II, devient ainsi, le 6 août, empereur *autrichien*. Les princes-électeurs deviennent autant de rois et de grands-ducs, et tous ceux qui appartiennent à la Confédération rhénane fournissent à Napoléon d'énormes contingents militaires et d'énormes subsides d'argent.

Pour prouver qu'il est le maître dans l'Allemagne méridionale, Napoléon fait fusiller, le 26 août 1806, le libraire Palm, de Nuremberg, parce que celui-ci refuse de nommer le rédacteur d'un écrit contre le gouvernement napoléonien.

Après avoir terrassé plusieurs fois la maison de Habsbourg, Napoléon en fit autant de celle de Hohenzollern. Frédéric-Guillaume III le Silencieux était tout à fait sous la main de la camarilla, composée de généraux vaniteux et de sophistes de la pire espèce, par exemple le fameux Johannes Muller. Cet écrivain, homme taré sous tous les rapports, venait de jouer un rôle comme agent français, puis il s'était retiré en Autriche pour déblatérer contre la France. De là il alla à Berlin, et publia un écrit intitulé : *La tempête de la guerre sainte* contre Napoléon. Sous peu nous verrons ce Johannes Muller redevenu fonctionnaire français.

Au lieu de combattre à Austerlitz, à côté des empereurs Alexandre et François, Frédéric-Guillaume III tira tout seul le glaive, et cela avec une armée complétement démoralisée. La schlague, la mauvaise nourriture, l'habillement le plus incommode, la débauche des officiers, l'abrutissement du simple soldat, tout cela ensemble avait fait de l'armée de Frédéric-le-Grand la caricature la plus affreuse du monde. Ainsi, le vieux duc Ferdinand de Brunsvick, âgé de soixante-dix ans, fut battu à Iéna vers le milieu d'octobre 1806. Le duc lui-même eut les deux yeux emportés par un coup de feu, et Napoléon ne manqua point de s'écrier : « Voilà la punition de Dieu : le

duc n'a pas voulu voir avec ses deux yeux ; il a signé le fameux manifeste de la Champagne. » La trahison y était évidemment pour beaucoup. Le prince de Hohenlohe, les généraux de Kalkreuth et Mellendorf, et d'autres encore, ne savaient que faire de leurs troupes. Près de quarante mille Prussiens restèrent loin du champ de bataille. Le général de Kleist rendit la grande forteresse de Magdebourg, réputée inexpugnable. Le malheureux duc de Brunsvick supplie Napoléon de lui accorder sa protection de vainqueur, mais celui-ci lui répond en riant : « Je ne connais pas le duc de Brunsvick, je ne connais qu'un général prussien Brunsvick, l'envahisseur de la Champagne. » Le vieillard mourut de ses blessures en Holstein. Les jeunes officiers prussiens, tous gentilshommes, étaient, à ce qu'il paraît, très-contents de *capituler*, c'est-à-dire de se faire mettre en retraite sur parole d'honneur par les généraux français ; ils avaient ainsi le loisir de s'abandonner à tous leurs plaisirs habituels dans les villes de garnison.

Le 27 octobre, Napoléon occupe Berlin, ville parfaitement ouverte et dont la population reçoit le vainqueur au cri de : Vive l'Empereur ! Le chaos des idées était au comble. Napoléon prend l'épée de Frédéric-le-Grand, dont il salue le tombeau le chapeau à la main. « Cette épée, dit-il, vaut mieux à mes yeux que 20 millions de francs. » Mais le même jour encore, il n'oublie pas de puiser 40 millions de francs dans les caisses publiques de la Prusse. Dans un bulletin, adressé à l'armée française, Napoléon se permet des allusions à l'*esprit français* du grand Frédéric. Il fait venir le misérable Johannes Muller et lui demande : « N'est-ce pas, les Allemands sont assez bêtes ? » Le professeur s'inclinant profondément sourit, et fit un discours pompeux à l'académie sur Frédéric-le-Grand, qu'il déclare sous tous les rapports inférieur à Napoléon-le-Grand.

Dans l'automne et dans l'hiver de 1806, toutes les forteresses prussiennes, excepté trois, ouvrirent leurs portes aux Français. Peu à peu Frédéric Guillaume III le Silencieux s'entoura de conseillers intelligents et magnanimes. Deux généraux du premier ordre, Scharnhorst et Gneisenau, réorganisèrent l'armée, et le baron Stein de Altenstein (né à Nassau), se chargea de l'administration générale du royaume. Ce baron était, nous l'avons dit, ennemi juré de toute république, mais libéral, et par conséquent progressiste jusqu'à un certain point. La schlague fut abolie ; toute fonction militaire était désormais ouverte aux roturiers. Et en effet, les officiers Courbière, Neumann et Hermann, commandants des trois forteresses qui ne s'étaient pas rendues à Napoléon, étaient trois officiers bourgeois de naissance.

En 1807, Napoléon ayant gagné les batailles de Eylau et de Fridland, fait la paix de Tilsitt, qui lui rapporte 140 millions de francs ; la Prusse perd la moitié de son territoire, et ne peut avoir sous les armes qu'une armée de quarante-deux mille hommes. Napoléon, fidèle à son rôle mesquin d'imitateur de Charlemagne, fabrique le royaume de Vestphalie pour son frère Jérôme, dont l'administration a laissé, dans sa nouvelle capitale de Hesse-Cassel, un souvenir des plus désavantageux. La Vestphalie, la Bade, la Bavière, et autres états de la Confédération rhénane jouirent, en effet, d'un ordre matériel comparativement au chaos précédent, mais Napoléon n'eut nullement à cœur le bien-être des peuples. A preuve la pauvre Pologne dont il ne fit qu'un misérable petit duché, au lieu de la rétablir tout à fait.

En 1808, Napoléon et Alexandre s'embrassent tendrement à Erfurt. L'empereur de Russie, tout à fait sous l'influence morale de son adversaire, croit en effet que l'Europe pourra être partagée entre la France et la Russie. L'Autriche et la Prusse seules maintiennent une attitude menaçante.

Et après avoir vidé la coupe de la honte jusqu'au fond, l'Allemagne verra renaître le sentiment national.

Jean de Muller (Joannes de Muller) était tellement enthousiaste de Napoléon, que, entré au service du roi de Vestphalie, il s'écria, entre autres, dans un discours pompeux : « L'empereur des Français porte dans sa main le monde « entier, et l'Allemagne n'a plus rien autre chose à désirer « que de vivre tranquillement à l'ombre de cet homme pro- « videntiel. Napoléon a réorganisé la constitution allemande « et fait revivre l'esprit national. Nos petits-fils pourront « dire un jour de ce nouveau César gallo-romain, ce que « l'ancienne Gaule a dit du premier César, etc. » Un autre écrivain allemand, Christophe de Aretin, fit de même l'éloge du gouvernement napoléonien en Bavière, et dénonça, en 1810, dans le *Journal de la Haute-Allemagne*, tous les patriotes allemands comme « autant de traîtres et de crimi- « nels, qui ne font que souiller le sol de la Confédération « rhénane. » A Giessen, l'écrivain Crome, et en Suisse, Zschokke, ne tarirent pas de louanges envers Napoléon; et *les Annales européennes*, par Posselt, en 1807, renferment aussi un article, signé W., dans lequel on lit : « Éri- « geons, ô compatriotes Allemands, à cet homme provi- « dentiel un monument national! L'immortel Napoléon est « le premier bienfaiteur de la nation allemande. Mettons « son nom sacré en lettres d'or d'une grandeur gigantesque « sur le rocher le plus élevé de la patrie allemande, afin que « ce nom divin luise chaque matin dans les rayons de l'astre « du jour, qui peut-être n'égale pas encore les bienfaits de « Napoléon envers notre pauvre peuple. Charlemagne était « un barbare; Napoléon est le sauveur du monde. Napo- « léon a le premier résolu la terrible énigme de réunir la « liberté avec l'égalité. » Dans l'année 1808, le même journal s'exprime ainsi : « La renaissance de l'Allemagne ne

« peut se faire que par la France de Napoléon. Les Français « d'aujourd'hui sont des hommes : nous autres Allemands, « nous ne sommes que des enfants. Notre langue allemande « même n'est pas encore logiquement cultivée, etc. »

Il est évident que parmi tant de flatteries, il y avait aussi quelque sincérité. Les princes allemands avaient en effet reçu une forte impulsion pour marcher dans la route des améliorations superficielles. Beaucoup d'abus criants furent abolis. Mais, d'un autre côté, il faut toujours répéter que précisément ce progrès apparent, ce progrès à demi, ce progrès hypocrite pour ainsi dire, qui avait été le résultat funeste de la chute de Robespierre en France, fut désormais introduit et sanctifié en Allemagne même. C'est là précisément la source assez impure de ce triste libéralisme de l'Allemagne méridionale, qui a duré sous des phases différentes jusqu'en 1848.

Comme nous l'avons déjà dit, la résurrection de l'esprit allemand prit naissance dans l'Allemagne septentrionale, en Prusse. Le célèbre premier ministre, le baron Stein de Altenstein, fonde, en 1808, l'association secrète connue sous le nom de *Société de la vertu* (Tugendbund, prononcez *Touguenbound*). Cette société se répandit avec rapidité surtout parmi les protestants de toutes les classes. Après la retraite du baron Stein, qui était devenu suspect à Napoléon, le ministre d'état Hardenberg continua son œuvre réformatrice. Le célèbre écrivain et poëte, Maurice Arndt, exerça une influence énorme, de même que Jahn par ses écoles de gymnastique. C'est surtout cette gymnastique organisée sur la plus grande échelle dans toute l'Allemagne septentrionale, qui a contribué beaucoup à préparer, en six ans seulement, une nouvelle génération révolutionnaire. Soit dit en passant, un fait analogue se reproduit sous nos yeux en Suède, où les classes supérieures et moyennes depuis 1840 se sont entièrement retrempées dans le système gymnastique du

professeur Ling. Il va sans dire que le sexe féminin doit participer également à ces exercices.

En même temps, le célèbre général Scharnhorst institua la *landwehr*, c'est-à-dire la garde nationale fortement disciplinée, et faisant le service à tour de rôle. Le général s'y prit si adroitement, que les cent cinquante mille surveillants et intendants de Napoléon, dont la Prusse était parsemée, n'en eurent aucun ombrage.

L'université de Berlin fut fondée sous les auspices du grand savant Guillaume de Humboldt, frère d'Alexandre de Humboldt; de même que celle de Breslau en Silésie. Dans ces deux universités s'organisa bien vite le nouveau mouvement systématique des idées. A Breslau, le philosophe naturaliste Henri Stephens enseigna aux étudiants une philosophie aussi poétique que libérale de la nature ; tandis qu'à Berlin, l'immortel Fichte, ce véritable stoïcien des temps modernes, cet homme, comme a dit un grand critique, à l'âme de diamant et au cœur de rubis, fit publiquement ses leçons progressistes en présence de tout un état-major français, sans que celui-ci se doutât le moins du monde des terribles conséquences de cette philosophie révolutionnaire.

En Autriche, au contraire, le mouvement anti-napoléonien se manifesta d'une manière un peu voilée, pour ne pas dire obscurantiste. A Vienne, le célèbre Frédéric de Schlegel ranima de sa plume puissante l'essor romantique, uni avec les études de l'antiquité germanique. Il fut secondé par les écrivains et poëtes allemands Tieck, Arnim, Brentano, de la Mothe-Fouqué; de même que par les grands savants Grimm, Hagen, etc. Le point pivotal de tous ces hommes était de replier les esprits allemands sur eux-mêmes, sur leur passé, pour les détourner de l'adoration de l'étranger. Nous verrons plus tard qu'à côté de ces conséquences très-salutaires, il se produisit à la longue dans ce mouvement natio-

nal un résultat affreux ; mais, pour le moment, il n'y avait rien à craindre. Et même, le célèbre ex-jacobin allemand Joseph Gœrres, à Coblentz, qui a fait depuis 1815 la réaction la plus effrénée contre la liberté, était en 1810, de la plus grande utilité.

En 1809, la maison de Habsbourg tire encore une fois le glaive contre Napoléon, et 400,000 Autrichiens marchent sous le commandement de l'archiduc Charles. Ce prince, le plus capable de toute la maison, s'était déjà honorablement conduit à l'occasion de la mort héroïque du jeune général républicain Marceau. Celui-ci, blessé à mort dans le combat de Allerheim, près de Coblentz, reçut la visite de plusieurs chirurgiens autrichiens envoyés par l'archiduc, et lorsqu'il fut mort, les Autrichiens rendirent au cortége funèbre tous les honneurs militaires. L'archiduc Charles, sous le gouvernement de Joseph II, aurait été un grand réorganisateur, mais sous François II il n'obtint que la chétive gloire de quelques batailles gagnées. Sa proclamation à la nation allemande s'exprimait d'une manière très-éloquente. Il rappelait le souvenir d'Arminius-le-Chérusque, et suppliait les contemporains de constituer une Allemagne indépendante et unie. Mais, malheureusement le gouvernement autrichien laissa toujours dans ses gardes nationales subsister l'effroyable schlague et la préférence du gentilhomme au détriment du bourgeois. En outre, le conseil ministériel de François força l'archiduc Charles de traverser la Bavière, ennemie mortelle de la maison de Habsbourg. Au mois d'avril, Napoléon battit les Autrichiens, à l'aide des Bavarois et des Badois, dans cinq batailles, pendant cinq journées consécutives. Le général autrichien Hiller prit en Bavière trois aigles napoléoniennes, ce qui n'empêcha pas les Français d'entrer à Vienne.

Les 21 et 22 mai, Napoléon fut cependant battu pour la

première fois dans sa vie, dans la terrible bataille d'Aspern et d'Esslingen; c'est là que l'infanterie autrichienne surtout brilla par la destruction de douze régiments de cuirassiers français. Cette cavalerie d'élite, montée des chevaux les plus beaux et les plus forts de l'Allemagne, fut entièrement renversée à quelques pas des rangs autrichiens, et 4,000 cuirasses françaises devinrent le butin des Autrichiens. Mais les Autrichiens ne savaient que faire de leur avantage et perdirent, le 5 et le 6 juillet, l'énorme bataille de Wagram, près d'Aspern. Cette victoire de Napoléon coûta à la maison de Habsbourg les provinces de Dalmatie, Croatie, Trieste et Carniole, qui furent incorporées à la France; Salzbourg et une grande partie du Tyrol devinrent une province bavaroise.

Près de Vienne, à Schœnbrounn, éclata enfin, pour la première fois, la juste haine mortelle que la partie saine de la jeunesse allemande portait depuis longtemps à Napoléon. Le 13 octobre 1809, Napoléon assistant à une revue, causait avec Berthier et Rapp, quand un jeune homme, habillé en bourgeois, s'approche et exprime à haute voix le désir de parler au vainqueur. Le général Rapp lui ordonne d'abord de revenir après la fin de la revue, puis il le fait arrêter. On le conduit au château de Schœnbrounn, et on trouve sur lui un grand coutelas de cuisine. Avec un admirable sang-froid, le jeune Frédéric Staps, âgé de 17 ans seulement, fils d'un prédicateur protestant à Nauembourg (Prusse), avoue en souriant à Rapp et à Napoléon en personne, l'intention dans laquelle il s'était pourvu du fer meurtrier. Napoléon lui pose la question suivante : « Mais, si je vous graciais, m'en seriez-vous reconnaissant ? » Et le jeune Allemand répond : « Sire, si vous me laissez la vie, je réussirai infailliblement à vous ôter la vôtre : je vous le jure. » Le général Lauer lui fait alors subir un interrogatoire pour savoir s'il a des complices.

Frédéric Staps dit que l'Allemagne toute entière est sa complice. Dès le lendemain de son arrestation, il refuse toute nourriture; et après un jeûne obstiné de trois jours et de trois nuits, il meurt percé de balles françaises, le 17 octobre à sept heures du matin, en criant : « Vive la liberté, vive l'Allemagne, mort au despote Napoléon! » Quatre ans plus tard, entre le 16 et 18 octobre, ce même despote fut battu aux champs de Leipzig par les armées allemandes inspirées de l'esprit de Staps.

C'est à cette époque que la formidable insurrection des Tyroliens contre la maison bavaroise de Vittelsback, en faveur de la maison autrichienne de Habsbourg, fut enfin domptée par les forces de Bavière et de France réunies. Andrée Hofer, l'aubergiste *sur le sable*, était à la tête des Tyroliens; avec lui, Joseph Speckbacker, Pierre Kemnater, aubergiste de Schabs, et le capucin Haspinger, tous caractères vraiment vendéens et antiques. Ces hommes naïfs et gigantesques ont montré au monde étonné un héroïsme digne d'une meilleure cause. Les Tyroliens disaient : « Nous ne « pouvons pas comprendre, pourquoi notre province habs- « bourgienne devra désormais remplacer l'aigle à deux têtes « d'Autriche par les couleurs bavaroises. Nous sommes par- « faitement contents de nos vieux priviléges. Habsbourg ne « nous a jamais fait de mal, et nous détestons la bureau- « cratie moderne de Vittelsback sous la protection de Napo- « léon; or, comme le bon Dieu, qui a rendu si beaux et si « grands nos rochers, a donné à nous aussi des membres « forts et grands, nous ferons le coup de fusil contre tout le « monde, excepté contre Habsbourg. » Les Tyroliens avaient oublié que les jésuites de Habsbourg, à l'époque de Luther, avaient fait massacrer plusieurs milliers de montagnards protestants. Mais en revanche ils se souvenaient très-bien que, au commencement du XVIIIe siècle (1703), dans la fameuse

guerre de *succession*, ils avaient déjà remporté des victoires contre les Bavarois et les Français réunis. Le célèbre poëte politique des Allemands, Henri Heine, a dit, avec sa sagacité ironique ordinaire, que cette terrible insurrection d'Andrée Hofer, en 1809, peut se résumer dans les paroles suivantes : « Nous autres Tyroliens, nous aimons toujours notre « bon empereur Habsbourg, qui porte un pantalon rouge et « une redingote blanche ; et nous ne pouvons pas encore « aimer le roi de Bavière qui porte un pantalon bleu et une « redingote bleue. » Quoi qu'il en soit, cette guerre de montagne a coûté la vie à près de dix mille Bavarois et Français. Le roi de Bavière, Maximilien-Joseph, créé roi par Napoléon, avait certainement les meilleures intentions, et, dans un manifeste du 14 janvier 1806, il leur dit : « Je per« mets à mes nouveaux sujets tyroliens, de conserver leur « ancienne constitution provinciale avec toutes leurs libertés « et tous leurs priviléges. Je leur jure de maintenir leur bien« être ; mais en même temps, je veux que le clergé catho« lique des montagnes ait les ailes un peu coupées, et que « les lumières puissent enfin poindre pour ce pays éloigné. » Les femmes, les filles, les enfants et les vieillards rivalisèrent d'héroïsme avec les jeunes gens ; et à la fin, Andrée Hofer organisa un gouvernement provisoire sous l'aigle d'Autriche à Inspruck. Il paraît que M. de Kolb, agent anglais, a fait beaucoup pour exciter le courage malheureux de ces montagnards par de fausses nouvelles politiques. Du reste, les chefs furent tous pris ou chassés, et Andrée Hofer fut fusillé par les Français à Mantoue en Italie. « Il n'est pas besoin, dit« il, de me bander les yeux, ni de me faire agenouiller. Je « suis Andrée Hofer, l'aubergiste *du Sable* ; je suis debout « devant mon Créateur, et c'est debout que je lui rendrai « mon âme. Soldats, feu ! »

En Allemagne septentrionale, l'officier prussien Schill

combattit vaillamment avec ses hussards contre les Français et les Allemands de la confédération allemande ; de même que Doernberg en Hesse. Le mot d'ordre de Schill était : « Mieux vaut une fin avec effroi, qu'un effroi sans fin. » Il fut écrasé et tué par les troupes danoises et hollandaises, alliées de Napoléon, près de Stralsound en Prusse. Les Hollandais ont eu le mauvais goût de couper la tête au corps inanimé de Schill, et de la conserver publiquement dans de l'esprit de vin à l'université de Leyde jusqu'en 1830. Le fils du malheureux duc Ferdinand de Brunsvick, Guillaume-le-Sombre, organisa une légion de deux mille chasseurs habillés de noir, qui tous portaient à leur casque une tête de mort en ferblanc. Mais lui aussi fut forcé, après des efforts inouïs, de se retirer en Angleterre.

En 1810, Napoléon était au comble de sa puissance en Allemagne. Il daigna donner de sa propre main la décoration de la légion-d'honneur au grand poëte Volfgang de Gœthe, et à Wieland, probablement parce que ces deux messieurs avaient mal parlé de la République française. Après avoir incorporé la Hollande à la France, il en fit de même d'un grand morceau de l'Allemagne septentrionale et occidentale : c'étaient les villes anséatiques de Hambourg, Brême et Lubeck; les principautés d'Oldenbourg, Aremberg et Salm; enfin, une partie de son nouveau royaume de Vestphalie. Son intention était évidemment d'imiter Charlemagne, et de reconstituer les frontières franques de l'ancien temps. Du reste, il défendit d'introduire des livres allemands dans cette partie de l'Allemagne, et parsema la population d'une foule innombrable de bureaucrates français.

Enfin, la lugubre année de 1812 arrive. La malheureuse France, forcée par Napoléon de devenir le geôlier de tant de peuples, succomba plutôt par le froid que par les armes; ce que le bas peuple russe dans son langage barbare, mais

pittoresque, a désigné par les mots suivants : « Les guer-« riers de l'Occident, en 1812, ont été battus chez nous par « deux terribles généraux, son excellence le général *le* « *Froid* et son excellence le général *la Faim.* » Le nombre des troupes auxiliaires allemandes mortes en Russie, est énorme. Mais en 1813, enfin, les Prussiens commencèrent à se détacher de l'alliance forcée avec Napoléon ; et c'est surtout la levée en masse, dans l'Allemagne septentrionale, qui a donné un coup mortel à la puissance napoléonienne. Par une fameuse proclamation dans la ville polonaise de Kalisch, le roi de Prusse et l'empereur de Russie promirent aux Allemands la plus large liberté politique et administrative.

Le vieux général prussien Blucher livra aux troupes de Napoléon plusieurs grandes batailles ; et les corps francs, surtout celui des cavaliers noirs sous les ordres de Lutzow, firent une brillante campagne de guerillas. On essaya vainement de conclure une trève avec Napoléon; et Habsbourg, dont l'archiduchesse Marie-Louise était devenue impératrice de France, se rangea enfin définitivement du côté de la Russie et de la Prusse. Le prince autrichien de Metternick, ce Talleyrand allemand, réussit en effet à bercer Napoléon, pendant quelques jours, dans des illusions, qui furent vite dissipées par la lutte décisive dont chacun, des deux côtés du Rhin, ne connaît que trop les effroyables conséquences. L'armée centrale de Napoléon, forte de trois cent cinquante mille hommes, fut divisée en trois grands corps d'armée, dont chacun se vit bientôt abandonné par la fortune des armes. Les Prussiens, alliés avec les Suédois, remportèrent d'abord une victoire à Grossbeeren, près de Berlin, contre Oudinot. En même temps, les troupes de Napoléon furent refoulées de la Bohême, près de Coulm, et en Silésie, par Blucher, près de Katzback. Ce dernier combat fut vraiment affreux. On ne se

battit qu'à l'arme blanche à cause de la pluie. Le champ de bataille était le même que celui où jadis sous l'empereur ghibelin, Frédéric II, les Allemands avaient vaincu les Tartares. Le général Macdonald alla trouver Napoléon à Dresde et lui dit : « Sire, votre armée du Bobre n'existe plus! »

Enfin, le 7 octobre 1813, eut lieu la terrible bataille de Leipzig, et Napoléon fut obligé de regagner le Rhin. Les alliés, après quelques batailles, entrèrent dans Paris; et, le 30 mai 1814, fut conclue la fameuse paix qui porte le nom de cette ville. Dès ce jour, la nouvelle honte de l'Allemagne commença. Ce malheureux pays fut de nouveau vilipendé par ses innombrables diplomates et princes, qui firent si bien que le nom d'Allemand devint promptement en France aussi méprisable que celui de Cosaque. Du reste, les diplomates des deux côtés du Rhin firent tout leur possible pour tromper à la fois les Français et les Allemands. Quant à ces derniers, ils ne reçurent aucun dédommagement, pour compenser les contributions levées en Allemagne par Napoléon, et les grandes richesses artistiques qui avaient été enlevées à ce pays, restèrent à Paris.

Tous les soldats français, retournant dans leur patrie, furent bien traités sur leur route. Mais ce qui révolta les patriotes allemands, qui venaient de verser leur sang sur douze champs de bataille, ce fut l'arrogance avec laquelle ils se virent traités par Metternick et Talleyrand. Le vieux feld-maréchal prussien Blucher qui n'était rien moins qu'un esprit éclairé et progressiste, ne prédit cependant rien de bon : « Voyez, messieurs les diplomates, disait-il, ma tâche à moi « est remplie. Vous me faites l'honneur de m'appeler le ma- « réchal *En avant ;* mais vous, avez-vous de l'honneur? Je « ne le crois pas, permettez-moi de vous le dire. Vous êtes « des écrivassiers, et vous faites encore de la générosité en- « vers les napoléoniens, qui ont enlevé un milliard à l'Alle-

« magne, depuis dix ans. Vous ferez si bien qu'il me faudra « tirer l'épée encore une fois ; et beaucoup de mères et de « sœurs pleureront encore une fois. » Le fameux publiciste Joseph Goerres, à Coblentz, dans son journal allemand, *le Mercure du Rhin*, insista fortement sur l'urgence d'incorporer l'Alsace à l'Allemagne. Mais, abstraction faite de cette extravagance, Joseph Goerres avait l'œil ouvert sur les trames diplomatiques qui s'ourdissaient dans le congrès de Paris ; et cet écrivain, malheureusement tombé plus tard entre les mains des jésuites, aurait pu faire beaucoup de bien s'il eût été écouté. Le congrès de Vienne compléta l'œuvre machiavélique commencée à Paris, et les gouvernements d'Autriche, de Prusse et de Russie effacèrent déjà en 1814, ce qu'ils avaient promis dans la célèbre proclamation de Kalisch. Talleyrand était vraiment l'âme damnée de ce congrès de Vienne. Il inventa le fameux mot *légitimité*, et chercha tous les moyens de paralyser la Prusse progressiste. Il y réussit si bien que, le 3 janvier 1815, il se forma une alliance secrète contre cet état, pour laisser la main libre aux manœuvres obscurantistes des autres gouvernements. Quant à la confédération rhénane, son armée garda beaucoup d'amour pour ses anciens compagnons d'armes français. Les rois de Vurtemberg et de Bavière prohibèrent la vente du *Mercure du Rhin*. A Stuttgard, la fête solennelle de l'anniversaire de la victoire de Leipzig fut défendue ; et à Francfort-sur-le-Mein, le rédacteur d'un journal français déversa impunément son ironie sur ce grand fait d'armes. La mauvaise volonté du roi de Vurtemberg se manifesta en effet d'une manière ignoble, quand il interdit à tous les médecins civils de son pays de prêter secours aux blessés des troupes alliées.

Sur ces entrefaites, Napoléon rentra en France ; et, le 1er juin 1815, il dupa la malheureuse nation française encore

une fois, par les promesses fallacieuses qu'il lui fit au Champ-de-Mai. La grand evictoire de Waterloo fut enfin décidée par les Prussiens de Blücher.

Le 29 juin, Blücher était sous les murs de Paris, et répondit à Davoust : « Monsieur, vous voulez défendre Paris? prenez garde. Je ne sais pas ce dont mes Prussiens seraient capables en ce cas. J'espère que vous ne voudrez pas attirer sur vous les malédictions des Parisiens, vous qui êtes déjà chargé de celles des habitants de Hambourg. » A un grand banquet, que Wellington donna aux alliés à Paris, le vieux Blücher porta le toast suivant : « Je prie le bon Dieu que les plumes de messieurs les diplomates ne gâtent pas encore une fois, ce que nos bonnes épées viennent de regagner. » Il disait à Hardenberg, ministre prussien et successeur de Stein : « Mon cher, vous avez déjà fait la misérable paix de Bâle dans le dernier siècle, et je suis presque sûr que votre fameuse paix nouvelle sera aussi malencontreuse. Si messieurs les diplomates devaient soutenir pendant une heure seulement un feu de tirailleurs, ils ne joueraient plus, j'espère, leur détestable jeu. » Le baron de Stein, lui aussi, écrivit à M. de Gagern : « Mon désir d'agrandir le territoire prussien est un désir national. Je crains et je hais à la fois l'éparpillement de la surface de l'Allemagne. » Malheureusement, Hardenberg, bien que progressiste en quelque sorte, n'avait qu'une politique exclusivement prussienne.

Cette fois, la France fut obligée de payer sept cents millions de dommages et intérêts, et de rendre les monuments d'art qu'elle avait enlevés. La célèbre épée de Frédéric-le-Grand emportée par Napoléon à Paris, ne s'y retrouva plus. Le général-maréchal Serrurier déclara l'avoir jetée au feu.

VINGT-NEUVIÈME TABLEAU.

L'Allemagne et la Restauration.

Le 8 juin 1815, les diplomates de l'Allemagne daignèrent constituer ce qu'ils appelaient la confédération allemande. Cette détestable organisation politique dure toujours. On ne sait pas, en effet, si c'est par malveillance, ou par incapacité qu'elle a été créée. Les États qui la composent sont: 1° L'empire d'Autriche; 2° le royaume de Prusse; 3° le royaume de Bavière; 4° le royaume de Saxe; 5° le royaume de Hanovre; 6° le royaume de Vurtemberg; 7° le grand duché de Bade; 8° le grand duché de Darmstadt; 9° l'électorat de Hesse; 10° le duché de Holstein (roi de Danemark); 11° le duché de Luxembourg (roi des Pays-Bas); 12° le duché de Brunsvick; 13° les deux duchés de Meklembourg; 14° le duché de Nassau; 15° le duché de Veimar; 16° le duché de Cobourg; 17° le duché de Meiningue; 18° le duché de Hildbourghausen; 19° le duché de Oldenbourg; 20° le duché de Dessau; 21° le duché de Bernbourg; 22° le duché de Koethen (prononcez *Keute*); 23° le duché de Sondershausen; 24° le duché de Rudolstadt; 25° les deux duchés de Hohentzollern (appartenant aujourd'hui à la Prusse); 26° la principauté de Licktenstein; 27° la principauté de Valdeck; 28° les deux principautés de Reuss; 29° les principautés de Schaumbourg; 30° la principauté de Detmold; 31° la principauté de Hombourg-Hesse; 32° enfin, les quatre villes appelées *libres*: Brême, Hambourg, Lubeck et Francfort-sur-le-Mein. Une diète permanente à Francfort-sur-le-Mein, composée des diplomates plénipotentiaires de toute cette fourmillière, s'occupe jour par

jour de réglementer la malheureuse nation. Les onze États du premier rang possèdent chacun voix entière, tandis que les États secondaires n'ont chacun qu'une demi-voix ou même (ne riez pas trop) un quart de voix. Ainsi, par exemple, la foule des petits duchés saxons possèdent ensemble une seule voix; Brunsvick et Nassau ont une voix; les deux Mecklembourg n'ont qu'une voix; Oldenbourg, les Anhalt et les Schwartzbourg, une voix, et ainsi de suite. Dans les questions générales de constitution qui concernent l'Allemagne toute entière, les six grands États possèdent chacun quatre voix; les cinq États suivants ont chacun trois voix; Brunsvick, deux; Nassau, deux; Mecklembourg-Schverine, deux; et tous les autres, une seule. Le plénipotentiaire autrichien fut déclaré président perpétuel; et il faut dire que M. de Bellinghausen était parfaitement digne du rôle principal dans ce pandémonium diplomatique. Le 13e article de l'acte confédératif contenait un gros mensonge, en déclarant que chaque partie de l'Allemagne aurait désormais une charte constitutionnelle. Le 16e article promettait l'égalité civile à toutes les confessions chrétiennes; mais il gardait un silence insidieux sur la position des Juifs. Le 18e article parlait de mesures uniformes quant à la liberté de la presse. Le 19e, enfin, faisait espérer l'affranchissement des chemins, qui réunissaient les divers pays de la confédération. Les forteresses de Luxembourg, de Mayence et de Landau furent déclarées confédératives, et pourvues de garnisons mixtes.

Un misérable discours tenu par le comte Buol-Schauenstein ouvrit la première séance de la diète. Un orateur dans les États-Unis d'Amérique s'écria à la lecture du premier procès-verbal de Francfort: « Malheureuse Allemagne! tu as vaillam-« ment combattu contre celui qui avait tyranisé la France et « l'Europe; pour récompense, tes diplomates effrontés te « mettent sur la tête un couvercle de plomb; et, si tu n'é-

« touffes pas, tu auras de puissants poumons. » Cette détestable assemblée parlementaire a pourtant eu des panégyristes. Plus d'une fois on a osé la comparer au conseil Amphictyonique de l'ancienne Grèce, et au congrès des États-Unis d'Amérique.

La *Sainte-Alliance* fut conclue le 26 septembre 1815 par les souverains de Russie, d'Autriche et de Prusse. Mais cette alliance fondée sous l'invocation de la Sainte-Trinité chrétienne, devint promptement l'ironie la plus amère de son principe. En effet, la Sainte-Alliance, telle qu'elle existe encore aujourd'hui depuis trente-six ans, n'est qu'un traité défensif et offensif des despotes de toute espèce contre la liberté, l'égalité et la fraternité. Au nom de cette alliance, dite sainte, les crimes les plus abominables ont été perpétués ; et c'est elle surtout qui a contribué indirectement à l'exaspération universelle, dont la conclusion inévitable a été l'urgente nécessité de transformer l'Europe entière en une vaste confédération démocratique.

L'Allemagne, reconstituée en 1815, devint ainsi une misérable pierre d'achoppement scellée au centre de l'Europe. Les diplomates de la Sainte-Alliance sanctionnèrent les trois partages de la Pologne. La Prusse conserva le grand duché de Posnanie; l'Autriche, le royaume de Gallicie; la Russie garda la plus grande partie sous le nom de royaume polonais (le grand duché de Pologne formé par Napoléon), et les anciennes provinces la Lithuanie, la Volynie, la Podolie et l'Ukraine. En outre, la Russie resta en possession de la Finlande, jadis province suédoise ; la Suède obtint la Norvége, arrachée au Danemark qui s'était montré trop fidèle à Napoléon; le roi de Saxe, également fidèle à Napoléon, perdit une partie considérable de son pays, qui échut à la Prusse. L'Autriche retint Milan et Venise, les provinces illyriennes et plusieurs autres morceaux du pays des Alpes.

En 1816, déjà, le parti de l'opposition libérale parla très-haut dans les réunions et dans des brochures. Le mot *patriote* fut aussitôt déclaré suspect par la Sainte-Alliance ; et celle-ci fut tellement violente, qu'elle n'épargna pas même le journal de Gœrres (prononcez Gueurrès), *le Mercure du Rhin*, bien que cette feuille fût loin de prêcher un libéralisme éclairé. Gœrres était déjà anti-révolutionnaire; l'ex-jacobin venait de se changer en obscurantiste bilieux et perfide. Pour le moment, cependant, il était encore attaché au parti anti-gouvernemental; et, en 1817, il approuva la démonstration des étudiants patriotes réunis dans le vieux château de Vartbourg. « Ces jeunes gens, disait-il, viennent de brûler « sur la plate-forme du château bon nombre de livres et de « journaux serviles, car ils ne peuvent pas comprendre pour- « quoi les princes allemands du XIXe siècle veulent toujours « perpétuer l'erreur des princes allemands du XVIe. Certes, « la réforme de Luther en matière ecclésiastique doit désor- « mais être appliquée aussi aux affaires politiques. » Les étudiants réunis dans le château de Vartbourg étaient ceux des universités de Halle, Leipzig, Iéna et quelques autres. L'époque choisie pour leur réunion était précisément celle, où, trois siècles auparavant, le docteur Martin Luther avait rompu avec le pape Léon X. Ces jeunes gens s'étaient presque tous battus contre Napoléon. Ils arborèrent l'ancien drapeau de l'empire allemand, aux couleurs rouge, noire et or, en dépit des innombrables petits drapeaux particuliers dont chaque mesquine souveraineté de l'Allemagne actuelle croit utile de se pavoiser. Les étudiants patriotes des universités allemandes s'étaient organisés en sociétés plus ou moins secrètes, appelées la *Burschenschaft* (le mot *Bursch* signifie dans le langage des étudiants un homme qui s'occupe et de politique libérale et de science). Ces sociétés avaient une tendance très-morale, mais malheureusement un peu trop

religieuse et entichée d'un patriotisme exclusif. Malgré ses défauts, cette vaste association, vraiment fraternelle et vertueuse, avait le mérite de combattre le provincialisme et la démoralisation. Ses membres, tous en même temps affiliés à la grande société gymnastique, sous la direction du citoyen Jahn, se distinguèrent aussi par leur costume particulier. Ils portaient une redingote très-courte, de couleur noire, un pantalon noir, une casquette de velours noir, et point de cravate. Leurs assemblées fréquentes furent d'abord publiques. L'ordre et la discipline qui y régnaient étaient exemplaires. Leurs procès-verbaux, leurs livres de caisse, leurs livrets de censure morale, tout cela était inspiré d'un esprit rigide, mâle et dévoué. Quant à la solennité révolutionnaire dont nous parlons ici, elle eut lieu le 18 octobre 1817, sous les auspices de Charles-Auguste grand-duc de Veimar, qui ordonna même à tous les bourgeois de la ville d'Eisenack de donner gratis l'hospitalité aux étudiants invités. Vingt-quatre membres furent choisis, comme directeurs de la solennité ; le ministre d'État du grand-duc de Veimar, M. Schweitzer et beaucoup d'autres fonctionnaires y prirent part.

Pour donner une preuve de la grande agitation de la jeune Allemagne littéraire de ce temps-là, nous fournirons ici quelques notices sur deux nobles frères, qui ont joué un rôle éminent parmi les étudiants de 1817, Auguste-Adolphe-Louis Follen et Charles Follen.

Auguste-Adolphe-Louis Follen (prononcez *Follène*), né en Hesse à Giessen (prononcez *Guissen*), en 1794, avait quitté sa place d'instituteur pour combattre, en 1813, dans un régiment de chasseurs contre l'empereur Napoléon. Après 1815, il fit ses études juridiques et devint rédacteur du *Journal Universel* de la ville d'Elberfeld. Mais il fut mis en prison à Berlin comme *démagogue et ennemi de la Sainte-*

Alliance. Il ne recouvra sa liberté qu'en 1821 et se retira en Suisse; il y obtint les droits de citoyen dans le canton de Zuric, et fut élu dans le grand conseil. Ses travaux littéraires sur les langues anciennes et modernes, principalement sur l'allemand ancien, sont importants; mais il n'est plus dans le parti le plus avancé des démocrates allemands. Son frère Charles, étudiant en théologie et en droit, fit également, comme chasseur volontaire, le coup de fusil contre l'empereur Napoléon, puis il devint professeur agrégé à l'université de sa ville natale. Après le célèbre acte de vigueur exécuté par le fameux Charles Sand, il fut forcé de s'exiler en Suisse, où on le fixa comme professeur de l'université de Bâle. Mais la diplomatie prussienne le fit chasser de son asile helvétique en 1824. Arrivé en Amérique, cet inattaquable asile d'outre-mer, d'où la jeune et puissante Union des Républiques-Unies, lancera tôt ou tard les flèches empoisonnées et les javelots brûlants contre la vieille Europe monarchique, Charles Follen remplit les fonctions de professeur de droit romain et de la littérature allemande à Lexington, à Cambridge et à New-York; puis, il fit beaucoup pour répandre la secte dite de l'*Unitarisme* ou de l'Unité de Dieu, ainsi appelée par opposition avec la Trinité officielle de l'église. Mais il périt, à la grande satisfaction des autres sectes, le 13 janvier 1840, dans l'incendie d'un bateau à vapeur, sur lequel il s'était rendu avec cent soixante-quinze passagers, pour aller inaugurer, à Lexington, un édifice du culte unitariste.

Les deux frères Follen, surtout Charles, ont fait preuve d'un caractère patriotique sévère, et d'un talent politique supérieur; beaucoup de leurs chansons et de leurs cantiques en l'honneur de la Révolution et de la Liberté brilleront toujours dans la mémoire des Allemands. En ne citant ici qu'un seul exemple, mais un des plus grandioses, de toute cette

fougueuse littérature démagogique entre 1816 et 1820, je traduis les passages principaux de ce célèbre chant des étudiants conspirateurs, nommé *le Chant suprême* (Das hohe lied). Cette poésie, composée d'un grand nombre de strophes variées, mais toutes distinguées par leurs idées, par leur style et par leur sombre mélodie, a sans doute plusieurs auteurs : mais il est certain que Follen se trouve parmi eux. Du reste, depuis 1831, elle est tombée en une désuétude peu méritée :

« Prince des Archanges, Ange gardien du genre humain, « Ange vengeur de l'innocence opprimée, nous t'invoquons... « Au milieu d'un désert sablonneux, entre les broussailles et « les orties, un pauvre petit rosier commença à fleurir, mais « presque étouffé par ses sauvages voisins, il vit bientôt ses « fleurs se faner, et l'ouragan souffla dessus. La poussière « et les dards du soleil, la pluie et la neige tombèrent sur la « petite plante pour la détruire, et les ronces ricanèrent : Re- « gardez donc ce rosier, nous le faisons mourir !

« Mais il ne mourut pas, il grandit. Il porta à chaque « printemps son tribut, sans fléchir devant ses ennemis con- « jurés. Un jour enfin la rose merveilleuse éclata, la rose de « la Liberté allemande. L'aiguille de l'Horloge éternelle « marqua alors l'heure de 1813, 1814, 1815.

« Mais cette heure tyrannicide s'envola, et les ennemis « de l'intérieur, conspirant de nouveau avec ceux de l'exté- « rieur, arrachèrent le rosier miraculeux.

« A bas la liberté allemande ! hurlèrent-ils ; vive le despo- « tisme allemand ! Le général corse est abattu, abattons ceux « qui nous ont prêté leurs bras pour le vaincre ! Établissons la « Sainte-Alliance des rois contre l'impure alliance des peuples « rebelles !... ».

« Maintenant, chers frères allemands, le grand Dieu nous « inspire et nous a donné son glaive exterminateur contre

« cette alliance des rois, qui est *infernale* tout en s'appelant « *sainte*.

« Ici, dans cette vaste salle tapissée de noir, devant ces « treize flambeaux de cire noire sur les treize chandeliers « noirs, à cette table ronde couverte de noir, nous sommes « encore debout, les derniers hommes libres de la grande Al- « lemagne retombée en ruines.

« Ah! qu'elle fut belle et puissante, notre grande Alle- « magne, en brisant l'exploitation étrangère et injuste du « Corse, du fameux général brigand et voleur, dont la patrie « est cette sauvage île italique, renommée déjà chez les « Romains anciens pour ses sapins, ses chèvres et ses bandes « de brigands.

« Mais ne maudissons pas lui seul, maudissons autant les « nombreux princes et courtisans d'Allemagne, qui cour- « bèrent leurs fronts hautains jusque dans la poussière de « ses pas, et qui tous le flattèrent comme les chiens flattent « le maître qui leur distribue du pain et des coups de « fouet.

« Après l'avoir assez caressée, ils trahirent leur idole; ils « se laissèrent, les lâches, entraîner par le courant impétueux « de nos cœurs et de nos bras, ils nous promirent la liberté « et la grandeur politique et religieuse. Mais quand nous « eûmes terrassé leur ancien maître, le général brigand et « voleur, ils commencèrent, le lendemain même, à devenir « parjures.

« Que la Sainte-Alliance des rois parjures soit maudite !

« Nous avons prodigué notre sang sur les champs de ba- « tailles contre le Corse, notre chair porte les déchirures de « sa mitraille, nos femmes et nos mères, nos filles et nos « sœurs ont versé les larmes du désespoir : mais où sont « donc aujourd'hui la grandeur et la liberté qu'ils avaient « promises à l'Allemagne?

« Trois ans ont suffi pour nous rendre la risée du monde « entier. Frères de la ligue des Hommes Libres, comme « les agents secrets de la sainte Fême d'Allemagne dans « l'antiquité, ainsi marchons-nous tous pour détruire les pé- « cheurs et les traîtres qui nous ont menti en 1813, 1814, « 1815....

« A genoux, frères noirs, à genoux, notre misérable « existence terrestre ne mérite plus d'être soutenue aux dé- « pens de notre honneur personnel et national. De par la « grâce de Dieu, du Christ et de la Nation, nous nous con- « stituons en juges suprêmes et en exécuteurs sans peur et « sans reproche.

« Vive la vertu et la dignité de notre patrie malheureuse, « lavons ses taches dans le sang de ses traîtres !...

« Et ils se dispersent lentement, tous les frères noirs de la « sainte Fême ; en vérité ce sont les bras armés de Dieu. « Les frères noirs de la juste vengeance ne portent ni orne- « ment, ni habit brodé ; le seul objet qui brille à leur côté, « c'est la dague d'acier, bien trempée et effilée.... Et ils « marchent, chacun dans son chemin, parcourant en silence la « grande Allemagne, depuis les rives sablonneuses de la mer « Baltique, jusqu'au pied des glaciers des Alpes ; depuis les « monts du Géant, jusqu'aux ondes vertes du Rhin ... Par- « tout ils vont, partout ils pénètrent, la main à la poignée « du fer sacré. Ils cherchent leurs coupables victimes or- « nées de rubans bariolés, d'hermine, de pourpre, et de « diamants ; ils les poursuivent comme l'ombre le corps, « ils les traquent jusqu'à la table des orgies royales, jusqu'à « la cave des trésors accaparés, jusqu'à la revue militaire de « leurs gardes-esclaves, et jusqu'à l'opéra où dansent les belles « filles du peuple affamé, abusées par l'or des infâmes. O « grande Allemagne, réveille-toi !

« L'heure suprême approche : aujourd'hui il y a trois

« siècles (1) Martin Luther, envoyé de Dieu, mit la cognée « et le feu à l'idole de Rome, redevenue païenne ; Martin « Luther délivra notre nation du joug des papes. Quant à « nous, petits successeurs du grand libérateur, donnons notre « sang pour la délivrer du joug des rois.

« O grande Allemagne ! tes rois t'ont clouée au carcan, « ils t'ont serré la corde autour du cou ; ils t'ont couronnée « d'un diadême d'orties et d'épines ; ils t'ont craché à la fi- « gure ; ils jouent aux dés les biens qu'ils t'ont volés, et « ils dansent, hurlant et ricanant, autour de ton bûcher, ô « grande Allemagne !...

« Et vous autres, Allemands, dormeurs, qui dormez depuis « la bataille de Waterloo, comme si tout eût été dit et fait « avec notre dernier coup de canon, dormeurs, réveillez- « vous ! Déjà la trompette du Seigneur ébranle le ciel et la « terre, les cercueils brisés d'eux-mêmes laisseront sortir « leurs cadavres et leurs squelettes, qui recommenceront la « guerre civile entre la liberté et le despotisme. Mais notre « cause triomphera ! Vive l'Allemagne ! »

La Sainte-Alliance, il va sans dire, traqua sur-le-champ non-seulement tous ceux qui avaient assisté à l'assemblée de Vartbourg, mais aussi ceux qu'elle suspectait. Déjà en 1815, le professeur universitaire Schmaltz, à Berlin, immédiatement après la deuxième paix de Paris, avait accusé publiquement comme périlleuse au gouvernement la célèbre *Société de la vertu*, par laquelle la domination napoléonienne en Allemagne avait été si profondément minée. Un des assistants à cette fête révolutionnaire était l'étu-

(1) En effet, en 1517, 31 octobre, Martin Luther ouvrit la Réforme du Christianisme par la célèbre affiche au portail de l'église de Vittenberg, et en 1520, 11 décembre, il brûla, devant la porte de cette ville universitaire, la proclamation du Pape avec le code de l'Église.

diant Karl Sand, jeune homme d'un esprit élevé, d'un cœur noble, et d'un courage à toute épreuve. Fils d'une honnête famille bourgeoise ; il fut choisi par le comité directeur pour tuer l'écrivain réactionnaire Kotzebue. Ce Kotzebue était d'un caractère vil et abject, mais plein d'esprit et de verve. Dans ses relations personnelles, et surtout dans son foyer domestique, il n'était point condamnable. Mais il s'attira la malédiction de l'Allemagne pour tout ce qu'il a fait lui-même, et qu'il a fait faire contre le jeune parti patriotique. Né à Veimar, d'un père qui était employé supérieur dans la diplomatie, Kotzebue était devenu avocat, et en même temps auteur dramatique. A vingt ans déjà il obtint plusieurs emplois fort lucratifs en Russie, où il avait été adressé avec de bonnes lettres de recommandation. Quant à sa valeur littéraire, elle est bien mince. Son mérite principal (si mérite il y a) est sa fécondité incroyable; mais dans ses pièces, il se montre le plus souvent flagorneur et ignorant. Un grand démocrate allemand a très-bien dit, en parlant de Kotzebue, qu'il avait l'âme d'un laquais; et en effet dans chacune de ses pièces, les laquais, les cuisiniers, les soubrettes, les gouvernantes jouent un grand rôle. Mais il y a peut-être peu de laquais qui aient l'âme aussi basse que cet homme. Ne nous étonnons pas trop toutefois de la renommée dont il a joui pendant assez longtemps comme auteur dramatique : son langage ou plutôt son babillage est facile, coulant, mais dépourvu de valeur réelle ; c'est précisément pour cela qu'il a charmé, dans un temps où tout le monde était blasé. Pour être juste il faut avouer, que l'intelligence du public allemand était comme engourdie de 1816 à 1830. Kotzebue a composé quatre-vingt-dix-huit pièces, dont la plupart sont des comédies qui ont beaucoup fait rire. Les quelques drames qu'il a laissés ont eu aussi beaucoup de succès. Ce qui lui attira surtout la haine du jeune parti patriotique, en 1816, fut l'i-

ronie basse et plate qu'il déversa sur toutes les idées libérales de l'Allemagne. Le coup de poignard fut, pour ainsi dire, le résultat de la condamnation prononcée par toute la classe éclairée. Karl Sand le tua, le 23 mars 1819, à Manheim, et mourut lui-même sous la hache du bourreau avec un sang-froid héroïque. L'exemple de ce jeune martyr fut imité par le pharmacien Lening, qui attaqua Ibell, président-ministre du grand-duc de Nassau ; mais Lening fut désarmé. Il se suicida dans sa prison.

Un déluge de brochures, de pamphlets, de rapports ministériels de toute sorte, se fit alors pour détruire ce qu'on appelait la démagogie. Stourdza, prince et conseiller russe, remporta le prix comme rédacteur d'un mémoire venimeux et menteur, qui accusait les universités allemandes d'être un foyer de carbonarisme. Les congrès d'Aix-la-Chapelle et de Karlsbad frappent alors leur grand coup. Les universités allemandes sont mises sous la surveillance d'un commissaire spécial de l'Empire. L'association des étudiants est poursuivie ; ses trois couleurs sont interdites, et la commission centrale d'enquête, instituée à Mayence, organise l'espionnage le plus odieux. Le directeur gymnastique Jahn est arrêté ; les écoles, à la tête desquelles il était, sont fermées ; Maurice Arndt est suspendu ; Joseph Goerres se réfugie en Suisse et de là en Bavière, où il devient le professeur le plus réactionnaire de l'université de Munich. De Wette, professeur de théologie à Berlin, est destitué pour avoir écrit une lettre de consolation à la mère de Karl Sand. A l'université de Iena, Fries, professeur de philosophie est suspendu. Le grand Oken, professeur d'histoire naturelle et rédacteur de la revue mensuelle *Isis*, reçoit son congé. Une centaine de journaux libéraux sont supprimés. La censure la plus rigoureuse est établie pour cinq ans, et la commission de Mayence qui dura jusqu'en 1828, peuple les prisons de victimes et de

martyrs. Beaucoup de réfugiés patriotes prennent domicile en Suisse; quelques-uns même s'enfuient dans l'Amérique du Nord. L'anniversaire des victoires remportées par les patriotes allemands sur Napoléon, au mois d'octobre, est interdit. Le roi de Saxe fait renverser le monument élevé sur le champ de bataille de Leipzig; et le monument qu'on érige à Waterloo est si mesquin, qu'on voit bien que la diplomatie allemande a présidé à sa construction.

L'Allemagne rentra, après cette effervescence des étudiants, dans l'apathie la plus profonde. Sa littérature même se détourna des événements du jour, et produisit une foule prodigieuse de livres scientifiques, de poésies et de romans, qui, tous à la fois, dirigeaient les regards du public vers le Moyen Age. Cette nation avait été surprise par le mouvement de 89. Frédéric-le-Grand et l'empereur Joseph II, ralliés aux écrivains progressistes, avaient, en effet, préparé et même fait des améliorations considérables, mais le gros de la nation était tout à fait arriéré. De là cette singulière aversion des écrivains réputés progressistes pour les idées de liberté. Si Robespierre eût dominé plus longtemps, il est très-probable que l'Allemagne se serait vaillamment associée à la France. Mais, bientôt, la Montagne française fut remplacée par le Directoire et par Napoléon, ce qui contribua beaucoup à entretenir, au delà du Rhin, la confusion dans les idées. Napoléon renversé, des hommes vraiment éclairés et droits auraient pu conduire l'Allemagne dans la voie du progrès. Au lieu de cela, *la Sainte-Alliance* s'efforça de ramener ce malheureux peuple dans les ténèbres du passé. Parmi les souverains, fondateurs de la *Sainte-Alliance*, Alexandre de Russie seul avait une âme élevée. Ce prince, en 1818, disait un jour au docteur en théologie Eylert, évêque protestant de Berlin et confident intime du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume-le-Taciturne :

« Aux journées de Dresde, de Lutzen et de Bautzen, après « tant d'efforts inutiles, où malgré le plus grand héroïsme de « nos troupes, le roi de Prusse et moi nous fûmes néanmoins « obligés de battre en retraite devant Napoléon, nous ne « pûmes nous soustraire à cette conviction que le pouvoir « des mortels était bien peu de chose, et que l'Allemagne « était perdue, à moins d'un secours et d'une bénédiction « spéciale de la Providence divine. Nous chevauchions côte « à côte, votre roi et moi, sans escorte, sérieux et livrés à « nos tristes réflexions; nous restions muets l'un et l'autre. « Enfin, Frédéric-Guillaume, le plus cher de mes amis, « rompit le silence pour me dire : — Cela ne peut aller ainsi; « nous sommes dans la direction de l'est, et c'est à l'ouest « que nous *voulons*, que nous *devons* marcher! Nous y « parviendrons, Dieu aidant, et si, comme je l'espère, il « favorise nos efforts réunis, alors proclamons, à la face du « monde entier, notre conviction, qu'à lui seul appartient « l'honneur. Votre roi et moi nous nous en fîmes la pro- « messe, et nous nous serrâmes la main sincèrement. Vin- « rent alors nos victoires de Koulm, de Katzback, de « Grossbeere et de Leipzig; et lorsque, arrivés à Paris, nous « touchâmes au but de cette pénible course, Frédéric-Guil- « laume, toujours sérieux et sévère, rappela nos saintes « résolutions, dont il avait eu la première pensée, l'empereur « d'Autriche François entra volontiers dans nos idées. Qui- « conque ne reconnaît et ne sent pas cela (ici l'empereur « Alexandre éleva sa voix), quiconque, mêlant au saint le « profane, ne voit là que des arrière-pensées et les desseins « rusés de la politique ordinaire, ne doit pas parler dans cette « discussion solennelle, et il serait superflu de l'y admettre. »

Madame Krudner contribua beaucoup à tourner tout à fait la tête à l'empereur de Russie, et, revenu de Paris à Saint-Pétersbourg, ce malheureux monarque fut atteint d'une mé-

lancolie qui ne le quitta plus. Il disait à l'évêque Eylert : « A quoi sert notre Sainte-Alliance, si les principes dont elle « doit être l'expression restent isolés au sein de nos peuples, « sans pénétrer dans nos cœurs royaux ? » De là, ce penchant outré vers la religion chez les souverains de Russie et de Prusse. Frédéric-Guillaume s'écriait quelquefois : « Ah! « je ne voudrais pas régner sur une nation qui n'aurait pas « de religion ! »

En Prusse, le ministre-président, le prince de Hardenberg, remplaça, nous l'avons déjà dit, le baron Stein, et bien qu'il fût éloigné de tout sentiment national pour l'Allemagne entière, il marcha pourtant dans la route d'un demi-progrès, tandis que les autres souverains allemands se jetaient, la tête la première, dans la réaction la plus effrénée. En 1819 et en 1820, le prince autrichien de Metternick exécuta son chef-d'œuvre infernal, et le fameux *acte final* de Vienne supprima d'une manière rigoureuse tout développement constitutionnel. La Sainte-Alliance des souverains allemands fut interprétée dans le sens le plus despotique, et devint une association défensive et offensive contre toute chambre libérale. Le prince Clément de Metternick, dont le caractère a beaucoup de ressemblance avec celui de Talleyrand, s'éleva au poste de directeur-général de la diplomatie européenne. Avec des opérations financières assez rusées, il obtenait un nouveau crédit pour l'Autriche épuisée par tant de guerres, et se mettait par là dans la possibilité de soudoyer une armée d'espions et d'agents provocateurs. Au jour de l'an 1820, les libéraux d'Espagne s'insurgèrent contre leur roi, l'infâme Ferdinand VII, et les Napolitains en firent autant ; mais le prince de Metternick convoqua aussitôt un congrès à Troppau. Il démontra là à l'empereur de Russie, ami des Grecs soulevés contre les Turcs, que l'esprit d'insurrection s'était déjà manifesté à son insu dans un régiment de gardes à Saint-

Pétersbourg; ce qui ébranla tellement Alexandre, qu'il accepta toutes les mesures liberticides proposées par Metternick. Un autre congrès assemblé par Metternick, à Layback, en 1821, permit aux Autrichiens d'envahir l'Italie révolutionnaire. Naples et le Piémont succombèrent bientôt sous les coups des généraux autrichiens Frimont et Boubna. En 1822, Metternick réunit un congrès à Vérone, et proclame en face de *Sainte Trinité chrétienne* le principe de la légitimité, de sorte que tout insurgé grec est déclaré hors la loi. Les Turcs se livrent alors aux cruautés les plus barbares envers leurs malheureux sujets chrétiens.

L'empereur de Russie envoya alors à tous les gouvernements allemands une note, pour les obliger de déclarer que le congrès de Vérone ne se faisait que dans l'intérêt bien entendu des peuples. Cette déclaration, que le malheureux Alexandre, dans son âme déchirée par tant de sentiments opposés, avait fait de la meilleure intention du monde, fut acceptée avec un rire perfide par toutes les cours allemandes, et celles-ci tourmentèrent désormais les libéraux, *dans l'intérêt bien entendu des peuples*.

Dans la malheureuse Hesse, les saturnales de la réaction arrivèrent bientôt au comble. Le vieux landgrave Guillaume était devenu prince-électeur par Napoléon, en 1803; mais son pays lui avait été retiré en 1806, et incorporé au royaume de Vestphalie. Après la chute de Napoléon, Guillaume reprit le trône, et avait l'insolence de dire: « Je n'ai fait que dormir « pendant huit ans. » Tout fut par conséquent restauré comme au moment où il s'était *endormi*. Il daigna pourtant garder encore le titre de prince-électeur, ce qui était la plus grande niaiserie du monde, puisqu'il n'y avait plus d'empereurs à élire. Ce misérable renvoya tous les fonctionnaires supérieurs du roi Jérôme Bonaparte, cassa tous les colonels et capitaines, réintroduisit dans l'armée la queue et la perruque, défen-

dit à tout citoyen, qui n'était pas fonctionnaire supérieur, de s'intituler *Monsieur*, rétablit toutes les charges seigneuriales abolies sous Napoléon, etc.; puis il poussa l'absolutisme jusqu'à ce point de réduire à un tiers les obligations d'état; enleva aux acheteurs tous les domaines vendus sous Jérôme, sans leur en donner un équivalent; fit payer par la caisse d'état les dettes de son fils montant à deux cent mille thalers; réduisit les salaires inférieurs, au point de ne donner que cinq thalers par mois à un lieutenant. Il avait, à la fin, la bonté toute paternelle d'offrir aux Chambres une nouvelle charte constitutionnelle pour quatre millions de thalers. Les Chambres ayant refusé cette offre infâme, la charte fut supprimée, et ce *bon père du pays* gouverna d'après son bon plaisir. Guillaume jeta en prison les officiers Rothsmann et Huth, à cause d'une pétition en faveur de leur corps. Il en fit de même de M. de Gohr, qui avait commis le crime de donner une petite fête au moment où Son Altesse Électorale se trouvait par hasard au lit, par suite d'une maladie subite. Les acheteurs des domaines eurent beau s'adresser à la haute diète de Francfort, l'électeur resta sourd à toute intercession supérieure. Après sa mort, en 1821, le pauvre peuple hessois tomba entre les mains de son successeur Guillaume II. Ce seigneur, il est vrai, abolit dans l'armée la queue et la perruque, mais il laissa subsister les abus administratifs et y en ajouta encore quelques nouveaux. Sa maîtresse, la comtesse de Reichenbach, gaspilla des sommes énormes, et Guillaume était au plus mal avec son épouse, sœur du roi de Prusse, et avec son fils légitime. La camarilla fit écrire à Guillaume II des lettres anonymes pleines de menaces, et le résultat de cette misérable intrigue était l'incarcération en masse de quelques milliers de personnes des deux sexes. Aucun voyageur n'avait plus le courage de passer par Cassel, résidence du prince. A la fin, on découvrit que les lettres

avaient été écrites par un favori de la cour, le directeur de la police Manger.

Dans le petit duché de Brunsvick, des scandales semblables eurent lieu. La duchesse Caroline, épouse du roi d'Angleterre Georges IV, mena une vie de libertinage, et elle mourut après avoir été acquittée à Londres dans un procès d'adultère. Ce roi d'Angleterre, Georges IV, était le tuteur de Charles, duc de Brunsvick, petit-fils du duc Ferdinand, tombé dans la bataille de Iéna. Le pays de Brunsvick qui avait obtenu une constitution en 1820, était assez bien administré par le ministre d'état Schmidt-Phiseldeck. Mais le jeune duc, âgé de 19 ans, assouvit sa haine personnelle contre ce digne fonctionnaire et renversa la charte constitutionnelle. Charles était entouré de Bosse, jadis très-humble serviteur du despotisme napoléonien, de Frike, de Klindworth et de Bitter, tous fonctionnaires qui n'ont pas laissé un souvenir agréable aux citoyens de Brunsvick. C'est surtout le directeur des finances Bitter qui exécutait les mesures les plus arbitraires. La haute diète de Francfort fit la sourde oreille à toutes les doléances des représentants de Brunsvick.

En Bavière, le roi Maximilien Ier mourut en 1825. Le successeur de ce prince aimé de son peuple était Louis, ennemi mortel du napoléonisme, patriote allemand et libéral. Malheureusement son libéralisme ne fut que de courte durée, et son imagination poétique dégénéra bientôt en hallucination fantastique ; à preuve ses nombreuses poésies qui manifestent un sentiment maladif. Au commencement il fit beaucoup de bien ; il introduisit des économies administratives, et n'épargna rien pour embellir les grandes villes du royaume. Ayant transféré l'université de Landshout à Munich, il y fonda de nombreuses académies pour les sciences et les beaux-arts, il s'intéressa vivement en faveur de l'insurrec-

tion des Grecs contre les Turcs, et le premier parmi tous les princes allemands, il manifesta l'amour de la liberté. Louis de Bavière proposa au roi Guillaume de Wurtemberg une alliance commerciale, et devint ainsi l'auteur de l'unité allemande sous ce rapport. Avant lui la malheureuse Allemagne était tellement déchirée et divisée, que M. de Prat, un Français, avait parfaitement raison de dire : « Les Allemands ressemblent aux animaux d'une ménagerie qui, lorsque rapprochés les uns des autres, ne se regardent que travers leurs cages grillées. » En 1819, les négociants de Francfort-sur-le-Mein avaient déjà envoyé à la haute diète une pétition pour réaliser enfin la liberté commerciale sur le sol allemand, d'après l'article 19 du pacte de 1815. Dans cette pétition remarquable il se trouva la phrase suivante : « Toutes les nations de l'Europe, y compris les Espagnols et les Turcs, s'efforcent de renverser dans leurs pays réciproques les barrières commerciales, mais les Allemands sont ennemis des Allemands : nos rivières et nos routes sont également coupées par des octrois innombrables, etc. » La diète de Francfort, cela va sans dire, n'écouta point les plaintes des citoyens de Francfort. Elle regarda même d'un œil indifférent l'outrecuidance du roi des Pays-Bas, auquel la Sainte-Alliance en 1815 avait octroyé la couronne royale sous la condition de laisser libre le commerce allemand sur le Rhin *jusqu'à la mer*. Or, tous les documents diplomatiques de l'Europe étant rédigés en langue française, le roi néerlandais trouva bon d'interpréter l'expression française *jusqu'à la mer* par les mots suivants : « jusqu'à la rive de la mer, » par conséquent il se permit de rançonner durement les navigateurs allemands à l'embouchure du Rhin. Le roi Louis de Bavière ayant donné un bon exemple, la Prusse et le grand-duc de Hesse-Darmstadt l'imitèrent. Une autre association commerciale fut projetée par la Saxe, le Hanovre, la Hesse-

électorale. En 1828, le baron de Cotta proposa enfin à une assemblée de naturalistes allemands tenue annuellement à Berlin, le plan de réunir l'association commerciale de l'Allemagne méridionale à celle de l'Allemagne septentrionale. Voilà l'origine du *Zollverein*, c'est-à-dire l'association des douanes allemandes.

Louis de Bavière nourrissait cependant dans son cœur un ennemi caché, qui bientôt allait se développer et prendre des proportions formidables. Ce prince généreux, mais fantastique, était profondément adonné à ce que l'on appelle en Allemagne le romantisme. Sous ce mot on comprend l'ensemble des tendances et des idées qui voudraient ramener l'humanité européenne du XIXe siècle à celle du moyen âge, âge *romantique* par excellence. Le romantisme politique peut très-bien se manifester sous la forme catholique comme dans la personne de Louis *le Poëte*, roi de Bavière, et sous la forme protestante officielle comme dans la personne du roi actuel de Prusse, Frédéric-Guillaume IV *le Parleur*. Louis *le Poëte* commença déjà vers 1827 à restaurer quelques couvents et à donner asile, dans sa jeune université de Munich, à quelques professeurs du parti ultramontain et du mysticisme catholique. Le célèbre Joseph Gœrres, ancien jacobin et journaliste distingué du parti anti-napoléonien, brilla bientôt à Munich par son immense éloquence et par ses sophismes. Ce romantisme catholique était toujours le même sous les formes les plus différentes. Immédiatement après 1815, s'éleva un prophète, Adam Muller, paysan du Palatinat. Madame de Krudner, dans la haute société, joua son rôle fameux. A Bamberg, le jeune prince Alexandre de Hohenlohe s'efforça, sans toutefois y réussir, d'opérer des miracles, jusqu'à ce que la police intervînt. En Autriche, la cour impériale s'entoura des Jésuites, connus sous le nom des Ligoriens. Le comte Frédéric de Stolberg et

l'aristocrate suisse de Haller quittèrent le protestantisme et se firent catholiques; quant à Stolberg, il ne causa point de mal, mais de Haller publia un livre politique tellement envenimé, qu'on appelle avec raison son auteur le *De Maistre allemand*.

Cette aberration romantique, cette reculade du protestantisme au papisme, trouve son explication dans l'état désespéré, qui suivait le parjure des princes allemands après 1815. La nation, éveillée par ses grands efforts contre l'usurpateur corse, fut trompée d'une manière vraiment infernale par les dynasties et les diplomates; et précisément les esprits les plus fougueux et les plus poétiques, ne trouvant aucun terrain pour leur activité réelle, se replièrent sur eux-mêmes, et se perdirent dans les crépuscules du passé romantique et réactionnaire. Ce romantisme du moyen âge, romantisme réactionnaire au fond quoique très-riche en beautés, ne doit point être confondu avec le romantisme moderne ou révolutionna

Herder avait le premier appelé l'attention des Allemands sur la poésie nationale des peuples du moyen âge et de l'Orient; le grand Gœthe avait même composé des poésies allemandes dans ces genres. Toute cette espèce de poésie cultivée par les poëtes allemands les plus divers, fut appelée la poésie *romantique*, pour la distinguer de la poésie *classique* et de la poésie de la *société actuelle*. Les deux frères de Schlegel, Frédéric et Auguste Guillaume, ennemis de la poésie ordinaire de la société actuelle, aimaient également l'antiquité païenne et le moyen age chrétien ; ils espéraient, comme Lessing et comme Gœthe, pouvoir combiner le goût antique avec le goût romantique. Mais tous les autres poëtes de ce temps-là n'avaient de sympathie que soit pour le romantisme, soit pour l'antiquité. Ainsi Louis Tieck n'aimait point du tout les Grecs et les Romains; après

avoir étudié profondément la littérature du moyen âge tout entier, les maîtres chanteurs de l'Allemagne, l'Anglais Shakespeare et les Espagnols Calderon et Cervantes, etc., il a produit lui-même des poésies admirables, et on doit dire que l'Allemagne de nos jours n'a commencé que par les efforts de Tieck à comprendre les sublimes beautés de la littérature du moyen âge. D'autres poëtes romantiques, le baron de Hardenberg, connu sous le nom de Novalis, Henri de Kleist qui finit sa vie par le suicide, Achim de Arnim et Brentano ont composé en vers et en prose des contes populaires d'une beauté aussi touchante que mystique. Brentano et Arnim ont le mérite d'avoir recueilli les chansons du bas peuple allemand, dans lesquelles on rencontre une simplicité naïve unie à une profondeur inattendue. Le baron prussien Fouqué de la Mothe, descendant d'une famille calviniste expulsée de France, commença bientôt à outrer ce goût romantique du moyen âge, et les imitateurs de cet auteur ont fini par tomber dans le ridicule. Du reste on ne peut pas nier que tous ces romans écrits dans le goût du moyen âge n'aient contribué beaucoup à enflammer en 1813 et 1815 l'esprit belliqueux contre Napoléon. Un autre poëte de cette époque-là, qui finit sa jeune vie sous les murs de Hambourg, ville napoléonienne en Allemagne, défendue par le maréchal Davoust, était le brave Schulze (prononcez Schoultze). Le baron de Sonnenberg, qui finit sa vie dans l'aliénation mentale, a laissé au commencement de notre siècle un poëme religieux intitulé *la Fin du Monde*, qui est infiniment préférable à la célèbre *Messiade* de Klopstock.

Pour bien comprendre le développement littéraire tout entier de l'Allemagne, le lecteur sera obligé de jeter un regard en arrière jusqu'à Luther.

Martin Luther n'a pas le mérite d'avoir fait des découvertes scientifiques; ce qu'il proclamait, d'autres l'avaient

déjà dit par ci par là. Les grands Albigeois et Vaudois avaient subi le martyre; Jean Huss et Jérôme de Prague, les grands témoins du sang, avaient été brûlés vifs; toute la vaillante nation tchèque (bohème) avait lutté du glaive avec un enthousiasme excellent. Mais Martin Luther était l'*homme du peuple allemand*, c'est-à-dire il a le premier porté la lumière en public, et éclairé même les dernières cabanes. Cette lumière, avant lui, n'avait guère osé luire qu'entre les quatre murs du savant. Ce chef réformateur possédait au plus haut degré l'éloquence populaire qui, comme une fontaine, monte du fond de l'âme, et devenue un puissant fleuve avec des cascades, force tout le monde de lui céder. Luther avait, en outre, la singulière force de trouver à chaque instant le mot vrai et clair, le mot que tant d'autres personnes avaient cherché en vain.

La réforme de l'Église, le protestantisme allemand du XVIe siècle, n'a pas, à son début, produit une littérature classique; il ne l'a produite qu'au dix-huitième. Dans le seizième, les querelles et les sophismes des théologiens épuisaient l'énergie intellectuelle des Allemands, tellement que la littérature nationale devenait pauvre et ennuyeuse, dépourvue d'esprit et de goût.

A la fin du siècle de la réforme de l'Église, l'Allemagne rentrait en paix, comme un malade, après d'énormes pertes de sang et après d'énormes commotions nerveuses, tombe peu à peu en assoupissement. Ce qui cachait en quelque sorte cette faiblesse maladive, c'étaient les nombreuses sectes dans lesquelles l'Église protestante se multipliait sans cesse et nécessairement, puisque le Protestantisme c'est le *Progressisme*, le mouvement perpétuel, vis-à-vis du Catholicisme qui est le *stabilisme*, le repos perpétuel. Mais l'enthousiasme sectaire allait enfin disparaître, il n'en restait debout que les anciens mots d'ordre des sectes, mots

vains et vides, tandis que l'esprit protestant de la littérature s'évaporait avec l'enthousiasme sectaire.

En même temps, le jésuitisme commença à mettre son éteignoir sur les têtes de l'Allemagne catholique. Soyons justes pourtant ; ce n'est pas la réforme ecclésiastique qui en était la cause, c'est la réaction qui s'oppose partout et toujours aux progrès réformateurs, et quelquefois avec succès. La réaction, que veut-elle sinon enchaîner le libre examen et la critique sincère ? sinon assujettir l'intelligence vivante à la lettre morte ?

Il ne restait bientôt au peuple allemand protestant, de tout ce que la grande réforme luthérienne lui avait garanti, que la traduction allemande de la bible, et que le livre des cantiques protestants, également en allemand. Cela lui suffisait pour le moment, et l'esprit religieux pénétrait de plus en plus par la méditation nécessaire dans l'âme allemande, tandis que les doctrines et les sophismes de la théologie supérieure devenaient la propriété exclusive et morte d'une poignée de doctes prêtres et de professeurs ecclésiastiques, qui s'intitulaient Docteurs de la Réforme.

L'affreuse guerre de Trente Ans dévasta le reste du bien-être national ; elle avait été soufflée aussi par des Allemands qui, abrutis par le jésuitisme, n'avaient plus de cœur pour la patrie réelle et pour la société humaine, mais d'autant plus pour Rome papale, cette patrie fantastique, et pour la société de Jésus, cette société humaine en caricature. Les puissantes villes commerciales de l'Allemagne, surtout ses villes maritimes, appelées la ligue de la Hanse, succombaient à la concurrence des Hollandais et des Anglais ; elles n'étaient pas soutenues par l'empire allemand, et l'Allemagne qui s'étendait tout le long d'un littoral sur deux mers, fut enfin séparée de la mer par l'impuissance forcée de ses ports et de ses villes maritimes. Cette époque, où la décadence devenait

telle que même l'idiome et les mœurs, ces deux derniers sanctuaires de la nation, avaient à subir l'influence étrangère, ne put produire, en allemand, que des cantiques mélancoliques d'église, et certes elle en a produit tant, que l'observateur doit frissonner à leur seule énumération, puisqu'elle lui montre le degré que le désespoir national d'alors avait atteint en Allemagne; désespoir morne et froid, véritable fatigue morale et intellectuelle, qui menait directement au dégoût suprême de l'existence. D'après l'exemple du pieux roi d'Espagne Philippe, *le Buveur de sang*, la bureaucratie et les monopoles s'intronisaient partout sur le continent européen : les gouvernements arrachaient aux citoyens toute participation aux affaires communes; les savants, les érudits redevenaient presque ce qu'ils avaient été dans l'Égypte païenne, une caste aussi jalouse que celle des nobles. Certes, au moyen âge le bas peuple avait eu à souffrir de la cruauté non réfléchie des seigneurs ecclésiastiques et mondains; mais depuis la Réforme, ces seigneurs-là s'efforcèrent d'y ajouter, en continuant la cruauté avec des justifications érudites.

Plus que tout cela, contribua à la décadence intérieure de l'Allemagne, sa misérable position politique. Les peuples protestants anglais et hollandais étaient mille fois plus heureux sous ce rapport : ils avaient les yeux ouverts sur l'océan, ils couraient le conquérir, tandis qu'ils jouissaient chez eux toujours de leurs anciennes libertés municipales, auxquelles la bureaucratie n'osait toucher. La Suède et le Danemark, pays protestants, n'avaient pas non plus perdu dans cette guerre de Trente-Ans, qui ne s'était pas faite à leurs dépens. L'Allemagne, distribuée en propriété héréditaire à une foule fabuleuse de princes souverains supérieurs, moyens et inférieurs, n'avait pas même l'avantage d'être gouvernée unitairement comme la France, qui elle aussi venait de

perdre bien des anciennes franchises du moyen âge, mais qui les voyait remplacées au moins par un gouvernement centralisateur et universel. L'Allemagne perdait jusqu'alors l'ombre de sa poésie nationale, puisque la nationalité allemande, au dehors comme au dedans, était éteinte. Alors un spectacle dégoûtant s'offrait : on tombait dans l'hypocrisie, on s'efforçait à simuler la poésie.

Dans les cercles de la haute classe aristocratique et érudite on s'amusait à bâcler des rimes guindées, qu'on osait appeler *des produits du Parnasse*. L'étiquette la plus méprisable et l'affectation la plus détestable qui aient jamais existé en Europe, et qui ne trouvent de pendant que chez les caricatures déshumanisées en Asie, qu'on appelle les Japonais et les Chinois, dominaient désormais la société allemande d'en haut, tandis que son bas-fonds croupissait dans la fange et dans la misère tant matérielles que morales. Pendant un siècle entier, depuis la paix de Vestphalie qui mit fin à la Guerre de Trente Ans, en 1648, jusqu'en 1740, avénement sur le trône du roi Frédéric-le-Grand de Prusse, les êtres qu'on appelait alors poëtes allemands, n'ont jamais eu le courage ni la force d'exprimer un sentiment personnel, une sensation de leur propre cœur. Les poëmes de mariage, de baptême, de funérailles, de couronnement, etc., étaient fixés d'avance par d'immuables règles. Tandis que le bas peuple allemand savait encore produire des poésies simples, naïves, mais vraies et remplies de sève, les savants allemands s'occupaient, dans leur coupable orgueil, de s'adonner, loin de leur peuple, aux études de la versification latine. Quand la poésie *populaire* allemande fut définitivement morte et enterrée, cette pitoyable poésie *érudite* latine daigna se transformer en une poésie érudite allemande. Oui, elle était pitoyable ; car c'est elle qui, gonflée d'une éloquence fausse et sans goût, a fini par infecter toutes les littératures occiden-

tales, l'italienne, la française, la hollandaise, etc. Les Allemands d'alors, dans leur banqueroute générale d'esprit et de poésie, imaginaient d'imiter ou plutôt de copier les littératures étrangères; et il faut avouer qu'ils s'y prenaient comme de vils esclaves. Les louanges serviles adressées par eux aux poëtes étrangers, marchaient à pas égal avec l'imitation stupide des mœurs étrangères, des modes étrangères, et de la conversation étrangère. Certes, on n'a pas besoin d'être un des *germanomanes*, qui ne méprisent toute influence étrangère sur l'Allemagne que parce qu'elle est étrangère, et qui n'adorent les choses indigènes que parce qu'elles sont germaniques; mais il y a deux sortes d'imitations, une qui est intelligente, qui prend les modèles étrangers pour y rechercher ce qui est convenable à la nature, et pour en rejeter ce qui est faux; l'autre qui est niaise, qui ne sait que singer l'étranger.

L'Allemagne dans ces classes supérieures ne devenait que le pauvre singe de la France, au lieu de devenir son observateur, son critique, son imitateur zélé, mais en même temps éclairé. Les dynasties allemandes presque innombrables qui exploitaient l'Allemagne, et les aristocrates allemands, plus nombreux que ceux de la France d'alors, se défaisaient par principe de leur vieille nationalité allemande, sans pouvoir la remplacer par une autre meilleure.

Pendant un siècle, nous le répétons, l'Allemagne était dépourvue de poésie. Or, la poésie, c'est la fleur de l'arbre, sans fleur point de fruits, sans fruits point de graines, donc l'arbre allemand était devenu parfaitement stérile pendant un si grand laps de temps. Plus d'intelligence, plus d'âme, plus d'imagination, plus de sentiments, plus de cœur; rien, absolument rien en vérité, mais d'autant plus en simulacre et par affectation. Et ce qui était honteux par dessus le marché, c'étaient les louanges entièrement dépourvues de bon sens que s'adressaient mutuellement ces poétereaux allemands; il ré-

gnait, comme le *nec plus ultrà* du bon ton, une tolérance sans bornes pour les productions les plus mauvaises.

Soyons toutefois justes : Opitz, Flemming, Gerhard, Gryphius, Lohenstein, essayaient au moins de rendre pure la langue allemande, qui se trouvait depuis les longues guerres religieuses avec l'Europe entière exposée à des souillures constamment répétées. L'âme du moyen âge était éteinte, par conséquent aussi la poésie; or, comme il n'y avait pas encore une nouvelle époque historique pour l'Allemagne, qui pouvait lui offrir des souvenirs populaires, et s'adresser à un juste orgueil national, cette pauvre nation restait nécessairement sans poésie jusqu'à l'arrivée de l'époque de Frédéric-le-Grand ; mais pour la forme allemande, elle n'en restait pas moins bien boursoufflée et allégorique.

La littérature de Louis XIV réagissait heureusement contre le goût détestable, qui était le signe caractéristique de l'ancienne littérature française, et cette influence commençait vers 1700 à se faire sentir en Allemagne. La cour du roi de Prusse et celle du prince souverain de Saxe adoptaient les premiers cette innovation favorable; mais il a fallu encore attendre bien des dizaines d'années avant que toute la poésie allemande se soit pénétrée du nouveau principe. Elle pataugea longtemps encore sous le patronage du bon et ennuyeux Gottsched, dans une détestable prose rimée. Enfin, vers 1740, l'état des choses changea comme par enchantement.

A Hambourg, république oligarchique à l'extrémité de l'Allemagne septentrionale, et en Suisse, république oligarchique à l'extrémité de l'Allemagne méridionale, se réveillèrent alors des talents poétiques. Hambourg avait plus de libéralisme que la Suisse ; il était en contact perpétuel, par son commerce immense, avec les puissances d'outre-mer ; il ne souffrait pas dans ses murs la poésie servile des *têtes couronnées par la grâce de Dieu ;* il attirait dans le cercle

de la misérable littérature allemande la puissante poésie des Anglais. A la Suisse la vieille liberté républicaine avait été volée sournoisement par l'aristocratie et par l'église, soit protestante, soit catholique. Mais le clergé et l'aristocratie, tout en haïssant le peuple, n'avaient pu renverser les Alpes, ces montagnes rayonnantes d'une éternelle et sainte poésie naturelle, d'une poésie qui se rit des dogmes de toutes les religions révélées ou non révélées à la fois : les pieux et les dévots savent cela, et ils n'aiment guère la belle et majestueuse nature, dont ils cherchent à neutraliser ou du moins à rabattre l'influence anti-religieuse, en s'écriant sans cesse : « Cela n'est pas mal ; mais bien plus beau, bien plus grand « doit être Dieu qui l'a créé ! » Eh bien, cette nature anti-divine et purement grandiose était assez puissante pour détruire la léthargie d'une âme dépoétisée. Ainsi, le célèbre physiologiste et médecin Haller, patricien dévot et orgueilleux, et Drollinger ne pouvaient pas se défendre de chanter les Alpes de leur patrie ; ils le faisaient souvent d'un ton piteusement religieux, indigne de la vaste et noble nature ; mais enfin, ils avaient une bonne intention poétique, et la religiosité n'y était heureusement que pour peu de chose.

Ces poëtes, peintres de la nature qui est toujours rebelle à toute religion, jetaient ainsi le germe de l'enthousiasme naturel, non religieux, dans les âmes des Allemands. En Suisse encore, Bodmer et Breitinger organisaient une activité littéraire très-vaste et si bien appropriée aux besoins du temps, si bien dirigée, que depuis 1740 elle s'était déjà répandue dans toutes les contrées de l'Allemagne. Le professeur Gottsched à Leipzig, vieux pédant, malgré tout ce qu'il avait de bon, qui s'était arrogé une sorte de dictature littéraire, ne pouvait plus résister victorieusement à la jeune génération; il fut détrôné.

En Suisse, les jeunes poëtes allemands Klopstock et Wie-

land, trouvèrent un encouragement antérieur à la sympathie que leur donna plus tard l'Allemagne. En même temps le jeune Frédéric-le-Grand avait mis sur sa tête la couronne de Prusse, et aussitôt le mouvement littéraire éclata; il se forma dans les centres de Berlin, Halle, Halberstadt, d'où il se répandait comme la brise vivifiante du printemps sur un sol demi-mort sous les rigueurs de l'hiver.

Aussi arriva-t-il que l'église régnante d'Allemagne septentrionale, l'Église protestante, fut alors attaquée dans son sein même par des protestants qui ne trouvaient plus assez d'édification dans les leçons et les sermons des théologiens officiels. Le pédantisme dogmatique était devenu tel dans cette institution, que personne de ceux qui avaient un cœur chrétiennement chaleureux et aimant, ne pouvait plus s'en contenter. L'ancienne histoire des pharisiens juifs et des pharisiens papistes s'y répétait encore une fois sous la forme des pharisiens luthériens : jadis généreuse et fougueuse, l'Église protestante s'était pétrifiée comme celles de Jérusalem et de Rome, et le schisme inévitable naquit dans le protestantisme d'alors. Spéner devint le fondateur du piétisme allemand : il réclamait la part du cœur et de l'amour du prochain vis-à-vis du mécanisme officiel. Le piétisme dégénéra plus tard, mais non sans avoir gagné au progrès bien des esprits distingués.

Le professeur universitaire Thomasius, allié des piétistes, soutenait une lutte victorieuse contre les usages vieillis. Il recommanda l'emploi de l'idiome allemand, au lieu du latin dans les travaux scientifiques et dans les cours des universités. Exilé de l'université saxonne de Leipzig, il se rendit en Prusse à Halle, dont l'université nouvellement fondée se piquait fort de servir d'asile à une nouvelle science. A Halle ce raisonneur toujours simple et clair, ce professeur du gros bon sens, a fait de vrais prodiges par la guerre contre les abus

de toute sorte, et cela avec un zèle courageux comme on n'en avait plus vu aux professeurs universitaires allemands, depuis la décadence de Vittenberg, la grande université de la réforme luthérienne. Thomasius a fait beaucoup pour appeler sur les sciences, popularisées par lui, l'attention des classes bourgeoise et populaire. Il a lutté comme un héros, par exemple contre la juridiction des sorciers, contre l'application de la torture, etc., etc. Le grand Leibnitz a contribué de même beaucoup à dépouiller les sciences de leurs affreuses formes scolastiques ; mais son influence sur le peuple n'a été qu'une influence fort indirecte et tardive. Wolff, son disciple, écrivit la première philosophie en langue allemande, et c'est de cette entreprise philosophique presque aussi hardie que la première version luthérienne de la Bible en langue allemande, que date le vif intérêt que toutes les classes de la nation allemande ont porté à la religion et à la philosophie. La prose allemande s'émancipa d'un bond, pour ainsi dire, par cette philosophie de Wolff, et, chose remarquable, elle alla tout d'abord s'occuper des beaux-arts et des belles lettres, qu'elle soumettait à une série de critiques. Quels sont, se demanda-t-elle, les règles et les maximes fondamentales de la poésie et de l'art en général ? C'est ainsi que la poésie allemande s'est habituée à marcher toujours à côté de la philosophie allemande ; chaque nouveau système philosophique s'est allié à un nouveau genre de poésie.

En 1746, deux jeunes étudiants de l'université saxonne de Leipzig commençaient à préparer chacun son immortelle gloire : Klopstock s'occupait de son poëme *la Messiade*, Lessing de recherches sur le drame et sur la comédie. Bientôt Klopstock devint le plus grand poëte, Lessing le plus grand critique de l'Allemagne septentrionale. Klopstock embrassa la poésie lyrique dans sa Messiade et dans ses Odes, et rendit par là à la muse allemande le monde des senti-

ments et de l'âme ; Lessing étudia le premier à fond le drame, et découvrit les éternelles règles des beaux-arts. Le jeune Wieland, de l'Allemagne méridionale, s'adonna avec un zèle et une habileté infatigables à faire connaître à ses compatriotes les productions littéraires de l'Europe entière, en les popularisant dans un style vulgaire et clair. On se mit à étudier Shakespeare, et on y réussit mieux qu'en France et en Angleterre.

Le célèbre Herder, théologien protestant dans l'Allemagne du nord, se lança dans cette nouvelle carrière de la poésie lyrique, du drame régénéré, et de la critique historique, ou ce qui revient à peu près au même, de la philosophie de l'histoire. Herder, connaisseur profond des langues orientales, traduisit plusieurs morceaux de la bible bien mieux que ne l'avait pu faire Luther, qui ne disposait pas encore d'une science orientaliste très-élaborée. Herder, bien que théologien protestant, se mettait courageusement en opposition avec le vieux protestantisme dogmatique ou officiel, qui, comme le jésuitisme, son cousin germain, se plaît à répandre l'intolérance religieuse, l'obéissance passive, l'adoration servile de l'autorité, l'hébétement des intelligences, le rétrécissement des âmes, l'orgueil fanatique des classes supérieures envers les classes inférieures, et le faux point d'honneur qui conduit, par l'exemple, aux guerres internationales.

Ainsi, Herder était comme un prophète précurseur des grandes idées de régénération politique et sociale, qui allaient bientôt apparaître. Et en effet, au milieu de la profonde paix en Europe, qui suivait la guerre de Sept-Ans, de 1763 jusqu'à 1789, il était permis à un simple observateur littéraire de pressentir un avenir extraordinaire, dont les hommes politiques et les bureaucrates ne se doutaient pas. L'Europe demandait peu à peu des réformes, quelques princes souverains mêmes en donnaient par ci par là. Ainsi, il com-

mença à se former en Allemagne, bien longtemps avant 1789, une littérature, qu'on peut désigner sous le nom de littérature *des malcontents ;* c'est elle qui porte le vrai signe caractéristique de l'époque révolutionnaire. Deux ouvrages parurent alors, qui exerçaient et exercent encore aujourd'hui une influence incalculable sur l'Allemagne : c'est le roman philosophique et sentimental de *Werther*, par Gœthe, et la tragédie *le docteur Faust*, par le même. On a beau dire que ce ne sont que deux copies du *Hamlet* de Shakespeare ; c'est faux. Le sombre prince danois, Hamlet le douteur, le savant sophiste, le rêveur, qui méprise la mort et qui déteste la vie, est une production grandiose et parfaitement appropriée aux nationalités scandinave et allemande du nord; jamais l'Europe méridionale ne serait capable d'imaginer un type pareil, et le grand Anglais, le plus grand de tous les auteurs dramatiques depuis la création du genre humain, Shakespeare a acquis un éternel honneur en composant, lui le premier, le caractère de Hamlet. Mais la seconde moitié du XVIIIe siècle était plus avancée en expérience, en profondeur, en science que le XVIe ; *Hamlet* n'a pu être suffisamment compris avant *Werther* et avant *Faust*.

Hamlet s'aperçoit des infamies sociales, il va même plus loin : il trouve (chose extrêmement facile du reste) que la nature entière du globe terrestre est assez mal organisée, et qu'elle devait l'être mille fois mieux, s'il y avait en effet un architecte divin de l'univers. Hamlet, ce puissant rêveur est tout à fait impuissant, quand il s'agit de mettre la main à l'œuvre pour réorganiser la société. Le jeune Werther de Gœthe est plus doux, plus sensible, plus sentimental encore : il a l'âme généreuse et tendre, et quand le monde qui l'entoure lui a refusé de réaliser ses belles idées, il se suicide, ne pouvant pas *dompter* ce monde récalcitrant, et ne voulant pas se *courber* devantlu i.

On a tort de dire que l'exemple de Werther fut *suivi* par beaucoup de jeunes gens ; ce roman n'avait fait qu'ouvrir les yeux à ceux qui couvaient une inquiétude impétueuse et vague dans l'abîme d'une âme sublime et délicate. Les suicides de cette sorte devenaient en effet très-fréquents ; le roman de Gœthe avait touché de près la question de l'époque. Mais si ce roman s'adresse aux gens tendres et timides, le docteur Faust du même auteur parle plutôt aux hommes d'une intelligence forte et d'un cœur courageux, aux penseurs intrépides, qui n'ont qu'un seul défaut ; celui de manquer de patience dans leurs études et de vouloir arriver à connaître tout et à réaliser d'un bond les conceptions de leur tête, qui ne se réaliseront, en partie, que dans le cours des siècles, de génération en génération. Il y a du vrai dans cet enthousiasme sublime, qui pousse l'homme à sonder la nature, l'âme, l'histoire ; mais il y a là aussi du faux, c'est de se rebuter du travail dur et long de l'intelligence méditative et expérimentative, et de vouloir forcer ce qui paraît être la serrure de la porte mystérieuse, tandis que, à vrai dire, cette porte n'existe que par une illusion d'optique. Certes tant qu'on maintient le Dieu créateur tout-puissant, tout savant et tout bénin, on a raison d'être en colère contre lui, en voyant tant d'impuissance, tant d'ignorance, tant de crimes et de malheurs naturels ou artificiels.

Les poëtes Schoubart de Vurtemberg et Burger de Brunsvic lançaient des odes à la liberté. Une dizaine d'années avant le commencement de la révolution française, il y avait déjà en Allemagne beaucoup d'exaltation et de mécontentement. Le grand Schiller, de l'Allemagne méridionale, se fortifiait dans cette préparation littéraire, à laquelle on a donné le nom reçu d'*époque orageuse*, et après l'avoir traversée, il se lançait avec succès dans l'étude de la jeune philosophie de Kant, dont l'énergie révolutionnaire l'a poussé puissamment vers les aspi-

rations démocratiques en politique. C'est de là que ses écrits, soit poétiques, soit historiques, si dangereux aux despotes et aux prêtres ont pris naissance; seulement, il n'y faut pas apporter la mesure démocratique d'aujourd'hui. Dans Schiller, les idées de l'émancipation en matière de religion, de législation et d'administration ne sont encore, pour ainsi dire, qu'à l'état flottant et nuageux; il y manque le détail; les généralités prévalent. C'est un idéaliste noble, vertueux, fougueux. Herder n'était pas orageux, son âme était comme un ciel d'azur qui embrassait la création terrestre toute entière; les bégaiements des nations antiques, au berceau de l'Orient, qu'on est convenu de nommer les religions primitives, de même que le christianisme et le mahométisme n'étaient, aux yeux d'Herder, que des essais, des expériences, des transports qu'il faut savoir comprendre du point de vue psychologique et physiologique, et qui disparaîtront à leur tour pour céder la place à d'autres.

Gœthe de Francfort, qui avait une aversion immense pour toute sorte d'idéalisme métaphysique, proclamait la toute-puissance de la réalité, mais de la réalité embellie par les beau-xarts et par l'ordre. Marchant d'après l'exemple de deux immenses génies de l'Allemagne septentrionale, du grand philosophe-artiste Winkelmann, et du critique des beaux-arts Lessing, Gœthe devenait celui qui a réussi à enthousiasmer le plus ses compatriotes pour l'art du beau et pour l'étude du beau. Gœthe, fils d'un patricien de l'ancienne capitale de l'empire, située au milieu de l'Allemagne sous un doux climat, sur un sol merveilleusement fertile et doué de beaux sites; Gœthe, le riche premier ministre, toujours modéré dans ses passions, toujours mesuré dans ses allures, représente parfaitement le *juste-milieu*. Schiller, au contraire, tout ami et philosophe du beau qu'il était, n'a jamais pu arriver à la tranquillité sévère et un peu égoïste de

Gœthe. Schiller avait lutté contre la misère, et il mourut jeune d'un mal douloureux; Gœthe fut toujours bercé par le bonheur et il mourut vieux, sans douleur physique ni morale. Ce qui fait honneur à ces deux princes des poëtes allemands, c'est l'absence totale de jalousie réciproque, et la hardiesse éclairée dont ils font preuve dans mille écrits en prose et en vers, quand ils relèvent contre le mauvais côté du christianisme le bon côté du paganisme; digne et écrasante réponse à l'adresse de nos ennemis perpétuels qui ne voient dans le christianisme que le bien, et qui ne trouvent au paganisme que le mal.

Gœthe a laissé à l'humanité le grandiose poëme dramatique intitulé : le *Faust* (prononcez Faoust). J'ai déjà dit que le docteur Faust, également érudit et savant dans les quatre facultés universitaires, puis devenu allié du prince de l'enfer, parce qu'il n'a pu obtenir la plus haute science qu'il cherchait, du roi du ciel, est probablement imité d'un type historique, qui était le célèbre philosophe de Nettesheim, au temps de Luther. La fable populaire du Faust, telle qu'elle a été modifiée par Gœthe, représente parfaitement bien l'esprit et le caractère de l'Allemagne révolutionnaire. Espérons, toutefois, que les tendances révolutionnaires de cette nation si maltraitée par ses ennemis et par ses amis, seront couronnées d'un meilleur succès dans la deuxième moitié de notre siècle, que celle de Faust dans le deuxième volume. L'impression faite sur l'Allemagne par la première partie du Faust, publiée en 1790, fut incroyable; l'Allemagne s'était, pour ainsi dire, regardée pour la première fois dans le miroir miraculeux que son grand poëte lui avait mis sous les yeux. La deuxième partie du Faust a le tort de vouloir être une conclusion ; le docteur Faust, au contraire, *doit* nécessairement rester une œuvre inachevée.

L'autre ouvrage de Gœthe, intitulé : *les Souffrances du*

jeune Werther, publié longtemps avant 1789, avait exercé une énorme influence sur le public allemand, en lui représentant le tableau touchant d'un jeune homme vertueux, tendre et doué d'une sensibilité extraordinaire. C'était précisément alors l'époque qu'on appelait celle *des belles âmes*, dont l'Anglais Sterne, dans son *Voyage sentimental*, avait déjà donné l'exemple.

En résumé, Schiller et Gœthe ont puissamment régénéré l'esprit poétique et le cœur de leurs compatriotes; ils leur ont ouvert les sens pour le beau de la nature et de l'art, en cultivant le champ labouré par le grand Winkelmann et le grand Lessing. Il va sans dire que le christianisme officiel n'existait plus pour Schiller et Gœthe; quant à ce dernier, il a dit : « Il y a quatre choses au monde que je déteste égale-« ment : le tabac, le son des cloches d'église, les punaises et « le christianisme. » En revanche, il avait beaucoup de sympathie pour le côté poétique du judaïsme, de l'islamisme et du paganisme grec. Malheureusement le patricien Volfgang de Gœthe, premier ministre du grand-duc de Veimar, était profondément aristocrate, et il a toujours cru que sa vie était suffisamment employée à étudier les sciences naturelles et les beaux-arts, sans se donner la moindre peine de pénétrer dans le développement politique des nations. Gœthe était moralement inférieur à Lessing.

Lessing a fondé en Allemagne la critique saine et vigoureuse; doué d'une intelligence admirable et d'un cœur généreux, il a vaillamment préparé l'avenir. Sans mépriser la beauté du théâtre français, il a le premier réprimé les imitations outrées des modèles français, et c'est de Lessing que date le théâtre allemand. En même temps il a combattu l'orthodoxie chrétienne. Dans sa célèbre pièce de théâtre *Nathan*, il prêche la tolérance et la vertu.

A côté du romantisme réactionnaire dont nous avons parlé

plus haut, il existait un romantisme éclairé et progressiste auquel on a aussi donné le nom de *humorisme*, parce que ses écrivains avaient quelque ressemblance avec l'école humoriste des Anglais. Il faut nommer surtout parmi eux l'aimable Jean Paul Richter et le terrible E.-T. Hoffmann. L'un est complétement le contraire de l'autre; Hoffmann et Richter ont cela de commun qu'ils reconnaissent profondément les faiblesses de l'individu et de l'époque; Hoffmann et Richter détestent également les crimes et les vices. Mais Richter, esprit doux, tendre et philanthropique, prêche partout et toujours la réconciliation, tandis que Hoffmann, esprit infiniment riche et vigoureux, également bon musicien, poëte, écrivain et comédien, se trouve bientôt précipité dans la misanthropie la plus noire. Richter et Hoffmann sont également psychologistes, c'est-à-dire, comme les *humoristes* anglais, ils s'efforcent d'étudier l'âme humaine jusque dans ses profondeurs; mais leur résultat est différent. Richter arrive toujours à Dieu, Hoffmann rencontre partout le Démon; Richter, les yeux remplis de larmes d'une tendre douleur, se console aisément aux sons d'une belle musique, à l'aspect de la belle nature et à la méditation d'une idée généreuse et grandiose; Hoffmann, l'œil sec ou rempli de larmes de rage, un rire moqueur sur les lèvres, s'élance avec désespoir dans les sentiments fiévreux et outrés, qui font vibrer le cœur et tressaillir l'âme; sa musique à lui est une musique qui ébranle le système nerveux tout entier, au point même d'en déchirer quelques cordes. On a eu tort de séparer ces deux humoristes romantiques, ils s'appartiennent l'un à l'autre, ils se complètent mutuellement comme Rousseau et Voltaire, comme Schiller et Gœthe, etc. Pour s'en convaincre on n'a, par exemple, qu'à lire le roman de Richter intitulé. *la Vallée de Campan*, et, à côté de lui, le conte fantastique de Hoffmann, *le Violon de Crémone*. Quant à la politique, on

en découvre à peine quelques traces dans Jean Paul Richter, et encore son progressisme est bien faible ; Hoffmann est tout à fait étranger à la politique. Quant au style, leur différence est immense, celui de Jean-Paul est insupportablement diffus et confus, tandis que celui de Hoffmann est un modèle de précision et de netteté. Richter était un enfant de l'Allemagne centrale du nord de la Bavière (de la Franconie), et Hoffmann naquit en Prusse orientale, dans l'Allemagne du Nord, à Kœnigsberg, patrie du grand philosophe Emmanuel Kant et de deux auteurs humoristes allemands distingués, Hippel et Hamann, et de Werner, écrivain romantique et plus tard néo-catholique. Hoffmann, Werner, Hippel et Hamann, sont du commencement de ce siècle, et ont tous un lien commun : le côté fantastique, bizarre et mystique.

Le développement grandiose de la philosophie allemande, dont nous n'avons pas encore parlé explicitement, sera discuté dans le tableau suivant.

Nous sommes maintenant arrivés à la révolution de 1830.

Pour compléter le triste spectacle de la Restauration en Allemagne, nous dirons ici un mot sur un événement affreux qui eut lieu dans le royaume de Bavière, la séquestration souterraine du jeune Caspar Hauser (prononcez *Ha-ouser*).

Le 26 mai 1828, on rencontra dans la ville bavaroise de Nuremberg un jeune paysan qui était incapable de se tenir debout et de marcher droit. Un bourgeois l'accosta et l'étranger lui montra une lettre, adressée à un officier supérieur de cavalerie en garnison à Nuremberg; conduit chez cet officier, il dit qu'il désire être cavalier. Le jeune homme ne parle que patois, et répète toujours les mêmes phrases, qu'il avait évidemment apprises par cœur. Enfin, on le met en prison, et le médecin de la police se voit bientôt obligé de déclarer que le prisonnier semble être attaqué d'aliénation mentale. Dans

la lettre qu'il avait donnée à l'officier supérieur de cavalerie, on trouve des phrases extrêmement singulières, toutes écrites en patois. L'intention de cette lettre était, à coup sûr, de tromper le lecteur. Le jeune homme désigné dans cette lettre sous le nom de Caspar Hauser était âgé de seize ans, d'une stature robuste et bien proportionnée. Ses pieds étaient aussi blancs et aussi délicats que ses mains, ses mouvements étaient ceux d'un petit enfant; quand il riait ou pleurait, on aurait dit un garçon de cinq à six ans. La seule nourriture à laquelle il était habitué était du pain et de l'eau, et il vomissait chaque fois qu'on lui donnait, à Nuremberg, d'autres aliments. Il montra l'ignorance la plus complète pour les objets extérieurs. Après beaucoup d'efforts on apprit de lui qu'il avait été élevé, depuis sa naissance, dans un cachot sous terre, presque obscur, cachot tellement étroit, qu'il avait été forcé de s'y tenir courbé. Son seul jeu avait été avec de petits chevaux en bois. Pendant son sommeil quelqu'un lui avait apporté du pain et de l'eau. Peu de temps avant de le renvoyer de son cachot, quelqu'un était venu pour lui apprendre à écrire les mots *Caspar Hauser*. Enfin, le gardien l'avait porté sur ses épaules en montant, soit un escalier, soit une colline; mais toujours avec la défense expresse de lui regarder le visage. Les opinions les plus contraires se firent alors jour sur la personnalité de ce jeune malheureux. Du reste, ceux qui osaient regarder cette pauvre victime comme un imposteur, se voyaient bientôt obligés de changer d'idée. Le professeur Daumer, philosophe distingué et ennemi juré de toute religion révélée, s'occupa de son éducation. Ce professeur, connu pour sa vertu et sa perspicacité, essaya, avec le grand jurisconsulte allemand, Anselme de Feuerbach (père du célèbre philosophe Louis de Feuerbach), de pénétrer ce mystère effroyable. Plusieurs attentats à la vie de Caspar Hauser eurent lieu. A la fin, Stanhope, un lord anglais, pro-

mit de se dévouer entièrement à ce jeune homme intéressant; mais en 1833, Caspar Hauser mourut d'un coup de poignard. On ne sait rien du tout officiellement, mais on sait beaucoup sous-main; on sait que Caspar Hauser était un prince de la maison ducale de Bade, né en 1812, et mis dans un cachot souterrain, parce que son existence était gênante pour certains personnages. Le grand jurisconsulte Feuerbach était sur le point de publier le résultat de ses recherches infatigables, quand il mourut, lui aussi, d'une mort très-singulière, et qui a confirmé les soupçons du public.

TRENTIÈME TABLEAU.

L'Allemagne et la Révolution de Juillet.

Le renversement du trône des Bourbons, *qui n'ont rien appris ni désappris*, eut pour résultat en Allemagne, une foule de commotions locales, par lesquelles l'esprit allemand recommença enfin à se tourner vers la politique, et à sortir peu à peu de cette absorption littéraire, où les gouvernements allemands l'avaient retenu depuis 1820. Mais le véritable réveil de l'Allemagne politique ne date que d'une époque beaucoup plus récente, de 1840.

Le duc Charles de Brunsvick fut expulsé par les citoyens de sa capitale et par son frère Guillaume, le 7 septembre 1830. Dans le royaume de Saxe, le vieux roi Antoine, entièrement entre les mains des jésuites et de la camarilla, fut forcé par la bourgeoisie de Leipzig et de Dresde de faire des concessions. Dans la Hesse Électorale dont le prince, ce fou réactionnaire et cruel, ne rougissait pas de vivre publiquement en bigamie, comme ce fameux landgrave de Hesse, Philippe, au temps de Martin Luther, la bourgeoisie obtint, le sabre à la main, des

concessions libérales. Mais son successeur Guillaume répéta les mêmes scènes scandaleuses, héréditaires depuis un siècle dans la dynastie de ce malheureux pays. Dans le grand-duché de Hesse Darmstadt, dont chaque habitant payait annuellement l'énorme impôt de quinze francs, les députés avaient déjà refusé avant la révolution de juillet, d'acquitter les quatre millions de francs de dettes, que le grand-duc Louis II avait contractées pour son propre compte. Les paysans écrasés par les taxes s'insurgèrent. Dans le royaume de Hanovre, une révolution éclata à Osterode, sous la direction du docteur König, et à Gottingue, sous celle du docteur Rauschenplat, au mois de janvier 1831. Le docteur König fut emprisonné, le docteur Plathe, auteur d'une histoire remarquable sur la Chine, fut retenu en prison jusqu'en 1836, et puis condamné à quinze ans de détention. Mais pour le moment, le gouvernement fit des concessions.

L'insurrection héroïque des gentilshommes polonais fut comprimée, et les réfugiés se répandirent dans une grande partie de l'Allemagne. La presse allemande était vigoureusement dirigée par les docteurs Wirth et Siebenpfeifer, en Bavière rhénane, organes de la république allemande et vivement en opposition avec M. de Roteck, en Bade, historien distingué et député, mais qui ne s'est jamais élevé au-dessus du constitutionalisme parlementaire et royaliste. La diète de Francfort supprime en 1832 les journaux républicains de la Bavière rhénane; alors les citoyens Geib, Schuler et Savoye fondent dans cette province une association pour la liberté de la presse, et le 27 mai, a lieu la célèbre assemblée populaire de Hamback.

Le prétexte de cette fête populaire était l'anniversaire de la constitution bavaroise. Le docteur Siebenpfeifer invita tous les individus de race allemande, hommes et femmes, et le docteur Wirth somma les patriotes de tous les pays al-

lemands, de consolider dans cette assemblée la souveraineté populaire. On répandit dans la Bavière rhénane cent mille exemplaires des Droits de l'Homme et de la Constitution française de 1793. Le gouvernement bavarois avait d'abord interdit cette fête politique, mais, intimidé par la persévérance des autorités municipales de la Bavière rhénane, il permit l'assemblée. Trente mille personnes du pays rhénan, avec beaucoup de Polonais et de Français, y assistèrent ; la garde civique, musique en tête, ouvrit le cortége suivi d'un grand nombre de femmes de toutes les classes, toutes ornées de fleurs et chantant des poésies républicaines. On arbora le drapeau allemand, rouge, or et noir, avec l'inscription : *Renaissance de l'Allemagne*. Siebenpfeifer fit un discours sur la liberté et l'unité de l'Allemagne. Après lui parla le docteur Wirth sur l'Europe républicaine et confédérée. Le lendemain on décréta de faire tout pour obtenir la liberté de la presse dans la voie légale. Mais bientôt le général bavarois Wrede occupe le pays, tous les comités de la liberté de la presse sont dissous ou incarcérés. Les chefs furent presque tous emprisonnés ; Siebenpfeifer se réfugia en Suisse. Dans le royaume de Bavière, le roi Louis, devenu peu à peu jésuite et réactionnaire, força presque tous les prisonniers politiques, ou ce qu'on appelait *les démagogues*, de demander pardon à genoux devant le buste du roi ; entre autres, le célèbre professeur Behr, ex-député et maire de la ville de Vürzbourg. Cette punition humiliante fut suivie d'un emprisonnement de plusieurs années. Le 28 juin 1832, la diète de Francfort publia ses fameux décrets contre la liberté allemande, et réprima sans peine l'insurrection des étudiants, qui dans la nuit du 3 avril 1833 essayaient un coup de main contre le corps-de-garde central de Francfort. A partir de ce moment tous les cachots entre la Vistule et le Rhin, entre les Alpes et la mer Baltique regorgèrent de martyrs révolutionnaires.

Dans le sud-ouest de l'Allemagne, le libéralisme se fit jour dans les débats parlementaires, tout en ayant soin de protester contre les mesures révolutionnaires. Mais cette opposition modérée et honnête fut partout vaincue par les mesures réactionnaires de la diète. En Bavière, la deuxième chambre accusa le ministre de Schenk, qui avait restauré plusieurs couvents, et qui venait de contresigner un édit de censure. En même temps, le roi Louis avait exclu de la chambre quelques employés que le peuple avait nommés députés. Les chefs de l'opposition étaient les citoyens Schvindel, Closen, Kullmann, Seyffert, etc. Le ministre de Schenk se retire, l'édit de censure est annulé, et la deuxième chambre réduit le budget de deux millions de florins. Toutes ces réformes furent cependant révoquées par la première chambre.

En 1832, le prince Othon, fils du roi Louis, est mis sur le trône de la Grèce par les gouvernements de la France, de l'Angleterre, de la Russie et de la Turquie. On lui donne quelques régiments bavarois, et pour premier ministre le comte bavarois Armansperg. Cette occupation de la Grèce moderne par les Bavarois, peuple principal de l'Allemagne méridionale, n'est pas sans intérêt. Aucune nation moderne, en effet, n'avait étudié depuis si longtemps et avec tant de zèle la littérature et l'antiquité grecques que la nation allemande. Il y a un lien intérieur, quoiqu'on en dise, entre l'esprit allemand et l'esprit hellénique. Le roi Louis lui-même, très-versé dans la connaissance de la langue et les beaux-arts de la Grèce antique, avait envoyé aux insurgés grecs de l'argent, et, bientôt après le congrès de Vérone, le colonel bavarois Heideck. Malheureusement, la bureaucratie bavaroise, et les diplomates que le roi Louis imposa au peuple grec, ne comprirent pas tout ce qu'il y avait à faire. En Wurtemberg, les chambres offrirent un spectacle semblable. En Bade, le nouveau grand-duc, Léopold, de la

ligne collatérale des comtes de Hockberg, joua, au commencement, le même rôle progressiste que le roi Louis de Bavière avait jugé à propos de jouer. Léopold, surnommé dans ce temps-là *l'ami des citoyens*, se mit, pour ainsi dire, à la tête des réformes parlementaires. Il marcha d'accord avec les députés libéraux Wessenberg, Rotteck, Welker et Itzstein; mais la diète de Francfort força sur-le-champ Léopold de laisser tomber le masque libéral dont il s'était affublé, et toutes les mesures progressistes de la chambre badoise furent interrompues. En Hesse-Cassel, la nouvelle constitution de 1831 fut bientôt affaiblie par les intrigues du gouvernement: la chambre fut dissoute en 1832 et 1833; le ministre d'état Hassenpfleug, jadis libéral et plus tard ultra-réactionnaire, commença ses opérations machiavéliques, et le professeur Jordan de Marbourg, le plus grand orateur de la chambre, fut forcé de se retirer. Des intrigues semblables eurent lieu contre la majorité libérale de la deuxième chambre du grand-duché de Hesse-Darmstadt; elle aussi fut dissoute, réélue et encore une fois dissoute. Dans le duché de Nassau, le duc Guillaume se conduisit aussi comme un véritable prince allemand, c'est-à-dire, il rompit sa parole jurée, il intrigua, il mentit, et à la fin il employa la force la plus brutale, en mettant en prison le vieux président Herber et en faisant un procès juridique à la majorité parlementaire. En Saxe, le ministre d'état Lindenau opéra quelques réformes; mais la censure la plus despotique fut maintenue et les prisonniers politiques eurent à souffrir des traitements *à la russe*.

En Autriche, le prince Clément de Metternick était le soleil tout-puissant de tout le système réactionnaire. Après avoir commis la faute d'occuper l'Italie septentrionale après 1815 et d'irriter ainsi continuellement l'esprit italien contre l'esprit germanique, au lieu de s'emparer des bords du Rhin supérieur, de la même manière, que la Prusse avait fait

aux bords du Rhin inférieur, le prince de Metternick fit encore une plus grande faute, tout à fait impardonnable : il oublia de prendre une position imposante tout le long du Danube inférieur jusqu'à la Mer-Noire et permit au cabinet russe d'empiéter sur les intérêts commerciaux et politiques de l'Allemagne méridionale. Nous n'avons rien à dire ici du gouvernement de M. de Metternick, véritable empereur d'Autriche et doyen de la diplomatie européenne; il est le Machiavel mis en pratique; voilà tout. En 1833, Metternick organisa un congrès universel de tous les diplomates allemands à Vienne, dont le résultat était de forger encore quelques chaînes pour les membres meurtris de cette malheureuse Allemagne.

En Prusse, pas plus qu'en Autriche, la révolution de Juillet n'avait produit des insurrections populaires; mais le gouvernement prussien était depuis 1815 moralement forcé de marcher en avant. Seulement, cette marche progressiste se fit d'une manière théorique et assez souvent pédantesque. Le roi Frédéric-Guillaume III était ce qu'on appelle *un bon homme*, mais probe et économe. Abstraction faite de sa prédilection puérile pour le militaire et pour les danseuses d'opéra, il avait soin de s'entourer de ministres capables. La célèbre constitution communale, donnée à toutes les villes du royaume prussien lors de sa réorganisation après la défaite de Iéna, fonctionna toujours; l'instruction inférieure et celle des universités étaient réglées d'une manière rationnelle. Malheureusement, le roi, toujours silencieux et pieux, se crut entièrement dispensé de faire exception aux mesures ultra-réactionnaires que la Sainte-Alliance, dont il faisait partie, avait ordonnées. Il ne remplit donc point sa promesse de donner aux Prussiens le régime constitutionnel, avec deux chambres, liberté de la presse, jury, etc. Frédéric-Guillaume III n'était pas un homme d'initiative; son caractère était très-

semblable à celui de Louis XVI. Il sévit avec rigueur contre les démagogues après la fête du château de Vartbourg et après celle du château de Hamback. Mais ce que le roi ne savait pas faire, faute d'intelligence ou de cœur, la grandiose instruction populaire le fit sans lui et malgré lui. Chaque habitant de la Prusse apprenait à lire et à écrire, les connaissances utiles se répandaient jusque dans les basses classes de la société, et les universités surtout, au nombre de six, devenaient de plus en plus le foyer indestructible du mouvement intellectuel de toutes les nations. Les idées révolutionnaires en politique étant chassées et réprimées, elles se réfugièrent dans la science. C'est de l'université de Berlin surtout que partit la philosophie si importante de Hegel. Cette philosophie, qui s'enseignait au milieu de l'époque despotique de la Restauration, entre 1813 et 1830, a fini vers 1840 par donner à l'esprit allemand des forces et des formes extraordinaires. Il faut citer aussi, en deuxième ligne, l'influence des ouvrages de George Sand et de Saint-Simon.

La nation allemande a produit, la philosophie du temps moderne. Cette nation a cela de commun avec la nation grecque de l'antiquité qu'elle a résumé toutes les philosophies du passé, et en les résumant elle a créé un immense progrès intellectuel, moral et esthétique. Il n'y a pas de philosophie en dehors de la philosophie allemande. L'Italie, l'Angleterre et la France ont travaillé vaillamment dans les époques antérieures du développement philosophique; aujourd'hui ces trois pays ont autre chose à faire que de philosopher. Jusqu'en 1840, on a pu dire que les Allemands ne dirigeaient pas leurs méditations philosophiques sur les rapports politiques et sociaux; mais ce reproche n'existe plus. Il est pourtant d'un intérêt palpitant de remonter le fleuve majestueux de la métaphysique allemande pour découvrir la longue filiation des idées, appelées si souvent des rêves et des

visions, qui ont fini par engendrer une théorie parfaitement réelle et rationnelle. En commençant par Emmanuel Kant et Lessing, on rencontre aussitôt la nombreuse école kantienne, Jean Schulze, Kraus, Maimon, Krug, Tenneman; puis Reinhold, le poëte Frédéric Schiller, etc. Après l'école de Kant, nous rencontrons Gottfrid Herder et Jacobi, avec l'école nombreuse de ce dernier, dans laquelle se distinguent Ancillon, Weiler, etc.; Jean-Frédéric Fries et ses disciples, parmi lesquels de Wette, Bouterweck, Eschemayer, etc. A côté de ceux-ci se trouve Fichte, avec son école et ses adversaires; Rinck, Schaumann, etc. La philosophie de Schelling a pour précurseurs Novalis, Hoelderlin et Schleiermacher; puis Herbart et son école. Schelling a produit un système de philosophie qui se montre sous cinq formes différentes. De son école sont sortis entre autres Oken, Schubert, Kraus, Steffens, Bader, Goerres, Windischman, etc. La transition de la philosophie de Schelling à celle de Hegel est faite par Krause et par Solger. Enfin, Hegel et sa nombreuse école nous conduisent directement à la nouvelle philosophie allemande, dont les trois représentants principaux sont David Strauss, Louis de Feuerbach et Arnold Ruge (prononcez *Rougue*). C'est dans Arnold Ruge que la théorie philosophique devient ouvertement la théorie de la révolution politique et sociale.

Avant Emmanuel Kant, au milieu du XVIIIe siècle, l'Allemagne avait une philosophie *de lumières*, qui était dégénérée en un tissu de lieux communs et de banalités.

Son représentant principal était Moses Mendelsohn, un juif éclairé et généreux; à côté de lui on remarquait Engel, Garve, Reimarus, Bahrdt, Basedou. Leur raisonnement sec et faible fut combattu par le grand Gotthold Ephraïm Lessing, également ennemi des fausses lumières et de la superstition religieuse.

Gotthold Ephraïm Lessing, que les insipides croyants de nos jours voudraient nous faire passer pour un croyant, à cause de certaines expressions un peu équivoques, a été au fond un des plus implacables ennemis des Églises catholique, protestante, juive, mahométane. Il a travaillé toute sa vie avec un zèle admirable à ébranler leurs bases; seulement il était prudent, comme on le voit dans une lettre devenue célèbre qu'il écrivit à son frère : « Tu comprends mal ma « conduite à l'égard de la vieille foi orthodoxe... Comment, tu « ne sais pas encore que mon seul but est d'instruire les gens « à penser raisonnablement sur les choses religieuses? Tu « ne t'aperçois pas, ce semble, que ma manière diffère quel- « quefois de celle des autres; vois-tu, c'est que je n'aime « point à garder un temps indéterminé l'eau sale, dont certes « on ne peut plus se servir; mais je veux qu'on ne la verse « pas avant de savoir où prendre une eau moins sale. Sais-tu « ce qui en arriverait? la vieille orthodoxie c'est une eau sale, « la théologie moderne c'est pis encore, c'est une mare de « fumier, et je veux qu'on ne soit pas forcé à baigner les en- « fants dans celle-ci, après avoir jeté l'eau sale sans s'être « procuré l'eau propre. » Dans une autre lettre le grand Lessing écrivit à son frère : « Quand je parais préférer l'an- « cienne orthodoxie à la théologie moderne, c'est parce que « l'orthodoxie fait au bon sens une guerre ouverte, tandis « que la théologie moderne cherche à le séduire, le cor- « rompre, l'énerver, bref l'affaiblir et à la fin l'étrangler. « Eh! cher frère, que me font messieurs les orthodoxes! « je les méprise, mais je méprise plus les théologiens mo- « dernes, puisqu'ils sont en même temps trop peu théolo- « giens et trop peu philosophes. Je veux que l'orthodoxie, « la foi ecclésiastique, soit solide et rigoureuse, pleine de « caractère et de constance : je la hais et je l'estime. Quant « à notre théologie actuelle, je la hais et je la méprise. Voilà

« toute la différence. » — « Les miracles que la Bible met « sur le compte du Christ et des apôtres ne se sont pas passés « en ma présence, donc je ne peux pas les croire. Du reste, « on n'a pas besoin d'y croire, pour vivre en homme ver- « tueux, probe, généreux ; leurs miracles, c'est pour ainsi « dire l'échafaudage de l'édifice, et non l'édifice lui-même ; « quand on a achevé la construction, on ôte l'échafaudage. »

Lessing a laissé à la postérité un nombre considérable de fragments, d'esquisses, et de pensées remplies de vigueur et de séve. Cet homme extraordinaire n'appartenait pour ainsi dire à aucun parti, à aucune église, à aucun état ; Lessing était vraiment l'incarnation de *l'esprit de la recherche*, et cette recherche était celle de la vérité. L'âme de Lessing s'était concentrée dans la soif du vrai, et c'est pour cela que ce penseur infatigable, généreux et invincible représente l'esprit allemand du XVIIIe siècle, absolument comme Martin Luther avait résumé en lui l'esprit allemand du seizième. Sur les traces de ce puissant génie de la critique marche Emmanuel Kant.

Kant, le grand philosophe de l'Allemagne septentrionale et protestante, n'aurait pas été possible sans la liberté de la pensée et de la plume, favorisée par Frédéric-le-Grand. Né à Kœnigsberg, le 22 avril 1724, il était descendant d'une famille écossaise. Devenu professeur universitaire, il était en faveur auprès du ministre d'état Zedlitz, chef de l'instruction publique sous Frédéric-le-Grand. La gloire du penseur allait croissant ; et, sous Frédéric-Guillaume II le Gros, il était bien vu du ministre d'état Herzberg. Kant était sobre sous tous les rapports, comme un véritable stoïcien, et son immense réputation européenne n'a jamais excité son ambition. La Hollande, l'Angleterre, la Scandinavie, commencèrent à étudier son système philosophique. Mais deux ans après la mort du Grand Frédéric l'ex-prédica-

teur Woellner était devenu ministre d'état, et ce monsieur permit au roi Frédéric-Guillaume II les orgies les plus scandaleuses, pour obtenir de lui des mesures despotiques contre les libres penseurs. Le misérable Woellner, appartenant à l'Église luthérienne, a été souvent accusé d'être un jésuite secret; mais l'Église luthérienne, elle aussi, peut très-bien produire des monstres de cette espèce. En 1794 Woellner envoya au philosophe de Kœnigsberg, âgé de soixante-onze ans, une lettre royale rédigée sur un ton insolent, et remplie de reproches à propos de son célèbre ouvrage publié l'année précédente. Le grand philosophe ne promit qu'après la mort de Frédéric-Guillaume II, de ne plus faire des leçons sur la religion. Cette concession tardive n'aurait pas été faite par Kant dans sa jeunesse; du reste, elle lui a causé tant de chagrin, que sa santé en fut profondément altérée. En outre, l'énorme travail intellectuel avait à la fin épuisé la mémoire de ce vieillard octogénaire; ainsi, par exemple, il était obligé de noter cinq fois par mois le nom de son coiffeur. Il disait souvent à ses amis : « Messieurs, je suis usé par la pensée, je redeviens enfant. » Souvent il tomba dans la rue ou dans sa chambre, et il désira vivement de mourir. Ce désir fut rempli le 12 février 1803; son corps était sec comme celui d'une momie. Chaque matin, à cinq heures précises, il était déjà à son travail; il se couchait à dix heures du soir; à une heure après midi il dînait, et c'était son seul repas pendant vingt-quatre heures; vers le soir il faisait une promenade d'une heure. Il a oublié seulement de se promener pendant quelques jours, tant il était absorbé par la lecture du livre de Jean-Jacques Rousseau, *Émile*, qui venait de paraître.

Sa gloire philosophique est d'avoir fait des recherches sur l'entendement humain. Kant se posa la question : « Jusqu'à quel point l'homme peut-il reconnaître sa propre essence à

lui et la nature des choses ? » Kant avoue, que les livres des philosophes anglais Locke et David Hume ont les premiers dirigé son attention sur cet objet. Peu à peu le philosophe de Kœnigsberg érigea un système nouveau, et cela avec une force d'esprit si grandiose, que Moïse Mendelsohn s'écria : « Voilà un destructeur ! » Kant a réformé toutes les branches des sciences humaines, mais son ouvrage principal, *la Critique de la Raison pure*, a le mérite immortel d'avoir ébranlé jusqu'au fond les idées fixes sur la divinité. La morale qu'il prêchait était la plus pure et la plus rigoureuse ; Kant a prouvé qu'on peut être parfaitement vertueux, sans adhérer à une religion révélée.

L'ensemble de sa philosophie rayonnait avec une puissance irrésistible et rapide de Kœnigsberg jusqu'à Hambourg et Copenhague, jusqu'à Vienne et Trieste ; mais en général les Allemands catholiques s'en détournaient.

Parmi ses élèves, le grand poëte Frédéric de Schiller mérite d'être mentionné. Ce noble esprit féconda l'esthétique, l'étude du beau, par les idées de Kant. Schiller publia en 1795 ses célèbres *Lettres philosophiques sur l'éducation esthétique du genre humain.* Dans cet ouvrage important Schiller réclame la fusion de la beauté, de la liberté et de la vertu, dans un état politique parfaitement rationnel. Il y a évidemment dans cet ouvrage un fond d'idées socialistes, qui est infiniment supérieur à presque tout ce que les autres nations ont produit depuis sous ce rapport.

Le frère du grand voyageur Alexandre de Humboldt, Guillaume, se servit des idées philosophiques de Kant, pour ériger en système la philosophie de la langue humaine dans son célèbre ouvrage *sur la langue Kavi* (1836).

L'école connue sous le nom de philosophie *de la foi* avait avec celle de Kant cela de commun qu'elle admettait l'impossibilité de reconnaître, au moyen de l'intelligence ou de

la raison, les idées suprêmes (Dieu, l'immortalité de l'âme, etc.). Cette école s'efforça de comprendre les idées suprêmes par le sentiment. Les représentants de ces systèmes sont Hamann, Herder, Jacobi.

Quant à Herder, né en Prusse orientale comme Hamann et Kant, il a produit beaucoup de livres utiles; malheureusement il attaque d'une manière peu généreuse la philosophie de Kant.

Jacobi, né à Dusseldorf sur le Rhin, avait fréquenté dans sa jeunesse, à Genève, plusieurs amis de Rousseau. Dans tous ses ouvrages il fait la guerre au criticisme de Kant, et il place le sentiment, le *Gemuth* des Allemands, au-dessus de la raison. Jacobi est resté pendant toute sa vie dans la triste contradiction de ces deux facultés principales de l'âme humaine. Il ne faut pas le confondre avec l'astronome allemand de ce nom; celui-ci et les Allemands Encke, Bessel et Gauss sont les quatre grands astronomes de l'Europe actuelle.

Jean-Frédéric Fries essaya de trouver un lien entre la philosophie de Kant et celle de Jacobi. Plutôt partisan de Jacobi que de Kant, il ne négligea point cependant l'étude des sciences naturelles, auxquelles Jacobi était entièrement étranger. Comme professeur à l'université de Iéna, il fut suspendu par suite de sa participation à l'assemblée révolutionnaire de Vartburg en 1817. Fries a le mérite d'avoir dirigé l'observation sur les phénomènes de la pensée et de la volonté.

Jean Gottlieb Fichte, né dans la Lusace comme Lessing, est le fondateur d'un système admirable. Après avoir étudié, comme tous les autres grands philosophes allemands, la philosophie de l'immortel Spinoza, il se rendit en Suisse, fit connaissance avec Lavater, le physionomiste, et avec Pestalozzi, le grand philosophe de l'éducation. En butte à la misère, ce génie indomptable vécut assez longtemps dans des

maisons aristocratiques, où il dirigeait l'éducation de jeunes gentilshommes allemands. En 1793, il publia deux écrits politiques au point de vue démocratique. Enfin, en 1797, il publia son système connu sous le nom de *la doctrine de science*. Bientôt après le gouvernement du grand duc de Weimar, soutenu par Gœthe et Herder, força Fichte de donner sa démission de professeur à l'université de Iena. Le philosophe se fixa à Berlin, et après avoir fait des discours à la nation allemande en 1808, des discours dont l'influence était énorme, il mérita, en effet, le titre qu'on lui décernait de tous côtés : *le restituteur de l'honneur allemand.* Fichte mourut dans la fleur de l'âge, d'une fièvre nerveuse, en 1814.

« Le genre humain, dit-il, doit se réunir en un vaste corps « organisé, ayant connaissance parfaite de lui-même. Les inté- « rêts particuliers feront place à l'amour universel, et le but « d'existence sera de former une vie sociale, juste, vertueuse « et grandiose à la fois. La mort matérielle dans la nature « n'est qu'une naissance nouvelle, etc. »

Le point principal de sa philosophie était de ne reconnaître que la science, le savoir du philosophe idéaliste; de là le nom d'*Idéologie* qu'on a donné au système de Fichte.

La philosophie, dit Fichte, a la tâche d'ouvrir dans l'esprit de l'homme le sens de la liberté. Esprit, existence, liberté, sont des idées qui découlent d'une source commune; il s'agit surtout de voir, regarder, contempler, méditer; c'est-à-dire il s'agit *de la théorie;* quand la théorie est bonne, la pratique l'est aussi. Le *moi* est tout-puissant en ce sens que, à travers les siècles, le moi du genre humain est capable de contempler et de raisonner, de méditer et de penser tout ce qu'il lui faut. La philosophie est donc la renaissance de l'esprit humain dans sa racine la plus profonde, et c'est ainsi que la réorganisation politique et sociale se fait dans le

monde. L'homme *religieux* mène une vie secondaire et rêveuse; l'homme *qui sait*, l'homme de la *science* mène une vie créatrice et réorganisatrice. Pour l'homme, la science, l'immortalité de l'âme, l'infini et l'éternité existent déjà dans le monde actuel; l'état politique réalise ici-bas ce que les hommes religieux appellent le monde *surhumain*. Le dogme chrétien, qui parle du *jugement dernier* sous la présidence du Christ, doit être entendu comme la prédication mystique de l'époque, dans laquelle tous les habitants du globe seront des concitoyens, réunis sous la domination suprême de la justice. *Ce royaume du ciel* ou *de l'Esprit* est, par conséquent, le but final vers lequel doit marcher l'éducation populaire, etc.

Frédéric de Schlegel, Frédéric de Hardenberg (Novalis), Hœlderlin et Schleiermacher essayèrent alors de compléter le système de Fichte. Frédéric Schlegel, né à Hannover, proclama l'artiste comme le véritable homme sous tous les rapports. Fichte avait déjà donné à l'art le grand privilége de remplir la lacune entre la philosophie idéaliste et l'existence réelle. Frédéric Schlegel déclare que les poëtes, les sages et les saints ressemblent en ceci aux divinités de la Grèce païenne, qu'ils s'efforcent de mener une vie oisive, ayant leur centre en eux-mêmes. Cette oisiveté poétique, sage et sainte est étrangère à toute impureté dans les idées et dans les actes. Comme Socrate, l'homme de Frédéric Schlegel regarde le monde d'un œil *ironique;* bien plus, Socrate se gênait quelquefois, il respectait certaines coutumes populaires, mais Frédéric Schlegel brise tous les liens et proclame le moi esthétique comme le législateur suprême. Ce système extravagant conduisit Frédéric Schlegel, en 1808, à l'extrême opposé; lui et son épouse devinrent catholiques et ultra-réactionnaires.

Frédéric de Hardenberg (Novalis) était loin de ces excès.

Cet esprit tendre et généreux prêche, dans ses immortelles poésies et dans ses fragments en prose, ce qu'il appelle le *mariage de la nature et de l'esprit.*

Frédéric Hœlderlin, né en Souabe, était dans sa jeunesse très-lié avec Hegel, et après avoir étudié avec enthousiasme la philosophie de Fichte et de Kant, il proclama avec une tendresse touchante la belle nature, comme le remède qui doit ramener l'homme égaré dans les bras de la vertu. En 1806, il eut le malheur d'être attaqué d'aliénation mentale et de végéter trente-six ans, jusqu'à sa mort, dans ce triste état. Mais, dans ses productions antérieures, surtout dans son *Hyperion*, Hœlderlin prêche des idées d'une vérité et d'une beauté incomparables. Ici Hœlderlin est un véritable panthéiste religieux. Du reste, il était profondément initié aux beaux-arts, à la philosophie et à la littérature de la Grèce antique. Ce qu'il y a de frappant dans Hœlderlin, c'est la fusion de l'idéal hellénique et du romantisme germanique.

Le théologien protestant Schleiermacher, né dans la Silésie (Prusse), a fondé, en matière de religion, un système de sentimentalité, orné d'esthétique et de rhétorique. Il a essayé d'interpréter le dogme chrétien; malheureusement cette interprétation a mal réussi.

Jean-Frédéric Herbart, né dans l'Allemagne septentrionale, à Oldenbourg, a essayé d'améliorer le système de Kant. Mais malgré tous ses efforts, son système à lui a le grand défaut d'être une combinaison artificielle. Ce qu'il a écrit sur la psychologie est son ouvrage le plus complet. Son école, assez nombreuse, n'a pourtant point l'importance de celle de Hegel.

Frédéric-Guillaume Schelling, né en Souabe, était un ami universitaire de Hegel et de Hœlderlin. Il se montra déjà comme écrivain à l'âge de dix-sept ans, et il obtint, dans les dernières années du XVIIIe siècle, une influence prodigieuse par

son sublime et magnifique système de panthéisme naturaliste. Après avoir enseigné longtemps à l'université de Munich, au milieu des jésuites de toute espèce, il fut appelé par le roi actuel de Prusse comme successeur du grand Hegel à l'université de Berlin. Alors la gloire que Schelling avait justement acquise dans sa jeunesse, s'évanouit rapidement par la publication de son système théosophique, mystique et ultra-réactionnaire.

Son école a produit des talents considérables : Laurent Ocken, professeur de la philosophie de la nature à Zuric, et rédacteur en 1817 de la revue intitulée *Isis;* Schubert, le médecin Carus à Dresde, le médecin Klencke, le professeur d'Esenbeck. Il faut aussi citer Henri Steffens, professeur à l'université de Berlin ; François Bader, professeur à l'université de Munich ; Joseph Goerres, etc.

Charles-Christian-Frédéric Krause, né en Thuringe, était professeur universitaire à Iéna dans les premières années de ce siècle. Il est mort à Munich en 1832 ; le baron de Léonardi, son beau-fils, a publié ses manuscrits posthumes. Après avoir étudié Fichte et Schelling, il essaya de former un système dans lequel il a le tort d'étaler une terminologie affectée, et d'établir des idées d'après une méthode formaliste ou extérieure, c'est-à-dire une méthode qui reste souvent à côté du vrai. Mais pour être juste, il faut reconnaître l'enthousiasme avec lequel il prophétise dans l'avenir la société de l'harmonie, de la paix, de la vertu et de la beauté. Parmi ses élèves, on doit citer Ahrens, professeur en Autriche, dont les ouvrages existent en allemand, en français, en italien et en espagnol ; Altmayer, professeur à Bruxelles ; le professeur Bouchité à Versailles, et Delrio, professeur à Madrid, ont également étudié la philosophie de Krause ; le citoyen Pascal Duprat s'est occupé de la propagation de ce système en France.

Le professeur Solger (prononcez *Solguer*) prit pour point de départ la philosophie de Schelling ; il y a chez lui un sentiment profond et fervent, et il se rapproche beaucoup de Schleiermacher. Mais son talent philosophique manque d'énergie.

Le mérite de Schelling est d'avoir représenté la nature et l'histoire comme le développement de l'Absolu, c'est-à-dire de Dieu. Cette vaste tâche fut complétée par son ami universitaire Hegel.

Georges-Guillaume-Frédéric Hegel, né à Stouttgard (Souabe), était un des esprits les plus méthodiques que le genre humain ait produit. Il est devenu le bienfaiteur de la philosophie allemande, en l'arrachant aux séductions d'une fantaisie brillante, mais capricieuse. Hegel part évidemment de Spinoza et du premier système de Schelling ; il développe davantage la méthode de Fichte, et arrive au résultat suivant : « Dieu ou l'Absolu, ou la Substance, n'est rien autre « chose que la dialectique vitale qui se manifeste extérieure- « ment dans le monde des phénomènes ; Dieu c'est le com- « mencement et la fin, le centre et le but, en un mot la vé- « rité absolue, et toutes les choses individuelles ne sont que « des choses passagères, spécieuses et nulles. » C'est pour cela qu'il a donné à son système dialectique le nom d'*idéalisme absolu*. Ce n'est pas sans raison qu'on a appelé cet homme extraordinaire l'Aristote allemand, et on n'a pas eu tort non plus de le comparer à Martin Luther. En 1803, Hegel se débarrassa de toute l'influence que le système de Schelling avait longtemps exercée sur lui ; et en 1805, il prononça, comme professeur à l'université de Iéna, ces célèbres paroles : « Une nouvelle époque de l'esprit humain vient de commencer; l'âme de l'univers, à ce qu'il paraît, a réussi actuellement à rejeter d'elle tout mélange étranger, et cette âme universelle se reconnaîtra maintenant comme l'Absolu. La

conscience de l'homme est désormais capable de s'élargir et de s'approfondir jusqu'à l'infini; le développement historique des peuples n'a été que l'immense lutte dont l'humanité a eu besoin pour arriver à ce glorieux résultat. » Hégel publia alors la célèbre *Phénoménologie de l'Esprit*. En 1811, âgé de quarante-et-un ans, il épousa mademoiselle de Tucher, et écrivit à un de ses amis : « Quand on a obtenu un emploi utile, et quand on est le mari d'une femme qu'on aime, alors on peut pour ainsi dire regarder sa vie comme achevée. » De 1812 à 1816, il publia les trois volumes de sa *Logique*. Dans cet ouvrage admirable, dur et inflexible comme le diamant, et aussi pur que cette pierre précieuse, il démontre que la Logique doit être entendue comme système de la Raison en elle-même; de sorte que la Logique dialectique peut très-bien être appelée la Révélation de Dieu. En 1818, il accepta l'offre du ministre d'état prussien Stein, et devint le successeur de Fichte à l'université de Berlin, après avoir été professeur à Heidelberg. Hegel mourut du choléra en 1831.

L'immortel mérite de Hegel est d'avoir amené ses auditeurs à rectifier toutes les vieilles notions vulgaires, par exemple, celles de *grandeur*, *quantité*, *qualité*, etc. De cette manière ses élèves obtenaient l'immense avantage de se placer à un point de vue supérieur, et de regarder jusqu'au cœur des choses, que la masse illettrée, la classe soi-disant instruite et la petite minorité des adhérents des systèmes antérieurs, avaient l'habitude d'accepter sans la moindre réflexion critique.

Après avoir publié des livres sur la réorganisation systématique de la religion, des sciences naturelles, de l'histoire, de l'esthétique, de la psychologie et du droit, il fut bientôt attaqué par la plupart des philosophes. Mais sa jeune école se propagea avec rapidité, favorisée par le gouvernement

prussien, qui s'était laissé tromper par le côté faible et en quelque sorte réactionnaire de Hegel. Ce philosophe, qui n'a pour frères que Kant et Aristote, avait, en effet, un horizon très-borné en matière politique. Hegel ne s'est jamais élevé au-dessus de la constitution anglaise, et la révolution de Juillet l'a beaucoup effrayé. Mais, abstraction faite de ses erreurs politiques, la puissance de la pensée hegelienne était telle qu'elle renversait facilement tous ses adversaires.

L'école de Hegel se divisa en deux écoles, la *vieille* et la *jeune*. Cette dernière produisit, en peu de temps, la nouvelle philosophie allemande. Parmi les élèves les plus remarquables, il faut nommer : Gabler à Berlin, Schaller à Halle, Werder à Berlin, etc., comme logiciens; Bayerhofer à Marbourg, Schaller à Halle, Ernst Kapp, comme philosophes de la nature; Erdmann à Halle, Michelet à Berlin, Rosenkranz à Kœnigsberg, Daub à Heidelberg, comme psychologistes; Édouard Gans à Berlin, Gœschel à Magdebourg, Kœstlin en Souabe, comme jurisconsultes; Christian Kapp à Heidelberg, Hermann à Leipzig, Cieszkowski à Berlin, comme philosophes de l'histoire; Carrière à Giessen, Feuerbach (Louis), Michelet à Berlin, comme historiens de la philosophie; dans les sciences morales se sont distingués Vatke, Wirth, Michelet, etc.; dans l'esthétique nous nommons Rosenkranz et Hotho à Berlin, Vischer à Tubingue; dans la philosophie religieuse enfin il faut citer Rosenkranz à Kœnisberg, Marheineke à Berlin, Biedermann à Zuric, Vatke à Berlin, Noack à Giessen, etc.

A côté de ce mouvement philosophique de la plus grande intensité, dont le centre était la capitale de la Prusse, se développe, après 1830, une réforme littéraire, connue sous le nom de *la jeune Allemagne*. Le jeune Charles Gutzkow (prononcez Goutzkau), né à Berlin, devient publiciste et romancier depuis 1831. Dans une foule de drames, de ro-

mans, de nouvelles, etc., cet homme de talent ouvrit la carrière à ceux qui attaquent la vieille routine en littérature; lui et ses amis, surtout Wiebarg, montèrent à l'assaut, chaque jour, contre les misérables préjugés en religion et en morale, que la *Sainte-Alliance* de 1815 avait réussi à inculquer aux classes moyennes de l'Allemagne. Malheureusement Gutzkow n'est pas démocrate proprement dit, mais cela ne l'a pas empêché de devenir le frondeur le plus infatigable du pédantisme despotique sous toutes les formes. C'est surtout le théâtre allemand qui lui doit beaucoup. Le théâtre, dans le dernier temps de la domination napoléonienne, nous l'avons déjà dit, avait été inondé d'une multitude de pièces *chevaleresques*, et celles-ci avaient fait place aux pièces *civiles*, c'est-à-dire aux pièces qui représentaient la vie ordinaire d'un employé et la vie domestique dans la classe bourgeoise allemande. Ces pièces et ces romans avaient pour auteurs Auguste Kotzebue, Ewald, Lafontaine (l'Allemand), Starke, etc. Kotzebue surtout, avec la profonde immoralité dont chacune de ses productions est empreinte, avait fait un mal immense; mais les autres auteurs aussi en ont fait, en distillant dans les âmes de la jeune génération de 1815 le poison énervant de l'obéissance passive envers Dieu, le roi et les autorités. Ces écrivains, à ce qu'il paraît, avaient pour but d'efféminer ou pour mieux dire, de *puériliser* la nation allemande à l'époque des congrès. Du reste, il est prouvé que beaucoup de ces messieurs recevaient des salaires considérables de la bourse privée des rois et des grands-ducs, pour emprisonner les lecteurs et les spectateurs par des productions niaises et démoralisantes.

Contre cette mauvaise clique, les écrivains de *la jeune Allemagne* s'élèvent donc, après 1830, avec tant de fougue et de courage, qu'ils sont bientôt poursuivis de toutes manières par les gouvernements allemands. Heureusement la poésie

allemande avait déjà commencé à se régénérer, surtout la poésie lyrique, et celle-ci, unie à une musique dirigée par des talents de premier ordre, joua à peu près le même rôle précurseur dans l'Allemagne opprimée sous la Restauration, que dans l'Allemagne du dernier siècle avant 1789.

L'âme de la nation allemande est profondément musicale, de sorte qu'on a raison de dire qu'il n'y a que deux peuples musiciens en Europe : celui de l'Allemagne et celui de l'Italie. Sans parler de Mozart (1791), l'Allemagne a produit Beethoven, Hummel, Marie Weber, Spohr, Kreutzer, Meyerbeer, etc. Le bas peuple allemand, si prosaïque dans son extérieur, conserve toujours un fonds inépuisable de poésie et de musique populaires. La poésie lyrique était, du reste, dignement représentée dans le Midi par Uhland (prononcez Ouland), et dans le Nord par Chamisso de Boncourt. Uhland, jurisconsulte et député en Souabe, a exercé depuis la chute de Napoléon une influence salutaire par son romantisme éclairé et pur; mais Chamisso est plus vaste, plus profond et plus riche. Cet homme remarquable, Louis-Charles-Adelaïde de Chamisso, gentilhomme français, naquit en Champagne au château de Boncourt en 1781. Émigré avec ses parents en 1790, il devient page d'honneur de la reine de Prusse; il obtient le grade de lieutenant en 1798, et, ne voulant pas porter les armes contre sa patrie primitive, il retourne en France et devient professeur à l'école de Napoléonville en 1801. Mais, bientôt désillusionné par la brutalité impériale, il retourne en Prusse et se livre aux études des sciences naturelles. En 1815, il ne veut pas tirer l'épée contre la France et préfère quitter l'Europe jusqu'en 1818, et il fait partie de l'expédition scientifique russe sous les ordres du capitaine Othon de Kotzbue, fils de l'espion et écrivain. Ce capitaine maltraite d'une manière ignoble le généreux Chamisso qui, en outre, avait le chagrin de voir négliger l'impression de ses

manuscrits de voyages par les intrigues de la commission. Enfin Chamisso reçoit la direction du jardin botanique de Berlin, et le titre de docteur lui est décerné par cette université. Il mourut en 1838, entouré de respect et d'amour. Chamisso de Boncourt a réuni en lui tout ce qu'il y a de bon dans les caractères du peuple français et du peuple allemand. De haute stature, une figure mâle et expressive, il avait dans ses grands yeux noirs et autour de ses lèvres finement dessinées, un mélange singulier de naïveté et de mélancolie. Parfaitement maître des deux langues, profondément initié dans les trésors scientifiques et artistiques de la France et de l'Allemagne, également ami et admirateur de sa patrie adoptive comme de sa patrie natale, Chamisso nous représente l'image d'un véritable cosmopolite, qui embrasse d'un amour égal chaque peuple, comme membre de la grande famille humaine. Dans un temps meilleur que le sien, il aurait sans doute manifesté une prédilection politique marquée, et il eût été un des plus nobles propagateurs de la démocratie. A l'exécrable époque de la Restauration, il ne lui resta qu'à se livrer à la contemplation de la nature, des beaux-arts et de la littérature. Il était l'ami personnel du grand romantiste fantastique E.-T.-A. Hoffmann, avec lequel il fréquentait souvent le célèbre salon de vin de MM. Luther et Wegner, à Berlin. On possède de lui une série de poésies lyriques qui toutes témoignent d'un cœur généreux, mais sombre et rempli d'ironie amère. Sous ce rapport, il ressemble à lord Byron, cet évangéliste de l'Allemagne révolutionnaire.

En effet, plus on étudie les poésies brèves, mais profondes et pures de Chamisso, plus on se trouve fortifié et élevé au-dessus du chaos ordinaire qui nous entoure. Souvent il s'écrie d'un ton douloureux : « Ah ! depuis mon enfance j'ai été trompé, « mes meilleurs amis se sont chargés de détruire dans mon âme « la confiance et la joie de l'existence; mais les anciens

« stoïciens de la Grèce et de Rome m'ont laissé leur glorieux « exemple, je veux le suivre en brisant, avec ma main de fer, « le désir de mon cœur, et en ne lui permettant, de temps à « autre, qu'un soupir passager; ainsi donc courage, Cha- « misso, tu dois renoncer et te résigner; prends ta harpe et « parcours le monde, etc., etc. » La production la plus célèbre de Chamisso, qui a été traduite de l'allemand dans toutes les langues de l'Europe, est un petit roman intitulé *Pierre Schlemihl*. Le héros de ce roman, qui n'est autre que Chamisso lui-même sous le nom fictif de Schlémihl (c'est-à-dire en hébreu *un jobard*, un individu qui a partout du guignon), a le malheur de perdre son ombre. De cette perte, peu considérable à la première vue, il surgit pour Pierre Schlémihl une foule de désagréments, de dangers et de misères. Il finit par renoncer à la vie ordinaire et pacifique en voyageant partout, en parcourant les mers et les terres et en se livrant partout à la contemplation de la nature, ou plutôt, à l'étude la plus zélée des sciences naturelles.

Tandis que ces deux nobles poëtes préparaient l'esprit public à un avenir plus digne, plusieurs poëtes politiques commençaient à se montrer. La vieille Allemagne de 1815 cria haro et ne voulut pas entendre parler des poésies politiques. Mais la révolution de Juillet et l'insurrection des Polonais avaient puissamment remué la jeune génération allemande, et une foule énorme de chansons en l'honneur des Polonais inonda l'Allemagne. En même temps le baron allemand de Gaudy publia ses *Poésies napoléoniennes*, ce qui s'explique par le dégoût moral que la Sainte-Alliance, composée de princes despotiques, avilis et stupides à la fois, avait nécessairement inspiré à une grande partie de la nation allemande. Du reste, cet enthousiasme artificiel pour le destructeur de la liberté française était souvent une copie, et le modèle se trouvait (chose bizarre et passablement scan-

daleuse) dans les rangs de la jeune démocratie française même.

Le gouvernement prussien refusa plusieurs fois de remplir sa promesse à l'égard de la constitution générale. Le 22 mai 1815 il avait annoncé la formation d'une représentation provinciale, d'où il devait être élu une chambre constitutionnelle dans la capitale du royaume. Plus tard, il déclara que tous les préparatifs seraient achevés pour le mois de février 1819, et le 5 juin 1823 il organisa définitivement la représentation provinciale d'après les *ordres* (nobles, bourgeois, paysans); mais il refusa nettement de constituer un parlement à Berlin. Pour diminuer le mécontentement, suite de cette conduite machiavélique, le gouvernement prussien fit beaucoup pour l'agriculture, l'industrie et le commerce.

La confédération des douanes allemandes (*Zollverein*), à la tête de laquelle le gouvernement prussien s'était placé, fut vivement soutenue par Frédéric List. Cet homme éminent, né en Souabe, avait déjà, en 1818, travaillé à organiser l'union douanière; mais en 1823, la police ombrageuse le mit en prison comme dangereux pour la tranquillité publique. Émigré en Amérique, il devint bientôt écrivain économiste, et les chambres des États-Unis de l'Amérique l'honorèrent par le décret suivant : « Frédéric List a bien mérité de la patrie. » En effet, il fit tout pour introduire en Amérique les chemins de fer. Le président de la république, Jackson, l'invita à une conférence particulière. Plus tard, après 1830, List retourna en Allemagne et fonda dans sa patrie natale les mêmes voies de communication qu'il venait de créer dans sa patrie adoptive. Dans son célèbre livre il prêche le libre-échange, et il faut dire que List a créé l'économie politique de l'Allemagne officielle. Son activité comme publiciste était infatigable. Harcelé par des intrigues innombrables, il se suicida en 1847.

Le gouvernement prussien eut cependant la coupable fai-

blesse de sacrifier les intérêts commerciaux de l'Allemagne orientale à la Russie, qui entoura bientôt les provinces prussiennes de l'Est d'un cordon militaire et de douane, en comparaison duquel le fameux cordon de la frontière chinoise n'est qu'un jeu d'enfant. Les négociants de Kœnigsberg portèrent plainte en 1831, et la Silésie prussienne en fit autant; mais tout cela en vain. Le gouvernement russe n'est donc pas seulement liberticide : il détruit aussi le bien-être matériel de l'Allemagne, et accumule ainsi sur lui une double haine, une haine mortelle, contre laquelle il ne saura plus se protéger, espérons-le, par les plumes et par les bras des traîtres allemands domiciliés en Russie. Nicolas Ier surtout est l'incarnation de ce principe brutal, hautain, machiavélique, qui avait pour premier représentant son père, Paul Ier. Mais ce qu'on a pardonné à ce malheureux Paul au commencement de ce siècle (assassiné dans une révolution aristocratique le 24 mars 1801), on ne le peut, on ne le doit pas permettre à son fils Nicolas. Alexandre Ier était déjà profondément tourmenté du mal rongeur de l'empire russe, c'est-à-dire de la vénalité effrayante des fonctionnaires russes. Il disait quelquefois : « Mes voleurs bureaucrates, supérieurs et inférieurs, me voleraient mes vaisseaux de guerre, s'ils savaient où les mettre; et je crois même qu'ils me voleraient pendant mon sommeil les dents de la bouche, s'ils pouvaient les arracher sans m'éveiller. » La dynastie russe des Romanofs, dont l'aïeul est Pierre-le-Grand, n'a plus de sang russe dans les veines; elle est tout à fait germanisée, et il faut le dire, elle l'est à la honte de l'Allemagne. Lorsque la nièce de Pierre-le-Grand, Anna, fut morte, la fille de Pierre, Élizabeth, femme de mauvaise vie, prit possession du trône russe. Son successeur fut Pierre III, duc de Holstein-Gottorp, le neveu d'Élizabeth, fils de sa sœur Anna et du duc Charles-Frédéric de Holstein-Gottorp. Ce Pierre fut détrôné et empoisonné par son épouse Catherine II, prin-

cesse allemande de Anhalt-Zerbst. Cette Catherine, tout à fait éclairée à la façon de Voltaire, mena une vie extrêmement licencieuse, ce qui fit dire à un grand écrivain polonais : « Le nom de *Catherine* signifie en grec *la pure ;* mais cette impératrice était *la plus impure* de toutes les femmes. »

Après la mort de l'empereur Alexandre Ier, en 1825, éclate en Russie la célèbre conspiration dirigée par les chefs suivants : Paul Pestel, Pierre Kakofski, Konrad Ryleief, Michel Roumine, Bestoujef, Serge Apostole Mouravief, qui furent tous exécutés par la corde, au lever du soleil le 25 juin 1826. Les cordes de Ryleief et de Mouravief se rompirent. Alors ces deux martyrs s'écrièrent : « Maudit pays, où l'on ne sait ni conspirer, ni juger, ni pendre! Il sera donc dit que rien ne nous réussira, pas même la mort ! » Le bourreau les pendit de nouveau, et cette fois ils moururent. Les autres conspirateurs, en tout cent vingt-un, furent tous transportés en Sibérie, entre autres les deux princes Obelinski et Troubetzkoï. Le plan de la conspiration avait été d'exterminer par le fer et par le plomb tous les membres de la famille impériale, femmes et enfants compris, et de diviser la surface de l'empire en une confédération de républiques, qui se seraient gouvernées elles-mêmes d'après les anciennes lois communales, en usage depuis un temps immémorial dans chaque village russe. L'aristocratie despotique se serait trouvée ainsi tenue en échec par les paysans affranchis. Tous les conspirateurs, sans aucune exception, appartenant à la classe des nobles et des fonctionnaires publics, étaient pour la plupart des gens instruits, généreux et courageux. A Saint-Pétersbourg, à ce qu'il paraît, il n'y avait qu'un seul traître, le sous-lieutenant Rostovzov. A Kiev, un Anglais nommé Sherwood prit sur lui le rôle de Judas Iscariote. Malheureusement, l'ignorance du peuple était telle, qu'il ne comprenait pas même le catéchisme républicain, que les chefs lisaient à haute

voix dans les villages et à la tête des bataillons. Ainsi, par exemple, les grenadiers, après avoir entendu le mot russe qui signifie *liberté*, qui en même temps signifie aussi *licence*, *désobéissance*, demandèrent naïvement à l'officier conspirateur : « Mais on nous laissera, nous l'espérons, pour empereur notre cher Constantin ? » En effet, après la mort d'Alexandre, qui venait d'expirer à une énorme distance de la capitale, son frère Constantin aurait dû monter sur le trône, d'après l'âge de succession ; mais Constantin avait déjà solennellement promis de laisser le trône à son frère Nicolas. Quoi qu'il en soit, depuis le 1er décembre 1825 jusqu'au 24 décembre, Saint-Pétersbourg eut un gouvernement provisoire et le sénat adressa des proclamations, des dépêches et tous les autres actes publics au nom de *l'empereur* Constantin Ier. Du reste, le grand-duc Constantin était déjà aussi fou que son père Paul. Par une foule de complications, les conspirateurs manquèrent leur but : les régiments qui avaient d'abord acclamé l'insurrection, furent intimidés par la mitraille des autres et par l'éloquence de Nicolas. Constantin n'était pas présent à Saint-Pétersbourg, et toute cette vaste conspiration disparut en un clin-d'œil. Quant à Pestel et Rileiev, c'étaient des caractères héroïques, des talents supérieurs. Pestel avait, pour ainsi dire, créé le plan tout entier. Plusieurs d'entre eux avaient été à Paris dans la grande guerre contre Napoléon, et tous avaient profondément étudié la littérature politique de l'Europe occidentale. La poésie aussi n'était pas étrangère à cet événement tragique : les poésies anglaises de lord Byron, les pièces italiennes d'Alfieri, les ouvrages allemands de Schiller, les vers français de Chénier, tout cela avait été lu et traduit par la jeune aristocratie russe, parmi laquelle Pouchkine brillait comme poëte de premier ordre et inspiré du plus pur esprit démocratique.

Après la victoire, Nicolas Ier se conduisit d'abord avec mo-

dération, et il obtint même une gloire méritée par le secours qu'il portait aux Grecs contre les Turcs; mais peu à peu son caractère s'endurcit, son cœur se rétrécit, et surtout après avoir terrassé l'insurrection des gentilshommes polonais, de 1831, et brisé la résistance du roi de Perse, Nicolas devint un despote ombrageux, sombre, capricieux, dont *le sang se changeait en goudron liquéfié et en alcool*, comme disait un grand poëte anglais, d'un tyran du moyen âge. Nicolas Ier, d'une stature de près de six pieds, comme tous ses frères, d'une santé robuste et d'un courage à toute épreuve, est infiniment inférieur, sous le rapport du cœur, à son frère Alexandre, et gâté surtout par l'influence de sa femme (princesse prussienne), hautaine, orgueilleuse et dure, il a fini par descendre au degré de bourreau de l'émancipation européenne. Le gouvernement russe est essentiellement aujourd'hui celui de Paul Ier, qui écrivait à Souvarof, à la fin du dernier siècle, la fameuse lettre qui contient ces paroles: « Vainqueur de « l'Italie, tu es le serviteur de Paul, et Paul c'est le vicaire de « Dieu sur terre; tout par conséquent t'est permis de faire « à l'ombre de ton épée victorieuse, car ton épée c'est « mon épée à moi, et moi je suis divin. « Alexandre avait, avant 1812, l'idée d'imiter l'empereur Nerva de Rome païenne en associant, comme dit Tacite, *la domination avec la liberté;* mais pendant son séjour à Paris, Alexandre fléchit et devint rétrograde. Nicolas Ier a le malheur de ne pas posséder élévation de l'âme, par laquelle Alexandre a toujours été préservé, même pendant ses accès d'obscurantisme fanatique, de tomber dans les crimes et dans la bassesse.

TRENTE-ET-UNIÈME TABLEAU.

Le Réveil de l'Allemagne.

« Moi, je suis l'empereur de toutes les Russies, je suis grand, plus grand que tous mes sujets ensemble; personne en Russie ne devient grand que pendant la conversation que je daigne lui faire, et quand cette conversation est finie, mon interlocuteur redevient petit. Moi, je reste toujours et partout grand. » Ces paroles insolentes de l'infortuné Paul Ier ont été plus d'une fois répétées par son fils, Nicolas Ier, mais le père avait l'excuse de l'aliénation mentale et d'une éducation insensée, tandis que le frère d'Alexandre sait parfaitement bien tout ce qu'il y a de criminel dans cet orgueil extravagant; par conséquent, Nicolas Ier commet le péché avec pleine conscience. Nicolas Ier a été comparé à Néron, à Tibère, ce n'est point exact. Il existe parmi les empereurs de Rome païenne : un personnage qui ressemble, sous tous les rapports, à Nicolas, c'est l'empereur Galère, qui dirigea une terrible persécution, aussi perfide que cruelle, contre les chrétiens. Les démocrates de nos jours jouent, dans l'histoire du genre humain, le même rôle qu'ont joué les premiers chrétiens sous les Césars païens.

Or, Nicolas-Galère s'est emparé de toute la diplomatie allemande, et exerce sa suprématie sur toutes les dynasties de ce pays déchiré. L'empereur de Russie distribue des coups de bâton à soixante-trois millions d'êtres humains, dont se compose la population de son empire; il a jeté sur son territoire russe le réseau d'une bureaucratie barbare, gouvernée d'après les principes mongoles, principes qui sont encore aujourd'hui en vigueur et qui, pour ainsi dire, forment l'âme et la force

motrice du gouvernement russe. L'empereur dispose, surtout depuis 1817, d'énormes ressources financières. Les revenus annuels qu'il tire des mines d'argent, d'or, de platine et de diamants des montagnes de l'Oural lui offrent un profit net de quatre cent quatre millions de francs. Cette somme est plus que suffisante pour salarier largement ses légions d'espions, dans tous les états de l'Europe, et surtout dans l'Allemagne.

Contre ce despote mongol en bottes vernies et en épaulettes, se préparait peu à peu dans la nation allemande, une résistance sourde, mais tenace et toujours croissante. La haine à mort contre le gouvernement tartare-allemand de St.-Pétersbourg a déjà fortifié les âmes en Allemagne, et quand l'heure sera venue, cette haine sans bornes fera des prodiges plus gigantesques encore que la haine divine vouée par l'ancienne Grèce aux rois de Perse. Les armes de la république allemande sauront parler aux gardes russes, de même que les Athéniens et les Lacédémoniens ont parlé aux hordes de la Perse, dans le défilé des Thermopyles, à Marathon, à Salamine et à Platée. Parmi les écrivains allemands, qui depuis 1830 prêchaient chaque jour la haine contre le Tzar et l'amour pour le peuple français, il faut citer avant tout Louis Boerne (prononcez *Beurné*) et Henri Heine, deux Juifs allemands, et tous les deux jurisconsultes. Louis Boerne, né à Francfort-sur-le-Mein, avait une prédilection bien pardonnable dans ce temps-là pour Napoléon, et Henri Heine en fit autant. Je dis pardonnable, car il ne faut pas oublier la détresse de laquelle le gouvernement napoléonien a retiré les juifs allemands, et dans laquelle ils ont été précipités de nouveau par la prêtraille, la noblesse et les princes de l'Allemagne, après 1815. La nation allemande, dans le moyen âge, a massacré des millions de Juifs domiciliés chez elle; en même temps, la nation allemande possède plus d'une faculté intel-

lectuelle qui lui est commune avec la nation juive. Le juif Jésus-Christ a trouvé dans la nation allemande la foi la plus fervente et la plus sincère; le juif Spinoza compte en Allemagne les plus importants de ses disciples. La série des talents et des génies de toutes sortes que la race juive a donnée aux Allemands, est supérieure en qualité et en quantité à celle de tout autre peuple. Toujours est-ce un fait remarquable, que les deux auteurs allemands, qui ont les premiers attaqué avec succès l'infâme alliance des rois de 1815, connue sous le nom de *Sainte-Alliance*, sont de race juive.

Louis Boerne, après avoir écrit plusieurs articles de critique littéraire, remplis de verve libérale et de haine contre les gouvernements de 1815, assista après 1830 à la célèbre assemblée populaire dans le pays du Rhin, et vint se fixer à Paris, d'où il a écrit de nombreuses lettres, qui toutes, quoique rigoureusement défendues par les bureaux de censure de la diète, ont fini par remuer l'Allemagne jusqu'au fond. Louis Boerne avait le malheur de voir de près à Paris l'agonie lente et douloureuse de la jeune démocratie française de 1830, sous le couvercle de plomb, que le vieux roi Louis-Philippe jugeait à propos d'appliquer en ricanant sur ce parti le plus pur et le plus dévoué de la nation française. Les lettres allemandes de Louis Boerne furent suivies d'une entreprise littéraire en langue française : ce noble précurseur de la réorganisation germanique travailla à un journal français de Paris, intitulé *la Balance*, dans lequel il s'efforçait de faire connaître au public français les grandeurs et les petitesses, les jouissances et les souffrances de l'Allemagne, bref de préparer un entente cordiale, intellectuelle et morale entre les deux grands peuples du continent européen. Louis Boerne est mort à Paris.

Henri Heine, né à Dusseldorf sur le Rhin, vit à Paris. Il a la force de Shelley et de Byron, de ces deux précurseurs

anglais de la révolution allemande, qui sera bientôt la plus grandiose de toutes. Il ressemble en quelque sorte au grand comédien grec Aristophane, seulement il verse l'acide sulfurique de son ironie sur les réactionnaires, tandis qu'Aristophane maltraita les progressistes. Mieux vaut encore dire, que Henri Heine est un phénomène entièrement hors ligne; un poëte du premier ordre, en même temps ennemi juré de l'ultramontanisme et du luthéranisme; de la bureaucratie et de l'aristocratie, bref de tous les préjugés du passé et du présent. Il a commencé sa brillante carrière par des poésies lyriques, et il faut avouer que jamais l'Allemagne n'en avait entendu de pareilles. L'âme allemande en tressaillit jusqu'au fond, et l'enthousiasme devint indicible, lorsque le poëte fit paraître des lettres parisiennes sur l'époque de Louis-Philippe. Henri Heine, au commencement monarchiste constitutionnel et déiste, se débarrassa à la fin de ces deux erreurs, et devint socialiste athée, ou plutôt socialiste panthéiste. Avant d'aller à Paris, après 1830, il avait déjà débuté en Allemagne par un livre en prose intitulé *Tableaux de voyage;* et cet ouvrage, comme tous les autres du même auteur, bien que mutilé par la censure et défendu par la police allemande, se propagea avec la rapidité de l'éclair dans tous les pays où la langue allemande est connue. On en importa même dans les provinces allemandes de la Russie, au Cap de Bonne-Espérance, en Amérique. Henri Heine, le poëte, résume en lui tout ce que nous admirons dans les poëtes romantiques, psychologistes et libéraux; il a, en outre, la parole mélodieuse du comte de Platen et la facilité de versification de Ruckert; il réunit en lui Hoffmann et Jean-Paul Richter. Henri Heine l'homme politique, tel qu'il s'est manifesté après 1840, fait ressortir l'immense importance des réformes fondamentales, appelées vulgairement réformes sociales. Ainsi, pour ne citer qu'un ou deux exemples pris dans son célèbre poëme, *un*

conte d'hiver : il parle, toujours dans des vers ravissants et acérés comme un poignard, d'une scène où il se voit lui-même, dans un songe, marquer à minuit les portes cochères des ennemis du peuple à Cologne, et briser à coups de hache les squelettes sacrés de Trois Rois évangéliques, reliques précieuses qu'on conserve encore aujourd'hui dans la cathédrale de cette ville rhénane. Une autre fois, il se représente comme un voyageur qui parcourt les caves mystérieuses du fameux château Kyffhaus, dans lesquelles l'empereur allemand Frédéric Ier Barberousse, d'après la fable populaire, est censé séjourner. Henri Heine se moque de cette fable populaire, dans le but de rendre ridicules les déclamations un peu ennuyeuses d'un certain parti parmi les réfugiés allemands de 1818 et de 1830, qui s'obstinaient à prêcher à la nation allemande le retour à l'empire de Barberousse, et l'aversion pour la nationalité française. Après avoir châtié ce parti *germanomane* et *gallophobe*, c'est-à-dire ce parti patriotique exclusif, il retourne subitement sur ses pas, et dans le chapitre suivant il s'écrie : « O empereur Frédéric Barberousse, j'ai tort, je t'ai offensé par étourderie ; oui, les Allemands d'aujourd'hui ont grandement besoin de toi, remonte enfin de ton souterrain enchanté, tire ton glaive rouillé et fais sonner les trompettes quand tu le jugeras à propos, comme prédit la vieille fable nationale; introduis de nouveau, si tu le veux, le moyen âge de ton époque, mais délivre-nous de nos infâmes réactionnaires modernes, fais rouler leurs têtes sous la main de ton bourreau, et applique même la torture à nos misérables princes actuels, qui ornés d'or et de pourpre foulent aux pieds ta grande nation. »

La jeune école de Hegel se lève alors contre la formidable suprématie de la sainte-alliance russo-allemande. David Strauss, Louis de Feuerbach et Arnold Ruge se mettent à la tête de cette philosophie révolutionnaire. David-Frédéric

Strauss, né en Souabe, lance en 1835 et 1848 ces deux terribles ouvrages intitulés la *Vie de Jésus* et la *Dogmatique du Christianisme*. Strauss attaque ainsi l'orthodoxie catholique et protestante à la fois. Dans la *Vie de Jésus*, le jeune auteur prouve qu'une grande partie des rapports évangéliques n'est qu'une fable, mais une fable inventée par l'imagination naïve de la communauté primitive des chrétiens, et sans la moindre intention de mentir. Le docteur David Strauss découvre ainsi que les quatre évangiles peuvent être résumés dans la phrase suivante : « Le jeune Juif Jésus de Nazareth se fit parmi ses compatriotes réformateur moral et religieux ; après avoir combattu la caste exploitatrice des Pharisiens, il fut exécuté sous la domination du gouverneur romain Ponce-Pilate, et tous ses partisans étaient tellement impressionnés par la puissance de sa personnalité, qu'ils s'imaginaient voir leur maître décédé encore vivant au milieu de ses élèves. » Strauss finit le livre sur la vie de Jésus-Christ par les paroles suivantes : « Le genre humain est pour ainsi dire Jésus-Christ ; le genre humain est, pour ainsi dire, la divinité humanisée; elle se compose donc de la nature divine et de la nature humaine; le genre humain dans l'étendue de l'espace et du temps, possède en effet toutes les qualités que l'église chrétienne attribue à Jésus ; le genre humain se meurt, fait sa résurrection et monte vers le ciel, toujours et partout, c'est-à-dire l'humanité se débarrasse continuellement de ses obstacles, de ses vices et de ses crimes, pour s'élever continuellement à un degré supérieur d'intelligence, de vertu et de bien-être matériel. » Le résultat du livre de David Strauss est, par conséquent, le coup le plus formidable, le mieux dirigé, et le plus impitoyable que l'Eglise chrétienne, soit catholique, soit protestante, ait jamais à subir. Cet ouvrage allemand, qui a été dévoré par toutes les classes de l'Allemagne entière, et qui est rédigé en plu-

sieurs gros volumes avec une érudition admirable, a trouvé un traducteur français aussi savant qu'infatigable dans la personne de M. Littré. Mais malheureusement cette traduction a excité en France beaucoup moins d'enthousiasme ; et dans ce pays il n'y a point de femmes qui se soient donné la peine de le lire, tandis que beaucoup de dames et de demoiselles de la bourgeoisie allemande ont fait une lecture assidue de l'ouvrage de David Strauss. En outre, les démocrates allemands ont eu le soin de propager les idées anti-cléricales et anti-despotiques de ce livre au milieu de la classe des travailleurs, à l'aide de petites éditions abrégées, compréhensibles pour tout le monde et à bon marché.

Dans son ouvrage sur le *dogme chrétien*, David Strauss démontre comment chaque partie dogmatique s'est développée lentement et pour ainsi dire pas à pas ; à la fin l'auteur démontre aussi la nécessité intérieure du dogme chrétien de se dissoudre peu à peu et de périr. David Strauss conseille, du reste, à tout individu qui n'est pas encore mûr pour le culte de l'intelligence et de la vertu pure, de suivre la religion de l'Église. David Strauss a parfaitement raison ; une grande folie dans la révolution de 1789 était de persécuter les prêtres catholiques et autres. Il suffit de propager par les moyens pacifiques les plus puissants le respect et l'amour de l'intelligence, de la raison, du bon sens et du cœur, pour faire disparaître l'une après l'autre toutes les fantasmagories fébriles ou immorales, dont un passé de vingt siècles a rempli l'âme du monde civilisé.

Le philosophe bavarois, Louis de Feuerbach, a développé avec érudition et éloquence les mêmes idées dans ses écrits de 1830 ; enfin, il publia en 1841 son admirable ouvrage *Essence du Christianisme*, dans lequel il démontre que toute la science humaine ne peut franchir les limites de l'horizon humain, c'est-à-dire que la vertu, le crime, l'amour,

la haine, la joie, l'ennui, etc., restent nécessairement enfermés dans le giron du genre humain, et que les dogmes de toutes les religions et les idées de toutes les métaphysiques dans l'antiquité, dans le moyen âge et dans l'époque moderne doivent nécessairement être interprétés d'une manière humaine; en agissant autrement, vous tomberez inévitablement soit dans les hallucinations, soit dans la fourberie; en d'autres termes plus précis encore, vous aurez alors à choisir entre *crétins* et *gredins*. Louis Feuerbach est encore dans la fleur de l'âge; universellement estimé et père de famille, il vit dans une terre près Brouckberg, non loin d'Ansback dans la Bavière septentrionale (1).

Le caractère spécial, on le voit bien, de toute la jeune école des *néohégeliens* ou hégeliens *du progrès* était la critique, critique à mort, contre tous les préjugés religieux, moraux, artistiques, scientifiques, juridiques, administratifs, politiques et sociaux du parti réactionnaire de notre époque. Un des écrivains les plus illustres est Bruno Bauer, né à Berlin, ancien théologien-protestant et métaphysicien, plus tard *l'homme de la critique athée*. Lui et son frère Edgar Bauer ont rédigé beaucoup d'écrits extrêmement remarquables, que le parti réactionnaire en Prusse n'a pas eu tort d'appeler des *haches de guillotine* et des *boîtes d'arsenic*. La réation allemande de ce temps-là était représentée dans le midi par la clique de Joseph Goerres (prononcez Gueurrez) et Philipps, ex-protestant prussien, à Munich; par l'ex-protestant Jarke, à Vienne, successeur du jésuite Gentz auprès du prince Metternick; et à Halle en Prusse

(1) L'auteur du présent livre a publié, sous le nom de *Qu'est-ce que la Religion?* un recueil des ouvrages de Louis Feuerbach (Paris, 1850, chez Garnier et Ladrange). Le même auteur a aussi publié, sous le nom de *Qu'est-ce que la Bible?* une traduction des écrits les plus importants des autres chefs de cette école allemande.

par le professeur Leo, qui ne conserve la foi luthérienne que pour prouver au XIXe siècle que la race infâme des théologiens ultra-luthériens du XVIe siècle, des Hessehusius (qui possédait toutes les qualités d'un boule-dogue, excepté celle de la fidélité) et des Moerlin ne s'est pas éteinte. Contre le dénonciateur Leo lutta héroïquement la *Revue scientifique, artistique et politique*, dirigée par le docteur Arnold Ruge, d'abord à Halle (Prusse), plus tard à Dresde (Saxe). Arnold Ruge, né dans l'île de Rugen (Prusse), avait été longtemps prisonnier démocratique dans les cachots du gouvernement prussien; rendu à la liberté, il prouva bientôt que la détention n'avait point brisé son énergie. Un nombre considérable de jeunes écrivains rédigèrent aussi le journal de Ruge qui, au commencement, s'était proposé de faire dans notre siècle ce que la *Revue mensuelle de Berlin* avait fait à la fin du règne de Frédéric-le-Grand. Mais bientôt traqué par la police prussienne, il se retire en Saxe et rédige à Dresde les *Annales*. Ici, toujours persécuté par les mesures insolentes et perfides du despotisme allemand, ce journal déclare enfin ouvertement la guerre à la Sainte-Alliance; et son rédacteur en chef, après la suppression de la feuille, se rend avec le docteur Charles Marx à Paris, où ils fondent en 1844 une revue allemande intitulée : *Annales allemandes-françaises*. Cette publication, dont il n'y a eu que deux livraisons, avait pour but de réunir des articles en langue allemande et en langue française, pour associer les efforts des démocrates des deux côtés du Rhin et pour faire connaître aux Français les travaux humanitaires des progressistes de l'Allemagne moderne. En même temps toute la littérature moderne de la France révolutionnaire se propagea dans les traductions en Allemagne, et fut avidement avalée malgré toutes les rigueurs de la diète de Francfort.

Charles Marx, né à Trèves (Prusse rhénane), est sans

contredit un génie critique au moins tout aussi considérable que Gotthold-Ephraïm Lessing. Doué d'une intelligence extraordinaire et d'une vaste érudition, d'un caractère de fer et d'une perspicacité à toute épreuve, Charles Marx a tourné son attention du côté économique, juridique, politique et social; Charles Marx a produit dans ses articles critiques les dernières conséquences révolutionnaires du dialectisme hégelien.

A côté de ces deux hommes se distinguèrent le jeune avocat bavarois Bernays et l'infatigable Maurice Hess de Cologne. Mais les annales franco-allemandes furent bientôt entravées par les mesures de la Sainte-Alliance, à laquelle s'était associé le roi Louis-Philippe. Il en fut de même d'un petit journal allemand populaire intitulé : *En Avant!* qui était rédigé à Paris par un certain nombre de réfugiés allemands, tous amis de la nation française et par conséquent en opposition avec le parti *tudesque*, *gallophobe* ou *teutomane*, qui dans ce temps-là existait encore parmi les réfugiés allemands en Suisse, en France et en Angleterre. Le journal *En Avant!* (dont le titre allemand était *Vorwaerts*) cessa d'exister après un an; Bernays fut condamné à une amende et à quelques mois de prison par les tribunaux de Louis-Philippe.

A Paris, la propagande démocratique avait puissamment travaillé depuis les premières années de 1830; la police du réactionnaire Louis-Philippe ne réussit pas à détruire la racine de la démocratie étrangère, représentée à Paris par les efforts combinés de Louis Boerne, de Jacques Venedey (de Cologne) et du docteur Schuster, alliés avec les chefs français, italiens et polonais. Au milieu de tracasseries indicibles, il se forma à Paris la société secrète allemande des *Proscrits*; mais bientôt elle se divisa en deux : la partie socialiste s'en sépara sous le titre de la société allemande des *Justes*, tandis que l'autre partie restait encore attachée aux principes

bornés d'un patriotisme allemand purement politique et anti-socialiste. La société allemande des *Justes* fut fondée entre autres par le docteur German Mæurer (né en Prusse rhénane), Henri Ahrens (né à Riga en Russie) et par quelques autres Allemands, soit littérateurs, soit ouvriers. La société des *Justes* se composa presque exclusivement d'ouvriers allemands, suisses, et plus tard aussi de quelques ouvriers flamands, hongrois et scandinaves; chaque membre devait posséder la langue allemande. Des écrits populaires furent rédigés dans cette langue par le docteur Germain Mæurer et autres, la moralité la plus rigoureuse fut soutenue par les statuts et plus encore par l'esprit fraternel qui les animait tous. Une correspondance allemande très-régulière fut établie entre les frères allemands disséminés en France, en Suisse, en Angleterre, en Hollande, etc. Les principes socialistes de la société des *Justes* étaient dès le commencement ceux du citoyen Cabet (1). La haine des autres réfugiés allemands contre les communistes de la société des *Justes* devint bientôt énorme; mais ceux-ci, forts de leur principe de dévouement et de patience, n'ont jamais fléchi ni devant leurs compatriotes égarés, ni sous la pression de la police de Louis-Philippe et de la Sainte-Alliance; jamais un traître ne s'est glissé dans leurs rangs sacrés. En un mot, eut lieu parmi les Allemands le triste conflit qui s'était déjà manifesté parmi les Français, entre les républicains nationaux et les républicains communistes. Les républicains français du parti national exclusif voyaient d'un mauvais œil la nation allemande, et cette aversion insensée ou plutôt criminelle fut imitée par les républicains allemands du parti national exclusif qui, à leur tour, ne comprenaient rien du tout à la

(1) Son *Voyage en Icarie* a été traduit en allemand par l'auteur du présent livre, et imprimé à Paris quelques mois avant la Révolution de Février.

nation française. De là, entre autres, en 1840, la pitoyable querelle à propos de la frontière rhénane, querelle anti-démocratique et dont deux poëtes seuls, Nicolas Becker en Allemagne et Alfred de Musset en France, ont recueilli un peu de réputation littéraire. Les communistes allemands et les communistes français étaient par conséquent obligés de faire tout leur possible pour propager l'amitié internationale entre les deux côtés du Rhin.

On dit que Louis Boerne, ce noble lutteur de la cause populaire, après avoir réussi à fonder à Paris la première réunion politique des ouvriers allemands, fut transporté de joie, et s'écria d'une voix tremblante d'enthousiasme, et les yeux remplis de larmes : « Mes amis, maintenant je peux « mourir avec tranquillité, l'Allemagne est sauvée! » En effet, les sociétés démocratiques se propageant peu à peu en Allemagne, étouffèrent peu à peu l'infâme jalousie, qui jusqu'alors avait séparé les jeunes gens de la classe lettrée de ceux de la classe ouvrière ; les combats souvent sanglants entre les étudiants et les ouvriers cessaient et, les uns comme les autres, commençaient enfin à se reconnaître également malheureux.

En 1840, le roi de Prusse mourut, et son fils Frédéric-Guillaume IV monta sur le trône. Ce souverain avait jadis donné de belles espérances, mais après son avénement il les trompa toutes. Doué d'un talent artistique peu commun et d'une éloquence rare, il avait été égaré par ce romantisme réactionnaire, dont nous avons déjà parlé. Frédéric-Guillaume IV, *le Parleur*, est devenu pour l'Allemagne protestante ce que le roi de Bavière, Louis, est pour l'Allemagne catholique, c'est-à-dire l'incarnation du principe rétrograde, dissimulé sous des formes esthétiques. Le pauvre roi Louis de Bavière, *le Poëte*, a fini par tomber dans le ridicule et descendre du trône ; le roi Frédéric-Guillaume IV, *le Par-*

leur, n'est pas encore arrivé au ridicule ; il porte encore la couronne de Prusse et le lourd fardeau de la haine allemande. Pendant les premiers mois, l'Allemagne toute entière était dans un transport difficile à décrire ; elle s'attendait d'un jour à l'autre à voir le roi de Prusse proclamer l'unité et l'indivisibilité de l'Allemagne, détrôner tous les princes allemands, simplifier cette cohue effroyable de bureaucrates et d'administrateurs, et prendre la couronne impériale de l'Empire réorganisé. Mais bientôt on s'aperçut que l'esprit du roi était irrémédiablement faussé par des préjugés ultra-religieux et aristocratiques ; seulement la plupart des Allemands aimaient encore à s'abandonner à la douce espérance que ce roi romantique réaliserait au moins la centralisation unitaire de l'Allemagne. Cette espérance aussi disparut, et les Allemands comprirent enfin que Frédéric-Guillaume, *le Parleur*, était un adorateur de l'Allemagne divisée en une trentaine de morceaux, dont la suprématie, ou comme le roi aime à dire, l'*hégémonie* serait dévolue à la Prusse et à l'Autriche.

Il serait ennuyeux de raconter ici la série de toutes les désillusions douloureuses et inopinées que les Allemands eurent à subir pendant plusieurs années. Le rhétoricien couronné fut enfin démasqué, mais il avait réussi à tromper assez longtemps. On ne sait pas trop, si Frédéric-Guillaume IV mérite le nom de comédien ou d'hypocrite ; quant à moi, je crois qu'il est l'un et l'autre à tour de rôle. Beaucoup de jeunes écrivains progressistes se rapprochèrent de lui pour stimuler son zèle ; le poëte politique Georges Herwegh, né en Souabe, crut lui aussi, pendant quelque temps, au libéralisme du *Parleur*. Mais peu à peu le roi s'entoura de conseillers mesquins, obscurantistes et tartufes de la pire espèce ; les poésies populaires de Georges Herwegh ont, du reste, fortement combattu contre la réaction, et leur influence a été aussi grande que profonde.

En 1842, parut en Suisse, à Vévay (canton de Vaud), un livre extrêmement remarquable en langue allemande, qui a l'honneur d'avoir initié les ouvriers de l'Allemagne aux idées d'un communisme rationnel et moral. L'auteur de ce livre intitulé : *Garanties de l'harmonie et de la liberté*, était Guillaume Weitling, jeune ouvrier tailleur né en Prusse (Magdebourg). Après plusieurs voyages, comme chaque ouvrier allemand en fait, il arriva à Paris, où il rendit un véritable service à quelques milliers d'ouvriers tailleurs allemands et français, en organisant pour eux une cuisine commune, par conséquent de bonne qualité et à bon marché, pendant une époque où il n'y avait pas de travail. Membre de la société des *Justes*, Guillaume Weitling imprima sur une presse clandestine à Paris sa petite brochure allemande intitulée : *l'Humanité telle qu'elle est et telle qu'elle sera*. Après 1840, Weitling partit pour Genève en Suisse, où il publia bientôt un journal prolétaire en langue allemande, sous le titre : *Le cri de détresse de la jeunesse allemande*. Il organisa en même temps dans cette ville, alors sous le joug impertinent d'une bourgeoisie Louis-Philippiste, une cuisine commune pour les ouvriers allemands et suisses ; un local commun avec une bibliothèque et des journaux fut établi par les cotisations hebdomadaires des membres. Cet homme extraordinaire, doué d'un grand talent d'organisateur et d'une intelligence rare, se servit depuis de sa plume avec une éloquence telle que tous ses adversaires, c'est-à-dire les républicains nationaux comme les valets des rois et du clergé, étaient obligés de reconnaître sa supériorité. Imbu de maximes du plus pur communisme, et éclairé soit par la conversation avec des chefs démocrates instruits, soit par ses propres recherches, il réussit à écrire le système des *Garanties*, qui a été traduit en français et en anglais. Réimprimé en Allemagne, il y fit une propagande immense, et la Sainte-Alliance avait beau faire des visites

domiciliaires, visiter le bagage et les vêtements des voyageurs, confisquer tout exemplaire démocrate-socialiste, rayer impitoyablement toute phrase communiste dans les journaux : le communisme allemand se développa irrésistiblement, comme le grand arbre de moutarde, né d'un petit grain, pour parler avec la parabole de l'Évangile. Avant la fin d'une année, la majorité des ouvriers en Allemagne discutaient partout, dans leurs promenades, dans les cabarets et dans les ateliers, les principes éternels du droit au travail, de l'association, des impôts, de la famille, de la justice rétributive, etc.

Cette méthode pacifique n'était pas sans danger. Les prisons regorgèrent plus d'une fois des hardis apôtres du communisme, et la bureaucratie allemande s'appliqua à manifester toute sa morgue et toute son insolence envers ces pauvres ouvriers allemands, qui parcouraient l'Europe occidentale et centrale, écrasés par un travail excessif et mal salariés, ou affaiblis par la grève forcée et la misère; mais qui, malgré cela, prêchaient partout et toujours les idées communistes. Quant à Guillaume Weitling, il fut bientôt poursuivi par les gouvernements des cantons, à Genève, à Lausanne, à Berne et à Zuric. Partout il publia son journal prolétaire, partout des cotisations spontanées de ses camarades allèrent le trouver. Enfin, il fut condamné, à Zuric, à un an de prison, surtout à cause de son *Évangile communiste*, qui a été aussi traduit en français. Après avoir recouvré sa liberté, il fut transporté à travers l'Allemagne toute entière jusqu'en Angleterre. Le conseiller zuricois Blountschli, réactionnaire de la pire espèce, fit publier toute la correspondance trouvée dans la chambre de Weitling, et cette brochure, accompagnée des propositions ingénieuses du conseiller Blountschli pour détruire la racine du jeune communisme, fut traduite, par ordre supérieur, dans toutes les langues de

l'Europe, pour être communiquée à toutes les ambassades. Il serait inutile de perdre ici un mot sur les *propositions ingénieuses* du conseiller Blountschli; elles ont été répétées quelques millions de fois par les écrivailleurs et les déclamateurs de l'Europe réactionnaire. De Londres, le jeune Guillaume Weitling partit pour les États-Unis de l'Amérique, et continua dans ces pays d'outre-mer la propagande communiste oralement, par écrit et par l'établissement de cuisines communes.

Il serait également ridicule de daigner répondre à ceux de nos ennemis qui reprochent au communisme allemand de s'être propagé d'une *manière matérialiste*. Ces messieurs ignorent donc que la masse du peuple travailleur, celle qui produit toutes les richesses et tous les trésors, ne peut vivre que sur une solide base matérielle? Ces messieurs ignorent donc que la macération volontaire du corps n'a été et ne sera que le hochet d'une minorité imperceptible!

Tandis que tout cela se passait dans la classe des ouvriers, celle de la bourgeoisie fut profondément agitée par le curé catholique Johannes Ronge (prononcez *Rongué*). Cet homme extraordinaire, ému du spectacle humiliant de tant de centaines de milliers d'Allemands des deux sexes prosternés devant la fameuse relique conservée à Trèves, et connue sous le nom de *la robe merveilleuse de Jésus-Christ*, adressa à l'évêque catholique une lettre allemande très-claire et précise, dans laquelle ce curé, du fond de la Silésie prussienne, conjura un haut dignitaire de l'Église romaine de rougir enfin des conséquences, si funestes sous tous les rapports, de ces pèlerinages extravagants. Johannes Ronge, comme cela va sans dire, perdit sa place. Il fonda alors sans retard une église catholique nouvelle, appelée *néo-catholique* ou *catholico-allemande*, dans laquelle le pape de Rome est réduit à sa juste valeur, c'est-à-dire à n'être que l'évêque de Rome;

le célibat forcé du clergé catholique est aboli. Le jeune citoyen Doviat s'associa aux efforts de Johannes Ronge, et tous deux parcoururent l'Allemagne entière avec un succès toujours croissant. En effet, la publication de la célèbre lettre de Johannes Ronge à l'évêque Arnoldi, le 1er octobre 1844, est un événement historique. Ronge poursuit courageusement l'œuvre de Martin Luther, d'affranchir la nation allemande de toute influence romaine, et dans un de ses discours l'ex-curé silésien, profondément démocrate, et doué d'une éloquence saisissante, a parfaitement raison de s'écrier : « La nation allemande souffre d'un joug indigène et d'un joug étranger. Quant au premier, je n'ai pas besoin aujourd'hui de le nommer; quant au second, il repose sur deux points d'appui, sur Saint-Pétersbourg et sur Rome. Commençons enfin à ébranler ce dernier. » Ronge eut à braver plusieurs attentats à sa vie. Mais quel démocrate ne s'y attendrait pas de la part des ennemis du genre humain!

Plus tard, un prédicateur à Halle, Gustave-Adolphe Wislicénus, devint le fondateur de la *commune libre*, qui, comme l'église de Johannes Ronge et de Doviat, se base sur le principe de la morale la plus sévère, et qui en même temps proclame l'extermination du despotisme papal et royal. Quelques personnes, appartenant au parti progressiste en Allemagne, ont dit que les efforts de Johannes Ronge et de Gustave-Adolphe Wislicénus étaient un hors-d'œuvre, l'esprit public des populations allemandes étant depuis longtemps émancipé sous le rapport de la religion. Ces personnes se trompent. L'esprit public, en Allemagne, il est vrai, est bien plus émancipé des préjugés ecclésiastiques que celui de tout autre pays du monde civilisé. Soit dit en passant, une grande folie serait de déclarer comme le *nec plus ultrà* l'indifférence blasée ou frivole en matière de religion, telle qu'elle se trouve dans certains pays de l'Europe occi-

dentale; au contraire, un peuple vraiment civilisé et émancipé sous le rapport de la religion est celui qui, en majorité, tant hommes que femmes, sait partout et toujours penser, parler, écrire et agir *sans peur et sans reproche*, sans espérer un ciel et sans craindre un enfer; un peuple, enfin, qui a profondément et longuement étudié la question religieuse et qui ne l'a pas *étranglée* en lui tournant le dos.

En Allemagne il y a non-seulement du jésuitisme, mais il y a aussi du piétisme. L'un et l'autre ne sont au fond qu'un; ils sont les deux dernières figures sous lesquelles la religion — catholique, protestante, n'importe — se cache pour jeter encore une fois le gant à l'humanité, et pour entreprendre son dernier combat à mort.

Le piétisme d'Allemagne est marqué d'un coin particulier, qui tient à la nature particulière de cette nation. Il est dans l'Allemagne protestante ce qu'est le jésuitisme dans l'Allemagne catholique, lorsqu'on le considère du point de vue politique : c'est le symbole suprême de la réaction *quand même*, l'un pour les citoyens protestants, l'autre pour les citoyens catholiques.

Le piétisme actuel n'est plus ce qu'il était entre les mains de son fondateur Spéner, il y a un siècle et demi. L'ancien piétisme voulut affranchir la chrétienté protestante du joug clérical et du despotisme de la lettre écrite telle qu'elle figurait dans ce temps-là. Le piétisme moderne veut asservir la chrétienté protestante au joug de la lettre écrite, et au despotisme des superstitions les plus détestables à la fois. Mais ces deux piétismes sont deux branches du même arbre : du désir maladif de faire de la religiosité quelque chose à part, au lieu de la répandre sur toute la vie humaine; du désir maladif de concentrer l'esprit de l'individu sur le dogme chrétien seul, devenu comme pétrifié ou comme une idée fixe, au milieu de la conscience individuelle. Ainsi, par exemple,

dites à un piétiste : « Il pleut, je vais prendre mon para-« pluie, » il vous dira : « Bien ; mais — le vrai parapluie, « le véritable protecteur, c'est Dieu. » Vous dites : « J'aime « à porter une canne, » le piétiste va vous interrompre en soupirant : « Bien ; mais — le véritable bâton et guide, c'est « le Christ ; » et quand vous lui faites observer par hasard que la bougie sur cette table brûle on ne brûle pas, il va vous riposter : « Bien ; mais — Dieu seul est la véritable lumière. » Le piétiste s'empresse à chaque instant de prononcer à haute voix les noms de Dieu, Jésus, Saint-Esprit, etc. Avant de se mettre à une œuvre quelconque, soit matérielle, soit intellectuelle, il débutera par une prière de vive voix. Cela signifie, en d'autres termes, que le piétiste, au lieu de purifier et de sanctifier le monde par la religiosité éclairée (philanthropie, fraternité), veut voir maintenir les choses mondaines (les vices, les crimes, les péchés) pour pouvoir planter à leur côté sa béate prière ; il lui faut des pécheurs pour sa contrition terrestre et pour ses jouissances célestes. Voilà donc la contradiction fondamentale ; une faute logique d'où va naître tout à l'heure un crime. Le piétiste condamne la nature tout entière et les passions naturelles comme perverties au fond même ; il déteste donc la noble manière de voir des anciens Hellènes, et, chez les modernes, du grand et noble poëte allemand Frédéric Schiller, qui disaient, que là où le sens moral n'est pas encore cultivé, les sens humains sont améliorés et purifiés par la sensation et le sentiment du beau, par les Beaux-Arts. Le bien moral se rapproche alors de l'homme sous le masque innocent du beau physique, et le beau restera toujours le compagnon vénérable du bien moral, les Grâces accompagneront toujours la Vertu.

La haine sans bornes que le piétiste éprouve pour la beauté et l'humanité, qui ne sont pour lui que des produits diaboliques, est évidemment celle qu'ont éprouvée les anciens

ermites, les moines, les saints de la Colonne (1), et tous les autres fanatiques chrétiens, qui étaient à la fois bourreaux et martyrs d'eux-mêmes. Mais ceux-ci étaient conséquents, et le piétiste ne l'est point ; il devient inévitablement hypocrite et tartufe.

En outre, le piétisme se compose de plusieurs sortes plus ou moins esthétiques ou poétiques. Il en est une, qu'on trouve surtout à la cour du roi actuel de Prusse ; c'est le piétisme combiné avec du romantisme, d'où il résulte un singulier mélange, qui veut absolument ressusciter la féodalité et l'église du moyen âge. On dirait là une colossale niaiserie ; cette cour protestante, cette haute noblesse protestante, habituées à se voir saluées comme les chefs politiques du protestantisme allemand, s'obstinent à rétablir un état de choses contre lequel le protestantisme a tiré le glaive plus d'une fois depuis trois siècles. Ce n'est guère à son début, sous le grand Martin Luther et ses successeurs immédiats, que le protestantisme allemand était révolutionnaire : il n'y confisquait les domaines des ecclésiastiques romains que pour se débarrasser enfin d'un joug étranger devenu insupportable (2), et pour doter les nombreux souverains allemands d'un pouvoir moitié céleste ou ecclésiastique, moitié mondain, donc de la plus forte puissance possible, contestée jusqu'alors par le pape romain et par l'empereur allemand.

(1) Comme, par exemple, ceux des premiers siècles du christianisme, qui habitaient pendant toute leur vie sur une énorme colonne, perchés sur un pied, les mains étendues, pour faire amende de leurs péchés.

(2) Mille faits prouvent que, comme dans la révolution anti-papale et anticléricale des Tchèques sous le grand Jean Huss, un motif important avait été l'aversion nationale contre les Allemands et les Romains, de même dans le mouvement insurrectionnel de la noblesse et de la haute bourgeoisie *allemande* contre *les Romains*, c'est-à-dire contre le pape, il y avait beaucoup de ressentiment national. Voyez l'*Histoire universelle*, *etc.*, par M. le professeur Michelet, et ses *Mémoires de Luther*.

Le protestantisme du XVIe siècle en Allemagne fut tout aussi dur et superbe envers les basses classes, que le protestantisme en Angleterre. En Allemagne les basses classes, adoptant le protestantisme de Luther, revendiquèrent enfin avec le glaive leur part dans l'immortelle Guerre des Paysans allemands ; jacquerie allemande s'étendant des Alpes jusqu'en Vestphalie, et des Vosges (montagnes allemandes dans ce temps-là) jusqu'à l'Elbe, et qui était de beaucoup supérieure à la jacquerie française par les idées et les personnes insurrectionnelles. Comme toute jacquerie de toute époque, de tout pays, celle des Allemands protestants échoua nécessairement, et les révolutions politico-anti-romaines des Tchèques et des Anglais ayant fini par opprimer l'élément socialiste ou réellement révolutionnaire des basses classes, par la défaite complète des Hussites les plus avancés, et des Niveleurs anglais, alors chez toutes les trois nations s'installa peu à peu le protestantisme *honnête et modéré*, le protestantisme de caste.

Dans la moitié de l'Allemagne ce protestantisme princier, aristocratique et haut-bourgeois s'enracina, après avoir massacré les paysans protestants et démocrates avec une cruauté telle, que les Romains du paganisme et les Romains du papisme n'ont rien à envier à la cruauté protestante allemande, et la bureaucratie allemande, il paraît, poussa abondamment surtout chez les Allemands protestants, plus habitués, dit-on, que les catholiques à écrire, à lire, à traduire, à confectionner des registres, depuis que Dieu était devenu le Verbe ou la Parole, soit écrite, soit prononcée. Bref la partie protestante d'Allemagne, pour avoir secoué le joug étranger de Rome papale, était condamnée à porter des jougs nationaux, imposés à elle par les dynasties despotiques, par sa noblesse, par sa haute bourgeoisie (appelée le *patriciat*), et par une bureaucratie extrêmement paperassière. Ce pitoyable

état des choses devenait plus sensible après la Guerre de Trente Ans, qui avait commencé comme guerre religieuse, et qui s'était bientôt changée en massacres purement diplomatiques, guerre soutenue par des jurisconsultes, des chenapans, des routiers, des jésuites, des ergoteurs protestants, des anthropophages, et des têtes couronnées.

Quand cette lutte infernale de Trente Ans fut finie, les Allemands catholiques et protestants ne pouvaient plus vivre en hommes : ils végétaient comme de vils animaux accroupis dans l'ordure physique et moral, dans l'ignorance la plus abjecte. Les nombreuses dynasties allemandes avec leurs valets et leurs bureaucrates regrettaient peut-être le rétablissement de la paix ; les basses classes n'étaient-elles pas là pour s'égorger en l'honneur de leurs princes par la grâce divine ! Et ces princes n'avaient-ils pas toujours la bourse pleine et la table bien servie ? tandis que leurs *sujets* mouraient de faim.

Or, comme je l'ai déjà dit, le piétisme primitif du XVIIe siècle était un suave et puéril mysticisme, une opposition bien intentionnée contre l'Église protestante officielle et pétrifiée.

Le piétisme du roi actuel de Prusse au contraire est, comme j'ai dit, romantique et fantastique, ou plutôt romanesque et fantasque. Il aime le bruit, il chante, il prononce des discours fort longs à l'imprévu, il fait de la poésie, de la musique, de l'architecture ; il *pose*, soit à l'église, soit dans la salle du trône, soit à l'embarcadère d'un chemin de fer, n'importe. Il veut à tout prix ce qu'il appelle une nouvelle édition du moyen âge très-chrétien, mais une édition émendée, revue, avec les inventions artistiques et industrielles de notre époque. C'est du non-sens, il est vrai, mais que voulez-vous ? c'est bizarre, et cela plaît à des gens bizarres. Il tourne le dos à ce vieux piétisme des siècles passés, qui était si

muet, si replié sur lui-même, que ses adhérents, semblables aux quakers et aux mennonites anglais, s'intitulaient avec un modeste orgueil les Pacifiques ou les Tranquilles (*die Stillen im Lande*), et qui avaient au moins l'excuse de vouloir combattre l'orthodoxie protestante, devenue à la longue parfaitement ennuyeuse et insupportable après la Guerre de Trente Ans. Le piétisme romantique de la cour de Berlin est extrêmement réactionnaire en politique, en religion, en droit, en administration, et partant entaché de l'immoralité de la réaction en général ; mais il n'est point immoral dans l'acception vulgaire de ce mot. Il regarde le roi par grâce divine comme le *vassal terrestre du Seigneur Dieu* (1) ; le roi c'est le propriétaire universel du royaume et de la nation ; il n'y a pas de citoyens, il n'y a que des classes, des ordres, des corporations ; le gentilhomme diffère éternellement du bourgeois et du paysan ; l'armée n'appartient qu'au roi, etc., etc. Les principes américains et ceux de 1789 sont un poison mortel pour les nations de l'Europe ; il faut plutôt introduire en Allemagne le principe moscovite ou tartare. Ce détestable parti réactionnaire moitié métaphysicien, moitié mystique, en appelle perpétuellement au patriotisme allemand ; il veut absolument rétablir la vieille haine envers la France, envers la nation, les mœurs, les beaux-arts, les sciences, les institutions, la langue et la littérature des Français. Il manifesterait plutôt un léger engouement pour l'Angleterre, sa constitution, sa noblesse, sa royauté, sa littérature, son église ; mais, au fond, il croit que tout cela est ou pourra être infiniment mieux en Allemagne qu'ailleurs. Voilà le vieux parti des *Gallophobes* (ceux qui craignent les Français), des *Teutomanes* (ceux qui raffolent de l'Allemagne quand même), la secte ressuscitée des Arndt, Jahn, Bren-

(1) Expression favorite du roi actuel de Prusse.

tano, Schenkendorf, etc., de 1813, 1814 et 1815, bref la mauvaise queue de la célèbre *Association de la Vertu* (le Tugendbund), qui s'organisa en Prusse après la paix de Tilsitt, et qui réussit à la fin à renverser la domination napoléonienne entre la Vistule et le Rhin.

Distinguons ce piétisme romantique, guerrier, rhétorique, en gants blancs et en frac noir, d'une autre sorte de piétisme, qui, il est vrai, n'oublie pas non plus comme appartenant aux classes élevées, de s'habiller à la mode et de bavarder comme un vrai réactionnaire politique, mais qui concentre son activité secrète sur un point trop scandaleux, immoral dans le sens vulgaire du mot, pour en parler tout au long dans cet écrit.

Cette troisième sorte de piétisme, rare heureusement, s'est montrée comme une maladie sporadique dans plusieurs grandes villes de l'Allemagne, tandis que l'autre sorte ressemble aux épidémies. On faisait des conventicules secrets, composés de jeunes individus de chaque sexe, on prêchait la bible et les cantiques à la main, sous l'inspiration soudaine du Saint-Esprit, on chantait avec la musique, on se magnétisait, et on finissait par éteindre les lampes ... Devant le juge d'instruction les accusés répondaient toujours, qu'ils avaient la mission de faire entrer dans ce monde terrestre le Nouveau Messie incarné, sous la figure d'un enfant nouveau-né piétiste. Les piétistes de cette sorte avaient reçu le sobriquet des *Mouckers*. Aux procès qu'on leur fit à Kœnigsberg et ailleurs, on découvrit parmi eux des hauts fonctionnaires civils et des militaires, et des dames de la haute volée.

Je crois nécessaire, pour faciliter la connaissance du caractère allemand, de donner ici aux lecteurs français un tableau psychologique des deux grandes moitiés de l'Allemagne actuelle.

La différence entre les Allemands septentrionaux et les Allemands méridionaux est assez importante pour en dire ici quelques mots. On peut regarder les Hanovriens et les Holsteinois comme les représentants les plus marquants du caractère septentrional, et les Souabes, ou Wurtembergeois, comme ceux du caractère méridional. Dans le midi, vous rencontrez la naïveté, la spontanéité; dans le nord, la réflexion, la méditation raisonneuse. Ce n'est certes pas le bon sens pratique qui fait défaut aux méridionaux; la ruse des Wurtembergeois et des Suisses, quand il s'agit d'affaires d'intérêt, est devenue proverbiale.

Chez les septentrionaux on trouve un caractère sec, mais viril, sévère, et une vie de famille très-intime, très-tendre, d'autant plus que les personnes sont si souvent refoulées dans l'intérieur de leur ménage par l'intempérie du climat. Chez les méridionaux il y a beaucoup d'expansion de cœur, bien qu'elle ne soit pas toujours exprimée avec éloquence. Chez les septentrionaux sont nés et ont travaillé deux grands philosophes, Kant et Fichte, penseurs irrésistibles par leur profond raisonnement; chez les méridionaux sont nés et ont travaillé deux autres, Schelling, philosophe-poëte, et Hegel, philosophe-dialecticien, deux adversaires du raisonnement pur et simple, tout habile qu'il soit. On a appelé les Wurtembergeois *les Allemands par excellence*, ou les Allemands *élevés à la troisième puissance;* parce que, dit-on, dans cette tribu souabe on rencontre en quintessence toutes les qualités allemandes, soit bonnes, soit mauvaises. Mais n'oublions pas que chez les Allemands du Hanovre et du Holstein, chez les habitants des bords de la mer Germanique et aussi de la mer Baltique (en tant que ceux-ci sont Allemands, et non un mélange slavo-allemand), les mêmes propriétés fondamentales du caractère allemand se manifestent, seulement sous une autre forme, celle de la *réflexion*, tandis

qu'elles sont, chez les méridionaux, sous la forme de la *spontanéité*.

Il y a un phénomène singulier chez les Allemands d'aujourd'hui, surtout chez les Souabes et chez les Holsteinois, c'est d'éclater quelquefois en rage et en colère irrésistibles, après avoir végété longtemps dans une tranquillité, ou plutôt dans une indifférence d'âme des plus complètes. C'est absolument comme dans les antiques poésies des Scandinaves et des Allemands; elles nous font voir des héros nationaux, des chefs de la chevalerie, des géants qui restent doux et timides tant qu'on ne les a pas irrités, mais quand la fureur de la lutte (*la furia tedesca*, disaient les Italiens du moyen âge) vient à s'emparer d'eux, ils deviennent des *berserkers*, comme les Scandinaves les appelaient, et ils ne ressemblent que trop dans cet état d'excitation à des bêtes fauves en colère. Dans un poëme, datant de la plus haute antiquité, intitulé *Dûric de Berne*, le héros refuse de se battre, mais quand on l'a irrité par des coups d'épée et de lance, sa colère éclate, sa bouche jette des flammes, ses yeux luisent comme des rayons de feu, et il frappe autour de lui sans s'arrêter. Les troupes wurtembergeoises d'aujourd'hui sont mal famées à cause de leur cruauté; encore dernièrement, en 1813, 1814 et 1815, elles ont porté la terreur non-seulement au cœur des ennemis, mais aussi chez les amis. Il en est de même quant aux représentants susmentionnés de l'Allemagne septentrionale; un triste fait qui prouve que chez eux la vivacité intérieure est ordinairement à l'état de compression; c'est qu'une fois cette compression cessée, les émotions intérieures font une éruption périodique très-immodérée. Voilà pourquoi le caractère allemand a souvent été désigné comme *sournois et brutal* à la fois.

Les Allemands, surtout les Souabes et les habitants de la mer Baltique et de la mer Germanique, ne brillent pas, en

général, par l'éloquence. Ce défaut a deux causes. L'une est une chose commune aux Allemands avec les Italiens, c'est qu'ils n'ont pas une puissante et riche vie politique ; mais les Italiens sont malgré cela fort éloquents, et il faudra donc présumer que l'autre cause est la cause véritable : c'est la *fausse pudeur* des Allemands, qui crient à l'affectation, à la comédie, à la déclamation rhétorique, aussitôt que l'âme veut se manifester par des émotions extraordinaires. Ils ont pour ainsi dire peur, quand ils éclatent en mouvements et en mots passionnés, de profaner leur sanctuaire intérieur. Les *Teutomanes*, les *Gallophobes*, c'est-à-dire ceux qui depuis 1815 n'ont jamais cessé de prêcher la haine de la France et l'adoration de l'Allemagne, et cela d'une manière très-outrée, entièrement dépourvue de raisonnement, ont même cru trouver quelque chose de louable dans cette élocution difficile. Ces messieurs appellent cela « une innocente et touchante modestie ; » moi, je l'appelle tout court un défaut, et j'espère que la jeune génération de l'Allemagne, malgré tous les Gallophobes, tous les Gallophages, et tous les Teutomanes qui infestent encore à l'heure qu'il est son pays, parviendra à se défaire le plus tôt possible de cette *modestie* quelque peu sauvage. On dirait vraiment qu'une bouche allemande ne saurait devenir éloquente, que lorsqu'elle a été inspirée d'une idée ou d'un sentiment en dehors du vulgaire; mais un individu civilisé doit, ce me semble, savoir parler et discuter même sans s'échauffer d'avance par un accident imprévu.

Jetons encore un regard sur la différence qui existe entre le naturel des Allemands du midi et celui des Allemands du nord.

L'Allemand méridional est-il *meilleur* que l'Allemand septentrional ? Voilà une question souvent répétée, mais fausse. Pour bien considérer les rapports différentiels de deux natio-

nalités, ou de deux tribus de la même nation, il est nécessaire de prouver que leurs bonnes et leurs mauvaises qualités pourraient un jour servir à se compléter et à se neutraliser. Il en est ainsi dans le cas présent : l'échange rationnel des qualités des Allemands septentrionaux et des Allemands méridionaux ne saurait être qu'éminemment salutaire. Toutes les criailleries séculaires si inopportunes, si mesquines, sur les qualités des Allemands, des Français, des Anglais, par exemple, doivent enfin faire place à une critique approfondie, austère, sincère et bienveillante ; ce n'est que de la sorte qu'on contribuera puissamment à la fraternisation théorique de ces nations ; puis, après la théorie, arrivera la pratique.

Le naturel de l'Allemand méridional représente en général, vis-à-vis de celui de l'Allemand septentrional, les forces des sens, dans l'acception inférieure de ce mot comme dans l'acception supérieure. Il montre beaucoup d'inclination pour la joie et les jouissances, beaucoup de vivacité innocente et pure dans les sensations, dans les sentiments et dans la sensibilité. De là lui vient, quand il s'agit de la morale, beaucoup d'âme et de cœur, de là aussi, quand il s'agit des beaux-arts, une brillante imagination. Bref, ils ont le sens du *bien* et le sens du *beau* également développés. On peut appeler cette configuration méridionale, une belle et bonne spontanéité, une saine ingénuité (1) ; seulement remarquez que cela n'est point un coloris uniquement propre à l'enfant. L'ingénuité dont nous parlons ici, peut fort bien être répandue sur les personnalités les plus instruites, les plus développées. C'est comme une atmosphère dans laquelle l'individu se meut, sent, pense, médite, agit ; mais elle ne permettra pas la pré-

(1) En allemand on appelle cela de la naïveté (*naïvität*) ; mot qui n'implique point, à lui seul, comme en français, un reproche. A cette *naïvität* allemande correspondent les mots français spontanéité, ingénuité.

dominance de la réflexion qui décompose chimiquement, ni de la volonté décisive et incisive.

L'Allemagne méridionale fait de la poésie et de la musique avec une aimable nonchalance ; elle fera aussi très-bien de la politique. Au moyen âge, cette partie méridionale a été la partie classique, l'Allemagne par excellence, tant dans des choses spirituelles que dans celles de la politique. L'Allemagne du midi aime, pour ainsi dire, à faire et de la poésie politique et de la politique poétique. Les individualités y prévalent sur l'idée commune appelée État; au moyen âge, l'Allemagne du midi, comme tout autre pays du monde, n'avait point ce qu'on nomme aujourd'hui des États; les volontés individuelles, semblables à des atomes, s'y heurtaient, se combinaient, se repoussaient, se transformaient perpétuellement, mais il n'y avait point de lien universel en politique.

Martin Luther, le fils d'un mineur saxon, frappa alors son coup de pioche : — et tout commença désormais à s'ébranler; la réforme religieuse, appelant l'individu allemand à la plus profonde méditation intérieure, transporta peu à peu le centre du mouvement spirituel de l'Allemagne méridionale dans l'Allemagne septentrionale. La juvénile ingénuité, l'hilarité immédiate, cédèrent la place à la critique virile et austère, même sombre et mélancolique. La spontanéité gracieuse et presque folâtre du midi, qui avait vécu sans beaucoup de chagrin et de remords à l'ombre de l'Église romaine, si bénigne et si riche en indulgence à propos de la rémission des péchés terrestres, — cette spontanéité s'effaça devant une pensée unique, sublime de grandeur et de terreur; l'ombre du Pape, du vicaire de Dieu, étant disparue, l'homme individuel regarda, les yeux ouverts, dans un soleil éternel, le Dieu incarné, et à chaque instant le cerveau fut frappé par cette immense et redoutable pensée: « Toi, homme pécheur, toi seul seras responsable du salut ou de la perte de ton âme immortelle. »

C'était là du moins au fond, abstraction faite de quelques inconséquences illogiques des docteurs de la Réforme, le véritable point de différence entre la nouvelle église et l'ancienne.

La Prusse, royaume septentrional de peu de lieues carrées, mais le royaume du protestantisme allemand, fondé par la froide et rigoureuse réflexion sur un sol et sous un climat peu féconds, et plutôt laids que beaux, s'éleva bientôt à un rôle immense. La grande scission éclata entre l'esprit septentrional et l'esprit méridional.

La partie de l'Allemagne méridionale, où l'Église protestante n'a pu se maintenir, cessa d'être le foyer spirituel de l'Allemagne. Désormais l'esprit septentrional protestant, tout en reconnaissant, peut-être à regret, les qualités heureuses et brillantes de l'esprit méridional catholique, ne pouvait plus regarder l'Allemagne du midi autrement que comme une Capoue séduisante.

Du reste, on a beau crier contre les contradictions apparentes qui s'offrent à l'observateur d'une nationalité; sans ces contradictions, il n'y a pas de phénomène compliqué possible. Or, quel objet serait en effet plus complexe que l'organisme humain, soit de l'individu, soit des groupes, c'est-à-dire des nationalités? Malgré le nivellement extérieur si raffiné, qui tend à se répandre sur toutes les populations du globe, et qui s'efforce d'effacer les particularités nationales, quant aux habitudes et aux conversations de la vie ordinaire, aux vêtements, à la nourriture, à la demeure; malgré cela, disons-nous, l'Anglais reste Anglais, l'Allemand reste Allemand, le Français reste Français, l'Italien reste Italien. Dans chaque nationalité il existe des qualités opposées l'une à l'autre; chacune se compose donc, pour ainsi dire, de contradictions vivantes; mais ces contradictions ne sont au fond que les côtés divers d'une même force fondamentale.

Les Allemands sont habitués depuis des siècles, à s'entendre faire le reproche d'être *bêtes ;* ce sont surtout les Slaves, les Italiens, les Français, leurs trois voisins, qui leur jettent ce reproche à la tête. Certes, il est rare de rencontrer un dicton populaire qui soit entièrement dépourvu de fondement. Cherchons à expliquer le reproche qu'on fait aux Allemands en général, et que ceux-ci font spécialement aux Wurtembergeois ou Souabes. Et d'abord, qu'est-ce que d'être *bête?* La réponse sera différente d'après les nations, d'après les manières sous lesquelles on considère la vie, et d'après les forces de l'esprit. Le Souabe, par exemple, paraît être bête, quand on comprend par là une certaine inadvertance, un certain défaut d'attention continue sur les objets extérieurs, et une irrésolution dans l'action. Comme pour tant d'autres *défauts* ou *lacunes*, il peut exister aussi pour celles que je viens de citer dans la nationalité en question, une cause fondamentale très-positive et bonne, dont elles ne sont que des résultats inévitablement négatifs quoique mauvais. En effet, loin de provenir d'une certaine faiblesse, elles naissent chez le Souabe de sa puissance contemplative. Au lieu d'embrasser superficiellement, mais avec rapidité, les choses dans leur ensemble, dans leur connexion extérieure, il s'y absorbe, il y fait, pour ainsi dire, une descente profonde. Sans doute, cela lui donne un air singulièrement hébété. Cet homme si profond, et qui est capable de s'élever si haut, voyez-le là, debout, muet, immobile ou trébuchant, comme il passe en revue des nuées de pensées vagues et d'images flottantes, comme il donne audience à un ple-mêle bruyant, à un concert peu harmonieux d'idées confuses et de conceptions demi-obscures ! Cet homme est évidemment aveugle et sourd, malgré le bon état de ses nerfs acoustiques et optiques. Envoyez cet individu pour vous chercher quelque chose, il ne la trouvera pas. Dites-lui : « Mais, mon ami, ton propre intérêt veut que tu fasses ceci

« et cela; » il ne le fera pas. Vous pourrez facilement le duper et le mystifier. En revanche, cet homme si ultra-simple, si ultra-naïf, si gauche, produit des poésies admirables, des pensées philosophiques de la plus haute importance; voilà le vrai caractère de l'Allemand méridional par excellence. (Lisez sur cet objet *Vischer*, professeur universitaire.)

L'Allemand septentrional se distingue, vis-à-vis de son compatriote méridional, par une intelligence brillante et tranchante, froide et impitoyable; il ne mesure les créations de l'intelligence et de l'imagination que suivant les règles de l'intelligence, ou, comme il l'appelle, de *la raison pure et sèche*, tandis que l'Allemand méridional ne les mesure souvent que suivant celles de l'imagination. L'Allemand du nord est toujours prompt à raisonner, à riposter et à agir, le Souabe au contraire est agité intérieurement tout en semblant rêver (ou, comme il le dit, *dormir les yeux ouverts*) à l'extérieur. Celui du nord manque fort souvent d'une intention correcte, d'une imagination saine; il est assujetti à un enthousiasme vide et abstrait, mais bruyant, dans les régions supérieures de l'esprit. Le Souabe n'a point d'éloquence tant qu'il reste dans l'ornière vulgaire; l'habitant de l'Allemagne septentrionale, s'il n'a pas précisément de l'éloquence, a cependant une abondance de phrases, de dictons, de tournures et de façons de parler, dont le Souabe ne sait rien, mais, celui-ci possède en revanche une diction qui, tout en étant monotone, est fortement marquée, fortement expressive. L'Allemand du nord est bien moins cérémonieux dans la conversation que le Souabe; il est même cassant et impétueux, tandis que le Souabe est commode, timide, traînant et pliant.

Quant à l'instruction générale, elle est incomparablement plus répandue et plus solide en Allemagne, surtout dans l'Allemagne septentrionale, qu'en France. Il paraît, en effet,

que la génération actuelle de la France a été élevée d'après le principe égoïste et bizarre, de ne rien apprendre du tout sur les nations, sur les langues, etc., en dehors de la France. C'est surtout le beau sexe en France, qui ne brille pas à son avantage sous ce rapport; ainsi, pour ne citer qu'un exemple entre mille, l'épouse d'un représentant, une dame lettrée, me demanda en 1850 si la langue polonaise n'était pas un patois de la langue allemande. Jamais on ne trouverait une insouciance, ou plutôt une ignorance de cette espèce en Allemagne; dans ce pays au moins la moitié des dames de la bourgeoisie savent lire l'italien, le français et l'anglais; elles ont en outre une foule de connaissances géographiques, historiques et physiques, sans lesquelles l'esprit féminin reste toujours à l'état factice d'une enfance contre-nature et partant frivole ou futile.

La manière de vivre des Allemands du nord diffère de celle du midi, en ce sens qu'ils sont moins inclins à aller aux petites réunions d'hommes, qui ont lieu chaque soir dans les cabarets. Il n'y a certainement pas un danger pour les bonnes mœurs de fréquenter le cabaret bourgeois dans l'Allemagne méridionale; les célibataires et fort souvent aussi les pères de famille s'y donnent rendez-vous après les travaux de la journée, pour prendre du vin ou de la bière, pour fumer, pour converser; tandis que leurs épouses, leurs filles, leurs sœurs restent à la maison, si elles ne préfèrent pas former de petites réunions de femmes, où l'on prend du thé, on fait de la musique, on parle beaux-arts et littérature, on lit à haute voix des poésies et des romans. Ces cercles de dames, sans la présence de l'autre sexe, sont quelque chose de caractéristique pour l'Allemagne méridionale; tandis que dans celle du nord les hommes ne s'absentent pas le soir si souvent du foyer domestique. Certes, il y a aussi chez eux des cabarets en grand, des casinos, mais on se sépare, ce me semble, moins régulière-

ment des femmes. Quant à celles-ci, elles sont plus adonnées aux soins du ménage dans l'Allemagne du midi que dans l'Allemagne du nord. Je ne parle ici que de la haute, de la moyenne et de la petite bourgeoisie ; le peuple au contraire, qui partout est forcé de travailler pour ne pas mourir de faim, vit, aux bords du Necker comme aux bords de l'Oder, à la sueur de son front, et avec des habitudes forcément aussi monotones que son travail. En Souabe, les dames et les demoiselles de la maison font la cuisine de leurs propres mains, tranchent les viandes, et souvent elles apportent le potage sur la table. Quand un étranger s'en étonne, elles lui répondent en souriant : « Nous ne nous dégradons point, « monsieur, en travaillant personnellement avec nos cuisi- « nières; au contraire, les objets un peu prosaïques et vulgaires « de la cuisine, et du besoin matériel en général, deviennent, « ce nous semble, ennoblis et embellis quand la dame bour- « geoise y met la main. » Elles ont raison.

D'un autre côté, les petites réunions des bourgeois dans un cabaret, autour de la table chargée d'un vin généreux, ont plus d'une fois été d'une influence éminente sur le talent et sur le génie. Quand cette habitude vint à prendre dans quelques villes du nord, on vit à Berlin, dans le vaste salon de vin de MM. Luther et Wegner, le grand poëte et savant Chamisso, le grand romancier fantastique Hoffmann, le grand acteur Dévrient, et bien d'autres, se rassembler à la nuit tombante, et échanger leurs idées brillantes et bizarres. Les étudiants de toutes les universités allemandes, dans le nord comme dans le midi, doivent à leurs réunions bachiques et souvent spirituelles plus d'une pensée juste et frappante, plus d'une inspiration imprévue et éblouissante ; des jeunes gens y ont plus d'une fois puissamment développé les forces de leur imagination, de leur esprit, de leur méditation. Le grand Schiller, étant jeune homme, a

consommé et fait consommer une quantité considérable de jambons et de vin chez un honnête cabaretier de la bonne ville de Stuttgart, capitale de la Souabe; et ces comptes de cabaret n'ont peut-être jamais été payés. Le philosophe anti-religieux David Strauss, le philosophe religieux et magnétiseur Justin Kerner, les poëtes Uhland, Schwab, Möricke, le grand Gœthe lui-même, n'y ont-ils pas tous souvent arrosé leur imagination et leur intelligence si merveilleusement créatrices avec les gouttes délicieuses des raisins du Necker, du Mein et du Rhin?

L'élément caractéristique des Allemands méridionaux est évidemment ce que la langue allemande désigne sous le nom de *Gemüth* (1). Qu'est-ce que ce *Gemüth?* On peut le traduire par ingénuité, naïveté, *cœur féminin* (comme s'exprime M. Auguste Comte, le chef de l'école positiviste, qui fait une distinction très-claire et très-vraie entre cœur féminin et cœur masculin ou bravoure); on peut aussi le traduire par âme, par sensibilité, mais chacun de ces mots français dit ici trop ou trop peu. L'opposé de ce *Gemüth*, c'est le raisonnement; un individu chez lequel prédomine le *Gemüth*, même tout en étudiant une plante, un animal, au point de vue de la physiologie et de l'anatomie, de la culture et de l'industrie, ne pourra s'empêcher d'y ajouter non-seulement le point de vue du beau, de l'art, mais encore celui de la *psychologie*, qu'on me passe le mot; c'est-à-dire il se figurera quelquefois que cet être naturel renferme une âme, et il trouvera un plaisir, mystique si vous voulez, à transporter en imagination son âme humaine dans l'âme supposée de cet arbre, de ce quadrupède. Voilà comment les anciens ont jadis commencé à produire les fables poétiquement naturelles. L'individu raisonneur se plaît à rechercher l'utilité et le degré

(1) Prononcez *Guémute*.

d'instruction de tel homme et à le critiquer, l'individu de *Gemüth* se plaît à observer partout les rapports humanitaires et intérieurs ; tandis que le raisonneur en méditant sur les objets, ne les traite qu'extérieurement.

Certes, il serait insensé de refuser aux Allemands du nord tout à fait la qualité d'avoir du *Gemüth*. Le fait est, qu'au premier moment, l'Allemand méridional se sent désagréablement affecté par la froide et touchante rigidité de la raison septentrionale, en même temps que l'Allemand du nord, qui s'efforce en général de lui montrer beaucoup de politesse et de délicatesse, ne peut ne pas sourire tant soit peu des manières méridionales. Bientôt cependant ces deux frères apprennent à se connaître davantage : le méridional rencontre chez le septentrional du *Gemüth* caché sous cette couverture glaciale qu'on appelle raisonnement, et le septentrional voit qu'il existe du raisonnement au milieu de cet élément doux et chaleureux qu'on appelle *Gemüth ;* alors ces deux frères finissent par s'estimer et par s'aimer. Ils comprennent enfin qu'ils représentent chacun la prédominance d'une des deux grandes puissances humaines, et que chacun doit se garder d'en abuser ; l'un est en danger de devenir bavard et sophiste, l'autre rêveur et divaguant; l'un un individu rempli d'affectation, l'autre un individu qui se laisse aller ou plutôt flotter il ne sait où.

En terminant, nous ferons bien de nous rappeler que l'Allemagne du nord a produit Emmanuel Kant et Fichte, et celle du midi (la Souabe), Schelling et Hegel ; au nord, les deux grands philosophes de la Raison abstraite, au midi, les deux grands philosophes du Panthéisme naturaliste, mystique, poétique, et de la spéculation dialectique.

TRENTE-DEUXIÈME TABLEAU.

L'Allemagne de 1848.

Toutes les classes de l'Allemagne étaient donc profondément agitées depuis 1840.

La diète de Francfort tyrannisa la nation toute entière.

Les gouvernements allemands brisèrent ou changèrent au moins à leur gré, de temps en temps, les constitutions.

La noblesse était presque partout l'alliée des trônes. La bourgeoisie, au contraire, et le prolétariat travailleur étaient en opposition permanente avec l'aristocratie et la cour.

Le prolétariat travailleur avait déjà, bientôt après l'avénement de Frédéric-Guillaume IV, gagné les éperons révolutionnaires dans la célèbre insurrection des ouvriers tisserands, au pied des montagnes de la Silésie prussienne. Poussée au désespoir par les tracasseries de quelques fabricants millionnaires insolents, tous des bourgeois parvenus à une richesse fabuleuse, la masse des travailleurs déclara qu'elle préférerait la mort par les balles des soldats à la mort par la faim et la misère. Après des combats meurtriers, les ouvriers tisserands furent comprimés, et condamnés aux travaux forcés. Les publicistes et les poëtes les plus avancés s'emparèrent de ces faits déplorables, et c'est surtout la petite chanson de Henri Heine, qui exerça une influence énorme sur le public allemand. Dans cette *Chanson des Tisserands*, le poëte révolutionnaire représente les tisserands de la Silésie, chantant en travaillant une triple malédiction contre le *bon* Dieu des chrétiens, contre le *noble* roi de Prusse et contre la *chère* patrie.

La bourgeoisie, surtout dans le nord et dans l'ouest, montra beaucoup de sympathie pour les souffrances du prolétariat. Dans la Prusse, à Kœnigsberg, par exemple, elle organisa des réunions publiques à des jours fixes et publia des brochures pour éclairer le peuple travailleur; le même mouvement eut lieu à Breslau, à Berlin, à Hambourg. Aux environs du Rhin, à Elberfeld, au milieu d'une population exploitée par les millionnaires des fabriques et des manufactures, Moritz Hess rédigea avec habileté et dévoûment le journal populaire et socialiste intitulé : *le Miroir de la Société*. Charles Grün publia plusieurs ouvrages socialistes et traduisit le livre de Proudhon (*la Philosophie de la Misère*). Une grande partie de la bourgeoisie, surtout les femmes, fut préparée aux idées démocratiques par les réunions universellement répandues des partisans de Johannes Rouge et de Gustave-Adolphe Wislicenus. A Cologne et à Trèves, le parquet prussien n'était point encore parvenu à déraciner toute l'opposition ; à Cologne, il est vrai, l'excellent journal intitulé la *Gazette du Rhin*, rédigée par Charles Marx, avait été écrasée par le roi de Prusse, et la *Gazette de Cologne*, organe de la population *honnête et modérée*, s'était arrogé un rôle de prédominance. L'esprit de la bourgeoisie en général était hostile au roi de Prusse, désigné avec raison comme un déclamateur et comme un comédien. Cet homme avait plusieurs fois convoqué dans les provinces de son royaume les assemblées provinciales, mais il avait toujours reculé devant l'idée d'en faire un parlement prussien résidant dans la capitale. Il serait inutile de faire ici l'énumération de toutes les inconséquences dont Frédéric-Guillaume-le-Parleur se rendait coupable. Du reste, il perdait journellement dans l'estime publique, et beaucoup de monde ne l'appelait plus que le *serviteur de Bacchus*, tandis que son frère en romantisme rétrograde, le roi Louis de Bavière,

avait déjà depuis longtemps gagné le sobriquet de *serviteur de Venus*. Ajoutez à ces deux monarques le grand-duc de Bade, Léopold, *l'ami du citoyen*, dont le nom avait été déjà changé en *ennemi des citoyens*, et dont la cour présente un mélange hideux de libertinage et d'aristocratisme : et vous aurez le triste spectacle qu'offraient les souverains du sud, du nord et de l'ouest. Quant au roi de Saxe, il était tout à fait déchu de son ancienne popularité, depuis qu'il s'était jeté dans les bras de la camarilla. Quant à l'empereur d'Autriche, il ne vaut pas la peine d'en dire un mot.

Les mesures despotiques contre les membres de l'opposition parlementaire de l'Allemagne méridionale continuaient toujours. Une émotion difficile à décrire fut produite par le traitement infligé dans la prison de Darmstadt (Hesse) à Frédéric-Louis Weidig, recteur et prédicateur, par le juge d'inquisition Géorgi. Ce fonctionnaire se permit contre le démocrate Weidig des mesures telles, que le prisonnier mit un terme à sa vie en s'ouvrant les veines des bras et des pieds avec les morceaux d'une bouteille cassée; son épouse mourut bientôt après de chagrin. Un drame analogue se passa à Hesse-Cassel, où le professeur Sylvestre Jordan, de l'université de Marbourg, membre de la chambre des députés, eut à souffrir la torture d'un emprisonnement de plusieurs années. Ces deux cruautés juridiques ont énormément contribué à discréditer le régime constitutionnel allemand.

Quant aux réfugiés, ils furent chassés de France par le roi Louis-Philippe. Charles Marx se retira à Bruxelles, et y fonda, avec Frédéric Engels (auteur d'un ouvrage important sur les classes laborieuses de l'Angleterre) une réunion très-nombreuse d'ouvriers allemands, dont l'organe devint le *Journal allemand de Bruxelles*. D'autres réfugiés allemands, Ferdinand Wolf (de Cologne), Ernest Dronke, Wolf (de Silésie), etc., ne cessèrent de travailler dans le même but.

Arnold Ruge et Jules Frœbel (prononcez Freubel) allèrent se fixer en Suisse pour quelque temps. Enfin, la grande année de 1848 approche !

La confédération jésuitique en Suisse, connue sous le nom de *Sonderbound*, fut dissoute par les armes de l'immense majorité suisse. Le massacre des nobles polonais en Gallicie, par les ordres du prince de Metternick, ajouta à la déconsidération européenne de ce Machiavel de la Sainte-Alliance. La confiscation de la ville polonaise de Cracovie, par le gouvernement autrichien, mit le comble à l'agitation des Polonais. Les mesures libérales du roi de Sardaigne et du pape Pie IX furent saluées par un enthousiasme sincère dans l'Allemagne, tandis que les querelles perpétuelles entre la bureaucratie danoise et la population du Schleswig-Holstein tenaient en émoi l'opinion publique dans toutes les provinces allemandes. La nation était mûre pour un soulèvement général, et la force motrice partit de Paris.

Le 1er mars 1848, la deuxième chambre badoise reçut une députation fort nombreuse de citoyens de toutes conditions, qui demandaient l'établissement d'un parlement allemand, le jury et la liberté de la presse. Cette adresse avait été formulée le 27 février, à Manheim, dans une vaste assemblée populaire. Mais la chambre avait déjà peur des progressites, et remplaça les demandes exprimées dans l'adresse par douze articles extrêmement vagues. L'orateur de la députation, le citoyen Gustave Struve (prononcez Strouvé), n'avait pas même pu obtenir la parole, et s'était vu obligé de déposer la pétition entre les mains de son ami Hecker, membre de la deuxième chambre. Des scènes absolument semblables se répètent dans tous les états de l'Allemagne méridionale; partout le parti de l'ancienne opposition parlementaire qui, pendant vingt ou trente ans, avait hardiment lutté à la tribune, dans les journaux, dans les livres et de-

vant les tribunaux, commence à reculer. Ce parti strictement constitutionnel et monarchiste en Bade, en Wurtemberg, en Bavière, en Hesse, etc., est subitement saisi d'une panique; ce ne sont plus les gouvernements despotiques, les alliés de l'empereur Nicolas-Galère qu'ils craignent; ce parti tremble maintenant de voir arriver au pouvoir les démocrates pur sang, les socialistes. A Heidelberg on tient une assemblée, le 5 mars, dans laquelle il y a des citoyens autrichiens, prussiens, bavarois, hessois, etc. Le baron Henri de Gagern insiste sur la nécessité de constituer la Confédération allemande sous la protection du roi de Prusse. Le baron rencontre de l'opposition de la part de Gustave Struve, qui parle en faveur d'une république allemande fédérative, d'après le modèle de la république des Etats-Unis de l'Amérique. L'assemblée désigne un comité composé de sept membres, qui sera chargé de préparer tout pour l'élection d'une représentation allemande générale. Les sept membres sont : Binding Ier (de Francfort), Itzstein (de Bade), Rœmer (de Wurtemberg), Welker (de Bade), Willich (de Bavière), Stettman (de Prusse), le baron de Gagern (de Hesse); ceux-ci avaient la confiance des républicains. C'était une illusion *républicaine*.

D'innombrables pétitions circulent alors dans tous les états allemands, à l'exception de l'Autriche et de la Prusse; les exécrables despotes de Nassau, de Hesse, de Saxe, etc., remplacent avec empressement leurs anciens ministres d'états par des chefs libéraux, et daignent faire des concessions dans l'espace de deux heures, après les avoir refusées pendant trente ans. Ainsi, par exemple, le misérable Falkenstein, ministre d'état à Dresde, reçoit son congé des mains du roi de Saxe; le duc de Nassau, cet intraitable tyran, oublie sa fierté et devient souple comme un esclave. Le baron libéral Henri de Gagern est nommé premier ministre en Hesse-

Darmstadt, le célèbre député libéral Uhland, le martyr Jordan, le député libéral Welker, acceptent les fonctions de plénipotentiaires à la diète de Francfort. Le pauvre roi Louis de Bavière descend avec précipitation les marches du trône qu'il laisse à son fils Maximilien, et se rend en Suisse auprès de Lolla Montès, fameuse lorette parisienne.

Sur ces entrefaites, les Viennois et les Berlinois brisent la résistance de leurs gouvernements. Le 19 mars, une vaste assemblée populaire de Bade décrète, à Offenbourg, l'urgence de convoquer un parlement universel pour l'Allemagne toute entière; des assemblées populaires à Heidelberg, à Fribourg, etc., demandent toutes la liberté de la presse, le jury, une confédération allemande républicaine, des garanties pour les libertés personnelles, séparation de l'État et de l'Église, élection des prêtres et des maires par les citoyens, abolition du péage et des octrois qui mettent obstacle à la communication des provinces allemandes, fusion de la garde nationale et de la ligne, abolition de la noblesse *et surtout amélioration du sort des travailleurs*.

Le 24 mars, il se forme en Slesvig-Holstein un gouvernement provisoire contre les empiétements du roi de Danemark, la province polonaise de Posen s'insurge contre le roi de Prusse, et la Lombardie se lève contre l'empereur d'Autriche. Malheureusement, l'immense majorité des Allemands crut que leurs princes n'étaient plus, en 1848, aussi perfides qu'en 1815. Enfin, le 31 mars, Francfort-sur-le-Mein voit entrer dans ses murs l'assemblée connue sous le nom de *Parlement provisoire*. Elle était composée de membres oppositionnels et d'individus qui avaient les faveurs de la commission des Sept, ce qui était une composition fort dangereuse pour la bonne cause. Le puissant ministre d'état du duc de Darmstadt, le baron de Gagern et ses amis les professeurs Gervinus et Dahlmann, des auteurs savants, mais complétement

nuls en politique progressiste, avaient réussi à envoyer à leurs créatures ce triste parlement provisoire. La commission des Sept est tout à fait inspirée par le baron de Gagern. Le parti de ce ministre d'état demande ainsi les institutions suivantes : un chef de la confédération allemande avec un ministère responsable, un sénat composé des envoyés de chaque état allemand, une chambre du peuple, composée des députés élus un pour 70,000, une armée fédérative, un ambassadeur fédératif à l'étranger, unité commerciale douanière et juridique, etc. Ce parti de Darmstadt veut empêcher, par une foule d'intrigues parlementaires, le parti démocratique de se consolider. Gustave Struve fait alors lecture du programme démocratique, mais le président Mittermayer cherche à lui retirer la parole. Le député badois Hecker, bon républicain et homme énergique, fait tout son possible pour pousser l'assemblée à un acte décisif, mais c'est en vain. Dans la séance du 1er avril, Hecker propose de se déclarer en permanence, mais la majorité refuse, et la démence de cette assemblée est telle, qu'elle veut confier à la diète la direction des élections nouvelles. Alors le parti démocrate se retire de cet inqualifiable parlement provisoire, et 79 républicains signent une déclaration dans laquelle ils disent un adieu éternel aux parlementaires. Le lendemain, le président Mittermayer supplie les républicains de rentrer dans le sein de l'assemblée. On fait alors l'élection d'une commission composée de cinquante membres, mais aucun républicain n'est élu, et, par conséquent, ce parti exclu va chercher d'autres moyens pour se faire valoir contre les arrogances du parti de Darmstadt.

Le peuple de Bade, très-avancé sous le rapport politique, aperçut bientôt la trahison dans les mesures de ses chefs. Rempli d'une juste colère contre Guillaume, margrave de Bade, contre la camarilla, contre la première chambre tout entière, et contre un grand nombre de la deuxième chambre.

En effet, Beck, jadis membre de l'opposition, le ministre des finances Hoffmann, le ministre de la guerre Hoffmann, le ministre de l'étranger Dresch, etc., étaient déjà retombés dans le réseau de la réaction jésuitique et grand-ducale. Du reste, on se souciait très-peu du grand-duc de Bade, Léopold, individu sans la moindre consistance morale et intellectuelle, et en outre affaibli par des excès honteux.

Le citoyen Fickler, bon démocrate et très-populaire, fut subitement arrêté à Carlsruhe, résidence du gouvernement. Alors tous les chefs du parti démocratique regardent, à compter du 8 avril, comme inévitable une insurrection sanglante, et la haine universelle se concentre sur la tête de Mathy, chef du parti réactionnaire. Partout on organise des corps francs, sous le commandement des citoyens Brouhn, Willich, Hecker, Struve, etc., et bientôt arrive aussi un corps franc composé d'ouvriers allemands de Paris.

Les ouvriers allemands qui, au nombre de plusieurs milliers, travaillent à Paris, étaient depuis longues années profondément initiés aux idées socialistes. Après la suppression du journal allemand parisien, intitulé : *En Avant*, ils avaient eu plusieurs publications périodiques, entre autres *les Feuilles de l'Avenir*, *les Flores de Paris*, *etc.* Plusieurs ouvriers allemands commençaient déjà à se distinguer comme publicistes à Paris, à Londres, à Bruxelles et en Suisse. Dans ce dernier pays les idées communistes de Cabet et de Weitling avaient marché victorieusement, et l'opposition du journal allemand, *les Feuilles du Présent*, publié en Suisse par le citoyen Marr, comme celle du journal allemand l'*Évolution*, par le citoyen Charles Heinzen, contre le communisme des ouvriers allemands, avait été tout à fait infructueuse. Du reste, les citoyens Marr et Heinzen étaient et sont encore de trop bons démocrates, pour vouloir faire obstacle à leurs frères qui sont déjà plus avancés. Le corps franc des ouvriers

allemands de Paris fut cependant regardé en général comme une entreprise inutile ; beaucoup d'ouvriers préférèrent de quitter Paris et de parcourir isolément l'Allemagne, pour préparer les ouvriers indigènes. Quant à la société des *Justes*, elle se déclara dissoute en France, après avoir publié en allemand un long manifeste socialiste.

Gustave Struve, accompagné de son épouse, jeune femme aussi belle que courageuse, Brouhn et Hecker, se mettent à la tête des insurgés dans la Bade méridionale, non loin du lac de Constance. La colonne Hecker pénètre toujours en avant, sans se laisser fatiguer par les routes détestables, et par la pluie mêlée de neige. Enfin, dans le village de Bernau, les chefs de l'insurrection ont une entrevue avec les citoyens Spatz et l'ancien réfugié Jacques Venedey, envoyé par le comité des Cinquante pour s'entendre avec les insurgés. Ils offrent à tous les républicains sous les armes une amnistie sans exception, à quoi Hecker répond : « Nous n'avons pas besoin de votre amnistie, nous avons tiré l'épée contre les trente-quatre despotes couronnés de la patrie ; nous offrons à notre tour pardon général à tous les trente-quatre, dans le cas où ils auront déposé leurs couronnes dans le délai de quinze jours ; nous promettons alors de ne pas les détruire, mais de les laisser vivre comme d'autres citoyens riches. »

Spatz, il y a trois mois encore ami de principe de Hecker, et Jacques Venedey, jadis *démagogue*, refusent de rester avec Hecker, et préfèrent retourner dans l'assemblée de Francfort.

Jusque-là les démocrates badois avaient payé argent comptant, mais cette générosité mal placée eut enfin un terme ; dans la nuit du 17 avril les corps francs s'emparent de dix-huit fusils, et de deux mille francs dans la caisse du percepteur grand-ducal. La générosité insurrectionelle permit entre autres au capitaine Fischer, espion wurtembergeois, de

déchirer un papier sur lequel il avait écrit le résultat de son espionnage, et de partir en toute sécurité. Il en fut de même d'un autre espion. Les chefs révolutionnaires étaient aussi généreux envers les déserteurs qui abandonnaient les rangs démocratiques. Bref, générosité partout et toujours ; et les malheureux démocrates de l'Allemagne s'étonnent encore de leur débâcle !

Enfin, le commissaire général du grand-duc fait son apparition, et ordonne aux corps francs de Hecker, Willich et Brouhn, de se disperser. Hecker eut une conversation avec le général au milieu d'un pont près de la ville de Candern. Le général s'exprime, comme presque tous les gens de son métier et de son rang, d'une manière brutale et dépourvue d'intelligence ; les troupes et les corps francs restent pendant un quart d'heure sans s'attaquer. Le général Gagern, qui vient de parler si cavalièrement à Hecker, irrite encore davantage les deux partis par ses paroles injurieuses. Enfin, Gagern commande le feu contre les républicains, et tombe percé d'une balle. Les républicains avaient eu ici le grand tort d'attendre l'attaque, et ils auraient sans doute pu tuer les deux mille deux cents soldats hessois, tandis que ceux-ci étaient encore occupés à traverser un ravin étroit et boisé. Mais tous ces chefs républicains avaient juré d'être généreux jusqu'au dernier moment, et de ne lâcher la détente que quand tous les autres moyens pacifiques seraient épuisés. Le résultat de cette générosité, cela va sans dire, fut un découragement considérable des corps francs. Gustave Struve cependant essaye de pousser aux mesures rigoureuses, et il se rend à l'assemblée populaire, qui se tient sous les armes à Giessen. Là, on décrète enfin de faire une levée en masse, et de menacer chaque homme, au-dessous de quarante ans, qui aurait refusé de marcher.

La colonne révolutionnaire rencontre du militaire sous le

colonel Hinkeldey, et déjà la démoralisation devient complète parmi les insurgés. La colonne sous les ordres de Siegel (prononcez *Siguel*), composée de deux cents tirailleurs quatre compagnies de mousquetaires, une compagnie de faucheurs, et deux batteries, eut une lutte extrêmement sanglante à Todtenau. Les soldats hessois, badois et nassoviens, forts de huit mille hommes, attaquent et refoulent un petit nombre de républicains aux portes de la ville badoise de Fribourg. Voilà la fin du premier soulèvement en Bade.

Le grand-duc Léopold avait mendié du secours chez tous ses cousins couronnés. D'un côté, il y avait donc les soldats exercés et bien nourris de tous les gouvernements allemands, soutenus par les capitaux énormes fruit d'une paix de trente ans; de l'autre côté était le peuple allemand trompé dans une espérance secrète de se voir protégé pendant les premiers quinze jours par l'armée de la France républicaine. Le corps franc allemand parti de Paris, dont beaucoup de membres avaient déjà combattu aux barricades de février, aurait pu servir avec succès la cause allemande en Bade, si Alphonse Lamartine n'eût entravé la marche de cette colonne. Il est incroyable, et pourtant il est de la plus stricte vérité, que le commissaire du gouvernement à Strasbourg refusa au corps franc parisien de stationner dans cette ville, et lui ordonna de passer le Rhin sans armes et par petits groupes de cinquante personnes chacun. Mais beaucoup de citoyens de Strasbourg, remplis d'intérêt pour les révolutionnaires allemands, avaient déjà ouvert leurs maisons aux membres du corps franc ; malheureusement toutes les sympathies des Alsaciens ne pouvaient pas procurer à ces malheureux des armes convenables, et il arriva ainsi que deux cents hommes de la légion allemande avaient seulement des fusils, tandis que le reste était forcé de s'armer de faux ou même de bâtons. Enfin, cette légion arrive

sur le territoire badois, le 24 avril, au moment où la ville de Fribourg venait de tomber au pouvoir de la troupe. Quoique arrivés trop tard en Bade, les ouvriers allemands de Paris traversent un sol couvert de boue et de neige, et se battent avec beaucoup de bravoure contre les troupes du roi de Wurtemberg. C'était le combat de Dossenback, une véritable boucherie et une chasse aux hommes, dans laquelle le résultat, fut favorable aux troupes, sans l'être à leur gloire. Les soldats wurtembergeois se sont couverts d'infamie, en mutilant et en massacrant les prisonniers faits dans la légion allemande. Le commandant de la légion Reinhart mourut de plusieurs balles, après avoir donné des preuves d'une grande valeur; un autre commandant, Bornstett, fut pris après avoir fait tout son possible pour ranimer le courage des légionnaires; le poëte Georges Hermeg et son épouse ne s'échappèrent qu'après avoir couru de grands dangers.

Dans le reste du pays badois, l'agitation était extrême, mais on put déjà facilement prévoir que la réaction jésuitique, après avoir remporté la victoire en Bade, étendrait bientôt ses griffes sur l'Allemagne toute entière.

Les chefs républicains avaient formé un comité central résidant aux bords du Rhin; ce comité fut dissout par le gouvernement français. Ainsi il y eut un nombre considérable de chefs allemands dispersés en Suisse et en France: les citoyens Struve, Bruhn, Lœwenfels, Hecker, Siegel, Jean Philippe Becker, Willich, Pierre Dusard, Cramer, Charles Blind et Charles Heinzen. Ces hommes énergiques et dévoués publièrent, entre autres, une petite brochure allemande intitulée : *Comment il faudra républicaniser l'Allemagne*. On lit dans cet écrit : « Chaque Allemand, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de quarante ans, devra prendre les armes pour rendre la liberté à sa patrie; sont

seulement exceptés les citoyens malades ou estropiés, et ceux qui ont une fonction publique ou un métier qui les rend indispensables à leur localité particulière. Un Allemand ainsi exempté du service militaire, doit payer l'impôt de guerre; mais il faut pour cela que son revenu annuel soit au-dessus de quatre cents florins, quand il n'est pas marié, et au-dessus de six cents et huit cents florins, quand il est marié et père de famille. Les hommes entre quarante et soixante ans composeront la réserve républicaine, sous les ordres d'un commissaire républicain. Chaque habitant qui porte les armes dans l'armée anti-républicaine, doit être sommé de retourner dans sa commune natale et d'abandonner le drapeau du despote; la fortune de chaque soldat sera mise en séquestration, et il en sera fait autant quant aux fonctionnaires civils. La fortune ne leur sera rendue que quand ils auront rempli tous leurs devoirs envers la république allemande. Tous les monts-de-piété auront à rendre gratis les gages au-dessous de vingt florins (1). Tous les impôts, n'importe leur nom, qui avaient pour but d'extorquer au paysan une partie de son modique revenu, sont abolis. La république organise sur-le-champ un impôt progressif d'après l'échelle suivante : tout individu célibataire qui possède un revenu au-dessus de trois cents florins, tout individu, père de famille, avec plus de huit cents florins par an, payeront l'impôt progressif d'après l'échelle suivante... Les propriétés domaniales, soit celles de familles princières, soit celles de l'état, serviront d'hypothèque pour faire circuler des billets du trésor, etc. » Hecker cependant, profondément irrité de la confusion qui régnait entre les réfugiés, partit pour les États-Unis de l'Amérique.

(1) Un florin d'*Autriche*, ou d'*argent de convention*, est de deux francs cinquante centimes; un florin rhénan est de deux francs quinze centimes.

La pauvre Allemagne ajouta à ses trente-quatre despotes le trente-cinquième, dans la personne d'un vieillard réactionnaire, l'archiduc autrichien Jean, qu'on eut la funeste idée de faire venir à Francfort-sur-le-Mein, comme lieutenant-général ou vicaire de l'empire allemand. On donna à cet Autrichien un ministère, tout aussi ennemi du peuple que les autres ministères allemands.

Depuis le 13 mars, le gouvernement du prince de Metternick était renversé, par un soulèvement vraiment spontané de la meilleure partie des habitants de la capitale. Les Viennois se composaient d'une aristocratie nobiliaire, extrêmement corrompue et perdue de mœurs, d'une aristocratie financière également immorale, d'une bourgeoisie commerçante et par conséquent très-paisible, enfin d'un prolétariat travailleur, nombreux, brave et facilement inflammable. La haute société de Vienne savait du reste se procurer, à force d'argent, toutes les productions littéraires que le prince de Metternick avait défendues sous les peines les plus sévères; elle avait même vu, de temps à autre, quelques-uns de ses membres qui osaient exprimer leur indignation à propos de l'asservissement universel de toute l'Autriche. On lisait, depuis plusieurs années, avec avidité dans les cercles de cette société brillante, les poésies allemandes de Stralehnau (dit Lenau) et de Carl Beck, deux jeunes Hongrois libéraux et instruits; d'autres jeunes talents dans la poésie révolutionnaire, comme Alfred Meissner et Maurice Hartmann, avaient suivi les traces du comte d'Auersberg, qui a le mérite d'avoir ouvert, avec beaucoup de courage, un vaste champ d'activité pour la poésie moderne de l'Autriche (1). Cette haute aristocratie

(1) Le comte d'Auersberg, connu sous le nom d'Anastasius Grün (prononcez *Grune*), avait écrit, longtemps avant 1848 plusieurs ouvrages, dont celui, intitulé : *Les promenades d'un poète viennois*, jouit d'une juste reputation.

viennoise, composée de gentilshommes allemands, bohèmes, polonais, hongrois, lombards, qui tous appartiennent à l'empire d'Autriche, était à la fin devenue fatiguée de l'influence de Metternick.

La haute aristocratie financière, à son tour, jalousait l'aristocratie nobiliaire; tandis que la bourgeoisie et le prolétariat se demandaient tous les jours pourquoi le gouvernement autrichien leur refusait la participation aux affaires politiques. Bref, le ciment, qui était censé joindre avec une force indestructible les parties du vaste édifice autrichien, était, avant 1848, profondément endommagé; la personnalité absolument nulle de l'empereur Ferdinand, pauvre simple entouré de la camarilla de Metternick, y contribua beaucoup indirectement. Ainsi on peut s'expliquer comment la garnison de la capitale, composée de féroces guerriers, gouvernés par le bâton de leurs caporaux et abrutis au niveau du soldat russe, a été vaincue après quelques combats, et comment le prince Clément de Metternick a pris la fuite.

La partie révolutionnaire des habitants était dirigée par le comité des étudiants, et la légion académique a plus d'une fois versé son sang pour la liberté, l'égalité et la fraternité. La plupart des républicains s'étaient enrôlés dans le corps des médecins et des polytechniciens. La population de la capitale fut continuellement travaillée par une foule de clubs, et la cour impériale se vit forcée de faire élire, dans toutes les parties de l'empire, une représentation nationale, résidant à Vienne; mais l'opposition de la jeune démocratie viennoise n'était pas assez puissante pour pouvoir renverser entièrement la dynastie des Habsbourg, et pour réprimer les tendances anti-démocratiques qui se manifestaient à Prague (Bohème), dont la population était excitée depuis plusieurs années contre les habitants allemands, par le parti ultra-tchèque du docteur Rieger. Cette tactique du docteur Rieger

est tout à fait fausse, elle est même criminelle, car il ne s'agit pas, au milieu du XIXe siècle, d'exciter une nation contre une autre, comme si nous étions encore au moyen âge, mais de faire fraterniser tous les peuples opprimés. Certes, la race allemande et la race tchèque ont été, pendant près d'un millier d'années, souvent dans des rapports extrêmement hostiles, mais elles se doivent aussi mutuellement de grandes et fertiles agitations. L'Allemagne a donné à la Tchéquie des sciences, des beaux-arts et l'industrie, et la Tchéquie a noblement répondu à ce magnifique cadeau, en produisant le hussitisme, cet immortel précurseur de Martin Luther. Plus tard, la perfide dynastie de Habsbourg a comprimé l'essor de la nation tchèque par des soldats et des bureaucrates venus de l'Allemagne; mais si le nom germanique est devenu odieux en Bohème, c'est le résultat de la diplomatie et non de la nation allemande. Quoi qu'il en soit, le parti panslaviste, c'est-à-dire le parti dans les nations slaves, qui a l'intention de les réunir en un vaste organisme politique et social, et qui, dans ce but louable, a fait depuis longtemps des études profondes sur l'histoire et sur l'idiome des Slaves, ce parti s'est très-mal conduit envers les démocrates allemands.

L'empereur Joseph-le-Grand avait déjà eu l'idée de se proclamer empereur des Slaves, et de jeter aux orties le titre d'empereur allemand, puisque le nombre des populations slaves de la maison de Habsbourg est beaucoup plus considérable que celui des habitants allemands. Joseph-le-Grand aurait bien fait; mais le parti panslaviste ne fait point du tout son devoir en tendant la main à l'empereur russe Nicolas-Galère. Ce parti panslaviste, dans l'Autriche, étend son réseau depuis la Bohème, à travers la Moravie et la Galicie, jusqu'en Dalmatie ou Croatie; il se propage dans toutes les provinces slaves du Danube turc, et se trouve puissamment aidé par l'or de Nicolas-Galère. Il est impossible qu'un parti

politique qui se réjouit de la faveur de Saint-Pétersbourg, puisse être l'ami du progrès européen.

Après une foule d'intrigues machiavéliques, la cour impériale réussit à faire couler le sang des Allemands et des Tchèques à Prague, et le sang des Hongrois et des Croates aux bords du Danube. Ainsi les Allemands, les Hongrois, les Tchèques et les Croates étant en lutte, il ne s'agissait que de lancer contre eux encore les Galliciens et les Valaques. Habsbourg, d'accord avec Nicolas-Galère et avec le parti panslaviste de Prague et d'Agram, a fini par terrasser la démocratie allemande de Vienne, en automne 1848, avec des régiments slaves, tant croates que galliciens, et par faire la même opération infernale en Lombardie. Il paraît que l'immense majorité des paysans slaves en Autriche regarde la dynastie Habsbourg comme leur sauveur, qui les protége contre les insolences des hobereaux et des évêques.

Il serait inutile, ce me semble, de répéter dans ce livre toutes les scènes du drame lugubre qui s'est joué en Autriche. Il suffit ici de dire qu'après la fuite de la cour impériale et de l'assemblée nationale à Kremsir, petite ville slave de la Moravie, et après l'assassinat du vieux ministre d'état, baron de Latour, par des prolétaires démocrates, la population des travailleurs de la capitale fit des prodiges d'ordre, d'honnêteté et de bravoure. Le docteur Tausenau, homme d'un talent rhétorique extraordinaire, prononça des discours populaires devant un auditoire de plusieurs milliers de personnes; le comité de l'académie développa un zèle admirable, et beaucoup de personnes comptèrent sur l'arrivée prochaine de l'armée hongroise. Mais les Hongrois furent serrés comme dans un cercle de fer par les hordes de Nicolas-Galère, et le baron Jellachich, de la clique panslaviste de Agram, s'empara enfin après des combats sanglants de la capitale révolutionnaire, dans laquelle cet aventurier croate fit exécuter

les scènes les plus affreuses par sa sauvage soldatesque.

Parmi les martyrs de Vienne, tués jusqu'au 12 mai 1849, nous comptons les chefs suivants, dont les noms sont burinés dans les annales révolutionnaires :

Fusillés au mois de novembre :

Robert Blum (prononcez *Bloume*), libraire, clubiste, membre du parlement allemand, né en Saxe.

Edouard Jelovitzki, né en Pologne russe.

Edouard Presslern de Sternau, né à Vienne.

(Jules Froebel, docteur, né à Roudolstadt : condamné à être pendu, mais gracié.)

Jean Horvath, cordonnier hongrois.

Joseph Dangel, fantassin du régiment Hess.

Venceslav Messenhauser, littérateur, chef de la garde nationale de la capitale.

Antoine Riklinski, fantassin du régiment Nassau.

Antoine Brogini, né en Moravie.

Alfred Becher, docteur.

Hermann Jellinek, né en Moravie, docteur.

Fusillés au mois de décembre :

François Stockhammer, sergent-major, né en Tirol.

Jacques Marzatto, soldat du régiment Ceccopieri.

On n'a pendu qu'un seul, Joseph Krzivan, né en Bohème, chasseur.

Fusillés au mois de janvier 1849 :

Daniel-Christian Dressler.

Étienne Aringer, soldat du régiment Deutsch-Meister.

Andrée Kerschdorfer, caporal de grenadiers.

Henri Monoschek, grenadier du régiment Hess.

Fusillés au mois de février :

Aloyse Huffner, né en Bavière, ouvrier menuisier.

Isidore MATZKO, cocher, né en Autriche.

Martin PAUSAR, domestique, né en Bohème.

Pendus le 20 mars :

François VANGLER, né en Bohème, âgé de quarante-six ans, veuf, ouvrier tailleur.

Charles BRAMBOSCH, né à Vienne, âgé de vingt-deux ans, peintre d'appartements.

Thomas JURKOVICH, né en Croatie, ouvrier tailleur.

Ces trois insurgés avaient exécuté par la corde la sentence populaire contre le vieux baron Latour, ministre et aristocrate de la pire espèce.

Le pauvre idiot Ferdinand eut pour successeur le jeune empereur François-Joseph, qui fit tout son possible pour imiter son vénérable modèle et protecteur Nicolas-Galère. Inutile aussi d'ajouter que toutes les concessions arrachées par la peur à la dynastie Habsbourg ont été retirées une à une, depuis la chute de la révolution viennoise et le triomphe du parti habsbourgien, connu sous le nom de parti *noir-jaune*.

Regardons maintenant le commencement de la révolution allemande au nord. La révolution allemande, en général, a éclaté sur trois points : dans le midi, à Vienne; dans le nord, à Berlin, et dans le sud-ouest, à Manheim. L'Allemagne actuelle, dans sa forme insensée que lui ont donnée ses diplomates, possède, en effet, trois centres de gravité. C'est ce qui a fait dire à un publiciste distingué de nos jours, que l'Allemagne unitaire ne pourrait se constituer que par trois membres, dont les capitales seraient Berlin, Vienne et Francfort. Nous espérons cependant que les trois membres de cette *trinité allemande* se soumettront sans murmure à l'unité universelle de la patrie. Francfort est, en effet, le centre de l'Allemagne du sud-quest; car, comme ancienne capitale de l'empire allemand, elle jouit encore aujourd'hui d'une cer-

taine réputation, et, à courte distance de Manheim, de Darmstadt, de Nuremberg, etc., elle peut fort bien représenter le centre de toutes les populations du sud-ouest.

Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV le Parleur avait eu l'imprudence de froisser toutes les espérances, même les plus modérées, par un discours solennel adressé à une assemblée, réunie à Berlin et composée des diètes provinciales de toutes les parties du royaume prussien. En 1847, les membres de cette assemblée s'étaient conduits avec une modération telle, que l'Europe entière les avait admirés. Le roi, toujours admirateur des idées liberticides du fameux jésuite allemand de Haller et de celles du fameux jésuite français Joseph de Maistre, s'était entouré de personnages extrêmement dangereux, de M. Eichborn, du chevalier Bounsen, du baron de Radowitz, du général Thielé et autres ministres d'état, que la nation désigne sous le nom ingénieux de *jésuites luthériens*. Cette camarilla, qu'on dirait choisie par le professeur Léo, ce chef du parti rétrograde dans l'Allemagne du nord, était, en effet, parfaitement apte pour provoquer une explosion universelle. Le roi n'avait pas rougi de proposer à la diète réunie en 1847, un code pénal qui était sorti du cerveau fêlé du fameux jurisconsulte prussien M. de Savigny, membre de la mauvaise clique piétiste dont le roi lui-même était la tête. En 1847, ce grand jurisconsulte de Savigny a osé justifier publiquement, dans un rapport très-minutieux, toutes les horreurs qu'il avait proposées dans son nouveau code pénal. Couper la main droite, mettre sur une perche la tête coupée, la bastonnade, la confiscation des biens, tout cela, avait été recommandé par M. de Savigny à la nation prussienne, dans le moment où ces peines barbares allaient être amoindries ou tout à fait abolies chez les Turcs. Soit dit en passant, le gouvernement turc, surtout 1840, est infiniment plus avancé en humanité que le

gouvernement très-chrétien du tzar de Russie. Jamais, par exemple, le gouvernement turc d'aujourd'hui ne permettrait des exécutions telles qu'on les voit à chaque heure dans les états de Nicolas-Galère, où l'on condamne, entre autres, un paysan récalcitrant, un négociant qui ne veut pas obéir aux caprices de M. l'intendant, ou un simple soldat qui a commis une faute de discipline militaire, à recevoir deux mille ou trois mille coups de bâton, et lorsque le malheureux a expiré sans avoir subi le nombre ordonné de coups, on continue à battre son cadavre jusqu'à ce que le chiffre prescrit soit atteint. Il est très-probable que la camarilla du roi de Prusse a l'intention de gratifier de cette méthode mongole le peuple allemand ; mais ce ne sera qu'un avis pour ce peuple d'appliquer les coups de bâton aussi sur le dos de la camarilla elle-même. Le roi de Prusse avait pourtant, en 1847, la satisfaction de voir accepter par l'assemblée de Berlin les paragraphes insensés de ce code pénal, qui interdisaient, sous des peines très-sévères, tout mot de blâme *contre les membres décédés de la maison régnante.* Ainsi, toute critique dans un livre d'histoire, dans un livre scientifique, était devenue impossible, et même le vieux professeur Schlosser, cet historien célèbre, serait, d'après cette ordonnance, coupable du crime de lèse-majesté *historique.* La presse tout entière fut muselée, en 1847, à la manière russe. La landwehr prussienne, cette vaste institution militaire et vraiment nationale, avait été dénaturée par une foule de mesures machiavéliques. Peu avant 1848, le roi de Prusse y ajouta une nouvelle falsification en imposant à la landwehr des officiers supérieurs pris dans les rangs de la ligne, tandis que jusque-là les guerriers-citoyens de la landwehr avaient eu la permission de choisir eux-mêmes leurs officiers. L'indépendance des juges fut anéantie.

Le frère du roi, qui est son successeur, et qui porte le titre

de *prince de Prusse*, ce prince Guillaume était regardé comme la caricature de son père, Frédéric-Guillaume III. Guillaume est un individu sans la moindre élévation d'âme, également incapable de s'enthousiasmer pour les beaux-arts et pour les sciences, sombre et silencieux, amateur de l'art militaire, et surtout amateur de la médiocrité, du juste-milieu, bref, de l'ordinaire. Cet homme donc, tout à fait le contraire du roi Frédéric-Guillaume IV, avait organisé depuis longtemps une opposition camarilliste contre son frère, parce que celui-ci était, à ses yeux, beaucoup trop faible et beaucoup trop inconstant pour bien servir l'absolutisme, leur principe commun. Une charte constitutionnelle avec jury et liberté de la presse fut déclarée être *un non-sens* par les deux frères, même en 1847. Le prince de Prusse s'était entouré d'une clique aussi repoussante et aussi mauvaise que celle du roi. Tandis que le château royal fourmillait de *jésuites protestants*, le palais du prince Guillaume était le rendez-vous de l'aristocratie nobiliaire, telle qu'elle porte les armes dans les gardes royales de Naples, de don Carlos d'Espagne et dans la garde-noble de Habsbourg. A tout prendre, le prince de Prusse est un homme de caractère, mais d'un caractère sec, despotique et hautain; lui qui en véritable absolutiste politique a conservé, depuis le commencement de la révolution jusqu'à sa compression, la maxime jésuitique : « Un croyant n'a pas besoin de tenir sa promesse envers les infidèles. » Mais le roi, son frère, tout à fait ébranlé par les événements, et probablement par l'usage toujours plus fréquent du vin, a dérogé à la dignité royale en déclarant que sa conviction *antérieure* avait été d'ériger en Prusse un trône constitutionnel. Le prince Guillaume a obéi pendant quelques mois à l'injonction de son frère, de reconnaître l'existence de la monarchie constitutionnelle; mais tout le monde savait que [illegible] agissait en bon soldat, répondant à chaque phrase

déclamatoire du roi le mot militaire : « A vos ordres, » tandis que le roi a réussi pendant assez longtemps à tromper le public.

Du reste, le roi avait quelquefois des moments lucides. A l'observation d'un de ses généraux que la tranquillité à Paris, après l'abdication de Guizot et de Louis-Philippe, pourrait facilement être maintenue par les trois cents bouches à feu dont disposait la garnison parisienne, Frédéric-Guillaume IV répondit : « Depuis l'insurrection de Palerme, messieurs, je n'ai plus beaucoup de confiance dans les canons. » Le soir du même jour, les nouvelles politiques devinrent inquiétantes; le prince de Prusse avec sa famille quitta précipitamment sa loge, au reçu de la dépêche télégraphique. Le 1er mars, le journal du gouvernement expliqua la révolution de février comme *le funeste résultat de l'esprit français, qui aime toujours à faire des rebellions contre le pouvoir royal.* A la fin, cet infâme journal de la cour de Prusse promit que le gouvernement ne souffrirait pas une violation des traités de Paris de 1815. Cette feuille fit semblant d'oublier que les traités de Paris de 1815 avaient déjà été violés plusieurs fois par les rois de l'Europe; par exemple, en reconnaissant la royauté orléaniste de Louis-Philippe, en donnant la Belgique hollandaise à un roi constitutionnel, en faisant cadeau à l'empereur d'Autriche de la ville polonaise de Cracovie, etc.

Le roi de Prusse déclara, le 12 mars, à son ministère d'État que son royaume jouirait désormais de la liberté de censure, bien entendu, avec des garanties. Cette déclaration jésuitique frappa d'indignation tous les Prussiens; mais, en général, la capitale offrit, pendant la première semaine du mois de mars, l'aspect d'une grande tranquillité. Minutoli, directeur de police, fit sévir contre les voyageurs, et confisquer des brochures allemandes qui contenaient les rapports des événements de février. Mais le 3 mars, le président de la

province rhénane reçoit déjà l'avis de plusieurs membres de la diète provinciale, et en même temps toutes les villes, dans toutes les autres provinces du royaume, envoient à Berlin des députations pour réclamer un parlement allemand, une chambre législative en Prusse, une garde nationale, égalité devant la loi pour tous les cultes (cela veut dire égalité des Juifs devant la loi), le jury, la liberté de la presse et la liberté d'association. Le roi de Prusse montra beaucoup d'orgueil, et s'écria : « Je ne permettrai à aucune de ces députations d'entrer dans mon salon; je sais très-bien mon devoir et mon droit, et je ne veux pas qu'on me donne des ordres. » Bientôt toutes les provinces étaient en émoi, et Berlin, toujours encore tranquille, ressemblait à une île pacifique au milieu d'un fleuve furieux. Les Berlinois, pour le moment comprimés par les gardes royales, des enfants du peuple, il est vrai, mais commandés par des officiers despotiques, avaient en même temps assez de naïveté pour croire que le roi ferait des concessions quand il serait mieux instruit. Le journal du gouvernement, dans la deuxième semaine du mois de mars, prononça encore des paroles absolutistes. Un nombre considérable de citoyens conseilla alors, dans une pétition adressée au président de l'assemblée municipale, de prier le roi de faire des concessions; mais le parti servile, sous la direction de Fournier, chef municipal, et du célèbre historien Raumer, s'opposa à cette pétition comme à un acte insurrectionnel. Enfin, l'agitation devint telle à Berlin, que la première assemblée populaire, dirigée avec modération mais aussi avec énergie, par un certain nombre de jeunes gens de la bourgeoisie, eut lieu sous les murs de la capitale. Huit cents étudiants s'adressèrent également au sénat de l'université. Le roi, toujours inconstant, daigna cette fois recevoir la pétition dans son château, le 14 mars; mais sa réponse était, comme toujours, gonflée d'une mauvaise rhé-

torique, et il y ajouta même la phrase ironique, qu'il répliquerait *en style de conversation, au lieu de prendre le haut style parlementaire*. Du reste, il répéta que la vieille représentation provinciale, d'après les ordres ou classes (nobles, bourgeois, paysans), était éminemment nationale, patriotique et tout à fait appropriée à l'esprit allemand; toute réforme politique, sous ce rapport, serait une trahison à la patrie. Le comité municipal de Berlin, sous l'influence du maire Krausnick, et composé de créatures serviles, y applaudit, mais l'immense majorité des Berlinois en fut profondément attristée.

En même temps, le roi parleur déclara dans son journal, que le 25 mars il ouvrirait à Dresde une conférence prusso-autrichienne pour consolider en Allemagne tous les principes de l'ordre.

Le 13 mars, une réunion populaire près de Berlin, dans un endroit appelé *les tentes*, fut dispersée par les baïonnettes. La camarilla avait peur des ouvriers qui s'adressaient au roi pour obtenir l'établissement d'un ministère *du travail*, ce qui était en effet une démonstration socialiste. Pendant trois jours (14, 15 et 16 mars), le militaire provoqua par sa brutalité proverbiale une résistance sanglante. Enfin, le 15 mars, des citoyens riches se rendent auprès du général Pfouel, et le prient de retirer les soldats. Le ministre de Bodelschwing ne remplit point sa promesse, de faire évacuer par les troupes les places publiques, et le combat commence près du château à la nuit tombante. Les soldats, excités par l'eau-de-vie et par les paroles de leurs officiers, se permettent des excès affreux contre les masses sans armes. Enfin, l'irritation devient universelle, et tandis que, le 17 mars, le ministre de Bodelschwing dit à l'ambassadeur russe : « Vous pouvez écrire à votre empereur qu'à Berlin l'affaire est finie, » la catastrophe va s'accomplir sous

les pieds chancelants de Frédéric-Guillaume IV. Dans ce moment-ci arrive la nouvelle inattendue de l'insurrection de Vienne et de l'abdication de Metternick. Le journal du gouvernement prussien, toujours perfide dans ses actes publicistes, s'exprima à cette occasion d'une manière toute hypocrite, tandis que le public prussien ne comprenait que trop l'isolement despotique de sa dynastie. Une députation des habitants de la capitale obtient, en effet, des concessions inattendues, et le roi jouit une dernière fois de la popularité universelle. En vérité, Frédéric-Guillaume IV était devenu encore une fois l'*homme du peuple*, et il aurait pu se proclamer souverain unitaire de l'Allemagne, empereur et roi à la fois, s'il avait eu le caractère, et non pas seulement les bons mots de Frédéric-le-Grand. On a raison de comparer Frédéric-Guillaume-le-Parleur au prince Hamlet-le-Parleur; tous les deux ont cela de commun qu'ils déchirent l'unité de leur être par une foule innombrable d'idées, de réflexions, de méditations, d'émotions de cœur, etc.; Frédéric-Guillaume et Hamlet sont deux orateurs de talent, deux humoristes spirituels, mais toujours se détruisant eux-mêmes, et n'offrant à leurs amis que le triste spectacle de deux machines à vapeur qui tournent en tous sens sans exercer le moindre mouvement utile. Frédéric-Guillaume s'imagina tout bonnement qu'il possédait plus d'intelligence, plus d'esprit et plus de cœur que toute la nation prussienne, forte de seize millions d'habitants.

Le prince de Prusse, Guillaume, fit tout pour exaspérer les militaires contre les citoyens, même après les concessions de son frère, et l'épouse du prince, cette vipère alliée avec le tigre royal, stimula à son tour, heure par heure, le caprice despotique de Guillaume. Ce dernier fit ainsi des reproches cruels au vieux général Pfouel, homme instruit et libéral, pour avoir recommandé aux gardes royales de traiter avec

douceur les rassemblements populaires. La camarilla du roi et celle du prince n'appelaient les citoyens que *la canaille*, *la vile multitude*, *la populace bonne à être mangée par les bouches à feu*, etc. Le prince de Prusse ou sa camarilla fit ainsi tirer sur les citoyens, accourus le 18 mars pour remercier le roi des concessions libérales qu'il venait de faire. Il paraît que le prince de Prusse, à son tour, est un instrument dans les mains de sa camarilla, qui reçoit des instructions directes du cabinet de Nicolas-Galère.

Une lutte affreuse s'engage entre la soldatesque du prince de Prusse et les Berlinois, qui construisent quelques centaines de barricades dans l'espace d'une heure; les femmes, les enfants et les vieillards montrent une bravoure admirable. On porte sur les toits des poutres, des pavés et de grands morceaux de marbre et de granit, on n'y oublie pas non plus l'eau bouillante pour être lancée sur les troupes. Malheureusement, les armes à feu étaient rares parmi les citoyens, mais malgré cela le peuple resta vainqueur d'une armée de cinquante mille hommes. Le soir même, le roi, entouré de bouteilles de Champagne et des hobereaux de la camarilla, invite à souper plusieurs de ses séïdes, tandis que ses soldats lancent la mort dans les rangs des Berlinois. Il fait venir même des renforts et reçoit assez mal M. de Vinke, président libéral de la province de Vestphalie. Après le souper, un de ses hôtes de table, le général de Thiele, sabreur cagot et perfide, le conjure d'agir avec sévérité, c'est-à-dire de ne pas reculer devant l'application de la mitraille, des boulets rouges, de la fusillade des prisonniers, etc.

Le 19 mars, dans la matinée, le roi publie une proclamation, écrite de sa propre main, dans laquelle ce parleur use de toute son éloquence pour pacifier le peuple; il essaie, dans cette singulière adresse, d'expliquer le massacre des dernières vingt-quatre heures; et, pour montrer le style

étrange de cette allocution *paternelle*, il suffit de citer sa dernière phrase : « Écoutez donc, mes fidèles Berlinois que j'aime tant, écoutez-moi, chers habitants de ma ville natale bien aimée, oubliez ce qui est arrivé, je l'oublierai aussi, à cause du grand avenir qui va bientôt luir sur l'horizon de la Prusse, et de là sur l'horizon de l'Allemagne toute entière, sous la bénédiction du Dieu des chrétiens. Votre reine, qui a tant d'amour pour vous et qui est votre mère et amie, garde le lit à cause de ses souffrances ; elle unit sa prière sincère et remplie de larmes à la mienne ! » Il va sans dire que cette proclamation insensée est foulée aux pieds par les combattants héroïques des barricades. Pendant la trève, le peuple attacha un exemplaire de cette allocution larmoyante à côté d'un boulet de canon lancé par l'artillerie royale dans le mur d'une maison, et on se prépara à recommencer la lutte contre la soldatesque. Heureusement le peuple réussit à s'emparer du général Mœllendorf sur la place d'Alexandre, et ce général, auquel un chirurgien appuyait un pistolet sur le front, écrivit quelques lignes à ses troupes pour mettre un terme à la guerre civile. Le roi déclara, dit-on, ne donner la paix aux Berlinois insurgés, que pour sauver la vie à *son fidèle serviteur* Mœllendorf. Enfin, le 19 mars, cette paix fut conclue sous les trois conditions suivantes : 1° que le militaire évacuera Berlin ; 2° que le pays jouira sur-le-champ de la liberté de la presse ; et 3° qu'une constitution sera rédigée d'après les vrais principes démocratiques. Il paraît cependant que le roi n'avait point accepté la demande du peuple, de retirer l'armée.

Après sa victoire le peuple de Berlin, au lieu de renverser le trône des Hohentzollern et de les punir suivant la loi martiale proclamée par le roi, montra une magnanimité incroyable. Tout ce qu'il fit, fut un acte sentimental inspiré par une vengeance généreuse et vertueuse ; le peuple se contenta de

contraindre le roi à ôter son chapeau devant le long cortége des cadavres mutilés par le plomb et le fer. Frédéric-Guillaume IV, avec la reine en pleurs, parut en effet sur le balcon du château, et tout le monde entonna un célèbre cantique de l'Église protestante. Du reste, nous ne comprenons pas trop l'assertion de ceux qui disent que ce roi a déclaré cette journée comme la plus infortunée de toute sa vie ; Frédéric-Guillaume IV, en vrai *romantique*, aime surtout à réchauffer son cerveau maladif par les émotions extraordinaires, et, certes, l'émotion du 19 mars était nouvelle pour lui.

Le roi eut la singulière idée de parcourir à cheval la capitale, pour faire croire au peuple que la Prusse pourrait enfin créer l'unité de l'Allemagne, et en vérité, il réussit à entretenir le public dans cette illusion pendant quelque temps. Le drapeau allemand (rouge, or et noir) remplaça à Berlin le drapeau prussien noir et blanc, comme il avait remplacé à Vienne le drapeau autrichien noir et jaune, en Bavière le drapeau bavarois bleu et blanc, etc.

Mais bientôt la réaction s'organisa, et la révolution resta dépourvue de toute organisation. La bureaucratie et l'aristocratie, terrassées par l'insurrection de Berlin, déclarèrent, sur un mot d'ordre du roi, que *sa majesté avait toujours porté dans son âme des dispositions constitutionnelles!* Du reste, le roi eut peur, et le ministre d'état Bodelschwing lui conseilla d'imiter la fuite de Louis XVI à Varennes ; mais le comte Arnim s'y opposa, en montrant, dans ce cas, la guillotine au Louis XVI prussien. Il est impossible d'avoir pitié du roi de Prusse, quand on se souvient qu'au moment même du massacre ordonné par son frère, l'évêque protestant Neander, à la tête d'une députation bourgeoise, avait reçu une réponse *royale*, farcie de mauvaises plaisanteries, probablement dues à l'influence de Bacchus. Quelques heures plus tard,

à minuit, ce roi ne plaisanta plus, et il avoua à ses chambellans que sa couronne et sa tête à la fois balançaient sur la lame d'un rasoir. Mais, cinq jours après la catastrophe, le roi s'exprima vis-à-vis d'une députation accourue de la province de la Poméranie, d'une manière tellement insensée, que le président de la députation se retira en haussant les épaules et sans mot dire.

Le roi était, en effet, dans l'opinion que son trône n'avait été attaqué que par un petit nombre d'émissaires français et polonais, qui auraient peut-être réussi sans l'opposition de ses fidèles Berlinois. Ces paroles sont exactes et démontrent d'une manière irréfutable l'aliénation mentale, ou ce qui revient au même, l'orgueil maladif et fébrile de Frédéric-Guillaume IV.

Le 24 mars, Loudolphe Camphausen, président de la chambre de commerce de Cologne, le chef de toute la bourgeoisie mécontente dans la province rhénane, arrive à Berlin, et le roi se voit forcé, cinq jours après, de le nommer président du ministère. David Hansemann devient ministre des finances, et le comte Schwerin ministre de l'instruction publique et du culte. Le portefeuille de l'intérieur est donné à Alfred Auerswald, gentilhomme de la Prusse orientale. Camphausen déclare que son ministère sera un ministère de réconciliation et de transition; mais malheureusement ce théoricien doctrinaire est au-dessous de la gravité des circonstances. Au lieu d'agir énergiquement avec ses collègues, presque tous appartenant à l'ancienne opposition provinciale, Camphausen s'obstine à laisser subsister le vieux système bureaucratique, et lui, ministre de la révolution, devient sans le vouloir, son traître. Camphausen commet l'immense faute de convoquer l'ancienne diète réunie, au lieu de faire élire sur-le-champ une assemblée nationale révolutionnaire.

Du reste, le peuple de Berlin se conduisit avec une généro-

sité sans bornes, et le roi ne vit aucun mal pour son *honneur royal* à ôter le chapeau devant l'imposant cortége funèbre des victimes des barricades. La capitale se couvrit de clubs et de journaux, mais les menaces que faisaient entendre les gentilshommes de la Poméranie et de la Marche restèrent impunies. La garde civique des bourgeois commença à opérer contre les ouvriers, ce qui n'était pas très-difficile, puisque ceux-ci étaient tous sans armes. Enfin les élections de l'assemblée constituante ont lieu dans la première semaine du mois de mai; elles sont pour la plupart radicales, et Camphausen en est effrayé. Toute cette convocation de l'assemblée constituante à Berlin et d'une autre à Vienne, font tort au parlement allemand de Francfort. Même le comité des Cinquante, à Francfort, avait manifesté l'idée de supprimer les assemblées constituantes particulières, jusqu'au moment où le parlement allemand de Francfort aurait terminé la constitution universelle de toute l'Allemagne; tous les gouvernements allemands avaient accédé à ce désir si simple et si juste, le roi de Prusse seul s'y opposa suivant la maxime de Machiavel : « Divisez les intérêts de ceux que vous voulez gouverner. »

Ainsi donc, la camarilla de Berlin devient déjà au mois de mai le Judas Iscariote de la révolution allemande, et arbore sans gêne le drapeau de la réaction.

La cour de Berlin envoya les gardes royales, battues par le peuple, contre les troupes danoises en Slesvig, pour relever par des victoires le courage ou plutôt l'orgueil de la soldatesque prussienne. L'affaire de Slesvig-Holstein et de Danemark, dont les journaux en France et en Angleterre se sont souvent occupés sans trop savoir pourquoi, et quelquefois même en pesant l'or que le gouvernement danois avait la bonté de leur envoyer, est une affaire assez compliquée et en général très-peu comprise. Quant au duché de Holstein,

exclusivement habité par des Bas-Saxons ou Bas-Allemands, ce serait folie de perdre encore un mot sur les prétentions insensées d'un certain parti en Danemark, de l'incorporer dans la monarchie de Copenhague. Le duché de Holstein peut avoir l'honneur d'exciter la convoitise de la camarilla danoise; ce magnifique pays produit les plus beaux troupeaux de bêtes à cornes et les plus beaux chevaux du monde, il livre en outre à la marine marchande les meilleurs matelots; et c'est précisément pour cela que la camarilla danoise ne l'aura jamais. Quant au duché de Slesvig, qui est au nord du duché de Holstein, ce pays produit les mêmes richesses que le Holstein, mais sa population se compose et de Danois et d'Allemands. Le Slesvig forme géographiquement le pays de transition entre le Holstein et le Jutland. Le Jutland est la grande péninsule, qu'on appelle aussi la péninsule cimbrique, et qui forme une partie du royaume danois. Cette péninsule cimbrique d'où, à ce qu'il paraît, sont émigrés les Cimbres qui furent battus par le général romain Marius, 101 ans avant Jésus-Christ, était habitée par les Anglo-Saxons, qui ont plus tard conquis la Grande-Bretagne, en lui donnant le nom d'Angleterre, et par les Frisons, population allemande qui occupait toute la côte maritime de l'Allemagne septentrionale, depuis le golfe d'Amsterdam jusqu'au delà de l'embouchure de l'Elbe. Peu à peu les Danois, appartenant à la population scandinave, se répandirent dans le Jutland, en quittant les îles danoises de Zélande et de Funen, qui évidemment sont les pays primitifs de la nation du Danemark. Alors les Danois et les Anglo-Saxons se sont mêlés dans le Slesvig, et les Danois ont prévalu dans le Jutland. Depuis ce temps-là, la branche allemande, connue sous le nom de Frisons, a combattu souvent contre les Danois pendant tout le moyen âge. Quant aux Danois domiciliés aujourd'hui dans le Jutland, ils ont un dialecte danois particulier, et on les appelle les

Danois occidentaux ou les Danois de la péninsule, pour les distinguer des Danois proprement dits, les Danois des îles ou Danois orientaux. Certes, les Danois de l'ouest sont toujours une population scandinave, mais on ne peut pas nier leur mélange allemand; ils sont comme un kilogr. de fer mêlé avec une once de cuivre. Il en est autrement dans le duché de Slesvig; ici la population est danoise dans la partie septentrionale, mais elle est tout allemande dans la partie méridionale. En même temps il ne faut pas oublier que dans toutes les grandes villes si nombreuses de Slesvig, la langue allemande prédomine: la langue haute-allemande parmi la bureaucratie et la bourgeoisie, la langue basse-allemande parmi les ouvriers. Depuis quatre siècles, que les deux duchés Slesvig et Holstein se trouvent liés avec la couronne de Danemark, l'influence de la langue et de la littérature allemande est devenue très-considérable non-seulement en Slesvig, mais aussi dans les îles danoises. L'influence politique de l'Allemagne féodale n'était point favorable à la masse du peuple danois; il suffit pour cela de citer les paroles suivantes du professeur danois Nyerup : « L'Allemagne féodale et commerciale se mêla de toutes nos affaires intérieures, et il est prouvé que la terrible servitude du paysan danois ne date que du temps des rois danois d'origine allemande, tels que Éric de la Poméranie, Christophe de Bavière et Christian Ier. » D'un autre côté, la chevalerie danoise fut puissamment organisée par des chevaliers allemands, qu'on avait appelés dans ce but; plusieurs rois danois ont été élevés à la cour de l'empereur allemand; la conversion des Islandais fut faite par des prêtres danois et allemands à la fois. L'antiquité la plus reculée cite déjà des Allemands, comme ayant participé aux excursions danoises et norvégiennes en Groenland et en Amérique. La dynastie actuelle de Danemark, d'origine allemande et connue sous le nom des Oldenbourg, a favorisé beaucoup la langue alle-

mande. Sous le roi Christian VI, le germanisme était au comble à Copenhague : le théâtre, l'opéra, étaient obligés de se servir de la langue allemande; Christian VI a laissé beaucoup de lettres écrites en allemand; l'armée de terre était commandée par des généraux allemands et la bureaucratie était dirigée par des fonctionnaires allemands. La marine resta cependant libre de toute influence allemande. Plusieurs familles danoises changèrent leurs noms scandinaves en noms allemands. Le comte de Struensée, homme politique et ministre d'État qui fut décapité en 1772, par suite d'une intrigue à la cour de Copenhague, était un Allemand. Sous le roi Frédéric V, l'armée fut commandée en langue allemande, et beaucoup de pensions furent données à des poëtes et à des savants allemands; par exemple à Cramer, Klopstock, Basedow, etc. Le célèbre voyageur allemand Niebuhr, père de l'historien, parcourut l'Arabie aux frais du roi de Danemark. L'ancienne noblesse danoise s'éteignit peu à peu, et vers la fin du XVIIIe siècle sur trente-et-une baronnies, il y en eut vingt d'origine allemande. Dans toutes les villes danoises il y eut beaucoup d'ouvriers, d'artistes et de commerçants d'origine allemande. Les littératures allemande et danoise ont pris un essor simultané par suite de la réforme de Martin Luther, et elles sont tombées à la fois par suite de la guerre de Trente Ans. L'influence française, sous Louis XIV, se fit sentir d'une manière peu favorable à la littérature du Danemark comme sur celle de l'Allemagne, et à la fin du siècle dernier, la littérature allemande comme la littérature danoise se sont en même temps élevées à un degré considérable de force et de pureté. La langue danoise est tout à fait comparable à un fleuve, qui marche parallèle au fleuve de la langue allemande, en recevant continuellement de l'eau allemande par d'innombrables canaux. Depuis des siècles, les Danois ont traduit et imité les ouvrages de la littérature alle-

mande ; les Danois se racontent des fables allemandes, font usage de proverbes allemands, et ont accepté une foule immense de mots allemands, soit littéralement traduits, soit introduits sans le moindre changement. Sous le roi danois Christian III, on traduisit la Bible en danois, en prenant pour texte la version allemande par Martin Luther, au lieu du texte hébreu. En un mot, à la fin du siècle dernier on fit autant de cas de la littérature allemande en Danemark, qu'on fit en Allemagne de la littérature française sous Frédéric-le-Grand. Le commerce danois fut longtemps dominé par la ville allemande de Hambourg, après l'avoir été par Lubeck, capitale de la Hanse allemande. Les commerçants allemands possédèrent pendant des siècles, dans chaque ville danoise, un quartier particulier avec des priviléges exorbitants. Quelquefois le maire dans telle ville danoise était un Allemand ; ainsi dans la capitale de Copenhague. Beaucoup de cultivateurs allemands s'établirent en Jutland. Sous le ministère du comte de Struensée la langue allemande était la langue officielle des tribunaux, et des circulaires officielles en langue allemande furent envoyées par ce ministre allemand jusqu'à l'extrême limite septentrionale de la Norvége, dans ce temps province danoise.

La politique de la dynastie danoise, entravée avant 1600 par l'aristocratie nobiliaire du Danemark, favorisa les duchés Slesvig et Holstein, dans lesquels le pouvoir des aristocrates était beaucoup moins considérable. La dynastie, sous Christian I, a solennellement déclaré : « En prenant le pays de Slesvig, nous nous gardons bien de le considérer comme une province danoise, nous laisserons à Slesvig et à Holstein, qui sont liés ensemble, la faculté d'avoir des indigènes pour fonctionnaires supérieurs et inférieurs. » A la tête de l'administration fut alors placé un intendant royal avec un conseil de vingt-quatre membres, mais la puissance royale était

mêlée d'une manière assez bizarre avec la puissance ducale, appartenant aux ducs qui résidaient en Slesvig et en Holstein. Dans le XVIIe siècle le roi institua à Copenhague un *ministère allemand* pour les deux duchés; du reste, tous les ministres danois possèdent une facilité égale de s'exprimer en allemand et en danois, et il arrive souvent que tel conseiller royal pendant la lecture de son rapport ministériel se sert alternativement de la langue danoise et de la langue allemande. Cela se fait aussi en présence du roi dans le conseil d'État. Maintenant, comme en Holstein-Slesvig les petits ducs souverains n'existent plus, qui avaient beaucoup de prédilection pour les indigènes des duchés, une masse nombreuse d'employés danois y a été introduite, et cela au grand chagrin de la population allemande. Cette population désire avant tout la séparation des finances du Danemark de celles des duchés. Les Allemands disent que les huit cent mille habitants de Slesvig-Holstein payent autant d'impôts que le million trois cent mille habitants du royaume. Les Danois au contraire disent que les Allemands se trompent. Les Allemands veulent, que le revenu danois des colonies américaines et du péage du Sound (passage maritime entre la Suède et le Danemark) soit regardé comme appartenant également au Danemark et aux duchés. Les Danois de leur côté veulent que la même communauté financière soit introduite à l'égard du péage du canal de Slesvig-Holstein.

Quoi qu'il en soit, chaque Danois qui aime la verité dira que dans le duché de Slesvig l'élément allemand a obtenu depuis quatre à cinq siècles une prédominance croissante et que l'édifice de la société danoise en Slesvig est prêt à tomber. Les Slesvig-Holsteinois savent très-bien cela, et ils l'expriment par un symbole qui ne saurait être mieux choisi : un chêne à deux troncs, mais d'une seule racine, et dont les

branches se confondent en une seule masse. Quelle folie de la camarilla danoise de vouloir séparer par une opération chirurgicale les deux troncs, qui sont le résultat d'un développement de cinq siècles ! En 1816 déjà cette folie fut reconnue comme telle, mais une camarilla n'apprend ni n'oublie rien.

Cette camarilla, qui s'engraisse des impôts des duchés et du péage du Sound, est malheureusement soutenue par la société scientifique des Panscandinavistes. Les Panscandinavistes veulent réunir les Danois, les Suédois et les Norvégiens, trois nations qui en effet ne sont que trois branches d'un seul arbre, et qui, malgré leurs nombreuses guerres intérieures, ont beaucoup plus d'affinités vraiment fraternelles que par exemple les nations slaves, dont parlent avec tant d'enthousiasme les membres de la société Panslaviste. Mais, tout en reconnaissant la nécessité logique de préparer une confédération slave et une confédération scandinave, bien entendu l'une et l'autre au point de vue démocratique, il ne faut pas tomber dans l'excès de vouloir nuire aux intérêts de l'Allemagne, dont les Slaves démocrates et les Scandinaves démocrates auront grandement besoin contre l'ennemi commun, le gouvernement mongole de St.-Pétersbourg. Du reste, tandis que la partie septentrionale est plus danoise que la partie méridionale, les côtes maritimes sont plus allemandes que le milieu du pays, et cette distribution rendrait en effet difficile la proposition de ceux qui veulent que le Slesvig soit coupé en deux, suivant la limite de deux langues. Si l'on veut absolument une ligne de démarcation, il faut alors qu'elle soit tirée à commencer près de Tondern, et qu'elle descende vers le sud à deux lieues allemandes de distance de la côte maritime jusqu'à Hollenstadt, pour respecter ainsi le milieu danois du pays, qu'elle remonte de là vers le nord, et qu'elle passe à trois lieues de distance du Dan-

nevirk jusqu'au golfe de Gelting. Par cette ligne de démarcation on réussit en effet à retrancher de Slesvig une surface de soixante lieues allemandes carrées, comme entièrement peuplées par des Allemands au nombre de cent cinquante mille habitants, et cultivant un tiers du duché de Slesvig tout entier.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la langue allemande est entièrement nécessaire à la chambre des représentants de Slesvig-Holstein, parce que dans le mode actuel d'élection les représentants appartiennent pour l'immense majorité à la classe instruite et aisée, c'est-à-dire à la classe qui parle de préférence la langue allemande.

Quant aux tendances panscandinavistes, elles proviennent en grande partie d'un honneur national maladif. Les panscandinavistes ont vraiment tort de ne pas concentrer toute leur haine contre le gouvernement russe, qui a fini par arracher aux Scandinaviens le Finnland ; les panscandinavistes manifestent encore une grande colère contre les Allemands qui, disent-ils, ont exploité le commerce scandinavien à l'époque de la Hanse. Cette exploitation, n'a-t-elle pas été punie par les insolences suédoises après la guerre de Trente Ans? Les panscandinavistes disent aussi que l'influence allemande sur la littérature danoise a été funeste dans le dernier siècle ; mais est-ce que les chefs-d'œuvre de Baggésen et de Oelenschläger (prononcez Eulenschléguér) écrits en langue allemande prouvent que leurs auteurs scandinaviens ont vécu sous une *influence funeste ?* Il en est autrement, sous beaucoup de rapports, de la société des panslavistes, mais il est clair qu'eux aussi, surtout quand ils ne sont pas démocrates, agissent assez souvent sous l'impulsion d'une fausse jalousie, d'une erreur historique, comme par exemple le parti *germanophage* du docteur Rieger à Prague en Bohème, qui pousse le mélange de l'odieux avec le ridicule à ce point de

dire, que la partie allemande de la population bohème devra être ou chassée ou massacrée par la partie slave. A tous ces hommes nous posons une question péremptoire, une question simple et courte : « Êtes-vous démocrates et les ennemis du gouvernement russe ? » De leur réponse dépendra notre conduite envers eux.

Les gardes royales du roi de Prusse remportèrent une victoire à Slesvig sur les troupes du roi de Danemark vers la fin d'avril ; mais le peuple allemand s'intéressa infiniment plus pour les légions des jeunes volontaires, qui de tous côtés accoururent pour faire le coup de fusil contre les Danois. L'opinion publique de l'Allemagne exigea l'incorporation de Slesvig dans la confédération allemande, en disant avec raison que, dans le cas d'une guerre entre le Danemark et l'Allemagne, la population allemande de Slesvig, comme n'appartenant pas à la confédération allemande, serait forcée de combattre sous le drapeau danois contre les Allemands, tandis que la population allemande, de Holstein, comme appartenant à la confédération allemande, serait obligée de prendre les armes contre le roi de Danemark qui pourtant porte le titre de duc de Holstein. Le résultat de tout ce machiavélisme fut la dissémination des forces allemandes, la distraction de l'attention publique et le gaspillement d'un temps précieux, sans parler d'un affreux massacre d'une foule de braves Danois et de braves Allemands. Beaucoup de contingents hannovriens et autres versèrent leur sang pour les intérêts allemands et le général en chef des Prussiens, Wrangel, fut aussi dupe des intrigues diplomatiques. La camarilla de Berlin et celle de Copenhague, après avoir reçu leur instruction secrète de l'empereur Nicolas-Galère, leur protecteur comm un, furent bientôt parfaitement d'accord. Nicolas-Galère, qui espère un jour mettre la main sur Slesvig-Holstein, par suite de l'avénement au trône russe de l'empe-

reur Pierre III, duc de Holstein et mari de Catherine II, avait depuis une dizaine d'années dépensé des sommes considérables pour entretenir les querelles entre le Danemark et le Holstein. Le vieux général Wrangel reçut le 27 mai l'ordre du roi de Prusse de se retirer, ce qu'il fit avec ces paroles amères : « On se moque de nous ! » Il rebroussa chemin sous les provocations des avant-postes danois. Le roi de Prusse eut le front de conclure une paix particulière avec le roi de Danemark, au lieu de soumettre cette paix à la ratification du parlement allemand de Francfort.

Le ministre Camphausen en fit autant quant à la Pologne. Le peuple de Berlin, après avoir brisé le 19 mars le despotisme royal, retira le même jour de leurs prisons Miroslavski et ses compagnons d'infortune ; ce jeune héros polonais, quelque temps avant février, s'était distingué dans une insurrection du grand-duché de Posnanie. Le peuple des barricades berlinoises avait en effet une haine mortelle contre toutes les mesures et tous les personnages de la Sainte-Alliance, il porta par conséquent en triomphe également les orateurs allemands socialistes et les chefs de l'insurrection polonaise. Le peuple de Berlin montra par là un tact exquis, et que beaucoup de personnes n'auraient pas espéré trouver chez une population que son *gouvernement paternel* avait tenue sous tutelle depuis 1815. Par une foule d'intrigues machiavéliques, la camarilla de Berlin réussit à dompter en Posnanie l'agitation populaire, à la tête de laquelle s'était placé Miroslavski, avec ses terribles faucheurs. Il est évident aujourd'hui que la camarilla berlinoise, soutenue par l'argent et les espions de Nicolas-Galère, n'a envoyé en Posen le généreux et brave général prussien Willisen, connu pour un ami enthousiaste des Polonais, et qu'elle a permis l'organisation d'un comité national polonais, seulement pour provoquer les habitants polonais de

Posen à la révolte, pour armer contre eux les habitants allemands de ce duché, et pour noyer les démocrates dans un océan de sang.

La nouvelle assemblée nationale de la Prusse fut ouverte, mais la réaction était déjà assez forte pour pouvoir dire : « Dans six mois d'ici tous ces blagueurs de démocrates seront *dégringolés*. » La réaction nobiliaire et cléricale organisa avec beaucoup d'habileté une société anti-progressiste parmi les paysans de la Poméranie et de la Marche. Le frère du roi revint de son exil de Londres, et, choisi pour représentant par les paysans réactionnaires du canton de Vierlitz, il eut l'audace de venir siéger à l'assemblée, et de tenir un discours insolent. Après cette défaite morale, le parti révolutionnaire subit encore une défaite matérielle en se laissant refouler de la porte de l'arsenal, qu'il venait d'enfoncer pour distribuer un fusil et un sabre à chaque ouvrier de la capitale. Du reste, l'entreprise était extrêmement difficile, la garde civique armée tournait déjà contre le peuple, et le peuple lui-même était sans armes. Enfin le ministère Camphausen donna sa démission et, le 26 juin, tandis que le général Cavaignac combattait l'insurrection, Hansemann proclamait à Berlin l'existence d'un ministère *de l'action*. Malheureusement ce ministre n'a montré de l'action que dans le mauvais sens, et sans être précisément un ministre réactionnaire, il était au moins un ministre anti-révolutionnaire. Le 29 juin, le président du parlement allemand de Francfort ayant proclamé l'archiduc autrichien Jean, un vieillard réactionnaire, pour lieutenant-général de l'Allemagne, la gauche de l'assemblée berlinoise s'opposa vivement au principe insensé adopté par le parlement de Francfort, de la non-responsabilité de ce lieutenant-général. Parmi les membres de la gauche il faut citer surtout les honorables citoyens Waldeck et Jean Jacoby. Ce dernier, médecin dans la ville prussienne

de Kœnigsberg, un homme probe, intelligent, érudit et d'un caractère à toute épreuve, fit la proposition : L'assemblée prussienne n'approuve pas que l'assemblée allemande ait donné au lieutenant-général le privilége de la non-responsabilité. Mais à quoi bon, en effet, combattre encore à la tribune de Prusse ce qui déjà était accompli dans le parlement de Francfort?

La camarilla ajouta à tout ceci l'ironie ou plutôt l'insolence ; elle reçut fort mal les membres de l'assemblée prussienne, invités par le ministère à assister à une fête de cour. D'un autre côté, la défaite du peuple aux portes de l'arsenal avait jeté le trouble dans ses rangs; l'intention de centraliser la démocratie par la concentration de soixante-sept clubs, ne réussit pas. Chaque mouvement rétrograde à Paris eut, comme de coutume, son pendant et son contre-coup à Berlin, à Vienne et à Francfort. La camarilla devint furieuse, lorsque la gauche proposa de rayer du titre royal la vieille phrase « Par la grâce de Dieu, » et de changer le roi *de Prusse* en un roi *des Prussiens*. En vain la gauche, dirigée par Jean Jacoby, d'Esther, médecin de Cologne, Waldeck, etc., fit tout son possible pour rendre au parti démocratique la force morale qu'il avait eue au commencement de l'assemblée. En vain le *Nouveau Journal du Rhin*, dirigé à Cologne par le docteur Charles Marx avec une perspicacité et une intrépidité extraordinaires, signala tous les jours les dangers imminents et les moyens de les vaincre.

Le roi refusa d'abord d'accepter l'abolition de la peine de mort, décrétée par 294 voix contre 37. Il serait ennuyeux de raconter ici au long l'agonie de cette première assemblée révolutionnaire, que la Prusse a produite ; il suffira de dire que, le 13 octobre, le roi fit la concession momentanée d'abolir la peine capitale, excepté dans le cas de guerre. Cette concession royale, cela va sans dire, n'était faite que dans

l'espérance de mettre bientôt toute la Prusse en état de siége. Le roi eut même la complaisance de permettre à l'assemblée de faire une amélioration démocratique à l'égard de la chasse. Le ministère Pfuel-Eichmann ne s'opposa point aux propositions progressistes de la gauche. En même temps le général Vrangel reçut l'ordre, de se rapprocher de Berlin *les fusils chargés et les sabres aiguisés*, pour se ruer, au premier signal du roi, sur l'assemblée prussienne. En effet, le 10 novembre, ce général, *couvert des lauriers de Holstein*, fit fermer la salle de l'assemblée ; le peuple des travailleurs étant sans armes ne voulut pas suivre les exhortations des chefs de clubs, et le congrès démocratique, réuni dans ce moment à Berlin, mit un terme à ses discussions en voyant les masses si peu disposées à se battre. Après avoir dissous l'assemblée nationale de Berlin, le roi la convoqua de nouveau dans la ville de Brandebourg, à quelque distance de la capitale ; mais la terrible nouvelle de la chute de Vienne avait rendu facile la victoire de la camarilla prussienne. Elle organisa mille vexations, par exemple des procès de presse, des procès contre des représentants qui avaient agité leurs électeurs pour refuser l'impôt, etc. Depuis ce temps-là, la réaction prussienne est tout à fait arrivée au niveau de la réaction autrichienne, les généraux autrichiens Jelachich, Welden, Vindischgraetz et Hainau, ces dignes successeurs des généraux autrichiens dans la guerre de Trente Ans, ont trouvé des rivaux dans les généraux prussiens qui ont fonctionné en bourreaux dans le pays insurgé de Bade. Mais si la parole de Frédéric-Guillaume IV est vraie : « Contre les démocrates il ne nous faut que des soldats, » la dernière parole du martyr Robert Blum est vraie aussi : « Chaque goutte de mon sang, s'écria-t-il au moment où les chasseurs autrichiens le couchèrent en joue, chaque goutte engendrera un combattant pour la liberté. »

Vers la fin de septembre 1848, plusieurs chefs de réfugiés badois rentrèrent dans leur pays pour appeler le peuple aux armes. Ils étaient, en effet, convaincus que le parlement de Francfort était profondément vicieux, surtout depuis qu'il venait de choisir pour lieutenant-général de l'empire un vieillard réactionnaire et habsbourgien. Le parlement de Francfort était, en outre, si incroyablement niais qu'il avait repoussé avec dédain la main que les Italiens insurgés lui avaient offerte; elle avait aussi déclaré que l'Allemagne devrait maintenir sa domination dans les provinces polonaises et l'établir de nouveau dans certains districts de la Hollande. On a le droit de s'étonner, que les partis ultra-germaniques de Jahn et de Maurice Arndt n'aient pas insisté avec autant d'énergie sur l'expulsion de toutes les dynasties allemandes! Ces messieurs de 1813, 1814 et 1815 auraient assurément gagné, par cette proposition, une belle couronne de martyrs.

Gustave Struve, pendant la deuxième insurrection badoise, était accompagné de Charles Blind, Lœvenfels, Max Fiala, Frédéric Neff et de Jean-Philippe Becker. Ce dernier, qui était choisi pour diriger les opérations militaires, comme Lœwenfels celles des finances, ne doit pas être confondu avec Auguste Becker, ancien martyr de l'émancipation allemande et pendant cinq ans prisonnier d'État, plus tard réfugié et publiciste socialiste en Suisse, enfin, après 1848, membre de l'opposition dans la chambre de Darmstadt. Quant à Charles Blind (dont les deux frères aussi ont vaillamment combattu pour la délivrance de l'Allemagne, et dont l'un, officier de l'armée badoise, est actuellement retenu dans les casemates de Léopold, grand-duc de Bade et *ami des citoyens*), quant à Charles Blind, c'est un démocrate dans le véritable sens du mot, intelligent, courageux, habile, probe et instruit. Son sang-froid et son énergie ont exercé et exerceront une in-

fluence prédominante sur les affaires révolutionnaires de l'Allemagne.

Toutes les caisses publiques, dans la ville de Lœrach, tombèrent entre les mains des insurgés, dans la soirée du 21 septembre. Gustave Struve (prononcez *Strouvé*) et Charles Blind envoient des courriers à toutes les autorités aux environs et impriment à Loerach pour la première fois le journal officiel d'un gouvernement provisoire de la République allemande. On y lit entre autres : « *République allemande. Liberté, Instruction et Bien-être pour tous.* Dans les rues de Francfort, en face du triste parlement allemand réactionnaire et du lieutenant-général de l'empire, le peuple a soulevé les barricades; mais la soldatesque l'a mitraillé. Si, par malheur, la réaction continue à régner à Francfort, alors l'Allemagne souffrira plus *dans la voie légale* que dans la guerre la plus sanglante. C'est, par conséquent, l'épée républicaine seule qui pourra devenir le salut de la nation. Vive la République allemande ! » Dans une autre circulaire on lit un avis circonstancié donné à tous les maires, et dans une troisième on lit ce qui suit : « Au nom du peuple allemand, le gouvernement provisoire de l'Allemagne républicaine décrète l'abolition de toutes les charges personnelles, qui datent encore du moyen âge, de toutes les dîmes, etc., sans le moindre dédommagement; décrète l'abolition de tous les impôts que le peuple paie aujourd'hui à l'État, à l'Église et à ses seigneurs féodaux; décrète la création de l'impôt sur le revenu, pour remplacer tous les autres impôts; décrète le maintien momentané des douanes aux frontières allemandes; décrète que toutes les propriétés de l'État, de l'Église et des individus qui combattent contre le peuple seront données aux communes, mais qu'il y aura plus tard une compensation; décrète, enfin, la levée en masse de tous les hommes de dix-huit à quarante ans. La loi martiale est proclamée.

Ces trois proclamations sont signées Struve, au nom du gouvernement provisoire allemand, Loevenfels, commandant du quartier-général, et Charles Blind, secrétaire.

Le lendemain, les réfugiés Doll, Moegling, Dengler, Langsdorf et autres se montrent sur le territoire badois, et la levée en masse arrive de beaucoup d'endroits avec de bonnes armes. Dix mille républicains, armés de fusils, accourent, tandis que dans la première insurrection badoise, au mois d'avril, on n'en avait compté que quelques centaines. Cette fois, les insurgés sont sous les ordres de Siegel, Willich et Becker, trois capitaines républicains qui, sans doute, seront un jour à la tête de l'armée. Mais dans la petite ville de Stauffen les troupes républicaines échouent après un combat héroïque, et Charles Blind, Struve, avec son épouse et avec le frère de celle-ci, se retirent de cet endroit, auquel l'ennemi vient de mettre le feu. Après avoir parcouru les champs ils sont arrêtés, et la deuxième insurrection est comprimée.

Les prisonniers sont traités avec toute la chicane et toute la cruauté qu'il était facile de prévoir. Malgré les discours éloquents de Struve et de Blind, ils sont condamnés par le jury, grâce à une série d'intrigues, à un emprisonnement de cinq ans et deux mois.

Depuis la paix scandaleuse de Malmoe (prononcez *Malmeu*), que le roi de Prusse avait conclue avec le roi de Danemark en sacrifiant d'une manière ignoble les intérêts de Slesvig-Holstein, la réaction allemande commença à chanter victoire. Le parti soi-disant libéral des professeurs Gervinus et Dahlman et du baron de Gagern était déjà trop *rouge* pour les despotes coalisés; la démocratie à Vienne fut terrassée, et Robert Blum, membre du parlement allemand et orateur distingué dans le parti populaire, fut fusillé à Vienne, où il s'était rendu avec son collègue Jules Froebel (prononcez *Freubel*) pour diriger le mouvement autrichien. Après le 10

décembre, le baron de Gagern lui-même, cette tête creuse, qui ne sait prononcer que des phrases sonores et vides, fit place à un ministère ultra-réactionnaire choisi par le pouvoir central, c'est-à-dire par le lieutenant-général Jean.

L'Allemagne toute entière était dans la plus grande consternation; elle chercha cependant à organiser de nouveau la révolution, et le feu de l'indignation générale fut soutenu par une foule de brochures et de poésies. Parmi ces dernières il faut citer principalement celles d'un collaborateur à la *Nouvelle Gazette rhénane*, Ferdinand Freiligrath. Enfin, le peuple badois se relève de nouveau à Fribourg, Rastadt, etc. Une grande assemblée populaire à Offenbourg (le 13 mai 1849) a lieu, et on voit pour la première fois une véritable fraternisation de l'armée badoise avec les bourgeois. L'assemblée d'Offenbourg précisa seize articles aussi intelligents que courageux; mais on commit l'erreur, après s'être débarrassé de la présence de la famille du grand-duc, de composer le comité général de Bade de personnes tout à fait opposées l'une à l'autre. On choisit comme membres de ce comité des hommes tels que Brentano, Torrent et Junghans, à côté des républicains Struve et Fickler. Les prisonniers d'État républicains, délivrés par cette troisième insurrection, furent partout gênés dans leur activité, et, au lieu de se fortifier par des mesures vraiment révolutionnaires, Brentano fit tout pour enrayer le mouvement. L'alliance défensive et offensive avec le Palatinat insurgé aurait dû être suivie d'une attaque vigoureuse sur le royaume de Vurtemberg; mais il n'en fut rien. Les représentants prussiens Ravaux et Desther, et les citoyens Schlœffel, Goegg, Joseph Fickler, François Siegel, Charles Blind et tant d'autres démocrates furent paralysés par le réseau machiavélique de ce Brentano. Les clubs, dans les grandes villes du pays, avaient beau faire : leur énergie fut dépensée en pure perte. Le grand-duc Léopold, qui s'était réfugié à

Francfort, continua à rester dans des rapports secrets mais d'autant plus intimes avec Brentano et sa clique.

Le 10 juin 1849 s'ouvrit l'assemblée constituante de Bade; mais malheureusement elle aussi, malgré son parti démocratique très-prononcé, fut paralysée par les traîtres et par les incapables. Dans ce temps-là, la grandiose insurrection des ouvriers des fabriques et des mines dans le royaume de Saxe fut comprimée par la mitraille prussienne. Cette insurrection, qui avait son quartier-général à Dresde même, était dirigée en outre par le citoyen Tschirner, homme probe, intelligent et courageux. Arnold Ruge y avait aussi participé. Maintenant la soldatesque prussienne se tourna vers la Bade, et, renforcée des troupes de Mecklenbourg, de Hesse et d'autres princes allemands, elle livra une série de combats très-sanglants aux Badois. Ceux-ci, soit régiments de ligne, soit corps francs et garde civique, se battirent avec une grande bravoure sous le commandement du jeune général polonais Mierolavski, que le gouvernement provisoire avait attiré de Paris. Mierolavski, déjà glorieusement connu par ses exploits tactiques contre les Prussiens à Posen et contre les Napolitains en Sicile, se montra avec son compatriote, le général Sznayde, parfaitement digne de la confiance des démocrates; mais eux aussi furent bientôt entravés par Brentano. Les démocrates allemands perdirent, entre autres, au champ de bataille Joseph Moll, ouvrier horloger, socialiste énergique et dévoué. D'autres eurent le bonheur de traverser impunément la mitraille réactionnaire.

Parmi les démocrates prisonniers fusillés après le rétablissement de *l'ordre grand-ducal*, il faut nommer, avant tout, deux jeunes hommes purs et héroïques, Maximilien Dortu (de Prusse) et Frédéric Neff (de Vurtemberg). Tous les deux tombèrent exécutés par le plomb au commencement du mois d'août et en poussant le cri : « Vive la République allemande! »

Ernest Elsenhans (de Vurtemberg) mourut fusillé le 7 août à Rastadt avec les mots : « Je saurai expirer pour ma conviction républicaine. » D'autres victimes sur le champ de bataille sont Schloeffel fils et Michel, deux hommes à toute épreuve; Morhard (de Genève) fut grièvement blessé dans une bataille. Dans cette troisième insurrection badoise, les combats à Ladenbourg, Waghaüsel, Keferthal et Hirschhorn, sont dignes des plus grands éloges : les femmes badoises, celles du peuple comme celles de la bourgeoisie, ont rivalisé de zèle pour les blessés dans les rangs des insurgés. La vengeance de l'armée prussienne et des gentilshommes badois fut vraiment diabolique; les Prussiens, qui restaient dans ce malheureux pays depuis fort longtemps pour servir de sauve-garde au parti grand-ducal, se sont permis des injustices nombreuses et des insolences tout à fait caractéristiques pour le prince de Prusse le Sabreur, et son état-major. Ses conseils de guerre ont peuplé, après la victoire, les cimetières et les casemates; mais il est encore permis de se demander si les morts ne sont pas plus heureux que les victimes dans les prisons de la forteresse de Rastadt !

Les soldats prussiens avaient l'habitude de battre les prisonniers avec des crosses et des bâtons ; très-souvent aussi ont-ils fouetté les femmes, et en quittant la maison pour aller plus loin, ils n'oublièrent presque jamais de briser les glaces, les vaisselles et les meubles, en disant que la canaille insurgée méritait d'être traitée ainsi. Quant aux soldats hessois, ils étaient également excités par les mensonges de leurs officiers ; ainsi, par exemple, le 15 juin un dragon badois, un artilleur et un soldat du 4e régiment, furent pris par les chevau-légers hessois ; on les força de se laisser atteler à un canon et de le traîner ; à la fin on leur infligea tant de coups de sabre et de coups de pieds, que le dragon et le fantassin, après avoir recouvré leur liberté, en moururent. Dans les

hôpitaux de la Bade insurgée il y avait beaucoup de soldats et des musiciens militaires qui, après avoir été prisonniers de guerre chez les Prussiens, étaient obligés de rechercher le traitement médical, par suite des brutalités qu'ils avaient eu à souffrir; entre autres plusieurs soldats badois ont failli être étranglés par les cordes que les cavaliers ennemis leur avaient passées autour du cou, pour les traîner derrière eux en marchant de toute la vitesse de leurs chevaux. D'un autre côté on a pu remarquer dans les hospices des scènes touchantes et généreuses ; ainsi, à Heidelberg, dans la clinique du célèbre chirurgien Chélius, les prisonniers qu'on avait faits sur les troupes de Mecklenbourg, pleurèrent à chaudes larmes de s'être laissé séduire par leurs officiers à marcher contre les insurgés. Un des soldats badois, dangereusement blessé, saisit la main du général polonais Mieroslavski, qui s'approchait de son lit, et s'écria : « Mon général, je vous reconnais, j'ai servi longtemps en Prusse, et souvent j'ai été de faction devant votre prison à Berlin, mais maintenant nous combattons ensemble contre l'ennemi commun. »

La soldatesque prussienne, lâchée contre la pauvre Bade, fut surtout rudement attaquée et renversée à Waghaeusel. Un lieutenant prussien, que les Badois avaient fait prisonnier, leur exprima son étonnement à propos du nombre extrêmement petit des blessés et des morts chez les Badois, tandis que le nombre du côté des Prussiens était extrêmement considérable. Une compagnie prussienne de trois cents hommes avait laissé, dans un seul combat, deux cent soixante morts ; quelques douzaines de canons prussiens restèrent dans les marais, ou furent précipités dans le Rhin. Beaucoup d'officiers supérieurs prussiens ont payé de leur vie l'insolence d'attaquer le peuple badois, dont les forces étaient infiniment inférieures en quantité aux régiments de ces cannibales prussiens, qui se sont conduits, en Bade et

dans le Palatinat, d'une manière aussi infâme que les Autrichiens en Hongrie et en Italie.

Quant à Charles Blind, il fut envoyé par le gouvernement provisoire de Bade à Paris comme plénipotentiaire, chargé d'un message auprès des députés du parti avancé dans l'Assemblée Nationale. Mais après le 13 juin il fut retenu en prison préventive à Paris pendant deux mois, ce qui le préserva du sort terrible de l'emprisonnement dans les casemates du grand-duc de Bade. Inutile de dire que tous les gouvernements allemands ont traité leurs captifs avec une dureté extrême ; témoin le malheureux démocrate russe Michel Bakounine qui, pris dans l'insurrection de Dresde, pourrit dans les cachots de Dresde.

La réaction politique, ecclésiastique, administrative, bref sociale a donc triomphé depuis 1849 dans l'Allemagne toute entière. Le parlement de Francfort aussi a été ignominieusement chassé par les soldats des princes, et après avoir en vain essayé de manifester quelque énergie, il s'est dispersé. Le sabre autrichien et l'épée prussienne sont partout, pour maintenir ce qu'on appelle dans le jargon des privilégiés allemands, *le bon ordre*.

Les Allemands ont résisté avec succès à Rome païenne.

Les Allemands ont renversé par les armes l'antique monde romain-chrétien.

Les Allemands, en contact permanent avec les Romains chrétiens et vaincus, ont créé le nouveau monde du moyen âge, c'est-à-dire le monde Allemand-Romain.

Alors il n'y eut, pendant quelques siècles, que deux acteurs, deux colosses, sur le théâtre du genre humain : le Pape et l'Empereur, ou l'Italie et l'Allemagne. Les autres nations étaient toutes des comparses et des spectateurs.

Le pape romain posa le premier en principe l'autorité absolue de l'Église ; l'empereur allemand posa le premier en principe l'autorité absolue de l'État.

Le genre humain n'avait jamais vu apparaître ces deux principes universels l'un en face de l'autre, dont chacun était poussé par la nécessité intérieure d'exterminer son rival.

Le terrible duel à mort de ces deux géants, qui fit tressaillir les corps et les âmes depuis l'Irlande jusqu'en Judée, et depuis la Sicile jusqu'en Norvége, finit avec la déroute de l'empereur allemand et le triomphe du pape romain.

Rome se vengea, Rome à son tour conquit l'Allemagne.

Mais malgré cette longue série d'affreuses guerres internationales, le génie de l'Allemagne et le génie de l'Italie étaient, sans même s'en douter, comme liés ensemble par cet immense honneur commun d'avoir les premiers, depuis la naissance du Christ, posé et réalisé la lutte des deux principes suprêmes. L'Allemagne et l'Italie ont plus que toute autre nation l'esprit tourné vers les profondeurs et l'élévation des idées et des choses. On appelle cela *mysticité spéculative*, *enthousiasme idéaliste*, en espérant exprimer par ces mots innocents une espèce de blâme ; mais cet espoir n'a pas de fondement. En effet, cette Italie a fini par enfanter les beaux-arts, et cette Allemagne a produit la réforme de Luther, deux redoutables adversaires du principe papal, parce que la réforme conduit à la liberté

de la pensée, et l'esthétique conduit à la liberté du sentiment. La Papauté, c'est-à-dire l'Église absolue, fut donc atteinte de deux flèches mortelles à la fois : l'une italienne, l'autre allemande. Et, comme pour mettre bien en évidence la profonde et intime analogie des deux génies, celui de l'Italie donna le jour à une pure et magnifique philosophie à la même époque où il rendit au genre humain les beaux-arts ; tandis que le génie de l'Allemagne produit des chefs-d'œuvre artistiques, depuis qu'il s'est mis à élaborer la philosophie de notre siècle. Or, la réforme luthérienne ayant conduit aux études philosophiques les plus pénétrants, on doit dire que la philosophie fait la gloire moderne des Allemands, absolument comme les beaux-arts font celle des Italiens.

L'Angleterre, l'Écosse, la France, elles aussi ont brillé par des recherches philosophiques; mais absorbées par la politique, l'industrie et le commerce, ces nations n'ont ni pu ni voulu pousser jusqu'aux extrêmes limites, où la pensée allemande est arrivée en triomphant. L'Allemagne n'ignore point ce que cette immense concentration de son intelligence sur la philosophie lui a coûté depuis le commencement du XIXe siècle : tandis qu'elle étudiait et mesurait les idées, les rois et les princes l'exploitaient à l'envi. C'est un spectacle inouï jusqu'ici dans les annales du genre humain : une nation de près de quarante millions, plus puissante en pensées, et plus instruite en sciences et en beaux-arts, mais pourtant en politique plus affaiblie et plus abaissée que toute autre.

Mais ne désespérons point.

Le grand philosophe Hegel, sans doute peu suspect de

démagogie, a eu le bon sens de reconnaître ce qu'il y a de vrai et de grand dans la Révolution Française de 89, et il s'exprime là-dessus d'une manière aussi profonde qu'éloquente, dans son livre intitulé : *Philosophie de l'histoire*, page 441, par les paroles suivantes : « Dans l'idée du droit, « on y a érigé une constitution ; sur ce fondement, tout, selon « la volonté de ses initiateurs, devait désormais être basé. « Depuis que le soleil est au firmament, entouré des planètes « qui font autour de lui leur rotation, on n'avait pas encore « vu ce que l'homme fit dans la révolution française : il se « mit pour ainsi dire sur sa tête (1) en se mettant dans la tête « d'organiser la société d'après la pensée, de modeler la réa- « lité d'après l'idée. Anaxagore avait le premier dit : le *Noous* « gouverne l'univers ; mais dans la révolution des Français, « l'homme a reconnu pour la première fois, que la pensée doit « désormais diriger la réalité intellectuelle. C'était là assuré- « ment un magnifique lever du soleil ; une sublime tendresse « s'est fait sentir, comme un frissonnement céleste, dans « cette grande époque, et, en voyant l'enthousiasme de l'es- « prit qui alors parcourut le genre humain, on doit en con- « clure que la véritable conciliation n'avait pas eu lieu dans « les siècles du passé ! »

Ainsi se prononce le philosophe Hegel sur la révolution française ; quant à la révolution allemande, j'ai la conviction sincère, qu'avant la fin de notre siècle, elle se montrera au monde étonné dans des proportions encore plus grandioses et plus brillantes.

En attendant, les vrais démocrates allemands ne déserteront point, et leurs sentinelles avancées, comme ce livre l'a raconté, ont su, savent et sauront, en face des exploiteurs de la grande nation allemande, agir selon ces vers fiers

(1) En allemand il y a ici un jeu de mots très-spirituel (*Note du trad.*).

et sublimes que jadis le poëte latin adressa aux martyrs des premiers chrétiens :

Stant parati ferre quidquid sors tulisset ultima,
Sive sit præbenda cervix ad bipennem publicam,
Sive pectus offerendum tigris aut leonibus ;

« Ils sont là, debout, prêts à subir le sort suprême, soit « qu'ils doivent offrir leurs têtes à la hache du bourreau, « soit qu'ils doivent présenter leurs poitrines aux tigres et « aux lions du cirque romain. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Au Peuple français. 1

TABLEAU 1er Un mot sur l'Allemagne actuelle. 11

— 2e L'époque primitive des Allemands. 17

— 3e La grande invasion des Allemands. 34

— 4e La domination des conquérants allemands. . . . 49

— 5e L'empereur Charlemagne ou Karl-le-Grand. . . 67

— 6e La dynastie saxonne monte sur le trône impérial. 82

— 7e Les Othons. 88

— 8e La dynastie franconienne monte sur le trône impérial. 92

— 9e Le pape Grégoire VII *le Grand*. et l'empereur Henri IV *le Frivole*. 100

— 10e L'empereur allemand Frédéric 1er Barberousse monte sur le trône. 113

— 11e L'incomparable grandeur de l'Allemagne ghibeline, et son combat à mort contre le Pape. 117

— 12e La lutte suprême entre le Pape et l'Empereur. . . 170

— 13e L'Empire commence à décliner. 178

— 14e La juridiction de la sainte Fême. 185

— 15e L'association commerciale de la Hanse. 192

— 16e Les Chevaliers allemands de la sainte Vierge ou l'Ordre Teutonique de Marie. 198

— 17e L'empereur Henri VII de Luxembourg et Guillaume Tell. 216

Pages.

TABLEAU 18e L'empereur Charles IV *le Diplomate*. 231
— 19e Commencement de l'insurrection universelle contre l'Église. 239
— 20e Les Hussites agitent l'Allemagne. 255
— 21e La grande guerre des paysans allemands. . . . 289
— 22e La Réforme de la Chrétienté par Luther. 311
— 23e Les Guerres de Religion. 362
— 24e Décadence complète de l'Allemagne. 398
— 25e Frédéric-le-Grand sauve la nation. 419
— 26e La Révolution de 89 en Allemagne. 442
— 27e L'Allemagne et la République Française. . . . 465
— 28e L'Allemagne et l'Empire de Napoléon. 491
— 29e L'Allemagne et la Restauration. 510
— 30e L'Allemagne et la Révolution de Juillet. 550
— 31e Le Réveil de l'Allemagne. 579
— 32e L'Allemagne de 1848. 615

L'ALLEMAGNE ET LES ALLEMANDS.

ERRATA.

Pag. 363. Après la ligne 9 *ajoutez :* En outre, Charles-Quint crut faire un acte de haute sagesse diplomatique, en élevant à la principauté électorale de Saxe la branche dynastique du *duc* de Saxe, Maurice, et en dégradant la branche de Jean-Frédéric, *prince électeur*, de Saxe, à la dignité secondaire de simple duché saxon.

Page 456. Dernière ligne, *supprimez les mots :* Note du traducteur.

Page 474. Ligne 8 en remontant, *au lieu de :* Rapp, duc de Dantzig, *lisez :* Rapp, gouverneur de Dantzig.

Page. 510. Ligne 6 en remontant, *lisez* la principauté de Schaumbourg *au lieu de* les principautés de Schaumbourg.

Page 512. Après la ligne 5 *ajoutez :* Du reste, cette vaste république d'Outre-mer recevait depuis l'exécrable guerre jésuitique et diplomatique de Trente Ans, un accroissement annuel d'émigrants allemands, qui fuyaient leur patrie, devenue envers eux une méchante marâtre, au lieu d'être une tendre mère. En 1685 déjà, ils colonisèrent en Pensylvanie. Plus de sept mille paysans allemands de culte protestant, s'exilant pour l'Amérique, moururent de faim en Angleterre, ou furent employés comme esclaves aux colonies anglaises, mais dix mille autres réussirent à prendre pied dans l'Amérique du Nord. A compter de 1730, des Suisses allemands, des Saltzbourgiens et des Souabes y formèrent des cantons florissants. Aujourd'hui la population allemande des Etats-Unis est de près de cinq millions, en Russie méridionale, vers la frontière turco-perse, son nombre est de plus de trois cent mille. L'Allemand agricole est aussi apte que l'Anglais pour coloniser, c'est-à-dire pour civiliser la nature sauvage et conquérir ainsi le monde, tandis que ce talent, chez le Français, est égal à celui de l'Espagnol et du Portugais, c'est-à-dire il est minime.

Page 574. Après la ligne 2 *ajoutez :* La présence du duc de Reichstadt en *Autriche* servait également aux membres de l'opposition allemande, à lancer des mots sanglants contre le prince *autrichien* de Metternick, chef du despotisme en *Autriche*, en Allemagne, ou plutôt en Europe.

Page 614. Ligne 8, *au lieu de* : touchante rigidité, *lisez* poignante rigidité.

Page 626. Ligne 15, *au lieu de:* Georges Hermeg, *lisez* Georges Herwegh.

Page 662. Ligne 19, *au lieu de :* Mierolavski, *lisez* Mieroslavski.

Imprimerie de W. Remquet et Cie, rue Garancière, 5